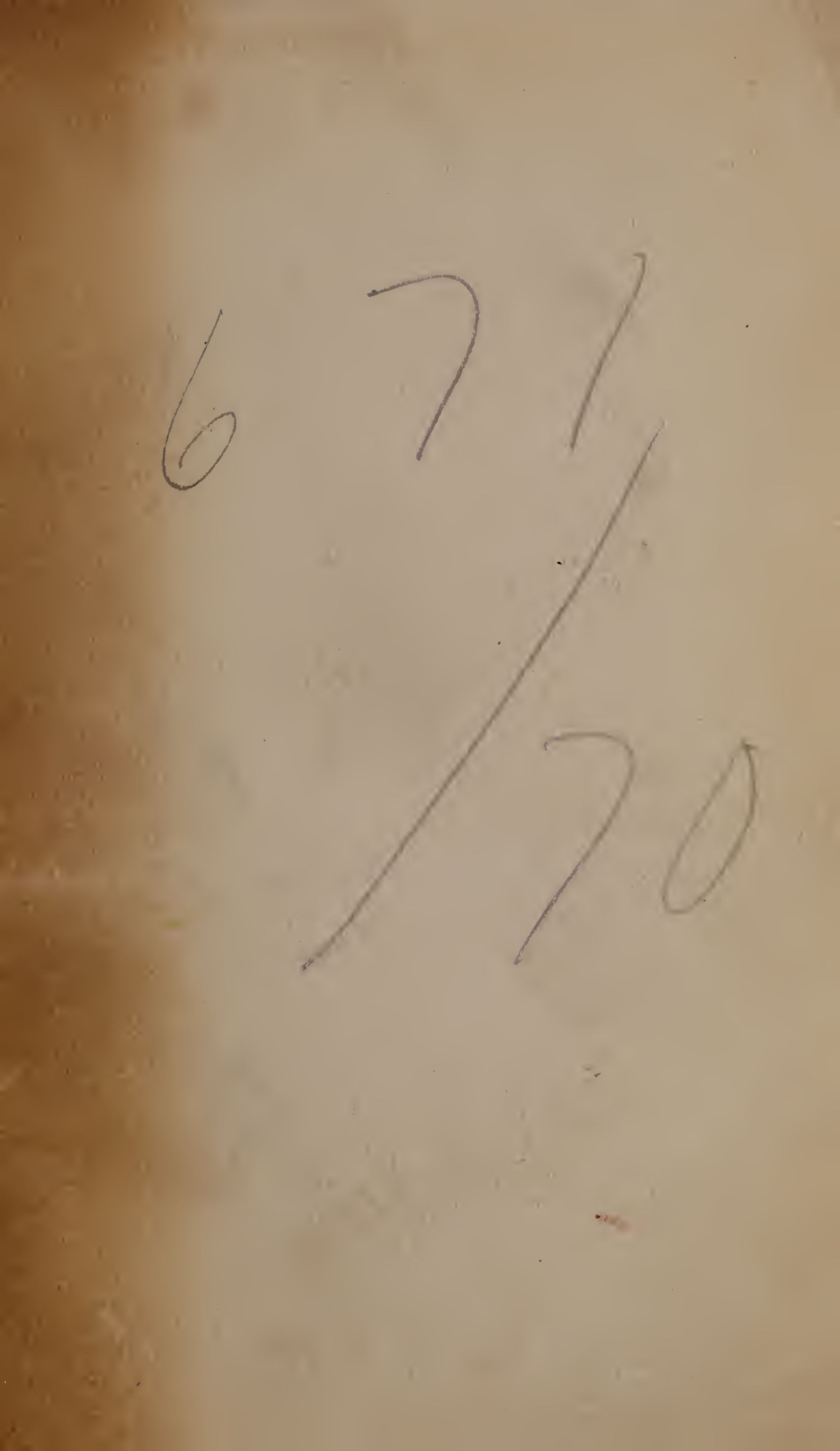

67/70

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET

13, RUE CUJAS. — 1894

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — DIX-NEUVIÈME ANNÉE

SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

102, BOULEVARD ARAGO, 102

—

1894



SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Paris, le 27 décembre 1893.

Au moment où l'année se renouvelle et où tout homme sage ait le compte de sa vie, il n'est pas inutile que nous, serviteurs de la cause des missions, nous arrêtions un instant, pour ressaisir une fois de plus, par la pensée, la raison d'être de notre activité.

Pourquoi travaillons-nous à l'œuvre des missions ?

Y travaillons-nous, comme on le croit souvent, par enthousiasme, par entraînement ? Plût à Dieu qu'il y eût, dans nos cœurs, plus de sainte flamme et que la pensée du règne de Christ à établir, du genre humain encore en grande partie ignorant de l'Évangile, suffît à nous remplir de douleur et de zèle ! — Mais si, par moments, nous ressentons cette ardeur, la plupart du temps nous sommes calmes, sinon froids, et plus accessibles à la tristesse, au découragement qu'à l'enthousiasme.

Si nous travaillons à l'œuvre des missions, ce n'est pas non plus, comme on le pense quelquefois, que nous nous sen-

tions meilleurs que d'autres. L'excellence de notre cause peut, il est vrai, faire naître en nous des illusions sur notre valeur réelle. Mais comme les faits se chargent de nous remettre dans le vrai! Ces faits ne cessent de nous rappeler que si la cause des missions triomphe, si elle fait des progrès, c'est grâce à son divin chef; quant à nous, ses serviteurs, c'est comme pécheurs, ayant sans cesse besoin de pardon, que nous travaillons.

Qui choisis-tu, Seigneur, pour cette sainte guerre ?
L'élite des humains, les justes de la terre ?...
Non, des méchants et des ingrats !

Disons-le bien haut, ce qui nous fait travailler, c'est *l'obéissance.* Comme chrétiens, rachetés par le sang de Christ, nous ne sommes pas à nous-mêmes. Nous appartenons corps et âme à notre chef. Or, ce chef a laissé un ordre précis, formel : « Allez, et prêchez l'Évangile à toute créature. » Cet ordre, nous l'avons entendu, nous voulons l'exécuter. Et c'est là toute notre force. Nous avons cet immense privilège d'avoir comme point de départ et comme point d'appui, une volonté clairement exprimée — la volonté suprême — de Jésus-Christ. Quel fondement pour l'édifice que nous construisons! Quelle assurance contre le trouble intérieur, contre les objections du dehors! Quelle joie, quelle paix dans cette seule pensée : j'obéis !

Mais ce n'est pas tout. Notre œuvre, obligatoire pour notre conscience, nous paraît aussi, à la réflexion, souverainement *raisonnable.* Sa place, dans le plan divin, nous devient de plus en plus claire. Elle est le moyen indispensable, l'instrument choisi par Christ pour étendre au genre humain tout entier le bienfait de son sacrifice. Par elle, l'Église est dans l'ordre, dans le vrai. Sans elle, l'œuvre confiée aux apôtres et commencée par eux, reste inachevée. Sans elle, l'avenir glorieux promis à l'humanité reste en question. Sans elle le soupir de la créature reste inexaucé. La délivrance finale, les cieux nouveaux, la terre nouvelle où la justice habite, tout

cet avenir glorieux est lié aux missions qui, seules, en se hâtant, peuvent hâter l'heure du Fils de l'homme.

Dès lors, qui ne voudrait travailler aux missions? Quand l'obéissance ne ferait pas un devoir de cette œuvre, quand la raison ne montrerait pas sa place marquée dans l'histoire du salut, l'*amour* suffirait à nous l'imposer. Oui, l'amour pour ce Sauveur qui, étant riche, s'est fait pauvre pour nous, pour ce Jésus qui nous a réconciliés avec le Père par son abaissement et par ses souffrances. Ce Jésus, que la terre a vu dans son humilité, notre cœur veut le *voir* salué par l'univers tout entier, comme Seigneur et comme Dieu, exerçant la toute-puissance dans le ciel et sur la terre et couronné pour jamais, dans son humanité transfigurée, de la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût.

A l'œuvre donc! puisque nous avons de tels motifs de travailler; à l'œuvre, avec confiance et courage!

A l'entrée de l'année nouvelle, contemplons un instant le but à atteindre; puis, regardons en face la tâche échue à chacun de nous et mettons-y la main sans nous retourner en arrière. Ne nous laissons pas affaiblir par le regret, par la crainte, par la préoccupation de nous-mêmes; le Maître ne peut rien faire d'ouvriers au cœur partagé. Ne nous laissons pas effrayer par notre petit nombre, Jésus nous en a prévenus; le fait que nous ne sommes qu'une minorité, en confirmant sa prédiction, est un motif de plus d'avoir confiance en Lui. Ne nous laissons pas arrêter non plus par la crainte des hommes. L'opinion ne doit pas être notre guide; nous devons parler et agir pour plaire à Dieu seul. « Malheur à vous, a dit Jésus, quand les hommes diront du bien de vous! » Enfin, que le sentiment de notre faiblesse ne nous paralyse pas! « Nous avons ce trésor dans des vases de terre, » mais c'est « afin que cette grande puissance soit attribuée à Dieu et non pas à nous. »

Sa toute-puissance, sa présence journalière parmi nous,

voilà ce que Jésus a promis à ses disciples en les envoyant porter l'Évangile aux nations. Ces promesses sont pour nous aussi. Saisissons-les, travaillons sans nous lasser, et l'année sera bonne pour les missions.



M. THÉODORE VERNES D'ARLANDES

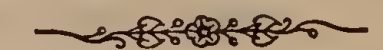
Notre Comité vient de faire une nouvelle perte : l'un de ses membres les plus anciens, M. Théodore Vernes d'Arlandes, vient de terminer sa carrière à Cannes où depuis quelques années, sa santé l'obligeait à passer l'hiver.

Nos journaux religieux ont dit la place qu'il tenait dans les conseils de l'Eglise réformée et dans la direction de plusieurs de nos œuvres. Ici nous n'avons à parler que de sa participation aux travaux de notre Société.

A l'époque où il avait encore le plein usage de ses forces, M. Vernes d'Arlandes a été un membre actif et zélé de notre Comité. Il exerçait depuis son entrée dans nos rangs, c'est-à-dire depuis 1853, les fonctions de censeur. A plusieurs reprises, il prit part à des démarches officielles dans l'intérêt de la Société. Ce fut lui qui, en 1867, organisa la section des Missions protestantes à l'Exposition universelle.

M. Vernes d'Arlandes apportait aux délibérations du Comité et dans les commissions dont il faisait partie, avec sa compétence administrative, cette parfaite courtoisie qui facilite tant les relations et le travail en commun et qui ôte ce qu'elles ont de pénible aux divergences elles-mêmes.

Nous exprimons à madame Vernes d'Arlandes notre profonde sympathie.



DEUX DÉPARTS POUR TAITI

Le 8 décembre, quelques amis se réunissaient à la maison des Missions pour prendre congé d'une nouvelle ouvrière à desti-

nation de Taïti: mademoiselle *Villeméjane*, institutrice envoyée à Papéété en remplacement de mademoiselle Bohin et pour suppléer aux services que mademoiselle Abry, sérieusement atteinte dans sa santé, ne peut actuellement rendre à l'école.

Mademoiselle Villeméjane n'est pas partie seule pour Taïti. En même temps qu'elle, la protection et la bénédiction de Dieu ont été invoquées sur mademoiselle *Sophie Banzet*, sœur aînée de mademoiselle Emilie Banzet, notre dévouée institutrice de Taïti. Mademoiselle Sophie Banzet a été jusqu'à ce jour directrice de l'École modèle de Montbéliard. C'est dire quelle excellente recrue notre mission vient de faire. Il est vrai que mademoiselle Banzet n'a aucune attache avec notre Société, et que c'est de son propre mouvement, et à ses propres frais, qu'elle se rend à Papéété. Nous n'en devons avoir que plus de reconnaissance pour ce départ dont le seul motif est le désir d'aider ceux qui, là-bas, sont sur la brèche.

Mesdemoiselles Banzet et Villeméjane se sont embarquées le 9 décembre au Hâvre. Elles sont accompagnées par M. Goupil, un ami de nos missionnaires de Taïti, où il est établi depuis de longues années.

LESSOUTO

NOUVELLES DIVERSES

Madame Ellenberger est heureusement arrivée à Massitissi, le 28 novembre. « Les gens de la station se montrent si heureux de nous revoir, écrit-elle, que cela nous est allé au cœur. »

Mademoiselle **Miriam Cochet** nous informe, de son côté qu'elle a repris son poste le 10 novembre, à Thaba-Bossiou. Elle devait y être rendue plus tôt, mais une forte indisposition l'a retenue à Béthesda où elle a été l'objet des

soins de M. et madame Vollet. Quelques jours après son arrivée à Thaba-Bossiou ont eu lieu les examens d'admission à l'école supérieure de jeunes filles. Dix-huit admissions ont été prononcées, ce qui porte le nombre des élèves à trente-trois.

Mademoiselle Cochet nous parle de ses impressions d'arrivée. « J'ai salué de votre part ceux qui se souviennent de vous, ainsi que de la part de nos *Bo'ntate* (nos pères, c'est-à-dire les membres du Comité). Cela a paru leur faire grand plaisir. Je n'ai pas besoin de vous dire que l'on me pose force questions sur la France, sur la mer, sur tout ce que j'ai vu en Europe. Beaucoup s'informent de madame Jousse, des dames Casalis, des demoiselles Arbousset et de la famille Schrumpf.... Quant à moi, il me semble que j'ai fait un long rêve, duquel je me réveille à peine. Cela me paraît tout étrange de retrouver nos vieilles montagnes bleues, les mêmes routes mal entretenues, tout à peu près de même qu'il y a dix-huit mois, et ma vieille petite chambre qui me dit tant de choses! Je vous y écris en ce moment, pendant que nos jeunes filles, dans la salle à côté, chantent des cantiques et sont occupées à coudre. Pour quelques-unes, c'est leur première soirée ici, tout leur paraît neuf et étrange, je présume.... » Mademoiselle Cochet termine en se recommandant à nos prières. Nous transmettons cette demande en particulier aux nombreux amis qui ont accueilli sous leur toit notre sœur et lui ont fait du bien pendant son séjour en Europe.

La conférence a confié à **M. Alfred Casalis** le poste de Makéneng, près de Morija. Peu après s'y être installé, notre missionnaire a eu le chagrin de devoir se séparer de sa femme, qu'un état de santé assez pénible, dû sans doute aux fatigues et aux difficultés de la vie de Kalo, a obligée de se rendre à Aliwal-North pour y suivre un traitement. M. Casalis nous fait un tableau attristé de sa vie solitaire; mais il nous apprend, à notre vive satisfaction, que les nouvelles de

madame Casalis sont meilleures et qu'il attend d'un jour à l'autre son retour au Lessouto.

M. Vollet, dont nous avons annoncé le mariage avec mademoiselle E. Smith, a repris son activité à Béthesda avec un redoublement d'entrain. « Dès notre arrivée ici, écrit-il, ma femme a pris en main son ménage africain, et, après quelques tâtonnements, elle s'en tire à merveille. Il est vrai que nous sommes des privilégiés : il n'a pas été donné à tous les missionnaires de débuter dans une station déjà formée et bien tenue...

« ... Pendant huit jours, nous avons eu l'occasion de jouir de la bonne et cordiale hospitalité de M. Ellenberger et de sa fille, mademoiselle Clémence. Cette visite nous a fait du bien à tous deux : ma femme a pu étudier sur le vif un ménage modèle du Lessouto; moi j'ai pu prendre de précieux enseignements sur la manière de former et de diriger une Église. M. Ellenberger est un missionnaire admirable; malgré son âge, toujours sur pied; à cheval par tous les temps...

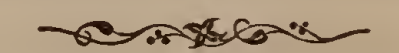
« Dans huit jours nous allons avoir la réunion du groupe des Églises du Sud à Béthesda. Mademoiselle Ellenberger a fait espérer à ma femme qu'elle viendrait lui donner un coup de main. »

De **Morija**, M. Mabille nous écrit, à la date du 14 novembre : « Nos santés sont bonnes, ma femme seule n'est pas très bien, elle a eu une petite attaque d'influenza et ne s'en remet pas entièrement. Louis va bien; cependant, quand il visite une annexe le dimanche et qu'il fait quatre ou cinq heures à cheval, il revient très fatigué. Malgré cela, ses forces augmentent. Nous ne pouvons que louer le Seigneur sans arrière-pensée... Nos filles continuent bravement leur ouvrage. Le mien est toujours le même, je ne trouve jamais les jours assez longs pour terminer ce qu'il y a à faire. »

M. Mabille explique ensuite que ses travaux d'imprimerie et autres prenant toujours plus d'extension, il se décharge

le plus qu'il peut sur son fils Louis de ce qui concerne les annexes.

En l'absence de M. Dyke, c'est **M. Dieterlen** qui cumule les fonctions de directeur de l'école normale avec celles de directeur de l'école de théologie. Cette double direction lui donne fort à faire. Aux dernières nouvelles, il se préparait à faire subir à ses élèves les examens pour le brevet d'instituteur : treize candidats pensaient à se présenter.



L'ŒUVRE DES MALOUTIS

Etude de M. Ed. Jacottet.

(Suite et fin) (1)

C'est ce qui explique pourquoi aujourd'hui les Maloutis sont si peuplés, pourquoi chaque année de nouveaux essaims de Bassoutos continuent à s'y fixer. Il n'y a là que le résultat nécessaire de causes économiques. C'est la conquête à la culture et à une demi-civilisation d'un grand territoire qui paraissait devoir être à jamais réservé aux fauves et au gibier. On ne peut donc que s'en réjouir. Ce mouvement d'immigration ne s'arrêtera que lorsque tout le terrain aura été occupé ; et cela ne tardera pas. Dernièrement, chefs et gouvernement ont reconnu l'état de fait et lui ont donné une consécration officielle. Letsié y avait déjà, en 1890, envoyé son fils Rafolatsané, pour faire reconnaître son autorité par les Ba-Tlokoa de Lélingoana ; Lérotholi vient, cette année même, d'y placer son fils Makhaola, qui sans doute deviendra un jour le chef de toute la région. Enfin, le gouvernement a fondé, à Qacha's-Nek, une nouvelle résidence de magis-

(1) Voir le *journal des Missions*, 1893, pages 471 et 510.

trats; il sera probablement nécessaire qu'il en fonde bientôt une seconde plus près de la région des sources.

Ce qui précède indique assez pourquoi nous n'avons pu nous occuper beaucoup plus tôt de cette région des montagnes, et quelles sont les raisons qui nous ont obligés d'entreprendre enfin l'œuvre dont il est question dans ces pages. Nous ne pouvions ignorer ce mouvement, laisser cette nombreuse population sans aucune direction religieuse. Cela était d'autant plus impossible que, parmi les immigrés, se trouvaient nombre de nos chrétiens qui, loin de tout culte, de tout secours spirituel, risquaient de retomber dans le paganisme. Le danger était pour eux d'autant plus grand que, dans ce milieu nouveau, le paganisme semblait reprendre de nouvelles forces.

La fondation de la station de Sébapala, décidée en 1884, fut le premier pas fait par notre Conférence dans cette direction. La sphère d'activité de cette station s'étend jusqu'au confluent de l'Orange et du Senqounyané, et embrasse ainsi un territoire relativement très considérable. C'est d'elle que ressortent, en effet, outre une grande partie de la vallée de l'Orange, les vallées de la Qouthing, de la Kétané et de la 'Malétsounyané. De la station de Mafoubé, dans le district de Matatiélé, nous pourrions aussi exercer sur la partie supérieure de la vallée de l'Orange une certaine influence. On peut, en effet, de Mafoubé, y parvenir en quelques heures; à certains égards cette voie de pénétration est la plus facile, sinon la plus naturelle. M. Cochet a déjà trois annexes sur l'Orange, qu'il lui est aisé, vu la distance, de visiter assez régulièrement. Mais son œuvre de Mafoubé est suffisamment vaste en elle-même; il ne lui est pas possible d'en entreprendre une autre aussi importante dans un milieu si différent et dans une contrée si difficile. Aussi fut-il bientôt évident que toute la partie de la vallée de l'Orange qui se trouve au nord de la 'Milikané, ainsi que celle du Senqounyané, seraient nécessairement négligées. Les distances sont trop grandes, les communications trop difficiles. Et c'est

précisément cette partie-là qui paraît capable d'entretenir la plus nombreuse population. Pour la vallée de la Makhaleng, j'ai déjà dit plus haut que MM. Mabille et Germond avaient pu s'en occuper et y fonder des annexes.

Que fallait-il faire pour cette vallée du Haut-Orange? Y fonder une nouvelle ou de nouvelles stations? A distance, cette solution pourrait paraître la meilleure. Pour ceux qui connaissent la nature du pays, elle est d'emblée hors de question. Un Européen ne saurait vivre dans ces vallées reculées; il ne le pourrait au moins qu'en n'étant pas marié, et encore ne serait-ce qu'au prix de constantes privations. Quant à mener une femme dans ces régions où on n'arrive que par de mauvais sentiers, au prix de dures fatigues, à une si grande distance de toute vie civilisée, ce serait à peu près impossible. D'ailleurs, il est presque certain que les chefs n'eussent jamais consenti à laisser un blanc s'y établir, et très probable aussi que notre Société n'eût point été disposée à augmenter ainsi le nombre de nos stations. Y placer des évangélistes, ne paraissait guère faisable non plus. A qui les rattacher? De quelle Église devaient-ils dépendre? Comment faire pour les suivre et les surveiller? Qui se chargerait des baptêmes, de la sainte Cène, des mariages? Questions difficiles, car, vu la distance et les difficultés, aucun missionnaire n'eût pu s'y rendre assez souvent. C'est cependant la solution que nous eussions dû finir par adopter si la consécration de nos premiers pasteurs indigènes n'avait coïncidé avec les premières ouvertures qui nous furent faites.

Un petit chef chrétien, Tsépé, poussa, il y a deux ans, son chef supérieur, Rafolatsané, à demander le *thuto*, c'est-à-dire un évangéliste. Chrétien de Morija, il s'était établi sur le Haut-Orange avec d'autres chrétiens et ne voulait pas se détacher de l'Église. Letsié refusa longtemps son consentement; ce n'est qu'après sa mort que Lérotholi nous l'accorda, et encore ne le fit-il que d'assez mauvaise grâce. M. Job Motéané, qui venait d'être consacré, après un stage d'un an et demi sous M. Mabille, fut désigné par la Conférence pour

prendre possession de ce poste. Il nous parut cependant préférable de le placer d'abord à Séhonghong, chez Tlhakanélo. L'année suivante nous décidions de confier à M. Carlisle Morébang le poste de Moloumong, chez Rafolatsané.

C'est ainsi qu'ont été créées ces deux nouvelles stations, les premières que dirigent des pasteurs indigènes. Elles pourront étendre leur action sur toute la vallée du Haut-Orange et de ses affluents. C'est une œuvre nouvelle à laquelle nous avons cherché à donner une organisation nouvelle, celle qui nous a paru répondre le mieux aux circonstances et aux besoins de la situation.

IV

Plusieurs de nos meilleurs amis n'ont pas compris que nous placions ainsi nos pasteurs indigènes dans une situation passablement différente de celle à laquelle nous avions d'abord songé pour eux. On a trouvé étrange que nous leur confiions si vite une œuvre de cette importance, une œuvre missionnaire plutôt que pastorale. On nous dit : « Le missionnaire européen doit être missionnaire avant tout ; c'est à lui qu'incombe l'œuvre aggressive, l'évangélisation proprement dite. Surtout qu'il ne devienne pas pasteur, qu'il ne se cantonne pas dans l'œuvre administrative ou celle de la direction de l'Église. Autre est la tâche du missionnaire, autre celle du pasteur. Votre devoir, c'est de vous décharger petit à petit sur vos pasteurs noirs de la charge pastorale proprement dite ; il faut les initier dès l'abord aux devoirs et aux difficultés de leur charge. Qu'on les mette donc à la tête d'Églises déjà organisées ; qu'on ne leur donne pas une œuvre missionnaire. Ce serait fausser d'avance le pastorat indigène, renoncer à en tirer le parti qu'on en attendait. »

En théorie, ceux qui nous tiennent ce langage ont sans doute raison ; mais à distance on est souvent tenté d'oublier que les plus belles théories doivent savoir se plier aux circonstances et aux nécessités des temps et des lieux. J'accepte,

moi aussi, cette théorie, seulement je demande qu'on l'applique sagement. J'aurais beaucoup à dire à ce sujet; il est un de ceux qui me tiennent le plus à cœur; il est aussi de ceux où il me semble qu'on fait le plus souvent fausse route, faute de reconnaître certaines difficultés et de comprendre une situation au fond très complexe. On peut, en effet, se demander où finit l'œuvre missionnaire et où commence l'œuvre pastorale. Tout pasteur digne de ce nom ne doit-il donc pas être en même temps missionnaire? En France, en Suisse ou au Lessouto, le devoir pour lui reste le même. Tout missionnaire qui voit sa prédication couronnée de succès, qui provoque des conversions, baptise des païens convertis, leur donne la sainte Cène, les organise en communauté, n'est-il pas, par cela même, pasteur, sans cependant cesser d'être missionnaire? C'est là son devoir, car aussi bien est-ce une nécessité même de sa position.

Il y a certainement un moment où l'une des deux charges devient prédominante, où le missionnaire devient avant tout pasteur, peut-être même, dans des cas, où le pasteur deviendra avant tout missionnaire. Mais où tirer la ligne? Comment fixer, *a priori*, une limite aussi fuyante, qui ne sera jamais la même dans des cas différents? L'Église catholique a tenté de le faire; jusqu'à un certain point elle y a réussi. Quand dans une *terra missionis* une forte Église a été fondée, elle y organise la hiérarchie; le missionnaire devient pasteur. Au fond, les choses n'en sont point changées, seuls les noms diffèrent. On peut dire qu'en Afrique une Église pagano-chrétienne ne peut se passer de missionnaires, c'est-à-dire d'Européens *envoyés* spécialement pour elle, que lorsqu'elle sera de fait devenue autonome, qu'elle pourra voler de ses propres ailes, subvenir à ses propres besoins spirituels. Tant qu'ils y resteront, ces missionnaires seront nécessairement aussi des pasteurs; ils ne pourront pas empêcher qu'ils ne le soient et ne le restent. La distinction, juste en théorie, ne l'est donc qu'à demi dans la pratique. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond une question qui en vaut certes la peine et qui

préoccupe tant d'amis des missions. Je n'en ai parlé que pour autant qu'elle concerne notre situation actuelle.

En tout cas, nous pouvons affirmer que, dans le cas particulier, nous n'avons pas marché à l'aveuglette ; nous sommes allés au plus pressé, faisant la seule chose faisable. Et si la théorie en a un peu souffert, le mal n'est probablement pas bien grand. En plaçant sur le Haut-Orange nos deux premiers pasteurs indigènes, nous avons pourvu aux besoins spirituels de milliers de païens, comblé une lacune qui devenait chaque jour plus évidente. Si, par ce fait l'organisation définitive de notre pastorat indigène se trouvait même un peu reculée, il faudrait s'en consoler en se disant que nous avons couru à l'appel du canon, là où il était nécessaire pour nous de nous porter en force. D'ailleurs, à cela même il y a d'autres avantages qui ne sont pas à dédaigner. Nous aurons le temps et l'occasion de voir, à l'épreuve, ce que l'on peut attendre de nos nouveaux collaborateurs ; nous les avons placés au poste d'honneur, nous pourrons juger de leur zèle et de leur fidélité. J'ajoute qu'à mon avis, loin de reculer l'organisation du pastorat indigène, le placement de nos amis sur le Haut-Orange est un grand pas fait de ce côté ; on ne tardera pas à s'en apercevoir. La place qui leur est faite est, à quelques différences près, la même que nous venons de faire à M. John Mohapaloa en lui confiant une œuvre à la Makhéleng, sous la direction de M. Mabille. C'est la même que nous ferons aux nouveaux frères que nous consacrerons d'ici à quelques années, lorsque nous leur confierons de petits districts découpés dans nos grandes paroisses. Et si pour le moment leur œuvre est avant tout missionnaire, il ne se passera probablement pas beaucoup d'années avant qu'ils n'aient groupé autour d'eux une Eglise dont ils seront les vrais pasteurs et les conducteurs spirituels.

C'est pourquoi j'estime qu'en prenant cette décision, notre Conférence a été bien inspirée et a fait un pas dans la bonne direction. Nous avons ainsi résolu une question difficile et travaillé en vue de l'avenir. Nous avons aujourd'hui dans les

Maloutis deux stations dirigées par des pasteurs indigènes, deux embryons d'Eglises auxquelles se rattachent un certain nombre de chrétiens. Ces pasteurs ont, ou auront, à diriger des évangélistes ou maîtres d'école. Comme nous, ils auront à fonder et à soutenir des annexes. Ils sont, d'un autre côté, placés sous la surveillance, plus lointaine mais non moins effective, de l'un de nous. C'est à M. Dieterlen que la Conférence a confié la tâche de diriger de haut cette œuvre du Haut-Orange.

Elle est délicate et difficile à bien des égards. Nos pasteurs auront une large part d'autonomie; ils ne s'en sentiront pas moins dirigés par une main ferme. C'est là la position que nous avions toujours eu en vue pour notre pastorat indigène, position intermédiaire entre celle de l'évangéliste et celle du missionnaire européen. Ils n'ont pas tout à fait la même situation que nous; ils ne la souhaitent pas, d'ailleurs. Ils savent qu'ils ne sont pas encore de taille à en supporter les responsabilités. Ils ont encore besoin, jusqu'à un certain point, de nos conseils, de notre direction, de notre tutelle. Mais plus ils mûriront, plus ils acquerront d'expérience et de décision, et moins aussi cette tutelle se fera sentir.

Le seul point qui rende la position de nos pasteurs des Maloutis un peu différente de celle qui sera faite à leurs futurs collègues de la plaine, c'est qu'ils ne dépendront d'aucun consistoire particulier, ne se rattacheront à aucune paroisse. Des raisons géographiques s'opposaient à ce qu'il en fût ainsi. Pour tout le reste, ils ont les mêmes droits et les mêmes devoirs, puisqu'ils sont, eux aussi, placés sous la direction d'un missionnaire. Il ne sera donc pas difficile, quand le moment sera venu, de les faire rentrer, eux aussi, dans le cadre de l'organisation définitive à laquelle il faudra soumettre le pastorat indigène. Il n'y aura là aucune irrégularité, tout au plus une situation un peu spéciale, nécessitée par les circonstances.

Il est encore une autre question que l'on est en droit de

nous faire : Est-il prudent de confier une telle responsabilité à des naturels tout nouvellement consacrés ? Ne courons-nous pas quelque risque à les placer dans une situation si indépendante, dans un district si reculé ? Quant à moi, je ne crois pas qu'il y ait de quoi se préoccuper. Je reconnais, il est vrai, que nous ne saurions placer le premier venu dans cette position-là; un faux frère, un ambitieux, un brouillon pourrait nous y susciter de graves difficultés. Mais tout nous prouve que les deux titulaires actuels sont dignes de confiance, et qu'ils travaillent fidèlement. Nous les avons déjà vus à l'œuvre; ils ont fait leurs preuves et se sont montrés pour nous de précieux collaborateurs. Loin de vouloir profiter de leur position pour acquérir plus d'indépendance, ils sont, au contraire, plutôt trop portés à toujours regarder à nous, à n'oser rien entreprendre sans notre avis et notre approbation. Je les ai vus de près, l'un et l'autre, soit ici, près de nous, soit dans leurs stations actuelles. Pendant les quelques jours passés avec eux, j'ai pu observer et comprendre bien des choses. J'en suis revenu avec un vrai respect pour eux, pour leur zèle et leur désintéressement ; j'ai trouvé en eux des frères et des amis, bien plus encore que je ne l'attendais, et je suis heureux de pouvoir leur rendre ici un témoignage d'estime et de respect.

Je ne me cache pas cependant qu'il y aura des difficultés, mais elles sont de celles qui se laissent surmonter. Là où il y a estime mutuelle, où chacun connaît ses droits et ses devoirs, il est toujours facile de s'entendre. Il faudra de notre part beaucoup de patience et de largeur de cœur et d'esprit. Il faudra à nos collègues indigènes de la souplesse, de l'humilité, l'art de se plier aux règles et aux coutumes. Ils n'y manqueront probablement pas. Leurs rapports avec leurs subordonnés, qui d'avance nous causaient de l'inquiétude, sont excellents. De ce côté, il ne semble pas qu'il y ait rien à redouter. Ce qui sera peut-être plus délicat, ce sont leurs rapports avec les chefs. Ceux-ci n'auront probablement pas pour eux la même déférence que pour nous. Nos pasteurs

auront quelque peine à se tenir à l'écart de certaines affaires, à n'être pas trop en toutes choses les *sujets* de leurs chefs. Ils auront des expériences à faire ; il y aura peut-être par instants un peu de tirage, des ennuis momentanés. Je ne vois cependant pas pourquoi là aussi les choses ne s'arrangeraient pas. Les Bassoutos ont généralement une grande souplesse ; ils finissent toujours par se faire à toutes les situations. Il en sera certainement de même ici aussi.

La question financière était de toutes la plus difficile et menaçait de nous entraver. Au bon moment, un secours inespéré nous est venu de la Colonie. La *Cape General Mission*, association de chrétiens de toutes dénominations travaillant à l'avancement du règne de Dieu dans l'Afrique australe, a bien voulu se charger des frais d'établissement de cette nouvelle œuvre, et de la plus grande partie du traitement des pasteurs ou évangélistes qui y seront employés. Grâce à cette aide généreuse, nous pourrons, dès maintenant, bâtir les maisons nécessaires et être à l'abri de toute crainte, pour quelques années du moins. Ces amis ne nous demandent que de leur permettre de visiter chaque année la mission des Maloutis ; mais ce ne sera jamais qu'en compagnie de l'un d'entre nous, et la correspondance ne se fera jamais que par notre intermédiaire. La direction exclusive de l'œuvre reste dans nos mains. Il est à désirer que cet arrangement, si favorable pour nous, puisse durer. Mais il est certain que, même dans les meilleures conditions possibles, il ne peut être définitif. Il faudra qu'un jour ou l'autre nous soyons prêts à nous charger aussi de la responsabilité financière. Espérons qu'à ce moment, qu'il faut souhaiter aussi éloigné que possible, nos Églises seront de force à la supporter, et que nous aurons alors résolu convenablement le problème si difficile de l'autonomie financière de nos Églises, au moins pour l'œuvre indigène. L'établissement d'une caisse centrale est presque assuré pour l'année prochaine. Ce n'est que petit à petit qu'elle rendra les services qu'on est en droit d'en d'attendre. Il est cependant permis d'espérer qu'au bout de quelques

années, grâce à ce nouveau rouage, bien des difficultés pourront être écartées.

V

Il est nécessaire d'ajouter quelques mots encore pour montrer ce que cette œuvre est aujourd'hui, et ce qu'on peut en attendre. La carte qui accompage cette étude (1) permettra de comprendre aisément ce qui suit.

La station de *Séhonghong* est située à environ deux kilomètres du village de Tlhakanélo, sur la rive gauche de l'Orange, et à quatre kilomètres de la grotte qui lui donne son nom. Elle se trouve sur un plateau assez étendu qui domine de six à sept cents pieds l'étroite ravine où coule l'Orange, bordé encore sur tout son parcours d'immenses saules séculaires. A portée immédiate se trouvent un grand nombre de villages, sur l'une et l'autre rive du fleuve. On a, de là, une vue vraiment grandiose; de tous côtés se dressent de hautes montagnes, admirablement découpées; tout droit devant soi on a la belle chaîne dont le mont Hamilton forme le point culminant. Une annexe a déjà été fondée ; l'autre le sera incessamment.

L'une est établie chez le chef *Létèba ;* elle est séparée de la station par deux torrents pittoresques, le Séhonghong et le Quotou. Pour s'y rendre, il faut deux heures à cheval. L'autre va être fondée chez *Shao*, sur la rive droite de l'Orange, au nord du mont Hamilton. L'une et l'autre de ces annexes desserviront de nombreux villages. Ce n'est encore qu'un petit commencement; il en faudra établir d'autres un peu partout. Le district est en effet très vaste et coupé de gorges et de montagnes qui doublent ou triplent les distances. La'Milikané et la Linakeng en forment actuellement les limites. Naturellement ces annexes ne seront fondées qu'à mesure que nous serons en état de les entretenir. Mais il faut savoir un peu d'avance où l'on en arrivera.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1893, page 512.

En fait de bâtiments, il n'y a rien encore. M. J. Motéané vit dans une mauvaise hutte de mottes de terre absolument insuffisante; un *rondable* (1) de pierres brutes sert provisoirement de chapelle et de salle d'école. Chez Létèba, c'est pis encore. L'évangéliste Gustave vit dans une méchante case de branchages qui s'effondrera aux premières grandes pluies. On est heureux de penser que nous allons pouvoir les loger un peu plus décemment. On va s'y mettre incessamment.

Il est un besoin spécial de nos ouvriers de Séhonghong sur lequel je me permets d'attirer l'attention de nos amis d'Europe. L'Orange les sépare d'un grand nombre de villages, qui, sans cela, seraient à proximité immédiate. En hiver, quand la rivière est guéable, l'inconvénient se fait peu sentir; petits et grands peuvent se rendre au culte ou à l'Église sans danger. En été, quand la rivière est pleine, c'est autre chose, et il faut être intrépide nageur pour s'y hasarder. L'Orange a alors les allures d'un fleuve, mais d'un fleuve qui est en même temps un torrent fougueux. Quand il a plu, les communications d'une rive à l'autre sont interrompues souvent pour plusieurs semaines. Il en résulte un grand arrêt de l'œuvre scolaire ou religieuse. J'en ai su quelque chose moi-même puisque, bien que la pluie eût cessé depuis plus d'une semaine, il m'a fallu attendre un jour entier avant de tenter la traversée. J'ajoute que je ne l'ai fait, même alors, qu'en tremblant, mille fois heureux quand mon cheval et moi avons pris pied sur la rive opposée. Il arrive souvent des accidents; trois jours auparavant un jeune homme venait encore de s'y noyer. Si la rivière se remplit pendant que le pasteur est en tournée de l'autre côté, il pourrait se trouver dans l'impossibilité de retourner chez lui. Un *bateau* serait donc nécessaire; il ne s'en trouve un que beaucoup plus bas. Si on l'avait, il ne serait pas difficile de le faire fonctionner. On me dit que pour 1,250 francs on en pourrait avoir un. Ce serait une vraie

(1) Les Boërs donnent le nom de *Rondavel* (francisé ci-dessus en « rondable ») à une construction primitive, circulaire, assez basse de murs et couverte d'un toit de chaume en cône. — *Note de la Rédaction.*

bénédiction pour l'œuvre, et un grand secours pour chacun. Notre ami, M. J. Motéané, m'a parlé de son grand désir d'avoir ce bateau; je lui ai promis d'y intéresser nos « bo'ntate » (nos pères), c'est-à-dire vous tous, chers amis et bienfaiteurs d'Europe. Je le fais d'autant plus volontiers que sa prière me semble absolument légitime. Si quelques amis se sentaient poussés à réaliser ce vœu, à faciliter à leurs frères noirs une œuvre difficile et dangereuse, je ne doute pas que le Comité ne consente à nous transmettre leurs dons. Ils auraient rendu par là un service inappréciable à notre œuvre de Sêhonghong (1).

Si de Séhonghong on veut se rendre à la station de *Moloumong*, il faut remonter l'Orange, traverser la Mashai, puis la Linakeng, après avoir gravi une chaîne transversale qui forme la ligne de partage entre les deux bassins, gravir une autre pente encore, redescendre sur l'Orange, gravir de nouveau une autre croupe, puis une autre encore. On remonte ensuite la vallée herbeuse et charmante de la Babatsi, pour traverser enfin la ligne de faîte qui la sépare de la vallée de la Séhonghong (2). On voit que le voyage est fatigant et difficile. C'est une course de deux jours, et par des routes impossibles.

Moloumong est situé au pied même de la montagne, dans un site très pittoresque, entre deux jolis ruisseaux. L'aspect en est très sauvage. L'altitude du village est de plus de 2,000 mètres; aussi le *mabélé* ne peut-il y mûrir. Mais le blé et le maïs y réussissent admirablement. Nulle part au sud de l'Afrique je n'ai vu d'aussi beaux champs de blé. Malheureusement il n'y

(1) La Société française et africaine d'encouragement a déjà fait espérer sa contribution à la dépense de ce bateau.

(2) Cette rivière a le même nom que celle de chez Tlhakanélo. Cette similitude de noms est une grande cause de confusion; il n'y a malheureusement pas moyen de la faire disparaître. Séhonghong vient, dit-on, d'un mot bushman signifiant : caverne. Ce nom s'applique bien à l'une et à l'autre des deux rivières.

a pas de débouchés, et tout doit se consommer sur place. La station de M. Carlisle Motébang est placée tout près du village du chef, à 200 mètres au plus. Quand je l'ai visitée, notre collègue venait à peine de s'y installer ; inutile donc de dire qu'il n'avait pu encore y rien construire. Mais là aussi, comme à Séhonghong, on va se mettre à l'ouvrage.

La Conférence a autorisé la construction de deux annexes. l'une chez *Tsépé*, au bord de la Mekhotlong, l'autre chez *Lèkounya*, de l'autre côté de l'Orange. Chez Tsépé se trouve déjà tout un noyau de chrétiens venus surtout de Morija. Pour s'y rendre il faut traverser la Séhonghong, près d'une grotte tristement fameuse dans les annales du pays : c'est là qu'en 1873, le chef cafre Langalébalélé, proscrit par les autorités de Natal, et réfugié au sein des Malouti, fut trahi par Jonathan Molapo et livré au gouvernement anglais.

Pour aller chez Lékounya, on passe d'abord l'Orange, puis le Ngopé-Khoubèlou. On traverse un vaste plateau très populeux, qui appartient à Lélingoana et ses Ba-Tlokoa. L'annexe eût dû être placée chez Lélingoana même; elle eût ainsi occupé une position bien plus centrale. Mais le chef n'en a pas voulu ; on a donc préféré s'adresser à Lékounya, non loin de là, un des villages les plus considérables de la région.

Il y aura dans le district de Moloumong, comme dans celui de Séhonghong, de nombreuses annexes à fonder, surtout lorsque la population, qui commence seulement à s'y porter, sera devenue plus nombreuse, et que Lélingoana aura cessé de se montrer si défavorable à l'Évangile.

Pour le moment, on le voit, l'œuvre entière du Haut-Orange en est encore à ses petits commencements. Dans toute la région il n'y a que 32 communiants et une quinzaine de catéchumènes. Plusieurs rénégats ou demi-renégats viendront probablement assez vite augmenter ce petit noyau. Les païens eux-mêmes sont accueillis. J'apprends en effet que le mois passé quelques conversions ont eu lieu chez Rafolatsané, entre autres celle de la première femme du chef, ancienne catholique, redevenue païenne. Ce qui me donne surtout confiance pour

l'avenir, c'est la grande bienveillance que tous, chefs et peuple (Lélingoana seul excepté) témoignent à leurs missionnaires et évangélistes. Elle est telle que nous du Lessouto pourrions presque en être jaloux. Il n'y a aucune opposition, aucune lutte. J'ai été extrêmement frappé, pendant mon voyage, de l'amabilité, de la cordialité que j'ai rencontrées chez tous. Jamais, au Lessouto, je n'ai été aussi bien reçu, ni joui d'une aussi large hospitalité. C'était à qui me ferait le mieux fête ; j'en pourrais raconter quelques traits vraiment touchants.

Il semble que le terrain soit bien préparé. C'est une population nouvelle à certains égards, qui n'a rien contre l'Evangile, et qui, de plus, a l'avantage de le connaître dans ses grands traits. On est donc en droit d'espérer que, dans des circonstances aussi favorables, ce nouveau champ de travail portera beaucoup de fruits. Le fait qu'il n'y a pas là-bas de grand chef, qui, comme Joël, verrait dans le christianisne une puissance ennemie, est pour nous une circonstance extrêmement favorable.

Mais il faudra savoir en user, et cela sans trop tarder. La création de nouvelles annexes s'imposera bien vite. Il faudra même aviser sous peu à créer un ou plusieurs nouveaux postes de pasteurs. Nous ne pourrons en effet faire peser sur nos collègues indigènes le poids d'une œuvre trop lourde, et la leur le deviendrait vite s'ils étaient laissés seuls trop longtemps. D'ailleurs, leurs districts sont beaucoup trop vastes; il est impossible qu'une grande partie du pays ne soit pas négligée et laissée en souffrance. Il faudra, d'ici à quelques années, fonder une station chez *Khoanyané;* c'est un vaste district, peu peuplé aujourd'hui, mais qui le sera vite beaucoup. Il sera surtout nécessaire d'en établir une dans la vallée du *Senqouyané,* dont personne encore ne s'occupe et que nous ne pouvons pas négliger. Cette station aurait de plus le grand avantage de rattacher notre œuvre du Haut-Orange à celle de la Sébapala, et de soulager en partie M. Pascal, dont le district missionnaire est certainement trop vaste. Il en faudra peut-être aussi une sur la Tsueliké; mais

je n'en parle qu'avec hésitation, ne connaissant qu'imparfaitement cette partie du pays.

En maintenant et en augmentant cette œuvre selon nos forces et selon les besoins, nous aurons fait un grand pas en avant. C'est le complément nécessaire de notre mission du Lessouto; cette conquête couronnera les autres. Nous aurons alors le sentiment d'avoir fait notre devoir, qui est — notre mission, et c'est son honneur, l'a compris dès le premier jour — d'embrasser le Lessouto tout entier, de christianiser *toute* la tribu. Il faut le faire sans hâte, mais aussi sans arrêt ni hésitation. Le moment est favorable; le sera-t-il toujours au même degré? Aujourd'hui, toutes les portes nous sont ouvertes, nous sommes seuls aux Maloutis; aucun autre culte ne s'y est encore introduit. Occupons les dernières positions, fortifions-nous, afin qu'au jour où le catholicisme et le ritualisme viendront nous attaquer, notre position soit si bien établie qu'il ne leur soit plus possible de l'ébranler.

Que nos amis d'Europe s'intéressent à cette extension de notre œuvre; qu'ils prient pour elle, pour nos collaborateurs noirs, qu'ils nous soutiennent et ne nous abandonnent pas avant que le Lessouto *tout entier*, plaines et montagnes, ait été conquis à la religion du Crucifié. J'aurais aimé pouvoir leur communiquer à tous l'intérêt vivant et profond que je porte à cette belle mission des Maloutis; elle a conquis mon cœur tout entier. Si ces pages pouvaient lui valoir quelques amis de plus, j'en serais heureux et reconnaissant.

Ed. Jacottet.

ZAMBÈZE

LA STATION DE SÉFULA

Nous publions en frontispice une vue de la station de Séfula. Cette vue nous a été apportée par M. le Dr James Johnston; elle a été prise peu après la mort de madame Coillard. On comprend, en la regardant, l'admiration exprimée par M. L. Jalla pour les beaux ombrages de Séfula. Les maisonnettes des missionnaires sont groupées sous ces ombrages. Au centre de la place laissée vide par les constructions, on aperçoit M. Coillard entouré d'un groupe d'indigènes.

Actuellement, comme nous le disions il y a un mois, Séfula est passé au second plan; c'est Léaluyi, résidence actuelle de M. Coillard, qui est devenu le centre de l'œuvre, mais Séfula n'en restera pas moins un nom cher aux amis des missions, à cause des grands souvenirs qui s'y rattachent.

DÉDICACE DE LA CHAPELLE DE KAZUNGULA (1)

Lettre de M. Louis Jalla

Kazungula, 13 juillet 1893.

A la *Société des Amis des Missions*, Paris.

Bien chers amis,

Permettez à l'un de vos aînés de venir se rappeler à votre bon souvenir afin de renouer entre vous et lui un lien qui pourrait se relâcher... J'ai appris avec un vif plaisir que votre Société existe encore et que même elle se développe, puisqu'aux dernières nouvelles vous étiez plus de vingt membres...

Mais si j'ai pris la plume à votre intention aujourd'hui,

(1) Cette lettre, comme l'indique la date qu'elle porte, est arrivée par le courrier que nous analysions dans notre dernière livraison. Nous remercions la *Société des Amis des Missions*, qui a bien voulu nous permettre de publier l'intéressant récit de M. L. Jalla.

c'est avant tout pour vous associer à la joie de votre ami de Kazungula.

Dimanche passé, 9 juillet, sera une date à jamais mémorable dans nos annales. Nous pouvions enfin inaugurer avec un grand concours d'indigènes, notre chapelle. Depuis quatre ans environ, sans compter les deux années de Sésheké, nous avions ici tous nos cultes en plein air, au vent, au soleil, à la pluie ou poussière, sans compter tous les inconvénients inhérents à un manque d'abri, distractions de tout genre pour les auditeurs, chiens qui se disputent, et que sais-je? La perspective d'un nouveau changement de station nous avait seule empêchés en 1892 de commencer les travaux. Enfin, en décembre dernier, quelques matériaux étant déjà rassemblés, nous nous mîmes à l'œuvre d'arrache-pied. Au Zambèze, pour bâtir, il n'est pas question de pierres, sable, chaux, planches à acquérir, et encore moins d'architecte et entrepreneur à engager. Au missionnaire de se tirer d'affaire de son mieux; qu'il ait ou non peu d'aptitude pour ce genre de travaux, peu importe. Ses garçons vont couper des arbres dans la forêt, mais pas un d'eux ne saurait les équarrir, ni même manier la scie; il doit mettre lui-même la main à tout, jusqu'aux clous qu'il doit planter lui-même.

Le niveau pris, les piliers sont plantés, les chevrons fixés. La charpente terminée, on passe au couvrage. Le chaume s'achète à raison de 30 gerbes pour 2 mètres de calicot blanc. Pour un toit comme celui de notre chapelle, il a fallu 1,950 à 2,000 de ces grosses gerbes que les ouvriers divisent ensuite en toutes petites gerbes prêtes à être cousues. L'herbe prête, c'est encore au missionnaire à monter sur le toit, à recevoir et coudre une à une (à l'aide d'un ouvrier qui se tient à l'intérieur) ces 10 à 12,000 petites gerbes. Le couvrage commence par le bas et se termine par le faîte. A mesure qu'un tour est achevé, il faut, à l'aide d'une espèce de brosse faite de morceaux de planches, brosser l'herbe de façon à donner au toit un aspect uni. Encore ici, pour que l'ouvrage soit bien fait, c'est au missionnaire à le faire. Travail éreintant que ce

couvrage, avec un soleil de feu sur la tête et parfois la fièvre dans les veines comme conséquence inévitable.

Le toit fini on passe aux murs; les roseaux sont plantés et le travail des femmes, le plâtrage, la terreur de la dame missionnaire, commence. Il faut cinq à six couches de terre mélangée au fumier des vaches en guise de chaux. Enfin les portes et fenêtres peuvent être placées et l'ouvrage est terminé. Quant au mobilier, nous avons dû faire environ 1,500 briques cuites pour les bancs et la chaire, les termites accordant peu de durée à tout ce qui est en bois.

Que d'occupations secondaires, dans la vie missionnaire, qui prennent notre temps et nos forces, sans compter nos élèves et les malades de tout genre dont il faut nous occuper, personne autre ne pouvant le faire.

Après cette longue description d'un travail plus long encore, vous vous représentez facilement avec quelle joie nous avons enfin salué la fête de la dédicace. Le 9 juillet fut fixé pour la fête. Dès le 7 au soir, M. et madame Goy, leurs ouvriers et enfants, en tout 25 personnes, nous arrivaient en canot, de Séshéké, à 100 kilomètres environ d'ici. Avec de bons rameurs on peut descendre le fleuve en un jour. Il en faut deux pour le remonter d'ici à Séshéké. Se revoir est une fête au Zambèze où, à part de rares exceptions, nous sommes toujours seuls. A deux on peut échanger idées et impressions. Le samedi, dès l'aube, les deux bœufs pour la fête étaient abattus, et la journée se passa en causeries.

Enfin, le grand jour arriva, et les joyeux sons de la cloche en avertirent tous nos voisins à leur réveil. A 9 heures, la cloche les invita au culte; un quart d'heure après le devant de la station était couvert d'hommes et de femmes. Nous ouvrîmes alors le cortège en nous acheminant vers la chapelle, à une cinquantaine de mètres de la maison. L'émotion me serrait à la gorge, et mon cœur débordait de joie et de gratitude. Ayant d'abord recommandé à la foule d'entrer avec respect dans cette maison de prière, j'ouvris la porte de la chapelle, qui fut bientôt comblée d'auditeurs hommes et

femmes. Il y avait en tout 270 personnes, sans compter une soixantaine d'enfants dans les bras de leurs mères. A la rigueur, et serrés à l'indigène, cette chapelle peut contenir environ 300 auditeurs. Je fus frappé du silence qui régnait dans cette foule et de l'attention avec laquelle elle suivit toutes les phases de ce culte plus long que d'habitude. Nous avions appris pour la circonstance, avec nos élèves de Séshéké d'ici, quatre chants que nous intercalâmes dans le service.

Ayant lu Es. 55, et pris pour texte Jér. 31,33, je pressai nos auditeurs de répondre à l'invitation de Dieu en traitant alliance avec lui en ce jour si important pour Kazungula. M. Goy termina le service en leur montrant quel grand privilège Dieu leur accordait de leur donner un missionnaire et un lieu de culte, quand leurs chefs, à commencer par la reine, qui depuis longtemps demande un missionnaire pour Nalolo, ne peuvent l'obtenir à cause de notre petit nombre.

A 1 heure, la cloche rappelait les gens, qui ne se firent pas attendre. Je priai le chef de les diviser en groupes de 15 à 20 personnes. La viande des deux bœufs, qui dès l'aube cuisait dans d'énormes pots indigènes, dans notre cour, fut ensuite répartie dans quantité de plats et distribuée à cette foule. Le tableau était bien joli, mais je n'ai ni le pinceau ni la plume d'un peintre pour vous le retracer. Le chef, ses femmes et les principaux eurent, en plus des autres, du café dont ils sont friands; et nos élèves en eurent aussi, sans compter un morceau de gâteau au maïs. Jamais on n'avait été à semblable fête à Kazungula.

A 4 heures, les gens se dispersèrent, et nous eûmes un peu de répit; le besoin s'en faisait sentir.

Après souper, Flore Goy fut baptisée. M. Goy nous fit ensuite une courte méditation, et nous terminâmes cette journée bénie par la Sainte Cène. Le Seigneur était là, nos cœurs le sentaient et le louaient pour cette belle fête qui venait de finir et que nous Lui demandions de bénir pour nous comme pour tous ceux qui y avaient assisté.

Le lendemain soir nous montrions encore la lanterne magique à cette même foule; après quoi, profitant de ce que nos cinq catéchumènes de Séshéké et d'ici étaient réunis tous ensemble peut-être pour la dernière fois, nous eûmes un sérieux entretien avec eux; ployant ensuite les genoux, nous fîmes tous ensemble, eux et nous, monter une prière au trône des miséricordes. Ah! voir un Zambézien qui prie!... quelle joie et quel encouragement pour nous.

C'est surtout ces cinq jeunes gens que j'aimerais recommander à votre intérêt et à vos prières, chers amis. Quatre d'entre eux ont été élevés sous notre toit, et nous leur sommes tout particulièrement attachés. La mort de Nguana Ngono, le principal chef de Séshéké, est venue bouleverser l'avenir de trois d'entre eux, et ils attendent avec anxiété de connaître qui sera le successeur du défunt, pour savoir où diriger leurs pas. Les deux autres partiront en même temps que cette lettre, pour Morija, y compléter leur éducation, et reviendront un jour, s'il plaît à Dieu, évangéliser à leur tour leurs concitoyens.

Excusez-moi si je vous ai entretenus bien longuement de nous. Je demande au Seigneur de préparer dans le sein de votre Société de nombreux serviteurs de sa cause, zélés et fidèles, qui deviennent un jour des instruments bénis dans sa main, pour le salut de bien des âmes, soit en Europe, soit en Afrique. L'œuvre est la même partout; à nous de suivre fidèlement les impulsions par lesquelles Dieu cherche à nous conduire, afin que, où que nous soyons, nous puissions nous sentir exactement à la place que le Seigneur nous assigne. Alors tout ira bien.

Adieu, chers amis. Vous êtes tous à l'âge des grandes décisions. Que le Seigneur vous donne à chacun la sagesse et le courage de prendre celle pour laquelle le Seigneur l'appelle.

Votre bien dévoué,

LOUIS JALLA.



SÉNÉGAL

QUELQUES NOUVELLES DE L'ŒUVRE ET DES OUVRIERS

État sanitaire excellent. — Arrivée et installation de M. Pétrequin. — Construction d'une salle d'évangélisation à Sor. — M. Morin dans le Haut-Fleuve. — Un fruit de l'année 1893.

Voici plusieurs mois que nous n'avons pas entretenu nos lecteurs de l'œuvre du Sénégal. Nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui de bonnes nouvelles de nos missionnaires et de l'année de travail qu'ils achèvent en ce moment.

M. Pétrequin, l'instituteur dont nous avons annoncé le départ il y a un mois, est bien arrivé à Saint-Louis. Ses premières lettres nous le montrent heureux et plein d'entrain. Sa traversée s'est effectuée, à partir de Ténériffe, dans de bonnes conditions. Le 21 novembre il débarquait à Dakar, et le 22 au soir il était à Saint-Louis, réuni à nos missionnaires et réconforté par la chaleur de leur accueil.

En attendant que le logement de l'instituteur, actuellement occupé par M. et madame Nichol, soit vacant, M. Pétrequin est resté l'hôte de M. et madame Escande. Ses débuts à l'école ont été encourageants. Il résume ses impressions en exprimant sa reconnaissance envers Dieu et sa gratitude pour les rapports excellents qui se sont établis dès l'origine entre lui et les missionnaires.

M. Escande nous donne de bonnes nouvelles de l'œuvre et de la santé générale. « Grâce à Dieu, dit-il, nous continuons à nous porter aussi bien que possible. Les écoles marchent bien. Nichol s'est fort gentiment acquitté de son *intérim* et a empêché une solution de continuité. Salimata fait travailler les filles. Tout ce petit monde nous donne de la satisfaction.

« L'événement du jour de notre mission, c'est la construction,

à Sor, d'une salle de mission et d'un modeste logement pour l'évangéliste, M. Nichol. Sor est un des faubourgs de Saint-Louis, situé en deça du fleuve, quand on vient de Dakar. C'est le quartier indigène; les Bambaras y abondent. Nul emplacement ne pouvait être mieux choisi pour y établir une œuvre d'évangélisation. » « Nous sommes, écrit encore M. Escande, le 6 décembre, en plein travail à Sor, aussi dois-je me trouver tous les jours sur les chantiers. M. Nichol m'aide beaucoup pour le travail de surveillance et de vérification. »

Madame Morin, dont nous avons annoncé le départ il y a un mois, est arrivée à Saint-Louis le 1er décembre avec ses enfants. Antérieurement à son retour, *M. Morin* avait été envoyé en mission dans le Haut-Fleuve, par le gouverneur, pour y étudier l'épidémie de choléra qui vient de sévir dans ces régions. Il nous écrit avoir extrêmement joui de ce voyage.

Quant aux travaux de nos missionnaires, ils se sont poursuivis pendant ces derniers mois sans présenter rien d'extraordinaire. Ce n'est pas que les efforts et les encouragements aient manqué; mais, au Sénégal, le sol est si dur et nous avons eu tant de déceptions, qu'il convient de ne parler des résultats qu'avec une extrême réserve. Nous ne pouvons cependant passer sous silence un événement qui a donné à nos frères une vraie joie : nous voulons parler du baptême de deux des élèves de notre école de garçons, célébré le jour de l'Ascension 1893. Ces jeunes gens, nommés Albert et Jacques, étaient âgés, au moment de leur entrée dans l'Église, le premier de dix-neuf ans, l'autre de seize ans. Le travail de conscience qui a abouti à leur admission remonte à plusieurs années en arrière.

« A mon retour d'Europe, fin 1891, raconte M. Escande, je trouvai l'école de garçons en excellente voie; il y avait de la bonne volonté, du sérieux et le meilleur esprit régnait entre les élèves. Ce résultat était dû, avant tout, à la bienfaisante influence de nos amis Brandt, dont l'activité fidèle

commençait ainsi à porter des fruits. Il était dû aussi à un événement qui, peu auparavant, avait profondément remué l'Église. » L'événement auquel M. Escande fait allusion est la mort d'une jeune femme de l'Église qui, avant de pouvoir trouver la paix, avait passé par des luttes terribles causées par le sentiment de ses péchés. Ces luttes avaient produit une impression sérieuse avant tout sur les personnes présentes, mais aussi sur les plus âgés de nos internes. D'autres circonstances avaient encore contribué à enraciner ces impressions salutaires, si bien qu'un jour trois de ces jeunes gens se déclarèrent convertis et demandèrent le baptême.

M. Escande leur imposa naturellement un temps d'attente et d'instruction préparatoire qui ne dura pas moins de dix-sept mois. Deux des jeunes disciples tinrent bon et purent, sans imprudence, être admis. Avant de le recevoir, l'aîné rendit compte de sa foi. Il dit que la conversion d'un jeune noir du Zambèze (Nguana-Ngombé) avait été le moyen dont Dieu s'était servi pour le décider lui-même. Nous ignorons si le plus jeune eut aussi à prendre la parole; mais ce que nous savons c'est que plus tard, lorsque le choléra sévit à Saint-Louis et que M. Forget eut besoin d'un aide pour soigner les malades, Jacques, en réponse à un appel de ce missionnaire, répondit : « Oui » sans hésiter.

Que Dieu donne à nos frères du Sénégal de voir un jour des fruits abondants récompenser leur persévérant travail.



CONGO FRANÇAIS

A LAMBARÉNÉ

Extraits des lettres de MM. Teisserès et Bonzon

Après avoir donné, dans le dernier numéro du *Journal*, une description de la station de Talagouga, nous pensons in-

téresser nos lecteurs en leur parlant aujourd'hui de la station de *Lambaréné*, le deuxième poste que notre Société occupe au Congo. Nous n'aurons pour cela qu'à laisser la parole à nos missionnaires, et d'abord à M. Teisserès, qui nous écrivait, il y a quelque temps déjà, ce qui suit :

Talagouga, le 28 juillet 1893.

« Bien cher monsieur Boegner,

«... Si je n'avais consulté que mes aises et ma tranquillité, je serais resté à Talagouga ; mais, pour différentes raisons, j'ai cru de mon devoir, dans l'intérêt de notre œuvre, d'accepter le poste de Lambaréné.

« Ici l'œuvre est immense, et quand je suis descendu une première fois, dernièrement, pour m'entendre avec M. Jacot, je suis retourné avec un sentiment d'écrasement, me rendant très bien compte des difficultés. J'ai demandé à Dieu de me manifester clairement sa volonté, de me donner des indications assez précises pour que je ne pusse plus hésiter. Ce qui me réjouit et me réconforte, c'est que, depuis ce moment, tout a été de nature à me prouver que Dieu me voulait bien ici, et j'y suis venu sans arrière-pensée, en comptant sur son secours, persuadé que sa force suppléerait à ma faiblesse. »

Plus loin, notre frère continue en ces termes :

« En venant ici, je ne fais que continuer la partie de ma tâche qui me tient le plus à cœur, celle de l'évangélisation des Pahouins. Il est vrai qu'en l'absence de M. Jacot, une bonne partie de mon temps devra être consacrée aux Galoas et à la bonne marche de l'Église, mais ceci même ne pourra que m'être d'une grande utilité. A son retour, M. Jacot reprendra cette partie de l'œuvre, avec l'instruction des catéchistes, tandis que je me tournerai exclusivement vers les Pahouins. Comme à Talagouga, on les a négligés jusqu'ici, mais il y a beaucoup à faire chez eux ; ils sont notre grand objectif ; c'est la race de l'avenir. Qu'on ne se figure donc pas que la reprise de Lambaréné est un recul ; c'est par les Galoas que nous atteindrons le plus efficacement les Pahouins.

« Enfin, cher monsieur, je dois vous dire qu'un grand soulagement pour moi en venant occuper cette station, c'est la pensée d'avoir un collègue tel que M. Jacot ; notre Société fait en sa personne une précieuse acquisition. C'est un homme distingué, pieux, actif, avec lequel il fera bon travailler. Je me sens tout à fait en communion de sentiments avec lui. Nous sommes déjà très bien ensemble. Nul doute que vous lui réserviez le meilleur accueil. Son départ va me laisser la charge de toute l'œuvre, et ce sera lourd à porter ; mais lui, sa femme et son enfant (deux ans et demi) — ces derniers surtout — sont très affaiblis, et un congé leur est nécessaire en ce moment. Et puis, il sera bien aise, à son entrée dans notre Société, de faire votre connaissance à vous tous. »

Plus tard. — « Nous voici donc à Lambaréné, notre nouvelle station. Il nous en a beaucoup coûté de quitter nos Pahouins de Talagouga, auxquels nous étions très attachés, de quitter aussi nos amis Allégret ; mais quand on est missionnaire, on ne s'appartient pas et on se rend où le Maître nous appelle...

« ... L'arrivée de notre ami Bonzon nous a remplis de joie...

« U. Teisserès. »

De son côté, M. Bonzon nous écrit, en date du 14 octobre, une lettre dont nous détachons quelques fragments :

« ... Mes premières semaines à Lambaréné ont été surchargées ; j'avais à m'installer, à préparer l'école et, en même temps, à tout faire marcher pendant les trois absences de Teisserès, qui ont été heureusement assez courtes. Quand il est revenu de sa dernière tournée, j'étais bien heureux d'être soulagé de ma responsabilité. L'école avait du reste déjà commencé, et, vraiment, il est difficile de faire quoi que ce soit à côté de ce gros travail ; les garçons sont déjà une quarantaine, et pensionnaires, comme vous savez.

« Ce qui rend les classes très difficiles, c'est d'abord le mélange de Galoas et de Pahouins, puis le fait que les différences d'enfant à enfant sont telles qu'il faudrait presque faire une classe pour chacun. Les habiller, les loger, tout

cela est une suite de soucis. Je crains de rester quinze jours sans sortir des deux ou trois cents mètres de longueur de la station, pas même pour une courte promenade...

«... Nous avons ici, en petit comité, la réunion de prières du samedi soir. Serait-il peut-être possible que nous sachions le livre que vous lisez à la Maison des missions à partir d'une date donnée ? Avoir devant nous le même sujet nous semblerait un lien de plus... »

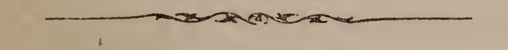
Dans une lettre postérieure (9 novembre), M. Bonzon nous donne encore quelques détails sur son activité :

« ...J'achève, dit-il, de lire l'histoire des missions moraves ; j'y ai trouvé à chaque page cet encouragement, cette mise en lumière du vrai but de la mission, qui m'est si nécessaire dans les mille occupations qui absorbent mon temps. Je m'occupe d'étoffes comme une couturière, car habiller quarante-cinq garçons, ne fût-ce que d'un pagne et d'une blouse, est une grosse affaire. J'ai beaucoup de temps pris par les travaux manuels que je veux enseigner aux enfants. La fidélité dans ces parties ingrates de ma tâche est bien ce que je demande à Dieu de me donner...

« ... Ma lettre vous parviendra peut-être au moment de Noël et de votre fête, qui me reste comme un de mes souvenirs les plus caractéristiques de la Maison des missions. Dieu veuille que cette fête vous trouve en bonne santé et heureux de la marche de la Maison....

« Recevez, cher monsieur, l'expression de mon respectueux dévouement.

« C. Bonzon. »



TAÏTI

A RAIATÉA

Lettre de M. Brunel

Raïatéa, le 15 septembre 1893.

Cher monsieur Boegner,

Il est neuf heures du matin, je suis en classe, mes cinquante-cinq enfants écrivent les uns sur les ardoises, les autres sur des cahiers fournis par l'administration, et j'en profite pour vous envoyer un petit mot, car bien rares, je vous assure, sont mes moments de liberté. Depuis notre arrivée à Raiatéa (20 mai) nous n'avons pas mangé un pain de paresse, et si à Papéété nous soupirions après une activité missionnaire plus directe, nous avons ici ce que nous souhaitions.

Notre tâche est grande, mais Dieu nous accorde à l'un et à l'autre une magnifique santé, et nous sommes trop heureux de pouvoir lui consacrer toutes nos forces, puisque c'est de lui que nous les tenons.

Parfois, il nous semble que nous ne faisons que le quart de ce que nous devrions faire, tant est complexe notre travail au milieu de ce peuple. Ce qui est certain, c'est que nous faisons tout ce que nous *pouvons*...

Le jour où nous avons foulé le sol de cette île pour la première fois restera gravé dans notre souvenir.

Le 21 août 1892 nous arrivions à New-York, et je me rappelle qu'en quittant le transatlantique, ma grande préoccupation était de savoir où nous passerions la nuit : nos bagages à retirer et à enregistrer de nouveau pour San-Francisco, notre itinéraire à dresser, les lettres à expédier aux parents et amis de France; tels étaient les soucis du moment. En débarquant à Raïatéa, neuf mois plus tard, bien différentes étaient nos pensées. Nous nous disions — non sans une certaine émotion — que nous avions atteint le but et que maintenant il s'agissait de prendre la truelle et de travailler. Emus!... comment aurions-nous pu ne pas l'être? Ce sol que nous foulions main-

tenant n'était-il pas celui que nous étions appelés à défricher? N'était-ce pas la terre que nous allions arroser de nos sueurs et peut-être aussi de nos larmes? Ces indigènes que nous commencions à coudoyer n'étaient-ils pas ceux auxquels Dieu nous avait ordonné de porter l'Évangile? Puis nos regards se dirigeaient tour à tour sur Houahiné, Tahaa, Borabora, et nous étions deux pour cette œuvre... Mais nous ne nous sentions pas plus seuls sur ces lointaines plages que les trois compagnons de Daniel dans la fournaise. Dieu nous ayant dit de marcher, nous avions la certitude qu'il marcherait avec nous, et c'est pour cela que si nous étions émus en arrivant dans notre île, nous étions aussi heureux, heureux de servir Dieu d'abord, et heureux de servir à deux un tel Maître.

Nous eussions aimé nous recueillir un peu avant de nous mettre à l'œuvre, et dresser nos plans avant de commencer la bataille, mais cela nous a été presque impossible; jugez-en plutôt. Arrivés le 20 mai à Raïatéa, j'étais installé le 21 par M. Vernier et présentais à la communauté chétienne d'Outouroa les salutations et les vœux fraternels des Eglises de France. A midi, nous sortions du temple; à une heure, nous étions à bord d'une baleinière et nous nous dirigions sur *Tahaa*, où nous arrivâmes juste à temps pour le service du soir. Ici encore je dus prendre la parole et expliquer à mes nouveaux amis la ligne de conduite que je m'efforcerais de suivre au milieu d'eux. A la nuit nous rentrions à Raïatéa.

Les mardi 23 et jeudi 25 mai avaient lieu à Outouroa les fêtes annuelles des Missions; tous y participent : chrétiens et non chrétiens. Du matin au soir on est au temple, et je vous assure que c'est le bon moment pour ceux qui manquent de patience d'en acquérir. Mais je vous reparlerai plus tard de ces fêtes avec quelques détails.

Le 26, à neuf heures du matin, nous levions encore l'ancre, M. Vernier et moi, et faisions voile vers *Borabora*, où nous arrivions entre trois et quatre heures de l'après-midi après une traversée des plus rapides.

Nous sommes restés huit jours dans cette île : prédications,

fêtes de mai, rédaction d'une réponse à nos frères adventistes, voilà bien de quoi nous faire oublier la fuite du temps. J'ai cependant pu m'échapper un matin dès l'aube et entreprendre, précédé d'un guide indigène, le tour de l'île... Quand je dis précédé, je lui fait peut-être beaucoup d'honneur, car il était presque toujours derrière moi. Qu'y pouvait-il, le brave ? il avait une rosse comme destrier! J'ai beaucoup joui de cette excursion, ce qui ne vous étonnera guère, étant donné que tout ici est nouveau pour moi, et puis l'imprévu est à chaque pas. Tantôt nous chevauchions dans la mer, tantôt nous coupions à travers la montagne, ou encore nous nous égarions dans un bois de goyaviers, d'où nous avions mille peines à nous dégager.

Ici les indigènes paraissent plus pacifiques qu'à Raïatéa et Tahaa, mais l'Eglise, malgré l'activité de son pasteur *Kalakaï*, a besoin, je crois, d'être secouée ; voilà cinq ans que ces îles sont privées de missionnaire européen, et l'on s'en aperçoit.

C'est de Borabora que l'on s'embarque pour *Maupiti*. J'irai D. V. visiter cette Eglise l'an prochain. M. Vernier, désireux de se retrouver le plus tôt possible au sein de son troupeau, ne crut pas pouvoir pousser si loin, et, aussitôt les fêtes de Missions terminées à Borabora, nous rentrâmes à Outouroa, où je comptais bien retenir encore pendant une semaine au moins mon dévoué professeur, afin qu'il pût présider en personne les fêtes de Tahaa. Je me trompais; le 3 juin une occasion s'étant présentée pour Papéété, M. Vernier nous quittait, et voilà comment je me trouvais à la tête de mon Église sans avoir eu le temps de me retourner.

Le 4, qui était un dimanche (et un dimanche de Cène), je présidai le culte du matin et annonçai aux parents que dès le lendemain nous ouvririons, ma femme et moi, une école pour leurs enfants.

On nous avait fait espérer pour commencer une cinquantaine d'enfants ; le premier jour nous avons eu *cent six* inscriptions. Ce sont de ces coups qui vous tuent! Nous nous sommes mis à l'œuvre néanmoins, et aujourd'hui encore

nous nous efforçons de faire face à tout. *L'œuvre missionnaire à elle seule réclamerait tous nos instants, et cependant toutes nos matinées sont prises par l'œuvre scolaire.* Nous avons entre 130 et 140 enfants, garçons et filles, et au nom de toute cette jeunesse nous vous crions : « Du secours! et du secours à bref délai! » Ma femme ne pourra continuer indéfiniment son travail à l'école, et je sens très bien qu'il me sera impossible de me charger de ces 130 ou 140 enfants. Et puis, l'œuvre missionnaire proprement dite est là; il me faudrait visiter toutes ces Églises des Iles-sous-le-Vent, non pas seulement à l'époque des fêtes de Missions, pour aller y ramasser l'argent en faveur des païens, mais plusieurs fois par an. Je vous disais plus haut que ces Églises avaient besoin d'être secouées, mais pour les secouer encore faut-il les visiter, et pour les visiter il faut en avoir le temps.

La Conférence missionnaire de Tahiti a bien voulu nous allouer une somme de 1,000 francs pour un *aide*, mais comme ce n'est pas à Raiatéa que nous ferons cette recrue, la somme en question pourra rester jusqu'à nouvel ordre dans la caisse de la Conférence. Cette allocation suffira, en tous cas, à vous montrer l'importance attachée par les missionnaires de Papéété et de Papétoaï à l'œuvre scolaire des Iles-sous-le-Vent. Il nous faut un instituteur...

Cher monsieur, vous comprendrez qu'en vous parlant ainsi mon désir n'est pas d'avoir moins de travail, mais seulement un peu plus de temps pour faire *tout le travail* pour lequel j'ai été envoyé ici. J'aurais aimé vous parler dans cette lettre de la situation des Églises, le temps me manque aujourd'hui. Les rebelles (1) restent toujours dans leurs cantonnements, et jusqu'à ce jour je n'ai pu exercer aucun ministère auprès d'eux.

Priez! et Dieu veuille renverser bientôt tous les obstacles!

G. BRUNEL.

---

(1) On appelle de ce nom une fraction de la population de Raïatéa restée jusqu'à présent réfractaire à l'autorité française. (Red.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA POLITIQUE A HONOLOULOU. — COMMENT COOK SE FIT PRENDRE POUR UN DIEU. — UN CONQUÉRANT POLYNÉSIEN. — LA RELIGION A HAWAII. — LE TABOU. — SA SUPPRESSION ET LA DESTRUCTION DES IDOLES. — OPOUKAHAÏA ET L'ORIGINE DES MISSIONS A HAWAII. — LES PRIÈRES ET LES TRAVAUX DES MISSIONNAIRES. — LES PLUS GRANDS OBSTACLES CONTRE LESQUELS SE HEURTE LE CHRISTIANISME. — LA RACE JAUNE A HAWAII. — LES CANAQUES ET L'ÉGLISE QU'ILS ONT FORMÉE.

Le port de Honoloulou est la clef de l'océan Pacifique du Nord, l'entrepôt de charbon indispensable aux vapeurs qui se croisent là entre l'Amérique, l'Asie et l'Australie. On comprend que la politique internationale ne suive pas sans intérêt les changements de décor qui semblent s'apprêter dans le gouvernement de l'archipel hawaïen. Comme l'avait fait Kaméhaméha V en 1864, et pour parer aux mêmes menées annexionnistes du parti américain, la reine Liliouokalani pensait à modifier la constitution de 1864 afin de fortifier l'autonomie indigène. Un comité de salut public se constitua le 15 janvier 1893; le 17, il déclara la monarchie abrogée et, aussitôt après, proposa aux États-Unis l'annexion des îles Hawaïi. Il ne saurait être question de démêler ici l'écheveau des intérêts divers et contraires qui se mêlent en cette affaire, où l'on voit assez curieusement les grands cultivateurs de la canne à sucre marcher la main dans la main avec les missionnaires américains; aussi bien l'annexion vient d'être repoussée aux îles par une majorité écrasante, et refusée en conséquence par les États-Unis. En attendant que l'on apprenne la restauration de Liliouokalani, qui paraît probable, un coup d'œil jeté sur l'histoire de Hawaïi éclaircira quelque peu la situation présente (1).

---

our éviter la surcharge des notes dans les pages suivantes, j'indiquerai ici les principaux documents ou travaux d'où sont tirés les détails du récit : W. Ellis, *Narrative of a tour trough Hawaii*, Londres,

C'est James Cook, le fameux navigateur, qui a découvert l'archipel Hawaïi. Des chants hawaïiens ont conservé le récit d'un témoin indigène qui vit venir les « deux forêts flottantes dont les arbres étaient dépouillés de feuilles », c'est-à-dire les deux navires de l'explorateur. Cook se laissa complaisamment prendre pour le dieu Lono dont une ancienne tradi-



Archipel hawaïien (1)

tion annonçait le retour ; mais lorsqu'il heurta par trop les sentiments religieux des Hawaïiens, un chef le tua. Le sang qui coula démontra que ces étrangers n'étaient que des hommes, et tous les matelots qui ne réussirent pas à se réfu-

---

1827 ; *Suppliment* (sic) *to the Sandwich Islands mirror*, Honolulu, 1840 ; Sh. Dibble, *History of the Sandwich Islands*, Lahaïnaluna, 1843 (2e éd.) ; R. Anderson, *The Hawaiian Islands*; Boston, 1864; du même, *History of the mission... to the Sandwich Islands*, Boston, 1874 (2e éd.) ; C. de Varigny, *Quatorze ans aux îles Sandwich*, Paris, 1874.

(1) Par une erreur de la réduction photographique, l'échelle est réellement au 1 : 6,000,000.

gier dans les canots furent massacrés. Cela s'est passé le 14 février 1779.

Deux ou trois ans plus tard, un chef de Kaïloua à Hawaïi, jeune, de belle prestance, courageux, ambitieux, incontestablement supérieur à tous ses contemporains, vainquit un de ses voisins du sud, et finit par se rendre maître de toute l'île. Puis il attaqua l'île Maoui, et après plus de vingt ans de guerres, souvent acharnées et meurtrières, son autorité fut reconnue dans toutes les îles de l'archipel. Il se nommait Kaméhaméha. Ses descendants ont régné jusqu'à la mort du dernier, en 1872. Lui-même était né conquérant : peu avant de mourir, il rêvait encore d'aller occuper Bolabola, comme on nomme aux îles Hawaïi l'archipel tahitien. Il savait aussi administrer, d'une main un peu lourde, peut-être : les chefs étaient ses esclaves, les gens du peuple étaient les esclaves des chefs ; mais il régnait un certain ordre.

Kaméhaméha, âgé de dix-huit ans seulement lors de la visite de Cook, avait entrevu la supériorité des blancs. En 1789, une goëlette américaine vint mouiller à Maoui, il y eut une rixe entre matelots et indigènes ; dans la fuite des blancs, deux hommes furent abandonnés sur la plage. Kaméhaméha les sauva d'une mort certaine et se les attacha; tous deux furent promus au rang de chef (1).

Par eux, les premières lueurs de civilisation pénétrèrent aux îles Hawaïi. Quand Vancouver, un des successeurs de Cook, passa par là en mars 1792, il s'intéressa au roi Kaméhaméha ; en février 1793, il lui amena quelques têtes de gros et de menu bétail, souche unique des immenses troupeaux qui peuplent aujourd'hui les pâturages de ces îles. De plus, Vancouver promit au roi des missionnaires qui l'instruiraient dans la religion chrétienne. Kaméhaméha se montrait en effet

(1) Les descendants de l'un d'eux, ancien quartier-maître du nom de I. Davis, vivent encore aux îles et tiennent leur rang dans l'aristocratie. La dernière descendante de l'autre, J. Young, ancien matelot, épousa en juin 1856, le roi Kaméhaméha IV, petit-fils de Kaméhaméha I[er]; c'est la reine Emma, fort populaire en son temps, morte en 1885.

curieux d'en savoir sur le christianisme plus que ce que les marins qu'il voyait pouvaient lui en dire; il ne cachait guère, d'ailleurs, son mépris pour les coutumes religieuses bizarres ou honteuses qui composaient la religion de ses pères.

Celle-ci était alors en décadence. Les dieux primitifs de la mythologie polynésienne avaient disparu derrière les ancêtres divinisés; seule Pélé, la divinité du grand volcan Maouna Loa et de son cratère toujours actif de Kilaouéa, exerçait encore un véritable ascendant sur les esprits. Les pratiques religieuses se réduisaient, d'une part, à des coutumes licencieuses alternant avec des sacrifices humains, suivis d'épouvantables orgies; d'autre part, au fameux tabou, répandu dans toute la Polynésie, et qu'à Hawaïi, suivant les lois phonétiques qui distinguent les parlers polynésiens, on nommait « kapou » (1). On sait que c'est une sorte d'interdiction ou de réserve, garantissant ou mettant hors de circulation tout ce qui tenait à la divinité. Puis, étant donnée la confusion qui mélange toujours ou même identifie les religions inférieures avec le pouvoir civil, les chefs firent du tabou un instrument de règne; leur personne, leur propriété, leur ombre même était tabou ; ce qu'ils convoitaient, objet ou personne, ils le déclaraient tabou, et la transgression du tabou était punie de mort. De là une sorte de terreur qui pesait sur toutes les îles et paralysait la vie.

Kaméhaméha mourut le 8 mai 1819 à Kaïloua, dans l'île Hawaïi. Comme de coutume, sa mort fut célébrée par un deuil général : pendant plusieurs semaines, l'usage de tout vêtement fut prohibé; durant la journée toute l'île retentissait de

(1) Comparé au tahitien, par exemple, que parlent nos missionnaires, le hawaïien change régulièrement le *t* en *k* et l'*r* en *l*; ainsi « trois » en tahitien est *toru* (*u* équivalant toujours à l'*ou* français), et en hawaïien *kolu*; Tahiti se prononce à Hawaïi *Kahiki* ; le tahitien *E to matou Metua*, « Notre Père », devient en hawaïien *E ko makou Makua* « Homme », en tahitien *taata* (dans la plupart des autres dialectes polynésiens *tangata*)' se transforme à Hawaïi en *kanaka*, d'où le terme de Canaques par lequel les Européens désignent les indigènes de la majeure partie de l'Océanie.

hurlements aigus; la nuit, celui ou celle qui commettait le plus d'excès de tous genres, était censé le mieux honorer le défunt. Et pourtant il y avait parmi les chefs de l'entourage immédiat de l'ancien roi, un vague désir d'en finir avec le tabou et toutes les orgies rituelles. Depuis longtemps on savait parmi les chefs que les dieux ne vengeaient pas par une mort soudaine la violation du tabou; maint homme du commun l'avait également compris déjà. Le fils et successeur de Kaméhaméha, Liholiho, un malheureux ivrogne, transgressa du reste publiquement mais inconsciemment, l'intelligence obscurcie par l'alcool, les règles les plus strictes du tabou, aux premiers jours de son règne. Cela encouragea d'autres à l'imiter. Bientôt la nouvelle courut de vallée à vallée comme un cri de délivrance. « Le tabou est supprimé, Liholiho l'a brisé! » Il y eut une résistance sacerdotale et conservatrice; elle se concentra autour de Kéakouaokalani, un cousin de Liholiho. Sans la prudence de Kaahoumanou, la veuve principale de Kaméhaméha, le nouveau roi eût sans doute été écrasé par les colères de la réaction, avant d'avoir deviné le péril. Même ainsi la lutte fut vive et sanglante. Kéakouaokalani fut battu et périt; alors vainqueurs et vaincus tournèrent leur excitation contre les idoles et les temples : des deux parts, on était convaincu maintenant de l'incapacité des dieux à intervenir dans les affaires humaines; plusieurs prêtres qui défendaient encore leur sanctuaire et leur autorité furent massacrés; les temples furent démolis, les idoles détruites.

Tous ces événements s'accomplirent avant la fin de mars 1820.

Vers cette même époque, des chrétiens d'Amérique priaient avec ferveur pour les Hawaïens. En 1809, un garçon hawaïen nommé Opoukahaïa, âgé d'environ quatorze ans, avait été amené à Newhaven en Connecticut par un baleinier revenant de l'archipel. Des chrétiens s'occupèrent d'Opoukahaïa; en 1816, il fut reçu à l'institut des missions de Cornwall que l'on

venait de fonder. Il mourut en février 1818, sans accomplir son grand souhait : aller porter l'Évangile à ses compatriotes; mais sa vie n'a pas été inutile. L'intérêt des amis des missions s'était tourné, à cause d'Opoukahaïa, vers les îles Hawaïi. Le 29 septembre 1819, H. Bingham et A. Thurston, étudiants du séminaire théologique d'Andover, furent consacrés comme missionnaires à destination des îles Hawaïi. Ils s'embarquèrent à Boston, le 23 octobre de la même année, avec de nombreux adjoints.

Cinq mois plus tard, le 30 mars 1820, ils aperçurent au-dessus de l'horizon les cimes neigeuses et brillantes du Maouna Loa. Le 4 avril, ils débarquèrent à Kaïloua : ils s'attendaient à trouver Kaméhaméha prêt à les recevoir, mais aussi l'idolâtrie à combattre, les sacrifices humains, les orgies religieuses, le tabou, comme les avaient décrits les divers visiteurs de l'archipel. Il est difficile de se figurer la surprise de ces missionnaires, leur émotion et leurs actions de grâce, quand ils apprirent que Kaméhaméha, sur lequel ils comptaient, était mort, mais que tout l'ancien système religieux du paganisme hawaïien avait croulé avec les temples et les idoles, et que le redoutable tabou n'était plus qu'un souvenir; qu'il y avait là un roi et un peuple attendant pour ainsi dire l'instruction que les messagers de la bonne nouvelle venaient leur offrir.

L'histoire des îles Hawaïi, étonnante à ses débuts, pleine de surprises, ne l'est pas moins en son cours et en ses résultats actuels. Les principaux acteurs sur cette scène sont, avec le peuple hawaïien, les missionnaires, les marins et les colons blancs, puis les colons chinois et japonais.

Pendant les cinquante premières années, quatre-vingts missionnaires, dont cinquante-trois consacrés, six médecins et vingt-un aides, vécurent et travaillèrent sous la direction de la Société des missions de Boston, aux îles Hawaïi. La christianisation extérieure de l'archipel est le résultat de leurs efforts et de la bénédiction de Dieu, qui fit fructifier leur

labeur. Comment ont-ils obtenu ce résultat? Plusieurs années après l'arrivée des missionnaires, un naturel raconta que l'on avait longtemps épié ces étrangers si différents des autres; on les avait vus, le matin, s'agenouiller tous ensemble et fermer les yeux ; on devinait, on sentait qu'ils concentraient avec intensité toute leur énergie en cet acte, que leur vie tout entière y passait; on crut à des enchantements : *E anaana ana ia kakou*, dit-on, littéralement « ils nous enchantent à mort », et on eut peur. Eh non! C'est parce que ces hommes et ces femmes priaient ainsi, avec tant de ferveur, que la vie divine pénétra dans les cœurs de beaucoup de Hawaïiens, qu'elle les régénéra, qu'elle circule encore dans l'Église hawaïienne. Les cinquante-sept communautés actuelles, issues de la mission de Boston, comptent quatre mille cent cinquante-quatre membres et plus de vingt mille adhérents (1).

En outre, afin de répandre le message de la vie éternelle, les missionnaires américains introduisirent et développèrent l'instruction aux îles Hawaï; ils ont élevé le hawaïien à l'état de langue littéraire; ils en ont créé l'alphabet(2); dès janvier

(1) Ces chiffres comprennent, outre les Canaques, les métis et les immigrés rattachés à ces Églises. Il faut mentionner ici les autres missions chrétiennes des îles Hawaï : des prêtres de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie furent imposés aux îles par le gouvernement français en 1840; ils sont actuellement 24, sous la direction de Mgr Ropert, vicaire apostolique et évêque de Panopolis; 13,700 Canaques font partie de leur troupeau. Une fantaisie personnelle, à laquelle se mêlait peut-être un peu d'hostilité politique contre l'attitude des missionnaires américains, appela aux îles Hawaï une mission anglicane, sous les ordres de l'évêque R.-N. Staley. en 1862. Ce n'était guère qu'une chapelle royale avec son clergé spécial. L'évêque démissionna en 1870. Le Rév. A. Willis fut sacré évêque en Angleterre et partit en 1872; six mois plus tard, Kaméhaméha V, le dernier petit-fils du premier Kaméhaméha, mourait, et l'allocation royale annuelle de 10,000 francs fut supprimée. La Société (ritualiste) pour la propagation de l'Évangile prit alors l'œuvre en main. Outre l'évêque, il y a actuellement 6 missionnaires consacrés et environ 2,000 adhérents (*Classified Digest of the records of the S. P. G.*, Londres, 1893, p. 463. — Les Mormons se sont introduits dès 1857 dans l'île Lanaï, d'où ils ont passé à quelques autres îles; ils comptent également environ 2,000 sectateurs.

(2) Qui, du reste, ne comprend que les voyelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u* et 7 consonnes : *h*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p* et *w*.

1822, ils avaient imprimé à Honoloulou, où Liholiho avait transporté sa résidence vers la fin de 1820, un premier abécédaire; en mai 1842, cent treize millions dix-sept mille cent soixante-treize pages d'impression étaient sorties des deux presses de la mission à Honoloulou et à Lahaïna (Maoui), sans compter deux éditions du Nouveau Testament hawaïien, imprimées en 1832 et en 1838; une de l'Ancien Testament, en 1839, et une de la Bible complète en 1842 (1). Enfin, indépendamment de l'action apostolique et directement religieuse exercée par les missionnaires, leur influence morale sur le peuple hawaïien est incalculable.

On est heureux de rencontrer parmi les nombreux voyageurs qui ont circulé dans l'océan Pacifique depuis le commencement du siècle, et dont l'opinion sur les missionnaires est si souvent faussée (2), un Français qui sait ce qu'il dit, puisqu'il a résidé quatorze ans à Honoloulou, et qui ne craint pas de dire ce qu'il sait, M. C. de Varigny : « La vraie lutte, écrit-il (3), est engagée moins entre le Canaque réfractaire et la civilisation envahissante, qu'entre le missionnaire blanc et l'aventurier blanc, entre la religion et l'eau-de-vie se disputant l'indigène... Pour bien juger l'œuvre des missionnaires, il importe de se rendre compte des obstacles dont ils avaient à triompher. D'une part, le paganisme vaincu, mais tenant par mille racines, les appétits sensuels comprimés mais non éteints; et de l'autre, leurs compatriotes avides de gain, impatients de tout contrôle, bien autrement redoutables pour eux que les Canaques». Les annales d'Hawaïi contiennent sur ce chapitre des pages déplorables et caractéristiques pour ce que l'on nomme la civilisation. Ce ne sont pas seulement les enfants perdus de l'Europe et de l'Amérique, cette écume que la vie civilisée rejette et dont les éclaboussures vont contaminer,

(1) A.-W. Murray, *The Bible in the Pacific* (Londres, 1888), p. 247.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1891, pp. 30 et suivantes.
(3) Dans l'*Océan Pacifique* (Paris, 1888), p. 73.

empoisonner le sang des populations polynésiennes ; les autorités constituées se sont souillées par des interventions honteuses et appuyées de la force armée. Au commencement de 1826, par exemple, une goëlette de la marine de guerre des États-Unis, le *Dolphin*, commandée par le lieutenant J. Percival, exigea et obtint, après avoir débarqué des marins armés, soutenus d'ailleurs par la presque totalité des colons blancs de Honoloulou, que, comme par le passé (c'est-à-dire avant l'arrivée des missionnaires), les femmes pussent librement visiter les navires du port. En 1839, la frégate l'*Artémise*, commandée par le capitaine C.-P.-Th. Laplace, exigea et obtint, sous menace d'un bombardement, l'admission des eaux-de-vie et des prêtres catholiques dans l'archipel. Treize ans auparavant, le consul anglais, R. Charlton, avait déjà demandé avec menaces l'autorisation de vendre des alcools : il s'était attiré de la part de la régente d'alors, Kaahoumanou, cette réponse méritée : « La loi est formelle ; elle défend l'usage des boissons alcooliques à tout Canaque; mais s'il vous faut en répandre, allez l'offrir aux chevaux, aux bœufs et aux porcs de l'île ». L'eau-de-vie est, en effet, un tel poison pour ces races dans ces climats, que la clause du traité français dut être résiliée après peu d'années.

On accuse souvent les missionnaires d'être hostiles à la colonisation et à la civilisation. Les honnêtes gens qui formulent ce reproche ne savent pas ce que c'est que la civilisation dans la plupart des colonies. Il est inévitable que dans des conflits comme ceux qui viennent d'être rappelés, les missionnaires prennent parti pour les naturels; d'où, hostilité violente des trafiquants contre les missionnaires. Que si, comme aux îles Hawaïi, un gouvernement étranger se fait le protecteur des trafiquants contre les intérêts moraux des naturels, les missionnaires sont accusés de manquer de patriotisme ou d'être des obscurantistes ; que si, enfin, le gouvernement indigène prend en main la cause de son peuple et se trouve être d'accord avec les missionnaires, il y a pour ces derniers un grand danger de vouloir régénérer

à coups de décrets et de confondre ainsi le spirituel et le temporel : infailliblement ils compromettent alors l'Évangile. On peut comprendre cette erreur; on peut même l'excuser. Elle demeure condamnable; les principes et l'histoire sont d'accord sur ce point. Mais combien les missionnaires ont besoin de l'intercession de ceux qui savent prier!

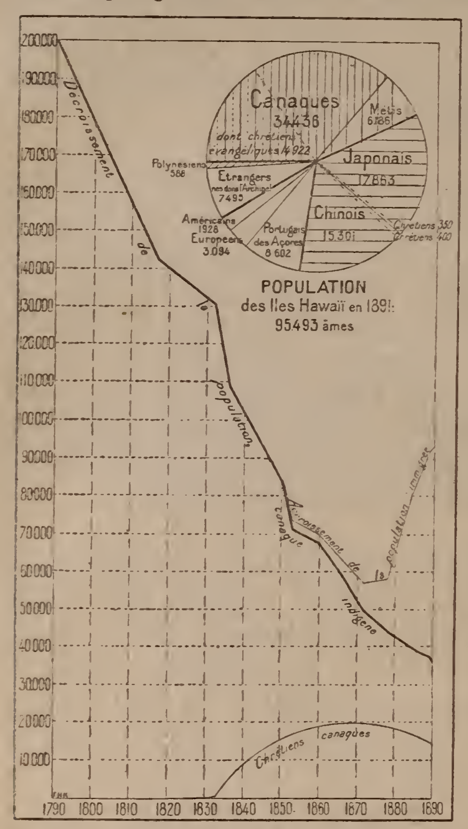
Des immigrants chinois et japonais, il n'y a rien à dire, sinon que le débordement de la race jaune sur toutes les îles du Pacifique, pour y remplacer la race indigène qui s'en va, est un bien curieux phénomène, peut-être trop peu remarqué encore. C'est un spectacle non moins remarquable de voir un nouveau paganisme se substituer à l'ancien, qu'une société christianisée avait remplacé, et de constater que ce nouveau paganisme, d'origine asiatique, est déjà très entamé par le christianisme, puisque l'on compte à Hawaïi sept cent cinquante chrétiens chinois et japonais.

Restent ceux qui ont été les premiers à occuper la scène où nous avons jeté les yeux pour continuer dans l'année nouvelle nos pérégrinations accoutumées. Que deviennent les Canaques des îles Hawaïi? Le diagramme ci-après (1) raconte leur lamentable décroissement; on peut prévoir, semble-t-il, le jour où leur archipel sera une succession en deshérence. La transition entre la condition simple de l'homme primitif et la vie enfiévrée de nos vieilles sociétés a été trop brusque dans ces îles; il eût fallu, pour que le Canaque résiste à cette métamorphose, qu'il fût moins usé

---

(1) Les chiffres qui détaillent la composition actuelle de la population de l'archipel hawaïien sont pris dans la 3e édition du manuel du Dr Gundert, *Die evangel Mission* (Calw, 1894), dont l'éditeur a bien voulu nous communiquer les bonnes feuilles. C'est M. G. Kurze, dont la compétence en ces matières est connue, qui a revisé la partie concernant l'Océanie. La *Revue française*, t. XVII (1893), p. 237, donne les mêmes chiffres, sauf qu'elle n'indique que 12,360 Japonais; cela réduit le total des habitants à 89,990.

par ses propres vices et que les vices de la civilisation ne fussent pas greffés sur les siens. L'Église hawaïenne elle-même n'est pas sans rides ni taches ; les communautés qui la forment valent ce que valent les communautés européennes ou américaines; un peu mieux, sans doute, parce qu'une discipline réelle y est en vigueur. Elle ne s'occupe pas seulement des païens que l'immigration lui amène ; elle a porté l'Évangile en Micronésie, dès 1852, et en 1853 aux îles Marquises (1). Elle n'a donc pas vécu pour rien, pas plus qu'Opoukahaïa, le premier Hawaïen chrétien. Quoi qu'il advienne aux îles Hawaï, l'Église hawaïenne continuera de vivre en ceux auxquels elle a apporté le message du pardon des péchés et de la vie éternelle. F. H. K.



DERNIÈRE HEURE. — *Nouvelles du Zambèze.* Au moment de tirer, nous recevons une lettre de M. Louis Jalla, datée du 13 octobre, et apportant de bonnes nouvelles de nos missionnaires.

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 439 et suivantes.

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18281.



LES RAPIDES DU ZAMBÈZE A NGAMBOÉ

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOUVEAUX HORIZONS

Un fait a dû, ces derniers temps, s'imposer à l'attention de nos lecteurs : c'est la manière dont s'agrandit, dans plusieurs de nos champs de travail, la sphère d'action de nos missionnaires.

Les lettres que nous publions ce mois-ci ne pourront que fortifier cette impression.

L'étude de M. Edouard Jacottet sur l'œuvre des Maloutis a montré notre mission du Lessouto en présence d'un nouveau et admirable champ d'action, plus spécialement réservé aux Eglises indigènes. Cette œuvre a trouvé, au sud de l'Afrique, un groupe d'amis qui se chargent de la soutenir *partiellement;* elle a néanmoins besoin de nos sympathies actives et de nos prières; aussi n'hésitons-nous pas à publier le récit d'une visite de M. Dieterlen à ce vaste domaine dont la surveillance lui a été spécialement confiée.

De son côté, M. Louis Jalla nous raconte, dans des pages palpitantes d'intérêt, une excursion qu'il vient de faire au pays des Batokas, tributaire des Barotsis, et que les Matébélés ont mis récemment à feu et à sang. On remarquera ce

que dit notre jeune frère de ce pays envisagé comme champ de travail.

Au Congo français, une crue extraordinaire de l'Ogowé vient de causer de grands dommages à notre station de Talagouga. En dehors de cette préoccupation accidentelle, nos jeunes frères songent surtout à s'installer, à prendre pied; il serait prématuré de parler d'extension. Cependant, ne perdons pas de vue l'appel de M. Allégret, seul à Talagouga pour faire face à une tâche compliquée, et qui nous demande instamment du renfort.

« Elève les yeux et regarde », dit le prophète à Sion qui, par l'œil de la foi, voit affluer dans sa solitude les enfants que l'Eternel va lui susciter dans sa compassion.

Dieu ne nous invite-t-il pas aussi à lever les yeux, à regarder, au-delà de nos limites actuelles, les champs nouveaux qui s'ouvrent à notre action, ces contrées encore couvertes de ténèbres, où nos missionnaires ne demandent qu'à porter l'Évangile?

Il est vrai que nous venons de faire partir *un* missionnaire pour le Zambèze, et que bientôt *un* de nos élèves aura terminé sa préparation et pourra recevoir à son tour sa feuille de route..... Mais qu'est-ce que cela, *deux missionnaires,* pour *tant* de besoins!

Ah! quand le temps viendra-t-il où ce ne sera plus par unités, mais par groupes de trois, quatre, cinq missionnaires que nous ferons nos envois de renforts!

Habituons-nous à considérer la mission comme une conquête. Pour conquérir un pays, on l'envahit. Il nous faut *envahir* le Congo français, le Sénégal et le Soudan, le Zambèze, pour ne parler que des champs où le manque d'ouvriers se fait spécialement sentir.

« La moisson est grande et il y a peu d'ouvriers ;

« *Priez-donc* le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers dans sa moisson. »



NOTRE SITUATION FINANCIÈRE

Comme d'ordinaire, à cette époque de l'année, nous recommandons notre situation financière à la sérieuse attention des amis de notre œuvre.

Pour terminer l'année sans nouveau déficit, il nous faudrait recevoir, d'ici à la prochaine assemblée annuelle, environ 204,000 francs.

L'exercice précédent ayant laissé un découvert de 39,000 francs, il faudrait, pour que cette année se terminât *sans aucun déficit*, que notre caisse reçût, avant la clôture des comptes, environ 243,000 francs.

Il est vrai que ce sont là de gros chiffres. Mais nos lecteurs savent que la jeune mission du Congo — pour ne mentionner que celle-là — s'est considérablement développée. Elle figure au budget de cette année-ci pour une somme de 53,000 francs.

Les dons pour l'œuvre générale ont été plus abondants pendant l'année en cours que l'année précédente à pareille époque. Ceci nous fait espérer que l'effort de nos amis se soutiendra et qu'ils auront à cœur de nous voir clore nos comptes, libres de tout déficit.

Notre trésorier nous informe que la situation financière de la mission du Zambèze est favorable, et a l'espoir que cette œuvre achèvera l'année sans déficit, si ses amis ne se relâchent point dans leur appui. C'est là une pensée réconfortante, pour laquelle nous bénissons Dieu et dont nous remercions chaudement ceux qui se dévouent à ce champ de travail.

UN BON MOYEN DE PROPAGANDE

en faveur des missions.

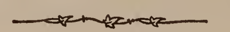
La troisième édition de la brochure de M. Dieterlen, *Pourquoi les Missions?* vient de paraître. Ce rapide succès dit

assez la valeur de ce petit écrit. Nous le considérons comme un des meilleurs moyens de propagande qui soient à notre disposition. Et nous voudrions persuader à nos amis d'en faire usage — le plus large usage qu'il soit possible.

Comment cela? C'est bien simple. Achetez, selon vos moyens, dix, trente, cinquante ou cent exemplaires de la brochure. Ces exemplaires, donnez-les à vos amis, à vos parents, à tel protestant que vous savez indifférent ou peu sympathique à notre cause. Vous ferez du bien à l'ami tout en servant la cause, soyez-en sûr.

Si la distribution des brochures vous embarrasse, chargez-en un ami — votre pasteur (s'il aime les missions!) — ou le Comité auxiliaire de votre région. Seulement, choisissez bien vos distributeurs; veillez à ce que la bonne semence soit répandue, et non mise en réserve et oubliée.

Il faudrait que chaque Comité auxiliaire, chaque noyau d'amis dévoués fût ainsi pourvu, par une main libérale, de la petite brochure. Et que la distribution se fasse ensuite, sous le regard de Dieu, avec amour, avec prières... et qui sait de quelle moisson ces semailles seront suivies!



LE DON ET LA COLLECTE SYSTÉMATIQUES

A propos de la collecte du franc missionnaire.

A côté du don occasionnel que nous faisons à l'issue d'un service des missions, à une vente, ou pour répondre à un appel extraordinaire, aucun de nous ne devrait refuser à l'œuvre de Dieu sa *contribution systématique* et régulière.

« Nous ne sommes point à nous-mêmes »; notre argent, comme tout le reste, est à Dieu. Prendre les prémices de cet argent et les partager entre les entreprises qu'imposent la charité et l'obéissance à Dieu, voilà le don systématique.

Si cette méthode était généralement pratiquée, quels pro-

grès nos missions pourraient accomplir! Ecoutons sur ce sujet les réflexions d'un des hommes qui ont su le mieux donner, parmi nous, l'exemple de la générosité chrétienne :

« Le Seigneur, disait le docteur Gustave Monod en ouvrant la cinquante-cinquième assemblée annuelle de notre Société, le Seigneur a droit à la dîme de l'argent qu'il nous confie ; pour plusieurs à la double dîme, pour quelques-uns à la triple dîme. Si tous les chrétiens de France étaient bien convaincus de ce devoir de faire la part du Seigneur et de pratiquer la *libéralité systématique*, non seulement il ne serait plus question de ces déficits dont l'aveu vient, chaque année, attrister les séances de la plupart de nos Sociétés religieuses, mais toutes ces œuvres seraient en pleine prospérité...

« Nous nous plaignons d'être harcelés par les collecteurs et les ventes de charité... ; ces appels à nos bourses ne seraient pas nécessaires si nous étions fidèles à la règle que le Seigneur nous a enseignée. Que chacun de nous se fasse son propre collecteur en présence de Dieu, qu'il verse le produit de cette collecte consciencieuse dans la caisse que le Seigneur doit posséder chez lui, et les millions qui seront le produit de ces caisses réunies suffiront pour alimenter toutes nos œuvres présentes et futures ».

« Les collecteurs et les ventes de charité passeront à l'état de légendes. Dieu le veuille! »

Ce vœu du docteur Monod se réalisera-t-il jamais? Nous l'ignorons. Il nous semble plutôt qu'il n'y a pas contradiction entre le travail des collecteurs et la libéralité systématique. Celle-ci prépare la tâche de ceux-là ; elle permet de leur faire un bon et réconfortant accueil. A son tour, la visite du collecteur stimule la libéralité systématique ; si elle est en défaut, elle en remettra les règles en vigueur.

Ne considérez donc pas votre œuvre comme une corvée, vous qui, volontairement, par amour pour le Seigneur, allez de maison en maison solliciter l'assistance des chrétiens pour l'œuvre de Dieu. Il vous en coûte de frapper à cette porte, d'entrer dans cette maison, de présenter cette requête? Allez-

y courageusement, au nom de Jésus. C'est lui que vous représentez, c'est lui qui, en votre personne, sollicite l'offrande des riches et des pauvres, des grands et des petits.

A la libéralité systématique et volontaire doit correspondre la collecte systématique et volontaire. Il faudrait, — nous l'avons dit plus d'une fois, — que dans nos Églises *chaque chrétien fût régulièrement mis en présence de son devoir envers l'œuvre des missions et sollicité de l'accomplir*, *dans la mesure de ses moyens*.

Cet appel systématique aux ressources de notre peuple chrétien ne se fait encore que dans une certaine mesure. Nous avons, dans certaines Églises, la collecte annuelle qui atteint surtout les grosses bourses. Nous avons, à l'autre extrémité de l'échelle, la collecte du sou missionnaire. — Entre deux il nous manquait quelque chose : il manquait une collecte pouvant adresser un appel régulier et fréquent aux bourses moyennes.

Cette lacune vient d'être comblée par la *collecte du franc missionnaire*. Cette collecte existait déjà sous des formes diverses à Marseille et à Bordeaux. Elle a été installée à Paris par une amie des missions, et elle fonctionne depuis deux ans environ, comme les lecteurs du *Journal des Missions* ont pu s'en apercevoir en consultant la liste des dons publiés sur la couverture.

Nous venons, pour régulariser la collecte du franc, de faire confectionner *des carnets* spéciaux qui sont, dès maintenant, à la disposition des personnes désireuses de travailler à notre œuvre sous cette forme nouvelle. Elles y trouveront toutes les explications nécessaires pour se mettre à l'œuvre. Nous nous ferons un plaisir d'expédier un de ces carnets à quiconque en fera la demande.

Dieu veuille par ce nouveau moyen augmenter les ressources de notre œuvre et bénir les collaborateurs qui vont s'enrôler dans nos rangs.

DÉCISION FRATERNELLE DE LA SOCIÉTÉ DE LONDRES

On sait que les circonstances ont fait de nous les héritiers de l'œuvre fondée par les missionnaires de la Société de Londres aux Iles Sous-le-Vent. Ce transfert nous a mis en possession des immeubles construits par nos prédécesseurs dans les îles de Huahine, Raiatéa, Borabora et Tahaa.

La correspondance engagée à ce sujet avec nos missionnaires et avec la Société de Londres vient d'aboutir. Elle s'est terminée par une décision fraternelle que nous avons le plaisir de communiquer à nos lecteurs.

La Société de Londres, à l'exception d'une indemnité de 2,000 francs que nous avons offerte pour des objets mobiliers ayant appartenu individuellement à des missionnaires, a résolu de céder au Comité de Paris, à titre absolument gratuit et comme don fraternel, les immeubles qu'elle possède aux îles Sous-le-Vent, à la condition que ces immeubles conserveraient leur destination actuelle.

Nos amis s'uniront à nous pour remercier les directeurs de la Société de Londres d'une décision qui fait grand honneur à leur esprit fraternel et qui nous apporte un précieux secours dans notre tâche grandissante.



NOUVELLES DU MOIS. — VENTE ANNUELLE

La réunion tenue à la Maison des missions pendant la **semaine des prières**, a été bien suivie. Elle a eu lieu le jeudi 11 janvier, sous la présidence de M. Couve; MM. Appia, Sautter, Jaques, Krüger et Bœgner y ont pris part activement.

Les abonnements aux journaux missionnaires rentrent bien; on nous annonce un progrès sur l'an dernier. Faites, chers amis, que ce progrès soit considérable en aug-

mentant, dans la mesure de vos moyens, le cercle de nos lecteurs et de nos abonnés.

La 14e Circulaire aux Comités auxiliaires est prête et va être expédiée incessamment. Si quelque ami des Missions désirait en recevoir un exemplaire, qu'il se hâte de nous en faire la demande.

Il vient d'être décidé que la Société des Missions participerait à l'**Exposition** qui doit s'ouvrir à **Lyon** au mois de mai prochain.

La vente annuelle du Comité des Dames en faveur des Missions aura lieu le mercredi 14 et le Jeudi 15 mars prochains, à la salle de la Société d'Horticulture, 84, rue de Grenelle.

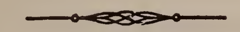
Comme l'an dernier, les dames organisatrices de la vente réclament le concours des Amis des Missions des départements pour les aider à organiser cette vente, et à en assurer le succès. Les *spécialités* des diverses régions sont un des éléments de ce succès, particulièrement les *spécialités alimentaires* destinées au comptoir des comestibles, un des plus achalandés et des plus fructueux de la vente.

Les objets destinés à la vente doivent être envoyés à madame A. Bœgner, 102, boulevard Arago, avant le 8 mars.

Le Comité a engagé des démarches pour obtenir le rétablissement du crédit alloué autrefois par l'administration pour l'entretien d'un **instituteur à Raiatéa**. Si ces démarches aboutissent, le vœu de M. Brunel pourra être exaucé.

M. Lengereau, dont nous avons annoncé le retour en Europe, sollicite une prolongation du congé que lui a accordé l'administration. Le Comité a eu l'occasion d'entretenir des intérêts des protestants de **Maré**, d'abord M. Laffon, puis

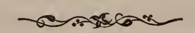
M. Noël Pardon, qui vient de remplacer M. Laffon en qualité de gouverneur de la Nouvelle Calédonie. Nous avons d'autant plus de sujet d'avoir confiance, que c'est M. Pardon qui avait autrefois confié à M. E. Langereau la tâche difficile de ramener la paix dans l'Église de Maré.



NOS MISSIONNAIRES EN VOYAGE

Mademoiselle Sophie Banzet nous écrit de San-Francisco qu'elle est arrivée dans cette ville, avec mademoiselle Villeméjane et M. Goupil, le dimanche 24 décembre, dans de bonnes conditions. La goëlette qui emmenait nos voyageurs à Taïti a dû lever l'ancre le 1er janvier à huit heures du matin.

M. et madame Béguin sont arrivés au Cap le vendredi 29 décembre à quatre heures. Ils ont dû repartir pour le Lessouto le 1er janvier au soir. Leur traversée a été bonne à partir de Madère.



LESSOUTO

APRÈS LA MORT DU Dr LAUTRÉ

Lettre de M. Christol.

Hermon, 2 novembre 1893.

Cher monsieur,

Je suis revenu hier d'un voyage à Smithfield, où j'avais tenu à me rendre au lendemain de la mort de M. le docteur P. Lautré.

J'ai occasion de visiter assez souvent ce village de l'État-Libre de l'Orange, et je connais bien la congrégation indigène que dirigeait notre frère ; aussi, comme on dit en sessouto,

je devais aller *matselisong*, c'est-à-dire y faire une visite de condoléance.

Quelle tristesse j'ai trouvée là-bas, parmi les membres de l'Église que le docteur Lautré a fondée et a dirigée pendant près de trente ans !

On comprend aisément la douleur de ces pauvres gens, quand on se rend compte de la situation des Bassoutos dans l'État-Libre de l'Orange.

Les Bassoutos, qui forment la majorité des habitants de cette petite république, n'y comptent pour ainsi dire pas. Ils n'ont aucun droit civil et ne peuvent posséder la moindre parcelle de terrain.

Il n'y a pas d'école pour eux, pas de soins médicaux gratuits; leur seul droit est de payer une taxe et de rentrer à leur *réserve* (1) à une heure fixe...

Notre vieux collègue était, pour les indigènes de Smithfield, un ami qui ne sera jamais entièrement remplacé.

Il était leur pasteur, leur avait élevé un lieu de culte très convenable; il soutenait et dirigeait une école fort encourageante où sa fille, mariée depuis peu à M. A. Murray, missionnaire au Nyassaland, avait longtemps enseigné. Il était aussi leur médecin et leur pharmacien pour l'amour de Dieu, cela va sans dire.

De plus, le docteur Lautré était le défenseur des noirs auprès des autorités de l'endroit, avocat respecté et aimé des Boers comme des Bassoutos.

M. F. Reitz, le président de l'État-Libre de l'Orange, qui occupe si dignement un poste élevé, fut l'un des premiers à envoyer un message affectueux à la famille affligée; bien des amis et connaissances firent de même, mais rien ne me sembla plus touchant que les mots que tels membres de l'Eglise indigène m'adressèrent lorsque je visitais leur *réserve* :

« Qui m'aidera à soigner mon mari ? » me disait la femme du vieux Yonase, malade depuis deux ans. « Qui viendra me

(1) Portion de terrain réservée à l'habitation des indigènes.

voir?» disait une vieille. «Qui nous aidera, nous conseillera?» répétaient d'autres.

Les indigènes, pour témoigner leur affection envers leur pasteur, ont, m'a-t-on dit, admirablement chanté devant sa tombe le jour de ses funérailles : ils avaient mis tout leur cœur dans leur cantique.

Notre Conférence aura à s'occuper du sort de cette petite Église, c'est une question que je n'ai pas à traiter ici; mais je pas n'ai voulu laisser disparaître le juste « sans y prendre garde » et sans vous en dire quelques mots, tout en exprimant notre vive sympathie à la digne et vénérée compagne de notre frère et à ses enfants.

Puisque je suis à vous écrire, j'ajouterai quelques mots sur mon Église. Nous avons été encouragés ces derniers mois, car près de 180 nouveaux convertis ont été admis dans les classes de catéchumènes, tant à la station qu'aux annexes. La marche des écoles a été aussi plus satisfaisante; les services du dimanche sont toujours très suivis; la chapelle d'Hermon, qui contient de 350 à 370 personnes, est trop petite et devrait être agrandie.

Nos chrétiens ne sont pas parfaits, nous le voyons tous les jours. Si Luther à pu dire, et nous le répéter après lui : « Quand je croyais avoir noyé le vieil homme, je me suis aperçu qu'il savait nager » ; ici, il en est de même : il nage même vigoureusement.

Les membres d'Eglise, entourés de tentations, y succombent facilement et mêlent assez souvent un peu de paganisme à leur foi. Nous, qui avons des siècles de civilisation chrétienne, ne pouvons pas jeter la pierre à de pauvres *nègres*, si parfois ils se laissent aller à des péchés dont, fréquemment, les blancs leur donnent l'exemple ! mais nous souffrons de ne pas les voir plus forts contre le mal et plus fidèles à leur Sauveur.

En terminant, je vous dirai que certains membres de mon Église et moi-même venons d'écrire une lettre collective à

madame S. Rolland, veuve du zélé missionnaire de Béerséba qui, après la guerre de 1865, est venu s'établir à Hermon avec une partie des gens habitant sa station.

Madame Rolland est la doyenne de notre famille missionnaire, et c'est à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire que nous avons voulu lui adresser une lettre de salutations chrétiennes.

Malgré son grand âge elle est restée très active et, de temps à autre, une lettre d'elle nous exprime le profond intérêt qu'elle a conservé pour l'œuvre à laquelle elle et son mari ont donné quarante ans et plus de leur vie.

FRÉD. CHRISTOL.

AUX AVANT POSTES DE LA MISSION

Relation d'un voyage dans les Hauts-Maloutis

par M. H. Dieterlen.

Morija, 25 octobre 1893.

... Il a passablement plu la semaine dernière. Le jeudi nous avons eu un très fort orage ; la foudre nous bombardait avec rage; il n'y a pourtant eu qu'un cheval de tué au village. Dans les environs, trois filles tuées dans un village, deux hommes dans un autre. On voit que c'était sérieux. Là dessus beaucoup de pluie le jeudi et tout le vendredi, de sorte que les élèves de l'école normale ne sont arrivés que samedi.

Voici donc cette école de nouveau en train ; il manque quelques élèves, mais nous en avons près de 80, ce qui est suffisant pour le moment. Mes élèves à moi, arriverons après demain; je leur ai donné huit jours de plus qu'aux autres pour pouvoir m'occuper de l'école normale. Il y a beaucoup de choses à organiser, et j'en ai par dessus la tête à certains moments; mais tout finira par s'arranger, et nous tâcherons

de nous en tirer jusqu'au retour de Henry Dyke, qui aura probablement lieu en mai.

Et maintenant venons-en à ce fameux voyage dans les Maloutis. Je ne puis le raconter en détail, je crois même que je ne pourrai pas le raconter en une fois. Mais il faut donner les principaux événements, en choisissant ce qui pourra vous intéresser.

On sait le but de ce voyage. Notre conférence a placé dans les Maloutis, sur les bords de l'Orange, deux de nos pasteurs indigènes, C. Motébang et J. Motéane. J'ai été chargé de la direction générale de cette partie de notre mission. Il a fallu commencer par le commencement, c'est-à-dire voir de quoi il s'agissait. M. Mabille s'est joint à moi. Nous avons fait nos préparatifs : provisions de bouche, couvertures pour la nuit, louage de chevaux, embauchage de trois garçons. Et le voyage commence le 14 septembre.

Le 14. — Nous avons expédié hier, à l'avance, nos garçons avec les bagages et les chevaux de rechange. On doit se retrouver chez Sébala. C'est entendu.

Nous partons donc de Morija, M. Mabille et moi, grimpons la montagne, descendons, remontons, dessellons et ressellons.

Au bout de six heures et demie de selle, nous arrivons chez Sébala, un petit village situé sur le flanc de la montagne que nous devons grimper demain. Il y a une hutte neuve spacieuse et relativement propre, où je me figure que nous passerons la nuit. Savoir où l'on couchera, c'est, en voyage, une question importante, et on est toujours content quand elle est tranchée... d'une manière agréable.

Seulement, voilà! nos gens ne sont pas arrivés, et c'est grave. Nous avons eu de leurs nouvelles par un brave homme que nous avons rencontré; il les a vus descendre le « col des voleurs ». Alors, pourquoi ne sont-ils pas ici? Faudra-t-il coucher sans nourriture et sans couvertures?

Nous expédions un mossouto à la recherche des bagages; je vais d'un autre côté et aborde, dans un village, auprès d'un

beau gros païen, tout en muscles et en graisse, qui me reçoit avec l'aménité qui sied si bien aux personnes corpulentes.

Pas de nouvelles de nos bagages, ni vu ni connu Titimissi, notre guide. Pendant ce temps arrive un noir qui n'est pas un nègre, vêtu d'habits européens où nage sa maigreur. C'est un Hindou, oui, un Hindou, que les cahots de la vie ou les intérêts du commerce ont amené des rives du Gange aux bords de la Makhaleng. Il y vit tout seul, je ne sais de quoi. Il parle un mélange de hollandais et d'anglais auxquels se mêlent des mots de sessouto; je le comprends tant bien que mal, mais j'ai une grande pitié pour lui, car sa vie ne doit pas être facile.

Il me parle favorablement des noirs, puis il m'offre de me montrer son établissement. D'abord une hutte de paille, une simple hutte de mossouto, à moitié remplie de maïs jeté là sans sac ni autre récipient.

Puis une autre hutte : « celle où je demeure », dit-il. Celle-là est pleine de froment; sur ce froment quelques hardes, et, figurez-vous cela, trois chèvres blanches qui fourragent dans ce froment et nous regardent avec des yeux impertinents et effrayés. Celui qui n'était pas content, c'était mon Hindou. Il eut une colère froide qui valait bien les colères rouges des autres mortels, et il me dit calmement, mais en pinçant les lèvres et avec une flamme dans les yeux : « Les noirs, ce sont les gens du diable. Les noirs, gens du diable ! »

Je le laisse envoyer au diable ce qu'il voudra, car on me fait des signaux depuis le village de Sébala. J'y retourne et j'apprends que nos garçons ont changé d'idée et modifié notre itinéraire; ils ont décidé qu'on coucherait chez Mokokoï, et ils sont en route pour y aller.

Seulement, ils ne nous ont prévenus de rien, se disant que, sans doute, nous penserions ou devinerions ce qu'ils avaient arrêté dans leur grande sagesse.

Voilà un trait qui est bien du pays : c'est un tour comme les Bassoutos savent les jouer, sans malice, mais non sans bêtise. Enfin, que faire ? Nous ressellons nos bêtes, rejoi-

gnons nos guides; nous cheminons deux heures et demie par de mauvais chemins, tout en montées et en descentes raides, dans les pierres sur lesquelles on trébuche, et avec un petit filet de lune pour nous éclairer.

Nous finissons par entendre des aboiements de chien. Voici une lumière, un village, celui de Mokokoï. Nous sommes arrivés.

Ce n'est pas trop tôt. Et bientôt la bouillotte ronfle sur le feu pour préparer cette tasse de café qui, en voyage, est la consolation et la santé des gens fatigués, et dont je dis parfois, et sans le penser tout à fait, que c'est la seule bonne chose qu'on trouve au sud de l'Afrique.

Pour la nuit, nous aurons une hutte un peu humide, mais offerte de si bon cœur par le propriétaire, qu'il faut s'y trouver à l'aise. Et puis, outre les provisions de voyage telles que vêtements et nourriture, nous avons fait provision de philosophie. Nous nous sommes dit que, quand on doit passer trois semaines dans les montagnes, il faut s'attendre à des contretemps, à quelques petites privations, au besoin à des ennuis plus sérieux. Être prêt à ces contrariétés, — il n'y a rien de tel. On se dit : C'était prévu, tu savais ça, il n'y a pas de quoi t'étonner ou récriminer. — Et tout va bien. Je me dis même que, pour la vie en général, pour l'avenir, il faudrait avoir un peu cette philosophie; se dire que vivre sur cette terre, ce n'est pas une partie de plaisir, qu'on y rencontrera nécessairement des misères de tout genre et que l'on mourra un jour ou l'autre.

Savoir cela, ce serait une préparation; on serait moins surpris et moins dérouté par les difficultés et les épreuves; on serait plus fort et plus heureux. Mais voilà! la sagesse ne pousse pas comme une mauvaise herbe; on est imprévoyant, insouciant; ou bien on dit qu'il faut avoir la foi, c'est-à-dire ne rien prévoir et ne se préparer à rien, ce qui revient à se faire des illusions et à ne prévoir que des choses agréables. Aussi quel désarroi quand il arrive un accroc!

Mais passons. Nous avons donc occupé notre hutte et mis

en pratique une parole que M. Cochet père m'avait dite, en 1875, quand j'allai avec lui à Matatiélé, lui, un vieux de la vieille, moi un conscrit : « Frère Dieterlen, comme on fait son lit on se couche », et je ne l'ai jamais oublié, et j'ai arrangé mon lit en conséquence, me disant que quand on a devant soi la perspective de coucher trois semaines sur la dure, il faut tâcher de bien faire le lit qu'on peut faire. Le fait est que je suis devenu expert en la matière et que je connais, sinon les aspérités du sol qui varient suivant les endroits où l'on couche, du moins les aspérités de mon corps, qui sont partout et toujours les mêmes. C'est une sagesse comme une autre, tout comme connaître ses défauts. Je sais comment me caser avec une couverture comme matelas, et, pendant notre long voyage, j'ai dormi comme un ange que je ne suis pas; aussi bien, non, *presque* aussi bien que dans mon propre lit.

Chez Mokokoï tout le monde est païen, et païen pratiquant. Il n'y a qu'une chrétienne, Béléna, « la grosse Béléna », autrefois élève à l'école de Thaba-Bossiou, aujourd'hui mariée et mère de famille, et très maigre. — Elle nous a donné une douzaine d'œufs durs pour notre voyage. — Il y a dans le village une dizaine de grands garçons barbouillés de la tête aux pieds d'ocre rouge, et si sales, que les hommes me conseillent de ne pas en approcher. Ce sont des *maboloané*, des garçons qui viennent de passer par les rites de la circoncision, et qui doivent fournir le village de combustible jusqu'au jour où le premier veau du printemps naîtra dans les pâturages. Alors la corvée sera supprimée et aussi, je l'espère, cet horrible ocre rouge.

Nous avons tenu un service religieux; puis, vendredi matin, nous sommes repartis, ayant, dès les débuts, un échantillon des chemins de montagne que nous aurons à suivre. Une forte montée que nous faisons à pied, non sans suer et souffler comme des débutants, puis à peine arrivés en haut, tout contents d'avoir cette grimpade derrière nous, une descente tout aussi longue, et pourquoi? Pour traverser une rivière

appelée la Likolopong, et remonter une autre montagne pendant une demi-heure ou trois quarts d'heure. Pensez donc, tout cela pour une méchante rivière! mais c'est comme cela, et, dans les Maloutis, ces montées et ces descentes sont le pain quotidien du voyageur. Soit dit en passant, nous avons un jour monté un raidillon qui porte le nom de « *mpélébéko* », ce qui signifie : « Passe-moi le mouchoir », le mouchoir, c'est-à-dire cette spatule en fer dont les Bassoutos se servent pour se moucher, pour essuyer leur sueur et, parfois, pour couper leur viande. Dans le cas spécial, le mouchoir serait requis pour éponger la sueur provenant d'une longue montée. — Ils ne manquent pas d'esprit, les Bassoutos, dans certaines occasions, en particulier quand il s'agit de trouver un nom ou un sobriquet pour les hommes et les choses.

Cette journée du vendredi nous a conduits où nous ne voulions pas. Le trait caractéristique de notre guide était qu'il ne savait pas les chemins. Il croyait les savoir... il y avait passé... autrefois... il avait pris des renseignements. Fiez-vous à des guides de ce genre! Nous nous y fiions, nous; les premiers jours du moins. Mais ça n'a pas duré longtemps. Nous avons suivi un long plateau, où coule un ruisseau appelé la Bakong. Nous avons trouvé un village de deux ou trois huttes (le village de Mplé), nous avons descendu une montagne raide, sans chemin, pour rejoindre le « grand chemin » que nous voyions plus loin. Si c'était le grand chemin, comment se fait-il que nous en soyons si loin? O Titimissi!

Finalement, nous tournons un coude du sentier et nous voilà en présence d'un endroit vraiment inquiétant. Un précipice en haut; en bas, un précipice d'une centaine de mètres, au pied duquel coule la rivière. Entre les deux, un terrain si incliné, si lavé par les pluies, si rocailleux, qu'on se demande comment on y passera. Et pourtant le sentier y va! Donc on y passe. Allons! en route! Nous arrivons; nous sommes de plus en plus étonnés. Décidément c'est un mauvais pas. Il faut trouver où poser son pied, avec la certitude qu'un faux pas vous enverra là-bas en marmelade dans le ruisseau. Et

les chevaux, comment s'en tireront-ils, surtout ceux qui portent bagages? Je sais que, pour ma part, je tenais la bride de mon cheval du bout des deux doigts, en me disant que s'il bronchait je n'essayerais pas de le retenir, de crainte de tomber avec lui. Et je choisissais soigneusement les endroits où je posais mes pieds, avec ce certain ramollissement des genoux qu'éprouvent les gens qui ont peur, et un grand besoin de saisir quelque chose de solide avec la main que j'avais de libre.

Enfin, nous avons passé, Dieu merci! cet endroit dangereux, et nous avons, pour comble de bonheur, trouvé un peu plus loin un hameau de trois huttes. On était tout ahuri de nous voir arriver là-bas, et on nous dit que rien ne nous forçait de passer par ce casse-cou, puisqu'il y avait un autre bon sentier un peu plus haut! Seulement nous ne le savions pas, et nous avions suivi le chemin où nous étions. Voilà la différence.

Pour en finir avec cet incident, le lendemain matin, un jeune homme partait à la recherche de bestiaux égarés. On lui conseilla de suivre notre route parce qu'il les retrouverait un peu plus loin. « Que je passe par « Dieu aide-moi, » pas de danger! » Il appelait « Dieu aide-moi » le mauvais pas que nous avions franchi la veille, parce qu'en s'y engageant on éprouve le besoin de recommander son âme à Dieu. Son âme? Disons tout autant son corps; car en pareille occurrence, on pense à l'un et à l'autre, et plutôt, soyons sincère. à son corps qu'à son âme. Et c'était un païen qui nous fournissait ce nom si caractéristique! — Notre hôte est un nommé Hlabana, un excellent garçon, quoique tout païen. A peine avions-nous dessellé qu'il nous a fait hommage d'une chèvre, que nos garçons écorchent avec plaisir. Il a évacué sa hutte pour nous la donner ou pour la partager avec nous, car quand il n'y a que trois huttes dans un village, il n'y qu'une manière d'arranger les choses pour recevoir les étrangers : on met les femmes et les enfants dans une hutte, les hommes dans l'autre, et ceux qui n'y trouvent pas de place couchent à la belle étoile,

Hlabana ne se lasse pas de dire combien il est content de

nous voir (c'est la première fois qu'il nous voit), et il me répète cela le soir quand nous sommes couchés, et à plusieurs reprises.

En causant autour du feu, je lui ai demandé, ainsi qu'à son camarade, ce qu'il savait des choses de Dieu. « Pour ne rien te cacher, dit-il, je n'en sais absolument rien. — Tu sais pourtant le nom du fils de Dieu? » Hlabana cherche et finit par dire : « N'est-ce pas Jéhova? » Quant à prier, évidemment c'est hors de question. Il y a au Lessouto beaucoup de païens qui savent prier (Dieu seul sait ce que valent ces prières); mais Hlabana n'en est pas là. « Seulement, dit-il, il y a là haut, chez Mpelé, une femme qui sait prier, et ses filles vont quelquefois à l'église. — Où? — Sur la Makhaleng. » C'est vrai: les fillettes marchent toute la journée à travers le désert pour arriver le soir ou le lendemain dans une de nos annexes. N'est-ce pas un joli trait?

Nous avons donné à Hlabana et à ses gens quelques instructions religieuses, quelques simples notions, deux grains de semence jetés sur un terrain vierge, et samedi matin nous avons repris nos pérégrinations. Il fallait passer le Senkounyané ou Petit-Orange. Si nous avions suivi nos propres inspirations, nous l'aurions traversé tout droit; mais Hlabana n'a pas voulu en entendre parler. « Il faut que je vous conduise, vous iriez vous perdre dans des eaux profondes ». Il nous a fait remonter la rivière pendant une demi-heure, nous en montrant le lit tout de roc, avec de larges crevasses où sommeille une eau d'un beau vert qui en indique la profondeur.

Évidemment nous aurions risqué beaucoup sans ce brave homme qui, après nous avoir indiqué un gué et l'avoir passé avec nous, a encore fait l'ascension de la montagne que nous avions devant nous, et qu'il a fallu grimper sans chemin et non sans fatigue. C'est là qu'il nous a quittés, nous laissant le souvenir d'un Mossouto païen ayant réellement bon cœur et bon caractère. Un bon garçon, quoi! Eh bien, être un bon garçon, obligeant, complaisant, c'est déjà quelque chose; en

tout cas, cela parle au cœur, et il y a bien des chrétiens qui gagneraient à devenir bons garçons, pour leur bien et pour celui du prochain.

Le samedi n'a pas été agréable en tous points. Notre guide battait la campagne, c'est le cas de le dire; finalement nous sommes arrivés au bord de la Mantsounyané, près de laquelle devait se trouver le village de Tsita, où nous devions passer le dimanche. Au bord est un euphémisme, car la rivière est là-bas. Nous pourrions à la rigueur y descendre, mais comment en sortir? Nous revenons donc sur nos pas, et assez fatigués.

La remarque que j'ai faite à plusieurs reprises pendant ce voyage, c'est que la fatigue dépend beaucoup du moral du voyageur. Quand le temps est beau et qu'on sait qu'on est dans le bon chemin, on supporte gaillardement le cheval ou la marche. Que l'on vienne à s'égarer ou même à douter de sa route, voilà la fatigue qui se fait sentir, et le plaisir s'en va. C'est comme travailler avec l'idée fixe que cela ne sert de rien, ou être chrétien sans conviction.

Après de longs tâtonnements, nous voyons trois chèvres blanches : où il y a des chèvres, il y a des hommes, et nous nous arrêtons devant un hameau où nous demandons des nouvelles du village de Tsita. On nous dit qu'il est là tout près, de l'autre côté de la rivière. Quand, dans les Maloutis, un Mossouto vous dit : « C'est tout près », méfiez-vous, il est probable que tout près représente une ou deux heures de marche. Quand il vous dit qu'il n'y a plus qu'une pente à gravir, figurez-vous qu'il y en a encore deux ou trois. Affaire d'appréciation personnelle, de muscles et d'habitude. Ce qui pour eux est une bagatelle, est pour vous un temps assez long et exige de vrais efforts.

Rappelons-nous que leur compas n'est pas le nôtre, et prévoyons plus de distance qu'ils n'en disent. Ici, nous demandons à un jeune homme de nous conduire; il enfourche à poil un de nos chevaux de rechange et nous fait traverser la Mantsounyané. Le fait est qu'après une heure de marche nous

arrivons dans le village de Tsita, où nous sommes accueillis par une bande de chiens tapageurs.

Notre pasteur, Job Motéané, nous y attend; il vient d'arriver; nous sommes tout heureux de nous retrouver. Ce Job, quel heureux caractère! Il est petit, agile, débrouillard, toujours gai et en train; jouissant aisément de tout et nulle part plus à l'aise que sur un cheval; il est actif, parle très bien, il est populaire. Et il a beau être consacré et pasteur, tout le monde l'appelle « le petit Job (Yobonyana) », d'abord parce que son père était Job, Yobo, tout court, et ensuite parce qu'il est petit, mignon et d'un commerce très agréable. Avec cela il a ses défauts, peut-être quelques gros défauts; il n'est pas plus parfait que les autres, blancs ou noirs, mais je n'écris pas pour noter les défauts des autres, et comme il me fait l'effet de ne pas voir les siens, je comprends sa bonne humeur constante et son optimisme.

Il faut m'arrêter ici pour aujourd'hui. Aurais-je la patience de continuer? Espérons que oui, car ayant la chance de pouvoir raconter du nouveau, je serais coupable de ne pas en profiter. Donc, à la semaine prochaine!

(A suivre.) H. D.



ZAMBÈZE

LE DERNIER COURRIER

PAS DE LETTRES DE M. COILLARD

Nous avons pu annoncer, à la fin de notre dernière livraison, l'arrivée d'un courrier du Zambèze apportant une lettre de M. Louis Jalla et de bonnes nouvelles de tous nos missionnaires.

On lira plus loin cette lettre et ces nouvelles; elles vont, pour les missionnaires de la Vallée, M. Coillard, M. et ma-

dame A. Jalla et mademoiselle Kiener, jusqu'au 26 septembre ; pour Kazungula jusqu'au 13 octobre.

Ce qui ne manquera pas de frapper nos lecteurs, comme nous-mêmes, c'est que, pour la seconde fois, un courrier nous arrive sans nous apporter aucune lettre de M. Coillard, alors, cependant, que ces lettres nous sont explicitement annoncées par M. L. Jalla, qui déclare les envoyer à la poste en même temps que les siennes propres.

Cette fois-ci, le fait est plus étonnant encore que la première : ce sont les lettres de M. Coillard, spécialement et exclusivement, qui manquent ; le courrier a apporté des lettres de M. et madame Adolphe Jalla, de mademoiselle Kiener, et jusqu'à des photographies envoyées par M. Coillard : seules les lettres de notre missionnaire n'arrivent pas.

Nous avions cherché l'explication de ce fait dans une mesure de précaution analogue à celle qui avait fait brûler à M. Lloyd une lettre de M. Coillard. Nous nous demandons maintenant s'il ne faut pas l'attribuer à des raisons d'ordre politique... Quoi qu'il en soit, nous avons commencé des démarches pour rentrer en possession des lettres perdues, ou tout au moins pour savoir à quoi nous en tenir sur leur sort.

En attendant que nos lecteurs puissent retrouver ici les récits aimés du vétéran de la mission du Zambèze, ils seront heureux de lire la lettre de M. Louis Jalla que nous publions ci-dessous. En écoutant la relation, palpitante d'intérêt, de la visite de notre jeune missionnaire au pays des Batokas, ils constateront avec joie que M. Coillard ne manque pas de compagnons de travail capables de porter avec lui le fardeau de l'œuvre et de l'étendre au loin.

Avant de laisser la parole à M. Jalla, citons quelques extraits d'une lettre de mademoiselle Kiener. Notre sœur, après avoir parlé des troubles qui ont précédé et suivi l'incursion des Matébélés, parle à une ou deux reprises de l'état de santé de ceux qui l'entourent.

En date du 21 juillet, elle nous écrit de Séfula que madame Adolphe Jalla a eu une attaque de fièvre et d'influenza

et que l'on a eu de bonnes nouvelles de M. Coillard à Léaluyi. Au 18 août, elle parle d'une visite que M. Coillard vient de faire à Séfula. « Ces visites, dit-elle, sont toujours bénies. Qu'il fait bon de le voir arriver à cheval. Il est vrai que ces courses le fatiguent toujours beaucoup, mais c'est le seul moyen de locomotion réellement pratique pour lui. Le wagon, le canot sont toujours longs et trop pénibles. Nous bénissons le Seigneur de nous avoir conservé son serviteur, car il y a un an, il était bien malade et depuis... mais Dieu savait combien il est nécessaire à son œuvre..... »

... *6 septembre*. « M. Coillard a beaucoup à faire et beaucoup à surveiller, mais jusqu'ici nous avons reçu d'assez bonnes nouvelles de lui. M. Waddell a commencé à couvrir la chapelle; c'est un long travail; le vent est quelquefois très fort et le soleil est brûlant... »

P. S. — La famille de M. Adolphe Jalla nous communique d'intéressants extraits des lettres reçues de ce missionnaire par le dernier courrier. Ces lettres confirment ce que mademoiselle Kiener nous écrit au sujet de M. Coillard; elles le montrent fatigué, mais toujours actif et encouragé dans son travail. Nous trouvons aussi la confirmation d'une nouvelle qui sera reçue avec reconnaissance par les amis des missions; c'est que les dispositions du roi Léwanika sont manifestement meilleures que par le passé. « Le roi, écrit M. Jalla le 20 août, est bien revenu de ses idées de février et mars dernier; il a vu ses torts, bien qu'il ne les avoue pas; et aujourd'hui j'ai reçu de lui une lettre d'éloges pour la manière dont je fais le marché au bétail! » Il s'agit ici d'échanges faits par M. Jalla pour le compte du roi. — Le 7 septembre, notre missionnaire écrit encore : « Le roi est arrivé à onze heures et demie... Comme il est changé! C'est un vrai plaisir de causer avec lui maintenant. Nous pouvons nous tromper, mais nous le croyons sous de sérieuses impressions. Oh! continuons à demander à Dieu sa conversion! Il serait disposé à nous donner un chef pour protéger Séfula contre les voleurs... et rassem-

bler les enfants des environs pour l'école... Il va, en outre, nous procurer des courriers rapides qui feront le trajet d'ici à Séshéké en six jours. Ce serait magnifique!... »

Enfin, le 22 septembre, M. Jalla écrit : « Nous eûmes le roi à souper. Il est si comme il faut et si discret que c'est un plaisir que de l'avoir chez soi. Il nous semble bien disposé envers l'Evangile, mais sa conscience n'est pas encore réveillée. Les choses de Dieu l'attirent, mais aussi longtemps que sa conscience restera endormie, il n'aura pas l'énergie nécessaire pour faire le grand pas que nous attendons..... »

BATOKAS ET MATÉBÉLÉS

Lettre de M. L. Jalla.

Les vacances d'un missionnaire au Zambèze. — Les Matébélés sur la rive nord du fleuve. — Allons aux nouvelles ! — Visite au pays des Batokas. — Un compagnon de Livingstone. — Au village de Moru. — Le premier blanc vu dans le pays. — Le 14 juillet chez les Batokas. — Une attaque des Matébélés. — Visite au champ de massacre. — Dieu veille sur nos stations. — Un beau champ de missions. — Nouvelles de l'œuvre.

Rive gauche du Nguési, 21 septembre 1893.

Bien cher monsieur Boegner,

Que l'en-tête de ces lignes ne vous inquiète pas. Nous n'avons pas déserté notre cher Kazungula, nous n'avons voulu que venir faire une petite provision de bon air et de force, loin des bruits de la vie, des mendiants et de l'engrenage journalier d'une station. Nous sommes à huit heures de wagon, c'est-à-dire à trente-six kilomètres environ de la station au nord-ouest. Nous y sommes depuis huit jours, et nous comptons rentrer le 28 courant si rien ne vient changer nos plans.

L'air libre nous fait du bien à tous; même notre petit Edouard engraisse à vue d'œil; nous avons pris avec nous nos fillettes et anciens ouvriers, laissant la station à la garde

d'un viel ami de nos voisins; aussi notre *smala* atteint-elle le chiffre rond de vingt personnes.

Etablis à l'ombre d'un grand arbre, nous passons nos journées à lire ou écrire; je fais aussi quelques tournées à cheval dans les environs. Nous prenons des bains dans le Nguési pendant que nos garçons vont à la chasse du gibier qui fourmille dans les vastes plaines avoisinantes. Ils nous ont déjà tué six antilopes différentes, aussi y a-t-il abondance au camp. Nous faisons même une provison de viande sèche pour nos garçons, pour le cas où le lait viendrait à diminuer. Nos vaches aussi sont ici avec nos brebis. Il fait un air délicieux matin et soir, mais au milieu du jour la chaleur nous gêne parfois. Nous avons, de midi et demi à trois heures, trente-huit degrés centigrades à l'ombre, et la chaleur augmente chaque jour. Que sera-ce en octobre et en novembre, généralement les mois les plus chauds!

Il nous faudrait à chacun, au Zambèze, un semblable changement d'air chaque année, puisque nous sommes trop liés et trop éloignés pour nous visiter mutuellement comme au Lessouto. Ne fût-ce que la tranquillité de corps et d'esprit dont on jouit, ce serait déjà un grand gain.

J'apprends qu'on nous envoie Pauluse du Borotsé (1), afin que nous puissions nous rendre en famille à Léaluyi pour Noël, à la dédicace de la chapelle. Le cher M. Coillard revient sans cesse à cette idée depuis des mois, sans compter mon frère et ma belle-sœur. Il nous eût été bien doux de nous joindre à eux pour cette fête, et pourtant je ne crois pas le projet réalisable; un si long voyage en wagon, avec deux enfants, en pleine saison de pluies, serait peu prudent; de plus, c'est au tour de nos amis Goy de se rendre à la Vallée, sans compter que l'année écoulée a été mauvaise pour l'œuvre de Kazungula, à cause des divers fléaux qui nous ont visités et

(1) Le Borotsé est le pays des Barotsés ou Barotsis, comme le Lessouto est le pays des Bassoutos. Kazungula et Seshéké sont en dehors du Borotsé proprement dit. — (*Réd.*)

qui ont dispersé nos gens. Il nous tarde de nous occuper d'eux d'une manière plus suivie, et aussi d'achever quelques travaux de construction, entre autres la remise pour les bagages de mes collègues, car qui sait si l'aide dont nous aurions tant besoin viendra un jour au Zambèze...

Quand aurons-nous une poste, et quelles nouvelles nous réserve-t-elle? Nos amis du Borotsé se proposent de venir en bloc à Kazungula en hiver 1894 et d'avoir notre quatrième conférence à l'arrivée des renforts attendus. Cette pensée nous réjouit beaucoup à l'avance, si seulement les nouvelles du sud voulaient bien ne pas bouleverser à nouveau tous nos plans!

J'ai pu, au commencement du mois, visiter une bonne partie du Botoka (1), à moi inconnue, et j'espère profiter de la présence de Pauluse à Kazungula pour y refaire des tournées d'évangélisation. Je vous écrivais, au courant de juillet, comment la terreur des Matébélés s'était emparée de tout le monde et comment depuis le 16 juillet nous étions restés absolument seuls avec nos ouvriers et fillettes, sur la rive gauche. Tous nos voisins, en vraies poules mouillées, s'étaient sauvés dans les îles du fleuve avec tout leur avoir et n'osaient pas sortir de leur refuge. Nous apprenions parfois, par quelques fuyards, des nouvelles contradictoires sur la marche de l'ennemi, mais au lieu d'envoyer des jeunes gens à la découverte, notre chef Mokumba se bornait à transmettre les nouvelles à Seshéké et Léaluyi, telles qu'il les recevait. Un jour, apprenant que le roi rassemblait ses gens au Luyi pour y attendre les Matébélés et les combattre tout en regardant toujours à Mokumba pour les nouvelles, je représentai à ce dernier qu'il deviendrait la risée de la tribu si tout le monde se mettait en branle sur de faux bruits transmis par lui. Cette fois-ci, il fut secoué, et, deux jours après, un jeune chef et

(1) Le Botoka, ou pays des Batokas, est situé à l'est de Kazungula; il occupe la boucle que décrit le Zambèze et dont le sommet (tourné au sud) se trouve à la hauteur des chutes Victoria.

quatre hommes étaient envoyés par lui chez un chef des Batokas, qu'on savait avoir été envahi en juillet par l'ennemi. Huit jours après, ces messagers revinrent avec des nouvelles écœurantes et des détails affreux qu'ils n'avaient pas osé vérifier de leurs propres yeux.

Ma famille étant très bien et ma femme et moi étant las de la solitude et de l'incertitude où nous vivions depuis six semaines, je me décidai à faire d'une pierre deux coups : commencer à faire connaissance avec le Botoka et voir sur place les dégâts causés par l'ennemi. Les préparatifs furent vite faits. Ayant pris quelques provisions, café, farine de maïs et blé, des cartouches à balles et grenailles, un *plaid* et une natte, ainsi que deux gourdes de pistaches et de farine pour nos garçons, je partis à cheval avec deux ouvriers et l'aîné de mes gamins actuels. Vu la multiplicité des routes et sentiers, je ne quittais jamais mes guides et allais à leur pas presque tout le temps du voyage.

Notre but était le village de Siakasippa, à environ quatre-vingt-quinze ou cent kilomètres à l'est-nord-est de Kazungula. Nous partions un vendredi à quatre heures du matin, le 1er octobre, et le 3, à six et demie du matin, nous atteignions, après dix-huit heures de marche, le village de Moru, le premier village habité se trouvant sur notre route.

C'était dimanche, et le village avait peut-être cent vingt-cinq âmes; nous y passâmes donc la journée, et je pus y annoncer l'Evangile à une cinquantaine d'auditeurs, femmes en majorité. Parmi eux se trouvait un indigène amené jadis à la côte est par Livingstone, et ramené par lui en 1860. J'eus par lui des détails intéressants sur ce long voyage; comme quoi le docteur avait un jour inspiré une crainte salutaire à des Mashikoulombos qui se préparaient à le piller, en tirant dix coups de revolver en l'air; il avait mis en fuite une autre bande d'indigènes en lançant des fusées dans leur camp. Le fusil passait encore, à cette époque, pour une grande merveille. De tout l'enseignement de Livingstone, ce brave homme n'avait gardé qu'une chose, c'est qu'à la côte les indigènes

deviendraient tous riches. Vous le voyez, la légende se mêle déjà à l'histoire de tout ce qui concerne Livingstone. Par exemple, tous les Batokas prétendent que le docteur entra dans le gouffre des chutes Victoria, qu'il parla avec le dieu qui s'y cache et qui y appelle l'eau, et qu'il en rapporta des perles et la nouvelle que celui qui y pénétrerait y trouverait de grands trésors. Dans quelque temps, le grand docteur ne manquera pas, lui aussi, d'avoir une auréole de divinité légendaire.

Etant moi-même le premier blanc qui eût jamais pénétré chez Moru, vous devinez quel sujet de curiosité j'étais pour tous avec mon cheval. Quand je les quittai, l'après-midi, le village en masse sortit après nous. Je fis galoper mon cheval, et ce fut alors un sauve-qui-peut des plus comiques.

Le même jour nous atteignîmes le village du chef Siakasippa, but de mon voyage, et situé à une heure quarante minutes plus loin.

Je trouvai le chef campé, sous des abris de branches, à une demi-heure de son village incendié, et entouré d'une cinquantaine d'hommes et de femmes échappés au massacre. Je n'y vis que deux vieillards et deux ou trois enfants, tout le reste avait misérablement péri par la main des Matébélés. Le chef, ravi d'avoir une visite dans son malheur (je n'étais que la seconde qu'il reçût depuis le désastre), se mit en quatre pour me bien accueillir ; il me fit tout de suite bâtir un abri, me donna le nécessaire en fait de nourriture, me força même à accepter un petit agneau, quoique tout son gros et menu bétail lui eût été enlevé à l'exception de huit brebis. Pour comble de malheur, la petite vérole régnait en plein parmi eux et fauchait plusieurs de ceux qui avaient échappé par miracle au fer de l'ennemi; ce fut, entre autres, le cas d'un jeune fils du chef, âgé de quinze ans, qui mourut pendant que j'étais là.

Siakasippa est (était, du moins, avant le 14 juillet) un des deux plus grands chefs du Botoka, soumis, naturellement, à Léwanika. C'est un homme dans la force de l'âge, âgé de trente-cinq ans environ, grand, élancé, un vrai guerrier, à l'inverse

de nos pauvres Barotsés. C'est précisément à cause de son énergie que les Matébélés lui en voulaient plus qu'à ses voisins. Léwanika avait en lui un fidèle et puissant gardien de ses frontières orientales ; mais, de l'aveu même des Matébélés, c'est la haine d'un petit chef motoka qui amena l'ennemi. En effet, Lo-Bengula, le roi des Matébélés, n'avait nullement en vue le Botoka cette année. Il avait organisé une énorme expédition pour enlever du bétail aux Mashikoulombos. Pendant que ses guerriers traversaient le fleuve aux environs de Sinamane (village aujourd'hui en ruines, mais que les cartes portent), un certain *Sariundi*, petit chef motoka, et *Binga*, fils de Sinamane, leur dirent de passer chez Siakasippa, qu'ils y trouveraient beaucoup plus de bétail à prendre. Aussitôt l'expédition de se partager en deux. L'une des bandes passa chez les Mashikoulombos, enleva beaucoup de bétail et put repasser le fleuve avec un gros butin. La seconde, ayant à sa suite beaucoup de *Matomas* (Batokas riverains), de *Makoumbés* (que l'on appelle Makalakas aux environs de Palapye), et conduite par des *Mananzoas* (qui avaient été nourris en temps de famine par des gens de Siakasippa, et qui connaissaient bien le pays), se dirigea sur le Botoka à énormes étapes, ne campant qu'une nuit entre le fleuve et le but de leur entreprise. C'est ainsi que les Matébélés purent surprendre et cerner entièrement leurs victimes avant même que celles-ci se doutassent de rien.

Siakasippa était à ce moment-là sur la route du Borotsé, où il avait été pour affaires auprès de Léwanika. Le 13 juillet au soir, ses gens, informés pour la première fois de la prochaine arrivée de l'ennemi, s'enfuirent en masse de leur village pour se cacher dans les bois, à une quarantaine de kilomètres de l'endroit, au-delà du Nguési. Mais l'ennemi, bien renseigné, se dirigea du même côté en suivant une cinquantaine de chemins à la fois et en en créant de nouveaux, afin de ne laisser échapper personne. Le 14 (je crois), au matin, fondant de toutes parts sur ces pauvres gens qui se croyaient à moitié en sûreté, ils en firent un carnage épouvantable. Quelques-

uns s'échappèrent ; ils durent leur salut à leur courage et à l'agilité de leurs jambes. Les Matébélés employèrent toute la journée à massacrer les uns et à faire le plus possible de prisonniers qu'ils garrottaient immédiatement. Puis ils campèrent pour la nuit au bord du Nguési. C'est là qu'eut lieu une boucherie épouvantable : tous les prisonniers furent égorgés sans exception, et les détails que donnèrent de cette soirée quelques témoins oculaires laissés pour morts et ranimés par l'air frais de la nuit, font frémir. Des hommes furent suspendus par les pieds aux arbres et laissés ainsi avec des assagaies dans le corps ; d'autres, attachés à un tronc d'arbre, semblaient avoir été brûlés ainsi à petit feu, à en juger par leurs mains crispées et noircies ; d'autres étaient abandonnés après avoir eu les entrailles mises à découvert. Une quantité d'enfants furent attachés par les pieds à une longue perche horizontale, sous laquelle l'ennemi alluma du feu pour mieux jouir des cris de ces petits martyrs; et ainsi de suite.

Je voulus pousser jusque-là. Aussi, dès le lendemain de mon arrivée, je repartis à trois heures et demie du matin, conduit par le chef lui-même et deux autres hommes. Nous arrivions à neuf heures et demie après avoir franchi environ trente-trois kilomètres; nous étions en pleine région de la mouche *tsétsé*. Le camp était encore tel que l'avait laissé l'ennemi le 15 juillet. De tous côtés gisaient des ossements épars, des crânes séparés de leurs troncs par les hyènes et les vautours qui y festoyaient journellement depuis plus d'un mois. A en juger d'après les dépouilles mêlées aux ossements, la majorité des prisonniers devaient avoir été des femmes et surtout des jeunes filles. Mes compagnons, dont les pères, les femmes et les enfants avaient été parmi les victimes, se sentaient serrés à la gorge et pas un d'eux ne se sentit même le courage de boire une goutte d'eau après une si longue course, ou même de prendre une prise de tabac. Aussi, après une petite demi-heure d'arrêt, nous prîmes le chemin du retour et arrivâmes au camp un peu avant le coucher du soleil, heu-

reux de prendre quelque nourriture et d'étendre nos membres fatigués.

Le soir, je pus avoir un long et sérieux entretien avec le chef et ses gens, sur la loi divine, sur la dureté du cœur de l'homme, du Zambézien spécialement.

Encore deux mots sur les Matébélés. De leur campement que nous avons visité, et avec leur façon de dévorer l'espace, *les Matébélés auraient pu arriver en un jour, soit à Seshéké, soit à Kazungula*, et y surpendre tout le monde en pleine quiétude. Je ne sais quelle crainte les en empêcha ; sans doute aussi Dieu, qui veillait sur nous, intervint dans leurs plans. De là, faisant un coude à l'est, ils longèrent et remontèrent le Nguési jusque vers ses sources, continuant à dévaster tout sur leur passage, massacrant des centaines d'indigènes, faisant un butin immense de brebis et de chèvres. Mais la petite vérole qui régnait au Botoka s'attaqua bientôt à eux et se mit à les faucher journellement par vingtaines, à tel point que dès qu'un Métébélé s'en sentait atteint, il se tuait d'un coup de fusil. Un reste seulement put retraverser le grand fleuve et revoir le foyer paternel. Nos poltrons de Barotsis auraient pu facilement se venger sur ce débris et lui couper la retraite, mais ils ont trop peur pour leur peau, et ce n'est qu'après mon retour à Kazungula que nos vaillants défenseurs des chutes de Kazungula et Seshéké quittèrent leurs îles pour regagner la rive gauche,

Quant à nous, ayant quitté Siakasippa le 5 dans l'après-midi, nous prîmes droit au sud et le lendemain, vers dix heures, nous arrivions à trente-cinq kilomètres de là, chez *Mosokotoane*, le second grand chef du Botoka. L'ennemi l'avait épargné, mais la petite vérole décimait ses gens. Lui-même en était atteint, mais pas d'une manière très dangereuse : on l'avait transporté dans les bois, loin de son village et des tracas du *borêna* (royauté). Nous allâmes camper près de lui pour la journée et je lui laissai quelques médicaments. Nous continuâmes notre route le même soir, prenant cette fois la direction sud-ouest. Nous passâmes la nuit dans une

forêt infestée de lions dont les grognements nous réveillèrent la nuit et chassèrent le sommeil de mes paupières. Il fallut attacher mon cheval tout près de moi pour qu'il se sentît rassuré. Le surlendemain 8, à six heures et demie du matin, je pris les devants, étant sur un sentier connu; et bientôt j'arrivais au galop chez les miens, heureux de ma tournée, et plus heureux encore de voir mes trois trésors que Dieu avait gardés de tout mal pendant mon absence. Après un bon bain, il fallut se dévouer pendant des heures à nos voisins, accourus tout anxieux pour avoir des nouvelles toutes fraîches : même Mokumba trouva assez de courage pour quitter pendant une heure son île et venir entendre de ses oreilles le récit de mon voyage.

Je suis heureux d'avoir pu faire ce premier tour d'exploration (quoique dans un moment de panique générale), dans ce Botoka qu'il me tardait depuis si longtemps de connaître. J'espère profiter de la présence de Pauluse chez nous pour y retourner au moins une fois, s'il plaît à Dieu, et pour annoncer à ces pauvres gens le message du Dieu d'amour. Le peu que j'en ai vu me confirme dans l'opinion que j'avais déjà de la beauté de ce champ de travail, tout à fait vierge encore de tout contact avec la civilisation. Les gens y sont beaucoup plus hospitaliers que les Barotsés et que nos voisins du fleuve. L'esclavage, étant beaucoup plus doux, a moins faussé et abaissé leur caractère. C'est un plaisir de causer avec eux. Il est vrai que tout ce qui est nouveau paraît beau. Le docteur Holub (1) est le seul blanc qui ait passé avant moi par les villages de Mosokotoane et de Siakasippa, à l'aller et au retour de son expédition manquée chez les Mashikulombos. Livingstone avait longé le fleuve, et de même Selous (2).

Le Botoka est un pays de collines boisées, séparées par de longues plaines étroites et traversées généralement par de

---

(1) Voyageur autrichien célèbre. Voir *Journal des Missions*, 1887, p. 167 et 168.

(2) Chasseur anglais, auteur de plusieurs récits de voyage.

petits cours d'eau aux trois quarts secs en dehors de la saison des pluies. Il diffère du Borotsé avant tout par le sol, qui est en général du bon terrain, et souvent rocailleux, tandis que de Seshéké à Léaluyi on ne rencontre presque que du sable, si éprouvant pour nous, Européens. La forêt l'emporte de beaucoup sur la plaine au Botoka; c'est l'inverse sur la route du Borotsé. Chaque jour nous passions près des ruines d'anciens villages de Batokas, florissants au temps de leur indépendance. Ils se groupaient alors dans de très grands villages, chaque village ayant son chef indépendant de tous ses voisins. C'était le temps des petites guerres continuelles, et chaque *khotla* était orné de crânes des ennemis voisins; c'était à peu près l'état qui existe encore aujourd'hui chez les Mashikoulombos, dont la langue diffère peu de celle des Batokas. Sébétoane, le roi des Makololos, fit un grand massacre de tous ces Batokas batailleurs, et les plaça sous un seul grand chef pris parmi eux. Après lui, quand les Makololos eurent été anéantis, les Batokas refusèrent d'être asservis aux Barotsés, qui avaient été leurs compagnons de servitude sous les Makololos. Ils défendirent leurs droits à la pointe de l'assagaie, mais eurent le dessous ; les Barotsés en firent un très grand massacre, brisant à jamais parmi eux toute velléité d'indépendance. Depuis lors le Botoka est gouverné par cinq ou six chefs, de peu d'importance, tous sujets de Léwanika; et chaque année un certain nombre d'enfants batokas sont envoyés comme tribut au roi et s'assimilent ainsi à leurs vainqueurs jusqu'à oublier leur pays d'origine.

Mais je dois mettre un terme à ma causerie, qui finira par lasser. J'aurais cependant encore des informations à vous donner si je savais qu'elles pussent intéresser quelques amis. Mais passons. Pendant ces huit jours, entre aller et retour, nous avons parcouru entre 275 et 280 kilomètres.

Kazungula, 13 octobre 1893.

J'expédie, ce soir, deux messagers à Palapyé, avec lettres de nous tous, mais surtout pour qu'ils me rapportent enfin

un courrier ; car nous n'en avons eu que deux en 1893. J'espère qu'ils seront de retour pour la fin de décembre, avec un formidable et excellent courrier de tous nos bien-aimés, parents et amis. Je ne vous parle pas de mes collègues, puisqu'ils vous écrivent tous. Ils étaient bien au Borotsé le 26 septembre.

Nous sommes rentrés du Nguési dans la nuit du 27 au 28 septembre, après avoir beaucoup joui de ce séjour. Notre petit Edouard aura demain trois mois et n'a pas encore eu un seul jour de fièvre ; nous en sommes bien reconnaissants...

M. Jalla ajoute que M. Goy et lui avaient, sur les instances de leurs collègues du Borotsé, formé le projet de les visiter cette année, mais que des circonstances particulières l'ont empêché, lui et les siens, de mettre ce plan à exécution. Il exprime l'espoir d'une réunion avec tous ses collègues à Kazungula pour le mois de juin 1894, à l'arrivée du renfort d'Europe, ce renfort sur lequel, dit-il, « nous n'osons plus compter. » M. Jalla finit en disant que la famine continue à sévir dans la contrée. Que c'est triste, ajoute-t-il, d'être toute l'année entourés d'affamés. Nos auditoires se maintiennent à la soixantaine, quoique le village soit bien désert, chacun étant à la recherche de quelque nourriture pour les siens. La petite vérole a enfin disparu depuis trois mois. Elle fait actuellement de grands ravages dans le Botoka et est même arrivée chez les Moshikulombos.....

Votre bien affectionné,

L. JALLA.



LES RAPIDES DU ZAMBÈZE A NGAMBOÉ

Outre les chutes proprement dites — le *Mose-oa-Thunya*, ou chutes Victoria, les plus célèbres de toutes, — les chutes de *Gonyé*, dont nous avons publié autrefois une vue — le Zambèze voit son cours interrompu par des rapides aussi gê-

nants et presque aussi dangereux que les chutes elles-mêmes. Il est des rapides que l'on descend en bateau; il y en a d'autres qui obligent les voyageurs à aborder, et à transporter leurs embarcations à dos d'homme jusqu'au point où le fleuve reprend son cours normal.

La gravure que nous publions représente les rapides de Ngamboé; elle a été faite d'après une photographie de M. Coillard. Elle permet à nos lecteurs de se représenter sous un de ses nombreux aspects le grand fleuve qui joue un si grand rôle dans la vie de nos missionnaires.



CONGO FRANÇAIS

LES INONDÉS DE TALAGOUGA (1).

Lettre de madame É. Allégret.

Talagouga, 30 octobre 1893.

... Un mot seulement pour vous dire ce qui se passe chez nous. Dans ma dernière lettre, je vous disais que l'eau montait, montait... et depuis elle n'a pas cessé de monter. Cela

(1) Le plan de Talagouga, qui accompagne cette lettre et qui permet de se rendre compte de la situation actuelle de cette station, a été dressé avec beaucoup de soin par MM. E. Allégret et Ch. Bonzon. C'est ce dernier qui a fait le nivellement et qui a tracé les courbes de niveau : le bord du fleuve est marqué à 6 mètres du niveau des plus basses eaux. Le lever a été fait au moyen d'une boussole à alidades. La largeur du fleuve a été déterminée par quatre visées aux deux extrémités de deux bases. Pour corriger autant que possible les résultats que leur procuraient les instruments rudimentaires dont ils disposent, nos amis ont contrôlé à diverses reprises leurs mesures et leurs calculs. Nous les remercions en notre nom et au nom des lecteurs du *Journal des Missions*. Au moment où ils accomplissaient ce travail fatigant, on ne pensait pas que, trois mois plus tard, une inondation sans pareille mettrait en question l'emplacement actuel de la station. Enfin, il faut faire remarquer le travail de déboisement opéré par nos missionnaires depuis un an, en vue d'assainir la station autant que pour lui procurer des ressources par la culture des terrains défrichés et pour donner aux Pahouins l'exemple et, si possible, l'habitude de la culture régulière.

devient une calamité. Les hommes de la station ne savent plus où se réfugier; leurs cases sont dans l'eau jusqu'au toit; celles des enfants de l'école aussi; depuis quelques nuits, ils couchaient dans l'atelier de la scierie: la voilà envahie, elle aussi, et il leur faudra monter sur la colline dans la maison des Gacon. Sous notre maison l'eau est haute de 1 m. 50.

Au jardin, les plus hautes perches de haricots ont disparu, et, seule, la tête verte des palmiers émerge encore. Le poulailler n'est plus qu'un lac, en moins d'une semaine nous avons perdu quinze poules, ce matin encore une. Plus de légumes, plus d'œufs, nos deux si précieuses ressources, et presque les seules en fait de nourriture fraîche! Les jolis plants de rhubarbe (de la graine que tu m'avais envoyée, mère) qui poussaient si bien, sont perdus; perdu aussi notre pied de menthe, si robuste et si vivace déjà, grâce aux soins assidus d'Élie et qui nous avait fourni déjà plus d'une bonne tisane pour les enfants et les hommes; et tout le reste, tout le travail pour créer quelques ressources à la station, boutures d'orangers, de caféiers, de cocotiers, etc., tout se pourrit sous les eaux débordées. Tout est à recommencer.

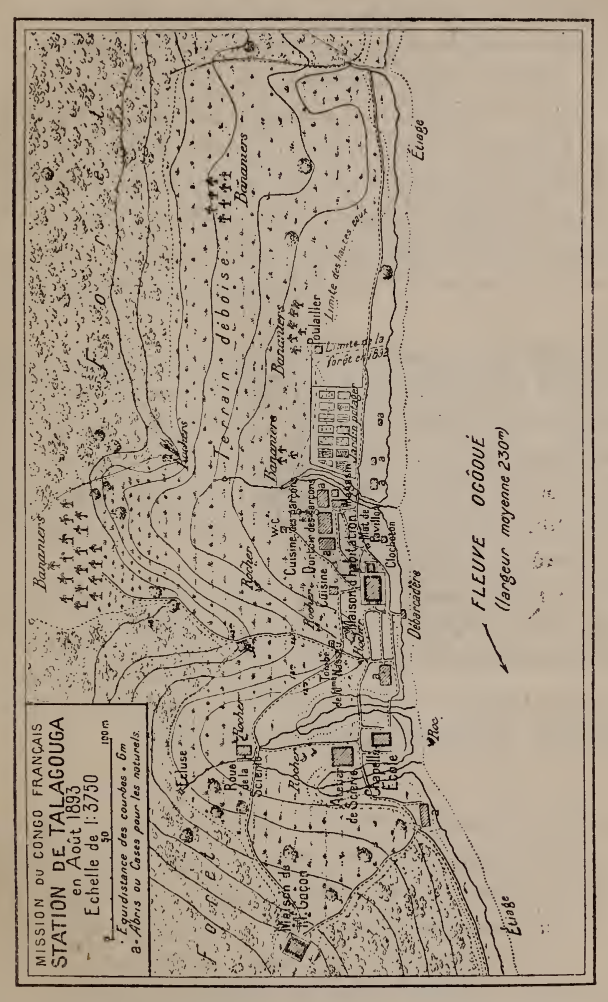
Dans le magasin d'échange (1) construit en face de notre maison, mais sur des pilotis plus bas, il y a un pied d'eau. C'est cela qui va arranger les marchandises! Ah! si on avait su tout cela, on aurait étagé toutes ces constructions sur le versant de la colline. Que faire maintenant? Reprendre la charge de cette lourde croix des travaux matériels, rebâtir le tout plus haut? De toute façon, il y a du travail et de l'argent perdus...

Vous devriez voir le fleuve en ce moment: il est large et violent, et il court, court avec une force et une rapidité effrayantes. Et il devient méchant à mesure qu'il grandit.

Samedi soir, vers quatre heures et demie, il nous semblait

(1) L'argent n'ayant pas cours dans ces contrées reculées, on ne peut rien se procurer que par échange, d'où la nécessité de provisions d'objets de troc, et, pour les plus petits achats, des transactions longues et parfois pénibles. — (*La rédaction.*)

avoir entendu de loin venir un vapeur. Une demie-heure plus tard, n'entendant plus rien, nous croyions nous être trompés, parce que nous ne voyions rien paraître, lorsque, presque en



même temps, des appels désespérés nous arrivent. En un clin d'œil, une pirogue est armée, puis une seconde et la troisième ; tout ce qu'il y a d'hommes sachant pagayer s'embarquent avec Élie. Le crépuscule tombait, et vous pouvez vous figurer

ce qu'a été mon attente, toute seule à la maison, sachant Élie et les autres sur le fleuve en fureur, et la nuit s'obscurcissant de minute en minute (1). J'ai mis des lanternes sur la véranda pour faire voir la maison ; et enfin, enfin, j'ai entendu le bruit des pagaies. C'est la pirogue d'Élie. « Les autres suivent de près » disait-il. Nous attendons, et voici de nouveaux cris, tout près, au tournant : « La pirogue est brisée ! » Vite la première retourne en arrière, pour recueillir à temps les hommes accrochés aux branches qui trempent dans l'eau. La pirogue avait été prise par le courant, je ne sais comment, et lancée contre un tronc d'arbre ou un rocher, on n'en a même plus revu les morceaux, et c'était justement la plus neuve et la plus forte !

Le vapeur que nous avions entendu était le *Ndjolé,* du double de la taille de notre *Lutin,* appartenant à une maison française. Il remontait avec deux pirogues chargées de bambous et qu'il remorquait ; les pirogues ont chaviré, on n'a pas eu le temps de couper les amarres ; chargement, pirogues et bateau, tout s'est enfoncé et est parti au fil de l'eau. Tous les hommes ont pu être sauvés, heureusement.

Mais en voilà assez sur les inondés de Talagouga, il est, du reste, l'heure d'aller à l'école. Élie appelle les hommes ; il nous faut la pirogue pour sortir de la maison, et nous n'avons plus que trois ou quatre marches à descendre pour nous embarquer. A demain ! que Dieu vous garde.

Mardi, 7 novembre 1893.

... Mon « à demain » s'est fait attendre, n'est-ce pas ? Mais à quoi bon écrire ? C'est toujours la même chose. Depuis le 30 octobre, l'eau monte, monte toujours. Il y a trois ou quatre jours nous avons eu un moment de joyeuse espérance, du matin au soir il y avait eu une baisse de cinquante à soixante centimètres. Déjà nous respirions ! Hélas ! le lendemain, lentement, implacablement, le fleuve avait repris son mouvement

(1) Sous l'equateur la nuit succède presque sans transition au jour. (*La rédaction.*)

ascendant. Oh ! ce fleuve ! cette eau brune couverte de flocons d'écume que les rapides du haut envoient jusqu'ici ; et puis, tous ces toits de cases, ces palmiers, dont le courant tiraille et entraîne la longue chevelure, et nos pauvres quelques arbres fruitiers, dont les racines pourrissent, dont les feuilles si vertes, si jeunes il y a trois semaines, jaunissent maintenant, tombent une à une au vent de la tornade, s'abattent dans l'eau, y tournoient un instant prises par un remous, puis s'en vont... Je ne puis vous dire quel air profondément désolé cela a, et comme le grand soleil d'Afrique qui brille dans les intervalles, comme maintenant, éclaire tout cela impitoyablement, donnant par ses ombres dures de la saillie aux moindres détails de la scène.

Plus que jamais nous pensons à vous... C'est novembre, il fait froid déjà, le vent, chez vous aussi, jette à bas les feuilles, mais dedans, qu'il ferait bon se serrer autour du feu qui ronfle dans le poêle, à notre bonne place sur la caisse à bois... Il vaut mieux n'y pas trop penser. Il y a encore soixante centimètres de pilotis hors de l'eau. Dieu veuille que cela ne monte pas jusqu'à nous. Je n'ose pas penser aux dégâts, aux pertes, aux fatigues que cela serait encore. Dieu y pourvoira ; les soucis du lendemain sont inutiles. Il peut dire aux grosses eaux : « Retirez-vous ! » Quel jour de fête ce sera, quand nous verrons le sol de Talagouga !

Si, dans la maison, nous ne sommes pas envahis par l'eau encore, il y a d'autres invasions : toute espèce de bêtes et d'insectes, tout ce qui court et rampe et vole, fuit devant l'eau et cherche un refuge au sec, chez nous : cancrelats, fourmis de toutes races, araignées monstres, invraisemblables, espèces de sauterelles apocalyptiques avec un corps d'araignée, des pattes de sauterelles et une tête comme des mouches, guêpes, vers luisants, petits scarabées lumineux, la seule jolie chose de cette légion envahissante. Tout cela occupe tout : caisses, tablettes, linge, vêtements, etc., etc. Enfin, au surplus, Élie a tué hier un serpent à coups de pioche, sur la véranda.

Ce n'est pas tout. La véranda est devenue le refuge de tous nos animaux... C'est une vraie ménagerie. Une chatte y nourrit ses quatre petits, à côté de trois poules qui y ont, ces jours derniers, fait éclore successivement leur couvée. Hélas! du total des dix-huit à vingt jolis petits poulets sur lesquels nous comptions pour remplacer nos dix-sept poules noyées, il reste *trois* qui ont échappé à l'eau, à la pluie et au froid. L'un d'eux vient juste d'éviter la noyade; Élie l'a repêché, et je réchauffe sur mes genoux son pauvre petit corps frissonnant.

... Trop de détails, n'est-ce pas? mais cela vous donnera une idée de la confusion où nous sommes et qui nous prend par tous les côtés de la vie.

Mercredi, 8 novembre 1893.

Fleuve stationnaire cette nuit. Ce matin, pluie torrentielle, humidité partout, autour, dessous, dessus, dedans, pénétrante; vilains maux de dents; Élie aussi en souffre, et tout le jour nous demandons : Jusqu'à quand ?

Nous faisons le culte du soir, et l'école aussi, sur la véranda. L'église-école tremble sur ses pilotis ébranlés. La scierie aussi penche et menace ruine, parce que quelques-unes des grosses pierres qui lui servaient d'appui se sont enfoncées par leur poids dans la terre ramollie. Ce matin, le seul petit pont qui tenait encore est parti.

Nos petits Pahouins, eux, conservent leur mine réjouie. Cela leur semble drôle, Ils ne se rendent pas compte des pertes, du travail, des découragements que cela entraîne. Tant mieux; leur joie, leurs rires, leurs chères petites figures amusées mettent une note gaie dans toute cette grisaille. Ils nous sont un réconfort, malgré le souci de les caser et de les nourrir en ce moment. Et avec quel entrain ils chantent : « J'ai un bon Père qui m'attend aux cieux », que nous avons traduit en leur langue...

Jeudi, 9 décembre.

Nous sommes hantés par le souvenir de Noé, ces jours-ci. Nous vivons comme lui dans une arche avec toutes nos bêtes.

Et peu à peu, autour de nous, disparaissent les toits des cases, les sommets des broussailles. Cela devait être navrant, navrant, alors.

Cette nuit, deux des petits chats se sont noyés, une poule aussi. En vain nous avons tenté de les secourir, réveillés par leurs cris. Cela vous semble puéril, mais nous vivons dans ces détails, il nous occupent. Et puis, tous ces pauvres animaux aux abois font vraiment pitié... Voilà un bateau qui va descendre, les occasions sont si rares en cette saison, qu'il faut en profiter. Je ferme. J'aurais voulu attendre la fin de cette histoire, mais le fleuve monte toujours, et la pluie ne cesse pas. Cela s'arrêtera bien une fois. Dieu voulant, vous le verrez par la prochaine lettre... SUZANNE ALLÉGRET.

M. Allégret ajoute en travers : « ...Nous déménagerons demain matin. Il le faut; c'est fâcheux, mais sans doute plus sûr et plus sain aussi, pour le temps où les eaux auront baissé. Nous camperons dans l'ancienne maisonnette des Gacon, sur la colline. »

BESOIN DE RENFORTS

A la fin d'une lettre dans laquelle M. Allégret parle des faits qui viennent d'être racontés, il ajoute un post-scriptum que nous tenons à transcrire ici.

Talagouga, 4 novembre 1893.

Bien cher monsieur,

En relisant ma lettre, je m'aperçois que je ne vous ai pas demandé la chose principale : *du renfort*.

... Au printemps prochain, M. Jacot reviendra sans doute, mais cela ne changera rien à la position de Talagouga. Ils ont besoin d'être trois à Lambaréné : un pour l'école; M. Jacot pour les églises galoases, les évangélistes indigènes, l'instruction des futurs pasteurs, etc.; M. Teisserès pour la station et

les courses d'évangélisation. Il est nécessaire qu'ils soient trois, surtout avec la fièvre et les retours brusques qu'il faut prévoir.

Mais ici, à Talagouga? Il faut quelqu'un pour l'école, quelqu'un pour me décharger un peu; les Pahouins doivent être visités davantage : en pirogue jusqu'aux rapides, en amont, et jusqu'à mi-chemin de Lambaréné, en aval; et à pied, dans l'intérieur, au Nord et au Nord-Est. Je ne peux pas vous dire assez fortement ma conviction que le moment est venu d'attaquer vigoureusement les Pahouins, et d'abord les Pahouins de cette région qui ne demandent qu'à être attaqués. Talagouga est un centre excellent et doit servir de base pour aller de l'avant. J'ai fait la connaissance, l'autre jour, d'un chef du Haut Fleuve. C'était aux funérailles de Nzarattou, un grand chef dont je vous ai déjà parlé; il ne comprenait pas qu'un blanc pût venir pour « rien du tout », sans acheter d'ivoire ni de caoutchouc. J'étais assis dans la salle de garde, les pieds sur les tisons, au milieu d'eux, et nous parlions de celui qui venait de mourir. Sans que j'eusse grand'chose à dire, les hommes du village lui ont expliqué ce que je venais faire et — à mon grand étonnement — lui ont très bien résumé ce que je leur avais dit, plus de trois semaines auparavant, sur le jugement et la vie éternelle.

J'ai alors promis à ce chef d'aller le voir et prêcher dans son village ; je crois qu'il n'est qu'à quelques heures de pirogue, au-dessus de N'Djolé. Dieu voulant, je tiendrai ma promesse ; mais n'est-ce pas dur d'être entravé si souvent par des achats de vivres, des constructions, des comptes ? Si nous étions deux, nous partagerions ces soins matériels, comme la tâche uniquement missionnaire... Il faudrait que nous eussions quelqu'un le plus tôt possible, — il faut que cette tribu soit *nôtre*.

Pardon de ce long post-scriptum ! Si je me laissais aller, j'ajouterais page après page, tant j'aimerais à vous parler de tout !...

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

DES MILLIONS DE CHINOIS. — LA SOCIÉTÉ DE MISSION FONDÉE PAR M. J. HUDSON TAYLOR. — BESOIN DE RÉALITÉ. — L'OCCUPATION DES PROVINCES CENTRALES DE LA CHINE PAR LA MISSION. — COMBIEN Y A-T-IL DE CHINOIS CONVERTIS ? — LA RÉALITÉ DE LEUR CHRISTIANISME. — COMMENT MEURT UNE CHINOISE.

« Dix millions de Chinois, là, à notre porte, et une seule station de mission ! »... « Un million de Chinois meurent chaque mois sans Dieu. » Tel est le refrain des lettres de mademoiselle Géraldine Guinness (1) ; cela revient comme un martellement sinistre ; cela devient une obsession. Et l'auteur y répond par le cri de son cœur : « Oh ! que je suis heureuse d'être en Chine, par la grâce de Dieu ! » (2).

La famille Guinness n'est pas une inconnue pour les lecteurs de ces chroniques. Nous l'avons rencontrée sur la route du Congo (3). La fille aînée de cette famille est partie en 1888 pour la Chine. Elle s'est engagée, quoique femme et non mariée, comme missionnaire, suivant une coutume américaine qui s'est répandue en Grande-Bretagne et nous envahira sans doute. Mademoiselle G. Guinness a choisi une Société de mission dont l'esprit et l'organisation se rapprochent de très près de ce qui se fait à Harley-House, l'institut de missions fondé par son père. Revenue en Europe en avril 1892, elle a écrit

(1) *Dans l'Orient lointain*, lettres de Géraldine Guinness, missionnaire en Chine (1888-1889), traduites de l'anglais par Mademoiselle L. Armand et M. le pasteur Challand; Genève, 1892, 220 p. in-8° (abondamment illustré), pp. 61, 64, 69, 73, 77, 81, etc. — Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 537, où cette traduction a été chaudement recommandée.

(2) *Ouvrage cité*, pp. 170, 209 et *passim*.

(3) Voir le *Journal des Missions*, 1892, pp. 217 et suivantes.

une histoire complète de la Société à laquelle elle appartient encore (1); c'est celle fondée par M. J. Hudson Taylor.

M. Taylor était une sorte d'officier de santé, comme on dirait en France, mais aussi un fidèle et fervent serviteur de Dieu, riche en singulières et souvent étonnantes expériences religieuses, quand il s'embarqua en septembre 1853 en Angleterre pour arriver à Chang-Haï en mars 1854, après un voyage des plus aventureux. Il s'était mis au service de la Société pour l'évangélisation de la Chine, fondée par K.-F.-A. Gutzlaff (2). En 1856, il donna sa démission, parce que la Société s'était endettée, et qu'il est écrit: « Ne devez rien à personne. » Il revint malade en Angleterre, en 1860, et rendit quelques services pour l'impression d'une édition du Nouveau Testament chinois. Il n'oubliait pas la Chine.

Quelqu'un qui tenterait cette chose délicate de décomposer, de décrocher, pour ainsi dire, les divers engrenages dont l'ensemble forme le caractère de M. Taylor, arriverait probablement à voir que la roue motrice est un besoin irrésistible de réalité: un Dieu réel, une foi réelle, une vie réelle, une puissance réelle, tels sont les mots qui reviennent sans cesse sous la plume ou dans la bouche de M. Taylor. Dieu a dit: « Ayez confiance et vous vivrez ; et je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ». Donc, cela est; quoi de plus simple? Assurément, si chacun de nous mettait cela en pratique dans les circonstances où il est, la face du monde changerait rapidement. Quel déploiement d'énergie on verrait soudain! quelle explosion de force agissante! quelle manifestation sensible de la réalité de Dieu jusqu'aux extrémités de la terre!

M. Taylor applique, à sa manière, le principe en question. Pour lui, Dieu a dit qu'il fallait évangéliser les millions qui

(1) *The story of the China Inland Mission,* Londres, 1892 et 1893, 2 vol.

(2) Un enthousiaste (1803-1851), qui enflamma beaucoup de chrétiens en faveur de la Chine, durant sa tournée à travers l'Europe (1849-1850); mais ce ne fut guère qu'un feu de paille.

remplissent la Chine. Selon M. Taylor, Dieu n'a pas dit : « Attendez que vous ayez les fonds nécessaires ou les hommes qualifiés pour aller en Chine » ; il a dit : « Allez ! ce qu'il vous faut est prêt. » Cela est éminemment personnel, et pour M. Taylor, tout ce qu'il y a de plus réel. On rencontre parfois des hommes qui admirent cela, qui le répètent même, mais ne le pratiquent pas. Pauvres caricatures ! Ces choses-là ne valent que quand celui qui les dit les exécute à la lettre. Tandis que d'autres encore discutent cette façon d'entendre ce que Dieu a dit, M. Taylor, que les mots et les débats académiques n'intéressent absolument pas, est retourné en Chine le 26 mai 1866, accompagné de plusieurs amis, dix-sept personnes en tout, sans compter les enfants. Ces gens avaient accepté l'interprétation de M. Taylor; c'étaient des disciples. Il avait, en effet, exposé ses vues dans un petit livre que l'on édite encore, sous le titre de : *Les besoins et les droits de la Chine dans l'ordre spirituel* (1). Un homme de même trempe, et de plus possesseur d'une grande fortune, M. W.-T. Berger, accepta les fonctions de trésorier de l'association, qui prit le nom de *China Inland Mission*, Mission des provinces centrales de la Chine.

A ce moment-là, il n'y avait que quatre-vingt-dix-sept missionnaires protestants en Chine, et tous sur le littoral ou sur le Yang-Tsé-Kiang. Vingt ans plus tard, les missionnaires de M. Taylor, au nombre de quatre-vingt-quatorze, occupaient d'une façon durable neuf provinces centrales (2), tandis que cinquante-six missionnaires de la même association tra-

(1) *China's spiritual Needs and Claims*, Londres, 1865.

(2) Ngan-Hoeï depuis 1869, Kiang-Si depuis 1873, Ho-Nan depuis 1876, Chan-Si, Koeï-Tchéou et Se-Tchouen depuis 1877, Kan-Sou depuis 1878, Chen-Si depuis 1879 et Yun-Nan depuis 1881 ; ou dans l'ordre géographique, dans le bassin du Yang-Tsé-Kiang : Ngan-Hoeï (21 millions d'habitants) Kiang-Si (24, 6 millions), Koeï-Tchéou (7, 7 millions), Se-Tchouen (45 millions) et Yun-Nan (12 millions) ; dans celui du Hoang-Ho : Ho-Nan (22, 1 millions), Chan-Si (11, 2 millions), Chen-Si (8, 3 millions) et Kan-Sou (9, 3 millions).

vaillaient dans les sept provinces entamées par la mission protestante depuis 1843 (1).

En somme, les missionnaires de M. H. Taylor sont d'excellents pionniers (2). L'ardeur du chef s'est communiquée à beaucoup de ses collaborateurs : on vise à la réalité dans l'ordre spirituel. On ne saurait trop le faire, car la routine et le formalisme, ces deux vers rongeurs de l'activité chrétienne, peuvent exercer leurs ravages mêmes dans un organisme légèrement enfiévré, tout autant qu'ils le font dans les rangs plus calmes, moins bruyants des missionnaires de l'ancien type.

« Un million de Chinois meurent chaque mois sans Dieu ! » Si le calcul est juste — il est légèrement forcé — le résultat est le même, qu'ils meurent dans l'intérieur ou sur le littoral. Peut-être donc eût-on marché plus vite en concentrant tout l'effort sur une zône, plutôt que de se disperser sur quinze provinces ; il eût fallu pour cela plus d'abnégation, car le travail concentré et fait en profondeur, offre nécessairement moins de surface à la publicité et à la réclame. Voilà le seul point discutable ; mais il est une autre question infiniment plus intéressante ici, dans ces pages : le christianisme fait-il

---

(1) Le long du littoral, du sud au nord : Kouang Toung (Canton) avec 29, 7 millions d'habitants, depuis 1843 ; Fou-Kien (23, 5 millions) depuis 1844, Tché-Kiang (11, 8 millions) et Kiang-Sou (21 milions) depuis 1843, Hou-Pé (30 millions) et Chan-Toung (25 millions) depuis 1861), Pé-Tchi-Li (19,3 millions) depuis 1860. — En 1892, la province de Kouang-Si (5, 2 millions) a été occupée par les Baptistes américains du Sud (*Proceedings of the Southern Baptist Convention*, Nashville, Ten., 1893, p. XLIX). Il ne reste plus que la province archi-conservatrice de Hou-Nan (21 millions), où il n'y ait pas une station de mission évangélique.

(2) On comptait en 1892, 552 agents hommes (env. 240), femmes et jeunes filles ; un cinquième environ de ces ouvriers ne reçoivent aucun subside de la caisse générale ; ils vivent de leurs ressources particulières ; la plupart des autres ont, outre le subside distribué au prorata des recettes, des dons spéciaux provenant de leurs amis personnels. Il y a, de plus, 323 aides indigènes. Tous ces missionnaires sont répartis en 15 provinces, dans 106 stations, avec 101 annexes, comptant 3,637 communiants groupés en 107 communautés. Les recettes, qui baissent depuis 1889, ont été d'environ 859,000 francs.

réellement des progrès en Chine, y prend-il véritablement racine ? non pas : Y a-t-il un missionnaire chrétien dans chacune des dix-huit provinces chinoises ? ce qui est une façon extrêmement superficielle, puérile, de poser la question ; mais : Y a-t-il des chrétiens chinois, réellement chrétiens, quelque part en Chine, n'importe où ?

La statistique fournit des chiffres sérieux. Il est permis d'estimer, à la fin de 1893, le nombre des communiants protestants en Chine à environ cinquante-cinq mille, ce qui autorise à parler d'au moins deux cent mille Chinois soumis directement à l'influence de l'Évangile, sans compter les cinq cent cinquante mille catholiques chinois (1) ; mais il y a, comme on sait, environ trois cent cinquante millions de Chinois ; ils forment le quart de l'humanité.

Ce qui est certain, c'est que les missionnaires en Chine sont loin d'être découragés. Pour eux les chiffres s'individualisent ; ils voient la réalité.

Il y a deux ans, dit par exemple l'archidiacre anglican J.-R. Wolfe (2), il y avait à Siong-Siek (province de Fou-Kien) une famille chrétienne ; aujourd'hui il y en a plus de cent ; c'est le résultat des visites que l'évangéliste de Keng-Taou y fait quand il le peut. A quelques lieues de là, le village de Teng-Oung ne comptait, il y a deux ans, que deux familles évangéliques, maintenant nous y avons près de deux cents chrétiens baptisés ou catéchumènes. Quand j'ai commencé à visiter Taou-Kâ et les environs, j'ai été insulté, lapidé même ; aujourd'hui on m'arrête partout, tous se disent mes amis. Ils disent maintenant au catéchiste Sing-Sang : « Ami, nous croyons ce que tu dis ; sans aucun doute le christianisme est la vérité ; mais nous sommes trop mauvais pour vivre comme il le faudrait si nous étions chrétiens. » Il y a quelques années, ces mêmes Chinois

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 285. L'estimation ci-dessus repose sur un calcul par analogie de la progression antérieure à 1889.

(2) Je résume plutôt que de traduire, faute de place. (Voir *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, pp. 108-118.

nous disaient : « Votre religion ne vaut rien ; elle est trop mauvaise pour que nous y fassions attention. »

On observe en Chine ce fait curieux et contraire à ce qui s'est passé aux deux premiers siècles dans l'empire romain : les paysans sont plus accessibles que les citadins. Sur cent chrétiens il y a probablement quatre-vingt-dix villageois, et de ces quatre-vingt-dix, soixante sont des agriculteurs ou des journaliers (1). Dans les villes, le dieu sapèque, ailleurs on dit « le dieu dollar », absorbe trop toute l'attention et toute l'énergie ; il masque l'au-delà. Même à la campagne, le Chinois est pratique, économe, un peu avare peut-être. « Ah ! si prier ton Dieu procurait des sapèques, disait un homme de Ho-Chou-Paï à M. J. Flad, je commencerais tout de suite » (2). Il est d'autant plus réjouissant de constater ses libéralités en faveur de tout ce qui concerne le culte.

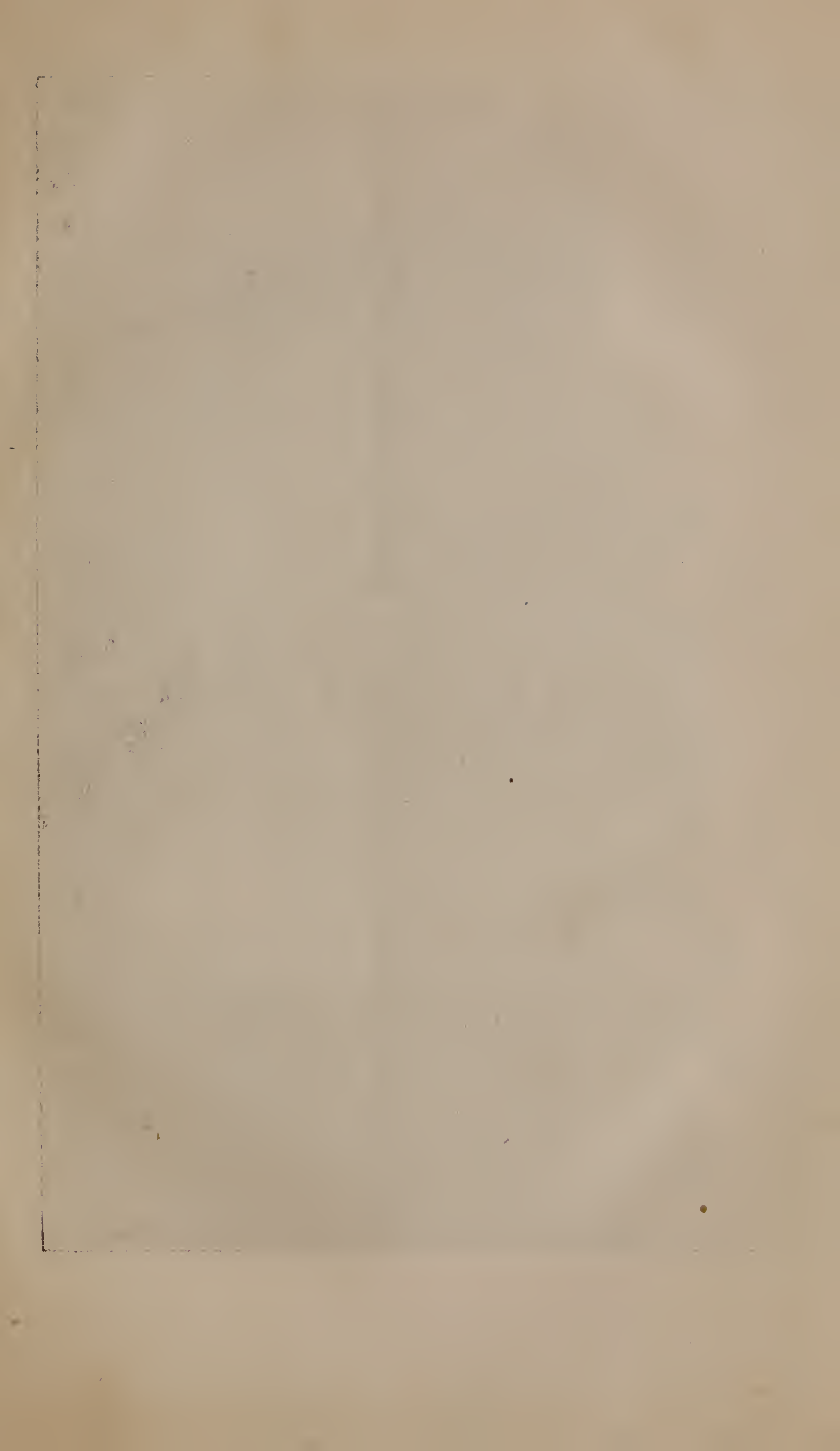
Les chrétiens chinois savent aussi mourir. C'est encore M. Wolfe qui en donne un exemple : « Dans une assemblée à Tang-Yong, deux frères se levèrent ; je me souviens les avoir baptisés il y a quelque vingt-cinq ans avec leur père, leur oncle et leur grand-père. Ils racontèrent la mort de leur mère, trois semaines auparavant. Un jour elle leur dit qu'elle allait retourner à la maison du Père. Ils pleurèrent, elle les consola. Trois jours après, tous ses enfants étaient réunis autour de son lit ; elle parlait de gloire et de lumière : « Écoutez donc, « disait-elle, écoutez cette musique ! Ce sont les anges ! Vous « n'entendez pas ? C'est si clair, si doux, si beau, si bienfai- « sant ! » Et elle partit. Je fis entonner un cantique d'actions de grâce, et nous éprouvâmes qu'en Chine aussi, Dieu sait faire sentir sa présence à ses enfants. »

En attendant, « un million de Chinois meurent chaque mois sans Dieu ». F. H. K.

(1) Gilb. Reid, *Peeps into China*, Londres, s. d., p. 69.
(2) *LXXVIIer Jahresbericht der evang. Mis.-Gesellsch. zu Basel*, Bâle 1892, p. 39.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas — 18341.





LE LUTIN

(Voir page 130.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

L'AMOUR DE CHRIST NOUS PRESSE

— Je m'intéresse aux missions, parce que M. X..., qui est notre ami, nous en parle; mais, à part cela, j'aime bien mieux ce qui se fait pour les pauvres, pour les petits enfants abandonnés, pour les misères que je puis voir et toucher; tandis que les missions, c'est si loin !...

— Je vous comprends. Les missions se poursuivent au-delà de notre horizon, hors de la portée de notre regard. Ceux qui en sont les objets, nous ne les verrons jamais. Nous ne pouvons les aimer, en quelque sorte, que par la foi. Et, je l'avoue, il y a parfois une vraie souffrance à devoir s'arracher aux œuvres rapprochées qui sollicitent notre attention, à la bataille qui gronde à notre porte, pour consacrer son effort aux œuvres lointaines.

A vrai dire, nul n'a le droit de s'absorber entièrement dans celles-ci. Le combat qui se livre autour de moi, la misère qui pleure dans la rue, les problèmes que l'heure présente pose à mes contemporains, je ne puis pas, je ne dois pas m'en désintéresser.

Mais, est-ce une raison pour me détourner de l'œuvre loin-

taine, ou même, si c'est précisément cette œuvre que Dieu a mise sur mon chemin, pour lui refuser la meilleure part de mon effort ? Je ne le pense pas.

A chaque œuvre sa place, à chacune ses ouvriers. Il en faut pour la défense de la foi et pour la bataille des idées ; il en faut pour l'œuvre sociale et pour les entreprises philanthropiques. Mais il en faut aussi, et beaucoup, pour les missions étrangères ; il en faut là-bas pour donner l'assaut aux forteresses du paganisme ; il en faut ici, parmi nous, pour subvenir aux frais de la sainte guerre et pour recruter les combattants.

Il est bien vrai qu'il manque à ceux qui soutiennent cette œuvre le stimulant du contact personnel avec l'âme à sauver ; mais, pour y suppléer, nous avons une chose : l'amour de Jésus. Il faut, par amour pour lui, par déférence pour sa parole, par souci de sa gloire, par zèle pour sa cause, il faut faire ce qu'inspirerait la connaissance personnelle des païens et de leur misère.

Est-ce là un si grand désavantage ? Pour qui n'aime pas Jésus, je le veux ; mais pour qui a ressenti ne fût-ce qu'un avant-goût de son amour, pour quiconque a seulement entrevu qu'aimer Jésus c'est la grande science et le grand secret, oh ! quelle joie de se mettre à l'œuvre et de donner sa vie rien que par amour pour lui !

A ce titre, aucune œuvre ne devrait nous être plus chère que celle des missions, parce qu'aucune ne glorifie mieux Jésus. Elle le glorifie par l'obéissance, car elle n'a d'autre fondement que son ordre. Elle le glorifie par la parole : l'universalité même de ses efforts proclame qu'il n'y a *aucun autre nom* par lequel l'homme puisse être sauvé. Elle le glorifie par les faits : en elle plus qu'ailleurs éclate sa toute-puissance pour convertir les âmes, sa présence journalière au milieu des siens. Elle le glorifie dans l'histoire : c'est elle qui, dans l'âge actuel, âge de lutte et de souffrances, prépare l'ère des délivrances finales en préparant le retour glorieux du Fils de l'homme. Et elle le glorifiera dans l'éternité, car c'est par

elle qu'aura été réunie autour du trône de l'Agneau cette multitude que nul ne pourra compter et qui aura été rassemblée de tout peuple, de toute nation, de toute tribu et de toute langue.

Aimons donc Jésus, et l'œuvre des missions nous paraîtra douce et facile, et qui sait? de cet amour naîtra peut-être, par surcroît, l'amour pour ces inconnus, les païens — amour surnaturel, amour invraisemblable, mais réel cependant, comme celui dont nous avons nous-mêmes été aimés!

NOTRE SITUATION FINANCIÈRE

Nos lecteurs voudront bien nous permettre de leur exposer à nouveau notre situation financière.

Cette situation s'est sensiblement améliorée depuis un mois. Cependant il nous faudrait recevoir encore **173,806 fr.** d'ici à notre assemblée annuelle pour finir l'année sans *nouveau déficit*. Nous rappelons que le découvert du dernier exercice s'élève à 39,561 fr. C'est donc la somme de 213,367 fr. qui est nécessaire pour faire face à tous nos engagements.

Dieu veuille donner à tous ceux qui aiment notre œuvre de prendre en sérieuse considération ses besoins et de la débarrasser de tout ce qui pourrait entraver ses progrès.



LA QUESTION DES RENFORTS

Prochain envoi au Congo français. — Décision concernant le Zambèze.

Nos Églises savent avec quelle insistance quelques-unes de nos missions nous demandent des renforts. Nous avons la joie de leur annoncer deux décisions que le Comité vient de prendre en réponse aux appels de ceux de nos champs de travail où les besoins sont le plus urgents.

On se rappelle la situation de M. Allégret, seul à Talagouga, en l'absence de M. Gacon, pour faire face aux tâches les plus variées (1).

Le Comité vient de décider à sa séance ordinaire de février que M. Forget serait adjoint à M. Allégret en qualité d'instituteur, en attendant qu'une décision nouvelle lui assigne un autre poste. M. Forget a fait, on s'en souvient, ses débuts au Sénégal; il a récemment épousé mademoiselle Augusta Lecerf, et sera prêt à partir prochainement. Nous espérons qu'il pourra s'embarquer avec M. H. Jacot, actuellement en congé de santé et qui doit reprendre sous peu son poste de Lambaréné.

Dans une séance plus récente, le Comité a pris en très sérieuse considération les besoins de la mission du Zambèze, que les ouvriers de ce champ de travail lui ont exposés dans une lettre rédigée par le doyen de la mission, M. Coillard.

Le Comité a constaté avec satisfaction que nos frères vont recevoir sous peu une première réponse à leurs appels. En effet, le 15 mars prochain, une petite caravane missionnaire doit quitter Kimberley. Elle comprendra, outre M. et madame Béguin : mademoiselle Louisa Keck, qui va retrouver au Zambèze sa sœur, madame Goy; trois évangélistes du Lessouto, Willie *Mokalaka*, Dolphy *Timothéa* et Yohu *Témétoane*, et une jeune chrétienne indigène qui va prendre, auprès de l'évangéliste Pauluse, la place laissée vide par la mort de Joséphina.

Nos frères du Zambèze ne pourront voir arriver ces différents aides sans être encouragés. Cependant, en regard de l'immensité du champ de travail et de l'isolement terrible où se trouvent les missionnaires, l'envoi de M. et madame Béguin ne peut encore être considéré comme *ce renfort qui renforce*, que nous réclamait naguère M. L. Jalla. Même en tenant compte des nouveau-venus, la mission ne possède encore que quatre ouvriers consacrés, plus M. Goy; soit donc cinq missionnaires et deux aides : mademoiselle Kiener et

(1) Voir notre livraison de février, page 89 et suivantes.

M. Waddell. C'est bien le cas de répéter avec les apôtres : « Qu'est-ce que cela pour tant de gens! » et l'on comprend M. Louis Jalla nous écrivant le 9 décembre dernier, après avoir exprimé sa joie de la prochaine arrivée de M. Béguin : « Comme nous nous réjouissons de souhaiter la bienvenue au renfort attendu ! Ces délais, en se prolongeant, menaceraient notre existence comme mission. Comment devons-nous nous exprimer pour que nos appels à l'urgence soient pris au sérieux ? »

Nos lecteurs savent qu'il n'a pas dépendu de nous que la mission du Zambèze fût depuis longtemps renforcée, mais la maladie et d'autres causes ont mis obstacle à nos combinaisons; le manque d'argent et d'hommes nous a aussi paralysés.

Aujourd'hui les circonstances sont plus favorables; les Églises répondent à nos appels et semblent nous dire : « Envoyez des hommes; la question des fonds nous concerne. » Aussi le Comité a-t-il pu décider *qu'un nouveau et sérieux envoi de renforts serait fait, avec l'aide de Dieu, l'hiver prochain et que les éléments en seraient dès maintenant préparés.* Cette décision vient d'être transmise à nos missionnaires du Zambèze.

Nos amis ne manqueront pas de demander à Dieu de nous guider dans les choix que nous sommes appelés à faire et dans les diverses mesures que nous aurons à prendre pour que le secours que nous venons de promettre à nos frères réponde à leur attente et aux besoins de l'œuvre si belle et si difficile qu'ils ont fondée.

LE PASTEUR MAURICE DOMBRE

Nos journaux religieux ont annoncé la mort de ce jeune serviteur de Dieu, enlevé à l'affection des siens et de son Église à l'âge de trente-deux ans. Si nous la mentionnons ici, c'est que M. Dombre appartenait, par une période de sa vie, à notre Société. Il avait en effet passé quelques mois en

1884 à la maison des missions, dans la pensée de compléter par des études médicales sa préparation théologique déjà achevée, et d'entrer ensuite au service de notre œuvre. Il ne fut pas donné suite à ce projet, né plutôt d'une impulsion généreuse que d'une vocation décidée. Il n'en reste qu'un lien très cordial entre M. Dombre et l'œuvre des missions, à laquelle il témoigna en plus d'une occasion son attachement. Récemment, il avait offert ses services au gouvernement pour une enquête à Madagascar; cette offre allait être déclinée quand Dieu reprit à lui son serviteur.

Des épreuves de famille avaient attristé les derniers temps de la vie de notre jeune frère, sans cependant voiler sa foi ni diminuer en rien l'aimable sérénité de son caractère. « Maintenant il est consolé ». Cette belle parole des Écritures, prononcée à côté du lit de mort de Maurice Dombre par sa mère, rend bien l'impression qui se dégage de cette courte vie, sitôt mûrie par l'épreuve et sitôt transportée au séjour de la perfection bienheureuse.

TOURNÉES DANS LES ÉGLISES

Comme nous l'annoncions au mois de novembre dernier, *M. J. Weitzecker*, agent itinérant de notre Société, a consacré les derniers mois de l'année écoulée à visiter en détail la région du Gard. En nous rendant compte de cette tournée, M. Weitzecker exprime, comme il l'avait fait auparavant, sa reconnaissance de l'accueil qu'il a reçu aussi bien des pasteurs que des Églises. Après avoir pris à Nice (1) un repos bien nécessaire, il s'est remis en campagne et visite actuellement le Béarn, pour se rendre ensuite à Bordeaux. Le désir de M. Weitzecker, conformément aux vues du Comité, est de

(1) L'adresse permanente de M. J. Weitzecker est 13, rue Masséna, Nice.

visiter autant que possible toutes les Églises, y compris les plus petites ; ce plan ne peut être exécuté qu'en procédant systématiquement, et en visitant région après région.

M. Marzolff, missionnaire du Lessouto en congé, a fait, dans la région de Lyon et à Lyon même, une tournée organisée par les soins du Comité auxiliaire de cette ville. Il doit en faire une autre dans la Drôme, où sa visite sera également préparée par le Comité auxiliaire qui nous représente dans cette région.

M. Lengereau, missionnaire à Maré, a été invité par plusieurs Églises à parler de l'œuvre des Iles Loyalty, où il a travaillé avec tant de dévouement avant même d'être entré en relations officielles avec notre Société, et où il compte reprendre bientôt son service. Un de nos journaux a rendu témoignage du vif intérêt avec lequel notre frère a été écouté à Montauban, où il a parlé à plusieurs reprises. M. Lengereau espère être en mesure de consacrer la portion de temps dont il dispose, pendant la prolongation du congé qu'il a sollicité, à plaider la cause de nos missions et spécialement de l'œuvre qui lui a été confiée. Les Églises qui désireraient l'entendre sont priées de s'adresser soit à nous, soit à M. Lengereau lui-même (1).

Enfin, *M. Henry Dyke* poursuit avec succès la campagne qu'il a entreprise dans les Églises d'Écosse et d'Angleterre pour intéresser les chrétiens de ces pays à la mission du Lessouto.

(1) M. Lengereau a accepté de remplir, dans l'Église de Bordeaux, une fonction qui ne laisse disponible pour le moment qu'une partie de son temps. Son adresse est 1, rue Saint-Maur, *à Bordeaux*.

LESSOUTO

AUX AVANT-POSTES DE LA MISSION

Relation d'un voyage dans les Hauts-Maloutis par M. H. Dieterlen (1)

Morija, 26 octobre 1893.

Je continue le récit de notre voyage aux Maloutis, dont j'ai mis à la poste ce soir même le commencement. Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Nous sommes donc au dimanche 17 octobre. Les gens des environs ont été prévenus de notre arrivée et des services religieux qui auront lieu. Ils arrivent bravement, les uns ayant fait un chemin assez long, les autres pour se faire arracher des dents, tous pour assister aux cultes. Mais ils ne sont pas nombreux, nous sommes à la limite de la partie habitée de la région; plus loin, le long de la Mantsounyané, il n'y a plus de villages, et le gros de la population est plus bas, trop loin pour pouvoir venir ici. Nous avons donc un auditoire de soixante-dix personnes, auxquelles nous avons prêché l'Évangile de notre mieux.

Le trait intéressant de ces services, c'est que nous avons baptisé trois personnes dont la conversion s'est opérée dans des circonstances curieuses. Ces païens, vivant dans les montagnes, ne sont pas absolument ignorants de l'Évangile. Ils ont tous vécu au Lessouto même, près de nos annexes, et sont venus s'établir par ici avec une certaine connaissance de la vérité, ce qui, soit dit en passant, est un joli exemple du « Jette ton pain à la surface des eaux » de l'Ecclésiaste.

Parmi les habitants du village de Palatsi, se trouve un jeune homme qui a été catéchumène au Lessouto et s'appelle Lébénya. Je ne sais ce qu'il valait dans son annexe. Dans les Maloutis, il s'est mis à « faire la prière » là où il vivait, ou

(1) Voir la livraison de février, p. 60 et suiv.

dans les quelques petits villages à lui accessibles ; son travail a porté des fruits, trois personnes se sont converties et il les a instruites de son mieux. Nous les avons interrogées, elles ont rendu compte de leur foi d'une manière assez satisfaisante, et nous n'avions pas le droit d'être difficiles, étant données les circonstances. L'intelligence semblait peu développée, mais le cœur valait sans doute mieux et la piété était réelle. N'est-ce pas là l'essentiel ? Quant à Lébénya, il a assisté au baptême de ses catéchumènes sans pouvoir être baptisé lui-même ; la question de son mariage le préoccupe, car ses parents veulent le marier à la mode païenne. Une fois ce cap doublé, il sera baptisé à son tour et peut-être viendra-t-il à l'école biblique pour quelques années. Il faudra pourvoir aux besoins de ces chrétiens, fonder une annexe sur le Mantsounyané. Mais où ? Le noyau de population assez considérable, dit-on, est plus bas. Mais il ne faut pas trop s'éloigner des chrétiens. Que faire ? Ah ! si on avait assez d'argent pour faire tout ce que l'on voudrait !

Lundi, nous nous mettons en marche, c'est Job Motéane qui nous conduit. Avec lui, ni hésitation ni erreur. Il connaît ses Maloutis sur le bout des doigts et nous en fait les honneurs avec une satisfaction évidente. Nous remontons une gorge pendant quatre heures, le long d'un ruisseau appelé Rénané, c'est-à-dire la rivière qui fatigue, parce qu'on se lasse de la suivre si longtemps et de la traverser si souvent. La grande halte a lieu sur un plateau désert et sauvage. A peine avons-nous vu au loin quatre cerfs que le coup de fusil de notre garçon Bessélé n'a pas même effrayés. Il faut dire que Bessélé, quoique grand amateur de chasse, en prend à son aise avec les règles de tir : que le gibier soit à 100 ou à 1,000 mètres, la hausse n'est pas réglée et la charge de poudre reste minuscule. Avec ce régime, chevreuils et cerfs sont en sécurité, et le chasseur a quand même les émotions et les gloires de la chasse, tout le monde est donc content. Après huit heures de marche, nous sommes aux bords de l'Orange, dans le village d'un nommé Mahapang. Mahapang est à la chasse, mais

sa femme est là, et salue M. Mabille en lui disant : Bonjour, Jéhova. Elle est prodigue de mots tendres pour nous tous, mais quand elle gronde la marmaille qui grouille autour de nous, elle a un langage d'un cru qui nous fait presque rougir. C'est un peu un dragon qui se fait ange pour nous recevoir poliment, mais le naturel perce sans cesse à travers les formes imposées par l'étiquette. — Enfin, elle nous loge quand même très bien, et le soir nous avons eu un culte auquel ont assisté tous les gens du village, parmi lesquels une jeune femme chrétienne.

Mardi nous passons dans le village d'un nommé Pitso. Pitso a vécu pendant des années à Morija, sans jamais être le moins du monde entamé par l'Évangile. C'est une espèce de cyclope, grand, gros, fort et sauvage. Sa femme, au contraire, une nommée Kassita, est chrétienne. Elle a dû suivre son mari dans les montagnes, loin de toute église et sans espoir d'en revoir une de longtemps. Elle a quand même gardé la foi, entourée de païens, les membres de sa famille se querellant, s'accusant réciproquement de sorcellerie, avec un mari grossier et tapageur. Sa fidélité nous a réjouis, et la fondation de la station de Job est venue l'en récompenser. Visité ensuite l'emplacement choisi pour une annexe qui sera prochainement occupée par l'évangéliste Jérémie. Et nous voici enfin au bord de l'Orange, que nous traversons sans encombre, l'eau ayant diminué ces derniers jours et ne dépassant guère le poitrail de nos chevaux. De là à la station de Séhonghong (la station de Job), il n'y a pas loin. Nous arrivons, nous dessellons ; nous voici donc au premier but de notre voyage.

J'ai dit : la station de Job ; il faut s'entendre. Si, au Lessouto, une station représente un nombre de bâtiments respectable, des jardins et des champs, à Séhonghong on est encore aux débuts. Une hutte ronde à toit de chaume et pointu, une autre hutte de même forme, mais plus petite, et enfin un troisième édifice de même nature, transporté là tout d'une pièce, étant confectionné en branchages et en paille,

voilà l'établissement. C'est là que vit une grande famille, qu'on fait les cultes et qu'on tient une école, en attendant la construction d'une maison plus spacieuse, dont Job ramasse peu à peu les matériaux. On a quand même des résultats. Ainsi le soir de notre arrivée, les enfants de l'école se sont réunis devant la hutte du missionnaire et nous ont chanté quelques cantiques au clair de lune. Job embouchait un cornet à piston pour les refrains. C'était vraiment touchant. Si les païens du voisinage voulaient envoyer leurs enfants à cette école, elle serait grande, elle pourrait compter une cinquantaine d'élèves. Mais leur apathie est grande, et le chef Tlakanèlo en donne tout le premier l'exemple.

Mais impossible de tout raconter. Pendant les cinq jours que nous avons passés à Séhonghong, nous avons beaucoup couru, à pied surtout. Un jour, par exemple, nous avons visité une grande caverne, où vivait, il y a une vingtaine d'années, une bande de Bushmen. Les parois de la caverne sont encore ornées de peintures bizarres, dont ces curieux Bushmen avaient l'habitude d'agrémenter leurs repaires, et qui ne manquent ni d'originalité, ni de talent. Mais tout en se livrant à leur manière au culte des beaux-arts, ces pauvres gens volaient les bestiaux des Bassoutos et en faisaient de grands festins dans leur caverne. Les propriétaires finirent par découvrir le pot aux roses. Une expédition fut organisée, qui surprit les mécréants dans leur retraite. On tua les hommes que l'on put saisir, on emmena les femmes et les enfants; ce petit clan de Bushmen s'est fondu et perdu on ne sait où, comme c'est souvent le sort des sauvages de ce pays.

Un autre jour, nous avons été voir l'annexe de Koutou, où travaille l'évangéliste Gustave avec sa femme, une de mes catéchumènes d'Hermon. Ses paroissiens sont surtout des Bapoutis, gens assez sales, dont les villages sont mal tenus et qui sont indifférents à toute instruction. Nous avons vu là des femmes portant des cheveux assez longs qui leur tombaient sur les yeux en petites tresses enduites d'antimoine, le regard farouche et l'expression dure. Le chef Létéba, fils de

Moorosi, nous a bien reçus; figure intéressante, un peu railleuse, qui parle peu, mais qui n'en pense pas moins. Nous avons réuni tout ce monde, un coup de fusil tenant lieu de cloche, et nous avons pu leur parler de Dieu et de la vie à venir.

Dimanche nous nous sommes réveillés avec un temps couvert, un vent froid, une pluie mêlée de neige, juste le temps qu'on n'aime pas avoir un dimanche, surtout quand on doit avoir des cultes en plein air pour lesquels on a convoqué tous les gens du pays. Nous avions espéré avoir une grande assemblée, nous la désirions, nous avions le droit de souhaiter qu'il fît beau. C'est le contraire qui est arrivé, et nous l'avons regretté; mais ce n'est pas nous qui faisons la pluie et le beau temps, et il n'est pas mauvais que Dieu nous envoie quelquefois juste ce que nous ne désirons pas, c'est comme s'il voulait nous donner une leçon d'humilité et de confiance en lui.

Environ cent cinquante personnes se sont blotties avec nous contre les huttes qui constituent le presbytère, nous avons bravement fait notre service, malgré pluie et rafales de vent, baptisant deux femmes converties depuis l'arrivée de Job, et prenant la cène dans la hutte. Mais c'est égal, on grelottait bien un peu dans cette atmosphère d'hiver, et on se demandait ce qui arriverait le lendemain.

Entre temps je faisais avec Job et ses aides le relevé des villages placés sous ses soins pastoraux, pour nous faire une idée de l'étendue de son œuvre. Au fond, il n'y a d'habités que les bords de l'Orange et de ses affluents. Une quantité de villages sont perchés sur les premiers contreforts des montagnes ; les terrains valables ne sont abondants que là où les vallées s'élargissent. La culture est du reste assez limitée, car que faire du blé dans un pays où il ne peut y avoir ni chemin, ni commerce, et dont les habitants doivent faire un voyage de deux grands jours à cheval pour acheter une boîte d'allumettes ?

Ce qui prospère ici, c'est le bétail, en particulier les chèvres et les moutons; on ne voit que cela et c'est le grand intérêt

SÉNÉGAL

UN COUP D'ŒIL SUR L'ANNÉE ÉCOULÉE

Lettre de M. Escande

Saint-Louis, le 10 janvier 1894.

Cher monsieur Boegner,

On peut ne pas écrire pour deux raisons, ou bien parce qu'on n'a rien à dire, ou bien parce qu'on a trop à raconter. Ce dernier cas est heureusement le mien, et c'est là ce qui m'excuse et me justifie d'être resté si longtemps sans vous donner signe de vie. La besogne m'est venue coup sur coup, d'un peu tous les côtés, et a tellement absorbé mon temps que, seule, la crainte qu'on se méprenne sur le motif de mon silence, me met la plume en main.

Ma dernière lettre vous parlait de nos fêtes de Pâques et faisait entendre une note joyeuse. Il semblait, en effet, que le vent de l'Esprit voulût souffler sur notre Église et s'apprêtât à gonfler nos voiles. Notre espoir s'est réalisé, dans une certaine mesure au moins, ainsi que je vous le montrerai tout à l'heure; mais en même temps qu'il est venu jusqu'à nous comme un son doux et subtil, c'est-à-dire comme un messager de bénédiction, cet Esprit a soufflé en vent de tempête : il nous a amené l'épreuve et a, pour un moment, brisé nos cœurs. Bien que le journal ait déjà dit un mot de nos tristesses, permettez-moi d'y revenir brièvement avant de signaler nos sujets d'encouragement.

L'hivernage avait commencé plus tôt que de coutume. Dès la mi-juin, les pluies commençaient à tomber et nous ramenaient ces chaudes journées saturées de vapeurs humides qui forment la caractéristique de cette saison-là, et qui, d'ordinaire, n'apparaissent qu'aux derniers jours de juillet.

Tandis que les cultivateurs se hâtaient d'ensemencer leurs

champs pour profiter des premières ondées, la nouvelle que le choléra était à Saint-Louis se répandit comme un coup de foudre. Ce fut dans toute la population noire une consternation indescriptible. Je dis : population noire, car il faut noter qu'à l'inverse de la fièvre jaune, qui s'attaque aux seuls Européens, le choléra — j'entends le choléra ici connu — laisse ceux-ci indemnes pour exercer ses ravages parmi les indigènes noirs. Ceci n'est pourtant pas d'une rigueur absolue puisque, cette année même, une demi-douzaine de blancs ou mulâtres ont été victimes du fléau (1). Ce fléau, après être resté circonscrit dans le quartier nord de la ville, s'est tout à coup porté avec violence jusqu'aux extrémités de l'île et de ses faubourgs, s'attaquant de préférence aux Toucouleurs, lesquels, venant de l'intérieur du pays à Saint-Louis pour y faire fortune, et n'ayant ici ni parents ni amis, s'entassent dix, quinze, parfois davantage, dans des chambres étroites et mal aérées qu'ils louent à des prix dérisoires. C'est par centaines que ces infortunés ont succombé.

Rien de lugubre comme ces civières improvisées qui traversaient les rues à toute heure du jour et de la nuit pour conduire à l'hospice les malheureux atteints du choléra, — comme ces alcatis (agents de police) promenant partout où un cas était signalé, leurs appareils à désinfection, — comme ces grands feux qu'on allumait, le soir, aux coins des rues, et d'où s'échappait une suffocante odeur de goudron ; — comme ces pirogues qui ne cessaient de sillonner les deux bras du fleuve pour porter au champ du repos, sans apparat ni cérémonie, les cadavres des cholériques.

Pour le mois de juillet seulement, les statistiques officielles accusent huit cents victimes.

Une des toutes premières a été la jeune femme de notre ami N..., l'un et l'autre membres de notre Église. Ce ménage, si bien assorti, était une force pour nous, et nous comptions sur son exemple pour montrer aux indigènes de Sôr ce que

(1) Voir année 1893, p. 386.

doit être la vie de famille et un foyer digne de ce nom. Dieu n'a pas jugé comme nous : frappée à cinq heures du soir par le terrible mal, notre jeune sœur s'endormait à minuit, laissant à son pauvre mari un enfant encore à la mamelle, lequel, hélas ! n'a pas tardé à rejoindre sa mère dans le tombeau.

Puis est venu le tour de la doyenne de l'Église, notre brave Ndiago. Vous vous rappelez sûrement cette vieille femme de Ndar-Tout, percluse et presque aveugle qui, pour venir au culte de huit heures, se mettait en route à cinq heures, bien que la distance entre sa hutte et la chapelle fût de vingt minutes à peine, et, après quatre ou cinq haltes, arrivait, heure sonnante, pour prendre sa place à son banc. Il y avait, dans sa manière d'être à notre égard, quelque chose de maternel; elle nous donnait des conseils, nous adressait des reproches. Jusqu'à la fin elle est restée fidèle, en dépit des multiples vexations que ses voisins musulmans lui prodiguaient avec usure. Quand j'appris qu'elle était prise par le choléra je me hâtai de l'aller voir et la trouvai gisante, presqu'inerte; je la soignai aidé de Jean, notre interne, aucun des indigènes que je hélai n'ayant voulu me prêter main-forte, tant ils étaient effrayés ! Au bout de quelques instants, Ndiago s'étant ranimée, je pus prier à son chevet et lui entendre répéter ce qu'elle m'avait dit bien souvent : qu'elle était prête. Puis elle quitta ce monde.

Une épreuve plus douloureuse encore nous attendait : Madeleine, une des plus jeunes et des plus intelligentes (sinon la plus intelligente) de nos élèves, le boute-en-train et la joie de la maison, fut atteinte par le fléau. Cette journée du 10 juillet vivra longtemps dans mon souvenir. L'aube commençait à luire quand on frappe à ma porte. C'est une fillette qui, tout effarée, m'annonce que Madeleine a le choléra. Je cours vers elle et la trouve presque froide. Sur-le-champ, et pendant qu'on cherche le docteur (notre frère Morin était alors en France), nous mettons tout sens dessus-dessous pour éloigner les autres élèves, frictionner notre chère malade, la réchauffer, la ramener, si possible, à la vie. Un moment, il sembla

que nos soins avaient réussi et que Madeleine allait nous être rendue quand, brusquement, vers le soir, une réaction trop violente se produisit et nous l'emporta. Je n'oublierai jamais ce qui suivit : la bière se clouant en bas, sous le préau, à la lueur des bougies ; — le court service funèbre auquel assistaient seulement deux amis du dehors, deux jeunes gens de l'Église et les aînées de nos fillettes, celles-ci toutes tremblantes ; — notre lugubre procession à travers les rues de la ville, à dix heures du soir, cercueil en tête, jusqu'au cimetière distant d'environ deux kilomètres ; — enfin (le cimetière étant fermé) notre mortelle attente d'une heure et demie dans la campagne noire, dont le silence n'était troublé que par le cri des chacals et des hyènes !

Non, il n'est pas possible de se représenter ce que nous avons traversé d'émotions et d'angoisses pendant ces jours d'épreuve, ni les anxiétés qui secouaient nos cœurs, nuit et jour, la nuit surtout, en songeant à nos autres enfants exposés, comme Madeleine, à devenir la proie du terrible fléau. Dieu a eu pitié de nous, et tandis qu'il en tombait encore à nos côtés, à notre porte même, les trésors qui nous restaient nous ont été conservés. Parmi nos garçons et nos filles, plusieurs ont bien ressenti les premières atteintes de la maladie ; mais, prévenus à temps, nous avons pu la conjurer.

L'épidémie, quoique bien diminuée, n'a pas entièrement diparu. Le 1er janvier, un de nos libérés de Béthesda qui, la veille, était venu à la chapelle, mourait du choléra, et pas plus tard que la semaine dernière, une femme, autrefois membre de notre Eglise, succombait au même mal. Ce qui est à craindre, c'est que d'épidémique il ne devienne endémique, c'est-à-dire ne s'établisse à demeure dans la colonie. Demandons à Dieu qu'il épargne au Sénégal, déjà si éprouvé, ce nouveau malheur.

L'avouerai-je ? Cette épreuve, qui était peut-être en même temps un châtiment divin, n'a pas porté chez ceux qui ont été ainsi visités — je parle de la population en général — les fruits qu'on était en droit d'en attendre. Le premier moment

de stupeur passé, et dès qu'ils ont vu le mal commencer à décroître, les indigènes, avec leur insouciance proverbiale, ont repris leurs chansons et leurs danses. La ville n'a pas tardé à recouvrer sa physionomie des meilleurs jours.

Un moment nous avons craint qu'il n'en fût de même pour notre Église. Vous devinez si pendant ces jours d'angoisses nous avons « insisté en temps et hors de temps » sur la nécessité d'être prêt, si nous avons « contraint les gens d'entrer » c'est-à-dire d'accepter le salut, si nos appels ont été persuasifs et pressants! Eh bien, pendant des semaines et des mois il a semblé que nous prêchions dans le désert et que, pour éviter de paraître avoir peur, nos auditeurs s'efforçaient d'oublier la solennité du moment. Ces fruits ont été lents à venir; ils sont venus pourtant, et à cette époque de tristesse et de deuil a succédé pour nous, par la grâce de Dieu, un temps de rafraîchissement et de joie.

Je ne voudrais rien exagérer, ni prendre mes désirs pour la réalité. Néanmoins, ne me sera-t-il pas permis de dire que, parmi nos fillettes, plusieurs nous donnent de la satisfaction et se préoccupent visiblement de leur salut? Une d'elles a même fait le pas décisif et nous avons la conviction que sa conversion est sincère. Son caractère hautain et boudeur s'est transformé au point que, depuis le jour où elle est venue nous déclarer ses sentiments, — et il y a des semaines de cela, — je n'ai pas eu le moindre reproche à lui faire.

L'an dernier c'étaient deux chers garçons qui se donnaient à Dieu, cette année-ci c'est une fille. N'est-ce point la preuve que la rosée du ciel féconde notre travail?

Ce n'est pas tout. Je vous ai parlé, en temps voulu, de ces cinq captives qui, dans l'espace d'une semaine, vinrent frapper à notre porte pour obtenir leur liberté. C'était en juin 1892. Deux d'entre elles sont restées quelques mois sous notre toit, puis nous ont quittés : l'une pour se marier, l'autre pour entrer en apprentissage chez une dame de notre Église. Leur séjour dans la maison de la mission n'a pas été vain. Vers les derniers jours de novembre, j'étais allé à Béthesda pour pré-

sider à l'ensevelissement d'un tout vieux Bambara, mort presque subitement, et j'avais profité de l'occasion pour adresser de sérieux appels à nos libérés rassemblés autour du cercueil. Puis entrant dans la case d'une des jeunes filles dont je viens de parler — celle qui s'est mariée — je m'assis pour causer avec elle, comme je l'avais fait souvent, et au cours de l'entretien lui demandai si elle ne se déciderait pas bientôt pour Jésus. Alors elle, tout simplement, sans hésitation : « Mais je suis décidée, me dit-elle, et je sais maintenant que Jésus est mon Sauveur ».

Quant à son amie Thiané, je la vis entrer quelques jours plus tard dans mon cabinet pour m'apprendre qu'elle aussi s'était convertie et désirait recevoir le baptême. Sa démarche ne me surprit qu'à moitié, car je savais que sa conscience était depuis un certain temps en travail. Mais sa conversion était-elle de bon aloi? N'était-elle pas le fruit d'un entraînement factice, d'une simple jalousie — fort honorable du reste — allumée en elle par l'exemple de celle qui avait été jadis sa compagne d'esclavage? Pour être au clair sur ce point, il suffisait d'attendre et de voir, car Thiané avait bien le caractère le plus difficultueux, le plus batailleur et le plus obstiné qu'on aît jamais connu. Nous avons attendu, nous avons vu, et l'expérience a été concluante : la chèvre est devenue agneau. Thiané s'est dépouillée de ses piquants et ce qu'elle a perdu en exubérance morbide, elle l'a gagné en douceur et en amabilité.

Je sais bien que, trop souvent, cette flamme du premier amour pâlit avec le temps, aussi serait-il téméraire de chanter trop tôt victoire. Et pourtant je ne puis douter que ces conversions soient sincères : il n'y a eu pour les provoquer ni moyens factices, ni surchauffage malsain ; elles sont un fruit de la grâce de Dieu et voilà pourquoi elles nous réjouissent comme elles réjouiront sûrement tous ceux qui suivent nos travaux et ont à cœur l'avancement du règne de Dieu parmi les païens.

Je vais m'occuper sous peu de ces catéchumènes. C'est en

wolof que sera faite leur instruction religieuse, la première de ce genre que j'entreprendrai. Je m'en réjouis d'avance, et me réjouis surtout du jour où ces nouvelles recrues, par le sacrement du baptême, viendront renforcer nos rangs encore si clairsemés.

Puisque j'en suis au chapitre des encouragements, j'ajouterai qu'un de nos hommes de Béthesda se préoccupe, lui aussi, des choses religieuses, et cherche son Sauveur. Je n'ai pas d'auditeur plus assidu ni plus attentif; aussi ai-je bon espoir qu'il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. C'est sa femme qui le retient. Elle aussi a eu sa conscience réveillée, mais elle résiste ou tout au moins elle hésite, car le jour où elle se décidera pour le service de Dieu, il lui faudra régulariser son mariage (ils ont été mariés selon la mode fétichiste, c'est-à-dire devant les anciens du village); de plus, son baptême et celui de son mari entraîneraient celui de ses quatre enfants d'après les règlements de notre Église. C'est donc une grosse affaire pour elle. De là vient qu'elle veut, qu'elle ne veut pas et finalement qu'elle reste dans le *statu quo* et y maintient son mari. Que faire? sinon exhorter encore et surtout prier, prier beaucoup et engager nos amis à nous aider de leurs intercessions pour que nous ayons bientôt une joie semblable à celle qu'eut saint Paul avec le geôlier de Philippes.

Je voudrais m'arrêter là. Je ne le puis, car, hélas! en ce monde les plus belles choses ont leur envers.

(*A suivre.*) B. Escande.

CONGO FRANÇAIS

LA PERTE DU « LUTIN » (1)

Lambaréné, 13 décembre 1893.

Bien cher monsieur,

J'aurais voulu aujourd'hui vous donner des détails sur notre œuvre et sur notre nouvelle station de Lambaréné, mais je dois me borner à quelques mots. Je suis encore sous le coup du grand chagrin que nous venons d'avoir, la perte du Lutin.

Par une nuit de forte tornade l'ancre a dû se briser ou déraper. Entraîné par le courant, le bateau se sera jeté contre un tronc d'arbre et aura coulé.

Vous supposez mon émoi quand le matin, en me levant, je ne vois plus de bateau. Tout surpris, je demande des explications à nos gens, mais ils ne savent rien, sauf que la tornade a été très violente. Sans tarder nous sautons dans une pirogue, Bonzon et moi, et nous partons avec tous nos hommes pour faire des recherches. Les remous, par ces temps de crue extraordinaire, nous font tourner en tous sens, et pour mieux nous rendre compte du chemin qu'a pu suivre le bateau, nous nous laissons dériver sans pagayer, sondant de tous les côtés. Après une heure de vaines recherches nous arrivons à un rapide où deux de nos hommes, partis en avant, ont déjà

(1) Nos lecteurs trouveront en tête de cette livraison une gravure représentant le *Lutin*, dont la perte afflige si vivement nos missionnaires. Ils seront heureux d'apprendre qu'un certain nombre d'amis, émus des désastres qui ont frappé la mission du Congo, se sont cotisés pour nous aider à y porter remède. Nous ne savons pas encore le résultat obtenu ; il est à souhaiter que les dégâts qui se sont produits puissent être réparés sans qu'il en résulte une charge nouvelle pour notre budget.

trouvé la scie, la burette et deux planches du bateau. Là, nous nous engageons dans un tournant du fleuve, à un endroit où le courant atteint une vitesse extraordinaire, et au risque de chavirer, nous pratiquons de nombreux sondages. Mais, hélas! peines inutiles, nous ne retrouvons qu'un morceau de bois de chauffage sur une branche qui affleure l'eau, et nous rentrons profondément tristes et tout bouleversés.

Qu'allons-nous faire sans bateau? Quand on pense aux services qu'un bateau à vapeur est appelé à rendre dans ce pays, où pour toute voie de communication on n'a que le fleuve, on peut dire que la perte de ce bateau est un vrai désastre.

Vous comprendrez, cher monsieur, que nous soyons tristes; mais Dieu sait relever ses enfants et il nous a envoyé un petit rayon de soleil qui nous a fait du bien. Dimanche l'église était bondée; nous ne l'avions jamais vue pleine. Je me suis senti très soutenu en parlant. Les Pahouins étaient aussi venus en grand nombre et ont écouté avec beaucoup de recueillement. S'ils n'avaient pas des instincts aussi belliqueux, beaucoup se convertiraient. Que Dieu veuille toucher leur cœur! Parmi les quatre Pahouins baptisés, il en est un en particulier qui nous édifie chaque fois que nous le voyons. On sent que l'œuvre de Dieu est véritable chez lui et que son cœur est vraiment changé.

Nous allons avoir en janvier notre conférence qui succèdera à la grande assemblée de tous les chrétiens de nos trois annexes. Nous espérons que beaucoup de bien se fera pendant ces réunions. Je vous parlerai tout au long de cela une prochaine fois.

J'ai seulement tenu aujourd'hui à vous faire part de nos peines, le courrier part demain matin et il est tard ce soir.

U. Teisserès.



APRÈS L'INONDATION

Talagouga, 29 novembre 1893.

Lettre de M. Allégret

Bien cher monsieur,

Le texte d'aujourd'hui s'applique bien à nous : « Pressés de toutes manières, mais non réduits à l'extrémité ; inquiets, mais non désespérés... » Depuis le mois d'avril une chose succède à l'autre, et ce dernier mois a été le pire de tous. Je vous écrivais au commencement de novembre que nous étions inondés : le fleuve a continué à monter et nous avons dû abandonner la maison pour nous réfugier sur la colline. Les eaux baissent maintenant, mais dans quel état est la station ! un véritable marécage, dégageant, surtout le matin et le soir, ces odeurs de vase, les plus sûrs véhicules de la fièvre.

Les magasins sont démolis, les cases des hommes emportées, et la maison inclinée, disloquée. Autour des pilotis qui n'ont pas été emportés, le courant et le remous ont creusé dans l'argile, si bien qu'ils sont tout branlants, et ne tiennent que par le poids qu'ils supportent. Enfin, un mois et demi de séjour dans l'eau a rongé, tordu les poutres. La maison était solide, mais elle n'était pas neuve, jugez dans quel état elle est ! Il y aurait de longues et difficiles réparations à faire : changer les pilotis, quelques-unes des poutres, refaire tout le toit, et puis, par-dessus tout, remettre la maison d'aplomb, tout cela pour se préparer à la crue d'avril, pour se préparer à vivre de nouveau un mois dans un marais, en admettant, ce qui est probable, que la crue ne sera pas aussi forte que cette fois-ci ! Ainsi, deux fois par an, il faudra réparer, rebâtir ! Outre que c'est malsain, c'est par trop coûteux.

J'ai déjà commencé à refaire les cases des hommes sur la hauteur, où jamais la crue ne les atteindra ; je suis en train de rebâtir les magasins sur la hauteur également, et je pré-

pare la place pour transporter la maison sur la hauteur aussi.

Je ne pouvais d'abord m'y résoudre, c'était trop pour moi. Au moment où je me réjouissais de voir toute mon installation presque finie et où je commençais à me donner tout entier à l'évangélisation, voilà qu'il faut recommencer; depuis la maison jusqu'au poulailler, tout a été détruit ou si endommagé qu'une réparation serait plus longue qu'une reconstruction. Et puis je suis las du provisoire, pour moi ou ceux qui viendront après moi, il faut que cette partie matérielle de l'œuvre soit enfin achevée.

Aussi j'ai cédé à la nécessité et me suis décidé à changer la maison de place. Par raison de santé d'abord, outre que la maison n'est plus très sûre sur ses pilotis, il est imprudent de se condamner à vivre dans l'eau et la vase au moins deux mois par an! Je pense aussi au mois de février prochain; c'est à ce moment que, Dieu voulant, nous aurons la joie de recevoir le petit hôte que nous espérons : puis-je, en conscience, exposer Suzanne à peine remise et un enfant d'un mois à une inondation certaine?

Raison d'économie ensuite : toutes les réparations qui sont nécessaires à présent coûteront... et ce sera pour recommencer bientôt. Aussi il m'a semblé voir clairement le devoir et je m'y suis mis en soupirant beaucoup, et *seul*, sans même un charpentier indigène!

Je viens d'avoir deux accès de fièvre, les plus forts que j'aie jamais eus, et ils m'ont laissé très affaibli. Aussi je mène une vie impossible depuis un mois et demi. A mesure que les eaux montaient, il fallait sauver tout ce que je pouvais, tout déménager; la dernière nuit que nous avons passée en bas, tous les enfants étaient dans la maison, les hommes sous des abris provisoires; je ne savais plus où loger les hommes et les enfants. Il a fallu construire des cases en bambous, et aussi rapidement que possible. Mais je ne veux pas continuer ces lamentations : en résumé, la station a été ravagée, et je n'ai pas voulu qu'il en résultât trop de retard pour notre œuvre;

j'ai continué comme auparavant en faisant face au jour le jour aux nécessités. Tout n'est pas fini! Loin de là; il reste à loger définitivement nos enfants, à finir les magasins, à réparer toute la scierie, et enfin à reconstruire la maison. Ce que je regrette, c'est que la scierie ne marche pas, elle nous rendrait de tels services en ce moment!

Toutes ces constructions ne doivent pas vous faire trop craindre, cher monsieur, pour notre budget! Ce sont des cases en bambous; le cadre, la charpente seule est en bois, et le bois est abondant ici! Seulement il faut des ouvriers, mais ce n'est pas trop cher, et jusqu'à présent j'ai peu dépensé, très peu. Il y a eu des pertes, objets rouillés, perdus, entraînés, etc.; pertes aussi à cause de toute cette main d'œuvre supplémentaire : mais j'ai fait tout très économiquement, et j'ai sauvé tout ce que j'ai pu. La plus grande dépense a été pour moi en forces et en temps : mes journées y ont passé tout entières, et je ne dis rien des soucis. C'est un désastre, mais pas comme si nos constructions étaient en pierres de taille! La seule dépense un peu forte (2 à 3,000 francs) sera la reconstruction de la maison d'habitation. Une autre dépense, c'est la paie des charpentiers indigènes que j'ai demandés. Mais comme le traitement de Gacon en Europe est moins élevé que son traitement ici, la dépense totale ne sera guère plus élevée.

De plus, le poste de N'Djolé m'est venu en aide : j'ai en ce moment quarante-cinq Oudoumbos occupés aux débroussements; ils me coûtent seulement la nourriture; en outre j'ai eu quelques matériaux, enfin je me « débrouille », comme ils disent à N'Djolé, pour faire aussi économiquement que possible.

Je suis très heureux d'avoir ces Oudoumbos, au point de vue de l'évangélisation; ils écoutent avec avidité tout ce que je leur dis; ils me demandaient l'autre jour de prier Dieu pour eux pour qu'ils puissent retourner dans leur pays. Je leur ai répondu qu'ils pouvaient le faire, que Dieu les entendait tout autant que moi, etc., et j'étais ému de voir le re-

cueillement avec lequel ils écoutaient, l'air doucement heureux comme s'ils entendaient quelque belle musique. Je leur ai fait une séance de lanterne magique, et j'ai tâché de résumer en quelques traits qui puissent se graver dans leur âme le plan du salut, la bonne nouvelle. Ils m'ont demandé instamment, après la réunion, un missionnaire. Puisque nous ne pouvons pas y aller encore, je suis heureux et je bénis Dieu de l'occasion ainsi offerte de préparer le terrain.

Ces Oudoumbos étaient les porteurs d'une mission géologique qui est venue à pied de Franceville à N'Djolé! Là encore j'ai recueilli de précieux renseignements.

1er *Décembre.* — Je reçois une lettre de Teisserès; il n'est pas d'avis qu'on reconstruise la maison, et pense qu'il vaut mieux dépenser même quatre ou cinq cents francs en réparations qui ne serviront que pour quelques mois plutôt que de grever notre premier budget de deux, trois ou quatre mille francs. Je comprends cette pensée, et il m'en coûtait à moi aussi de dépasser notre premier budget, mais il me semblait qu'il y avait *urgence* et *économie* en dernière analyse...

E. ALLÉGRET.



TAÏTI

NOUVELLES RÉCENTES

M. Vernier nous informe par lettre du 9 décembre, que les pasteurs indigènes de Taïti viennent d'être l'objet d'une mesure aussi pénible qu'injuste. Par décision du 2 décembre, le conseil général de l'île a supprimé le traitement colonial de ces pauvres pasteurs. C'est une diminution de 30 francs introduite de force dans un budget dont le montant total ne s'élève qu'à la somme de 45 francs! Nous avons fait parvenir une réclamation à l'autorité compétente afin d'obtenir une réparation. Nous espérons qu'il sera fait droit à notre demande.

M. et madame Brunel nous annoncent de Raiatéa l'heureuse naissance d'une petite fille à laquelle ils ont donné le nom d'Évangéline.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

UN CONSEIL DE JOURNALISTE. — LA QUESTION CAFRE. — GUERRES CAFRES. — L'HEURE PRÉSENTE. — CHRÉTIENS CAFRES. — LE VIEUX GXOYIYA. — LES ÉCOLES SUPÉRIEURES EN CAFRERIE. — CE QU'IL FAUT AUX CAFRES.

« L'interdiction des boissons alcooliques et la création de la propriété individuelle, tels sont les deux éléments principaux de la solution du problème indigène dans la colonie du Cap ». Voilà la panacée dont un correspondant spécial du « Times » conseille l'emploi au gouvernement colonial (1). Le remède est spécialement offert aux besoins de la Cafrerie. Cela est au moins superficiel; mais il est à craindre que le succès soit d'autant plus grand. Les partisans de la protection des naturels ne verront que l'interdiction des boissons alcooliques; or, la constitution de la propriété individuelle, si

(1) Les huit lettres de ce correspondant — une dame qui a parcouru une grande partie de l'Afrique australe — ont eu un succès tel, que le colonel Baille vient de les traduire en français, sous le titre de *Un épisode de l'Expansion de l'Angleterre* (Paris, chez A. Colin, 1893). Dans la sixième lettre (pp. 187-211), l'auteur fait un grand éloge de l'administration de sir Marshall Clarke chez les ba-Souto; l'évolution de cette tribu peut, suivant cet écrivain, servir de modèle à toute l'Afrique australe, et « les missions scolaires du Basoutoland, ajoute-t-elle, ont largement contribué au succès de cette expérience politique et sociale... La mission protestante française de la Société évangélique de Paris, qui, depuis bien des années consacre ses efforts à l'éducation du peuple basouto » (suit un résumé bienveillant de notre activité), est un facteur important dans ce passage de toute une tribu de la sauvagerie primitive à la condition d'ouvriers utiles.

elle était possible, rendrait impossible l'application de la première mesure; car elle disperserait la population cafre, ce que désirent précisément les colons qui convoitent ce bon pays. D'ailleurs, la face et le revers du conseil en question se contredisent : d'une main, on protège les Cafres comme des mineurs; de l'autre, on les émancipe du même coup.

Aussi bien les colons sudafricains et leurs gouvernants se préoccupent depuis quelque temps de la question cafre; elle prend de plus en plus, à leur horizon, l'apparence d'un nuage menaçant. Si mal il y a, il est profond; s'il faut un remède, il doit être radical et atteindre l'âme de la nation cafre.

Le problème se formule en peu de mots. La surface de la Cafrerie en deçà et au delà du fleuve Kei ne dépasse guère quatre-vingt-dix mille kilomètres carrés; les Cafres qui habitent ces districts sont environ huit cent mille. A cela il faut ajouter que la population totale de la colonie du Cap se montait, lors du recensement de 1891, seulement à un peu plus d'un million et demi d'habitants, dont à peine trois cent soixante dix-sept mille blancs, dispersés sur cinq cent soixante-treize mille kilomètres carrés. Donc, près des deux tiers de la population totale de la colonie du Cap vivent dans l'étroite, mais saine, fertile et pittoresque zone que le versant oriental de la colonie forme le long de l'océan Indien; sur ces deux tiers, les neuf dixièmes sont des Cafres. Il suffit maintenant de se figurer, par un instant d'attention, ce que représentent ces chiffres, pour comprendre que les colons, dont la réflexion est aiguisée par l'intérêt, voient là un problème économique d'une importance incontestable; et si l'on ajoute que malgré les nombreuses guerres, malgré la famine de 1858 qui faucha en quelques mois environ trente-cinq mille Cafres, cette population a plus que triplé dans les cinquante dernières années, on finit par trouver assez naturel qu'une certaine inquiétude s'empare de l'esprit de la petite minorité blanche du Cap : un réservoir qui va se remplissant comme la Cafrerie, finit généralement par déborder.

Qu'est-ce que le christianisme a fait pour les Cafres? Voilà un peuple qui n'a pas l'air de dépérir; la vigueur du Cafre, voire même sa beauté physique que nul vêtement ne cache, du moins chez l'homme, font l'admiration de tous ceux qui ont traversé l'une ou l'autre des belles vallées verdoyantes et boisées de la Cafrerie; la vaillance du Cafre, maintes fois déployée dans les guerres coloniales, est égalée par sa vive et souple intelligence et par ses aptitudes dialectiques. On distingue, outre de nombreux clans de moindre importance, quatre grandes tribus cafres, les ama-Xosa (1) et les ama-Mpondo, les deux plus nombreuses; puis, les ama-Mpondomisé et les aba-Tembou. Les ama-Mfengou ou Fingoe, suivant l'orthographe anglaise, sont d'origine zouloue: déracinés après les guerres de Tchaka, longtemps vagabonds et pillards, ils avaient été réduits en servitude par les Cafres; dans la guerre de 1834, ils se joignirent aux Anglais contre leurs oppresseurs, furent affranchis, et se sont multipliés depuis d'une manière étonnante; on en compte actuellement près de deux cent trente mille; ils sont, en tout cas, l'élément le plus assimilable de cette population indigène.

C'est à la fin du siècle dernier que la mission chrétienne a pénétré en Cafrerie. L'héroïque, mais un peu trop original Th. van der Kemp, fut, entre 1799 et 1801, le premier apôtre des Cafres. Quand, en 1816, on reprit cette œuvre, arrêtée brusquement par les intrigues et les calomnies de quelques colons, la guerre cafre de 1818 vint remettre tout en question. Depuis lors, ce que l'on appelle les trois grandes guerres

---

(1) Les lettres *c*, *q* et *x* sont employées dans la transcription du cafre pour exprimer trois clappements différents, sons particuliers aux parlers sudafricains. La langue cafre est, d'ailleurs, avec le zoulou qui n'en forme qu'une variété dialectale, l'une des plus sonores et des plus riches d'entre les langues bantoues connues aujourd'hui. Sa littérature est déjà fort respectable : la dernière édition revisée de la Bible a été imprimée à Londres en 1889, sous ce titre : *Incwadi ezibalo ezingcwele ize zetestamente endala ne zetestamente entsha*, c'est-à-dire « Volume des Saintes-Écritures qui sont le Nouveau Testament et l'Ancien Testament. »

cafres, qui marquent trois grands chapitres dans l'histoire coloniale de l'Afrique australe, ont dévasté périodiquement le pays et ruiné tout établissement européen en Cafrerie. La première fut celle de 1834, après laquelle les Fengou furent reçus dans la colonie; la deuxième, en 1846, coûta cinquante millions à l'Angleterre; la troisième dura de décembre 1850 à mars 1853. Puis, en 1857, un prophète cafre, Mhlakaza, fit croire à son peuple qu'il fallait sacrifier tout le bétail, l'orgueil et la richesse du Cafre, pour devenir capable, avec le secours des ancêtres ressuscités, de jeter à la mer tous les blancs. Quatre cent mille têtes de bétail furent immolées, et les ancêtres ne revinrent pas; mais trente-cinq mille Cafres périrent de faim. Encore une fois, en 1877, ce peuple indomptable eut recours à la révolte ouverte, et la paix ne fut rétablie qu'en 1881. Qui ne comprendrait que le travail apostolique, continuellement interrompu parmi ces populations agitées par une effervescence politique incessante, divisées, mélangées, délogées après chaque nouvelle crise, n'ait pu agir comme il l'eût fallu? Il est même surprenant que les résultats obtenus soient aussi considérables: le tableau ci-dessous indique, avec une approximation suffisante, le niveau apparent actuel du christianisme en Cafrerie.

Il y a, du reste, dans l'état présent de la Cafrerie, quelque chose de dramatique : ce peuple tout entier traverse une crise décisive pour son avenir. Combien il faudrait que l'Église de Jésus-Christ s'émût davantage en face de pareilles situations!

La tradition nationale était jadis une force morale pour le Cafre; la cohésion du clan maintenait l'individu ou lui servait de frein salutaire. Aujourd'hui, la dislocation de la vie tribale a désorienté le Cafre; le nouveau régime a créé un désordre apparent au milieu duquel sombrent les volontés à peine éveillées, flottantes encore, ou éblouies et grisées par l'espace ouvert soudain devant elles. Le lest moral fait défaut à l'individu, le caractère n'est pas formé. L'évolution naturelle le formera par la lutte pour la vie; mais alors le déchet sera de

quatre-vingts pour cent ou plus encore, si quelque mesure législative venait provoquer une désagrégation accélérée. Que peut-on faire? ou mieux, que doit-on faire? Une seule chose sera efficace : mettre le plus d'individus cafres possible

	COMMENCEMENT DE LA MISSION	MISSIONNAIRES CONSACRÉS	PASTEURS INDIG.	CATÉCHISTES	BAPTISÉS OU ADHÉRENTS	COMMU-NIANTS	ÉCOLIERS
Soc. de Londres (1).	1816	2	—	?	Env. 7.500	Env. 1.500	Env. 1.000
Église lib. d'Écosse.	1821	7 5	2 —	21 34	4.302 2.619	2.404 1.735	2.843 2.374
Presbytériens unis d'Ecosse		9	—	31	Env. 1.000 Env. 7.500	Env. 300 2.487	Env. 250 Env. 2.000
Wesleyens.	1823	Env. 20 13	27 21	26 46	41.798 30.200	10.978 7.856	9.231 8.672
Frères moraves . .	1830	11	1	4	1.114 2.089	343 890	902
Soc. de Berlin I. .	1837	4	—	9	1.065	437	280
Soc. p. la propag. de l'Evangile . .	1853	19	9	? ?	Env. 4.000 Env. 6.000	Env. 800 Env. 1.200	Env. 2.000
TOTAUX		90	60		Env. 109.187	Env. 30.930	Env. 29.552

en face de Jésus-Christ; fixer le centre de gravité de leur existence présente en leur communiquant la vie éternelle.

L'heure est donc solennelle pour les Cafres. Il faut sou-

(1) Ce tableau est composé d'après les derniers renseignements officiels tirés des rapports pour 1892 de chacune des sociétés ou Églises qui travaillent en Cafrerie. Malheureusement quelques-uns de ces rapports, en particulier celui de l'agence anglicane pour la Propagation de l'Évangile, sont rédigés d'une manière très négligée ou très insuffisante ; de là les chiffres approximatifs fixés par analogie. Il est probable cependant que les totaux expriment à peu près la situation présente. Là où il y a deux lignes de chiffres en regard d'une société de mission, la première donne les indications du territoire en deçà du fleuve Kei, la seconde, de celui d'au-delà du Kei.

haiter, que dis-je? il faut demander à Dieu que les missionnaires établis en Cafrerie s'en rendent compte. Ici moins que partout ailleurs, il s'agit cependant d'une œuvre rapide et superficielle. Il faudrait, en Cafrerie comme partout, d'ailleurs, des hommes d'élite, des missionnaires consacrés entièrement à Dieu et à leur tâche, produisant autour d'eux par leur vie sainte, par leur extérieur même, comme transfiguré, par la spiritualité calme et vraie de tout leur être, non pas des soupirs stériles, de bons mouvements passagers, des demi-conversions suivies d'affaissements et d'écroulements, mais des conversions complètes, totales; en un mot, il faudrait des missionnaires capables d'engendrer des chrétiens tendant par un effort conscient, énergique, et par conséquent victorieux, à la parfaite stature du Christ.

Cela n'est pas pour dire qu'il n'y a rien de pareil ou même d'approchant en Cafrerie. Les progrès que l'Évangile y effectue en surface sont souvent accompagnés de travail en profondeur. On pourrait citer des exemples nombreux de ces deux manières de s'étendre du christianisme. Chez les ama-Mpondomisé, sur la Ncolosi (Transkei), le missionnaire anglican Alan-G.-E. Gibson fonda, en 1884, la station de Saint-Cuthbert. Il y avait alors dans la région quelque trois cents chrétiens, dont soixante communiants; en 1893, on y comptait mille cinq cent trente-sept chrétiens avec six cent seize communiants (1). L'Église libre d'Écosse, tant pour des raisons topographiques que surtout à cause de l'importance que prend de plus en plus l'œuvre apostolique dans le Transkei, a divisé en deux, à partir de janvier 1894, le consistoire unique qui suffisait jusque-là à diriger les Églises cafres (2). Pour la qualité du christianisme cafre, on peut

---

(1) *The mission Field*, 1893, p. 298. — M. Gibson, chanoine et archidiacre depuis 1886, a été nommé récemment coadjuteur de l'évêque métropolitain de l'Afrique australe à la Ville-du-Cap (*Ibid.*, p. 436).
(2) *The Christian Express*, 1893, p. 115.

méditer cette réponse donnée par le vieux Nathanaël de Béthel (Stutterheim) au Dr A. Kropf, son missionnaire, qui lui demandait pourquoi il aimait la sainte cène : « Afin que mes yeux deviennent clairvoyants, dit le Cafre, afin que je voie mes péchés pour les délaisser, et qu'ainsi notre Seigneur Jésus habite de plus en plus en mon cœur purifié par lui » (1). Comme pendant méthodiste, on peut noter la chrétienne de Tsomo (Transkei) qui dit : « Quand mon cœur est joyeux et confiant, il me faut aller et parler du Christ avec quelqu'un » (2). Il faudrait enfin raconter en détail l'histoire du vieux Gxoyiya d'Auckland, pour montrer de quoi sont capables de simples chrétiens cafres. Il y a environ quarante ans, cet homme avait construit une petite hutte qui devait être un local pour le culte public : la moitié d'un cercle en fer d'une vieille roue de vagon, suspendue à un poteau, lui servait de cloche ; il la sonnait en la frappant avec un morceau de fer et convoquait ainsi les gens du village ; mais on ne venait guère. Gxoyiya avait appris à prier. Il priait, et chaque matin, chaque soir, sonnait sa cloche, quoiqu'il restât seul pour offrir son culte à son Dieu. Il continua de prier. Lentement, on ne sait plus guère comment, cette persévérance triompha. Un auditoire se forma ; bientôt Gxoyiya ne fut plus seul à prier. Enfin, le chef Sékounyana Makalima lui-même se mit à prier. Les temps changèrent ; le vieux Gxoyiya demeura simple et ne cessa pas de prier. Il était vieux, vieux, quand Dieu l'appela, au milieu de l'année dernière. Étendu sur sa couchette, il tenait en ses mains décharnées et débiles une vieille Bible usée qui, pendant de longues années, avait été la seule dans le kraal et le seul compagnon qui parlât à Gxoyiya de l'espérance que rien ne peut flétrir. Péniblement il la souleva ; l'effort, et peut-être aussi l'émotion, le faisait trembler ; il approcha le volume de

---

(1) *Berliner Missions-Berichte*, 1893, p. 175.
(2) *The Christian Express*, 1893, p. 37.

ses lèvres, le baisa, et de sa voix brisée, mais où vibrait aussi quelque chose de la joie céleste qui déjà l'illuminait, il murmura : « Adieu, clef! je les vois grandes ouvertes, les portes du ciel que toi, tu m'as ouvertes. Merci, bonne clef; plus n'ai besoin de toi maintenant! » Et il entra dans la gloire (1).

Il faudrait mentionner maintenant les remarquables développements qu'ont pris les écoles chrétiennes en Cafrerie et l'action qu'elles exercent sur la génération qui monte; mais on ne peut plus guère aujourd'hui que nommer les principaux établissements d'instruction supérieure et spéciale : Saint-Matthieu, à Keiskama-hoek, de l'Église anglicane, où l'on s'occupe beaucoup d'industrie; Healdtown (Fort-Beaufort) et Clarkebury (Transkei), de l'Église wesleyenne, avec environ 300 garçons; Emgwali sur la Kobousi, affluent de droite du Kei, où l'Église presbytérienne unie d'Écosse élève de 70 à 80 jeunes filles; Blythswood sur le Tsomo, affluent de gauche du Kei, avec ses 269 élèves ; enfin et surtout Lovedale, appartenant comme Blythswood à l'Église libre d'Écosse, régénéré par le Dr J. Stewart (2), où, durant l'annee 1893, 572 jeunes gens et jeunes filles, plus 155 enfants, ont reçu une instruction variée et une éducation chrétienne. Ah! qu'un souffle de l'esprit de Dieu passe par là, et la question cafre sera résolue!

C'est pourquoi le conseil qu'un jeune missionnaire, M. B.-J. Brownlee, donnait dernièrement aux élèves de Lovedale (3), est singulièrement plus profond, plus vrai et plus important que l'avis du correspondant du « Times ». Ce qu'il faut aux Cafres, disait-il, c'est le christianisme, le vrai, le vivant, celui que Dieu donne, pas celui que les hommes imaginent. Ainsi le Cafre deviendra une personnalité et sentira naître

(1) *The Christian Express*, 1893, p. 116.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1882, pages 384 et suivantes, et 1891, pages 347 et suivantes.

(3) *The Christian Express*, 1893, p. 190 et suivante.

en lui la conscience de ce qu'il est et de ce qu'il doit faire; et le chrétien cafre comprendra que ce que son Dieu lui demande, c'est qu'il donne sa vie pour son peuple.

Ne se pourrait-il pas qu'en France nous eussions besoin précisément de la même chose?

F. H. K.

P. S. — Il y a quelques mois, nous avons parlé du successeur de l'évêque Crowther, M. J.-S. Hill (v. le *Journal des Missions*, 1893, p. 362). Il vient de mourir, le 6 janvier dernier, avec sa femme, et deux missionnaires de son diocèse ont été enlevés peu de jours après; tous quatre ont succombé au climat de l'Afrique occidentale (*The Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 143).

AVIS

VENTE ANNUELLE

Nous rappelons que la *vente annuelle du Comité des dames* en faveur des missions aura lieu le mercredi 14 et le jeudi 15 mars prochains, à la salle de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle.

Les dames organisatrices de la vente espèrent que le concours des amis des missions résidant hors de Paris ne leur fera point défaut, et qu'ils auront à cœur, comme toujours, d'assurer le succès de leur entreprise. Les *spécialités* des diverses régions sont un des éléments de ce succès, surtout les spécialités alimentaires, destinées au comptoir des comestibles, l'un des plus fréquentés de la vente.

Les objets destinés à la vente doivent être envoyés à madame A. Boegner, 102, boulevard Arago, avant le 8 mars.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18418.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PROCHAINE CLOTURE DE NOS COMPTES

Notre trésorier délégué nous communique, sur notre situation au 20 mars 1894, la note suivante :

Les recettes concernant l'œuvre générale s'élèvent à ce jour à		250.613.10
Les dépenses prévues d'après le budget étant de.	321.800	
Il faut encore recevoir d'ici à l'assemblée générale		**71.186.90**
pour parfaire le chiffre des dépenses . . .	321.800	321.800 »
Les recettes du *Congo*, à ce jour, sont de. .		8.000 »
auxquels il faut ajouter le solde en caisse réservé de l'année dernière		22.600 »
Soit ensemble		30.600 »
Les dépenses prévues s'élevant à	56.000	
Il faudrait encore recevoir.		**25.400** »
pour couvrir les dépenses	56.000	56.000 »
ZAMBÈZE		
Les dons reçus à ce jour s'élèvent à . . .		51.000 »
Le solde en caisse de l'année dernière étant de		3.864 »
On obtient un total de		54.864 »
Les dépenses probables n'étant que de . .		45.000 »
Il y a déjà un *boni* de		9.869 »

Nos lecteurs remarqueront d'abord, avec reconnaissance, que notre situation, depuis un mois, s'est beaucoup améliorée.

Il nous manquait alors 173,806 fr. pour terminer l'année sans déficit; aujourd'hui, en ne tenant compte que de l'œuvre générale et du Congo, cette somme se trouve réduite à 96,566.90. La somme reçue depuis un mois s'élève donc à 77,000 francs.

Un autre point mérite d'attirer l'attention de nos amis : c'est la situation spéciale de l'œuvre du Congo.

En faisant abstraction de cette mission, il nous faut recevoir, nous dit notre trésorier, une somme de 71,186 fr. 90 pour clore l'année sans déficit. Nos prévisions de recettes nous permettent d'espérer qu'avec l'aide de Dieu cette somme nous sera envoyée en temps utile.

Mais depuis l'an dernier, la mission du Congo s'est beaucoup développée, et nous avons eu à supporter des voyages et des frais de premier établissement portant la dépense, pour l'exercice en cours, à 56,000 francs environ. Les fonds disponibles pour le Congo ne se montant qu'à 30,600 francs, nous devrions recevoir, de ce chef spécial, pour éviter tout déficit, une somme additionnelle de 25,400 francs.

Cette situation s'impose à l'attention de nos amis, et tout spécialement de ceux d'entre eux qui prennent un intérêt particulier au Congo. Cet intérêt, hautement manifesté naguère, nous a encouragés à mettre la main à l'œuvre; il ne faudrait pas qu'il se ralentît, maintenant que la mission est fondée.

Nous ne songeons pas, hâtons-nous de le dire, à considérer les 8,000 francs reçus cette année pour le Congo comme donnant l'exacte mesure des efforts faits dans nos Églises pour cette mission. Pensant avec raison que la distinction entre les fonds du Congo et ceux de l'œuvre générale ne devait pas être maintenue, bien des amis auront volontairement omis de spécifier la part de leur don qui est destinée à cette œuvre.

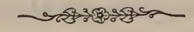
Il n'en est pas moins vrai qu'en décidant, à la suite des appels qui nous ont été adressés et où nous avons vu l'indication claire d'un devoir, la création de la mission du Congo, nous avons escompté un accroissement de ressources corres-

pondant à la dépense que nous allions encourir. Nous comptions en particulier, pour cette augmentation de recettes, sur les chrétiens de France, et notamment sur ceux d'entre eux qui avaient rappelé avec insistance nos devoirs envers les païens de nos colonies.

Jusqu'à présent, ces prévisions ne se sont confirmées qu'en partie. Il appartient à nos Églises de nous montrer que nous ne nous sommes par trop avancés en comptant sur leur appui pour *faire face à tous nos devoirs, anciens et nouveaux.*

Qu'on ne s'y trompe pas. Une mission nouvelle, que ce soit celle du Zambèze ou celle du Congo, ne se fonde pas par l'enthousiasme, mais par le sacrifice. Il faut qu'à chaque progrès extérieur de l'œuvre correspondent, à l'intérieur, un progrès dans le renoncement et des enrôlements dans l'armée de ceux qui prient et de ceux qui donnent.

Amis de la veille, amis du lendemain, montrez, d'ici à notre fête annuelle, que vous êtes avec nous pour garder et faire fructifier le champ, *tout le champ* que Dieu nous a confié !



VENTE ANNUELLE

Nous avons la joie d'annoncer à nos amis que le produit de la vente des 14 et 15 mars est de 20,630 fr. 75, pour les deux jours de vente. Ce résultat, de 806 francs supérieur à celui de l'année précédente, sera encore modifié par des rentrées ultérieures.

Nous exprimons notre profonde reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à ce beau succès : aux dames organisatrices de la vente et aux nombreux collaborateurs et collaboratrices qui, à Paris ou dans les départements, ont, par leur travail et leurs soins dévoués, assuré la réussite de cette entreprise.

PROCHAINES ASSEMBLÉES

Nos lecteurs trouveront d'autre part l'avis indiquant le jour et l'heure de nos assemblées annuelles.

Nous nous sentons pressés de recommander ces assemblées à nos amis. Qu'ils y viennent nombreux : ils témoigneront par là de l'intérêt qu'ils portent à notre œuvre et encourageront ceux qui la dirigent.

Ces réunions sont d'une utilité pratique et directe. Elles permettent de se rendre compte de la marche de nos travaux pendant une période de douze mois. Constater, d'une part, ce qui a été accompli et, de l'autre, ce qui reste à faire encore, doit être le besoin de tous ceux — et ils sont nombreux — qui ont à cœur le développement de l'œuvre.

Quant au programme de ces assemblées, il comporte, comme d'ordinaire, deux séances, notre *Assemblée annuelle* qui aura lieu cette fois à la chapelle Taitbout, et la *Réunion familière* qui offre aux amis des missions une occasion de se rencontrer au siège même de notre Société.

Outre les allocutions présidentielles, le rapport abrégé, le compte rendu financier, nous aurons le plaisir de faire entendre à nos amis, au cours de ces deux séances, les communications de deux, ou même de trois de nos missionnaires. L'ordre du jour détaillé de ces assemblées sera communiqué en temps utile au public.

Enfin, la période des assemblées et des conférences pastorales sera ouverte par une *réunion de prières* qui aura lieu le *lundi* à la Maison des Missions, et où plusieurs de nos frères voudront sans doute se donner rendez-vous pour implorer la bénédiction de Dieu sur tous les travaux de cette importante semaine.



PROCHAINS DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

M. et madame *H. Jacot*, actuellement en congé, s'embarqueront, Dieu voulant, à Marseille, le 25 avril, pour rejoindre leur

poste à Lambaréné. Ils seront accompagnés par M. et madame *D. Forget*, dont nous avons annoncé il y a un mois le prochain départ à destination du Congo français. M. Forget sera consacré au saint ministère le 29 mars prochain (1).

Quelques jours avant nos missionnaires du Congo, le 21 avril, M. et madame *Henry Dyke* s'embarqueront à Plymouth pour l'Afrique du sud.

M. et madame Dyke viennent de faire un court séjour à la Maison des Missions, qui les possédera encore quelques jours avant leur départ. En ce moment, ils sont occupés à visiter nos amis de l'Est de la France, de l'Alsace et de la Suisse.

M. Dyke a achevé la laborieuse tournée qu'il avait entreprise en Angleterre et en Écosse pour intéresser les chrétiens de ces pays à notre œuvre du Lessouto, et spécialement à la partie de cette œuvre qui est faite par des ouvriers indigènes. M. Dyke a réussi dans une réjouissante mesure, non seulement à provoquer des dons, mais à consolider et à développer la petite organisation auxiliaire qu'avaient établie, au cours des dernières années, divers délégués de notre Société.

Avec M. et madame Dyke doit partir Miss Howie, jeune Écossaise qui désire apporter à l'œuvre du Lessouto le concours de sa bonne volonté, sans qu'il en résulte aucune dépense pour notre Société.

LESSOUTO

LA CAISSE CENTRALE DES ÉGLISES DU LESSOUTO

Notre mission du Lessouto est en voie de doter les Eglises qu'elle a créées d'une institution de la plus haute importance, quelque modestes que doivent en être d'abord les propor-

(1) Voir les annonces de la couverture.

tions; nous voulons parler d'une caisse centrale destinée à salarier les ouvriers indigènes, pasteurs, évangélistes et instituteurs non payés par l'administration.

Jusqu'à ce jour, chacune des Eglises du Lessouto était indépendante des autres; le seul lien qui les unît toutes en un faisceau c'était la Conférence de nos missionnaires.

Le synode, qui est le représentant et l'organe naturel de l'unité d'une Eglise, n'avait pas été convoqué depuis ses deux sessions de 1872 et de 1875. En matière financière, tout particulièrement, chaque district missionnaire était isolé, pourvoyant comme il le pouvait, au moyen de ses contributions locales, au salaire de ses évangélistes indigènes.

Il résultait de cet état de choses, outre l'absence de tout lien organique établissant une solidarité réelle entre les Eglises, une inégalité des plus fâcheuses entre les ouvriers indigènes. Les districts encore presque entièrement païens, nécessitant, par conséquent, un réseau d'annexes plus étendu et un personnel nombreux d'évangélistes, n'avaient, pour défrayer cet outillage coûteux, que les maigres collectes d'une Eglise de création récente et peu nombreuse; de là des salaires dérisoires. Ailleurs, au contraire (bien que sur peu de points), les ressources dépassant les besoins stricts, les traitements étaient beaucoup plus élevés.

Il devenait indispensable d'unifier cette organisation trop bigarée. C'est ce qu'ont compris nos frères du Lessouto, et après plusieurs années de travaux, une commission composée de MM. A. Mabille, Germond, Ellenberger, Kohler et Jacottet, vient d'aboutir à un règlement qui sera soumis au vote de la Conférence, après avoir été examiné une première fois par le Comité.

Tout permet d'espérer que le travail considérable de la commission, et les efforts de son dévoué secrétaire, M. Ed. Jacottet, qui depuis bien des années s'est constitué le champion de la caisse centrale, produira un résultat durable et utile à nos Eglises du Lessouto. Nous pourrons ultérieurement revenir à la question de la caisse centrale, et expliquer

avec quelque détail la pensée maîtresse et les rouages de l'organisation projetée. Félicitons, en attendant, nos frères du Lessouto d'avoir su créer une institution appelée à rendre les plus grands services et qui constitue à sa manière un progrès aussi considérable, dans la voie de l'autonomie où doit aboutir toute Eglise dont la croissance est saine, que le pastorat indigène lui-même.

AUX AVANT-POSTES DE LA MISSION

Relation d'un voyage dans les Hauts-Maloutis par M. H. Dieterlen (1)

Morija, 26 octobre 1893.

L'étape d'aujourd'hui nous conduit chez un certain Mokotcho, qui demeure dans une espèce de cul-de-sac formé par de hauts précipices. C'est un coin d'un pittoresque achevé. Et l'on nous dit que l'avant-veille une panthère a dévoré un chevreuil tout près du village. C'est un détail, et pourtant cela fait de l'impression. Voir une panthère en liberté, ce serait évidemment intéressant, quoique un peu dangereux, et un homme qui a vu une bête féroce au naturel se croit d'un cran plus haut que le commun des mortels. Faute de grives on mange des merles; la panthère que nous n'avons pas vue, mais qui a passé par ici avant-hier, c'est un coup de pinceau de plus au tableau de nos voyages.

Mokotcho a été très hospitalier; non seulement il nous a cédé une de ses huttes, mais il a poussé le zèle jusqu'à nous donner une chèvre, que nous nous sommes gardés de refuser. Mais le pauvre homme a une triste histoire. Il a été autrefois membre de nos Églises, et portait le nom de Josué. Puis il a fait naufrage comme son père Tsiou et d'autres, et est graduellement retourné au paganisme où il est maintenant jusqu'au cou, envoyant ses enfants à la circoncision, et poly-

(1) Voir la livraison de mars, p. 104 et suiv.

game, et le reste. Il est si facile de faire tout cela quand on est perdu au milieu des montagnes et loin de toute influence religieuse! Pendant le culte, il chantait pourtant la basse d'un de nos cantiques, et il me dit qu'il lisait encore son Nouveau Testament. Y aurait-il encore une étincelle sous les cendres froides?

Sa femme était catéchumène au Lessouto, elle est devenue paroissienne de C. Motébang, après avoir gardé sa foi tant bien que mal dans le milieu païen où son mari l'a enfermée. Elle est maintenant baptisée, et nous espérons bientôt établir une annexe près du village. L'évangéliste aura à parcourir les villages de la région, ce sera une rude tâche; trouverons-nous facilement un homme qui s'en charge?

Car il n'y a pas à dire, il faut du dévouement pour quitter la plaine du Lessouto, sa maison, ses champs, sa famille, les facilités qu'offrent nos stations et annexes à quiconque est chrétien ou veut le devenir, pour s'établir dans un coin perdu des Maloutis, loin de toute ressource matérielle ou spirituelle, et pour consacrer sa vie à prêcher l'Évangile à des païens revêches ou indifférents. Et cela pour 375 francs par an! Depuis que j'ai visité ce pays, je me sens un redoublement de respect pour ceux qui ont été s'y fixer, et surtout pour leurs femmes qui ont vraiment la vie bien dure. Je comprends que parfois ils jettent un regard de regret sur le Lessouto qu'ils ont quitté, et qu'ils ne soient pas amoureux de leur nouvelle installation. Et je me demande si nous, auxquels on attribue si généreusement en Europe une grande dose de renoncement, nous consentirions facilement à nous établir dans les Maloutis, même avec des avantages matériels dont ne jouissent pas nos aides indigènes.

C'est en quittant Mokotcho que nous avons monté le fameux « Passe-moi le mouchoir », que nous n'avons pas trouvé plus fatigant que bien d'autres montées aussi raides. Mais chacun vit de sa réputation, qu'elle soit méritée ou non. Il nous a fallu sept heures pour arriver à Moloumong, au lieu de quatre, que nous avait indiquées Motébang; sept heures chaudes

et longues, qui n'en finissaient pas, précisément parce que nous voulions qu'elles finissent vite. Nous n'avons été égayés que par le nom d'un chef de village qui s'appelle « Quinze » ! Pourquoi pas quatorze ? Et où ce Mossouto a-t-il ramassé ce nom bizarre, comme un autre du même district qui s'appelle « Déjeuner » ?

Moloumong fait l'effet d'être un peu au bout du monde ; on a l'impression d'être très loin de la civilisation, sensiblement plus qu'à Séhonghong. Ainsi, notre pasteur indigène ne possédait ni thé, ni café, ni sucre, ni chandelle, ni allumettes, car pour se ravitailler, il faut faire un vrai voyage, et par quels chemins !

La population de Bassoutos est peu considérable, mais il y a passablement de terrains arables qui sans doute attireront petit à petit de nouveaux colons. Par contre, sur la rive droite de l'Orange habite un clan important de nègres, proches parents des Bassoutos : les Batlokoas de Lélingwané, qui occupent quelque chose comme 95 villages, installés le long des cours d'eau et sur les premiers contreforts des montagnes. Ce sont des gens fort à plaindre : les Bassoutos ont autrefois dispersé leur tribu, puis les Anglais les ont chassés de Matatiélé ; à peine étaient-ils installés sur le Haut-Orange, que les Bassoutos leur ont signifié l'ordre de passer la rivière et d'occuper un district montagneux. Aussi gardent-ils une grande rancune contre blancs et noirs. Leur chef est profondément hostile à l'Évangile et ne permet pas qu'on établisse chez lui une annexe ou une école. C'est lui qui, en 1880, pendant la guerre dite des fusils, tua en bataille rangée un résident anglais, lui coupa la tête et la mit dans son sac pour en faire hommage à son chef Letsié et prouver ainsi sa fidélité aux Bassoutos. Letsié, qui ménageait la chèvre et le chou, refusa de recevoir ce beau cadeau, et cette pauvre tête de décapité a sans doute été jetée dans un coin des montagnes. Il faut dire que les braves de la Colonie du Cap avaient, l'année précédente, fait bien pis que cela au cadavre du chef Moorosi, quand ils prirent d'assaut sa montagne près de la Sébapala.

Quoi qu'il en soit, ces deux ou trois mille Batlokoas sont là à notre portée, et païens. Il paraît que plusieurs d'entre eux désirent qu'on les instruise, et que le chef seul fait obstacle. Ouvrir ce district, vaincre les répugnances de ce chef, placer des évangélistes, des instituteurs dans les endroits accessibles aux gens, voilà une belle tâche à entreprendre. Je sais bien que si Lélingwané nous ouvrait son pays, nous serions très embarrassés faute de fonds. Mais pour les fonds il faut compter sur la grâce de Dieu et sur le bon cœur des chrétiens. Si l'on devait toujours attendre, pour entreprendre une œuvre religieuse, que l'on ait la poche bien garnie, on ne ferait jamais rien. Ainsi nous ferons le siège du pays des Batlokoas, et quand nous aurons enfoncé la porte, nous espérons que les écus nécessaires y passeront avec nous.

Nous sommes restés cinq jours à Moloumong, cinq jours à ne pas faire grand'chose. Nous avons examiné l'école, où se trouvent plusieurs jeunes hommes Batlokoas, les uns mariés, qui demeurent chez C. Motébang et y vivent de maïs bouilli et d'eau fraîche. Nous avons visité, à pied, les environs, examiné l'emplacement définitif de la station, du moins celui que nous proposons au chef Rafolatsané. Le dimanche, nous avons eu un service auquel ont assisté une centaine de personnes. Nous avons fait de la géographie, pris des renseignements, relevé les noms de tous les villages de la région, causé de l'avenir, des annexes à fonder, des chrétiens déjà groupés, au nombre de dix-sept, avec sept catéchumènes.

Tout cela par un temps désagréable au possible. D'abord la pluie sur les montagnes qui nous séparent de la colonie de Natal et qui nécessairement viendra nous rendre visite. Puis le vendredi, la neige, une neige d'abord farouche, chassée par un vent piquant qui anéantit les Bassoutos et les rend impropres à tout travail. Le soir, cette neige paisible et obstinée qui tombe silencieusement, prétendant ne déranger personne, discrète et toute blanche, mais qui peu à peu couvre le sol, et s'empare de tout le pays.

Dans notre chaumière nous sommes assez embarrassés, la

porte est une mince claie de roseau, la fenêtre (pas plus large que ma tête) est fermée par une natte de jonc. Vous ouvrez la porte, le vent se jette sur vous, vous fait grelotter. Fermez la porte, vous êtes dans les ténèbres. Le soir, le vent qui passe partout fait fondre trop rapidement la bougie qu'on économise. Que faire? Nous avons choisi le meilleur parti, nous nous sommes fourrés sous les couvertures à sept heures du soir et nous y sommes restés jusqu'à sept heures du matin, dormant ainsi le « tour du cadran », comme on dit en Suisse, et peut-être en France. Douze heures au lit, cela ne nous arrive pas souvent, Dieu merci! Ce qui m'étonne le plus, c'est que de ces douze heures j'en ai bien dormi dix comme un innocent poupon. Mais il faut dire à ma décharge que j'avais une paillasse.

La question du jour c'est de savoir si nous pourrons retourner au Lessouto? Prendre la route directe, impossible, car les rivières sont pleines et il y en a de grandes que nous ne pourrions pas passer. Suivre les plateaux, où ces rivières prennent leurs sources? ce serait préférable, mais comment s'en tirer, si la neige ne fond pas?

Puis les gens du pays ne sont pas d'accord : les uns disent que l'Orange a trop d'eau pour qu'on puisse le traverser, les autres affirment qu'il est parfaitement guéable. Nous avons été examiner le gué, mais il se trouve que ce n'est pas celui dont parlent les autres; on contredit nos renseignements, c'est à n'y plus rien comprendre, mais très compréhensible parce que nous parlons de choses différentes en croyant parler de la même; tout comme des gens qui discutent, s'échauffent, se fâchent, et qui ne s'entendent pas, parce qu'ils n'ont pas commencé par expliquer de quoi ils parlent et par préciser leurs idées et le sens qu'ils donnent aux mots.

On verra lundi. Lundi nous emballons vêtements et nourriture, ne pouvant qu'accepter avec reconnaissance les miches de pain que la femme de Motébang nous a préparées, sans autre four qu'une marmite où elle a trouvé moyen de faire cuire je ne sais combien de pains. Il pleut, il pleut, ce n'est

pas réjouissant, mais il faut avoir, coûte que coûte, derrière nous l'Orange et la Séaté, sous peine de devoir faire un voyage de quatre jours pour trouver le premier bateau et passer l'Orange. Ce n'est pas un départ, c'est une fuite. Nous avons renoncé à visiter une annexe, quoiqu'un honnête chrétien nous ait promis de nous donner un mouton à notre passage. La neige a fondu, mais nous avons la boue qu'elle a produite et celle que fabrique la pluie. Enfin, tant pis, on verra!

L'Orange nous a été clément, nous l'avons passé sans encombre, conduits par l'instituteur Robert qui porte en bandoulière un fusil emballé dans une peau de singe. Nous avons monté des montagnes et passé deux cols, descendu vers la Séaté que nous voyons à nos pieds. Un fort orage nous rencontre un peu avant la rivière, et une bonne averse nous condamne pour un moment à l'immobilité. Mais à quelque chose malheur est bon. Deux hommes sont arrêtés comme nous, deux hommes qui connaissent le gué et que nous suivrons où ils passeront. Voilà la Séaté derrière nous, et après une marche de six heures, très fatigante pour les chevaux, nous arrivons chez le petit chef Lékounya, dont le nom est marqué sur la carte du Lessouto de Krüger. La pluie a cessé, mais le vent n'en souffle que mieux. Lékounya met à notre disposition une hutte et s'y installe avec nous pour faire la causette et attraper quelque chose à manger. En matière de balayage, on a étendu sur le sol une peau de bœuf non tannée, dure et faisant ressort. Elle nous servira de porte puisque notre château n'en a pas. Et quant à la propreté, on n'y regardera pas de si près. Nous n'avons pas le droit d'être difficiles, car nous sommes passablement crottés nous-mêmes, et, tant qu'il n'y a pas de vermine, tout va bien.

Nous avons fait un culte avec les gens de Lékounya, qui ne savent rien de l'Évangile, quoiqu'ils aient très longtemps demeuré au milieu de fermiers chrétiens. Ils gardaient les moutons du Boer et arrosaient ses champs ; on ne leur de-

mandait que cela ; quant à s'occuper de leurs âmes, je pense que cette idée même n'a jamais germé dans la cervelle de ces maîtres chrétiens ; ils auraient ri si on leur en avait parlé. Aujourd'hui les choses ont passablement changé, et les Boers de l'Etat Libre ont fini par croire que les nègres étaient aussi appelés à être enfants de Dieu, « sans toutefois devoir entrer dans le même ciel que nous, » ajouteraient plusieurs. C'est beaucoup, et voilà une tâche qui s'efface peu à peu, un préjugé excusable à certains égards et à certaines époques, mais qui aujourd'hui serait un anachronisme et un scandale.

C'est chez Lékounya que j'ai entendu ce joli mot d'un païen qui croyait savoir les choses. Un camarade lui dit : « Qui sont ces blancs ? » L'autre de répondre : « Tu ne sais pas ? Ce sont les missionnaires du Lessouto. Ce sont eux les grands évêques ! » On pense si j'ai savouré ce titre de grand évêque !

Mardi (le 3 octobre), nous partons de bonne heure. C'est le grand jour : il faut passer les hauts plateaux et arriver près du Lessouto. Mais avant de passer les plateaux, il faut y arriver, et c'est là que commencent nos difficultés. Au bout de deux heures d'une montée, en somme anodine, voilà trois chevaux qui battent de l'aile, les chevaux de nos trois garçons. « Les chevaux sont fatigués, » dit Titimissi, et quand on entend cette nouvelle au milieu d'un voyage, on n'est pas content du tout. Le cheval est fatigué, cela ne veut pas dire qu'une heure de repos ou quelques coups de cravache le mettront en état de continuer la route, cela signifie qu'il est fourbu, qu'il ne peut plus avancer, et qu'on sera obligé de le laisser là où il est, au bord du chemin. On a beau le tirer par la tête, le pousser par derrière, le frapper ou le caresser, tout cela ne le repose pas. Nous en avons laissé un au milieu de la montée, un second sur le plateau, un troisième, le lendemain, pas loin du Lessouto, et ce troisième, il n'était pas à moi, je l'avais loué ! Pense quel beau prix le propriétaire en demandera, me disais-je, si sa bête se perd ou meurt

là où tu la laisses. Je me hâte d'ajouter que, avant-hier, nous avons vu revenir ces trois pauvres bêtes, ramassées par un garçon. Nous avions, depuis Kalo, fait des arrangements et promis bonne récompense à qui irait les chercher et les trouverait. Nos promesses ont tenté les amateurs et leurs espérances n'ont pas été déçues. Voilà donc chacun content, en particulier les propriétaires des chevaux.

Notre déjeuner a été agrémenté par le tapage de singes qui, perchés sur les rochers, nous envoyaient des volées d'insultes auxquelles nous ne comprenions rien, le capitaine américain Carter (comment s'appelle-t-il?) n'ayant pas encore tout à fait découvert le langage des singes. Comme carte de visite, nous avons laissé là une boîte de conserve vide, essayant de nous figurer les grimaces que feraient les singes en la manipulant; mais c'est leur affaire.

Là-dessus, nous avons marché toute la journée dans un sentier boueux, parfois dans la neige, avec un vilain vent froid qui nous arrivait en face avec une force très désagréable. Le vent, c'est une de mes épreuves; cette force aveugle, brutale, bête, me déroute. Sans doute, pour nous qui croyons au Dieu créateur et conservateur de l'univers, le vent ne souffle pas pour rien; il a sa mission, il fait son œuvre. Mais, tout en croyant cela, on ne peut s'empêcher de le trouver brutal et bête. Tant de tapage pour rien! Cela n'en finit donc pas? A quoi bon ces colères? Voilà ce qu'on pense quand on en a pour des heures à lutter contre le vent.

Par contre, j'ai eu pendant cette journée et la suivante deux impressions bienfaisantes. Traverser un pays absolument sauvage, froid, rocailleux, avec de larges plaques de glace collées aux rochers et sans trace de vie humaine ou animale, cela vous fait un effet pénible. On se sent perdu et je crois bien qu'on est mal à son aise. Tout à coup, j'ai vu un petit oiseau se poser sur un rocher, il nous a lancé quelques notes de son petit chant et il s'est enfui comme effrayé de son propre courage. Cela m'a été au cœur et m'a fait du bien. J'ai pensé alors à la valeur des témoignages d'affection

que nous recevons dans la vie si souvent pénible pour beaucoup de mortels. Un mot aimable, un sourire, un regard, une poignée de main sympathique, cela fait souvent un bien énorme et cela encourage. Ah! que nous avons tort d'être si peu aimables! Et combien nous devons nous faire un devoir d'être aimables envers tous!

Et puis, aucun de nous ne savait le chemin. Seulement on nous avait dit et redit : Il n'y a qu'un chemin, celui où vous entrez ici. Le « il n'y a qu'un chemin » nous a été plus précieux qu'un guide expérimenté. Quand il faisait des détours et nous conduisait dans une direction qui nous étonnait, nous disions : Il n'y a qu'un chemin, donc nous allons bien. Qu'il descendît dans un ruisseau ou grimpât une montagne, nous disions encore : Il n'y a qu'un chemin, nous arriverons au Lessouto. Et pour arriver à la vie éternelle, me disais-je, il n'y a qu'un chemin; Celui qui a dit : Je suis le chemin. Que la vie soit difficile ou non, qu'il y ait des obstacles, des épreuves, des combats, peu importe, il n'y a qu'une manière d'arriver au bonheur éternel, et cette manière, c'est la vie chrétienne et l'œuvre de Jésus. *Il n'y a qu'un chemin*, cette parole m'a trotté par la tête et par le cœur pendant des heures, et avoir eu cette impression binfaisante vaut pour moi tout ce que ce voyage a pu avoir de fatigant ou de désagréable.

Nous voulions aller coucher dans une caverne dont on nous avait vaguement indiqué la situation. Mais la nuit nous a surpris au bord d'un ruisseau et nous nous sommes subitement vus forcés de camper où nous pourrions. Tout le pays était en boue à cause de la neige fondante. Nous avons cependant avisé uu coin moins humide et couvert de petites broussailles qui au moins nous fourniraient de quoi faire du feu. Nous avons rapidement monté ma tente, fait une belle flambée et l'indispensable tasse de café. La nuit a été peu agréable. Je me suis réveillé tout grelottant et avec l'impression que j'absorbais toutes les maladies possibles et imaginables. Mais j'ai constaté que ma couverture était sèche et

que les broussailles que j'avais étendues sur le sol détrempé formaient un matelas à l'épreuve de l'humidité. Cette constatation a calmé mon imagination et réchauffé mon corps; j'ai dormi convenablement. Seulement, à quatre heures du matin nous étions déjà debout autour d'un magnifique feu, écoutant les aboiements d'un chacal qui hurlait dans les rochers.

Nous avons plié bagages sans tarder, passé une rivière, grimpé un raidillon assez fatigant, descendu dans un ruisseau, avalé une autre montée très raide avec un violent vent froid (car nous sommes à plus de 3,000 mètres au-dessus du niveau de la mer), charriant brouillard et grésil, avec une arrière-garde de tonnerre qui nous faisait prévoir un orage soigné. Puis un col, une longue gorge, une grosse rivière que nous avons prise pour la Hololo, qui coule au Lessouto, et qui était la Malibamatsou, affluent de l'Orange. Et ainsi de suite jusqu'à un dernier col, d'un pittoresque rare, flanqué de beaux rochers taillés à pic et déchiquetés en dentelles ou en castels démantelés. Après cela, une descente presque à pic, culbutant sur des rochers, secoués par une rafale à décorner les bœufs, et toujours à nos pieds une plaine rougeâtre d'où nous arrivent des bouffées de chaleur: le Lessouto.

Enfin, à six heures du soir, nous débarquons dans un village du district de Kalo. Le chef est tout ahuri de nous voir et déclare qu'il n'a pas de hutte à nous prêter. Qu'à cela ne tienne, nous coucherons à la belle étoile; il fait chaud, le vent est tombé, et après dix heures de selle et de froid on dort bien partout. Nos soldats du Tonkin et du Dahomey en voient bien d'autres, voilà ce que je me dis toujours quand j'ai à faire quelques jours de voyage un peu rude. Penser aux autres et comparer son sort au leur, c'est un excellent remède contre la fatigue et le mécontentement. Nous perdons si facilement la notion des proportions et nous croyons si vite que nous sommes malheureux ou intéressants!

Enfin, le jeudi, nous arrivons à Kalo, où Christeller nous

fait une réception et un dîner comme peu de célibataires savent en faire. Se trouver dans une maison avec portes et fenêtres, ne plus avoir à penser à ses chevaux ou au chemin, palper et lire des journaux, tout cela semble étrange après trois semaines de pérégrination dans les montagnes. On en jouit, un peu dépaysé, et puis on entre tout naturellement dans le train-train de la vie, et bientôt c'est en pensant aux jours passés que l'on s'étonne et qu'on croit rêver.

Le 30. — Je vous fais grâce du retour de Kalo à Morija. Du reste, il faut que je songe à la préparation de mes leçons pour demain, car mon école est rentrée et nous avons repris nos occupations ordinaires.

En fait d'incidents survenus depuis ma dernière lettre, il faut signaler un orage qui nous a donné des émotions. Il n'a pas été long, mais la foudre a frappé à 100 mètres de notre jardin, sur le chemin, et elle est tombée sur un arbre du jardin de M. Wells, notre marchand, à 10 mètres de la maison. Un orage précédent avait tué cinq personnes dans les environs, et on signale des cas de ce genre du côté de Cana. Les orages du Lessouto ne sont pas tendres, vous voyez.

J'ai eu hier un dimanche selon mon cœur. J'ai pris ma canne et suis allé dans un village païen à une heure et demie d'ici. Rien que cette marche solitaire à pied, avec mon Nouveau Testament, est pour moi une jouissance; chez les païens je suis dans mon élément, et mon cœur s'épanouit de nouveau. Ceux que j'ai vus hier m'ont intéressé; j'ai fait une causette intéressante avec trois femmes et un homme, puis un culte avec sept personnes; un autre avec treize. En rentrant, j'ai rencontré sept grandes filles qui arrachaient des racines dans un champ. Je les ai abordées, nous nous sommes assis sur le gazon et cela m'a fait un joli petit service d'évangélisation, causerie suivie d'une exhortation paternelle et de la prière. Ce genre d'activité missionnaire me plaît infiniment, et si je n'avais d'autres devoirs je m'y consacrerais tous les dimanches.

H. DIETERLEN.

ZAMBÈZE

A LA VEILLE DU DÉPART POUR LE ZAMBÈZE

Lettre de M. Eugène Béguin.

Thaba-Bossiou, 19 février 1893.

Cher monsieur,

Nous voilà arrivés à la fin de notre séjour au Lessouto. Ce temps passé ici s'est écoulé avec une bien grande rapidité; il nous semble qu'il n'y a que quelques jours que nous arrivions, et cependant, il y a de cela déjà six semaines.

Pendant notre séjour, nous avons visité plusieurs stations. De Thaba-Bossiou, nous nous sommes rendus d'abord en wagon à Morija, où j'ai laissé ma femme, tandis que j'allais à cheval visiter les stations de Makéneng, Siloé, Thabana-Moréna et Hermon. Rentré à Thaba Bossiou, j'en repartais tôt après pour visiter le nord du Lessouto : Cana, Léribé et Bérée.

J'ai beaucoup joui de ces visites. Sans parler de l'accueil fraternel que j'ai rencontré partout, c'était pour moi un grand plaisir que de voir ce qui a été fait dans ce pays-ci par la mission; c'est aussi un grand encouragement, car nous avons l'assurance que ce que l'Évangile a fait ici, il le fera également au Zambèze.

Nous quitterons, D. V., Thaba-Bossiou mercredi prochain, 21 février, allant d'abord à Morija, où nous trouverons nos compagnons de voyage. Ils sont assez nombreux : c'est d'abord M. et madame A. Mabille qui nous accompagneront jusqu'à Vrybourg, cela, pour répondre à un vœu que vous aviez exprimé à la Conférence du Lessouto. Nous en sommes très heureux, car un homme comme M. Mabille nous sera bien utile pour organiser notre expédition. Nous aurons aussi, comme compagne de route, mademoiselle Louise Keck, qui vient au Zambèze rejoindre sa sœur, madame Goy. De plus, il y aura deux évangélistes mariés, John et Willy, ainsi qu'une jeune fille fiancée à Paulus. Enfin, M. Jeanmairet nous charge

de reconduire au Zambèze une jeune fille qu'il avait amenée avec lui. Un troisième évangéliste marié devait nous accompagner, mais au dernier moment ses parents ont refusé de lui permettre d'aller au Zambèze.

S'il plaît à Dieu, toute l'expédition quittera Morija le vendredi 23. De là, nous aurons environ une semaine de wagon jusqu'à Blœmfontein, d'où nous irons en chemin de fer jusqu'à Vrybourg. C'est de ce dernier endroit que nous devrons reprendre les wagons, pour n'arriver guère que trois mois après à Kazungula.

Que nous serons heureux d'arriver! Nous commençons à être fatigués d'aller sans cesse de lieu en lieu, et nous soupirons après le moment où nous serons installés et aurons une vie et un travail réguliers. Grâce à Dieu, nous sommes bien, et c'est remplis de courage que nous nous remettons en route.

EUG. BÉGUIN.



A SÉFULA

Rapport de M. Adolphe Jalla sur l'année écoulée du 1er novembre 1892 au 31 octobre 1893.

Chers amis et frères,

La décision prise par notre dernière conférence, portant que chaque année tout missionnaire doit présenter à la commission un rapport écrit sur l'état matériel et spirituel de la station qu'il dirige, nous invite à jeter un regard sur l'espace franchi et à nous recueillir. Cela est bon pour tout serviteur de Dieu, même pour celui qui vient d'entrer dans la carrière. Il nous est bon d'examiner nos voies et d'essayer de compter les bienfaits dont nous avons été les objets de la part du Seigneur.

Le Psaume 91e, que notre vénéré frère M. Coillard a médité

lors de notre arrivée à Séfula, l'année dernière, était alors tout particulièrement une actualité. Il n'a cessé d'être pour nous une glorieuse réalité. La variole, une de ces *pestes qui marchent dans les ténèbres* et une de ces *contagions qui frappent en plein midi,* a sévi tout autour de nous; des centaines de gens ont été emportés dans nos environs, elle a pénétré jusque parmi nos enfants ; notre Mobiana, que nous avions repris à Morija et que nous avions espéré voir devenir un témoin du Sauveur parmi les Zambéziens, nous fut enlevé, lui aussi. Quant à nous, l'*Eternel nous a couverts de ses plumes et nous avons trouvé un refuge sous ses ailes.* Cette expérience vous l'avez faite avec nous, chers frères!

La fièvre nous a souvent éprouvés : ma femme en a été très affaiblie pendant plusieurs mois, mais nous avons bien pu voir que cette puissance aveugle est soumise à celui sous l'*abri duquel nous avons planté notre tente.* Il a mesuré l'épreuve et accordé la délivrance. Plus tard survinrent les troubles que vous connaissez. L'ivraie semée par nos ennemis avait germé et prospéré : nos meilleures intentions, tous nos mouvements ne rencontraient que défiance chez le roi et son entourage. Léwanika s'obstinait à nous considérer comme des marchands, et aurait voulu nous maîtriser selon son bon plaisir. La crise s'accentua. Ici, on intercepta toute nourriture et on monta nos propres ouvriers contre nous. A la capitale, l'excitation allait croissant; il eût suffi d'un mot et la bande des vils flatteurs qui se traînent devant le monarque se serait lancée sur nous comme une meute de chiens; mais ce mot, Léwanika n'osa pas le dire. Sans doute, sans bien s'en rendre compte, il sentait que nous n'étions pas seuls. Nous savions que notre Seigneur était avec nous et qu'*il avait ordonné à ses anges de nous garder dans toutes nos voies.* Nous le vîmes bien quand nous fûmes appelés à comparaître devant le roi, au commencement de mars. A la suite de cette entrevue, il cessa la guerre ouverte, le marché reprit peu à peu, mais les tracasseries suivirent encore leur cours. Sur ces entrefaites survint la grave maladie de M. Coillard. Pendant

des jours et des semaines, nous fûmes ballottés entre l'espoir et la crainte. « *Nous invoquâmes le Seigneur et il nous répondit ; Il fut avec nous dans la détresse* » et nous exauça au-delà de notre attente. Non-seulement il nous rendit notre frère et père, mais il se servit de cette épreuve pour rapprocher de nous le roi et les gens. En ceci encore nous avons éprouvé que *sa fidélité est un bouclier et une cuirasse ; il nous a délivrés, il nous a glorifiés, il a prolongé les jours* de son serviteur, *il nous a fait voir son salut.* Depuis lors il n'a plus permis qu'*aucun malheur nous arrivât ; aucun fléau ne s'est approché de notre demeure.*

Ces expériences de la bonté du Sauveur nous sont plus précieuses que nous ne saurions le dire, surtout quand nous pensons aux difficultés sans nombre que nous rencontrons dans l'accomplissement de notre ministère. Cette puissance et cet amour qu'il a déployés envers nous personnellement, il les manifestera aussi en faisant prospérer l'œuvre de nos mains quand il le jugera bon. Le temps du défrichement laborieux et des pénibles semailles se prolonge encore. Tant que l'Esprit n'aura pas agi sur ces cœurs de pierre et sur ces consciences mortes, nous ne pouvons nous attendre à les voir lutter contre l'ennemi des âmes et accourir vers nous pour rechercher le Sauveur que nous leur annonçons.

A Séfula, le dimanche, il y a du travail pour chaque membre de la famille missionnaire. La journée commence par l'école du dimanche pour les fillettes de la maison ; faite d'abord par mademoiselle Kiener, elle a été prise par ma femme depuis le 10 septembre. Dès lors, mademoiselle Kiener a essayé de réunir des femmes pour chanter avec elle, en attendant que la cloche nous appelle au temple. Les deux cultes principaux ont lieu dans la matinée, à une demi-heure ou trois-quarts d'heure d'intervalle l'un de l'autre, parce que la plupart de nos auditeurs ne pourraient pas revenir l'après-midi. Le village le plus rapproché de la station n'est qu'à un quart d'heure, mais il nous vient des gens de hameaux situés

à plusieurs kilomètres d'ici. Le second culte est ordinairement une répétition de l'autre par demandes et réponses; souvent l'auditoire apprend le texte par cœur. Entre les deux cultes, mademoiselle Kiener s'occupe des femmes et des jeunes filles, tandis que ma femme réunit les enfants. L'après-midi, avant ou après notre service de famille, nous rassemblons encore les enfants de la maison, garçons et filles, pour chanter avec eux et leur montrer des gravures. Les occasions offertes à nos gens pour l'édification ne manquent donc pas, même ne sont-elles pas peut-être trop accumulées dans la matinée ?

La fréquentation des cultes est sujette à de grandes variations d'un mois à l'autre et d'une semaine à la suivante. Nous avons eu un maximum de 150 auditeurs et un minimum de 40. Voici les moyennes mensuelles : 1892, octobre 70, novembre 90, décembre 130; 1893, janvier 100, février 100, mars 95, avril 85, mai 45 à 50, juin 80, juillet 70, août 60, septembre 70, octobre 55.

Une des causes de cette irrégularité, c'est la vie nomade que mènent nos gens : en effet, la culture de champs éloignés, la pêche, des corvées sans fin, des expéditions guerrières, etc., les éloignent sans cesse de leurs foyers. L'émigration nous a aussi enlevé plusieurs de nos auditeurs les plus réguliers, et parmi eux Mamoendabaï, le membre de la classe que nous considérions comme le plus avancé. Un autre fait à relever, c'est que pendant les six premiers mois nos auditoires furent surtout composés de femmes, tandis que maintenant ils le sont principalement d'hommes. L'attention est en général soutenue, surtout pendant le second service, mais dimanche après dimanche passe sans que nous voyions aucun signe de l'action du Saint-Esprit. Les calomnies dont nous avons été les objets de la part d'un blanc, qui fut un temps des nôtres, se sont répandues dans le pays et ont poussé des racines dans ces cœurs éminemment faux et incapables de concevoir le désintéressement. De toutes ces calomnies, la plus noire peut-être, en tous cas celle qui

nous a le plus nui, c'est que nous sommes venus nous enrichir aux dépens des Barotsis : chaque auditeur, dit-on, chaque élève nous rapporte une somme, et cet argent que nos amis nous envoient en partie pour eux, nous l'amassons tout pour nous-mêmes. C'est surtout dans mes tournées du samedi ou d'autres jours que je puis toucher du doigt le mal que nous a fait cet homme. A nous de leur montrer notre désintéressement! Mais il n'est pas facile de gagner des gens prévenus. Le Seigneur a probablement permis ces pénibles expériences pour nous convaincre toujours mieux de notre incapacité et pour élever nos yeux vers Celui qui seul peut convertir les pécheurs.

Les cultes du matin et du soir se font chaque jour pour nos enfants et nos ouvriers. La réunion du mercredi a aussi continué à subsister et à attirer les deux femmes de la classe et quelques élèves de l'école outre les gens de la station.

La classe réunit une fois par semaine quatre, cinq ou six personnes, avec lesquelles j'ai passé brièvement en revue toute l'histoire biblique. La seconde partie de la réunion est consacrée à l'étude des principaux points de la doctrine chrétienne, rattachant le sujet à la prédication du dimanche précédent. J'ai pu constater de réels progrès dans la connaissance des vérités de l'Evangile, mais les progrès dans la piété ne sont pas aussi évidents. C'est une chose étonnante que le sentiment de la propre justice et l'orgueil spirituel se retrouvent aussi facilement chez ces pauvres païens que chez les chrétiens jeunes et vieux. Le nombre des membres de la classe est tel que je l'ai trouvé à mon arrivée. La même semaine où Mamoendabaï nous quittait pour le pays des Batoka, son ancienne compagne, Mamoendarubi, m'amenait Maoaïnyayo, me disant que celle-ci voulait me « parler de son cœur ». Maoaïnyayo n'avait pas grand chose à me dire de son cœur, elle était sous de sérieuses impressions qu'elle ne savait pas exprimer. Dès lors, elle parcourut plusieurs fois par semaine les trois ou quatre kilomètres qui séparent sa hutte de la station pour venir apprendre à lire au-

près de ma femme. Mamoendarubi est plus avancée dans la vie spirituelle; ses prières humbles nous font croire qu'une œuvre lente, mais profonde et sûre, se poursuit en elle. Nos jeunes gens ont plus de connaissance, mais peut-être moins de vie. Mompisho lutte, croyons-nous, contre son mauvais caractère, et a déjà fait des progrès; quant à Mpututu, c'est un composé de bien et de mal que je ne comprends pas encore.

Mademoiselle Kiener s'est occupée de l'école avec assiduité; les examens faits au commencement d'octobre dernier l'ont bien prouvé. Les enfants ont fait beaucoup de progrès dans la lecture et l'écriture, mais moins dans l'arithmétique. A cause du nombre restreint de nos enfants de la maison (huit à dix), et de l'irrégularité de ceux du dehors, nous n'avons pas pu donner au chant l'importance que nous aurions voulu. Nous n'avons eu qu'une moyenne de dix-sept à dix-huit élèves, bien que nous en ayons inscrit plus de soixante. Que faire pour attirer les enfants quand les parents ne se soucient nullement de les voir s'instruire? Quatre de ceux que nous avons pris chez nous, nous ont quittés dès qu'ils ont reçu de nous quelque vêtement. Nous avons essayé d'en attirer d'autres en leur donnant des primes pour la régularité, mais en vain. L'école n'a été fréquentée que par une dizaine d'enfants venant des villages environnants. Comme nous voudrions faire de l'école une pépinière de futurs évangélistes, la leçon biblique a la place proéminente. Nous avons parcouru toute la partie historique de l'Ancien Testament. Ma femme s'est occupée de quelques-uns de nos bergers.

Vous vous rappelez que notre dernière conférence avait décidé qu'après l'arrivée de Jacob à Lealuyi, Pauluse serait retenu à Séfula et aurait surtout en vue l'évangélisation de Nalolo. Mais, Jacob venu, nous jugeâmes que Pauluse serait plus utile à Loatile qu'ici, où nous suffisions à la tâche, et il y resta à la condition que Nalolo serait visité régulièrement de là. Je ne pus visiter que trois fois le village de Mokuaé. Nous nous y rendîmes deux fois en canot avec ma femme à la fin

de novembre 1892 et au commencement de juillet 1893; j'y retournai seul, à cheval, à la mi-septembre. Chaque fois nous fûmes bien accueillis par la reine et par ses principaux chefs et conseillers; les auditeurs y furent nombreux et attentifs. Cependant, nous y trouvâmes du mécontentement. Les Naloliens sont fâchés de ce qu'ils n'ont pas encore de missionnaire à eux, et ils ne se contenteront pas bien d'un de nos évangélistes. Si notre mission n'y pourvoit pas bientôt ils se tourneront contre nous. Gare, alors, si des envoyés d'une autre société se présentaient! La moitié du Borotsé proprement dit nous échapperait!

La proximité de Séfula et de Loatile nous a permis de jouir souvent du privilège, rare au Zambèze, de la communion fraternelle. Nous avons pu, soit seul, soit en famille, nous rendre onze fois auprès de notre cher doyen, pour de petits séjours ou pour de simples visites, et le recevoir six fois chez nous. Nous avons ainsi passé cent vingt-cinq jours ensemble. Ces rapports fréquents ont été pour nous un devoir sacré et une source de bénédictions.

Nos communications avec les stations de Seshéké et de Kazungula ont été régulières. Elles ont puissamment contribué à atténuer notre isolement et à nous faire sentir que nous sommes membres d'une même famille. Nous espérons que ces rapports ne seront pas interrompus, puisque nous n'avons jamais eu la moindre peine à trouver des messagers.

Je n'ai que peu de choses à dire sur l'état matériel de la station. Je n'ai construit qu'une remise pour le wagon et une hutte pour les ouvriers. J'ai fait, de plus, quelques travaux de conservation tels que canal à entretenir, toits de huttes à remplacer, maison à replâtrer et palissades à renouveler en partie. Tout passe, nos maisons nous le rappellent; nous sentons bien, au Zambèze, que nous n'avons point ici de cité permanente.

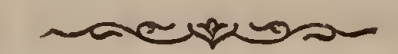
Voilà, chers messieurs et frères, un coup d'œil, trop rapide peut-être, jeté sur l'année qui vient de s'écouler. Nous ajoutons avec le Psalmiste : «Moi, je suis pauvre et indi-

gent, mais le Seigneur pense à moi. Tu es mon aide et mon libérateur : Mon Dieu, ne tarde pas ! »

Croyez-moi, chers frères, votre bien dévoué en Christ,

AD. JALLA.

Séfula, 10 novembre 1893.



SÉNÉGAL

DIFFICULTÉS ET ENCOURAGEMENTS

Lettre de M. Escande.

Saint-Louis, 9 février 1894.

Cher monsieur Boegner,

Je terminais ma dernière lettre en vous laissant entrevoir qu'à nos encouragements se mêlaient des sujets de tristesse. Et, de fait, si quelques-uns parmi nous se sont ouverts à l'influence de l'Esprit de Dieu, il en est d'autres qui s'y sont soustraits. Je pense ici à deux ou trois membres de l'église qui semblent en train d'opérer un mouvement de recul. Ce sont d'anciens libérés qui nous préoccupent ainsi. Depuis que nous avons entrepris de modifier le caractère de la mission et de cesser d'en faire une œuvre essentiellement de refuge et d'assistance, — caractère que les circonstances lui avaient imposé au début, — nous les avons vus s'éloigner peu à peu, preuve sans doute que l'intérêt, plus que la conviction, les rattachait à nous.

Je ne veux pas dire que tout espoir soit perdu. Le fait que nous allons nous établir au milieu d'eux, à Sôr, que nous serons d'avantage mêlés à leur vie et qu'ils auront moins d'excuse pour déserter nos cultes, nous laisse espérer que leur ancien zèle se réveillera et que nous ne serons pas forcés d'en venir avec eux à des mesures de rigueur.

Ce qui nous attriste aussi, c'est de voir à quel point nos progrès sont lents à Béthesda — au milieu même de nos

libérés. Ce sont bien les plus braves gens du monde, et plusieurs nous ont donné en mainte occasion des preuves de leur affection fidèle. Nous voudrions davantage. Je ne veux pas dire qu'ils soient ce qu'on peut appeler réfractaires. Loin de là. Ils viennent à nos cultes, ils écoutent; à les entendre, vous diriez qu'ils sont tout disposés en faveur de l'Evangile, tellement leurs réponses sont bien ce que vous les souhaitez. S'ils manquent une fois le service du dimanche, il suffit de leur dire un mot pour qu'ils accourent le dimanche suivant. Tout cela tend à prouver ce que je vous écrivais un jour : qu'ils sont passifs. Il semble que le ressort de leur volonté ait été brisé par leur temps d'esclavage. Je parle des vieux, qui sont nombreux à Béthesda. Pour les jeunes, c'est différent : leur servitude a été trop courte pour graver sur eux son empreinte, et les deux conversions que je signalais le mois dernier nous montrent ce que nous pouvons espérer d'eux. Mais les vieux!... Tenez! il y en a qui sont établis là depuis plus de dix ans; qui, depuis ce temps, écoutent nos instructions et qui seraient embarrassés de vous répondre si vous leur demandiez seulement qui est Jésus. C'est triste à dire, mais c'est ainsi. Je sais bien qu'ils peuvent invoquer des circonstances atténuantes : ils ne comprennent que le bambara et nos cultes de Saint-Louis se font en wolof. Pourtant, nous sommes allés chez eux les instruire dans leur langue. Madame Taylor, qui la connaissait à fond, et qui était une admirable catéchiste, passait des semaines entières dans leur village; moi-même, aidé de Samba Coumba, je les visite régulièrement. Leur esprit a été à ce point déprimé que rien d'élevé n'y pénètre — de sorte que nous en sommes encore à chercher par quel joint nous pourrions bien atteindre leur conscience engourdie...

Ici non plus nous ne voulons pas désespérer, nous souvenant que l'Evangile est la puissance de Dieu, et que — selon la parole de Jésus — « ces choses » s'adressent, non aux sages et aux intelligents, mais aux petits enfants.

A Sôr, ce sont des difficultés d'un autre genre qui nous

attendent. Les Bambaras qui s'y trouvent en assez grand nombre ont, quoique fétichistes, subi fortement l'influence musulmane, — la plupart du moins. Ceux qui ont réussi à y échapper ont peur des Wolofs ; aussi n'aurons-nous peut-être pas auprès d'eux un succès éclatant. Raison de plus pour nous attaquer à l'islam et saisir le taureau par les cornes. Ce ne sera pas facile, je le sais, et d'avance nous faisons la part large à nos déceptions. Nous y trouverons aussi des joies (nous en avons déjà trouvé) ; le cercle encore restreint de nos auditeurs s'agrandira, surtout si nous sommes suffisamment outillés pour nous occuper de la jeunesse.

Ce n'est pas le moment de vous exposer nos plans. Tout ce que je puis vous dire aujourd'hui, c'est que nous sommes impatients d'entamer cette nouvelle branche de notre œuvre.

Nos préparatifs s'achèvent grand train. Nous avons pu acquérir un terrain au meilleur endroit du village et édifier deux maisonnettes jumelles dont l'une nous servira de chapelle, et l'autre de presbytère à M. Nichol. Voilà deux mois et plus que les travaux durent, et ce qu'ils m'ont coûté de surveillance, de soucis et de fatigues est inénarrable. Car avec les manœuvres indigènes il ne s'agit pas de tracer la besogne, puis d'exiger qu'elle soit faite en temps voulu ; il faut travailler avec eux, leur montrer comment on tient la pioche, comment on manie le marteau, se faire terrassier, maçon et tout le reste. Et puis il faut leur distribuer individuellement le travail, de quart d'heure en quart d'heure, car ils se mettent facilement dix là où un seul est nécessaire, et, au grand jamais, ils n'auraient l'idée de prendre un autre ouvrage quand celui qu'ils tiennent est terminé. Et puis il faut apaiser les conflits, prévenir les rixes... et les vols. Et puis, que sais-je encore? Il faut être là le matin, il faut être là à midi, il faut être là le soir. Il faut être partout à la fois, tout surveiller, tout contrôler. Le moyen? quand, outre ce travail extraordinaire, on a celui de tous les jours, surtout quand c'est celui de fin d'année. M. Nichol m'a beaucoup

aidé, ce qui n'empêche pas que je sors de ce branle-bas rompu bien qu'enchanté...

Nos constructions s'achèvent : à l'œuvre, maintenant! Cette œuvre a été préparée par les réunions que nous avons tenues depuis l'an dernier dans le logement provisoire de notre catéchiste; elle l'a été par ces constructions mêmes qui nous ont fourni l'occasion d'expliquer à bien des gens nos projets et de les inviter à nos services pour y entendre l'Évangile. Quel est le sort réservé à tant de promesses reçues? Nous ne le savons. Tout ce que nous demandons, c'est de nous sentir à notre poste et d'y être les humbles, mais fidèles collaborateurs de Dieu dans une œuvre qui est *son* œuvre.

L'arrivée de M. Pétrequin a été une bien grande joie pour nous. Il nous a royalement amusés en nous contant la consternation où l'annonce de son prochain départ pour Saint-Louis avait jeté quelques-uns de ses amis. « Nous ne vous donnons pas trois mois de vie », lui disait-on. Ce n'était guère encourageant. Du reste, il n'est pas le seul dans son cas. J'ai entendu parler de parents qui, en prenant congé de leurs fils en partance pour ces latitudes, préparaient par avance leurs habits de deuil. C'est exagéré, et peut-être serait-il bon qu'on en vînt à des idées plus saines relativement à notre colonie du Sénégal, à son chef-lieu en particulier. Je ne nie pas qu'en fouillant dans les archives on ne trouvât des statistiques navrantes qui expliqueraient peut-être la réputation qui est faite au pays, principalement lors des épidémies de fièvre jaune et de choléra; il n'en est pas moins vrai qu'à l'heure actuelle Saint-Louis est un des points les plus sains de toute la côte occidentale d'Afrique, et qu'avec des précautions jointes à une vie sobre et réglée on peut y vivre longtemps. Combien de nos compatriotes sont ici depuis quinze ans, trente ans, et ne sont pas morts!

Je n'entends pas dire par là que le climat de Saint-Louis vaille celui de France. Je veux simplement dire qu'il ne mérite pas l'affreuse réputation dont il jouit. Ce n'est pas de la pitié que nous réclamons de nos amis d'Europe, mais un peu d'af-

fection pour nous et beaucoup d'intérêt et de prières pour notre œuvre.

Donc, M. Pétrequin, sans se laisser émouvoir par ces terribles prédictions, nous est arrivé. Et il a bien fait. Il a déjà pris sa tâche à cœur et nous avons l'espoir qu'il la mènera à bonne fin Une de ses occupations principales sera d'instruire cinq jeunes esclaves bambaras, qu'à son retour du Soudan le colonel Archinard nous amena et qui ont tout l'air de se plaire sous notre toit. Il faut dire aussi qu'à leurs guenilles ont succédé d'honnêtes vêtements et que leurs joues creuses ont trouvé de quoi se récupérer dans les vastes terrines de riz que nous leur donnons. Mais je ne veux pas empiéter sur son domaine. Il vous dira lui-même ce qu'il pense de sa tâche et comment il la comprend.

Vous savez la grande nouvelle : Tombouctou vient d'être pris par nos soldats! Où nous arrêterons-nous dans nos conquêtes? Je l'ignore. Il est un fait certain, c'est que notre influence s'étend maintenant de Tombouctou aux frontières de Sierra-Léone et de la côte jusqu'au lac Tchad. Cela nous crée des obligations, à nous chrétiens français : il faudra bien songer un jour ou l'autre (pourquoi pas bientôt?) à élargir les cordeaux de nos tentes pour porter le message de l'Évangile dans cet immense territoire qui relève du gouvernement du Sénégal. Je me borne à vous remercier de la perspective que vous me laissez entrevoir de l'arrivée d'un collègue qui viendra partager nos travaux et nous permettre d'aller de l'avant au nom et pour la gloire de notre divin Maître.

Recevez mes affectueuses salutations,

B. Escande.

DERNIÈRES NOUVELLES

Nous venons de recevoir de M. E. Pétrequin, notre instituteur de Saint-Louis, une intéressante lettre dans laquelle il rend compte de ses débuts dans l'activité scolaire. M. Pétrequin raconte aussi les fêtes d'inauguration de la chapelle de Sôr. Nous espérons que le prochain numéro du journal renfermera quelques extraits de la lettre de notre jeune frère.

CONGO FRANÇAIS

NOUVELLES RÉCENTES

Une lettre de M. Allégret, en date du 23 janvier, confirme la nouvelle, déjà reçue par le télégraphe, de l'heureuse délivrance de madame Allégret le 21 janvier dernier. L'enfant, qui est fort et bien portant, a reçu le nom de Jean. La mère a eu des accès de fièvre avant et après l'événement. Trois jours après, M. et madame Teisserès sont arrivés à Talagouga où leur présence a apporté, nous écrit M. Allégret, un grand soulagement.

Quelques jours avant de quitter Lambaréné, M. Teisserès nous écrivait : « Depuis mon arrivée ici, je suis débordé, et, sans les forces et la santé que Dieu me conserve, l'œuvre en souffrirait beaucoup. Je suis à la tête d'une grande tâche, et, quand arrive le soir et que je pourrais écrire, je suis tellement à bout que le courage me manque. Bonzon me soulage tant qu'il peut, mais son école l'absorbe tout le jour et ne lui laisse que peu de loisirs...

« Vous avez reçu notre demande de renforts. L'article du journal relatif à cet objet nous est parvenu après coup et nous sommes soulagés en pensant que vous partagez nos vues. Nous avons besoin de secours. Nos forces s'usent et les

besoins sont multiples. Nous serons heureux le jour où vous nous annoncerez l'arrivée des renforts demandés. »

Par un courrier plus ancien, nous avons eu des nouvelles de Talagouga, en date du 16 décembre, faisant suite à celles que contenait notre dernière livraison. M. Allégret y parlait de ses projets de réparation et de reconstruction, — ces derniers réservés à une époque ultérieure, — et des mille incidents de sa vie occupée et fatigante. Lui aussi concluait comme M. Teisserès, en insistant sur la nécessité d'un renfort pour Talagouga. Nos lecteurs se réjouiront avec nous à la pensée de la prochaine arrivée de MM. et mesdames Jacot et Forget, qui répond à des besoins si urgents.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

CE QU'ANNONCE LA LETTRE D'UN CHEF DE PONAPÉ. — COMMENT LES HAWAÏIENS ET LES AMÉRICAINS ÉVANGÉLISÈRENT LA MICRONÉSIE. — QUELS ÉTAIENT LES RÉSULTATS DE CES TRAVAUX EN 1886. — INTERVENTION DE LA POLITIQUE COLONIALE. — HISTOIRE DU PREMIER « MORNING STAR ». — LE JOURNAL DU BORD DE SON AVANT-DERNIER VOYAGE. — TRISTE FIN DES ILLUSIONS D'UN GOUVERNEUR ESPAGNOL. — ESPÉRANCES ACTUELLES. — POURQUOI LA STATION DE MLANDJÉ FUT SACCAGÉE EN AFRIQUE. — LE PRIX DE QUARANTE KILOMÈTRES DE CHEMIN DE FER AU CONGO.

« J'ai la joie de vous écrire comment nous allons ici à Ponapé. L'essentiel, c'est que pour l'instant tout est calme et tranquille. Les Espagnols font ce qu'ils peuvent pour se concilier la tribu de Métalénim. J'ai été au pays de Métalénim, il y a quinze jours, pour inaugurer une église construite par le chef. J'ai passé là le dimanche; un nombreux auditoire s'est assemblé; il y avait bien trois cents personnes. J'ai vu aussi l'école du dimanche avec une cinquantaine d'élèves

environ... Il y a aussi des écoles de semaine, marchant fort bien. Seulement il leur faudrait de nouveaux livres, des ardoises et autre matériel... Notre intention est maintenant de bâtir des églises, des salles de réunion et des maisons d'écoles partout où le gouvernement espagnol n'y mettra pas obstacle ; mais mon humble avis est qu'il nous faudrait un pasteur capable de nous guider et de nous diriger dans toutes nos entreprises.

« Souvenez-vous de nous dans vos prières, s'il vous plaît, et que Dieu vous bénisse. Tel est le vœu sincère de votre dévoué

« HENRY NAPÉI.

« Kiti, Ponapé, 15 octobre 1893 » (1).

Voilà comment Dieu confond les desseins des méchants. Mais pour comprendre cela, il faut se rappeler les événements qui ont marqué l'histoire de Ponapé et de la Micronésie, ces dernières années.

La traînée d'îles minuscules qui porte le nom de Micronésie forme la partie nord-ouest du monde insulaire océanien. On ne savait pas grand'chose sur les habitants de ces archipels, quand les chrétiens hawaïiens (2) commencèrent à s'intéresser au sort de ces voisins éloignés, vers 1849. Un intérêt vivant pousse à l'action ; à Honoloulou, le pas décisif fut fait le 15 juillet 1852. Alors on vit sortir du port une jolie goëlette, la « Caroline » ; à bord, il y avait trois missionnaires américains, deux évangélistes canaques avec leurs femmes, un pasteur américain et un pasteur canaque de Hawaïi; ces deux derniers ne faisaient qu'accompagner l'expédition; les autres s'expatriaient pour aller s'établir en Micronésie, là où le Seigneur leur ouvrirait une porte. De tous ces serviteurs de Dieu, il ne reste plus que madame Gulick; elle

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1894, p. 108.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 48.

demeure chez l'un de ses fils, missionnaire au Japon. L'avant-dernière survivante, madame A.-A. Sturges, est morte en Amérique, le 5 décembre dernier. Les autres avaient été appelés depuis longtemps, le dernier en 1887, à se reposer de leurs travaux.

Vers le milieu du mois d'août 1852, la vigie de la « Caroline » signala une terre; c'était Boutaritari, la plus septentrionale du groupe des îles Gilbert; mais le chef ne permit pas aux missionnaires de s'établir là. Le 21 août, après avoir fait voile vers l'occident, l'ancre fut jetée dans une anse de l'île de Kousayé, appelée aussi Oualan; dans la baie, sur l'îlot de Lélé, s'élèvent de curieux monuments, fort anciens, semble-t-il, des murailles hautes de six mètres, larges de quatre, construites en énormes blocs de basalte, apportés là de fort loin. Qui a fait ces travaux? Les naturels n'en savent plus rien. Kousayé est le point extrême, vers l'Orient, du groupe des îles Carolines. Les Carolins sont de race mélangée, apparentés aux Mélanésiens dans les îles orientales de leur archipel, d'un teint assez clair dans les îles occidentales, rougeâtres dans les îles du centre. Tous sont de hardis navigateurs, ne craignant pas de braver la haute mer dans leurs canots façonnés avec des outils de pierre dans des troncs d'arbre. Ils sont, du reste, hospitaliers et doux, sauf quand des chasseurs d'hommes viennent y recruter par force des travailleurs; alors ils savent se défendre, mais que de fois ils ont succombé aux armes à feu de leurs persécuteurs! En 1852, M. B.-G. Snow et un Hawaïien, tous deux mariés, se fixèrent à Kousayé, seuls, mais avec leur Dieu, au milieu de naturels inconnus et qu'ils ne comprenaient guère. C'était le 6 octobre.

Auparavant, le 26 septembre, on s'était approché de Ponapé, l'île la plus considérable au centre du groupe; elle a environ trois cent cinquante kilomètres de superficie, et l'on estime sa population à quelque trois mille habitants. Deux missionnaires y furent débarqués: l'un, M. A.-A. Sturges, alla demeurer au milieu de la tribu de Kiti; l'autre, le docteur en médecine

L.-H. Gulick, dressa sa tente chez les Métalénim, au sud-est de l'île.

A travers la bonne et la mauvaise fortune, les Hawaïiens et leurs missionnaires américains continuèrent à témoigner leur affection aux Micronésiens. Comme presque partout, on regrette qu'il n'y ait pas eu constamment plus de missionnaires dans ces îles, et une action plus intense de l'esprit de l'Évangile, exercée sur tous les insulaires micronésiens. Vers 1886, quarante-six communautés, comprenant cinq mille trois cent douze membres communiants, dont cinq cent soixante-dix-huit ajoutés durant l'exercice précédent, se rattachaient à la mission évangélique dont le siège central se trouve à Honoloulou. Huit missionnaires américains et cinq missionnaires hawaïiens dirigeaient la marche de ces petites Églises, dispersées sur un espace trois fois plus grand que la France. De plus, des évangélistes samoans (1) avaient été stationnés dans les îles méridionales et centrales de l'archipel des îles Gilbert depuis 1870, et plusieurs centaines de chrétiens y avaient été gagnés. Dès 1873, le Nouveau Testament avait été imprimé à Honoloulou dans la langue des îles Gilbert (2), et en 1885, dans la langue des insulaires de l'archipel Marshall. Les habitants des îles Mortlock, du groupe des Carolines, avaient reçu le Nouveau Testament en 1884, et le payaient cent cinquante noix de coco l'exemplaire, tout joyeux de pouvoir lire la Parole de Dieu dans leur propre langue.

Tout paraissait en bonne voie de progrès réjouissants, quand — certains lecteurs s'en souviennent probablement —

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 396 et suivantes.

(2) Une deuxième édition fut imprimée en 1877; une troisième édition en 1880, à New-York; il y a un an, le 11 avril 1893, M. H. Bingham corrigeait la dernière épreuve de la Bible entière et donnait le bon à tirer (*The Missionary Herald*, 1893, p. 219).

la politique européenne, attirée dans ces parages, si paisibles jusque là, par les intérêts coloniaux et marchands, souleva la question des Carolines en 1885. Le pape, invoqué comme arbitre entre l'Allemagne qui convoitait d'occuper les îles Carolines et l'Espagne qui prétendait les posséder, adjugea, en octobre 1885, l'archipel entier à sa Majesté catholique. Six mois plus tard, en avril 1886, l'empire allemand se dédommagea en proclamant sa souveraineté sur les deux groupes des îles Marshall, auxquels il ajouta, en 1888, l'île Naouro, plus connue sous le nom d'île Plaisante. Enfin, en 1892, la Grande-Bretagne établit son protectorat sur l'archipel des îles Gilbert.

Ces interventions, incompréhensibles aux pauvres insulaires, les agitèrent et les désorientèrent; les conflits se multipliaient sous les pas des nouveaux consuls ; un peu partout le christianisme en souffrit. On en trouve encore des traces dans le journal rédigé à bord du « Morning Star » (Étoile du matin), lors de son avant-dernière tournée dans ces archipels (1). C'était le dixième voyage de ce vaillant trois-mâts; le bateau lui-même est le quatrième de ce nom. L'histoire du premier « Morning Star » mérite une mention. Quand on vit, vers 1856, qu'un navire était indispensable pour maintenir un peu de cohésion entre les diverses parties d'une œuvre éparpillée sur trois archipels, un membre du comité des missions de Boston dit : « Déchargeons-nous de ce fardeau sur les épaules de nos enfants ». Ainsi fut fait, et immédiatement les dons affluèrent de toutes les écoles du dimanche. C'était comme de minces filets d'eau; mais il en venait de partout, des États du centre, de ceux du sud, de l'ouest, des lointains Territoires, d'au-delà des grands lacs; les derniers Indiens Tuscarora et les Tchoktaws du Mississipi voulurent fournir leur contribution. On finit par craindre un débordement. On vit ce spectacle rare d'un tréso-

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1893, p. 231 et suivantes, et p. 255 et suivantes. Les détails manquent encore sur le dernier voyage circulaire de ce bateau.

rier, levant les mains au ciel, et criant : Assez ! assez ! et le flot montait encore. « Et je sais, dit un M. E.-H. Russel à la chambre de Massachusetts, où l'on s'entretenait de cette rapide fortune, que les prières et les bénédictions des petits propriétaires de ce grand bateau le suivront, pareilles à des milliers d'anges invisibles. Oui, messieurs, voilà ce que l'amour chrétien peut accomplir, et cela donne plus de cœur, plus d'espérance, plus de saine aspiration à la pureté que tout ce que l'irréligion a jamais achevé, ni achèvera tant que dureront les siècles ! » (1).

On ne saurait résumer un rapport comme le journal de bord du « Morning Star ». Il n'y a là guère que des faits, c'est-à-dire de la matière incompressible. On peut en noter quelques uns en passant. En somme, on a l'impression que, malgré bien des difficultés qui durent toujours, le mouvement régulier reprend après une période de désarroi. Le paganisme est encore vivace dans la partie méridionale du groupe des îles Gilbert, mais sur bien des îlots récemment évangélisés, le christianisme paraît prendre racine. Voici, pris sur le fait, comment la propagation de la bonne semence se fait souvent. Il y a trois ans environ, une femme du nom de Limotinoua vint du petit atoll Kouodjélin aux îlots d'Ailinglaplap, appelés aussi îles Menchikoff, dans l'archipel des Marshall. Elle se convertit. Sa foi avait ce besoin naturel de se communiquer qui est toujours un signe de santé. Rentrée chez elle, cette femme enseigna à ses compatriotes, tous païens, au nombre d'environ deux cents, ce qu'elle savait : lire, chanter et surtout prier avec la confiance enfantine que Dieu exauce. Enfin le « Morning Star » passa par là ; le catéchiste Lakarin fut débarqué à Kouodjélin, et l'on espère qu'au prochain voyage du bateau, le missionnaire chargé de faire la tournée trouvera là un grand nombre de candidats au baptême.

Sur d'autres îles, où l'Évangile avait déjà porté de beaux

(1) A.-W. Murray, *The Bible in the Pacific*, Londres, 1888, p. 260.

fruits, les troubles politiques et les guerres ont réveillé la sensualité, qui demeure toujours un ennemi redoutable. Ailleurs encore, les nouvelles autorités entravent la vie chrétienne. A Djalouit (orthographié souvent Jaluit), où l'on compte sept cent dix-neuf chrétiens, dont cent quatre-vingt dix-huit communiants, le commissaire allemand met en jeu toute son influence pour répandre l'usage du tabac et de la bière ; il affiche son manque de sympathie pour l'œuvre religieuse, ce dont il ne faut pas lui en vouloir, s'il n'y comprend rien; mais alors il pourrait bien se passer d'emprisonner les catéchistes qui lui déplaisent, d'exproprier la mission ou de confisquer les contributions ecclésiastiques des naturels, comme il l'a fait en janvier 1893 (1).

Aux îles Carolines, la situation semble au contraire se détendre. Nous arrivons ainsi, après un long voyage à travers le temps et l'espace, à Ponapé; encore faut-il revenir sur nos pas. Quand le pape eut assuré cet archipel aux Espagnols, ceux-ci tinrent à honneur d'aller l'occuper. Un capitaine de frégate, don Isidro Posadillo, y fut envoyé avec six pères et huit frères capucins; cinquante soldats des îles Philippines les accompagnaient. Pour ce gouverneur improvisé, castillan était synonyme de catholique. Le fait actuel n'avait aucune prise sur une pareille idée préconçue; don Isidro voulait ignorer la mission évangélique. Quand il trouva le missionnaire E. Doane dans son chemin, il le fit interner sur un ponton dans la baie de Ponapé, puis l'expédia à Manille. Quand les chefs refusèrent d'entendre les capucins, le capitaine fit avancer les soldats. Mal lui en prit; il fut victime de sa robuste illusion. Les Ponapéens résistèrent, mirent en fuite les soldats, les cernèrent dans un petit fortin élevé à la hâte; et lorsque les Espagnols firent un soir une tentative pour gagner leur navire, ils furent massacrés avec leur capitaine (2).

(1) *The Missionary Herald* (Boston), 1893, p. 303 et 535.

(2) Suivant les rapports officiels, publiés jadis par la *Revista Cristiana* (Madrid), 1887, p. 295 et suivantes.

C'était le 5 juillet 1887; Posadillo était arrivé en mars de la même année. Il fallut naturellement « châtier » les habitants de Ponapé. La guerre dura jusque tout dernièrement; et parmi les autres, la tribu de Métalénim et leur chef Pol se montrèrent surtout hostiles au nouveau régime. Récemment le gouvernement de Madrid, auprès duquel la légation des États-Unis avait fini par faire des démarches, paraît avoir donné des ordres pour apaiser le conflit. Cela ressort de la lettre d'Henry Napéï, placée en tête de cette rapide revue. Les missionnaires espèrent déjà pouvoir visiter de nouveau les Églises de Ponapé; jusqu'ici on laissait entrer le « Morning Star » dans le port de refuge de Ponapé; quelques naturels obtenaient la permission de monter à bord; mais défense était faite aux missionnaires de débarquer. Pourtant, s'il faut en croire la lettre de Napéï, le christianisme a plutôt progressé durant cette période d'abandon spirituel et parfois de persécution. Pourquoi donc faut-il que des hommes qui portent le nom de chrétiens et que, par une illusion aussi fâcheuse que celle de Posadillo, on continue de prendre pour ce qu'ils ne sont pas, entravent ainsi la diffusion de la vie et de la paix que le divin Maître est venu apporter sur cette terre?

Le fait se reproduit ailleurs qu'en Océanie. On vient d'apprendre en Écosse que la station de Mlandjé, établie par l'Église officielle d'Écosse en 1891, vers l'est de Blantyre, dans la vallée du Chiré, sur l'une des terrasses du mont Mlandjé ou Milandji (1), a été pillée et brûlée par les gens du chef Mkanda, le 9 octobre dernier : on a tiré sur les quatre missionnaires qui se sauvaient; l'instituteur, M. Henry Herd, a eu les vêtements troués par des balles. Il paraît que le résident britannique, accompagné de deux officiers et de vingt-huit soldats indous, avait fait incendier quelques villages qui ne payaient pas un impôt suffisant à son gré. Les naturels se

(1) Voir la *Carte des Missions d'Afrique* (Paris 1891), carré *Mm*.

sont vengés sur les missionnaires qui n'en pouvaient mais (1). Les pertes sont considérables, on le comprend.

On fait souvent aux missions chrétiennes le reproche d'être excessivement coûteuses; ce n'est pas toujours leur faute. Voici d'ailleurs un point de comparaison entre le prix de la mission et de la civilisation en Afrique. La première section du chemin de fer qui doit rattacher le port de Matadi, dans l'estuaire du Congo, au Stanley Pool, où le fleuve devient navigable, vient d'être inaugurée le 4 décembre dernier. Elle va de Matadi à Kenghé, et mesure quarante kilomètres; la ligne complète aura quatre cent trente-cinq kilomètres de développement. Les premiers quarante kilomètres — on dit que c'est le tracé le plus ardu de la ligne — ont coûté la vie à environ deux mille ouvriers noirs recrutés plus ou moins librement; les dépenses en argent se sont montées à cinq ou six millions de francs au bas mot, beaucoup plus, sans doute. Abstraction faite de l'argent, il demeure que la construction de ce chemin de fer tue le noir au profit du blanc, tandis que les missionnaires exposent et souvent sacrifient leur vie pour relever et sauver l'Africain.

F. H. K.

LA FEMME ET LES MISSIONS, par madame C. Rey (2).

Cette courte brochure, composée à l'occasion de notre vente annuelle, n'a pas la prétention d'épuiser le grand sujet qu'elle touche. C'est un appel, écrit sous l'impression de la place toujours plus grande qui revient à l'activité féminine dans les missions, soit au dehors, sur les champs de travail, soit parmi nous. L'auteur est vivement frappée du bien qui peut résulter pour nos familles chrétiennes, en particulier pour les jeunes filles, d'une étude approfondie de l'œuvre des Missions dans son ensemble. Nous faisons des vœux pour que l'appel de madame Rey arrive à son adresse et provoque, dans plus d'un jeune cœur, un intérêt nouveau et de salutaires résolutions.

(1) *The Church of Scotland Mission Record*, 1894, p. 367.

(2) Pour les conditions de vente, voir aux annonces de la couverture.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18461.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A L'ENTRÉE DU NOUVEL EXERCICE

L'année de travail qui finit fait à celle où nous entrons deux legs : un programme bien arrêté, et un déficit.

Un programme bien arrêté. Il n'en était pas ainsi il y a un an. Nous avions à notre ordre du jour deux questions troublantes : notre relation avec l'œuvre de Kabylie, — devions-nous la développer, ou la restreindre ; la transformer en une adoption complète, ou y renoncer? — et Madagascar.

A l'heure qu'il est, et pour un certain temps du moins, ces deux questions sont résolues. Après un mûr examen, après une enquête qui a absorbé une bonne partie de nos forces, nous avons pu les trancher. On sait dans quel sens. Nous avons cru devoir renoncer à participer à l'œuvre de M. Mayor. Et quant à Madagascar, on verra plus loin, par les déclarations de notre président, que nous nous trouvons, pour le présent, devant une porte fermée. Il n'y a pas, actuellement, d'œuvre à faire pour nous à Madagascar.

Dès lors, nous nous retrouvons en présence de nos six champs de travail : En Océanie : Taïti et Maré. En Afrique : le Lessouto, le Zambèze, le Congo, le Sénégal.

De ces champs, quelques-uns, grâce aux contributions des chrétiens indigènes ou par des concours obtenus au dehors, verront rester stationnaire, ou même diminuer la dépense qu'ils nous imposent. Dans les autres, l'œuvre est, au contraire, en pleine croissance : il faut nous attendre à voir les besoins grandir.

Quoi qu'il en soit, la route est libre ; à moins de complications imprévues, nous pourrons consacrer à l'œuvre elle-même toute notre force et toute notre attention ; c'est l'heure d'imiter les compatriotes de Néhémie et de « fortifier nos mains pour bien travailler ».

Mais l'année écoulée nous lègue aussi un déficit. Ce déficit est considérable : on en trouvera plus loin le chiffre exact. Quel jugement porter, quelle attitude prendre en face de ce déficit ?

Avant tout, nous demandons qu'on ne s'alarme pas. Il y a trois ans, nous terminions l'année avec un arriéré de 94,000 francs, supérieur, par conséquent, de 10,000 francs à celui qui pèse sur nous actuellement. L'année suivante, nous nous présentions devant nos amis avec ce déficit réduit à 13,000 francs et avec une réserve de 31,000 francs pour l'œuvre du Congo. — Ce qui a été obtenu alors peut l'être encore avec l'aide de Dieu.

Cet espoir est confirmé par un examen attentif de la situation actuelle. Elle est due à un accroissement de dépenses provenant de diverses causes dont il est utile de se rendre compte.

L'une de ces causes, ce sont les voyages de santé de quelques missionnaires. Il est facile, théoriquement, de regretter les dépenses de cette sorte ; mais à la réflexion, il n'en est pas de plus légitimes. Quand un missionnaire a usé ses forces pendant quinze ans et plus dans les travaux de son apostolat,

un voyage en Europe est utile non seulement à lui, mais à son œuvre. Lorsqu'il s'agit de climats malsains, les périodes de travail sont forcément plus courtes. Et puisque nous en avons l'occasion, disons bien haut que nos missionnaires font ce qui dépend d'eux pour atténuer les dépenses : congés plus rares et plus espacés qu'ailleurs, modes économiques de voyager : rien de ce qu'une Société peut accepter de serviteurs fatigués n'a été et ne sera négligé parmi nous.

Une autre cause est ce qu'on pourrait appeler le développement de notre outillage. Nos frais de publicité ont augmenté. Nos journaux, mieux illustrés, souvent enrichis de suppléments (1), sont accordés à des prix de faveur à diverses catégories d'abonnés. La direction et l'agence ont été renforcées dans leur personnel. Mais ce sont là des frais nécessaires, des dépenses qui seront fécondes dans l'avenir. Le cultivateur qui replante son vignoble, le fabricant qui renouvelle ses machines pour rester à la hauteur des progrès de l'industrie, savent qu'on n'assure les gains de l'avenir que par des dépenses : ces dépenses ne sont pas des pertes, mais des placements.

Mais la principale source de notre déficit, c'est l'accroissement brusque de notre mission du Congo. D'un bond, le budget de cette œuvre est monté de 19,000 à 56,000 francs.

Or, en fondant cette mission, nous avons fait un acte de foi. Nous avons vu, dans l'œuvre proposée, un devoir, dans les dispositions des Églises, une promesse de concours. Ce concours est venu, mais plus lentement que la dépense.

Et c'est ici le mot de notre situation. L'œuvre a fait un bond en avant et a laissé les ressources en arrière. Pourtant les ressources ont progressé aussi, c'est pour nous un besoin de le dire aux amis qui nous sont venus en aide avec tant de fidélité. Nous avons reçu, pendant l'année écoulée, 44,000 francs de plus que pendant l'exercice précédent. Sur ce chiffre, 30,000 concernent l'œuvre générale, et 14,000 le Zambèze,

(1) Une livraison du journal a, dans les règles, 40 pages ; depuis le commencement de 1894 nous avons dépassé trois fois déjà ce chiffre.

qui termine avec un encaisse de 24,700 francs. La collecte du *sou missionnaire* a produit 30,766 fr. 30, chiffre qui n'avait pas été atteint depuis 1867 et qui est de près de 1,400 francs supérieur à celui de l'an dernier. Voilà des faits encourageants et qui nous permettent d'aborder avec confiance la tâche que l'année nouvelle nous impose : combler l'écart entre l'œuvre et les moyens d'action.

Mais cette tâche, comment la remplir?

Nous n'y parviendrons qu'à force d'économie, de travail, et d'esprit de sacrifice.

D'économie d'abord. Ceci concerne le Comité. Mais nos amis peuvent être assurés que ce qui, en fait de dépenses, peut être évité ou remis à plus tard le sera. Dès maintenant il est certain que *les envois de nouveaux missionnaires devront*, sauf les cas d'urgence, *être ajournés* (1). C'est là une nécessité douloureuse; puisse-t-elle stimuler notre zèle à tous et nous pousser à donner de telle sorte, qu'avant la fin de l'année qui commence, nous puissions, sans imprudence, préparer les renforts que nous demandent nos missions !

Mais l'économie a des limites qu'il ne faut pas franchir sous peine d'arrêter l'œuvre elle-même. Il ne faut pas, nous disait naguère M. Dyke, réduire le nombre d'ouvriers quand la moisson est commencée ou, ajouterons-nous, lorsque l'heure des semailles a sonné.

Ce que l'économie ne peut donner, l'esprit de sacrifice peut le faire.

L'initiative, ici, appartient aux hommes de bonne volonté. Qui nous aidera à combler le déficit? qui ôtera de notre chemin cette pierre qui empêche nos progrès et menace de décourager nos missionnaires? A vous, amis, d'être ingénieux dans la libéralité, inventifs dans le sacrifice (2).

---

(1) Cette observation ne s'applique pas à la mission du Zambèze, que sa situation permettra, nous l'espérons, de renforcer cette année.

(2) Le journal de la société épiscopale d'Angleterre, paraissant le 27 avril 1894, demande à ses lecteurs de faire disparaître un déficit de 325,000 francs, avant l'assemblée annuelle fixée au 1er Mai.

Ne rappelons qu'une chose, c'est que donner et donner beaucoup n'est pas le privilège exclusif des riches. Dans certains pays on a triomphé de difficultés plus grandes que les nôtres par l'institution des « semaines de renoncement ». Pendant huit jours une famille renonce aux superfluités de la table et de la vie, et l'argent économisé ainsi est offert à l'œuvre en souffrance. De ce moyen retenons l'idée, sinon la forme. Essayons de simplifier notre genre de vie, consacrons à Dieu et à sa cause les ressources ainsi reconquises : nous serons étonnés de tout ce que nous pourrons donner, et, par dessus le marché, ravis de la liberté que notre âme aura trouvée dans ce léger exercice du renoncement.

Et puis, travaillons! Ceci s'adresse surtout à nos collaborateurs, à tous ceux, grands et petits, qui servent notre cause, en collectant, en tirant l'aiguille, par la plume, par la parole, par la prière. Travaillons dès *aujourd'hui*. N'ajournons pas à l'automne la reprise de nos efforts. Travaillons fidèlement, chacun par les moyens dont il dispose. Travaillons de toutes nos forces, de manière à accroître, à doubler si possible, le fruit de notre labeur. Oui, « fortifions nos mains pour bien travailler », et pour les fortifier, avant même de les mettre à l'œuvre, levons-les En-haut!



CONSÉCRATION DE M. DANIEL FORGET

Cette émouvante cérémonie a eu lieu, suivant l'usage, à l'Oratoire, le 29 mars 1894. L'assistance était nombreuse; une trentaine de pasteurs ont pris part à l'imposition des mains.

Après une prière et la lecture de la parole de Dieu, faite par M. le pasteur *J. de Visme*, le directeur de la Maison des missions a prononcé le discours de consécration. Prenant pour texte Matth. 28, 18-20 et s'inspirant des grands souvenirs que l'Église célèbre à cette époque de l'année, il a étudié

le rapport qui existe entre ces deux faits, rapprochés par la coïncidence des dates, comme ils le sont dans la nature des choses : la royauté de Jésus-Christ et les Missions. Après avoir étudié cette royauté et montré qu'elle consiste, en dernière analyse, dans la place et les fonctions divines que le Sauveur revendique, l'orateur n'a pas eu de peine à montrer le lien étroit qui l'unit aux missions évangéliques. C'est par leur moyen que Jésus-Christ est apporté à l'âme humaine qui a besoin de lui comme de son Dieu ; c'est par l'appui que leur assure cette royauté que les missionnaires sont rendus capables d'accomplir leur tâche surhumaine; enfin c'est la prédication de l'Évangile aux peuples qui prépare la fin, c'est-à-dire l'avènement complet et glorieux de cette royauté. La conclusion du discours s'adressait plus spécialement à M. *Forget*, qui est ensuite monté en chaire et a rendu compte, suivant l'usage, de sa foi et des raisons qui ont fait de lui un missionnaire.

« Ma conversion, a-t-il dit, n'a pas de date, elle est de celles dont on ne peut indiquer ni le jour, ni l'heure précise. Tout jeune encore chez mes parents, j'éprouvais une vague admiration pour ceux des membres de ma famille qui étaient chrétiens; ils me faisaient sentir, sinon toute la valeur du christianisme, du moins sa supériorité. Cependant mon cœur n'appartenait pas à Dieu ; malgré les exhortations pressantes de mon père, je préférais encore ma volonté propre.

« Lorsque je quittai le foyer paternel et que je me sentis plus abandonné à moi-même, voyant le monde de plus près et y rencontrant souvent le mal, j'éprouvai le besoin d'aimer Celui que, dans mes prières d'enfant, on m'avait appris à appeler mon Père; peu à peu j'en vins à désirer de lui appartenir et je pensai qu'il serait infiniment doux de mettre en lui ma confiance, de pouvoir me reposer sur lui de toutes choses.

« J'étais alors chez mes grands-parents. Qu'il me soit permis, en ce jour, de rappeler leur souvenir; c'est leurs soins

et leur affection qui ont entouré mes années les plus difficiles.

« Sous leur toit, j'appris à connaître M. le pasteur Cordey; il venait les visiter. Mes grands-parents me conduisirent pour l'entendre dans la chapelle de la rue Saint-Maur. Je devins un auditeur de M. Cordey, et lui-même devint mon guide spirituel.

« Une année s'écoula après laquelle un groupe me fut confié à l'école du dimanche. Ma tâche de moniteur me sembla bientôt belle, et, comme à mon insu, tandis que je cherchais à éveiller la foi des enfants, ma foi se fortifia. C'est aussi de cette époque que date mon amour pour l'œuvre des missions. Sans doute j'y avais déjà été intéressé chez mon père, mais elle ne prit sa place dans mon cœur que le jour où j'eus à payer pour elle de ma personne. Quand je reçus un carnet de collecteur et que je dus le faire couvrir de signatures, quand surtout le zèle des souscripteurs diminua et qu'il fallut redoubler d'efforts, alors l'œuvre des missions me parut mériter ce que je faisais et bien plus encore.

« Enfin le jour arriva où je crus qu'il me serait peut-être possible d'aller grossir le nombre de ceux qui se sont entièrement donnés à cette cause.

« Poussé par mon désir toujours grandissant, je ne tardai pas à en parler à M. Cordey, qui demanda mon admission au nombre de ceux qui se préparaient à la carrière de missionnaire. Admis d'abord comme élève à l'École préparatoire des Batignolles, j'y commençai mes études sous la direction aimée de M. de Visme. Deux années bénies s'écoulèrent, après lesquelles j'entrai à la Maison des missions.

« Je ne saurais dire à quel prix j'estime le privilège d'avoir vécu plus de deux ans dans cette maison. Pour ne blesser personne, pour ne froisser aucune modestie, je ne citerai ici aucun des noms de ceux que j'y ai connus et aimés et dont le souvenir me suivra toujours.

« C'est au cours de ces dernières années d'études que je reçus vocation pour aller au Sénégal occuper la place vacante de M. Brandt. En Afrique, j'ai vu ce que j'avais deviné

avant d'y aller : la profonde misère de ceux qui ne connaissent pas le vrai Dieu et notre Sauveur ; si je n'avais déjà été convaincu que les peuples de race noire comme ceux de race blanche ont besoin de connaître la bonne nouvelle, d'entendre parler de la Croix, j'eusse alors été persuadé.

« C'est donc dans la profonde conviction de la nécessité d'évangéliser les noirs et à cause de mon désir de leur porter le message du salut, que j'ai demandé à être mis à part comme missionnaire.

« L'Église qui m'envoie a le droit de me demander quel est l'Évangile que je compte apporter aux païens.

« Avant tout, je tiens à affirmer avec les réformateurs que la foi n'est pas seulement une adhésion purement intellectuelle à certaines doctrines, mais qu'elle consiste à saisir d'une main ferme l'assurance que Dieu nous donne de son amour, de cet amour dont le sacrifice expiatoire de Golgotha est à la fois le gage et le fruit ; à accepter, tel qu'il se présente à nous dans l'Évangile, le Christ vrai Dieu et vrai homme, le Christ mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification. Voilà la foi qui, seule, justifie et console. Voilà la foi que je prêcherai. »

Après avoir expliqué comment il comprend la tâche du missionnaire, M. Forget a ajouté :

« ... Puisque c'est vers les enfants que je suis envoyé pour commencer, je m'efforcerai, en leur apprenant à lire et en leur enseignant les secrets de notre civilisation, de tourner leurs jeunes cœurs vers Celui qui a donné aux hommes l'intelligence de toutes choses. Pour corriger leurs défauts, ce ne sera pas à leur volonté naturellement perverse que je ferai appel, je tournerai leurs yeux vers Celui qui donne toute grâce excellente et tout don parfait. Tout en leur faisant part de ce que j'ai reçu, je m'appliquerai à entrer dans l'esprit de leur race, et pour cela j'apprendrai leur langue. Sans rien perdre de ce que je sais, j'aimerai me faire un des leurs. Lorsque je pourrai entrer en communication avec les noirs sans intermédiaire, je ne me bornerai plus à instruire les en-

fants, j'irai, pendant mes loisirs, chez les parents et vers ceux qui ne viennent pas à nous, afin que tous entendent parler du Sauveur.

« Pour une telle tâche, qui devra se poursuivre au milieu de nombreuses difficultés, j'ai besoin de vos prières ; elles seront la puissance nécessaire pour me rassurer contre le sentiment de ma faiblesse et de mon indignité. En demandant à Dieu sa bénédiction sur mes efforts et ceux de ma femme, vous les rendrez féconds et serez par là ouvriers avec nous. »

DÉPARTS DES MISSIONNAIRES H. DYKE, JACOT ET FORGET

Ces départs ont eu lieu aux dates que nous avons annoncées dans notre dernière livraison (1).

M. et madame Dyke, après une rapide tournée en Alsace, en Suisse et dans l'est de la France, ont passé trois jours à Paris ; ils se sont embarqués avec leurs enfants le 21 avril, à Plymouth, à bord du *Tainui*, navire faisant le service de la Nouvelle-Zélande par le Cap.

M et madame Jacot ont fait aussi un court séjour à Paris ; une réunion d'adieu, suivie de la Sainte Cène, a eu lieu à la Maison des missions, le 20 avril, à l'occasion de leur départ et de celui de M. et madame Forget. Cette réunion a permis à plusieurs de nos amis de faire la connaissance de M. Jacot qui n'avait pas encore eu l'occasion de les rencontrer.

Deux jours auparavant, une intéressante séance avait eu lieu à la chapelle Saint-Maur. M. le pasteur Creisseil l'avait organisée pour permettre à M. Forget d'adresser ses adieux à l'Eglise à laquelle il appartient. Outre M. Creisseil, qui présidait, MM. Mouron, secrétaire de la Société évangélique, Forget, Jacot, Boegner et Cordey se sont fait entendre, ce dernier, comme ancien pasteur de M. Forget. Des chœurs

(1) Voir livraison d'avril, p. 148 et sv.

bien préparés ont contribué à l'édification des assistants.

Le 25 avril, MM. et mesdames Jacot et Forget se sont embarqués à Marseille, à bord du *Taygète,* de la Compagnie Fraissinet. La veille au soir avait eu lieu un service d'adieu organisé par les soins du Comité auxiliaire de Marseille.



NOS ASSEMBLÉES ANNUELLES

La voilà passée de nouveau, la période agitée et heureuse des assemblées religieuses de nos diverses œuvres protestantes. Pour notre Société, ce temps a été béni. Nos réunions nous laissent un souvenir bienfaisant, l'assurance renouvelée de l'appui des chrétiens de nos Églises, et le désir de faire pour le service de notre cause des efforts plus grands encore que par le passé, tout en comptant, plus que jamais, sur le secours de Dieu.

Rendons compte, aussi brièvement que possible, de ces belles journées.

Réunion de prières préparatoire du 9 avril.

La Maison des missions a le privilège, on le sait, de recevoir, dès l'entrée de la semaine des assemblées, les frères et sœurs désireux de s'unir dans la prière et de préparer ainsi les réunions et les conférences qui vont commencer. Cette fois, la réunion était présidée par M. *Louis Sautter.* L'assistance était beaucoup plus nombreuse que les autres années ; nous y avons remarqué de nombreux pasteurs et les représentants de plusieurs de nos œuvres. Les allocutions ont été très rares et courtes; en revanche les prières ont abondé. MM. Appia, Hollard, Bianquis, Boegner, Soulier, Puaux père, Escande, ont pris une part active à la réunion. Nous en sommes sortis pleins de courage et d'espoir pour les jours

suivants, en particulier pour nos assemblées. Et cet espoir n'a pas été deçu.

Assemblée générale annuelle du 12 avril 1894.

Est-ce la multiplication des réunions ou la difficulté croissante qu'éprouvent beaucoup de personnes à participer aux services du soir, le fait est qu'à notre assemblée annuelle, qui se tenait cette fois à la chapelle Taitbout, l'assistance, nombreuse cependant, l'était un peu moins qu'en d'autres occasions semblables. Pourtant nous avons eu la joie de reconnaître, dans les rangs de l'assemblée, une foule de visages aimés. Nous y avons vu aussi, en plus grande proportion que les années précédentes, des pasteurs des départements.

A huit heures et vingt minutes, le président de la Société, M. *Jules de Seynes*, a déclaré la séance ouverte. Après la lecture de la Bible et une prière de M. le pasteur *Fages*, du Creusot, M. de Seynes a pris la parole et, dans une substantielle allocution, a caractérisé la situation actuelle de notre Société. Il a notamment relevé le fait qu'après une période d'hésitation, où il a fallu, non sans efforts, rechercher la voie à suivre, le chemin se trouve actuellement libre, et le terrain déblayé des questions qui l'embarrassaient. C'est en particulier la situation de Madagascar qui s'est imposée pendant cette année à l'attention de la Société. Cette difficile question a fait l'objet d'une enquête prolongée, au cours de laquelle l'avis du gouvernement a pu être recueilli. Il résulte des informations reçues que, pour le moment, la Société des missions n'a rien à faire à Madagascar. Elle peut s'appliquer avec liberté d'esprit et de toute sa force à la tâche qui lui est proposée, tâche où les colonies françaises ont leur grande part. L'allocution présidentielle se termine par l'énumération des pertes subies par la Société; après quoi la parole est au *directeur* pour la lecture d'un abrégé du *Rapport* annuel.

Nous n'analyserons pas ce travail qui est avant tout le ré-

sumé des faits que nos lecteurs ont vu passer sous leurs yeux depuis un an. N'en retenons que les données statistiques et les grandes lignes.

La Maison des missions compte actuellement 10 élèves, dont 2 en section préparatoire, 1 au service militaire, 1 en cours d'études médicales, plus un qui vient d'être consacré et va partir, M. D. Forget; soit un total de 11 futurs missionnaires. On ne peut, ajoute le rapporteur, se défendre de l'impression que nos Eglises françaises ne produisent pas, à beaucoup près, en fait de vocations missionnaires, ce qu'on serait en droit d'attendre et ce qu'exigerait leur propre intérêt spirituel.

Malgré ce nombre trop restreint, la Société a fait partir, le 7 juin 1893, M. Ch. Bonzon pour le Congo français; le 9 décembre, M. E. Béguin s'embarquait avec sa femme pour le Zambèze. Le 8 juillet, nous avions envoyé au Lessouto mademoiselle Ethel Smith, fiancée à M. E. Vollet; au Sénégal, le 9 novembre, M. E. Pétrequin, instituteur; enfin, le 8 décembre, mademoiselle Villeméjane, institutrice, pour Taïti. A cette liste déjà longue, il faut ajouter M. et madame Jacot, missionnaires au Congo français, officiellement entrés au service de notre Société le 9 novembre. En résumé : 3 missionnaires consacrés, dont 2 mariés; 1 instituteur; 1 institutrice; 1 femme de missionnaire. Soit un accroissement de 8 personnes ajoutées à notre milice.

Abordant la série des champs de missions, le rapport caractérise la tâche proposée à nos missionnaires du *Lessouto*. Après avoir rappelé les aptitudes spéciales de la tribu que nous avons été appelés à évangéliser, aptitudes qui semblent la destiner à une grande action sur les autres tribus de l'Afrique australe, il ajoute : « La diffusion de l'Evangile, voilà le travail réservé aux Bassoutos, ou plutôt aux Eglises du Lessouto; car si nous voyons juste, c'est l'Eglise qui sera, dans l'histoire, l'héritière de la tribu, dont elle absorbera la force pour le service de l'Evangile. Dès lors, constituer l'Eglise du Lessouto, faire de nos diocèses missionnaires, jusqu'à ce

jour isolés les uns des autres, un organisme puissant, armé pour le combat, capable de survivre à la nationalité elle-même, voilà la tâche que Dieu propose actuellement à nos missionnaires. »

Le rapport envisage, à ce point de vue spécial, les travaux de l'année ; et particulièrement les progrès d'ensemble, récemment accomplis ou en voie de s'accomplir : l'évangélisation des Maloutis, le pastorat indigène, la création d'une caisse centrale, et bientôt le synode. Ces progrès ont été réalisés sans que notre Société eût à en supporter les frais qu'ont pris à leur charge de nouvelles catégories d'amis tant en Afrique qu'en Angleterre et en Ecosse.

Au *Zambèze* le rapport relève la protection divine dont nos missionnaires sont les objets, le regain de force et d'élan accordé à M. Coillard et qui s'est manifesté dans la création de la station de Léaluyi, et l'impérieux besoin de renforts pour développer la mission et créer au nord du Zambèze un second Lessouto.

Notre œuvre du *Congo* a fait par l'adoption de la station de Lambaréné un pas important. Elle comptera, deux ans après sa création, après l'arrivée des missionnaires actuellement en Europe un personnel de onze ouvriers européens, si toutefois l'état de santé de M. Gacon permet à ce frère de retourner à son poste avec sa femme.

Au *Sénégal* le chiffre du personnel reste stationnaire. L'œuvre a fait un progrès par l'ouverture d'un poste d'évangélisation à Sor, faubourg indigène de Saint-Louis.

A *Taïti*, nous avons étendu notre action en faisant occuper Raïatéa par M. Brunel. Le rapport rappelle la demande d'un instituteur formulée par ce missionnaire ; il relève aussi les sacrifices que se sont imposés les chrétiens des Iles-sous-le-Vent et des Iles australes, ainsi que de Taïti même, pour prendre à leur charge une partie des frais de l'œuvre.

Quant à *Maré*, la présence de M. Langereau dispense le rapporteur d'en parler. Il explique en revanche pourquoi la *Kabylie* ne figure plus sur la liste des champs de travail de la

Société, et ajoute des détails aux indications déjà données par le président touchant *Madagascar*.

Le rapport se termine par une parole de remerciement et d'encouragement adressée aux amis de la Société. Il est vrai que l'année se clot par un déficit, mais le fait s'explique par un accroissement extraordinaire de nos charges, spécialement au *Congo français*, et il n'empêche pas qu'il y ait eu un véritable progrès opéré dans nos ressources (1).

La parole est à M. E. de Bammeville pour la lecture du *rapport financier* préparé par M. Schultz. Voici un résumé de ce travail :

Les recettes totales de l'exercice ont atteint le chiffre de.		**389.079 70**
En faisant abstraction du *Congo* et du *Zambèze*, ainsi que des sommes reçues pour œuvres spéciales, ce chiffre se réduit à .		305.052 65
Les dépenses pour cette œuvre s'étant élevées à.	330.799 10	
On aboutit à un déficit de		25.746 45
		330.799 10
Les recettes spéciales pour le *Congo* ont été de		14.270 85
En y ajoutant le solde en caisse de l'an dernier.		22.613 85
On arrive à un total de.		36.884 70
Comme les dépenses pour l'œuvre générale se sont élevées à	55.510	
Il y a un excédent de dépenses, à ce jour, pour le *Congo*, de.		18.625 30
		55.510 »
Si l'on ajoute à ce déficit relatif au Congo, soit.		18.625 30
le déficit de l'œuvre générale, qui est de. .		25.746 45
On trouve comme déficit à l'exercice 1893-1894.		**44.371 75**
En y ajoutant celui de l'exercice précédent, qui était de.		39.561 80
On arrive à un déficit total de.		**83.933 55**
D'autre part, les dons reçus pour le *Zambèze* ont été de		56.568 20
auxquels il faut ajouter le solde en caisse de l'an dernier.		3 864 30
Produisant un ensemble de recettes de. . .		60.432 50
Les dépenses de l'année 1893 s'élevant à. .	46.845	
sur lesquelles il n'a été payé jusqu'à ce jour que.		36.686 45
Il reste un solde disponible de		23 746 05

(1) Voir l'article publié en tête de cette livraison.

Le dépôt du Rapport du Comité des dames et des rapports des Comités auxiliaires et l'annonce des élections et réélections termine cette première partie de la séance. Parmi les noms prononcés, relevons ceux de deux nouveaux membres du Comité, élus au cours de l'exercice : M. l'intendant général *Raizon*, et M. le pasteur *Charles Vernes*. Le bureau, appauvri par les pertes que l'on sait, s'est complété par l'élection de M. *Louis Sautter* aux fonctions de vice-président, en remplacement de M. *Jules de Seynes* qui a succédé à M. L. de Bussierre comme président, et de M. *B. Boissonnas*, aux fonctions de censeur, à la place de M. Th. Vernes d'Arlandes.

L'assemblée chante ensuite le cantique : *C'est un rempart que notre Dieu*, pendant que les élèves missionnaires font dans les rangs de l'Assemblée une collecte qui rapporte 510 fr. 10.

La seconde partie de la réunion a été occupée par une courte allocution de M. le pasteur *Paul Monod*, de Bolbec, et par un intéressant discours de M. le missionnaire *E. Langereau*, de Maré. M. P. Monod a dit, en termes brefs et propres à faire impression, que le grand secret de l'intérêt pour l'œuvre des missions consiste à faire l'expérience personnelle du salut. Quant à M. Lengereau, il a profondément intéressé l'assistance en lui montrant le contraste entre les malheureux Canaques de la Nouvelle-Calédonie, privés de l'Evangile, et les habitants des Iles de la Loyauté, engagés, par ce même Évangile, dans la voie de tous les progrès matériels et moraux. Un saisissant tableau de l'œuvre de Maré a terminé ce discours qui a paru trop court à chacun. Si nous ne le publions pas ici, c'est que nous espérons que beaucoup d'Eglises seront mises à même de l'entendre au cours des tournées de M. Langereau.

Une prière de M. le pasteur *Neel* de Gajan a terminé la séance.

Réunion familière du 15 avril 1894.

Depuis que la Société des missions possède une maison, c'est un besoin pour elle d'y recevoir ses amis; aussi avons-

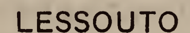
nous pris la douce habitude, après notre assemblée générale du jeudi soir, de nous réunir le dimanche qui suit, à trois heures de l'après-midi, pour une séance plus familière, où se déverse le trop-plein de la première assemblée. Si nous avions eu des doutes sur l'opportunité de cette seconde réunion, le grand nombre de personnes qui ont répondu à notre appel nous aurait pleinement rassurés. C'était l'affluence des grands jours; notre chapelle et les salles adjacentes étaient bondées, et c'est avec une joyeuse reconnaissance et le sentiment si doux de la communion fraternelle que nous sommes entrés en séance.

C'est M. le pasteur *Dhombres*, l'un de nos vice-présidents, qui occupait le fauteuil. Après une prière de M. le pasteur *Lacheret*, dans une allocution nourrie de faits et que traversait une bienfaisante flamme d'enthousiasme, il nous a tour à tour entretenus de quelques souvenirs et des espérances que l'heure actuelle nous permet de concevoir; il a terminé par un conseil sérieux aux assistants. Ce conseil, c'est celui que le missionnaire Dieterlen dégageait, dans une lettre récente, d'une de ses expériences de voyage : suivre le chemin, l'unique chemin qui conduit à la vie éternelle. Quant aux souvenirs, ce sont ceux des Maisons de missions qui ont précédé la demeure actuelle de notre Société : la maison de Passy, la maison de la rue des Fossés-Saint-Jacques, et leurs habitants, leurs visiteurs, dont les visages forment, dans la mémoire de l'orateur, comme une galerie de portraits que contemple, à l'appel de son cœur, son regard intérieur. Et M. Dhombres évoque quelques-uns de ces portraits, celui de M. Casalis notamment, « avec son œil de Béarnais, si vif, si pénétrant; avec sa voix vibrante qui souvent nous a exhortés, consolés, fait du bien... Mais, ajoute l'orateur, ce n'est pas seulement le passé de nos maisons qui m'est cher, j'aime aussi le présent; » et, passant en revue nos champs de travail, depuis le Lessouto et le Zambèze jusqu'à Taïti, il donne une pensée à chacune de ces œuvres, aux ouvriers qui y travaillent, sans oublier ceux qui vont partir, M. Forget et sa jeune

femme, qui a été la catéchumène de M. Dhombres. Et l'orateur montre que chacune de ces missions répond à un devoir; devoir que le Comité n'a accepté qu'après mûr examen, mais qu'il est résolu à accomplir avec le secours de Dieu et à l'aide des Eglises qui lui donneront, il l'espère, dans une mesure croissante, et les hommes et l'argent dont il a besoin.

La parole est à M. *H. Dyke,* missionnaire au Lessouto, où il va retourner après un congé de quelques mois. Nous comptons reproduire dans une prochaine livraison le discours de M. Dyke, de même que celui de M. *G. Appia*, qui, avec quelques paroles du *directeur*, a terminé la séance. L'un et l'autre ont été écoutés avec un profond intérêt. M. Dyke a placé devant nous l'œuvre du Lessouto avec ses succès, ses glorieuses perspectives. « Nous en sommes, a-t-il dit, au temps de la moisson; ce n'est pas le moment de nous affaiblir en réduisant notre nombre; aidez-nous à mener à bien l'œuvre magnifique que Dieu nous a confiée ». Quant à M. Appia, il nous a fait entendre une de ces allocutions nourries, originales, sérieuses, où la richesse des informations ne le cède qu'à l'intensité de la flamme chrétienne et missionnaire. Aussi est-ce avec une profonde et reconnaissante émotion que l'assemblée s'est jointe à la prière de M. *Hollard*, après laquelle s'est terminée la réunion.

La collecte faite dans les rangs de l'assistance a produit la somme de 320 fr. 25.



LESSOUTO

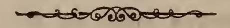
DERNIÈRES NOUVELLES

Une lettre de M. Ad. Mabille nous apprend que ce missionnaire est de retour à Morija. Le voyage qu'il a fait avec madame Mabille à Vryburg pour y accompagner M. Béguin et ses compagnons de voyage, a fait du bien à sa santé.

La même lettre nous apprend que M. Ernest Mabille a fait

une chute de cheval et s'est cassé la jambe au-dessus de la cheville. Madame E. Mabille est accouchée plus tôt qu'on ne s'y attendait et a donné naissance à une petite fille, qui, heureusement, se porte bien ainsi que sa mère. M. le docteur G. Casalis, qui est accouru pour donner des soins au malade, espère une guérison complète de la fracture.

La conférence des missionnaires du Lessouto a dû se réunir le 3 avril, à Hermon.



L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA MISSION AU LESSOUTO

Études d'organisation ecclésiastique (1).

I. — Introduction.

La mission du Lessouto est arrivée aujourd'hui à une période importante de son existence. Fondée, il y a soixante ans, par MM. Arbousset, Casalis et Gossellin, elle a passé par bien des luttes et des difficultés; mais la grâce de Dieu a visiblement reposé sur elle et lui a permis de doubler, sans graves avaries, tous les caps dangereux. Année après année elle a grandi, elle s'est fortifiée, elle a poursuivi sa marche en avant sans se laisser arrêter par rien. Le grain de sénevé est devenu un grand arbre, aux rameaux touffus, qui plonge en terre de profondes racines. Il semble aujourd'hui assez fort pour qu'un coup de vent ne le déracine pas aisément.

Nos 14,000 chrétiens adultes, nos 15 stations, nos 140 annexes, nos écoles avec leurs 7 à 8,000 écoliers, montrent assez ce qu'au point de vue du nombre ces soixante ans de tra-

(1) Pour répondre au désir formel de l'auteur de ces articles, nous déclarons qu'en les publiant nous n'engageons ni ses collègues, ni la rédaction de ce journal. M. Jacottet désire conserver l'entière responsabilité de ses idées. Cette réserve, dont nous lui donnons acte, ne nous empêche pas de lui exprimer, au nom de nos lecteurs et comme rédacteurs du *Journal des missions*, notre vive reconnaissance de son travail qui, nous n'en doutons pas, portera des fruits. (*Note des réd.*)

vaux ont accompli. Ce que, par contre, ces chiffres ne disent pas ou ne disent qu'imparfaitement, c'est la position que l'Évangile — tel que nous l'avons prêché — occupe dans la vie nationale. Plus qu'aucune autre mission sud-africaine, la nôtre a été acceptée, faite sienne pour ainsi dire, par la tribu qu'elle évangélise. Notre histoire se confond presque avec celle du Lessouto; on ne peut écrire l'histoire du Lessouto sans écrire en même temps la nôtre. Il y a là une position toute spéciale qui a eu, et a encore ses dangers, mais qui n'en a pas moins constitué pour nous, dès les premiers jours, un avantage appréciable.

Cette situation si avantageuse provient en partie du fait que, petit à petit, notre Société a été conduite à concentrer tous ses efforts sur la seule tribu des Bassoutos. Abandonnant les œuvres éloignées comme Motito ou Friedau, notre mission s'est assez vite comme repliée sur elle-même. Un instant on a pu croire que c'était un recul; on peut bien voir aujourd'hui qu'il n'en était rien. En voulant évangéliser les seuls Bassoutos, et les évangéliser complètement, nos devanciers ont obéi, inconsciemment peut-être, à un instinct juste; il faudrait plutôt dire qu'ils se sont en cela laissé guider par Dieu. Cette concentration nous a, en effet, permis d'occuper le pays tout entier, de nous y étendre, de nous y développer sans entraves, d'y maintenir, si l'on peut ainsi dire, le monopole de l'Évangile. Si l'on fait abstraction des contre-missions romaine et ritualiste, qui sont, à des degrés divers, de simples adversaires, aucune autre dénomination chrétienne n'existe dans le pays. L'Évangile y est encore un; un seul type d'Église y domine.

C'est là quelque chose d'exceptionnel et qu'on trouverait difficilement ailleurs au sud de l'Afrique. Nous pouvons ainsi donner à notre œuvre tout entière une direction normale, aller où nous voulons, sans avoir, avant le temps, à faire face aux mille difficultés que suscite la multiplicité des sectes ou dénominations protestantes. Nous sommes, semble-t-il, bien placés pour atteindre le but que toute mission digne de

ce nom doit se proposer, à savoir la fondation d'une Église indigène, solidement assise, bien organisée, et qui puisse un jour arriver à l'autonomie, devenir en un mot l'*Église du Lessouto*.

Concentrée sur un espace relativement restreint, l'occupant tout entier, établie au milieu d'une tribu qui conserve son unité nationale et possède encore une autonomie très réelle, acceptée et reconnue par toute la tribu, chefs et sujets, étroitement mêlée à l'histoire du pays, ayant subi les mêmes épreuves, ayant eu part aux mêmes délivrances, notre mission semble avoir été choisie de Dieu tout spécialement pour l'œuvre qu'elle a entreprise et qu'Il a si merveilleusement bénie. La position géographique et politique du Lessouto lui donne d'ailleurs une importance spéciale. Grâce à Moshesh, grâce aussi à leurs propres qualités et à leur intelligence, les Bassoutos ont été de tous temps le plus important et le plus en vue de tous les peuples béchuanas. Seuls, aujourd'hui, ils possèdent encore une large autonomie et forment un groupe ethnique uni et considérable. Aussi regarde-t-on à eux d'un peu partout au sud de l'Afrique, au point de vue religieux plus encore qu'au point de vue politique. Nos livres circulent partout, on les lit jusqu'au nord du Transvaal et du Béchuanaland; nos écoles ont fourni aux tribus avoisinantes nombre de catéchistes et d'instituteurs. Géographiquement, le Lessouto est au centre de l'Afrique australe; il relie les peuples béchuanas aux tribus de la Cafrerie. Ethnographiquement, il forme également la transition des uns aux autres. S'il n'a pas encore eu sur les tribus cafres une grande influence, il est cependant probable qu'un jour ou l'autre il l'exercera dans une certaine mesure; mais cette influence sera religieuse avant tout, car le rôle politique des Bassoutos semble désormais fini. Si jamais une forte Eglise indigène réussit à se constituer au Lessouto, placée comme elle le sera au centre même de l'Afrique australe, nationale au meilleur sens du mot, profitant du prestige de la tribu qui l'a acceptée, elle ne peut manquer d'avoir pour

toutes les tribus avoisinantes une réelle importance; elle peut devenir le vrai centre religieux du sud de l'Afrique.

Mais pour cela il faut avant tout fonder cette Église, lui montrer la voie, aider ses premiers pas, l'organiser de telle façon qu'elle puisse affronter les dangers qui viendront l'assaillir. Elle n'existe pas encore en tant qu'Église, mais dans notre mission nous en possédons les éléments constitutifs. Il s'agit de la façonner et de la mettre en œuvre. C'est là pour toute œuvre missionnaire une époque particulièrement critique. Comment lui faire traverser sans naufrage la crise de l'adolescence? Bien des missions y ont échoué. Commencée trop tôt, la crise doit finir mal. La retarder c'est s'exposer à des dangers non moins réels. Il faut savoir saisir le moment psychologique, et se mettre alors prudemment, mais résolument à l'œuvre.

Ce moment semble être venu pour la mission du Lessouto. Instinctivement nous nous en rendons compte depuis quelques années. L'extension donnée aux annexes (c'est-à-dire, en réalité, une influence plus considérable accordée à l'élément indigène dans la marche de notre œuvre); la fondation, définitivement acquise aujourd'hui, du pastorat indigène; l'établissement probable d'une caisse centrale dans un délai très prochain; la reconstitution du Synode à laquelle nous travaillons; voilà autant d'indications que notre Conférence entend aller sérieusement de l'avant. Tout cela est grave, et ce n'est pas sans certaines appréhensions que nous nous mettons à l'œuvre. On ne peut se dissimuler que nous nous avançons ainsi vers un avenir qui reste inconnu et peut nous réserver des surprises. Mais nous allons de l'avant sous le regard de Dieu, avec la ferme persuasion que l'heure a sonné; nous avons pour nous guider et nous empêcher d'aller à la dérive les expériences de près de soixante ans. Il y aurait d'ailleurs danger à retarder davantage une évolution nécessaire; bien des faits sont là pour nous le montrer.

C'est de cette situation-là, de cette évolution qui se fait dans notre œuvre, que je voudrais, dans une série de quelques

courts articles, entretenir nos amis. Ils ont droit à connaître nos préoccupations, à être tenus au courant de nos efforts, à connaître exactement notre position actuelle. Ces questions d'organisation — car c'est avant tout de cela que je veux parler — peuvent paraître arides; elles ne sont pas de celles dont le *Journal* les entretient d'habitude. J'estime cependant que, bien comprises, elles peuvent présenter un grand intérêt. Le fait même qu'elles se posent aujourd'hui marque une étape dans la marche de notre œuvre. La mission doit de plus en plus s'effacer pour faire place à l'Église; notre mission française du Lessouto doit aujourd'hui s'efforcer de devenir toujours plus complètement l'*Église du Lessouto*.

Je tiens, avant de commencer, à dire très nettement que cette évolution sera lente et prendra des années. Longtemps encore la direction supérieure de l'œuvre, les responsabilités financières resteront dans nos mains. Il s'agit de préparer l'autonomie, de la rendre possible; jusqu'à ce qu'elle soit réalisée, ni nous, ni nos amis d'Europe ne pourront se croiser les mains. Il faudra bien plutôt redoubler d'efforts et de sacrifices. Mais le but même qu'on peut aujourd'hui entrevoir rendra les uns et les autres plus faciles et plus doux. Ceci dit pour empêcher toute méprise, et afin qu'on ne croie pas que notre mission du Lessouto soit déjà à même de se passer des secours des chrétiens d'Europe.

Je désire également avertir nos lecteurs que ces articles sont purement personnels et n'engagent que moi. Je sais que sur quelques points certains collègues pensent différemment. Il n'est que juste de le dire.

(*A suivre.*) ED. JACOTTET.

ZAMBÈZE

NOUVELLES RÉCENTES

Une lettre de M. L. Jalla, en date du 25 janvier, nous apporte des nouvelles fraîches du Zambèze. Pour M. Coillard et

ses compagnons de la Vallée, ces nouvelles vont jusqu'au 5 janvier. Ecoutons M. L. Jalla.

« Nous attendons avec impatience un courrier ; l'attente est notre état continuel au Zambèze, et à la longue cela déprime et affaiblit... Nos messagers expédiés au sud, le 13 octobre, ne sont pas revenus et je ne les attends plus. Comme le corbeau de Noé, ils auront trouvé leur intérêt à rester au sud. Aussi sommes-nous d'une impatience difficile à décrire... Aurons-nous vraiment du renfort cette année ? Voilà la grande question qui nous préoccupe tous...

« Les nouvelles du Borotsé sont bonnes; les dernières datent du 5 janvier; M. Coillard avait passé le nouvel an à Séfula et venait de rentrer chez lui; il pense inaugurer la chapelle en février...

« Nos amis comptent tout à fait venir ici en juin pour notre quatrième conférence et la pensée du revoir nous remplit à l'avance de joie. Ils vont tous bien, du reste, et les rapports avec le roi sont excellents pour le moment. Les Goy aussi vont bien, leur Flore, bien éprouvée par la coqueluche, se remet maintenant peu à peu. Nous avons pu, après bien des échecs, enfin nous rendre en famille en canot à Seshéké au commencement du mois, et nous avons passé quatre jours avec les Goy, dont nous avons beaucoup joui. C'est un luxe rare pour nous là bas, de se revoir; cela n'arrive qu'une ou deux fois l'an. Les Goy nous ont royalement reçus. Séshéké, comme station, a beaucoup gagné sous leurs soins; ils ont du goût et se donnent de la peine pour la tenir en ordre. Nous avons passé Noël tranquillement chez nous, faisant une fête à nos vingt élèves de l'école; nous avons aussi eu un service de Sainte-Cène avec l'évangéliste. Celui-ci s'occupe avec entrain surtout de l'école; il rentrera à Séfula en mai pour permettre à nos amis de s'absenter. C'est, certes, un grand secours d'avoir un évangéliste auprès de soi. Quant à nous, seuls, il nous serait maintenant tout à fait impossible d'avoir régulièrement l'école. Nos santés sont assez bonnes; nous avons cependant eu toute espèce de petites misères

ce mois. Notre Edouard est plus fort encore que Valdo à son âge. Valdo, lui, se développe surtout pour le sessouto : c'est du vif argent qui met tout en l'air et ne se laisse jamais oublier. La famine règne encore, mais les récoltes promettent d'être splendides si les sauterelles ne reviennent pas. Elles ont pris la route de Séshéké et du Borotsé.

« La nouvelle de la défaite des Matébélés nous est parvenue il y a trois semaines par des Zambéziens, et a rempli le pays de jubilation, nous y compris, car il était pénible d'avoir l'épée de Damoclès sans cesse sur nos têtes.

« La mission wesleyenne est enfin arrivée au premier village des Mashikolumboés en deçà du Kafué, le 22 décembre dernier, et ils ont eu un bon accueil. Ils établissent leur première station et attendent déjà deux nouveaux missionnaires pour juin prochain. Ils n'auront pas de peine, pour peu que les indigènes s'y prêtent, à nous laisser bien loin derrière eux. »

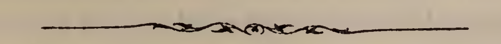
EN ROUTE POUR LE ZAMBÈZE

M. Béguin nous écrit de Maféking, à la date du 20 mars 1894 :

« Comme vous l'avez appris par la lettre que je vous ai envoyée de Thaba-Bossiou la veille de notre départ du Lessouto, nous avons quitté ce pays le 23 février. Je suis parfaitement d'accord avec vous que c'était pour nous un privilège que de pouvoir visiter ce champ de travail; aussi en avons-nous beaucoup joui et nous en exprimons encore notre reconnaissance au Comité. Mais il faut aussi se rendre compte que cette visite au Lessouto est très utile, et pour ma part, je n'ai qu'un regret, c'est que nous n'ayons pas pu y passer plus de temps. Cette visite est utile en ce qu'elle nous a donné l'occasion de voir un champ de mission en pleine prospérité, que nous y rencontrons des hommes d'expérience qui

nous donnent de bons conseils, et que l'on fait ainsi un peu l'apprentissage de la vie africaine. Enfin ce passage au Lessouto m'a été d'une grande utilité en ce que j'y ai rencontré des hommes qui m'ont aidé à organiser mon expédition ; sans eux, arrivé à Vryburg, j'aurais dû y séjourner des semaines avant de pouvoir partir. Non seulement ces retards sont excessivement désagréables, mais ils augmentent encore considérablement les frais. Les hôtels dans ce pays-ci sont extrêmement chers, c'est 12 à 15 shillings par jour et par tête, aussi faut-il éviter d'y séjourner trop longtemps. Pour cela, il faut commander les wagons plusieurs semaines à l'avance, afin que quand le missionnaire arrive il les trouve prêts, qu'il puisse s'y installer et se mettre en route tôt après. C'est ce que nous avons pu faire, grâce à M. Mabille, qui, quelques jours après mon arrivée au Lessouto, m'a mis en garde contre la chose et qui a eu la bonté de commander les wagons et de prendre tous les arrangements nécessaires. Ainsi nous avons évité bien des dépenses que d'autres ont eues, et nous nous sommes très peu arrêtés en route. Arrivés à Kimberley le samedi 3 mars, nous en repartions le lundi 5. Le même soir nous arrivons à Vryburg d'où nos wagons, au nombre de quatre, se mettent en marche le samedi suivant, 10 mars. C'est hier soir, lundi 19, que nous sommes arrivés à Maféking, et nous en repartons demain lundi 21.

« Comme je vous le disais dans ma dernière lettre, M. Mabille nous a accompagnés jusqu'à Vryburg, où il nous a été très utile pour les achats que nous avions à faire pour les évangélistes. Il était un peu mieux qu'en quittant le Lessouto, cependant il n'était pas encore tout à fait bien. »



CONGO FRANÇAIS

L'ÉCOLE DE LAMBARÉNÉ

Lettre de M. Ch. Bonzon.

26 février 1894.

... J'ai souvent hésité à vous parler de notre école, tant l'œuvre me paraît modeste ; au Lessouto, sur la côte occidentale, vous en avez vu beaucoup, et de beaucoup mieux installées. En mettant à jour notre registre d'inscriptions, j'ai fait cependant quelques remarques qui vous intéresseront comme reflétant l'état, non seulement de l'école, mais de l'œuvre dont *Lambaréné* est la tête. L'école compte actuellement 72 enfants ; sur ce nombre, 19 seulement viennent des villages situés à moins de 5 kilomètres de la station ; 6 viennent de plus de 15 kilomètres ; 11 de plus de 25 kilomètres ; 18 de plus de 50 kilomètres, 14 de plus de 70, 4 de plus de 100 kilomètres. Ces chiffres n'ont rien de précis, car la carte de cette région est encore à faire ; les lacs d'où viennent plusieurs des enfants ne sont pas indiqués sur les cartes actuelles ou le sont à de mauvaises places. Nos appréciations sont basées sur le nombre d'heures ou de journées que la distance oblige à parcourir en pirogue, et j'ai plutôt diminué qu'exagéré. Qui dit un enfant envoyé à l'école, dit une influence sérieuse, exercée soit par nos catéchistes, soit par nos chrétiens. Vous voyez donc sur quelle étendue de pays s'étend notre action.

Une autre remarque m'a frappé : ces 72 enfants viennent de 42 villages différents et aucun village n'en fournit plus de 4 à l'école. L'influence n'est donc point centralisée sur quelques points, elle est disséminée sur tout le pays. L'œuvre de nos prédécesseurs a été dirigée de manière à éviter un des écueils les plus redoutables des missions modernes, la for-

mation de chrétientés, de villages séparés qui bientôt n'exercent plus sur les païens aucune influence. Les conditions étaient, il est vrai, favorables; il n'y avait pas d'hostilité déclarée de la part des païens; le pays n'avait point de ces capitales de despotes que la mission dût forcément considérer comme points stratégiques à occuper. Je suis cependant frappé de voir combien la semence a été également répandue; il est peu de grands villages où il n'y ait aucun chrétien. Cela n'empêche pas que le nombre des chrétiens ne soit infime en comparaison de la masse païenne. J'y vois seulement une promesse pour l'avenir; le levain est intimement mêlé à la pâte.

Mais je reviens à mon école. Au moment d'en prendre la direction, j'ai essayé de dresser le bilan de ces dernières années. L'école a été créée il y a cinq ans et a toujours été en bonnes mains; quels résultats a-t-elle donnés? Cette enquête devait m'orienter pour la marche à suivre. Quelques résultats excellents m'ont d'abord frappé. Plusieurs des garçons qui en sont sortis sont pour nous, à Talagouga comme à Lambaréné, des aides très utiles. Arrivé depuis quelques semaines, comment aurais-je pu diriger avec fruit une école, me charger de la moitié des services religieux, suppléer entièrement Teisserès pendant ses absences, si je n'avais eu autour de moi des garçons comprenant bien le français et pouvant être de bons interprètes? Cela est nuisible dans un sens : je n'ai pas été obligé de me jeter à l'eau, suivant le conseil fréquemment donné; mais, d'autre part, il me semble impossible de parler une langue indigène après deux ou trois mois de séjour, et une longue période de préparation, de non utilité des nouveau-venus serait, dans un climat comme celui-ci, très préjudiciable à une œuvre.

A ce premier service rendu par l'école d'avoir formé des garçons parlant le français et l'écrivant même assez bien, il faudrait ajouter le développement de tant d'enfants qui y ont passé, l'utilité qu'il y aura pour nos jeunes églises à recevoir des membres habitués au chant des cantiques, connaissant

l'histoire sainte, bref ayant reçu un peu de cette instruction qui ne produit pas la piété, mais qui permet à un homme pieux de se rendre utile. Il est facile, hélas! de le constater ici, que l'instruction ne produit pas la piété. Un grand nombre des enfants sortis de l'école sont retournés tout de suite au paganisme; il semble presque que la contrainte que leur avait imposée leur présence sur la station soit une raison pour eux de faire pire que les autres lorsqu'ils en sont sortis. Et tout ce qu'ils gardent alors de leur instruction, c'est cette fatuité de l'ignorant qui se croit instruit, désagréable chez nous, mais insupportable chez les noirs : on les voit se dandiner, une baguette à la main, et le seul travail qu'ils jugent digne d'eux est de rédiger des lettres pour de moins civilisés. Des anciens élèves de ce type sont rares heureusement, mais un petit nombre aurait suffi pour m'inspirer de sérieuses réflexions et me permettre de tracer un programme tenant compte des expériences de mes prédécesseurs.

J'ai donc pu dès l'abord me défier d'un enseignement se rapprochant trop de celui que donnent les écoles en Europe. Autre pays, autres besoins. Tous les enfants apprennent à lire et à écrire, car la lecture de la Bible est indispensable à nos chrétiens si dispersés. Deux heures sont données à cette étude chaque matin. Mais plutôt que d'insister sur le calcul, qui ne sera jamais nécessaire à la plupart, ou sur d'autres éléments de l'instruction primaire, je dirige plutôt l'enseignement vers ce double but : la culture générale de l'intelligence par les leçons de choses et les leçons bibliques, puis la connaissance au moins élémentaire de certains travaux manuels. L'événement montrera à mes successeurs si c'est là la bonne marche à suivre. Pour ma part, j'y ai rencontré de très intéressants moments. Vous ne sauriez croire avec quel intérêt les enfants apprennent comment sont faits les objets que nous leur apportons; ils voulaient tous, l'autre jour, mettre dans leurs marmites de vieux chiffons pour faire du papier. Je combine ces leçons avec l'étude du français, et vous pourriez les entendre nommer tous les objets de l'école

ou de leur cuisine, dire, à mes questions, s'ils sont en fer ou en bois; de même pour quelques notions générales d'histoire naturelle.

Pour les travaux manuels, j'ai dû me résigner à prendre un aide. Teisserès, qui partage entièrement ma manière de voir et qui m'a fourni les éléments de ce que j'appelais emphatiquement mon enquête, a engagé, il y a un mois, pour ce travail, un ouvrier noir qu'on dit assez bon charpentier; il me faut attendre encore quelques jours qu'il ait réglé ses affaires. J'espère qu'il répondra à ce que j'attends de lui. La création d'une école industrielle me semble s'imposer pour nous dans un bref délai, car M. Jacot la demandait depuis plusieurs années au comité du *Presbyterian Board*.

Dix ou douze enfants suivent seuls des leçons plus avancées. Ce sont les plus anciens ou les plus intelligents, ceux que nous espérons voir devenir plus tard catéchistes ou instituteurs. Quatre d'entre eux sont à l'école depuis sa fondation. Du reste, puisque de petites statistiques m'ont amené à vous écrire ces détails, je vous donnerai encore deux ou trois chiffres. 27 enfants sont nouveau-venus; les 44 autres ont une moyenne de présence de seize mois, ce qui vous montre une stabilité suffisante pour donner de bons résultats. J'aurais aimé vous donner l'âge moyen des enfants, mais eux-mêmes ignorent absolument la date de leur naissance. Quelques-uns ne doivent guère avoir que neuf ou dix ans. Plusieurs en ont dix-sept ou dix-huit; l'un même est revenu à l'école pour éviter d'être marié contre son gré à une des femmes de son oncle défunt; il ne tenait pas à l'héritage. La plupart des enfants doivent avoir de douze à quinze ans. C'est, dit-on, l'âge du développement pour les noirs. J'apprends pourtant à me méfier de plus en plus des idées toutes faites que nous avons sur eux. Je ne constate pas du tout chez mes plus grands élèves cet arrêt dans le développement des facultés que l'on prétend se produire chez les indigènes à quinze ou seize ans. L'un d'eux, nommé Récati, âgé d'au moins dix-huit ans, venu à l'école il y a six mois, sachant à

peine ses lettres, sait maintenant fort bien lire et écrire, et dit en français presque tout ce qu'il veut. Il est vrai que c'est un garçon exceptionnellement sérieux et attentif. D'autres, grands ou petits, n'arrivent à lire que très lentement et semblent parfois piétiner sur place plutôt qu'avancer. Il y a cependant pour tous, je crois, un réel développement intellectuel. Dieu veuille qu'il y ait en même temps un développement moral; celui-ci plus intime est aussi plus difficile à constater. Peut-être, parmi ceux qui me paraissent les moins touchés, Dieu se choisira-t-il un jour des évangélistes pour les peuplades plus avancées dans l'intérieur.

Votre respectueusement dévoué,

C. Bonzon.



DERNIÈRES NOUVELLES DE TALAGOUGA

Dans une lettre en date des 10 et 11 mars, M. Allégret se montre préoccupé de la santé de sa femme et de son enfant; il souffre aussi de se voir paralysé dans son activité. Nous recommandons aux amis des missions de se souvenir de ce frère et de sa famille dans l'épreuve. M. Allégret ne perd pas courage cependant : « J'espère, j'attends une éclaircie, écrit-il, et en attendant je me cramponne au roc : je crois que tout cela est bon puisque Dieu le permet, et je m'efforce de comprendre ce qu'il veut nous enseigner. »

Dans une autre partie de sa lettre, M. Allégret revient à la nécessité d'être au moins deux missionnaires sur une station. Le nombreux personnel d'enfants, d'apprentis, d'ouvriers qui y réside nécessite la présence permanente du chef de l'œuvre : « Ici, au milieu des Pahouins, il y a des palabres et des guerres sans fin; il faut qu'il y ait toujours quelqu'un sur la station pour la faire respecter. Il n'y a pas de danger personnel, mais il faut veiller à ce que les enfants de l'école

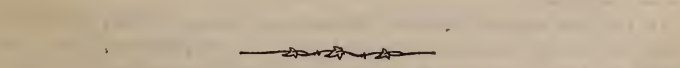
et les travailleurs ne soient pas pris pour des ennemis de leur famille; il faut, en un mot, maintenir sans cesse par des moyens moraux une autorité morale sans laquelle on ne peut pas rester ici. De plus, il y a les cas de maladie, et ceux de surcroît de travail, comme lors de l'inondation. »

D'autre part, l'évangélisation, pour être bien faite, impose aux missionnaires des absences fréquentes et prolongées. Les occasions de jeter ainsi la bonne semence au loin ne manquent pas.

« A propos de l'intérieur, j'ai causé hier avec un Pahouin qui revenait d'un voyage à pied jusque dans le pays Okanda. Il m'a parlé des nombreux villages qu'on rencontrait tout le long de la route et il m'a dit : « Le soir nous leur parlions « de toi; nous leur racontions comment tu nous enseignais la « Parole de Dieu; mais ils ne veulent pas croire; ils veulent « venir et voir, et, quand j'y retournerai, j'en ramènerai avec « moi pour que tu leur parles toi-même. »

« Des récits comme celui-là me font bouillir; je voudrais partir avec eux. Quelles belles réunions dans ces villages où jamais blanc n'a encore passé, et où ils me connaissent comme celui qui vient pour faire du bien aux Pahouins en leur disant la Parole de Dieu! »

Ces citations, que nous pourrions multiplier, montrent combien est opportun le secours que nous allons envoyer à nos missionnaires du Congo : ils nous font ardemment désirer de pouvoir augmenter encore leur nombre pour les mettre en mesure d'occuper le pays dont la porte s'ouvre si largement devant eux.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE LONG DE LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. — SAINT-LOUIS ET LE SOUDAN FRANÇAIS. — LES MISSIONNAIRES NOIRS DE LA GAMBIE. — COMMENT FUT EXAUCÉE LA PRIÈRE D'UN NÈGRE DE LA GUINÉE FRANÇAISE. — L'ÉGLISE NOIRE DE SIERRA LEONE. — LA SOCIÉTÉ OU ELLE GRANDIT. — LES NÈGRES DES ÉTATS-UNIS A LIBÉRIA. — LEUR ATTITUDE A L'ÉGARD DES AFRICAINS PAÏENS. — MISSION PROTESTANTE SUR LE CAVALLY.

C'est l'Afrique occidentale qui fait parler d'elle depuis quelque temps. Une visite rapide le long de cette côte permettra d'enregistrer les dernières nouvelles de ces pays pleins de dangers connus et de surprises non moins redoutables. Le lecteur aura de plus l'avantage de suivre nos amis Jacot et Forget, qui longeront, durant ce mois, cette même côte pour se rendre à nos stations de l'Ogôoué.

En passant, comment ne pas envoyer une salutation cordiale à nos frères de Saint-Louis? Ils montent une garde fidèle à « la porte du Soudan ». Le bruit des luttes et des combats est encore bien fort derrière cette porte qui n'a pas l'air de s'ouvrir. Ahmadou, le fils d'El-hadj-Omar, au nord, et Samory, au sud, sont toujours battus, sans cesse en fuite, parfois anéantis, et renaissent obstinément, depuis bientôt quinze ans (1). Autour de Timbouctou, de nouveaux ennemis se sont

(1) On lutte contre Samory, l'almamy de Bissandougou, depuis 1882 (expéditions des colonels Borgnis-Desbordes, 1882-1883, et Frey, 1885-1886). En 1888, la prise de Koundian provoqua les hostilités d'Ahmadou, qui s'était entendu préalablement avec Samory et Abdou-'l-Boubakr du Fouta, et nécessita les expéditions du colonel Archinard (1889-1891), à la suite desquelles Ahmadou fut rejeté dans le Macina, tandis que Samory fut lentement poussé vers le sud par les campagnes des colonels Humbert (1891-1892) et Archinard (1892-1893). En tout cas, Samory a laissé derrière lui un sillage de sang et de feu.

révélés. Et l'islam trouve dans ces bouleversements continus un terrain propice à sa propagation.

Entre le Saloum sénégalais et la Casamance (1), dans l'étroite enclave britannique de la Gambie, les Anglais viennent d'avoir maille à partir avec le chef Fodé-Sila, qui, le 10 mars dernier, s'est réfugié sur le territoire français. Il y a longtemps que la Société wesleyenne de mission entretient des agents dans ces parages. Cela remonte à 1820 ; mais depuis 1886, on n'y emploie plus que des missionnaires noirs, dont le zèle aurait besoin d'être stimulé et l'action dirigée par des Européens. Il est vrai que le climat de la Gambie a la réputation d'être le pire de la côte occidentale d'Afrique. En deux stations avec deux annexes, on compte là quatre cent quatre-vingt-neuf membres de l'Église wesleyenne et trois cent deux écoliers; mais les rapports que l'on obtient sur l'activité chrétienne de ces communautés se complaisent dans une phraséologie générale et vague, ce qui n'est pas un bon augure (2).

La Guinée française, où l'on arrive ensuite, était jadis connue sous le nom de Rivières du Sud ; c'est le champ des premiers exploits de la mission moderne évangélique en Afrique. Entre 1795 et 1818, quatre entreprises apostoliques furent commencées là et échouèrent successivement ; l'inexpérience des premiers ouvriers, l'hostilité des marchands d'esclaves et le climat meurtrier furent les principales causes de cet insuccès. La reprise de l'œuvre est le fruit d'une merveilleuse coïncidence. Un nègre sou-sou, élevé en Angleterre vers 1812, baptisé et nommé Richard Wilkinson, était redevenu complète-

(1) On se rappelle que notre mission du Sénégal a débuté à Sédhiou sur la Casamance, de 1863 à 1867, et que c'est là que sont morts les missionnaires Jules Lauga (1er août 1866) et Étienne Guindet (2 oct. 1867).

(2) *The LXXIXth Report of the Wesleyan Methodist Missionary Society* (Londres 1893), pp. 95 et 140.

ment païen dans son isolement; quand une grave maladie, vers 1835, le fit rentrer en lui-même, il chercha le Dieu de Jésus-Christ. Guéri, il pria Dieu de diriger des missionnaires vers ces contrées. Quinze ou seize ans plus tard, quelques communautés anglicanes de la Barbade (Petites Antilles) fondèrent une association pour porter l'Évangile dans l'Afrique occidentale ; on ne trouva pas de missionnaires avant 1855 ; alors, le révérend H.-J. Leacock, qui venait de perdre sa femme, se déclara prêt à partir, quoique âgé déjà de soixante ans. D'Angleterre, où il se rendit d'abord, on le dirigea sur Sierra-Leone ; de là, vers le Rio Pongo, où des circonstances étranges lui firent rencontrer R. Wilkinson, tout transporté de joie de voir enfin sa prière exaucée. Depuis lors, le christianisme est annoncé dans ces pays ; actuellement, il y a là quatre postes avec plusieurs annexes, dirigés par des chrétiens noirs des Antilles, mais placés, depuis 1892, sous la surintendance de l'évêque anglican de Sierra-Leone (1).

De la colonie britannique de Sierra-Leone, qui confine à la Guinée française, il vient également des rumeurs de guerre ces derniers jours. On parle depuis longtemps, d'ailleurs, de définir les frontières entre Sierra-Leone et les possessions françaises, et il se pourrait bien qu'une conférence spéciale fût convoquée bientôt dans l'une des capitales européennes pour délimiter exactement toutes les colonies situées entre le Sénégal et le Congo.

La presqu'île de Sierra-Leone est le point où s'implanta le premier établissement durable du christianisme dans ces contrées insalubres et inhospitalières. Les débuts de l'entreprise avaient revêtu une forme sociale et économique. Il s'agissait de retransporter en Afrique des noirs que la traite avait conduits en Amérique et de là en Angleterre. Voici comment un noir de Sierra-Leone, le révérend O. Moore, raconte la chose : « L'idée prit une forme définie vers 1786, et un territoire, la

(1) *Report... of the Pongas Mission* (Horsham, 1893), p. 6.

presqu'île que nous habitons aujourd'hui, — fut acheté par le « Comité pour le secours des pauvres noirs. » Le 8 avril 1787, la corvette *Nautilus*, capitaine Thompson, avec le révérend M. Fraser comme aumônier, et quatre cents nègres à bord, quitta l'Angleterre pour faire voile vers Sierra-Leone. Le mobile de cette tentative n'était pas la soif de pouvoir ni l'appétit colonial, mais une pure philanthropie, la philanthropie chrétienne... Il s'agissait de voir si la race noire, placée dans des circonstances favorables, ne serait pas capable de se développer et d'atteindre au niveau des autres nations du globe... En dépit de difficultés terribles, mais sous un gouvernement paternel et surtout grâce à l'influence de la religion de Jésus — influence qui toujours anoblit et élève l'âme — notre établissement a progressé jusqu'à ce jour, et par la grâce de Dieu, nous sommes ce que nous sommes » (1). Exprimé en chiffres, voici ce que sont les Sierra-Léonais : sur soixante-quatorze mille huit cent trente-cinq habitants, il y en a quarante et un mille trois cent soixante et un qui revendiquent le nom de chrétiens (2) ; sept mille trois cent quatre-vingt-seize sont musulmans, et vingt-six mille soixante-quatorze sont encore païens.

Parmi les obstacles spéciaux que le christianisme et la civilisation eurent à surmonter à Sierra-Leone, il faut rappeler le fait que, pendant plus d'un demi-siècle, on débarqua là les cargaisons de tous les négriers capturés par les croiseurs britanniques dans les eaux africaines. Jamais, depuis la tour de Babel, on n'a vu une confusion de langues aussi tumultueuse et, qui plus est, un mélange de peuples aussi disparate : il y avait là des échantillons de toutes les tribus du littoral et

(1) *Memorial of... the Centenary of Sierra Leone* (Londres, 1887), pp. 35 et suivantes.

(2) Dont, suivant le recensement de 1891, 20,547 anglicans, 13,066 wesleyens, 5,294 méthodistes africains, 1,666 méthodistes Huntingdon, 187 baptistes, 30 presbytériens, et 571 catholiques romains. Il y a, de plus, 4 juifs.

de l'intérieur africain. Durant deux générations, la société a été dans une fermentation continue; chaque nouvelle cargaison d'affranchis, nus et sauvages, débarqués dans la belle rade de Freetown, ébranlait l'ordre naissant, et ces arrivées d'éléments de trouble et de décomposition se succédaient comme les lames d'une forte houle. En outre, les premiers colons, qui formaient comme le noyau solide autour duquel devaient se grouper les nouveaux venus si turbulents, n'étaient que quinze à dix-huit cents ; et, pendant la seule année de 1819, onze mille deux cents nègres affranchis par les croiseurs furent débarqués à Freetown. Est-il étonnant que cette société soit encore maintenant en plein devenir ?

Aussi bien, les conditions sociales ont retardé beaucoup plus qu'on ne le pensait à l'origine la maturité de l'Église sierra-léonaise. Puis, quand, en 1861, on émancipa de la tutelle de la Société anglicane de mission les premières communautés noires, on eut sans doute tort de les abandonner trop subitement à elles-mêmes. Aujourd'hui c'est une chose délicate de corriger cette erreur de tactique (1). Ces jeunes Églises, éblouies par les illusions propres à la jeunesse, trop sûres d'elles-mêmes, un peu grisées de leur popularité, sont impatientes à souffrir même des conseils paternels. Il n'y a pas lieu de désespérer pour cela. Les Sierra-Léonais gagneront de l'expérience ; ils ont du ressort, à n'en pas douter ; les marchands et les commis de Freetown sont connus du Sénégal au Niger ; l'initiative ne leur manque pas, ni l'habileté ; les blancs redoutent partout leur concurrence. Il est donc permis de croire que l'Église qui se recrute avec de pareils éléments, quand elle prendra mieux conscience d'elle-même, et un peu plus humblement qu'elle ne le fait à l'heure présente, réalisera l'attente des ouvriers de la première heure. Ceux-ci avaient fini par concentrer leurs efforts sur la presqu'île de Sierra-Leone, parce qu'ils se disaient avec raison (2) que, si

(1) V. le *Journal des missions*, 1892, pp. 134 et suivantes.
(2) *Procedings of the Church Missionary, Society*, 1816, p. 173.

une Église vivante s'édifie à Sierra-Leone, ce sera comme un phare qui projettera sa lumière sur une grande portion de l'Afrique occidentale et du Soudan.

Une expérience pareille à celle qui se fait à Sierra-Leone a été tentée par les Américains sur la côte des Graines, entre Sierra-Leone et le cap Palmas. Il en est sorti la république de Libéria, avec laquelle le gouvernement français conclut en ce moment même une convention que la Chambre des députés va être appelée à ratifier très prochainement. Il s'agit de la frontière entre Libéria et la colonie française à la côte de l'Ivoire. Dans l'intérieur de cette dernière possession, on se heurte, à environ cent cinquante kilomètres de la mer, aux avant-postes de Samory, devant lesquels le capitaine Marchand a dû se replier en septembre dernier. Ni sur toute l'étendue de cette côte, ni dans l'intérieur, naturellement, il n'y a de mission chrétienne.

A Libéria, par contre, le christianisme a été un facteur éminent dans la formation de la société. Les philanthropes chrétiens des États-Unis, qui, à l'exemple de leurs collègues de Londres, ont voulu rapatrier d'anciens esclaves affranchis, choisirent, en 1822, après plusieurs missions d'étude, le cap Mesurado pour théâtre de leur tentative philanthropique. Les débuts furent pénibles au-delà de ce qu'on peut imaginer. Sans l'indomptable énergie du pieux Jehudi Ashmun, l'agent de la Société, l'effort eût sans doute avorté. Deux fois, en novembre et en décembre 1823, des hordes furieuses de naturels se ruèrent contre le campement à peine installé, et faillirent le balayer. Un croiseur anglais qui naviguait dans les eaux arriva à temps pour empêcher la catastrophe ; mais on dirait que cette hostilité de la première heure entre les naturels et les immigrés, quoique les deux soient de même race, pèse encore sur le pays.

La période de croissance rapide, trop rapide peut-être, qui suivit, entraîna d'autres conséquences non moins fâcheuses. Le campement primitif fut décoré, dès 1824, du

titre de capitale et s'appela Monrovia, en l'honneur du fameux président des États-Unis, J. Monroe ; la colonie prit le nom de Libéria, terre des affranchis. A partir de 1841, les gouverneurs furent des noirs ; en 1847, le pays se déclara République indépendante et fut reconnu par les principales puissances. La constitution est une contrefaçon servile de celle de la grande confédération de l'Amérique du Nord, avec, comme principe fondamental, l'incapacité civile et politique des hommes de race blanche ; jusqu'en 1891, un blanc ne pouvait même pas être propriétaire à Libéria. C'est là aussi un genre de protectionnisme, quoique peu commun, et il a privé la jeune république africaine de bien des concours qui lui eussent été fort utiles. De fait, la situation économique et financière de Libéria est extrêmement précaire actuellement.

Il faut accorder aux Libériens qu'ils ont fondé beaucoup d'écoles ; elles sont, du reste, plus nombreuses que bien tenues. Il y a aussi, depuis 1862, un établissement d'instruction secondaire et quasi-supérieure, dont le docteur E.-W. Blyden, connu jusqu'en Europe (1), est l'un des professeurs. Tout cela fût-il plus solide que cela n'est, qui sait mieux que notre fin de siècle que l'instruction n'est pas une panacée pour tous les maux de la société ? Il n'est pour ces maux qu'un seul remède, la piété, qui engendre, avec l'amour du travail, le contentement d'esprit et l'humilité.

Le christianisme des citoyens noirs de Libéria présente extérieurement toute la bigarrure et toute l'agitation du christianisme américain, moins le contre-poids que l'influence d'origine européenne exerce encore aux États-Unis, et surtout moins l'initiative apostolique, grande et sincère, encore qu'un peu tapageuse parfois, qui distingue les Églises américaines. En effet, on peut voir à Libéria quelque vingt mille citoyens noirs christianisés, en grande partie méthodistes

(1) V. le *Journal des Missions*, 1887, pp. 471.

et baptistes (1), vivant au milieu d'une population indigène d'un million et demi de Vaï, de Bassa et de Krou, sans rien faire, ou à peu près, pour les évangéliser, les méprisant, au contraire, avec leur sotte présomption d'hommes de couleur vêtus à l'européenne, et les traitant de *bush-niggers*, de nègre des bois, bien qu'ils ne soient en rien moins noirs qu'eux.

Ce sont des missionnaires américains qui annoncent l'Évangile aux naturels de Libéria, et pas mal de Libériens, soi-disant chrétiens, sont atteints par ce travail. Mais là encore, l'américanisme bruyant s'est introduit vers 1884; l'évêque W. Taylor (2), dont les intentions sont aussi sincères que chimériques, multiplie les stations, en confie la direction à des hommes sans expérience, souvent à des jeunes filles isolées, et puis s'en va faire de l'agitation ailleurs (3). Les « Méthodistes épiscopaux protestants » d'Amérique semblent creuser plus profond. Ils comptaient, en 1891 (4), huit cent quarante-quatre communiants, groupés en vingt-neuf stations; mais quatre cent cinquante et un de ces communiants étaient des Libériens; il n'y avait donc en réalité que trois cent quatre-vingt-treize païens convertis. Ce qui peut nous intéresser, aujourd'hui, dans l'activité de cette mission, c'est qu'elle travaille en grande partie sur les rives du fleuve Cavally, qui doit devenir la limite entre Libéria et les possessions françaises.

F. H. K.

---

(1) Les méthodistes épiscopaux et africains, unis depuis 1858, forment 35 communautés, avec 25 pasteurs et 3,034 membres. Les baptistes, organisés depuis 1825, comptent 30 Églises, 24 pasteurs et environ 2,000 communiants. Les presbytériens, rattachés au synode de Pensylvanie, sont plus tranquilles; ils ont 8 communautés, 5 pasteurs et 322 communiants.

(2) V. le *Journal des Missions*, 1892, p. 219, note 2.

(3) *The LXXIVth Annual Report of the Miss. Society of the Methodist Episcopal Church;* New-York, 1893, pp. 24-37.

(4) Les dernières nouvelles qui me soient parvenues, dans l'*Annual Report of the Domestic and Foreign Mission. Society of the Protestant Episcopal Church, in the U. S. A.*, New-York, 1891, pp. 34-38 et 47-48.

BIBLIOGRAPHIE

H. Gundert, *Die Evangelische Mission;* Calw et Stuttgart, 1894, 3[e] éd. Un vol. in-8° de VIII-531 pages.

Ce n'est pas un livre d'histoires, même l'histoire y est condensée en quelques mots brefs, mais caractéristiques; c'est plutôt un tableau fidèle de l'état actuel des forces apostoliques du christianisme évangélique, une revue rapide de tous les pays où l'Évangile est propagé parmi les païens, une statistique aussi complète que possible des résultats obtenus.

Ce livre est populaire au-delà du Rhin; les deux éditions précédentes étaient réputées supérieures à tout ce qui existe en ce genre dans n'importe quelle langue; la troisième édition a été mise à jour avec soin. On peut la recommander à quiconque cherche à s'orienter dans le champ si vaste de la mission moderne. (Voir le *Journal des Missions* 1893, p. 324.)

J. Vahl *Missions to the theathen in 1891 and 1892;* Copenhague, 1894, Une brochure in-8° de 29 pages.

Cette revue générale de tous les chiffres concernant les missions protestantes est faite avec un soin extrême (V. le *Journal des Missions*, 1892, pp. 448 et suiv.). L'auteur voudrait en faire une sorte de rapport annuel, ce qui rendrait certainement de grands services. Voici quelques-uns des totaux auxquels il arrive : En 1891, il y avait 1,006,816 communiants dans les divers champs de la mission évangélique; en 1892, 1,079,398. En 1891, 5,061 missionnaires, et 3,681 pasteurs indigènes; en 1892, 5,502 missionnaires, et 4,285 pasteurs indigènes.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18533.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

QU'AVONS-NOUS GAGNÉ AU LESSOUTO ? (1)

Pères en Jésus-Christ,

Permettez-moi de vous appeler de ce nom ; c'est celui que vous donne l'Église du Lessouto. Vous avez, au Sud de l'Afrique, un enfant que Dieu a béni ; cet enfant vous salue et vous assure, par ma bouche, de son affection et de sa reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour lui.

Le prophète (2) représente les Juifs se demandant à quoi leur a servi leur fidélité à l'alliance de Dieu. « Vous avez dit : Qu'avons-nous gagné d'avoir gardé ce qu'il a commandé de garder ?... »

Il en est peut-être aussi parmi nos pères et nos frères de France qui se demandent : Qu'avons-nous gagné à faire et à

(1) Allocution prononcée par M. H. Dyke, missionnaire, à la réunion familière du 15 avril, à la Maison des missions.

(2) Malachie, III, 14.

garder la mission du Lessouto ? — Je voudrais répondre en quelques mots à cette question.

Ce que vous avez gagné, c'est, tout d'abord, la prière d'un peuple chrétien qui monte pour vous vers Dieu. Les chrétiens du Lessouto prient pour vous, pour vos Églises. Ils prient aussi pour ceux d'entre vous qu'ils connaissent personnellement. Il y a, encore à l'heure qu'il est, des chrétiens qui prient nominalement pour les enfants de M. Arbousset, pour Rosa (1), pour Elisabetha... N'est-ce rien, cette prière qu'un peuple de rachetés adresse pour vous à Dieu ?

Ce que vous avez gagné au Lessouto, c'est surtout ce peuple lui-même. Lors de ma consécration, notre cher ami et pasteur M. Couve, qui malheureusement n'a pu être des nôtres aujourd'hui, nous a donné, à mon collègue Cochet et à moi, comme parole d'encouragement et d'adieu, ce mot du Seigneur à Paul : « J'ai un grand peuple dans cette ville (2) ».

Cette promesse a été accomplie sous nos yeux. Je puis dire, moi aussi : « Je représente ici un grand peuple ». Quand nous sommes arrivés au Lessouto, en 1877, il y avait 3,000 communiants. Il y en a aujourd'hui 9,000. Le nombre des chrétiens a triplé en 17 ans. Quel sujet, n'est-il pas vrai ? de bénir Dieu, que ce peuple conquis pour Jésus !

Laissez-moi insister sur cette pensée. Au Sud de l'Afrique, vous n'avez eu, vous ne pouviez avoir qu'un but : gagner des âmes. Aucun avantage d'ordre humain ne pouvait résulter de votre travail. Eh bien ! il s'est trouvé que cette indépendance même a été votre force. Vous y avez gagné d'agir avec plus de liberté, plus d'ardeur, plus de puissance, et j'ajoute *plus de succès*. Français, parfaitement étrangers à la politique locale, vous avez pu gagner l'entière confiance des Bassoutos. Ils vous l'ont montré en s'appelant eux-mêmes *Fora*, Fran-

(1) Au moment où ces paroles ont été prononcées, mademoiselle Arbousset était gravement malade de la fièvre typhoïde. Nous avons eu la joie d'apprendre depuis lors sa guérison.

(2) Actes, XVIII, 20.

çais. « Je suis un *Fora* »; cela signifie : j'appartiens à l'Église fondée par les missionnaires français. Nous avons près de nous une mission ritualiste anglaise. On regarde ces missionnaires avec une certaine défiance à cause de leur nationalité. Nous, on nous sait désintéressés; de là la solidité exceptionnelle de notre position.

Voici un autre avantage que vous avez au Lessouto. Vous y avez fait une œuvre *complète.* Je ne dis pas achevée, je dis complète, en ce sens que la mission est un corps pourvu de tous les organes nécessaires à la vie : stations, grandes écoles, annexes, notre outillage existe de toutes pièces et fonctionne.

Quant aux résultats proprement dits, je les caractériserai d'un mot en disant : Nous en sommes à la *moisson.* Ce n'est pas le moment de diminuer le nombre des ouvriers. Un fermier le sait bien : plus tard, il réduira son personnel; mais au moment de la moisson, il voudrait plutôt l'augmenter.

Notre mission a traversé une période analogue à celle où nous sommes arrivés. C'était en 1845. Il se produisit alors une poussée vers l'Église chrétienne. Malheureusement, ce beau mouvement fut suivi d'un recul; un grand nombre d'indigènes retournèrent au paganisme. Quelle fut la cause de ces défections? La voici : beaucoup de convertis furent amenés à s'établir loin des stations. Nous n'étions pas organisés pour les suivre dans leurs villages et leurs hameaux reculés.

Aujourd'hui, il en est autrement. L'expérience nous a profité. Nous sommes en mesure d'agir sur tout le pays. Nous avons fondé partout des annexes, placé partout des catéchistes et des instituteurs. Mais ce nombreux personnel fait peser sur nous une lourde charge, et nous met au cœur plus d'un souci rongeur; où trouver l'argent pour construire les chapelles, pour entretenir les évangélistes ?...

Je tiens cependant à le dire, — et ceci est un autre de vos gains : — les chrétiens bassoutos comprennent de mieux en mieux le devoir de prendre une partie de ces dépenses à leur charge. Ils donnent environ 30,000 francs par an pour

l'évangélisation de leur pays. Cet argent, avec ce qu'y ajoutent quelques amis, sert à défrayer 240 ouvriers indigènes.

Mais ce n'est pas tout. Il fut un temps où les Bassoutos qui envoyaient leurs enfants à nos écoles, croyaient avoir droit à une indemnité. Je me rappelle une femme qui fut stupéfaite d'apprendre par ma bouche que nous n'accordions aucune rémunération aux parents de nos élèves. Aujourd'hui, les jeunes gens qui étudient à l'École normale paient une pension. Et depuis quelque temps les Bassoutos commencent à payer aussi, dans quelques endroits, l'écolage pour l'instruction primaire.

Mais voici le plus beau des fruits de la mission. Nos chrétiens ne donnent pas seulement de l'argent. Ils savent au besoin se donner eux-mêmes. M. et madame Béguin, partis récemment pour le Zambèze, ont emmené avec eux cinq enfants de nos Églises : deux catéchistes mariés et une jeune fille qui va épouser l'évangéliste Pauluse. La moitié des élèves de l'école des jeunes filles de Thaba-Bossiou serait prête à partir. L'une d'entre elles, *Adéla*, avait été demandée en mariage par *Témétoane*, l'un des évangélistes emmenés par M. Béguin. Elle était prête. Mais son père ne voulait pas se séparer d'elle. A la fin, il reconnut sa faute et donna son consentement.

Voilà l'œuvre que vous avez faite au Lessouto. Et notez-le : cette œuvre ne profite pas aux Bassoutos seulement. Leur langue est parlée par des millions d'Africains. La moitié de nos livres franchit nos frontières. Vous avez donc créé, ou plutôt Dieu a créé par vous, un foyer de lumière et de chaleur pour toute l'Afrique du Sud.

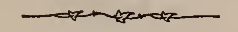
« Qu'avons-nous gagné au Lessouto ? » Je crois avoir répondu à la question. Et j'ajoute : vous gagnerez autant, partout où vous travaillerez comme vous l'avez fait dans la plus ancienne de vos missions, *pour gagner des âmes*. Partout où ce sera votre but, vous serez bénis.

Oui, que Dieu vous bénisse, et qu'il vous délivre du déficit ! Ce déficit qui vous pèse, il nous trouble, nous aussi. Nous y

voyons une menace... *Faites un effort, chacun autour de soi*, et donnez-nous bientôt la joie d'apprendre qu'il n'y a plus rien à craindre.

Le moment viendra où vos charges diminueront au Lessouto. Elles diminuent déjà en ce que des parties nouvelles de la mission, celle des Maloutis, par exemple, sont défrayées par d'autres; mais aujourd'hui, il s'agit de mener à bonne fin l'œuvre que vous avez commencée, il faut encourager nos ouvriers, engagés dans la moisson.

Que Dieu vous soit en aide !



FRÈRES, PRIEZ POUR NOUS

Dans les pages qui suivent, nous entretenons nos lecteurs de notre situation financière et des moyens d'y porter remède. Les circonstances nous forcent à le faire; nous espérons qu'aucun de nos amis ne nous en blâmera. En temps de guerre, l'attention du public se porte sur l'armée en campagne; il est cependant des jours où elle doit se replier sur la question des ressources et des recrues. Remplir les arsenaux, réunir les fonds nécessaires à l'armée, c'est encore s'occuper de la guerre et préparer la victoire.

Obligés de parler beaucoup de déficit, de finances, de collectes; de proposer et de mettre en œuvre des moyens d'action anciens et nouveaux, nous ne perdons pas de vue, cependant, la chose essentielle : la bénédiction d'En Haut, qui seule assurera le succès de nos efforts.

Nous invitons nos amis à se joindre à nous pour la demander à Dieu. Il doit être entendu entre eux et nous que cette requête, nous la leur adressons toujours et avant tout.

Il y a, dans nos difficultés actuelles, de quoi décourager l'enthousiasme et lasser la volonté. Seule la foi, appuyée sur Dieu, peut en triompher. La prière nous donnera, nous

maintiendra cette foi et, avec la foi, la sagesse, la persévérance, le courage et la délivrance.

« Frères, priez pour nous. »

P. S. Une réunion, destinée à implorer le secours de Dieu sur la Société des missions dans ses difficultés présentes, aura lieu à la Maison des missions, sauf avis contraire, dimanche 17 juin, à 3 heures. — Nous espérons que des réunions du même genre seront organisées dans d'autres Églises.

LE DÉFICIT

Ce que signifie le mot déficit. — Economies et réductions. — L'œuvre compromise et l'avenir voilé. — Un fortifiant souvenir. — Un exemple à suivre. — Premières gouttes.

Il y a un mois, parlant de notre déficit, nous avons dit à nos amis : pas d'alarmes, pas de découragement. Le déficit, ajoutions-nous, s'explique par l'accroissement de notre œuvre et de nos dépenses qui ont grandi plus vite que les recettes ; mais celles-ci aussi ont augmenté.

Accroître nos ressources, les mettre en rapport avec l'importance grandissante de l'œuvre, voilà dès lors le devoir. Nous convions nos amis, nous nous engageons nous-mêmes à faire un grand effort pour l'accomplir. Avec l'aide de Dieu, cet effort aboutira et nos difficultés actuelles auront été, en définitive, le point de départ d'un progrès durable.

Tel est notre espoir. Mais cet espoir ne change rien à la réalité présente, qui est pénible. Le déficit, c'est un vilain mot ; mais la chose est plus triste encore. Laissez-nous vous ouvrir à ce sujet notre cœur.

Il est vrai que tout n'est pas mauvais dans un déficit. Le déficit c'est l'appel à l'économie. Comment, devant une situation comme la nôtre, ne pas réviser les dépenses et éliminer outes celles qui ne sont pas strictement nécessaires? Nous ne

voulons pas, quant à nous, repousser la leçon que Dieu nous donne et nous sommes décidés à ménager plus soigneusement que jamais le dépôt sacré des fonds que les pauvres et les petits mettent à notre disposition.

Il faudrait cependant qu'une société fût bien mal organisée, et eût de fort mauvaises habitudes, pour qu'on pût attendre de l'économie seule beaucoup de ressources nouvelles. Les résultats qu'elle donne n'en ont pas moins leur valeur; le moindre acte de fidélité, la plus petite dépense évitée ont leur importance. Mais pour combattre le déficit, il faut autre chose.

Cette autre chose, nous l'avons fait entrevoir, il y a un mois, ce sont les *réductions*. Nous avons parlé de dépenses *ajournées*, d'envois de missionnaires *retardés*. Avez-vous bien compris, chers lecteurs, ce que signifient ces paroles?

Dépenses ajournées! Ah! s'il s'agissait de dépenses de luxe ou seulement de dépenses relatives aux personnes! Mais les dépenses concernant l'œuvre! Les ajourner, c'est ajourner l'œuvre elle-même; c'est paralyser l'activité de nos missionnaires; c'est leur dire de rester immobiles quand ils ne demanderaient qu'à avancer!

Envois de missionnaires retardés! Mais l'envoi de missionnaires, c'est la raison d'être de notre Société; *mission* signifie *envoi;* pas d'envois, pas de missions; donc pas de progrès, pas de nouvelles stations fondées, pas de positions conquises sur l'ennemi.

Les missions sont une guerre, la sainte guerre des conquêtes de l'Evangile. L'issue d'une bataille, de toute une campagne, peut dépendre d'un renfort opportun. Il en est de même dans les missions. Telle œuvre que nous pourrions nommer a subi un tort presque irréparable pour n'avoir pas reçu à temps l'appui nécessaire. De là, dans les lettres venues de nos divers champs de travail, de quelques-uns surtout, ce cri, toujours le même : « Envoyez du renfort! »

Le renfort, nous l'aurions; car en ce moment, grâce à Dieu,

les hommes ne manquent pas. Mais le déficit est là, qui nous lie les mains. Son ombre menaçante s'étend même sur l'avenir. Il nous ôte ces longs espoirs, ces vastes pensées qui, ici plus qu'ailleurs, sont nécessaires. En se perpétuant il rendrait impossible le maintien intégral de nos entreprises, il poserait devant nous les plus douloureuses questions...

Donc, sus au déficit! Faisons-le disparaître aussi vite que possible, et qu'il n'en soit plus question! Montrons, en délivrant notre Société de ce boulet, que nous acceptons dans son ensemble la tâche que Dieu nous a confiée. Aucune de nos œuvres n'a été commencée à la légère; c'est la conviction d'un devoir à remplir qui nous a conduits où nous sommes. Or, où il y a un devoir, les moyens d'action ne sauraient manquer. Dieu a honoré nos Eglises en leur assignant les divers postes qu'elles occupent dans les champs de la mission. A sa confiance répondons par un acte de foi et d'obéissance.

Rappelons ici un souvenir. Il y a trois ans, quand nous demandâmes à nos Eglises de se prononcer sur notre projet d'aller au Congo, un lourd déficit (55,130 fr. 40, pour l'œuvre générale; 38,944 fr. 50, pour le Zambèze, soit en tout environ 94,000 francs) grevait notre caisse. Les Eglises nous firent une réponse significative. Elles nous donnèrent 50,953 fr. 65 pour commencer la mission du Congo. Mais, en même temps, elles nous donnèrent 43,592 fr. 30 pour le déficit; et augmentèrent de 24,000 francs les recettes de l'œuvre générale, et de 26,500 francs celles de la mission du Zambèze.

Nous demandons à nos amis de confirmer leur réponse d'alors. Ils ont affirmé leur volonté de nous aider à *faire l'œuvre du Congo, tout en continuant leur appui à nos autres missions*. Ils se montreront conséquents en nous débarrassant aujourd'hui du déficit, sans préjudice de leur coopération régulière à notre œuvre.

Ayons bon courage! D'autres que nous ont souffert d'embarras semblables aux nôtres; d'autres que nous ont triom-

phé. On se rappelle une note parue dans notre dernière livraison, page 188. Nous y parlions de la Société épiscopale d'Angleterre. Les journaux de mai de cette Société, paraissant les derniers jours d'avril, annoncèrent à leurs lecteurs que le déficit de l'œuvre se montait à 325,000 francs. Ils ajoutaient que l'assemblée annuelle étant fixée au 1er mai, il restait aux amis de la Société le temps nécessaire pour payer son arriéré.

Or, le 3 mai, on pouvait lire dans le *Christian* ces lignes : « A l'assemblée annuelle de la Société des missions anglicanes, tenue le 1er mai, l'un des secrétaires, M. Wigram, a annoncé, aux applaudissements enthousiastes de l'assemblée, que le déficit tant redouté de 325,000 francs avait été complètement couvert par la générosité de quelques amis, et qu'en définitive la Société commençait son année financière avec une encaisse de 32,500 francs. »

Comment cette victoire a-t-elle été obtenue? Aussitôt les comptes terminés et le déficit constaté, vers la fin d'avril, les secrétaires avaient fait connaître la situation. «Nous avons agi, disaient-ils, d'après le mot d'ordre donné le 1er janvier par notre président : « Criez au Seigneur et parlez à son peuple. » — Ce recours à Dieu et cet appel à l'Eglise n'ont pas été vains. Quelques généreux chrétiens s'engagèrent à verser chacun 25,000 francs avant le 1er mai, si d'autres souscriptions ne venaient, dans le même intervalle, parfaire le chiffre requis. Et c'est ainsi que, selon l'expression énergique du rédacteur du *Gleaner*, un des journaux de la Société, le déficit a été *balayé*.

Il y a, dans ces faits, deux choses distinctes : des chiffres et un acte. Les chiffres sont proportionnés à la grandeur des œuvres et des ressources confiées aux chrétiens anglais. Mais l'acte peut nous servir d'exemple. Dieu veuille qu'il en soit ainsi!

Les amis de nos missions n'ont pas attendu que nous le leur demandions explicitement pour se préoccuper du déficit.

Le jour même de notre réunion familière annuelle, une dame qui y avait assisté nous promettait un don spécial de 1.000 francs. Le 4 mai, un pasteur du Midi nous écrivait : « J'ai appris avec peine que votre déficit était aussi considérable. Pour contribuer pour une faible part à son extinction, je vous envoie sous ce pli une contribution personnelle extraordinaire de 100 francs. »

Quelques jours après, une amie de l'ouest de la France nous envoyait la même somme pour le même objet.

En même temps, un de nos plus anciens amis d'Alsace nous faisait parvenir 200 francs.

A Paris même, un chrétien nous remettait un don extraordinaire de 1,000 francs.

A l'issue d'une prédication faite le jour de l'Ascension, dans un temple de Paris, quelques personnes se sentaient poussées à faire aux missions des offrandes dont le total a atteint 230 francs.

Enfin, le 8 mai, nous recevions d'une servante la lettre suivante :

« Ayant appris que les missions sont dans un grand danger, je vous envoie 5 francs pour empêcher que le danger devienne encore plus grand. »

Quand, après une journée chaude et lourde, on voit tomber de larges gouttes de pluie, on sait que l'averse ne tardera pas.

Puisse l'averse bientôt venir !



QUELQUES MOYENS DE VENIR EN AIDE A NOS MISSIONS

La collecte à domicile.
Le franc mensuel. — L'époque des versements.

Beaucoup d'Églises n'ont pas cru pouvoir, jusqu'à présent, s'imposer une *collecte à domicile* pour les missions. Ce serait, pensent-elles, nuire à d'autres œuvres ; ou, encore,

nuire à ce qui se fait pour les missions sous une autre forme.

D'autres Églises ont pensé autrement : la collecte pour les missions est, chez elles, une institution régulière et ancienne ; un chrétien auquel la liste de souscription ne serait pas présentée serait étonné. Tel est le cas de plusieurs de nos villes de France, d'Alsace, de Suisse. Tel est le cas des Églises d'Écosse, les plus généreuses du monde, et où la collecte pour les missions est faite aussi régulièrement que celle pour l'Église elle-même.

Nous voudrions, quant à nous, que la collecte à domicile se généralisât ; qu'elle devint la principale forme de notre libéralité pour l'œuvre des missions. Nul don ne vaut le don direct, réglé sous le regard de Dieu, fait avec réflexion et avec amour.

Pourtant la collecte à domicile, même là où elle existe, est loin de produire tout ce qu'on pourrait en attendre. En parcourant certaines listes on est frappé du nombre de petites sommes qui y figurent : 5 francs, 2 francs, 1 franc, moins encore.

Il est des personnes pour qui ces chiffres représentent bien réellement tout ce qu'elles peuvent faire en un an pour les missions. Il en est pour qui donner 5 francs ou 2 francs, c'est donner beaucoup, c'est faire un sacrifice. A celles-là nous n'avons, certes, rien à demander. Bien plutôt, nous les remercions, en nous réjouissant de penser que la bénédiction de Celui qui a dit de Marie : « Elle a fait ce qu'elle a pu », leur est assurée.

Mais, bien souvent aussi, 5 francs, 2 francs, ne sont nullement tout ce que ceux qui les versent peuvent donner. Ils ont donné 5 francs, parce qu'il y avait 5 francs dans leur porte-monnaie quand le collecteur est venu ; ou parce qu'ils donnent toujours 5 francs ; ou parce que tel autre donateur, sur lequel ils se règlent, donne 5 francs. Ils donneraient 10 francs, 20 francs, qu'ils n'en seraient pas plus gênés. Un don plus fort répondrait à leur fortune, à leur situation ; mais, voilà,

donner *à la fois* 10 francs, 20 francs, plus encore, cela tire à conséquence, tandis que 5 francs, 2 francs, on s'en aperçoit à peine.

N'y aurait-il pas un moyen de venir en aide à ces personnes en suppléant à ce qui manque peut-être à leur initiative, ou à leur persévérance? Oui, ce moyen existe; mais il faut précisément de l'initiative et de la persévérance pour en faire usage. Pour les petites bourses, ce moyen c'est le *sou missionnaire;* pour les bourses mieux garnies, c'est la *collecte du franc mensuel.*

Le *sou* missionnaire est connu, il va sans dire que nous ne cessons pas de le recommander; aujourd'hui, j'ai à cœur de vous parler de son frère cadet : le *franc* missionnaire.

Je me figure que ces lignes sont lues par un jeune homme ou une jeune fille de bonne volonté, — catéchumène récemment admis dans l'Église, — membre d'une union chrétienne ou d'une Société d'activité chrétienne, — et qui désire apporter son concours à l'œuvre des missions. Voyez-vous, lui dirai-je, ces carnets blanc? Ce sont les carnets du franc missionnaire. Ils vous fournissent le moyen de nous venir en aide. Prenez l'un de ces carnets. Mettez-vous, ensuite, en quête de souscripteurs. Allez les trouver et dites-leur : « Vous ne faites rien, ou vous faites peu pour les missions. Donner une somme un peu forte vous gênerait. Je vous épargnerai cette peine. Je suppléerai à votre mémoire et à ce qui peut vous manquer en fait de régularité. Je me présenterai chez vous tous les mois. Vous me verserez un franc, plus si vous voulez. Et, au bout de l'année, vous aurez fait un don sérieux aux missions. »

Jeunes amis, auxquels je m'adresse, ce n'est pas, je le sais, un petit effort que je vous demande. Mais a-t-on jamais rien fait de bon et de grand sans qu'il en coûtât de la peine? Prenez une résolution, notre œuvre en est bien digne; écrivez à la Maison des missions, enrôlez-vous dans la petite armée du franc missionnaire.

A qui le premier carnet?

Est-ce tout? Non, certes! Les moyens anciens, les moyens nouveaux abondent; nos lecteurs ne s'étonneront pas, étant donnée notre situation, que nous passions avec eux la revue de notre arsenal.

Mais le proverbe dit : un clou chasse l'autre; trop de bonnes idées présentées à la fois encombreraient l'esprit et l'empêcheraient de se fixer. Remettons donc la suite de nos propositions et terminons par une requête que chacun trouvera raisonnable.

Avez-vous remarqué, chers lecteurs, la tendance croissante qu'ont nos recettes à s'accumuler dans les derniers mois de l'exercice? L'étude de la couverture du *Journal des missions* est instructive à cet égard. Dans les mois qui suivent la clôture des comptes, dans les longs mois d'été, presque rien. Puis, vers octobre, novembre, le niveau des dons se relève. Mais la masse des souscriptions tarde encore, et ce n'est que pendant le dernier trimestre de l'exercice qu'elle afflue enfin à notre caisse.

Or, tandis que les recettes attendent ainsi le dernier moment, les dépenses suivent un mouvement inverse. Non seulement elles se répartissent sur toute l'année; elles ont même, nous dit notre trésorier, une tendance marquée à se faire au commencement de l'exercice.

On voit d'ici les difficultés qui résultent de ce retard des rentrées sur les dépenses. Même quand, au moment de la clôture des comptes, l'écart est comblé (ce qui, nous ne le savons que trop, n'arrive pas toujours), il n'en a pas moins existé pendant des mois, créant à notre caisse de sérieux embarras.

Nos amis voient, dès à présent, le grand service qu'ils rendraient à notre Société *en hâtant l'époque de leurs versements*. Nous ne parlons pas ici des souscriptions qui se font à époque fixe; il appartient aux donateurs de voir si, pour aider notre Société, ils ne pourraient changer cette époque. Nous pensons surtout à ces versements qu'on retarde sans nécessité jusqu'au dernier jour; à ces rentrées qui pourraient, sans

inconvénient, être effectuées des mois plus tôt, à ces fêtes de missions, à ces ventes, qui pourraient peut-être, elles aussi, être avancées.

Nous demandons à nos amis de prendre à cœur le vœu que nous exprimons; c'est une réforme considérable que nous leur proposons : mais qui ne voit les heureuses conséquences qu'elle peut avoir pour notre Société ?



NOS MISSIONNAIRES EN TOURNÉES

Nous avons parlé déjà des séances de mission qu'a données M. Marzolff, en différents endroits.

Les Églises qui désireraient recevoir sa visite sont priées de lui faire parvenir directement leur demande à l'adresse suivante : M. le missionnaire Marzolff, chez M. Liénard, à *Annonay* (Ardèche).

Quant à M. J. Weitzecker, agent itinérant, son adresse sera jusqu'à fin d'octobre : Presbytère protestant d'*Arcachon* (Gironde).

LESSOUTO

L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA MISSION AU LESSOUTO

Études d'organisation ecclésiastique (1).

II. — L'organisation actuelle

L'organisation des Eglises du Lessouto ne ressemble précisément à rien de ce qui se voit dans les Églises d'Europe. On ne peut la rattacher à aucun type particulier. Elle a son caractère propre, son cachet à elle, sa physionomie individuelle. Il n'était pas possible qu'il en fût autrement. Tout

(1) Voir page 202.

organisme a en effet des organes spéciaux. Ils varient selon le milieu, les circonstances, les périodes de développement de l'organisme qu'ils servent. Qu'on change les conditions d'existence de ce dernier, du même coup ses organes devront se transformer. C'est là une vérité banale, mais qu'on ne saurait cependant trop répéter.

Transporter de toutes pièces au Lessouto l'organisation des Eglises de France, cela n'était pas possible ; on n'y a même pas songé. La constitution de notre corps missionnaire y eût d'ailleurs fait obstacle : réformés et luthériens, presbytériens et congrégationalistes, dissidents et nationaux, toutes les nuances du prisme ecclésiastique ont été de tout temps représentées parmi nous. Ces tendances, quelque divergentes qu'elles fussent, y ont vécu dans une harmonie qu'il eût peut-être été difficile de réaliser ailleurs qu'en terre païenne. Cette diversité d'origines et d'opinions a été un bien; elle n'a pas permis qu'une tendance exclusive dominât dans notre mission, elle nous a obligés à chercher l'organisation ecclésiastique la mieux appropriée au pays et aux circonstances.

Il eût été, du reste, malaisé de faire autrement. Avant de créer une organisation ecclésiastique, il faut posséder une Eglise à qui l'appliquer. Or, au commencement, l'Eglise n'existait pas encore; ce n'est que lentement qu'elle s'est formée. Une fois qu'il y a eu des chrétiens, il s'est trouvé qu'on avait suivi une certaine procédure en se conformant aux mœurs et aux idées du pays; on avait ainsi posé, sans s'en rendre compte probablement, les bases de l'organisation future. On a continué ensuite à marcher dans la même direction, ou plutôt on a laissé les choses suivre leur cours naturel. Quand on y regarde de près, on est frappé de voir combien a été petite en tout cela la part de la volonté réfléchie et consciente d'elle-même. Et cependant, malgré cet empirisme ou peut-être plutôt à cause de cet empirisme, il se trouve que notre organisation (ou plutôt les grandes lignes qui seules en existent encore) nous va si bien qu'aucun de nous ne voudrait re-

tourner en arrière. L'édifice qui nous abrite, pour être de style composite et ne pas présenter dans ses formes cette majestueuse ampleur et cette belle unité qui plaisent tant à l'esprit latin, n'en est pas moins approprié à nos besoins.

Cet édifice, il reste à le compléter, à en raccorder certaines parties, pour lui donner un peu plus d'unité et de solidité. Le moment est donc venu où il est nécessaire de voir les choses de plus haut et de plus loin, et d'avoir un plan d'ensemble, afin de travailler pour l'avenir. Les circonstances, en effet, vont se compliquant toujours plus; nos besoins se multiplient, la partie administrative de notre œuvre gagne en importance. Il n'est que temps de tendre à quelque chose de définitif et qui convienne aux développements qu'un prochain avenir va rendre nécessaires.

Notre organisation actuelle est à la fois presbytérienne, congrégationaliste et épiscopale. Je me représente qu'en gros c'était un peu ce que fut l'Eglise primitive. Celle-ci devait contenir en germe ces trois formes également légitimes de gouvernement ecclésiastique; aussi n'y a-t-il rien que de très naturel à voir chacun de ces systèmes se réclamer d'elle, et à ce qu'ils aient été repris après la Réformation par les différentes Eglises protestantes. En théorie, aucun ne l'emporte sur l'autre; ils valent selon les milieux et la manière dont on les applique. Peut-être même représentent-ils les différentes périodes de la vie et de l'organisation d'une Eglise.

1° — *La station, les annexes, la paroisse.*

De même que dans l'Eglise primitive, ici aussi le centre, l'unité première, le germe dont tout est sorti, c'est l'Eglise locale. Paul, en Grèce ou en Asie, n'a pas agi autrement que nous : à Corinthe, à Ephèse, à Philippes, il a fondé des congrégations, des Eglises qui sont vite devenues des foyers de lumière pour leurs alentours. La même chose exactement s'est passée au Lessouto : Morija, Hermon, Thaba-Bossiou, etc., toutes nos stations ont été et sont encore pour leurs districts

respectifs, ce que furent pour les leurs les grandes Eglises de l'Asie-Mineure ou de la Grèce. Chaque Eglise, ici comme jadis là-bas, a sa vie propre, ses organes, suit sa loi de développement, indépendante en droit des autres, auxquelles cependant la rattache la communauté d'origine et de foi, le fait qu'elle dépend aussi bien qu'elles d'une autorité supérieure, représentée ici par la Conférence missionnaire.

Petit à petit cette Eglise locale devient, par le fait de l'évangélisation, un centre de vie et de chaleur pour les villages voisins. Son action s'étend plus loin, gagne en intensité. Plus s'accroît le nombre de ses membres, et plus aussi grandit son influence sur la masse païenne qui l'entoure. Des groupes de chrétiens se forment dans d'autres villages; de nouvelles conversions viennent les renforcer. Si la distance est grande — et elle l'est souvent — ces chrétiens ne peuvent suivre régulièrement les cultes du dimanche. D'ailleurs leur foi, faible encore et mal affermie, le milieu païen où ils vivent, les tentations auxquelles ils sont exposés, tout cela exige qu'on s'occupe d'eux plus spécialement, qu'on les suive de près. On met à leur tête un chrétien plus sûr et mieux éclairé, un ancien qui fera la prière chaque matin, présidera le culte à intervalles réguliers, veillera sur les âmes qui lui sont confiées. Avec le temps, cet ancien devient un évangéliste (comme dans l'Eglise primitive le *presbyteros* devient *episkopos*); le groupe est devenu congrégation à son tour, une *annexe* a été fondée. Celle-ci ne cesse pas, il est vrai, de dépendre de l'Eglise-mère; mais elle a sa part d'autonomie, elle vit jusqu'à un certain point de sa vie propre.

C'est ainsi que les choses se sont passées ici; mais ce développement a été plus lent qu'on ne pourrait le croire. Il ne faut pas oublier que dans les premiers temps de notre mission on n'avait pas encore fait les expériences que nous avons derrière nous; aussi n'avançait-on qu'avec hésitation et une extrême prudence. On comprendra dès lors que l'on ait mis environ trente ans avant de faire ce premier pas, de fonder une annexe.

Ce qui montre cependant à quel point ce développement était nécessaire et réclamé par les circonstances, c'est que peu d'années après, le nombre de nos annexes était déjà considérable. Si notre mission a été plus lente qu'aucune autre à s'engager dans cette voie (la première annexe, celle de Kolo, date de 1863), elle a su, une fois le premier pas fait, poursuivre sa marche en avant avec une décision, une sûreté qui font qu'aujourd'hui son réseau d'annexes est plus développé et plus complet que celui d'aucune autre mission sud-africaine. Il est cependant permis de regretter qu'on ait tant attendu; si l'on avait pu commencer dix ou quinze ans plus tôt, l'œuvre serait plus avancée encore qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Il faut mentionner ici une variété d'annexes distincte, par le mode de création, de celles qui viennent d'être décrites. Je veux parler de ce qu'on pourrait appeler l'*annexe-mission* ou *poste d'évangélisation*. Nous en avons également le type dans l'Eglise apostolique. Ce n'est plus un groupe de chrétiens auquel il faut assurer la prédication de l'Évangile et la cure d'âmes; c'est un village, un district païen qu'il faut conquérir à l'Evangile. L'Eglise envoie un évangéliste dans ce village ou ce district. Celui-ci s'établit au milieu des païens, comme nos premiers missionnaires se sont établis au milieu des Bassoutos, comme les missionnaires du Zambèze s'établissent parmi les Barotsis. Parfois il y trouvera deux, trois chrétiens isolés que l'émigration y aura portés; d'autres fois il sera, avec sa femme, pendant des années, le seul chrétien du district. Il est rare cependant qu'il n'arrive pas, au bout d'un certain temps, à avoir lui aussi sa congrégation, petite d'abord, mais qui peu à peu grandira et se développera.

Ce sont là deux types d'annexes très distincts dans leur origine; mais par la nature même des choses, quelques années suffisent généralement pour effacer la différence, et l'*annexe-mission* devient à son tour une *annexe-Eglise*. Dans la pratique nous ne les distinguons guère; dans nos lettres, dans nos statistiques, nous parlons des unes de la même manière

que des autres; en fait, nous leur accordons la même importance. Il y aurait cependant (on le verra bien dans un article subséquent) quelque avantage à relever une distinction qui a son importance, et sans laquelle on ne peut apprécier à sa juste valeur l'état actuel de notre œuvre.

Ces annexes, quelle que soit leur origine, ont une assez large mesure d'indépendance. Chacune est, à certains égards, un tout distinct; elle a son évangéliste, ses anciens, son culte. Mais elle n'en continue pas moins à se rattacher à l'Église-mère à laquelle elle doit le jour. Ce n'est pas là un lien purement officiel; il est réel et fondé dans la nature même des choses. C'est une dépendance pour ainsi dire filiale. Ce sont en quelque sorte des Églises à part, mais des Églises qui gravitent autour d'une autre Église sans laquelle elles ne pourraient rien, et qui est pour elles comme une façon de *sedes episcopalis*.

Toutes ces annexes réunies à la station centrale forment la *paroisse*, un tout complexe, mais bien uni, vivant d'une vie commune et distincte, ayant pour tout ce qui le concerne une autonomie presque complète. Le missionnaire blanc est le pasteur de toute l'Église; avec les évangélistes et les anciens de la station et des annexes, il forme le consistoire, qui décide de tout ce qui concerne la vie de l'Église, fonde les nouvelles annexes, place ou déplace les évangélistes, s'occupe de la discipline et de la vie chrétiennes. La paroisse, représentée par son consistoire et son missionnaire, gère ses propres fonds, s'occupe de l'œuvre missionnaire dans le district qui lui est confié. Elle n'a, somme toute, que des rapports d'amitié et de bon voisinage avec les autres paroisses du pays; elle ne s'occupe pas de leurs affaires, et attend, en retour, que celles-ci ne se mêlent pas de ce qui la concerne. On le voit, à cet égard, c'est bien là le *congrégationalisme*, chaque paroisse conservant son autonomie et se développant comme elle l'entend. Mais dans son organisation intérieure, avec sa hiérarchie de station et d'annexes, de missionnaire européen et d'évangélistes indigènes, la congrégation est

épiscopale. Son pasteur est une sorte d'évêque, la station centrale est presque une *métropole.*

2° — *La Conférence missionnaire.*

Tel est le développement historique de notre mission, et voilà le point où nous sommes aujourd'hui parvenus. Nous voyons la station grandir, se développer, former des annexes, constituer la paroisse. C'est celle-ci qui est à la base de toute notre organisation, c'est le vrai centre de notre œuvre. A ce point de vue, il est donc plus exact de parler *des* Églises, plutôt que de *l*'Église du Lessouto. Nous n'avons, en effet, guère dépassé le stage du congrégationalisme; les 14 paroisses dont l'ensemble constitue notre mission sont encore, en fait, de petites Églises indépendantes.

Il y a, il est vrai, un lien qui les relie, la Conférence missionnaire, mais ce lien est souvent très lâche; on ne le sent pas toujours. La Conférence unit entre eux les missionnaires plutôt que les Églises, elle n'unit celles-ci qu'indirectement. C'est là le point faible de notre organisation actuelle; son couronnement lui fait encore défaut.

En effet, si la vie individuelle des Églises s'est développée normalement, il n'en est pas ainsi de la vie de l'ensemble. Les Églises ont vu petit à petit l'autorité du Consistoire se dessiner à côté de celle du missionnaire; les éléments indigènes y ont aujourd'hui leur large part d'influence. C'est encore une monarchie, mais une monarchie quasi-parlementaire. Pour l'ensemble même des Églises, rien de semblable. Comme au premier jour, la Conférence en reste le seul organe central et directeur, la seule autorité supérieure. Elle est uniquement composée des missionnaires européens; la voix des indigènes ne s'y fait pas entendre; leur influence ne peut s'y exercer qu'indirectement.

C'est une lacune évidente. Il y a là un manque d'harmonie qui ne peut subsister longtemps sans dommage. Après avoir donné aux chrétiens indigènes des droits dans les affaires lo-

cales, en avoir fait dans les paroisses nos collaborateurs et nos conseillers responsables, nous ne pouvons prétendre à gouverner seuls l'ensemble de nos Églises. Et cela d'autant plus que nous sommes, quoi qu'on en fasse, un corps étranger. Nous manquons souvent de souplesse; jamais nous n'arriverons à comprendre entièrement les indigènes et leurs besoins.

Aussi, malgré le bon renom légitime dont elle jouit, la Conférence ne dirige-t-elle pas la marche intérieure des Églises. Elle comprend fort bien qu'elle ne peut, constituée comme elle l'est par les seuls missionnaires européens, dicter des lois aux consistoires où l'élément indigène est fortement représenté. Quand elle le fait, ce n'est guère que sous la forme de vœux ou de conseils qu'ils acceptent plus ou moins complètement. D'ailleurs, à quel titre édicterait-elle ses lois? à quel titre se mêlerait-elle du ménage intérieur des Églises? Elle n'a jamais été en mesure d'agir directement pour elles. Elle laisse chacune se développer à sa guise, se tirer d'affaire comme elle le peut. Si une Église se met dans l'embarras, s'endette, la Conférence n'a pas les moyens de lui venir en aide. Mais précisément, par cela même qu'elle ne le peut pas, la Conférence ne se sent guère le droit de dicter aux Églises des lois qui risqueraient de les entraver.

Il n'y a donc pas dans notre organisation actuelle l'unité qu'il faudrait. Le corps central, représentant et dirigeant l'ensemble des Églises, fait défaut. Il ne faut cependant pas exagérer les choses; grâce à Dieu, l'unité d'esprit et de tendances existe. Notre origine est la même, nos vues, dans les grandes lignes, sont les mêmes; nos Églises sont composées de la même manière les unes que les autres. Il y a un sentiment réel d'unité et de fraternité entre les différentes paroisses; un indigène qui se rend d'un district dans l'autre se sent partout chez lui. En gros, la discipline est la même, les formes du culte sont les mêmes, l'esprit surtout est le même. Mais il n'en manque pas moins — et cela est de

toute importance — un corps central, une unité plus organique et plus visible.

Le besoin s'en fait de plus en plus sentir. Il y a sur certains points de détail des divergences entre Églises qui froissent les Bassoutos chrétiens et leur sont inexplicables. Ils voudraient posséder un corps supérieur, qui donnât l'impulsion à l'ensemble et sur lequel, en cas de besoin, on pourrait s'appuyer. Ils ont remarqué que l'individualité des missionnaires exerce une grande influence sur la direction générale des Églises qu'ils desservent; ils savent qu'un changement de missionnaire provoquera souvent un changement assez profond dans la marche de l'œuvre. Cela ne leur va pas toujours, ils veulent des garanties de stabilité que seul un corps central et supérieur peut leur fournir. Ils ont, en un mot, le besoin de s'unir, de s'organiser; et ils ont raison. Nous ressentons le même besoin, mais d'une manière plus réfléchie. Nous comprenons que le congrégationalisme a fait son temps, qu'utile aux origines il devient aujourd'hui dangereux, qu'il faut unir nos Églises par de plus fermes liens. Il faut, en un mot, en arriver au presbytérianisme, former un corps plus compact et plus fort, et savoir faire au bien de l'ensemble le sacrifice de certaines des libertés dont nous avons joui jusqu'à présent.

Nous avons déjà fait les premiers pas dans cette direction. Le pastorat indigène, qui vient d'être établi, nous obligera d'en faire bientôt d'autres encore. En effet, les pasteurs indigènes ne relevant pas d'une paroisse spéciale, mais de la Conférence, c'est-à-dire du pouvoir central, nous serons amenés à fortifier ce pouvoir, et à lui donner des droits qu'il ne possède pas aujourd'hui, du moins dans la pratique. Ne fût-ce qu'au point de vue financier, nous nous verrons obligés de prendre, comme Conférence, des mesures qui nous donneront sur nos Églises plus de prise qu'auparavant. Et il est évident qu'en se fortifiant et devenant plus réel, le pouvoir central devra se modifier en s'élargissant.

Ce sont là les points saillants de notre organisation actuelle. Notre tâche est de la compléter, de la développer dans le sens qu'indique notre histoire.

Dans l'organisation même de la paroisse, il ne semble pas qu'il y ait rien à changer ; tous les organes existent, chacun a sa place, son rôle à jouer, son utilité ; l'élément indigène y a sa large part d'influence et travaille aux côtés du missionnaire européen. Il faut, par contre, fortifier le centre, il faut unir les Églises, en former un corps plus compact et plus vivant.

C'est là le *desideratum* principal, fortifier l'organe central, et, pour cela, modifier et élargir l'autorité qui gouverne actuellement, de telle sorte qu'elle se fasse accepter de tous. Il faut que le lien entre les différentes Églises devienne plus étroit, que la direction ait plus de prise sur les Églises, qu'elle puisse leur donner une impulsion unique, et leur montrer la marche à suivre. Il faut, en élargissant sa composition, lui donner la compétence nécessaire pour régler certains détails, et décider les questions importantes qui engagent l'avenir des Églises. Il le faut d'autant plus, qu'un jour les chrétiens bassoutos seront laissés à eux-mêmes, et que nous devons, petit à petit, les habituer à l'autonomie, si nous voulons qu'ils sachent en faire un bon usage, lorsqu'enfin nous la leur aurons donnée.

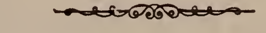
Il faut ensuite, pour les mêmes raisons, faire au pastorat indigène une place dans notre organisation. Cette place, il faut la lui faire large et grande, puisque c'est lui qui deviendra l'une des colonnes de l'Église, que ce sont les pasteurs noirs qui auront à remplacer plus tard les missionnaires européens.

Il importe enfin, dans l'intérêt de l'union de nos Églises et de l'unité de la marche à suivre, régler d'une façon uniforme la question financière. Il faut le faire aussi équitablement que possible, c'est-à-dire s'efforcer de répartir d'une manière égale les ressources sur tout le pays, aider ceux qui ont le plus besoin de l'être, et en même temps assu-

rer le fonctionnement régulier de l'organisation financière.

Ce sont là les trois points que je désire examiner successivement, mais dans un ordre inverse, dans les articles subséquents. Ceux-ci traiteront donc les questions suivantes : 1° la caisse centrale ; 2° le pastorat indigène ; 3° le Synode.

(*A suivre.*) Ed. Jacottet.



LA PRÉDICATION AU LESSOUTO

M. Alfred Casalis écrit de Makéneng, le 4 mars 1894 :

..... La prédication au Lessouto est extrêmement intéressante. Il y a sans doute la difficulté de la langue à vaincre, et ce n'est pas sans peine que l'on plie son habitude de penser et d'écrire dans une langue aussi dépourvue d'idées générales et religieuses ! Mais cela est amplement compensé par la liberté de la prédication, la liberté de dire toute sa pensée en termes non voilés, et par la merveilleuse aptitude de s'adapter à toutes les circonstances, à se faire « tout à tous ». Et telles circonstances caractéristiques des Bassoutos, tels détails de leurs mœurs, telles habitudes de leur vie privée constituent un cadre étonnamment réel pour les enseignements du Sauveur. N'est-ce pas une merveille de Dieu que de voir avec quelle simplicité cet Évangile, qui a pu suffire à vaincre la pensée d'un Pascal, sait aussi saisir le cœur et la vie d'une pauvre âme de noir sans culture, sans idées, sans connaissance de ce qui dépasse le niveau de sa vie terrestre ! Oui, une merveille ! Et c'est une joie profonde de pouvoir révéler à d'autres ces beautés, ces trésors inépuisables.

Alfred Casalis.



ZAMBÈZE

A KAZUNGULA

Les travaux accomplis en 1892-93. — Dernières nouvelles. Quelques fruits de l'Évangile.

Nous avons sous les yeux le rapport de M. Louis Jalla sur les travaux accomplis à Kazungula l'an dernier. Nous ne pouvons que résumer ici ce document.

L'impression générale qui s'en dégage est bienfaisante. On sent qu'à Kazungula, comme dans les stations de la Vallée, il y a eu effort soutenu et marche en avant : ici encore on retrouve l'entrain et l'espérance, gages de la victoire finale.

Les événements principaux, dans l'ordre extérieur, ont été la petite vérole, qui a sévi d'octobre 1892 à juillet 1893, et une invasion de sauterelles qui, se joignant à une sécheresse extraordinaire, a détruit entièrement les récoltes et amené une famine terrible. La conséquence a été une dispersion sans cesse renouvelée des indigènes et, par conséquent, pour l'œuvre missionnaire, des conditions peu favorables.

Cependant cette œuvre a fait des progrès. Au *culte*, les auditoires, qui ont parfois approché de la centaine, ont été en moyenne, malgré certains dimanches où la panique avait fait le vide absolu sur la station, de 49 personnes. — L'*Ecole* s'est ressentie des divers fléaux qui ont dispersé la population ; cependant elle a pu continuer avec une moyenne de 12 à 16 élèves. Plus récemment cette moyenne est montée à 20.

Quant aux résultats spirituels, M. Jalla se montre très réservé ; voici cependant quelques faits où se manifeste l'influence indirecte de l'Evangile :

« Nous n'avons qu'à nous louer du chef *Mokumba* et de ses femmes. Ils sont les premiers à donner le bon exemple, et nous constatons avec joie que plus d'une vérité tend à se faire

jour dans leur esprit. Les faiseurs de pluie, comme les médecins de tous genres, rencontrent beaucoup moins de faveur que les années précédentes au village; si quelque attention leur est prêtée, cela se fait en grand secret, dans quelque cour particulière. L'autel du *khothla*, tombé en ruine depuis sept à huit mois, n'a plus été reconstruit. En un mot, il y a progrès, mais dans les intelligences beaucoup plus que dans les cœurs. On s'attache aux formes extérieures du christianisme, mais les consciences sont toujours engourdies. Madame Jalla a entrepris depuis quelques semaines d'enseigner le chant aux femmes du village, ce qui sera d'un grand secours pour les cultes du dimanche. Une vingtaine de femmes suivent plus ou moins régulièrement ces exercices. Puissent-ils devenir un élément de vie et de réveil pour elles. »

Plus loin, M. Jalla nous raconte une tentative qu'il a faite pour procurer à deux de ses meilleurs élèves une instruction chrétienne plus développée que celle qu'il peut leur donner lui-même au Zambèze : « Depuis 1892, nous projetons d'envoyer quelques-uns de nos jeunes gens continuer leur instruction à Morija. Enfin, en juillet dernier, nous pûmes faire partir deux de nos aînés. Dieu veuille affermir leurs bonnes dispositions, les amener à une conversion sincère pour qu'ils soient un jour nos aides dans l'évangélisation de leurs concitoyens. Nous avons fait cet essai dans la crainte de voir ces jeunes gens, s'ils prolongeaient leur stage auprès de nous, enlevés par le roi ou la reine. D'autre part, le temps matériel nous manquait pour donner à leur intelligence le développement dont ils étaient susceptibles. Enfin le triste exemple que venaient de leur donner leurs aînés du Borotsé et les influences pernicieuses auxquelles ils étaient exposés ici, toutes ces circonstances ont amené la décision que nous avons prise à leur égard et qui a un caractère d'essai ».

Voici enfin quelques indices de l'action directe de la parole de Dieu sur les âmes : « Kabuku nous réjouit par le bon exemple qu'il donne à ses cadets, professant plus ouvertement qu'auparavant son désir de servir le Seigneur.

L'aînée de nos fillettes actuelles a eu, elle aussi, la conscience remuée et nous a exprimé son désir de mieux servir son Sauveur, désir qu'elle manifeste par une conduite marquant un énorme progrès sur l'an passé. J'ai commencé avec eux le catéchisme. »

Citons encore ce témoignage rendu à l'évangéliste *Pauluse*, qui a été adjoint à M. Jalla : « Il nous est d'un grand secours, et son séjour ici sera certainement en bénédiction à plusieurs. Nous lui avons laissé la direction de l'école, continuant cependant à nous en occuper, ma femme et moi, pour le chant et la lecture dans une classe. Il sait se faire respecter et l'école suit son cours plus régulièrement qu'auparavant, quoique le sens pratique lui fasse un peu défaut. Nous l'avons aussi chargé du culte journalier du matin qui a lieu à la chapelle pour nos gens, auxquels se joignent souvent quelques hommes du village, malgré l'heure matinale. Le dimanche, nous nous partageons les trois cultes du matin et de l'après-midi, et chacun enfonce plus profondément le clou planté par son confrère au premier culte. Nous plantons et arrosons; Dieu veuille à son tour bénir nos efforts et donner l'accroissement. »

Voici comment M. Jalla fait, en terminant, le bilan de l'année : « En somme, l'année écoulée a été bonne sous plusieurs rapports. Notre santé a été excellente; 1893 a apporté plusieurs nouveaux sujets de gratitude envers le Sauveur qui sauve toujours. Il nous a gardés de tout mal. Il a délivré ma femme d'une façon merveilleuse de la petite vérole, ainsi que notre Valdo. Il a enrichi, depuis le 14 juillet, notre intérieur d'un second petit garçon auquel il a accordé une santé excellente, la fièvre ne l'ayant visité que ces derniers jours. Il a arrêté dans leur course dévastatrice l'expédition des Matébélés, leur faisant rebrousser chemin à deux jours de la station par crainte de la petite vérole. Il nous donne enfin des voisins amis, bien disposés. Aussi pouvons-nous clore ces lignes par ce cri du Psalmiste : « Mon âme bénit l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. »

M. Jalla écrit encore, en date du 23 février :

...« Le roi Léwanika continue à être dans d'excellentes dispositions à l'égard de nous tous. M. Coillard écrivait à la fin de janvier qu'il suit maintenant les cultes régulièrement avec ses femmes et qu'il a engagé tous les chefs et les esclaves à faire de même. Plusieurs chefs donnaient à M. Coillard quelque espoir de conversion. Tous nos amis du Borotsé étaient bien. La chapelle de Léaluyi n'était pas encore achevée et l'inondation allait éloigner bientôt le roi de sa capitale et amener peut-être M. Coillard à Séfula. »

... « J'ai appris la bonne arrivée de nos deux jeunes gens à Morija. Leur troisième compagnon, retenu ici par la mort de son frère Nguana Ngono, survenue l'année dernière, soupire après le moment de les rejoindre. Lui aussi s'est donné au Seigneur, ainsi que notre Sébéso, à laquelle il ne manque que le baptême et peut-être un peu plus d'instruction pour être chrétienne.

« Il y quinze jours, l'aînée de nos filles actuelles, Karumbô, d'une nature timide s'il en fut, nous étonna et nous remplit de joie tout ensemble en se levant à la chapelle et en déclarant à haute voix, devant tous, s'être donnée au Seigneur, engageant ensuite tous ses amis à se hâter à faire de même. Ce fut un beau dimanche qui portera des fruits, j'espère. Un excellent esprit règne parmi tous nos enfants ; les deux aînés donnent le bon exemple au village, où l'on trouve aussi de bonnes dispositions. Mais l'esclavage engendre la crainte et produit un caractère mou et paresseux. Là aussi, cependant, il y aura des victoires qui réjouiront les anges du ciel. Nos auditoires se maintiennent bons : environ cinquante ou soixante auditeurs le matin et quarante l'après-midi. Plusieurs hommes viennent régulièrement au culte journalier du matin. »

Le *4 mars*. — ... « J'espère expédier un messager à Palapyé demain matin et partir après-demain, pour une absence d'une

dizaine de jours, en tournée d'évangélisation chez les Batokas. Jusqu'au dernier moment, j'avais espéré voir arriver à temps la poste du Borotsé, afin de pouvoir vous donner les dernières nouvelles de nos amis; mais cette poste tarde trop et je me vois forcé de fermer le courrier.

« Au 25 janvier on était en bonne santé à Léaluyi et Séfula... A Seshéké, tout va bien; ils m'ont écrit il y a huit jours. Ici, nous venons d'avoir un nouveau sujet de joie. Kabuku, l'aîné de nos garçons, âgé d'environ dix-huit ans, et frère de Nguana Ngono, mort à Seshéké, vient de se déclarer publiquement converti en présence d'un nombreux auditoire. La pierre de touche de sa sincérité est non seulement son engagement à servir le Seigneur, mais la confession publique et complète qu'il a faite de ses fautes passées. On aurait entendu voler une mouche pendant qu'il parlait, et bien des consciences ont dû être remuées; lui-même était très-ému, bien plus que notre Karumbo, il y a quinze jours. Vous savez que je retiens plutôt que je ne pousse nos jeunes gens à se lier ainsi en public, à cause des renégats de la Vallée, et nous avons mis en garde Karumbo contre un recul.

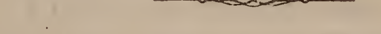
« Oh! suppliez avec nous le Seigneur de nous accorder un véritable réveil des consciences, qui gagne de proche en proche comme le feu dans les prairies. Mentionnez spécialement *Mokumba,* notre chef, qui, lui aussi, connaît la vérité et a de bonnes dispositions, mais se laisse retenir par la crainte du monde. Il me disait naguère, au cours d'une sérieuse conversation et en présence du frère de Léwanika : « Quand le mis-
« sionnaire prêche ou qu'il lit la parole de Dieu, on dirait
« qu'il vous vise toujours spécialement, vous; je sens alors
« comme si tout le monde me regardait; je n'ose plus lever
« les yeux, je les baisse à terre. »

« Oui, l'Esprit de Dieu travaille; tous, redoublons d'ardeur dans nos intercessions, de fidélité dans l'accomplissement de notre tâche, et le Seigneur fera de grandes choses sur les bords du Zambèze.

« Nous sommes, tous les quatre, très bien à Kazungula. Les

pluies ont cessé ; nous aurons encore quelques orages peut-être et c'est tout. La chaleur est revenue : 30° et 31° degrés à l'ombre. Le soleil est de feu de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

« Louis Jalla. »



ARRIVÉE DE NOS VOYAGEURS A PALAPYÉ

Dans une lettre datée de Palapyé, le 22 avril, et reçue le 21 mai, M. Eugène Béguin nous donne de bonnes nouvelles de son voyage. En voici quelques extraits :

« Voilà huit jours déjà que nous sommes à Palapyé. Depuis notre départ de Vryburg, nous avons eu près de six semaines de wagon. Cette partie du voyage s'est effectuée dans d'excellentes conditions ; chacun a joui en général d'une bonne santé ; la bonne harmonie a régné entre tous. Nos conducteurs ont été convenables et obligeants ; aucun contre-temps n'a surgi, de sorte que nous sommes arrivés ici après avoir fait un voyage très agréable.

« Cependant nous avons été heureux de nous arrêter pour quelque temps avant notre dernière étape, car malgré les facilités de ces premières semaines de voyage, cette vie en wagon n'en devient pas moins fatigante à la longue...

« Du reste, nous y avons été obligés. Contrairement à ce que m'avait affirmé l'agent qui nous avait fourni nos wagons de transport de Vryburg à Palapyé et qui s'était chargé de nous en trouver d'autres pour la suite du voyage, rien n'avait été fait, en sorte qu'arrivés ici, notre premier soin fut de chercher des wagons. Ce n'est d'ailleurs pas ce qui manque, mais les prix sont extraordinairement élevés. Les uns demandaient £ 80 par wagon, d'autres £ 70, et le prix le plus bas que j'aie pu obtenir est £ 60, tandis que de Vryburg à Palapyé, c'est-à-dire pour la même distance géographique que de Palapyé au Zambèze, nous avons eu à payer £ 40 par wagon.

« Notre séjour ici a été rendu très agréable, grâce à l'aimable invitation du magistrat de l'endroit de camper à côté de sa maison et de prendre tous nos repas chez lui. Ce magistrat est M. Moffat, un fils du missionnaire de ce nom. Ancien missionnaire lui-même, il continue à s'occuper d'évangélisation et rend à la mission tous les services qu'il peut. Il n'est pas en ce moment ici, mais son remplaçant, M. Jules Ellenberger, est pour nous, lui aussi, un ami tout dévoué.

« Vous savez que Palapyé est la résidence de Khama, ce roi chrétien qui est également un ami des missionnaires. Malheureusement il est malade en ce moment. Je lui ai fait une visite, mais c'est au fond de son lit, un beau lit européen, très propre, que je l'ai trouvé.

« Enfin, le missionnaire de Palapyé, M. Willougby, de la Société des missions de Londres, est très aimable, et nous avons avec lui des rapports très affectueux.

« Maintenant, D. V., nous allons reprendre notre marche vers le nord, et c'est demain mardi, 23 avril, que nous chargerons nos wagons; le même soir, si possible, nous nous mettrons en route. Nous n'en avons plus guère que pour six semaines. Après les mois que nous avons déjà passés en voyage depuis notre départ, cela ne nous semble plus rien. Nous nous réjouissons beaucoup d'être arrivés et surtout d'être installés, car si cette vie de bohémiens offre certains charmes, on s'en lasse pourtant.

« J'ai trouvé une lettre de Louis Jalla, me disant qu'actuellement tout va bien au Zambèze, que leurs relations avec le chef sont on ne peut meilleures et qu'ils n'ont besoin que d'une seule chose : du renfort. Eh bien, nous sommes *sept* à arriver. Puisse ce renfort en être réellement un. Puissions-nous être dans la main de Dieu des instruments dociles et bénis !

« EUG. BÉGUIN. »

SÉNÉGAL

DÉBUTS DE M. PÉTREQUIN
INAUGURATION DE LA CHAPELLE DE SOR

Saint-Louis, février 1894.

Cher monsieur Boegner,

Je suis enfin installé à l'Ecole! Ce n'est que le 15 février que j'ai pu quitter le toit hospitalier de M. Escande et m'établir définitivement au milieu de mes garçons. Il me tardait beaucoup d'être au milieu d'eux, de les avoir sous ma direction et de pouvoir surveiller de près leur développement.

Cependant, ce n'est pas sans regrets que j'ai quitté la chambre que M. Escande avait si obligeamment mise à ma disposition. Les premiers jours surtout, je me suis senti bien seul. Pendant deux mois et demi, j'avais été l'hôte gâté de M. et madame Escande, et la transition a été brusque!... Je ne puis assez dire toute la reconnaissance que j'éprouve envers la famille amie qui m'a reçu et qui m'a entouré de tant de soins et de sollicitude.

Dès mon entrée à l'école je me suis rendu compte des difficultés qui m'attendaient, car j'allais être chef de famille, à vingt et un ans! Représentez-vous tout le travail que peuvent donner neuf garçons, dont je suis absolument le père, puisqu'ils n'ont d'autre famille que l'école. Ajoutez à cela les ennuis que me causent les cinq plus petits qui ne comprennent que difficilement le français, et vous aurez une idée de ma situation...

... Le besoin d'une bonne organisation se faisait sentir parmi nos internes. En y mettant de la fermeté, j'ai obtenu qu'ils mangeassent ensemble et qu'ils balayassent proprement, ce qu'ils paraissaient avoir désappris. Mais je fais encore ma chambre en attendant que l'un des petits soit assez *stylé* pour la faire convenablement.

En somme, l'école commence à prendre un petit air de

famille qui fait plaisir à voir. Un des plus anciens élèves me disait l'autre jour : « C'est tout à fait comme au temps de M. Brandt ».

Le soir, après le culte, si je ne vais pas chez M. Escande, nous lisons quelque historiette. Le goût de la lecture n'est pas encore le fort de mes garçons, mais ce goût se développera peu à peu.

La marche de l'école me donne assez de satisfaction. Les internes travaillent bien et font des progrès. Les cinq petits Bambaras, surtout, me donnent bon espoir pour l'avenir ; c'est presque un cas extraordinaire quand je suis obligé de les rappeler à l'ordre. Deux d'entre eux sont très intelligents et se développent beaucoup. Quant au français, ils sont tous de la même force ; ils comprennent presque tout ce que je leur dis, pourvu que j'accompagne ma parole de gestes significatifs. Ils commencent aussi à dire quelques mots, parfois si drôlement écorchés, qu'on ne peut s'empêcher de rire lorsqu'on les entend essayer de converser en français.

Je ne puis me louer autant des externes ; jusqu'ici ils ne m'ont donné que peu de plaisir. J'ai grand peine à avoir ces enfants d'une manière régulière. Apprendre le français passe pour une chose secondaire chez les noirs ; ce qu'ils apprennent avant tout c'est l'arabe, et ensuite le français... s'ils en ont le temps. La plupart des externes sont donc de grands garçons sur lesquels il est très difficile d'avoir une influence et qui ne donnent qu'un maigre espoir pour l'avenir de l'Eglise. Cependant j'en ai vu quelques-uns assister au culte le dimanche ; or, c'est bien quelque chose, car ils sont musulmans. Avec le temps ces grands garçons feront place à de plus petits que je formerai à venir régulièrement et sur lesquels j'aurai, j'espère, plus de prise.

Le dimanche qui a suivi mon entrée à l'école, c'est-à-dire le 18 février, nous avons inauguré la chapelle de Sôr par une réunion destinée aux chrétiens seulement. Il s'agissait pour eux d'invoquer la bénédiction de Dieu sur cette maison qui

lui était consacrée et sur l'œuvre de Sôr tout entière. MM. Escande, Morin, Nicholl ont successivement pris la parole. Je ne vous raconterai pas ce qu'ils ont dit, attendu qu'ils n'ont parlé qu'en wolof. Après ces trois discours, la réunion s'est terminée par une série de prières en anglais, en français et en wolof : chacun priait dans sa propre langue.

Le dimanche suivant, 25 février, la chapelle s'ouvrait pour la première fois aux païens.

C'est toute une affaire que d'organiser une première réunion. MM. Escande et Nicholl avaient passé la journée de samedi à faire des visites aux gens de Sôr, afin de les inviter pour le lendemain.

A l'heure fixée, la cérémonie a commencé par plusieurs cantiques successifs, en attendant que ces bonnes gens voulussent bien entrer : ils n'osaient pas le faire. Il a fallu que Samba-Coumba se mît sur la porte pour les presser d'entrer. Peu à peu la chapelle s'est remplie, si bien même qu'un grand nombre de personnes ont dû rester sous la vérandah, faute de place à l'intérieur. Au dernier moment M. Morin a été retenu, de sorte que, seuls, MM. Escande et Nicholl se sont fait entendre.

Après la réunion, M. Escande a distribué des versets de la Bible imprimés sur carton. Ces versets ont mis au comble de la joie tous ceux qui en ont reçu, car ils allaient en faire l'ornement de leurs cases.

Une bonne impression a certainement été produite par ces deux réunions et, pour ma part, j'en ai retiré du bien, quoique je n'aie pas compris ce qui y a été dit. On sentait que l'Esprit de Dieu présidait à cette inauguration, et la manière recueillie dont les auditeurs ont écouté fait espérer que l'œuvre de Sôr ne sera pas une œuvre ingrate.

Depuis que Samba-Coumba est descendu de Kerbala, nous avons repris les réunions de Béthesda. Tous les jeudis nous y allons faire une visite. Les réunions ne sont pas mal suivies; malheureusement, les vieux oublient d'un jeudi à l'autre ce qu'on leur a dit de Jésus. Parmi les jeunes, il y en a de

très intelligents, qui se rendent compte de ce qu'on leur a enseigné et qui reprochent aux autres leur peu de mémoire. Nous commençons à espérer que là aussi Dieu bénira la semence répandue et que bientôt nous la verrons fructifier.

Je vous dirai, avant de finir, que Malic, le chef de Béthesda, se fait bien vieux, et nous craignons fort de le perdre, car c'est un homme de bien et un membre vivant de l'Eglise.

La tâche est grande au Sénégal et nous sommes faibles et petits.

Votre tout dévoué,

E. PÉTREQUIN.

CONGO FRANÇAIS

DERNIÈRES NOUVELLES DE NOS MISSIONNAIRES

Peu d'instants avant de s'embarquer, le 25 avril, M. Jacot nous écrivait quelques lignes pour nous dire l'accueil chaleureux que lui et ses compagnons de voyage avaient reçu de nos frères de Marseille, qui ont tout fait pour rendre utiles et doux les derniers moments que nos missionnaires avaient à passer sur terre ferme. Depuis lors nous avons reçu des lettres de M. Forget, mises à la poste d'Oran et à Dakar, et apportant de bonnes nouvelles.

Des lettres de Talagouga, écrites vers le milieu d'avril, renferment de meilleures nouvelles de madame Allégret et de son enfant, dont la santé, on s'en souvient, préoccupait sérieusement M. Allégret. Nous regrettons que le défaut d'espace nous oblige à ajourner une intéressante lettre de M. Bonzon.

TAÏTI

Heureuse arrivée de mesdemoiselles BANZET et VILLEMÉJANE Nouvelles de M. BRUNEL

Nous avons reçu récemment les rapports de nos missionnaires sur les diverses branches de leur activité en 1893. Ces documents ont été utilisés pour la rédaction du rapport annuel de la Société, en ce moment sous presse. Nous pensons néanmoins être en mesure d'en extraire d'intéressants passages pour nos lecteurs.

Bornons-nous aujourd'hui aux nouvelles : mademoiselle Sophie Banzet et mademoiselle Villeméjane, parties de Paris les premiers jours de décembre, sont arrivées à Taïti vers la fin de janvier. M. Viénot nous écrit à ce sujet : « Je me demandais comment j'allais pouvoir, à la rentrée, remplacer mademoiselle Abry à la salle d'asile, et je n'avais encore trouvé aucune combinaison, lorsque le courrier est venu me tirer d'embarras. C'est avec une vive reconnaissance envers nos honorés directeurs que je reçois en mademoiselle Villeméjane une nouvelle preuve de l'intérêt qu'ils portent à nos écoles de Papaété. La rentrée qui vient d'avoir lieu apporte pour tous une tâche suffisante; la besogne est telle que mademoiselle Sophie Banzet, venue ici pour se reposer, n'a pu s'empêcher de se jeter dans la mêlée, et elle nous accorde trois heures de leçons par jour, leçons très appréciées par nos grandes élèves. »

De Raïatéa, M. Brunel, nous écrivant le 9 mars, renouvelle ses instances pour obtenir l'envoi d'un instituteur. Le Comité a de son côté fait diverses démarches en vue de donner satisfaction à M. Brunel. Nous informerons nos lecteurs du résultat de nos efforts. L'administration avait ouvert autrefois une école à Raïatéa ; M. Jaulmes, un protestant, avait occupé le poste. La situation actuelle de Raïatéa rendrait désirable, semble-t-il, la réouverture de cette école. Nous avons adressé une demande dans ce sens au ministre des colonies.

M. Brunel se montre toujours plein d'ardeur, et donne de bonnes nouvelles de sa femme et de son enfant.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

PAROLES D'UN MARTYR. — LE RAPPORT DE SIR G. PORTAL. — LE PROTECTORAT BRITANNIQUE EN OU-GANDA. — QUATRE ÉVÊQUES A EXETER HALL. — LA VRAIE SUCCESSION APOSTOLIQUE. — LA PORTE DU SOUDAN. — QUEL EST LE DEVOIR DE L'ÉGLISE? — LE NOUVEAU TESTAMENT EN OU-GANDA. — COMMENT L'ÉVANGILE SE PROPAGE. — LE MINISTÈRE INDIGÈNE.

Kidza était l'un des chrétiens ba-ganda qui moururent martyrs, le 29 mai 1886, il y a juste huit ans (1). Il était alors ancien de la petite Église de Mengo. Dernièrement, un chrétien mou-ganda raconta que Kidza avec ses collègues avait accoutumé de réunir les membres de l'Église, de lire et de prier avec eux. Voici comment ils expliquèrent un jour cette parole de l'évangile de Luc (ch. XIX, v. 20) : Seigneur, voici ta mine que j'ai tenue enveloppée dans un linge. « Cela représente, disaient-ils, un homme auquel on a donné quelque chose à faire, et il ne l'a pas fait. Nous qui vous enseignons, nous vous donnons aussi du travail. Allez et enseignez à d'autres ce que vous savez de Dieu et de son fils Jésus-Christ. Faites cela sans cesse et ne le négligez pas. Ne vous lassez et ne vous fatiguez pas ; car quand le Christ viendra et trouvera que le travail n'a pas été fait, il vous dira : « Mes « paroles que je vous ai données, que ne les avez-vous trans- « mises à d'autres qui ne les connaissaient pas? Alors, à mon « retour, j'aurai vu ceux qui m'aiment. » Mais si vous négligez cela, il vous enlèvera les paroles de la vie que vous croyiez posséder » (2). Bien des chrétiens de France trouveraient peut-être quelque profit à méditer ces paroles d'un noir qui donna sa vie pour sa foi.

(1) V. le *Journal des Missions*, 1887, p. 36.
(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 511.

Depuis que l'ou-Ganda a été nommé ici pour la dernière fois (1), les événements ont marché. Sir Gérald Portal, le commissaire spécial envoyé en Afrique pour faire une enquête sur les luttes de 1892, a séjourné en ou-Ganda du 17 mars au 30 mai 1893 ; il est retourné en Angleterre vers la fin de 1893 et a succombé aux suites d'une attaque de fièvre, en janvier 1894. Son rapport, impatiemment attendu, n'a été publié et distribué au parlement britannique qu'en mars dernier (2). Il ne s'y trouve rien qui tranche la question de responsabilité de la guerre civile et religieuse de 1892. On pensait que la discussion du rapport à la Chambre des Communes apporterait quelque lumière nouvelle. Le gouvernement de lord Roseberry a jugé convenable de remettre ce débat sans date. Une seule chose est décidée depuis le 12 avril dernier, c'est que l'ou-Ganda est placé sous le protectorat britannique. Deux avis, émanant l'un de l'évêque anglican, l'autre de l'évêque des missionnaires d'Alger, et annexés au rapport de sir G. Portal (3), sont unanimes à déclarer que l'évacuation du pays par le gouvernement britannique « serait préjudiciable aux vrais intérêts de ces régions », suivant les termes mêmes de Mgr Hirth. Une guerre, entreprise — ou provoquée, sans doute (4), — en décembre dernier, contre le Kaba-Réga, souverain du bou-Nyoro, vers le lac Albert Nyanza, vient d'englober cette contrée sous le régime de l'ou-Ganda. Quelles que soient les conséquences politiques de cette pointe hardie vers l'ancienne province de Gordon-Pacha, si un ordre quelconque arrive enfin à faire régner la paix dans ces pays tourmentés, il se pourrait que le Soudan central devînt accessible au christianisme par l'est plus tôt que par l'ouest, le nord ou le sud, une possibilité inconcevable, il y a quelques mois.

(1) V. le *Journal des Missions*, 1893, pp. 98 et suiv.; 143 et 273 et suiv.
(2) *Africa n° 2* (1894); *Reports relating to Uganda;* Londres, mars 1894.
(3) *Reports relating to Uganda* (Londres, 1894), pp. 39 et 40.
(4) Voyez Lugard, *The rise of our East African Empire* (Edimbourg, 1893), t. 1er, pp. 414 et suivantes.

L'évêque anglican de l'Afrique équatoriale orientale, M. A. Tucker, aurait ainsi vu plus juste qu'on ne le pensait le 9 mars dernier.

C'était dans une assemblée singulièrement émouvante, convoquée à Exeter Hall dans la capitale anglaise, pour prendre congé de trois évêques prêts à partir pour leurs missions lointaines. Deux d'entre eux venaient d'être sacrés, le dimanche précédent, à la chapelle de Lambeth Palace ; l'un, le très révérend H. Evington, depuis vingt ans missionnaire au Japon, pour aller y administrer le district nouvellement créé de Kiou-Siou ; l'autre, le très révérend H. Tugwell, qui, dans ce même local, il y a quatre ans, avait paru à côté de S. Crowther et de G.-W. Brooke (1), au moment de se rendre à Lagos, se trouvait chargé maintenant de la succession des évêques Crowther et Hill dans l'Afrique équatoriale occidentale (2). Le troisième évêque était le successeur de Hannington et de Parker (3). A ce propos, le président de la réunion, l'évêque de Carlisle, fit une jolie allusion à la superstition cléricale des ritualistes anglicans qui croient à la nécessité d'une succession ininterrompue d'évêque en évêque jusqu'aux apôtres ; ceux-ci eussent été fort étonnés sans doute sinon scandalisés d'une telle conception de ce qu'ils appelaient l'épiscopat. L'évêque de Carlisle s'écria, en montrant les deux évêques de l'Afrique équatoriale : « Quelqu'un cherche-t-il la vraie succession apostolique, la voici ! » (4). Une pareille affirmation de la spiritualité de l'Église du Christ est bienfaisante à une époque où tant de chrétiens se donnent l'air de croire aux cadres ecclésiastiques plus qu'à l'Évangile lui-même. L'esprit de Dieu s'accommode aux formes humaines ; jamais les formes, si antiques, si vénérables même soient-

(1) V. le *Journal des Missions*, 1890, pp. 80 et 113 et suivantes.
(2) V. le *Journal des Missions*, 1893, p. 362, et 1894, p. 144.
(3) V. le *Journal des Missions*, 1890, p. 317.
(4) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 285.

elles, n'ont produit l'esprit et la vie; souvent, au contraire, la vie brise les formes, quand celles-ci l'étouffent ou faussent et entravent son expansion. Et l'on est d'autant plus heureux d'entendre exprimer de pareilles pensées quand il s'agit de la mission chrétienne en ou-Ganda; car là — comme ailleurs, en cette fin de siècle — le patriotisme national risque de voiler le but marqué par Jésus aux aspirations et aux travaux de ses disciples, voire même de lui substituer des visées étroites et égoïstes. « A quoi bon ces dépenses au loin, dit-on, quand il y a tant à faire chez nous! — C'est la bouche de Judas qui a prononcé cette parole », réplique encore l'évêque de Carlisle.

Pour revenir aux espérances que l'évêque Tucker entrevoit pour l'ou-Ganda, voici comment il s'exprime (1) : « Le christianisme conquérant l'ou-Ganda ne signifie pas seulement la civilisation d'un peuple. La portée de ce fait sera beaucoup plus grande. Cela mettra au cœur de l'Afrique centrale une force qui agira sur une portion considérable du continent noir. Je suis persuadé que la clé du Soudan oriental avec ses huit millions d'habitants, c'est précisément l'ou-Ganda. Eh bien! mon frère et collègue de l'Afrique équatoriale occidentale, il vous faut marcher, croyez-le; autrement nous nous rencontrerons, non pas au Soudan central, mais dans votre propre diocèse. Sans contredit, si le Soudan doit se rouvrir — vous n'ignorez pas qu'il est fermé depuis ce jour fatal où Khartoum tomba, et dans Khartoum ce noble héros chrétien, Gordon, — si jamais le Soudan se rouvre aux entreprises chrétiennes, ce sera par l'ou-Ganda. » C'est voir de haut et de loin que d'esquisser un pareil avenir; c'est presque de la spéculation. Cela n'est-il pas permis à un évêque qui doit guider la marche de ses apôtres? Ils sont à plaindre ceux qui vont au hasard ou conduits par des impressions momentanées, éparpillant et gaspillant des forces dans une guerre faite pour Jé-

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, pp. 289 et suivantes.

sus-Christ ! Mais malheur surtout à ceux qui ne comprennent pas aujourd'hui quel est le devoir présent, quelle a toujours été la tâche primordiale de l'Église ! Écoutez encore l'évêque Tucker : « Hommes et frères — tout le bas de l'immense salle avait été réservé aux hommes, — il me semble que le jour est venu pour l'Église de faire un pas décisif en avant ; sinon, elle reculera... Il faut qu'elle marche avec une puissance renouvelée et qu'elle rende fidèlement témoignage à son Maître ressuscité et monté au ciel. Voici, « le ciel est ouvert, et le Fils de l'homme est debout à la droite de Dieu ». Il attend de recevoir « les nations pour son héritage et pour possession les extrémités de la terre ». Le ferons-nous attendre longtemps ? L'Église va-t-elle le déshonorer ainsi ? A Dieu ne plaise. Qu'elle se lève donc, qu'elle mobilise toutes ses forces !.. Non, commençons par ployer le genou devant le Tout-Puissant ; demandons-lui ce qu'il convient de faire ; et, suivant l'ordre que nous ne manquerons pas d'obtenir, que chacun obéisse courageusement, noblement, sans arrière-pensée ».

Que se passe-t-il donc en ou-Ganda ? L'évêque Tucker y était arrivé le 23 décembre 1892, après quatre-vingt-neuf jours de marche depuis la côte. « Je me rappelle, écrit-il (1), mon émotion d'il y a deux ans ; alors un millier d'auditeurs se pressaient dans l'ancienne église ; maintenant, comment exprimer les sentiments qui faillirent me faire perdre contenance, dans la nouvelle église (2), devant cet auditoire de cinq mille personnes, auxquelles je m'adressais au nom du Maître ! Je me demande si un pareil spectacle s'est vu dans un champ de mission quelconque depuis les jours des apôtres... Ah ! cette fête de Noël ! il y eut de la fatigue, mais aussi quelle joie intense ! Vrai, pour vivre une pareille journée, il vaut la peine d'aller au bout du monde. »

La caravane de l'évêque avait escorté à Mengo quatorze

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 375.
(2) V. le *Journal des Missions*, 1891, p. 253 et 1893, p. 101.

charges de livres imprimés en lou-Ganda; trente autres charges suivirent en mars 1893 (1). En sept semaines, on en vendit pour cinq cent mille cauris, environ deux mille cinq cents francs. Jusqu'en septembre, une moyenne de plus de six cents numéros avait été écoulée par jour, au prix coûtant. La plupart de ces articles sont des abécédaires sur un seul feuillet; l'imprimé le plus gros comprend les quatre Évangiles et le livre des Actes reliés ensemble. Depuis lors, quinze cents exemplaires du Nouveau Testament complet et plus de trente mille Évangiles sont arrivés en ou-Ganda, le 18 décembre dernier. On ne sait pas encore comment ils se sont vendus. Le nombre des lecteurs protestants est estimé à vingt mille environ; parmi eux se trouve le roi Mouanga (2); on commence même à avoir quelque espoir de son amendement. Telle est, d'ailleurs, l'ardeur des ba-Ganda pour la lecture, et telle l'influence que la littérature évangélique exerce dans le pays, que Mgr Hirth, l'évêque romain, écrit (3) : « Après bien des hésitations, j'ai cru enfin qu'il nous fallait, nous aussi, faire imprimer le Nouveau Testament que les protestants répandent partout. La grande raison, c'est que nous ne pouvons empêcher nos gens de le lire... Nous préparons donc une édition avec notes tirées des saints Pères ». Tant mieux! Si l'édition romaine, qu'on est curieux de voir paraître, est trop défigurée, les ba-Ganda finiront toujours par établir la comparaison avec le Nouveau Testament authentique; le résultat sera plus de clarté.

D'autre part, un événement remarquable, d'ordre social, eut lieu en ou-Ganda, en mars 1893. Quarante chefs protestants déclarèrent, de leur propre gré, qu'ils voulaient affranchir entièrement leurs esclaves (4). Les suites morales et sociales d'une telle mesure sont incalculables.

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 604. Une charge pèse environ 20 kilogrammes.

(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, pp. 282 et 288.

(3) *Les Missions Catholiques*, 1893, p. 399.

(4) *The Church Missionary Intelligencer*, 1893, p. 606.

En attendant, l'œuvre de la mission proprement dite s'étend. Pendant son séjour dans le pays, l'évêque Tucker ouvrit deux nouvelles stations : l'une, en février, dans la province de Kyagoué, sur la rive gauche du Nil; l'autre, en avril, dans la province de Singo, limitrophe du bou-Nyoro (1). En même temps, l'Église indigène s'organise. Le 28 mai 1893, M. Tucker ordonna diacres six ba-Ganda (2). On sait que le diaconat est le premier stage de la cléricature dans l'Église anglicane et un degré nécessaire pour la promotion à la prêtrise. Pour quatre de ces diacres ba-ganda, on prévoit déjà leur élévation au sacerdoce; et l'un des missionnaires, M. R.-H. Walker, a été nommé archidiacre et chargé d'instruire ces quatre candidats à la prêtrise. On a même pris la précaution de doter l'Église de Mengo, afin d'assurer un revenu aux clercs indigènes. Ces procédés peuvent paraître étranges à nos habitudes françaises et réformées; ce sont les formes historiques de l'Église anglicane. On pourrait discuter l'utilité de leur transplantation au centre de l'Afrique; il vaut mieux noter qu'il y a au fond de tout cela un principe juste, trop souvent perdu de vue ou négligé dans la pratique de la mission évangélique. L'Église doit être un organisme vivant d'une vie indépendante; ses ministres doivent être tirés de son sein; leur substance ne doit dépendre que des ressources de l'Église. Partout où ces principes sont transgressés, la vie est maladive ou chétive, comme frappée de langueur. Quand l'évêque Tucker s'écrie : « Mon espoir pour l'ou-Ganda repose sur le ministre indigène et sur son action : c'est donc vers ce but qu'il faut tendre toutes nos énergies et tous nos efforts...; car l'avenir du christianisme africain dépend du ministère indigène » (3), il se trouve en plein accord avec une encyclique de Léon XIII, analysée et approuvée ici même, il y a un an (4).

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, pp. 130, 290 et suiv., et 352 et suivantes.

(2) *The Church Missionary Gleaner*, 1893, p. 155.

(3) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 289.

(4) V. le *Journal des Missions*, 1893, p. 362. L'avant-propos du dernier

On ne saurait exagérer l'importance de cette préoccupation dans toute œuvre de mission.

En somme, l'Évangile « qui est une puissance de Dieu en salut à celui qui croit », agit avec puissance en ou-Ganda. On compte que plus de la moitié de la population est bien disposée envers la mission anglicane. Le nombre des catéchumènes se monte à environ trois mille; celui des baptisés à cinq cents; celui des communiants à près de cent cinquante (1). Dans la province de Singo, les chefs ont décidé de construire en vingt endroits différents des lieux de culte. L'un des fils du Kaba-Réga de bou-Nyoro, apprenant que le christianisme était enseigné non loin de la frontière de son pays, est accouru pour se faire instruire (2). Mieux que cela, du 8 au 10 décembre dernier, des réunions spéciales tenues à Mengo, ont été abondamment bénies et ont vivifié beaucoup de chrétiens. Que Dieu veuille répandre toujours plus de vie dans ces pays !

F. H. K.

---

compte-rendu annuel de la Société des Missions Étrangères de Paris met également ce point en évidence : « Les membres de la Société des Missions Étrangères n'ont point pour unique but, comme on pourrait facilement se l'imaginer au dehors, l'évangélisation des infidèles au milieu desquels ils vivent : ils doivent d'abord (c'est le Saint-Siège lui-même qui le veut) former et élever à la cléricature les sujets qu'ils en trouvent capables; ensuite prendre soin des chrétiens existants; enfin travailler à la conversion des païens, de telle sorte qu'ils préfèrent toujours le premier objet au second, le second au troisième » (*Les Missions Catholiques*, 1894, p. 224). A noter, en passant, que cette Société compte 1,051,295 chrétiens dans 3,800 stations, et 1,820 élèves dans 37 séminaires.

(1) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 130; comp. avec *The Church Missionary Gleaner*, 1893, p. 123.

(2) *The Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 290.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18582.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

ADOLPHE MABILLE

Une douloureuse nouvelle nous arrive du sud de l'Afrique : M. Adolphe Mabille est mort. Dieu l'a repris à lui le 20 mai dernier, à l'âge de cinquante-sept ans et onze mois.

Les détails nous manquent sur cet événement qui va modifier si profondément la physionomie de notre œuvre du Lessouto, et qui aura dans tant de cœurs, en Afrique et en Europe, un si grand retentissement. Quand les récits qu'on nous promet seront arrivés, cette livraison sera entre les mains de nos lecteurs. Qu'elle leur apporte au moins le peu que nous savons sur la fin du grand serviteur de Dieu qui nous a été repris.

Pour être soudaine et imprévue, cette fin avait cependant été précédée de certains indices significatifs. Depuis quelque temps, M. Mabille avait au sommet de la tête une douleur persistante, et les médecins y avaient vu, à moins d'une interruption de travail, la menace soit d'une mort subite, soit d'un ramollissement du cerveau. Un temps de repos s'imposait : M. Mabille, cédant aux conseils qui lui étaient

donnés, accompagna jusqu'à Vryburg l'expédition Béguin. Malheureusement le mieux qui résulta de ce voyage ne fut pas durable. A la douleur de tête vinrent s'ajouter de pénibles rhumatismes, si bien que M. Mabille ne put assister aux séances de la conférence d'Hermon, tenue en avril, qu'étendu sur un lit.

Vivement préoccupée de cet état de choses, quoique bien éloignée de s'attendre à un dénouement rapide, la Conférence proposa au Comité des mesures destinées à alléger l'écrasant fardeau qui pesait sur M. Mabille. La paroisse, chef-lieu et annexes, était confiée à M. Louis Mabille, second fils du missionnaire ; l'autre partie de l'œuvre : l'Ecole biblique, l'imprimerie et le dépôt de livres, à M. Alfred Casalis.

Le Comité, en ratifiant ces arrangements dans sa séance du 4 juin, tint à exprimer toute sa reconnaissance et son affection pour M. Mabille, se doutant peu qu'au moment où il délibérait, le vaillant serviteur de Dieu était entré depuis plusieurs jours déjà dans le repos des rachetés...

M. Dieterlen nous écrit : « En parlant, il y a quelques semaines, de M. Mabille et de la situation de l'œuvre de Morija, je ne pensais pas que les évènements prendraient si rapidement une tournure fatale. Et pourtant, c'est vrai... M. Mabille est mort. Les rhumatismes ont dégénéré en péritonite, et quoique la famille ait espéré presque jusqu'au dernier jour, il a fallu se rendre à l'évidence. Dimanche soir (le 20 mai), à 8 heures, il a rendu le dernier soupir...

« Ces seuls mots : M. Mabille est mort, disent tout : notre douleur, presque notre désespoir, et notre inquiétude ; cette œuvre immense, laissée entre les mains de deux jeunes gens : Louis Mabille et Alfred Casalis...

« La famille Mabille est admirable de résignation sereine...

« La mort de M. Mabille a été la chose la plus grande et la plus édifiante que j'aie jamais vue. Il est mort en chrétien d'élite qu'il était, restant missionnaire jusqu'au bout. C'était beau ; cela valait tout au monde comme encouragement pour notre foi... »

Madame Mabille, après quelques mots d'un caractère intime, ajoute : « D'autres vous diront les journées particulièrement bénies par lesquelles nous venons de passer. Je suis soutenue et heureuse du bonheur de mon bien-aimé... »

En attendant les détails qu'on nous fait espérer, et qui, mieux qu'une caractérisque que nous nous sentons incapable de tenter aujourd'hui, feront revivre l'homme que nous avons perdu, voici, sur la carrière de M. Mabille, quelques renseignements que nous avons recueillis, en 1883, de sa propre bouche.

M. Adolphe Charles Mabille était né à Baulmes, près Yverdon, le 12 juin 1836. Son père, Louis Mabille, était instituteur, et tenait, outre son école, une petite librairie. Sa mère s'appelait Suzanne Ravussin. Il fit ses études au collège d'Yverdon, où il resta cinq ans, après quoi il passa, pour entrer à la Faculté de théologie de l'Eglise libre de Lausanne, un examen d'hébreu, de grec et de latin, qui fut jugé très satisfaisant, mais qui ne l'empêcha pas d'être ajourné comme n'ayant pas atteint l'âge réglementaire.

Cet ajournement fut peut-être le moyen dont Dieu se servit pour assurer à l'œuvre missionnaire les services du jeune étudiant. Suivant le conseil de quelques amis, il chercha une place de précepteur en Hollande et en Angleterre. Il passa d'abord six mois à Amsterdam, dans la famille Waller (à laquelle appartient la sœur supérieure de la maison des diaconesses de Paris). De là il se rendit en Angleterre, où il resta deux ans et demi comme professeur d'une petite académie de province, à Kendal, dans le Westmoreland. C'est là que la vocation divine l'attendait. Au cours d'une réunion organisée par la Société biblique, l'agent de cette Société lui demanda s'il ne serait pas un jour missionnaire. Cette question décida de son avenir. Ajoutons cependant que les parents de M. Mabille l'avaient dès sa naissance consacré à l'œuvre de Dieu parmi les païens; lui-même insistait sur ce fait auquel il attachait une grande importance.

C'était en 1856. La Maison des missions, fermée pendant plusieurs années, allait se rouvrir à Passy, sous la direction de M. Eugène Casalis, revenu d'Afrique à cet effet. M. Mabille fut l'un de ses premiers élèves. Il resta à Paris jusqu'à la fin de 1858. Dès cette époque, il était prêt à partir; mais la guerre sévissait au Lessouto; il fallut retarder l'envoi de nouveaux missionnaires. Il en profita pour se livrer à des travaux d'évangélisation. Il passa quelque temps à Asnières-les-Bourges, patrie de M. Coillard, puis à Chambéry, comme agent de la Société évangélique de Genève.

Il revint à Paris le 3 juin 1859. Le 17 mai précédent il avait épousé la fille aînée de M. Casalis, et s'était assuré par là la collaboratrice la plus active et la plus dévouée. Rarement union fut plus heureuse et plus féconde en résultats bénis dans le service de Dieu, sans parler de ses fruits terrestres : de nombreux enfants, dont six vivent encore; les cinq premiers engagés, dès à présent, dans le service actif de la mission.

Nous ne suivrons pas M. et Madame Mabille dans les événements de leur carrière missionnaire. Partis de Paris le 12 juillet 1859, ils ne restèrent pas moins de cent jours en mer. Deux ans après leur départ, le 10 juin 1861, ils étaient installés à Morija où ils travaillèrent d'abord en collaboration avec M. Maeder, et bientôt seuls. La station de Morija avait eu pour premier pasteur un homme d'une activité et d'une initiative extraordinaires : M. Arbousset. Ces qualités distinguaient aussi M. Mabille, sous les soins duquel la station ne cessa de grandir et de prospérer. Il ne la quitta que rarement : en 1866, la guerre entre les Boers et les Bassoûtos l'obligea à se retirer, avec les autres missionnaires, à Aliwal; il n'y resta que trois mois, et put aller s'installer dès la fin de juin à Thaba-Bossiou, où il fut retenu dix-huit mois et où il eut la joie de voir se produire un réveil magnifique.

Revenus à Morija, M. et madame Mabille en furent encore chassés; après un séjour à Bérée et de nouvelles pérégrinations, M. Mabille obtint enfin la permission de rester à Morija.

Il ne devait plus s'en absenter que deux fois : en 1873, pour aller diriger avec M. Berthoud, dans le Transvaal, une expédition dont le résultat a été la création de la mission vaudoise de Valdézia; et de 1880 au commencement de 1882, pour le séjour qu'il fit en Europe. Ce séjour n'eut d'un congé que le nom; il fut employé tout entier à l'impression de la Bible en sessouto, réunie pour la première fois en un volume, et aux démarches en faveur de la tribu des Bassoutos, dont une politique imprudente menaçait l'existence nationale. Le 11 janvier 1882, M. et madame Mabille se remettaient en route pour l'Afrique; quelques jours auparavant leur plus jeune fille, Hélène, était morte à Strasbourg, au pensionnat du Bon Pasteur, où elle avait été placée pour son éducation.

Les collègues de M. Mabille diront, mieux que nous ne pourrions le faire, ce qu'il a été comme homme, comme chrétien, comme missionnaire. Il nous laisse le souvenir d'un des plus grands et des plus actifs serviteurs de Jésus que nous ayons connus. D'apparence un peu réservée, causant peu, fuyant les occasions de parler en public, il ne donnait sa mesure qu'au Lessouto. C'est là qu'il fallait le voir, prêchant l'Évangile à son immense paroisse, qui ne comptait pas moins de 30,000 âmes, dont 1662 chrétiens communiants et 624 catéchumènes; conduisant son armée d'évangélistes et d'instituteurs indigènes comme un général; adressant aux chefs de la tribu, réunis dans un *pitso,* de solennels avertissements ; ou encore dirigeant son œuvre du fond de son cabinet de travail. Il a été un des grands missionnaires de l'Afrique.

La somme de travail qu'il s'est imposée et qu'il a accomplie jusqu'au bout est immense. Qu'on en juge par ce tableau qu'en traçait récemment un de nos missionnaires, pour expliquer l'urgente nécessité d'appeler à Morija un nouvel ouvrier : « On connaît Morija. A part l'Ecole normale et l'Ecole biblique, qui occupent MM. Dyke et Dieterlen, il y a l'œuvre de M. Mabille, c'est-à-dire une station avec vingt-six annexes; l'Ecole biblique, l'imprimerie et le dépôt de livres. L'œuvre de M. Ma-

bille est celle de deux hommes. Il n'y a pas là d'exagération. Une imprimerie comptant quatorze à seize ouvriers n'est pas une bagatelle quand on pense à ce que cela implique de surveillance, de correction d'épreuves et de correspondance. Pour le dépôt des livres, M. Mabille reçoit en moyenne de 60 à 70 lettres par semaine et doit y répondre. C'est ce dépôt qui reçoit et expédie les fournitures d'école pour tout le Lessouto, etc. L'Ecole biblique, avec ses 50 élèves, est elle-même une lourde tâche. Qu'on ajoute à cela l'œuvre religieuse, pastorale et missionnaire proprement dite, et la comptabilité de toutes ces œuvres, et l'on verra que c'est là un travail énorme, que M. Mabille n'a pu faire jusqu'à ce jour que parce qu'il est un travailleur extraordinaire... »

Et ce bref résumé ne donne encore qu'une idée incomplète de l'œuvre de M. Mabille. Il faut se rappeler que l'Ecole biblique comme l'imprimerie ont été l'œuvre personnelle de M. Mabille, créées, développées par lui; qu'aux époques troublées qu'a traversées le Lessouto, il a souvent été appelé à conseiller les chefs, à s'interposer entre eux et le gouvernement; et qu'outre le vaste diocèse dont Morija était le centre, il était en relations constantes, par son école et par ses publications, avec plusieurs des Eglises et des missions de l'Afrique australe.

Comment notre frère suffisait-il à cette tâche immense? Nous espérons que l'un ou l'autre de ses compagnons d'œuvre ou des témoins oculaires de son existence voudra nous initier au secret de cette vie si remplie et si féconde.

M. Mabille lui-même, si on l'eût interrogé, aurait probablement répondu par le mot de saint Paul, que le livre de textes morave nous rappelle le jour même où nous écrivons ces lignes : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce en moi n'a pas été vaine. »

Car cet homme fort, ce travailleur infatigable, ce grand missionnaire était d'abord un humble croyant. En descendant au fond de son cœur, on y eût trouvé deux amours; d'abord

et avant tout l'amour du Sauveur, et ensuite l'amour des noirs. Glorifier Jésus-Christ et lui conquérir les Bassoutos en aussi grand nombre que possible, les chefs, la tribu tout entière, toute l'Afrique australe, voilà la flamme qui brûlait dans son cœur. De là cette activité incessante, ces travaux d'évangélisation sans cesse étendus; ces créations d'annexes dans les parties les plus reculées de son district; de là cette Ecole biblique, cette imprimerie, cette librairie, ces journaux, ces livres qui n'étaient encore que des moyens de répandre l'Évangile parmi les Bassoutos et, en dehors de leur pays, partout où se parle leur langue : dans la colonie du Cap, dans l'État libre de l'Orange, dans le Transvaal, dans le Béchuanaland et jusqu'au Zambèze; de là cette immense correspondance africaine et européenne; de là ces démarches, ces interventions momentanées dans les affaires publiques, lorsque l'intérêt des noirs l'exigeait; de là ces prières pour la conversion des Bassoutos, des chefs, de la tribu tout entière, de la race noire; de là, en un mot, toute cette carrière.

M. Mabille a voulu être enterré dans le cimetière indigène. C'est là qu'il repose, en attendant qu'au jour de la résurrection il se présente devant le trône de l'Agneau entouré des centaines et des milliers d'âmes amenées au salut par son ministère.

Maintenant il est avec Christ, avec ce Sauveur qu'il a tant aimé, et la pensée de sa joie console et réjouit ceux qui le pleurent.

A leur exemple, remettons-lui sans murmure son serviteur blanchi et brisé avant l'âge par le travail; remettons-lui aussi cette œuvre restée sans chef et dont l'avenir nous inquiéterait si ce n'était son œuvre à Lui; et puisqu'il nous a repris cet homme fort qui nous valait à lui seul une armée, demandons que quelque chose de l'esprit qui l'animait passe en nous, et, tout ensemble humiliés et stimulés par son souvenir, prenons l'engagement d'être, nous aussi, *fidèles* jusqu'à la fin.

A. B.

QUELQUES-UNES DES DERNIÈRES PAROLES DE M. MABILLE

L'article qui précède était écrit lorsqu'une amie nous a communiqué, en nous permettant d'en faire profiter nos lecteurs, une lettre de mademoiselle Eugénie Mabille, à laquelle nous empruntons ce qui suit :

... Quand, dans la nuit du samedi au dimanche, il nous a fait appeler, j'ai bien vu qu'il nous échappait. Il avait toute sa présence d'esprit, et nous a dit des choses si bonnes, si tendres. J'en ai inscrit quelques-unes. Se croyant seul avec maman, il a dit : « Seigneur Jésus, quand viendras-tu? Seigneur Jésus, tu es mort pour moi, pour mes péchés, mes grands péchés, connus de moi seul... et de toi!

« Adèle, tu ne sais pas les luttes qui se sont passées dans mon cabinet de travail! Oh! l'amour-propre, l'orgueil... Mais, Jésus, tu sais que j'ai voulu être petit, petit, petit... Cela a pu ne pas paraître ainsi... mais, tu sais, j'ai voulu être petit, petit, petit. » (L'accent faisait tout.)

« Conversion, vocation, travail missionnaire, tout *grâce !* Sa grâce a été toute-puissante en moi. Je ne puis le dire tout à fait... Ce qui nous fait du mal, à nous chrétiens, c'est que nous résistons; il faut l'obéissance immédiate. Ah! que d'occasions perdues!... C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis... oui, voilà ma foi : Jésus, Jésus, le bien-aimé des bien-aimés! »

Quand il a vu le jour se lever, il a dit : « Voilà le jour du dimanche. *Lux Dominica!* » Puis il a répété ce verset de cantique :

Jour du Seigneur,
J'ouvre mon cœur
A ta douce lumière.
Jour solennel,
A l'Éternel
Consacre ma prière.

Vers dix heures, il a voulu nous faire ses adieux, pendant qu'il en avait les forces, et il nous a embrassés chacun

à son tour, nous entourant de ses bras, et nous laissant un message à chacun. C'était si doux. Quand la cloche du service a sonné, il a dit : « Ils vont adorer Jésus, et moi aussi je suis un de ses adorateurs! » A la seconde cloche, il a dit avec une telle énergie : « Gloire! gloire! gloire dans les lieux célestes! »

Tout à coup, nous l'avons vu battre des mains comme un vrai enfant, criant : « Bravo! bravo! » à plusieurs reprises. Quand nous l'avons interrogé, il nous a dit : « Ils vont arriver au Zambèze, bravo! » pensant évidemment à l'expédition du Zambèze. Il a dit encore :

« Seigneur, je mets mon travail à terre. J'ai tâché de travailler, mais que de fois j'ai transgressé! Je ne le voulais pas, *tu le sais*, tu pardonnes.

« Je ne veux pas être laissé en arrière, Jésus, ne pars pas. Non, il ne me laissera pas. Il est mort, il est ressuscité; il est assis à la droite du Père.

« Il ne nous a pas donné un esprit de timidité pour être encore dans la crainte, mais un esprit de force, de *force !* » (ce dernier mot avec une telle énergie!)

L'après-midi il a été très fiévreux, puis, à partir de trois heures, il n'a plus rien dit, ni reconnu personne. A sept heures et demie, presque sans agonie, il s'en est allé auprès de son Sauveur...

Voici, d'autre part, ce que M. Mabille écrivait, le 6 février 1894, à une personne avec laquelle il était depuis de longues années en correspondance :

« Pour ce qui me regarde moi-même, la santé ne va pas mal. J'ai cependant la tête plus fatiguée que d'ordinaire. J'ai eu cette année (à la fin de 1893 et ce mois de janvier 1894) beaucoup de correspondance, de comptes; et puis les corrections de mon dictionnaire sessouto m'ont fatigué. Ce mois de janvier j'ai reçu 431 lettres et en ai écrit 400. C'est trop ; il me faudrait un secrétaire.

« Grâces au Seigneur, tout cela ne m'a pas refroidi l'âme. Jésus me devient de plus en plus précieux; j'aime à lui dire

que je l'aime. Et de plus en plus je comprends qu'il doit être tout et faire tout pour moi et en moi. Cependant, qu'il y a loin des aspirations que j'ai à leur réalisation pratique ! Des passages comme Phil. II, 13; III, 7-14. Gal. II, 20; V, 22-24. Coloss. II, 10; l'Évangile de Jean, et sa première Epitre, — voilà les versets et les livres que je lirais de préférence, si j'étais forcé de choisir. — A Lui de me maintenir, je ne dirai pas sur les hauteurs, mais dans sa communion; à Lui de me rendre saint ; à moi de me placer et de rester entre ses mains par la foi, l'obéissance, le renoncement... »



MADEMOISELLE BETSY MONOD

Nous ne voulons pas laisser disparaître cette excellente chrétienne, que Dieu a reprise à lui le 2 juin dernier, sans exprimer notre vive reconnaissance du zèle et du dévouement avec lesquels elle a servi la cause des missions pendant sa longue carrière. Mademoiselle Betsy Monod était, depuis bien des années, collectrice générale du sou missionnaire au Hâvre. Elle s'est acquittée de ces fonctions, plus laborieuses qu'on ne pense, aussi longtemps que ses forces le lui ont permis. Notre œuvre vit de dons, grands et petits ; mais elle vit aussi et surtout du travail de ceux qui, d'une manière toute désintéressée, se font ses auxiliaires et ses collecteurs volontaires. Que Dieu nous suscite beaucoup de semblables collaborateurs !



NOTRE CAMPAGNE ACTUELLE

« Ma ferme attente est que Jésus-Christ sera glorifié » (Phil. I, 20).

Nous continuons, dans cette livraison, à entretenir nos amis des efforts à faire pour délivrer notre Société de ses embarras actuels. Mais avant même de reprendre ce sujet,

nous tenons à dire quel est, dans notre pensée, le vrai but de ces efforts.

Est-ce simplement de combler notre déficit et d'augmenter nos recettes?

Il est bien vrai que le déficit a été l'occasion première de la campagne actuelle. Ce déficit, c'est l'aiguillon douloureux qui nous a mis en mouvement et nous interdit le laisser-aller.

Mais, tout en travaillant à vaincre le déficit, tout en cherchant à accroître les ressources de notre œuvre, nous espérons, nous voulons obtenir un résultat plus élevé que l'argent; ce résultat, c'est le progrès de la cause de Dieu; c'est la gloire de Jésus-Christ.

Ce résultat n'a-t-il pas déjà été atteint par les prières que les amis des missions, individuellement ou réunis, ont fait monter vers Dieu en faveur de notre Société? Par ces prières, nous confessons notre impuissance et notre tiédeur; nous donnons gloire à Dieu, nous affirmons notre confiance en sa puissance : — « c'est lui qui dirige les cœurs des hommes comme des ruisseaux, » — et en sa richesse : — « l'or est à lui, l'argent lui appartient » ; — il lui est facile de nous délivrer; il le fera le jour où il le voudra.

Mais nous espérons glorifier Jésus-Christ encore d'une autre manière.

Ces ressources nouvelles que nous réclamons, pourquoi les demandons-nous, sinon pour nos missions? Le fruit des efforts auxquels nous convions nos Eglises, l'œuvre faite *sérieusement*, comme disait un de nos vétérans, ce sera l'envoi des renforts, ce seront des stations fondées, des champs occupés, l'Évangile prêché, les païens convertis, en un mot le règne de Jésus avancé.

Et ce n'est pas tout encore.

Ces ressources additionnelles, comment les obtiendrons-nous? Par une seule voie, celle du sacrifice. Or le sacrifice ne s'apprend que sous l'influence et dans la dépendance de Jésus-Christ. Le sacrifice n'est qu'un fruit : le fruit de la vie consacrée. Partout et toujours, le progrès des missions a été en

raison directe de la piété et de la vie spirituelle. Notre espoir, c'est qu'en réponse à nos prières, mis en présence des besoins de l'œuvre de Dieu dans le monde païen, beaucoup de cœurs se sentiront poussés à entrer plus résolument dans la vie que Jésus-Christ attend de ses disciples. Cette vie, un mot la résume : la croix, le renoncement. Mais qui ne sait que ce n'en est là que le dehors? Le dedans, c'est la communion avec le Maître; c'est l'âme unie à lui et goûtant dans sa société la paix et la joie du ciel.

Jésus-Christ glorifié par notre prière, par le progrès des missions, par la vie consacrée des chrétiens, voilà ce que nous pouvons attendre de notre campagne actuelle.

Qui ne voudrait dès lors y prendre part?



NOTRE APPEL A LA PRIÈRE

« Paul plante, Apollos arrose, mais Dieu seul donne l'accroissement. » Cette parole doit être sans cesse présente à notre esprit, en ces temps de grands efforts pour notre œuvre, nous poussant à crier à Celui qui seul peut en assurer le succès.

Un des journaux de la Société des missions anglicanes disait dernièrement, en rappelant à ses lecteurs la date du jour consacré dans toute l'Église d'Angleterre à la prière pour les missions : « Il est hors de doute que le grand réveil du zèle et de l'intérêt pour les missions qui s'est produit dans notre Église pendant les vingt dernières années, doit être attribué au premier de ces jours de prières qui fut célébré le 20 décembre 1872. C'est alors qu'au milieu d'une froideur et d'une léthargie dont nous pouvons à peine nous faire une idée, l'Église, dans son ensemble, s'approcha du trône de miséricorde, reconnaissant ses négligences passées et réclamant les grâces nécessaires pour accomplir sa grande tâche missionnaire avec plus d'énergie et de vigueur. »

Pourquoi Dieu n'accorderait-il pas à nos Églises ce réveil missionnaire qui s'est produit ailleurs et qui leur ferait à elles-mêmes tant de bien? « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite », a dit Jésus.

La réunion de prières convoquée à la Maison des missions s'est tenue, le dimanche 17 juin, sous la présidence de M. Appia. MM. Couve, Dumas, F. H. Krüger, L. Sautter, le directeur de la Maison des missions, y ont pris une part active. Plusieurs des pasteurs, membres du Comité, retenus dans leurs paroisses, n'avaient pu se joindre à nous; mais nous les savions présents en esprit et par leurs intercessions. L'assistance était plus nombreuse que d'ordinaire en pareil cas. La réunion a été bonne; nous avons exposé nos besoins et nos difficultés à Dieu qui entend les requêtes; certainement il nous fera voir sa gloire si nous persévérons à prier et à croire.

Ce n'est pas à Paris seulement que l'on s'est réuni pour prier. Dès le 16 juin, dans une ville de l'Est, quelques amies de notre œuvre fléchissaient ensemble les genoux pour obtenir, pour notre œuvre, les délivrances d'En Haut. Le surlendemain, le secrétaire de notre Comité auxiliaire du Béarn, M. Balfet, nous écrivait : « *Ora et labora*, telle était la devise qui nous était proposée; telle est aussi celle que nous avons prise aussitôt. Nous avons prié entre membres du Comité, pour que Dieu nous accordât la délivrance; nous avons voulu prier entre membres de différentes Églises, toujours pour le même but; des réunions de prières spéciales ont eu lieu à Orthez, Pau, Salies; peut-être aura-t-on organisé de semblables réunions à Bayonne, Bellocq, Sauveterre, Tarbes, Osse... Nous engageons nos frères à penser à notre Société dans les difficultés qu'elle traverse... »

Nous espérons que l'exemple donné dans quelques Églises sera partout suivi. Nous demandons à nos amis, particulièrement aux pasteurs, d'agir en conséquence. Si la réunion de prières n'a pas eu lieu le 17 ou le 24 juin, organisons-la pour l'un des dimanches de juillet. Si la réunion spéciale se heurte

à des difficultés insurmontables, qu'au moins l'œuvre des missions soit mentionnée au service ordinaire du dimanche, dans la prédication et dans la prière d'intercession. L'essentiel est que l'on prie ; que, du fond du cœur, nous criions à Dieu. Si nous le faisons, notre œuvre prospérera et nos difficultés actuelles tourneront à son profit.



LA BOITE DES MISSIONS

Nous recommandons aux personnes désireuses de collecter pour les missions, et particulièrement aux collecteurs et aux collectrices du sou missionnaire, un procédé de collecte qui peut trouver sa place à côté du carnet, parfois même le remplacer : c'est la *boîte.* Il a été pratiqué avec succès par la Société du sou protestant, et nous pouvons nous en emparer sans scrupule, car cette Société n'existe plus depuis deux ans. Voici la description et une image de l'objet, pour ceux qui ne le connaissent pas :

Une jolie boîte en bois verni de 0,11 de longueur sur 0,07 de largeur et 0,05 de hauteur. Une moitié du couvercle est fixe, l'autre moitié est mobile, à coulisse. L'ouverture pour la monnaie est moitié dans la partie fixe, moitié dans la partie mobile. Quand la boîte est en service, les deux moitiés du couvercle sont réunies par une feuille de papier gommé qui porte l'inscription :

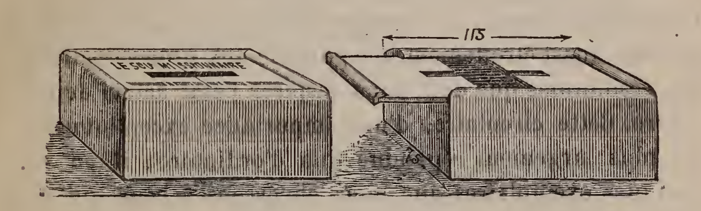
LE SOU MISSIONNAIRE

« *Allez, et prêchez l'Evangile à toute créature* ».

On ne peut ouvrir la boîte et en retirer le contenu sans déchirer la feuille.

Toute famille protestante devrait avoir chez elle une de ces boîtes. C'est le meilleur et le moins gênant des collecteurs.

On la pose le dimanche sur la table du déjeuner, et chacun, parents, enfants, serviteurs, y met son sou. Quand survient un événement de famille, heureux ou triste, une naissance, un mariage, une mort, on glisse dans la boîte une offrande extraordinaire. Il ne s'agit plus, pour l'agent bénévole de la Société ou du Comité auxiliaire des missions, que de faire pé-



riodiquement la récolte des boîtes. Que de difficultés nous seraient épargnées, que de grandes choses pourraient être faites, si de toute main protestante un sou, un petit sou, venait chaque semaine dans notre boîte!

Le prix de chaque boîte est de 0 fr. 60 centimes. Envoi *franco* de port à toute personne qui nous en fera la demande par quantité d'au moins *douze*.

L. S.



NOUVELLES DU MOIS

Fêtes régionales des missions. — Nos Comités auxiliaires. — Une nouvelle circulaire. — L'effort individuel. — Une brochure à répandre. — Le déficit. — Le rapport annuel. — Le sou et le franc missionnaires.

Notre correspondance avec les amis des missions et avec nos Comités auxiliaires a été, ce mois-ci, particulièrement active. Nous nous proposions d'en donner ici des extraits, et

de faire une place spéciale aux *belles fêtes de missions* célébrées récemment en plusieurs endroits. Nous en sommes empêchés par la douloureuse nouvelle qui nous arrive du Lessouto, et par la place que nous consacrons aux souvenirs de M. Mabille.

Une nouvelle *circulaire* (la quinzième) a été adressée aux Comités auxiliaires, au commencement de ce mois, pour les associer aussi étroitement que possible aux préoccupations et aux résolutions que doit nous inspirer l'état actuel de notre œuvre. Cette circulaire, d'une importance exceptionnelle, a été plus largement répandue que d'ordinaire; il en reste quelques exemplaires que nous enverrons à ceux qui nous les demanderont.

Nous avons déjà reçu une partie des réponses des *Comités auxiliaires*; ces réponses, nous avons la joie de le dire, sont encourageantes; de divers côtés nous arrive l'assurance que nos amis comprennent la nécessité d'un effort spécial. Mais nos amis ne se contentent pas de délibérer : ils se mettent personnellement au travail. Ils pensent comme nous que, pour aboutir, notre campagne doit avoir pour règle : *obtenir l'effort individuel par des démarches individuelles*. Nous exprimons, en attendant de pouvoir y répondre directement, toute notre reconnaissance à ceux qui nous ont réconfortés par leurs lettres.

Sous ce titre : *Les Missions et l'Occasion présente*, nous venons de faire paraître une nouvelle brochure que nous demandons à tous nos amis de lire et de répandre. C'est une conférence donnée en mars dernier à l'Eglise du Saint-Esprit, à Paris, par le directeur de la Maison des missions; quelques amis l'ayant jugée, mieux qu'un appel spécial, propre à faire comprendre la grandeur de la tâche que Dieu nous confie dans le monde païen, et la nécessité de ne pas laisser échapper le moment propice pour l'accomplir, elle a été im-

primée et mise, par la modicité du prix de vente, à la portée de toutes les bourses.

Nous voudrions voir cette brochure largement répandue dans nos pays de langue française. Nos amis ne nous aideront-ils pas dans cette bonne propagande *en nous envoyant le prix de 50 ou de 100 exemplaires*, qu'ils pourraient ensuite *soit distribuer eux-mêmes, soit laisser à notre disposition* pour nos propres distributions? Ils déchargeraient ainsi notre Société d'une partie des frais que lui impose la campagne actuelle (1).

Mentionnons quelques dons encourageants reçus en réponse à notre appel pour le *déficit;* on en trouvera la liste sur la couverture du journal. Citons-en quelques-uns qui n'ont pu y être inscrits, étant postérieurs au 15 juin. A notre réunion du 17 juin, une dame nous a remis en son nom et au nom de sa sœur la somme de 1,000 francs; une amie des missions, présente également à la réunion, nous a fait un don de 100 francs. Le lendemain, un officier et sa jeune femme nous envoyaient 500 francs, dont 200 pour le déficit et le reste pour le Congo, à l'occasion de leur récent mariage. Avant cela, une servante alsacienne nous avait envoyé 11 fr. 50 pour le déficit. D'autres dons nous sont annoncés.

Que Dieu bénisse ces donateurs, riches et pauvres, et qu'il mette au cœur de ceux qui le peuvent de nous débarrasser bientôt de notre dette, en le glorifiant, Lui, par leurs sacrifices. Notre désir serait *que le déficit pût être couvert rapidement*, et de manière *à ne pas empêcher l'effort* que nous devons tous nous imposer *pour élever le niveau des ressources générales* de notre Société (2).

---

(1) Voir l'annonce détaillée à la couverture. Les conditions de vente sont les suivantes : L'exemplaire, 0 fr. 40. — 10 exemplaires, 3 fr. — 50 exemplaires, 12 fr. — 100 exemplaires, 20 fr.

(2) Depuis que cet article est composé, nous avons reçu un certain nombre de réponses à notre appel.

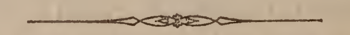
Nous sommes heureux d'annoncer la prochaine publication de notre *Rapport annuel*. Ce rapport, indispensable à quiconque veut se rendre compte exactement de l'importance de notre œuvre et de ses besoins, est envoyé gratuitement à qui en fait la demande à M. J. Schultz, 9, rue Laffite, *Paris*.

Notre appel en faveur de la collecte du *Sou et du Franc missionnaires* nous a valu, lui aussi, des réponses satisfaisantes. De divers côtés on nous a demandé des carnets. Que Dieu donne aux nouveaux collecteurs, de même qu'aux anciens, courage, persévérance, esprit de prière! Citons, à ce propos, des vers qu'un ami de notre œuvre a bien voulu écrire à leur intention.

Aux Collecteurs du Sou et du Franc missionnaires.

Toi qui veux travailler pour Dieu,
Il faut entretenir le feu
Avec zèle, avec soin, sans jamais en démordre;
Il faut employer, chaque jour,
Trois moyens de succès : le premier c'est *l'amour*,
Le second, *la prière*, et le troisième, *l'ordre*.

TH. M.



DÉPART DE M. ET MADAME GACON POUR LE CONGO

M. Gacon étant complètement rétabli, va rejoindre son poste avec madame Gacon. Leur passage est retenu à bord du *Tibet*, qui doit quitter Marseille le 25 de ce mois. Nos vœux et nos prières accompagnent nos amis dans cette nouvelle période de leur activité.

LESSOUTO

LA CONFÉRENCE D'HERMON

Les lettres rendant compte des délibérations de la Conférence nous sont arrivées au moment où notre dernière livraison était sous presse; de là le retard que nous mettons à en parler.

La Conférence était convoquée à Hermon, où elle n'avait pas été tenue depuis 1883. Plusieurs missionnaires, MM. Kohler, Bertschy et Pascal étaient retenus dans leurs stations respectives par l'état de santé de leurs femmes; MM. Marzolff et Dyke étaient absents par congé; la réunion a donc été peu nombreuse. Nous avons dit ailleurs que M. Mabille n'avait pu assister aux séances qu'étendu sur un lit.

Plusieurs décisions importantes ont été soumises à la ratification du Comité. La caisse centrale a été définitivement organisée; deux missionnaires, MM. Kohler et Jacottet en ont été nommés les gérants.

La convocation d'un Synode des Églises du Lessouto a été décidée pour le mois de septembre prochain. C'est une décision dont l'importance n'échappera à personne et dont les articles que nous publions en ce moment sur l'avenir de notre mission sud-africaine feront apprécier toute l'opportunité. — M. Dieterlen a été nommé président du synode, M. Louis Germond, vice-président; un des pasteurs indigènes remplira les fonctions de secrétaire.

Nous avons parlé ailleurs des mesures prises pour soulager M. Mabille d'une partie de sa charge en lui adjoignant M. Alfred Casalis pour l'Ecole biblique, l'imprimerie et le dépôt des livres, la paroisse elle-même étant confiée à M. Louis Mabille.

Le poste de Makéneng, laissé vacant par le départ de M. Alfred Casalis, sera confié à M. Vollet, qui remplace provisoirement M. Marzolff.

L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA MISSION AU LESSOUTO

Études d'organisation ecclésiastique (1).

III. — LA CAISSE CENTRALE

Au Lessouto, comme ailleurs, la question financière est des plus délicates. Il en est de plus importantes sans doute ; il n'en est pas de plus difficile. Elle est, d'ailleurs, de celles qu'il faut savoir résoudre avant toute autre. Pas plus qu'un État, une Église ne saurait subsister si elle n'est pas en état de subvenir à ses propres besoins; elle ne peut être autonome et libre qu'à ce prix. Elle doit, il est vrai, toujours compter sur le secours d'En-Haut, et répéter, elle aussi, la prière : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien.» Mais, de même qu'un chrétien fidèle, tout en reconnaissant que tout lui vient de Dieu, ne se croise pas les bras, mais gagne à la sueur de son front son pain de chaque jour, de même une Église doit savoir prendre les mesures que lui dicte la fidélité, tout autant que la prudence, et assurer, dans une certaine mesure, son avenir.

Actuellement, la question financière est réglée, au Lessouto, comme suit : la Société des missions se charge des traitements des missionnaires et des dépenses de fondation et de mise en état des stations missionnaires ; le reste des dépenses de la mission ou des Églises doit être supporté par les Églises indigènes. Cela veut dire que la Société entretient ses propres *envoyés*, mais entend que les dépenses spécialement afférentes aux Églises du Lessouto soient supportées par celles ci. C'est leur laisser, en fait, une charge beaucoup plus lourde qu'on ne se le figure.

On a posé dès l'abord ce principe : l'argent d'Europe doit subvenir aux dépenses des missionnaires européens ; les évangélistes bassoutos doivent être entretenus par les

(1) Voir pages 202 et 233.

ressources des Bassoutos eux-mêmes. Le principe est juste en soi, nul ne peut le nier. Seulement, on est en droit de se demander s'il n'a pas été appliqué trop strictement, et s'il ne contribue pas à rendre l'œuvre plus difficile qu'il ne faudrait. En effet, si l'on y regarde de près, il est une grosse partie de ces dépenses qu'il n'est pas équitable de faire retomber *entièrement* sur nos chrétiens. Dans l'article précédent, nous avons vu qu'il y a deux catégories d'œuvres très distinctes l'une de l'autre : l'*annexe-Église* établie pour assurer la prédication de l'Évangile à un groupe chrétien déjà existant et relativement nombreux, et l'*annexe-mission* établie dans un milieu tout à fait païen. Que l'on demande aux œuvres de la première catégorie d'essayer de se suffire à elles-mêmes, rien de plus juste; elles doivent savoir faire des sacrifices en vue du privilège qui leur est accordé. Mais qu'on applique la même règle aux annexes de la seconde catégorie, cela est très discutable. En effet, ces annexes-là font, dans le vrai sens du mot, une œuvre missionnaire; l'évangéliste n'y est plus le pasteur d'un troupeau de chrétiens, il est le héraut de l'Évangile, au milieu des païens. Ces annexes-là représentent pour notre Société une grosse économie d'hommes et d'argent, puisque ce n'est que grâce à leur existence que le pays peut être évangélisé dans son entier, sans qu'il soit nécessaire de doubler ou de tripler le nombre des missionnaires.

Laisser à la charge de nos Églises les dépenses qu'entraîne l'établissement de ces annexes, c'est les obliger à supporter les frais de l'évangélisation de *toute* la partie païenne du pays, et cela quand elles ne sont encore ni assez riches, ni assez fortes pour le faire. C'est surtout faire retomber sur les Églises les plus faibles (comme Kalo, Cana, Sébapala, etc.) un trop lourd fardeau, puisque ce sont elles, précisément, qui possèdent le plus grand nombre de semblables annexes. On peut demander aux chrétiens indigènes de subvenir à leurs propres besoins religieux; on peut aussi leur demander de faire quelque chose pour porter l'Évangile à leurs frères

encore païens; mais est-il juste de les obliger à supporter eux-mêmes, quand évidemment ils n'en ont pas la force, *tous* les frais de l'œuvre de l'évangélisation parmi les païens?

Si la règle a été admise si aisément, et qu'on ait mis du temps à se rendre compte des difficultés qu'elle devait nous créer, c'est, d'abord, qu'au commencement il n'y avait que peu d'annexes de la seconde catégorie; c'est, ensuite, qu'avant la guerre des fusils, le pays se trouvait dans une situation économique bien meilleure, et que les contributions des Églises paraissaient devoir suffire à tous les besoins. Aujourd'hui, il en est tout autrement : nos annexes se sont multipliées; nos ressources sont plutôt restées stationnaires. Aussi le fardeau est-il devenu trop lourd pour nos Églises. Il est très désirable que l'on s'en rende compte, et que d'une manière ou d'une autre la Société puisse nous venir en aide.

Les salaires des évangélistes constituent la grosse partie de la dépense que nos Églises doivent prendre à leur charge. A 250 francs par évangéliste, cela fait une somme annuelle d'environ 30 à 35,000 francs. Mais il y a, en plus, d'autres dépenses, tout aussi nécessaires. Avant tout, il faut construire dans chaque annexe une chapelle-école, une maison pour l'évangéliste, souvent aussi une autre pour l'instituteur. Ces constructions reviennent cher, puisque le pays ne produit pas de bois et qu'il faut acheter à beaux deniers comptants toutes les poutres de la charpente. Quelques fonds que nous possédons en Afrique permettent à la Conférence d'accorder un léger subside pour ces constructions; mais, dans la plupart des cas, ce subside est notoirement insuffisant. A l'Eglise, à son missionnaire, à supporter la différence. Qu'on ajoute à cela les dépenses à faire pour l'entretien et la réparation de ces différents immeubles, et l'on ne s'étonnera pas que pour l'ensemble de notre œuvre il en résulte un surcroît de dépenses annuelles de plusieurs milliers de francs.

Ce n'est pas tout; nous avons également nos écoles qui, elles aussi, nous coûtent assez cher. Le gouvernement accorde

bien une certaine allocation à la plupart d'entre elles (1), mais ces allocations sont souvent insuffisantes; dans bien des cas, elles n'existent pas. Il faut donc trouver encore de l'argent, soit pour parfaire certains salaires insuffisants, soit pour établir de nouvelles écoles, bien que pour les salaires, il résulte des chiffres que j'ai sous les yeux que cela représente une dépense annuelle d'environ 10,000 francs. Je pourrais parler aussi d'autres dépenses nécessaires, comme fournitures d'école, etc., etc. Mais pourquoi insister? Les chiffres qui précèdent suffisent à montrer la grandeur de nos besoins, et le poids du fardeau que nos Églises doivent à elles seules supporter. Rien que pour l'œuvre actuelle, cela fait annuellement de 50 à 60,000 francs. Or, on le sait, notre œuvre est loin de rester stationnaire; nos dépenses, au lieu de diminuer, augmentent d'année en année.

Nos ressources sont, par contre, limitées, et n'augmentent que lentement. La plus importante est le *kabèlo* (offrande). Je conserve le nom sessouto, faute d'un meilleur; il est, d'ailleurs, parmi nous, d'un usage journalier. Le *kabèlo*, c'est la contribution que les chrétiens indigènes fournissent à la mission, contribution dont nous leur faisons un devoir. Dans les bonnes années, le *kabèlo* s'élevait à 30, 35 ou 37,000 francs. Le dernier chiffre est, je crois, le plus élevé qui ait été atteint jusqu'à aujourd'hui. Mais le produit du *kabèlo* est sujet à de grandes variations; fort une année, il sera faible l'année d'après. Une sécheresse, une invasion de sauterelles peut suffire pour le faire baisser de moitié; en effet, l'agriculture est, pour ainsi dire, la ressource unique du pays. On peut voir que, même dans les bonnes années, il est loin de suffire à nos besoins.

Comment nous en tirons-nous donc? C'est là une question qu'on ne peut manquer de nous poser. Une caisse, dite de la mission intérieure, reçoit des contributions de quelques amis

(1) Cette allocation est prélevée sur le produit de l'impôt perçu au Lessouto par l'administration.

de la colonie ou d'ailleurs; on les répartit au mieux des besoins, donnant aux Églises les plus obérées la plus grosse part qui, du reste, est bien petite. Pour le reste, on vit un peu d'expédients, on fait ce qu'on peut. Quelques-uns (ils sont rares) réussissent à s'en tirer; d'autres doivent renoncer à fonder certaines annexes cependant nécessaires, ne donner à leurs évangélistes qu'un salaire absolument insuffisant, ou bien s'exposer à de lourdes responsabilités financières en faisant à leur Église des avances qui représentent souvent le pain de leurs enfants, et qui, peut-être, ne leur seront jamais remboursées. Des amis personnels tendent parfois une main secourable; plusieurs ne s'en tireraient pas sans cela. Il y a là une situation très douloureuse, une responsabilité souvent écrasante. Je ne m'y appesantirai pas.

Mais je ne parle pas de l'ensemble; il faut arriver au détail, puisque, d'ailleurs, c'est le détail qui importe le plus. En effet, grâce au système congrégationaliste qui est encore le nôtre et qui fait de chaque paroisse un petit état séparé et autonome, chaque Église dépense pour son œuvre à elle la totalité de son *kabèlo*. Il s'ensuit une répartition très peu équitable des charges et des ressources. C'est un peu le principe : chacun pour soi, Dieu pour tous. Telle Église, forte de 1,000 membres communiants, n'a que 7 annexes; même avec un *kabèlo* faible elle se tirera aisément d'affaire. Telle autre, qui a 8 ou 9 annexes à soutenir, n'a que 200 ou 250 communiants. Ceux-ci auront beau donner un fort *kabèlo*, il sera toujours insuffisant. Il en résulte que ce sont les Églises déjà nombreuses, et dont le *kabèlo* est naturellement le plus élevé, qui pourront le plus aisément fonder de nouvelles annexes; elles en auront plus peut-être qu'il ne faudrait, en tous cas, proportionnellement beaucoup plus que leurs sœurs moins avantagées. D'autre part, les Églises faibles qui, pour la plupart, se trouvent dans les districts les plus païens, — là où l'œuvre est la plus difficile et n'est que commencée — ne pourront avoir que peu d'annexes, alors que l'intérêt général de l'œuvre en réclamerait un grand nombre. De là un manque

de proportion et d'équilibre qui devient chaque année plus évident.

Tel est, en quelques mots, le système que nous avons suivi depuis trente ans. Les quelques subsides qu'a pu donner la caisse de la mission intérieure en ont un peu pallié les inconvénients, mais toujours dans une mesure insuffisante. D'un travail comparatif que je viens de faire, il résulte que certaines Eglises peuvent payer intégralement les salaires de tous leurs ouvriers en demandant en moyenne seulement 1 fr. 85 ou 2 francs à chacun de leurs communiants; d'autres devraient recevoir de chaque communiant 5 fr. 90, 6 fr. 25 et même jusqu'à 6 fr. 50 pour pouvoir faire de même. L'inégalité est criante; il est temps de mettre fin à un état de choses qu'il n'aurait jamais fallu laisser se produire.

On se demandera peut-être comment notre Conférence a pu laisser s'établir un pareil système; on va nous accuser d'injustice et de dureté de cœur. On aurait tort cependant; tout s'explique, se légitime même à certains égards. Le système a fait son temps, il faut le remplacer par un meilleur. Mais jadis les inégalités étaient moins apparentes, l'injustice moins criante. D'ailleurs, c'est à ce système congrégationaliste que nous devons tout l'essor de notre mission. Bon nombre de nos annexes n'auraient jamais vu le jour, si l'on avait pu empêcher les initiatives, même les imprudences individuelles de se produire. Ici, comme en Europe, l'initiative individuelle a fait ce qu'aucune organisation n'aurait jamais produit. Mais le moment est arrivé où, le gros de l'ouvrage accompli, il faut procéder avec plus de méthode et plus de justice. Il n'est que temps que les Eglises faibles reçoivent les secours sans lesquels elles ne pourraient plus suffire à leur tâche.

C'est ce que la Conférence a senti depuis plusieurs années. A ses trois dernières sessions, la question de l'établissement d'une *Caisse centrale* a figuré à son ordre du jour. Mais on a eu quelque peine à trouver un plan réalisable. Peu de ques-

tions étaient aussi complexes et délicates; il fallait savoir ménager les transitions, ne pas heurter de front certaines habitudes prises. L'année passée (1893), la question, déjà mûrie, a été renvoyée à une commission de cinq membres, qui s'est mise sérieusement à la besogne. Il est probable que le projet qu'elle vient d'élaborer pourra être adopté à la réunion d'avril 1894 (1).

D'après notre projet, la Caisse centrale serait alimentée par les dons des Eglises. Chaque Eglise devrait y verser une somme proportionnelle au nombre de ses membres communiants. On a proposé de prendre comme taux de versements la somme de 3 francs par tête. Cela nous permettrait de payer intégralement le salaire de nos *évangélistes* et de donner un subside de 125 francs aux écoles pour lesquelles le gouvernement ne fait rien. Il est vrai que pour cela nous devons compter sur les dons du dehors, dont une partie au moins est assurée. De cette façon chaque Eglise supporterait sa part proportionnelle des charges de l'ensemble. Chaque Eglise garderait en outre le reste de son *kabèlo* et s'en servirait pour payer ses autres dépenses; cela est nécessaire, puisque la caisse centrale ne se chargerait que du salaire des évangélistes et d'une partie de celui des instituteurs, laissant comme auparavant toutes les autres dépenses à la charge des Eglises.

C'est là un plan assez semblable à celui qu'ont suivi les Eglises d'Ecosse ou de Suisse dans l'établissement de leurs caisses centrales. Il diffère cependant en ceci : tandis qu'en Europe les contributions des Eglises sont purement volontaires, elles seraient fixées ici d'après une proportion connue

---

(1) On sait que ce vœu a été réalisé. — Puisque nous en avons l'occasion, rectifions l'erreur involontaire que nous avons commise en paraissant attribuer (p. 150) à un seul missionnaire la paternité de la Caisse centrale, alors qu'en réalité cette création répondait aux vœux de plusieurs d'entre nos frères. Nous avons reçu, il y a plusieurs années, une lettre où l'un d'entre eux, M. Kohler, préconisait déjà ce moyen de régulariser la situation financière de l'Église.

d'avance. La différence des races et des milieux explique cette divergence. D'ailleurs, au Lessouto la richesse est assez également distribuée pour que cette mesure n'ait rien que d'équitable. Il y aura proportion pour les dépenses comme pour les recettes. Une Eglise riche en membres et pauvre en annexes recevra peu et donnera beaucoup; celle qui est pauvre en membres et riche en annexes recevra beaucoup et donnera peu. Il s'établira ainsi une balance qui ramènera l'équilibre. Les inégalités les plus choquantes auront disparu; personne ne sera riche, mais personne aussi ne sera tout à fait pauvre.

L'établissement d'une caisse centrale organisée ainsi sera un immense progrès; plus qu'aucune autre mesure, celle-ci contribuera à assurer l'avenir de nos Eglises. Elle permettra également d'assurer la fondation de nouvelles annexes là où elles sont le plus nécessaires et donnera à la Conférence une voix prépondérante en la matière. Il y aura là un lien plus puissant qu'aucun autre, un pouvoir considérable accordé à l'autorité centrale. L'intérêt particulier cédera le pas à l'intérêt général.

Ce ne sera cependant pas une panacée, et nos embarras financiers ne cesseront pas de sitôt. Je crois cependant que le produit du *kabèlo* des Eglises sera sensiblement plus élevé; cela me semble indiscutable. Mais même alors il y aura encore des moments difficiles à passer, jusqu'à ce que nos Eglises soient assez fortes et assez nombreuses pour subvenir à tous leurs besoins. D'ici là, il sera nécessaire que la caisse centrale puisse recevoir du dehors quelques contributions; ce sera là l'appoint qui lui permettra de faire face à ses engagements. D'ailleurs, ce qui a été dit plus haut montre assez qu'un tel secours n'a rien que de légitime, et que nous avons le droit d'espérer qu'on ne nous le refusera pas.

Il y aura également à passer par une époque de transition assez difficile. Certaines Eglises auront en effet à faire de vrais sacrifices, à verser dans la Caisse centrale des sommes relativement considérables. Mais elles pourront le faire sans

trop de peine, si elles y mettent un bon esprit et comprennent leur devoir. Ayant relativement peu de besoins, elles n'ont appris qu'à donner peu; elles sauront, quand il le faudra, donner mieux et plus joyeusement. Quand elles le feront dans la même proportion que les autres, elles auront non seulement de quoi suffire à leurs besoins, mais même de quoi étendre et fortifier leur œuvre. Avec un peu de bonne volonté les difficultés et les froissements du début seront vite surmontés, et l'on s'apercevra qu'à s'unir ainsi, toutes les Eglises, loin d'y perdre, n'auront fait qu'y gagner.

Ce sera là le premier coup porté à ce congrégationalisme qui, si utile et fructueux au début, finirait, si nous y persistions, par paralyser nos Eglises. Plus unies entre elles, ayant désormais de forts intérêts communs, elles trouveront dans cette union même une vigueur nouvelle. Elles prendront mieux conscience de leur unité; elles comprendront qu'elles ne sont pas seulement un ensemble de congrégations plus ou moins indépendantes, mais qu'elles forment un seul et même corps, l'Eglise du Lessouto. Ed. Jacottet.

ZAMBÈZE

UN NOUVEAU COURRIER

Nous avons reçu, le 19 juin, une lettre de M. Louis Jalla, datée du 18 au 23 avril, et qui, par conséquent, n'a pas mis deux mois à nous parvenir.

Les nouvelles qui nous arrivent si rapidement sont bonnes. Tous nos missionnaires sont en bonne santé. M. Jalla nous dit cependant que son second enfant a eu une attaque de fièvre assez grave, mais dont il s'est heureusement remis.

Quant aux missionnaires de la Vallée, M. Coillard, M. et madame Adolphe Jalla et leurs compagnons de travail, ils allaient tous bien au commencement d'avril. Malheureusement une circonstance accidentelle nous prive cette fois encore de leurs

lettres. Voici ce qu'en dit M. Jalla, au moment de faire partir son courrier : « Les messagers de M. Moffat (1) vont repartir demain pour le sud. Après les avoir retenus huit jours afin de pouvoir leur donner aussi les lettres de nos amis de la Vallée, je devrai les laisser partir sans ces lettres, hélas! C'est navrant. Écoutez plutôt. Hier soir, à neuf heures, arrivent les messagers de Séfula, tout penauds. Leur canot avait chaviré aux rapides de Mambova, à une heure d'ici, hier matin, et tout avait été perdu : canot de M. Goy, fusil d'un garçon, et un courrier, volumineux sans doute, de Léaluyi et de Séfula, car nos amis avaient retardé de plusieurs jours l'envoi de leurs messagers, afin d'expédier un courrier complet. Nos pauvres amis vont être bien découragés en l'apprenant. — Les messagers ont pu se sauver à la nage.

« Quant aux nouvelles, je sais seulement que nos amis étaient bien au commencement d'avril. Le roi avait quitté Léaluyi pour un campement provisoire dans les bois, à cause de l'inondation. M. Coillard l'avait suivi. Jacob était resté seul gardien de la station. Mon frère était à Séfula, mais je ne sais rien de plus... »

Nous publierons, dans un mois, une partie de la lettre de M. Jalla lui-même. Aujourd'hui nous devons nous borner aux quelques lignes qu'on vient de lire, et à un court extrait que nous recommandons à la méditation des amis de la mission du Zambèze. Après avoir parlé de la joie que lui donne la prochaine arrivée de M. Béguin, M. Jalla, tout en comprenant qu'il n'a pas dépendu du Comité de faire davantage, exprime le regret que ce missionnaire ne soit pas accompagné d'un collègue; puis il ajoute :

« Mais la promesse d'un nouveau et considérable renfort pour l'année prochaine, si elle se réalise, change nos regrets en espérance. »

Nos lecteurs se rappellent qu'en effet le Comité a promis de nouveaux renforts à la mission du Zambèze. Nous espérons toujours les faire partir, mais nous devons avertir nos amis que

(1) Le magistrat de Palapye, fils du missionnaire de ce nom.

nous ne le pourrons que si leurs libéralités nous le permettent. La caisse du Zambèze a terminé l'exercice avec une encaisse, mais les frais du voyage de M. Béguin et de ses compagnons de route ont considérablement réduit cette encaisse, et l'envoi des renforts ne sera assuré que si, dans les fonds du Zambèze. comme dans les fonds généraux, il se produit un progrès continu.

CONGO FRANÇAIS

ARRIVÉE DE NOS VOYAGEURS AU GABON — BONNES NOUVELLES DES STATIONS

Le *Taygète*, amenant M. et madame Jacot et M. et madame Forget, est heureusement arrivé à Libreville. C'est ce que nous apprend une lettre de M. Forget, datée du 19 mai. La traversée entre Dakar et Libreville semble avoir été assez fatigante.

« Après avoir salué la mission et les autorités de Libreville, ajoute M. Forget, nous nous rembarquerons pour le cap Lopez.... Ma prochaine lettre vous dira la suite. »

Une lettre de M. Allégret, en date du milieu de mai, donne de bonnes nouvelles de Talagouga. A Lambaréné aussi, tout va bien, d'après les dernières lettres reçues.

UNE COURSE D'ÉVANGÉLISATION

Récit de M. Ch. Bonzon.

Lambaréné, 10 avril 1894.

Cher monsieur,

Ma dernière lettre vous disait que Teisserès venait d'avoir un violent accès de fièvre; il devait partir deux jours après pour une tournée d'évangélisation; au dernier moment, il s'est senti trop faible pour partir, et je l'ai remplacé.

J'ai d'abord passé trois jours à tenir le conseil presbytéral de notre Église-annexe à Igenja. Puis, je suis allé au lac Avanga, à plus de cent kilomètres de Lambaréné, installer un catéchiste dans un village pahouin.

Vous savez, en effet, que c'est par le moyen de catéchistes chargés chacun d'une région bien définie que nous rayonnons sur tout le pays. On nous a donné le conseil de ne pas pousser trop tôt des jeunes gens dans le ministère. Nous sentons l'excellence de ce conseil ; mais, sans rien développer hâtivement, nous devons continuer la marche de nos prédécesseurs, parmi lesquels nous comptons des hommes de la plus grande expérience : le docteur Nassau, arrivé au Gabon il y a trente-trois ans déjà et le plus ancien des médecins-missionnaires actuellement en Afrique; c'est lui qui a créé notre station en 1877 et qui la quitta quatre ans plus tard pour fonder, en 1881, celle de Talagouga. Après lui, c'est à M. Good que nos Églises doivent le plus : il a donné à Lambaréné huit ans de labeur continu. Nous leur devons d'avoir à diriger un corps de catéchistes, une douzaine environ, qui renferme d'excellents éléments.

En voulez-vous quelques preuves? Le catéchiste d'Igenja, Menshua Yongwé, a renvoyé, en se convertissant, plusieurs de ses femmes pour ne garder que la première en date, bien qu'elle fût devenue avec le temps la plus acariâtre. Il montre depuis des années un grand dévouement à l'Évangile, et j'ai été vivement impressionné, en présidant le conseil presbytéral, de la façon directe et incisive dont il interrogeait les candidats à la classe des catéchumènes ou au baptême. Le catéchiste de Ngomo, Wora, est le premier converti de l'Ogooué et tient fidèlement son poste.

J'aurais beaucoup à vous dire sur ce sujet et j'y reviendrai, je l'espère, en vous envoyant un essai de carte de notre champ d'action, que je dresse en ce moment d'après les relevés pris dans mon voyage.

L'Ogooué, vous le savez, se divise en deux bras à Lambaréné. Descendu par le bras gauche, j'ai visité notre Église-

annexe de Wombolia, puis celle d'Igenja, l'une à environ quarante, l'autre à environ soixante-dix kilomètres de notre station. Au-dessous d'Igenja, j'ai pris un bras, long d'une vingtaine de kilomètres, qui réunit en ce point les deux grands fleuves, et j'ai ainsi remonté par le bras droit, où se trouve, à cinquante kilomètres de la station, notre Église-annexe d'Olamba. Ce premier voyage a donc été très complet, et j'aurais eu du plaisir à vous le raconter en détail. Mais à mon retour Teisserès est parti pour une course dans les lacs du sud et le conseil presbytéral de Wombolia, me laissant ainsi toute la charge de la station, comme il l'avait lui-même en mon absence. Dès qu'il est revenu je suis parti pour un second voyage, aussi inattendu que le premier, et que je voudrais vous raconter. Il s'agissait de tenir le conseil presbytéral d'Olamba. Ces réunions d'Églises doivent être espacées sur quatre semaines, parce que, après la réunion du conseil, un dimanche est consacré aux baptêmes et à la célébration de la sainte Cène; nous avons ainsi trois dimanches pour les centres que je vous ai nommés et pour l'Église même de Lambaréné. Ces trois voyages reviennent tous les trois mois, ce qui ne serait pas urgent pour la bonne marche des Églises-annexes, mais cette régularité est bonne pour obliger le missionnaire à vaincre tous les obstacles et à aller de village en village alors que sa grande tâche pourrait le retenir au logis.

Jeudi dernier, 5 avril, je partais à sept heures du matin. Vous connaissez la pirogue de l'Ogooué par nos photographies : à l'avant, un rameur; immédiatement après, le voyageur et ses bagages; puis les rameurs, six ou sept. Le mouvement de la pirogue n'est pas désagréable en lui-même, mais, ce qui est pénible, c'est le soleil qui vous brûle toute la journée; à ma première course j'ai perdu l'épiderme comme autrefois, après cinq ou six heures sur les glaciers. Et ce qui est plus ennuyeux encore, c'est la pluie torrentielle qui vous surprend au moins un jour sur trois dans l'après-midi. Ce premier jour j'en ai été préservé, à mon grand étonne-

ment, car la tornade était tout près de nous. Vous savez que les orages ont ici une forme giratoire; je l'ai vu nettement ce jour-là; les nuages n'étaient pas étalés comme en Europe, mais entassés les uns sur les autres en forme de cône; le soleil passa derrière eux, produisant ce que je n'avais jamais vu, une bordure aux couleurs de l'arc-en-ciel sur le sommet frangé de cet amoncellement de nuages noirs zébrés d'éclairs; il donnait en même temps un faisceau de rayons concentriques, comme en représentent tous les tableaux de coucher de soleil. Les hommes étaient frappés comme moi de ce spectacle, et l'un d'eux, ne se doutant pas que je l'entendrais, dit aux autres : *Iguge nyi re véno?* « N'est-ce pas là qu'est la porte? » Ce mot m'a fait oublier toute la fatigue de la route, et m'a plu davantage, dans sa naïveté, qu'une remarque profonde sur la réfraction de la lumière, que le phénomène que je contemplais aurait inspirée à tous nos Homais de collège.

Mon but, dans cette première journée, n'était pas Olamba, où je passais à midi déjà dans la rapidité de la descente. J'allais prêcher sur les bords d'un lac où nous n'étions pas encore parvenus et y chercher une place propice pour y placer un de nos élèves catéchistes qui nous paraît avoir profité autant que possible du temps qu'il a passé sur la station. Cet élève, Remanda, est père de famille et a bien trente ans : c'est un caractère tranquille et sûr; il connaissait le pays où j'allais, et je pouvais avoir en lui la plus grande confiance. A six heures du soir nous entrions dans le lac Ngomwé; descendu un moment dans un grand village d'Evilis, je continuai et arrivai, à la nuit tombée, dans un village de Sékis. Evilis et Sékis sont deux branches de la race m'pongwée, ils ont leur langue spéciale, mais tous parlent aussi le m'pongwé, langue dans laquelle je peux maintenant dire à peu près tout ce que je veux.

(*A suivre.*)

CH. BONZON.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

LES MISSIONS A LA XIIIe CONFÉRENCE DES UNIONS CHRÉTIENNES DE JEUNES GENS

La grande conférence du Jubilé, réunie à Londres, du 1er au 5 juin 1894, ne pouvait manquer de donner une place importante à l'œuvre des missions, et le comité central des Unions chrétiennes avait demandé à M. le Dr Fries de Stockholm d'introduire par un rapport le sujet des missions. La composition même de l'assemblée faisait mesurer le chemin parcouru depuis un demi siècle; car parmi les 2,000 délégués appartenant à vingt-deux nationalités, figurait, dans son costume national, le digne chrétien chinois Yeng, et le *Graphic* n'a pas manqué de reproduire, parmi les curiosités de la semaine, la figure noire et la chevelure étrange d'un ancien missionnaire au Cameroun. W. H. Omura était venu exprès de Tokyo au Japon, sans parler des représentants de l'Inde, de la Perse, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande.

La note courageuse de l'espérance dominait, et la promesse de la conquête des âmes et du monde pour Christ revenait sous toutes les formes. Dans la grande assemblée jubilaire de l'Albert Hall, le fondateur des Unions, sir George Williams, radieux de joie, mais toujours occupé de la grande question du salut des âmes, montrait à ses 10,000 auditeurs la jeunesse des Indes, de la Chine, du monde entier, encore plongée dans les ténèbres. Notre mot d'ordre, disait le pasteur Cuyler, doit être : *Union avec Christ pour un monde sans Christ.*

Le sujet des Missions se présenta d'abord incidemment, le mardi soir 4 juin, dans les comptes-rendus des Unions chrétiennes en pays musulmans; mais officiellement il avait été obligé de se partager la matinée du 5 avec trois autres sujets : la constitution des comités, les finances, et l'instruction supérieure biblique.

On comprend que la richesse des matières débordât les cadres et les fît même éclater. Les trois vaillants représentants du

mouvement missionnaire parmi les étudiants : MM. Mott, Mac-Conaughy et Wishard saisirent particulièrement l'auditoire par leurs communications palpitantes d'intérêt. Nous ne saurions insérer ici *in extenso* le rapport fort censé du Dr Fries ; il commençait par donner, d'après Vahl, Grundemann et Warneck, une statistique succincte du mouvement missionnaire ascensionnel, pendant les dernières dix années, comparant les 200 missionnaires de la fin du dix-huitième siècle aux 6,000 missionnaires d'aujourd'hui, avec 3,000 femmes et 5,000 pasteurs indigènes. Passant au rôle des unions, il continuait : « Les missionnaires sont unanimes à déclarer que la vie dissolue des blancs en pays païens est le plus grand obstacle aux progrès de l'Évangile ; là est donc un vaste champ d'action pour nos unions, puisque la plupart de ces blancs qui affrontent les climats insalubres sont des jeunes gens. Des chrétiens formés par les unions pratiqueront l'honnêteté, respecteront les droits des indigènes et n'assouviront pas leurs appétits grossiers, en avilissant des êtres sans défense.

« Constatons l'influence directe que les unions ont exercée en faveur des missions : De 1,000 missionnaires allemands entrés dans le champ des missions depuis la fondation de notre œuvre, 250 sont sortis des Unions chrétiennes ; des 25 d'Australie, des 10 du Danemark, des 6 de Norwège, des 8 de Suède, la totalité ; des 40 Hollandais, 10 ; d'Amérique, approximativement 1,200 ; le mouvement des volontaires des Universités a à lui seul décidé 700 étudiants à partir. Le surintendant Krummacher observait qu'à peu près tous les missionnaires de Barmen sont d'anciens membres des Unions. Que faire? continue le rapport du Dr Fries. Hudson Taylor disait aux étudiants d'Upsal : « On peut à la rigueur travailler sans prier, bien que ce soit un mode de travail fort peu recommandable ; mais personne ne saurait prier sérieusement sans travailler : il faut donc prier et agir.

« Un grand nombre de jeunes gens convertis éprouvent le désir de partir en mission : pourquoi ces désirs n'aboutissent-ils que dans un nombre si restreint de cas? Je réponds que c'est par manque d'instruction et de méthode ; il faut donc, dans les

Unions, une commission spéciale, encourageant l'étude systématique des journaux missionnaires, organisant des conférences faites par des hommes compétents, surtout par des missionnaires, recueillant les contributions réparties au *prorata* des dénominations représentées dans chaque union. »

Nous avons particulièrement apprécié les conclusions du rapport que nous transcrivons ici : « Il n'est pas sage, pour les unions, de se charger de l'entretien d'un missionnaire, — qu'il ait été membre de l'Union ou non, — car ce serait assumer des obligations qui pourraient détourner l'Union de son but principal : le bien des jeunes gens de son propre entourage. Une union seule, ou de concert avec d'autres, ne doit absolument pas fonder de missions à elle ; car cela amènerait des conflits ou, en tous cas, des difficultés sérieuses, comme certaines unions en ont fait la triste expérience. Ce qu'il nous faut, ce n'est pas un surcroît de sociétés missionnaires, mais un nombre croissant de missionnaires dévoués s'offrant aux missions déjà organisées ».

L'intérêt de la séance missionnaire s'est concentré sur les rapports de MM. Mott, Wishard et Mac Conaughy, rendant compte de la mission dont ils avaient été chargés parmi les étudiants d'une grande partie du monde. John R. Mott a commencé par relever avec sympathie diverses entreprises récentes de la jeunesse des Universités, l'une en faveur des jeux athlétiques, l'autre, la « Oratorical Association », ayant pour but de développer l'habileté des étudiants pour la discussion oratoire. Mais comment leur comparer un mouvement qui est parvenu à grouper dans des unions chrétiennes 30,000 étudiants appartenant à 450 collèges et universités ? Certes, le professeur Henri Drummond avait raison de dire qu'on n'a jamais rien vu de pareil au sein de la jeunesse des Universités.

L'œuvre a progressé avec une extraordinaire rapidité : il y a dix-sept ans, quelques étudiants de Princeton conçurent la pensée de provoquer un mouvement chrétien parmi les élèves des collèges et universités; on ne comptait, à cette époque, dans toute l'Amérique, qu'une trentaine de pareilles associations; mainte-

nant, les seuls Etats de Pensylvanie, d'Ohio et d'Illinois en ont chacun autant. On estime que pendant ces dix-sept années, 20,000 étudiants ont été amenés par l'influence de ce mouvement à accepter le salut; dans la seule année dernière, peut-être 2.800. Un évêque me disait : « Un élève de l'Université vraiment gagné et sauvé peut contre-balancer l'action de 1,000 hommes vicieux et sans culture ».

Durant les dix-sept années de leur existence, ces sociétés ont vu sortir de leurs rangs et entrer dans la vie active plus de 60,000 jeunes hommes, qui seront les laïques dirigeants de cet âge de laïques; 3,000 de ces membres sont entrés dans le ministère. A l'établissement de ces sociétés se rattache le mouvement dit des « volontaires », dont le directeur Mc. Cosh disait : « Y a-t-il jamais eu, où que ce soit et dans quelque âge que ce soit, depuis le jour de la Pentecôte, une pareille offrande vivante de jeunes hommes et de jeunes femmes? » Etudiants en médecine, étudiants en droit, en théologie, en sciences, tous se sentent unis en Christ : « Les universités, disait Gladstone, avaient établi, au moyen âge, une sorte de télégraphe pour les intelligences; et tous les éléments de la culture intellectuelle dispersés en Europe entraient par elles dans un vivant contact et formaient la grande fraternité de l'entendement ». C'est ainsi que nous donnons une leçon de choses au monde, et démontrons par ce fait l'unité chrétienne dont parle Éphés. IV. Le centre de ce mouvement, on peut le dire, c'est Jésus-Christ lui-même. Sans apologie ni compromis, nos associations d'étudiants exaltent le Maître...; c'est à Lui qu'elles demandent leurs méthodes, c'est en Lui qu'elles reçoivent l'Esprit et la victoire, c'est de Lui qu'elles puisent leur vie. Unies à Lui, elles ont la garantie de la durée, car Il est le même, hier, aujourd'hui, éternellement. »

M. Wishard, qui a été chargé par les Unions chrétiennes de visiter les collèges et académies des Indes, de la Chine et du Japon, a également insisté sur le rôle que jouent partout les universités. Ce sont elles qui ont provoqué la transformation du Japon en 1868. Un haut fonctionnaire de la Porte s'écriait

« Le collège missionnaire américain de « Robert College » nous a fait perdre l'une des plus belles provinces : la Bulgarie; et l'avenir de l'Inde est en bonne partie entre les mains des élèves des universités. »

« La jeunesse studieuse de tous les pays, a dit M. Wishard, se ressemble et a une sympathie, qui ne se retrouve nulle part ailleurs. Quant à l'Orient, le moment est unique, car le désappointement qui s'empare des jeunes esprits, lorsqu'ils ont constaté qu'ils ont été nourris de fictions et de notions erronées, les pousse au scepticisme; or l'Orient est conservateur à outrance; et si l'Evangile pouvait pénétrer dans les milieux studieux, la conservation serait au profit de la vérité chrétienne.

« La Bible est lue et même étudiée dans beaucoup de collèges gouvernementaux et dans tous les collèges chrétiens, où la grande majorité des élèves sont communiants, ce qui n'était pas le cas, même aux Etats-Unis, au début du siècle.

« Au Japon, de 3,000 étudiants appartenant aux sept universités principales, un quatorzième sont des étudiants chrétiens. En général, j'ai l'impression très positive que cette jeunesse est bien disposée pour accepter Christ, parce qu'ils constatent que la religion chrétienne est la seule qui rende les nations capables de parvenir au « self government ». Après nos réunions tenues pour les élèves de la Doschicha, 103 étudiants ont été admis dans l'Eglise et, le dimanche suivant, 40 autres; dans ce que l'on appelle le « Union college », 30 se sont déclarés chrétiens, dans celui de Kumamoto, 25.

« Je ne crois pas avoir rencontré d'Union chrétienne mieux consciente de sa mission que celle de Toungtschou, en Chine, près de Pékin; elle a organisé une réunion mensuelle de missions pour l'étude des progrès de l'Evangile et entretient, dans un collège d'Afrique, un étudiant qui se destine à être missionnaire dans le noir continent.

« Quand on parle de la Chine, on se sent transporté dans le domaine de l'incommensurable; mais là aussi, il y a des encouragements. L'une des Unions s'est chargée de distribuer, à l'occasion des grands examens qui réunissent pendant deux

jours et deux nuits des multitudes d'aspirants, un petit paquet de livres chrétiens à chacun d'eux. Certes, avec la suspicion croissante et la haine de l'étranger, la chose n'était pas facile, mais ils ont persévéré sans se laisser rebuter; j'y ai retrouvé en pleine activité un jeune chrétien qui avait été professeur de chinois à Berlin. A Ceylan une union chrétienne venait de se former entre les indigènes sans aucune initiative de notre part. Le fait est, a remarqué M. Wishard, que le champ indigène et le champ missionnaire tendent de plus en plus à se confondre. Les missionnaires, dont j'ai vu personellement 960, nous demandent presque partout notre coopération. »

C'est sur leur demande que M. Whishard s'est rendu aux Indes. « J'ai eu le privilège d'y travailler de concert avec M. Mac Conaughy. Nous avons commencé par visiter le collège de Madras; nous disions aux étudiants indous : « Camarades, il y a « trente siècles, nos ancêtres les Aryas habitaient avec les vôtres « sous des tentes, au plateau central de l'Asie; les nôtres se « sont dirigés vers l'Occident, ont peuplé l'Europe et découvert « l'Amérique, alors inconnue de tous. Les vôtres descendirent « les pentes de l'Himalaya et peuplèrent les Indes. Depuis quel- « ques années, nous avons reconnu que par nos origines nous « sommes frères et que le sang de la même race coule dans nos « veines, et nous avons un grand désir de renouer les relations « de fraternité qu'entretenaient nos pères il y a trente généra- « tions. Voulez-vous nous recevoir et vous unir à nous par une « communauté que la mort même ne pourra plus rompre? Et « ne voulez-vous pas travailler ensemble au bien éternel de la « jeunesse des Indes, de l'Amérique et du monde? » Et ils nous ont accueillis avec chaleur et cordialité. Lorsque, quelques jours plus tard, nous avions réuni, dans l'une des plus grandes salles de la ville, un magnifique auditoire de l'élite de la jeunesse de Madras, l'assemblée commença par entonner le cantique : *Célébrons tous le pouvoir de Jésus*, et quand j'entendis les étudiants indous chanter sur la vieille mélodie le *crescendo* du refrain, « *Crown him Lord of all !* » « Couronnez le Seigneur de l'univers », je pensais au chant des puritains et me disais

que, si cette jeunesse était gagnée, la victoire serait assurée.

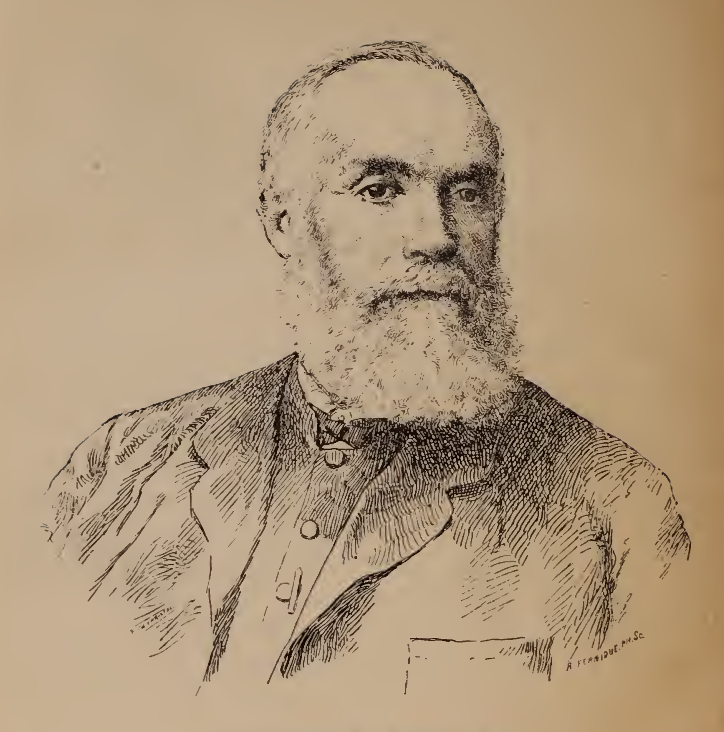
« Les unions de ces contrées sont organisées avec ordre. MM. Swift et Mills au Japon, Mac Conaughy et White aux Indes, Clark au Brésil, ne sont encore que l'avant-garde de plus de vingt délégués de nos unions. Si l'œuvre chrétienne peut être faite par de jeunes indigènes convertis, l'objection principale dirigée contre les missionnaires tombera; car personne ne pourra plus dire que c'est affaire de métier ou de salaire, et que faire des prosélytes et propager la vérité chrétienne est une spéculation comme une autre. Sans frais et sans déplacements nous aurons créé un corps missionnaire nombreux et efficace. »

Le président et le Comité de la Société épiscopale des missions n'ont pas négligé d'inviter les délégués à une séance spéciale, où ils ont pu faire la connaissance des secrétaires, visiter le musée, entendre des rapports sommaires sur l'immense œuvre qu'accomplit la Société, et lui exprimer à leur tour leurs vœux et les sentiments de fraternité qui unissent entre eux tous les vrais amis des missions. On leur a distribué à la porte le rapport de l'activité de l'« Union des laïques de Londres », qui s'occupe à intéresser aux missions les écoles du dimanche, à former des Sociétés auxiliaires — j'en trouve, dans Londres seul, quarante-trois; — à remplacer, pour les conférences missionnaires et les réunions mensuelles, les secrétaires et les pasteurs qui ne peuvent suffire aux invitations; à propager la littérature missionnaire; à acquérir et à entretenir en eux-mêmes une connaissance solide de l'œuvre, l'intérêt et l'esprit de prière, la flamme pour la gloire du Sauveur.

Nous ne saurions douter que de toutes ces communications entre chrétiens, de ces prières surtout, ne jaillissent quelques forces nouvelles, et chez presque tous, un intérêt nouveau et pratique pour l'œuvre de Dieu. G. Appia.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18647.



ADOLPHE MABILLE

(Dessin de M. F. Christol.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE DEUIL NATIONAL

A l'entrée de la première séance qu'il a tenue après le crime horrible qui a mis la France en deuil et a valu à notre patrie le témoignage bienfaisant de l'universelle sympathie, le Comité a exprimé, par l'organe de son président, ses sentiments de douleur et de regret; après quoi il a décidé d'envoyer à Madame Carnot une lettre dont voici le texte :

Paris, le 2 juillet 1894.

A Madame Carnot.

Madame,

Atteints au cœur, comme tous les Français, par l'affreux attentat qui prive notre pays de l'excellent citoyen, de l'homme intègre et dévoué qui depuis sept ans présidait à ses destinées avec tant de zèle et de dignité, les membres du conseil d'administration de la Société des missions évangéliques, qui concentre l'effort de nos diverses Eglises protestantes en faveur du monde païen, n'ont pas pu tenir aujour-

d'hui leur séance mensuelle sans que leur première pensée se portât vers vous.

Ils vous prient de croire à la respectueuse sympathie dont ils vous entourent et aux regrets profonds et douloureux que leur laisse celui que vous avez perdu.

Avec tous les chrétiens ils prient Dieu, dans votre malheur qui est le deuil de la patrie, de vous accorder, à vous et aux vôtres, comme à la France, les consolations, les forces et les espérances que sa bonté sait faire sortir du sein même de l'épreuve.

Veuillez agréer, Madame, l'hommage de notre profond respect.

Pour le conseil d'administration,
Le Président :
J. DE SEYNES.

Le Directeur :
A. BŒGNER.



« COMME MON PÈRE M'A ENVOYÉ, AINSI JE VOUS ENVOIE » (1).

Lorsque le chrétien jette les regards sur le monde et voit l'humanité pécheresse et perdue, il se rappelle que les premières demandes de la prière parfaite sont : « Que ton nom soit sanctifié, que ton règne vienne ! » Tout mon avenir, se dit-il, comme homme, comme pécheur, comme chrétien, tout l'avenir de mes semblables, dépend de la venue du règne de Dieu.

Ce règne, comment s'est-il établi ? L'Évangile nous répond en nous montrant le Christ se manifestant par ses œuvres, par sa perfection et sa charité, et l'élite de l'humanité s'attachant à Lui et ne le lâchant plus.

Lui-même, obligé de laisser son œuvre en apparence inache-

(1) Allocution prononcée à la Réunion familière du 15 avril.

vée, s'en console en se disant que lorsqu'il aura été élevé de la terre, il attirera tous les hommes à Lui !

Puis il revient à la vie et constitue tous les croyants missionnaires de sa doctrine et messagers de sa grâce : « Comme mon « Père m'a aimé, ainsi je vous aime; comme mon Père m'a « envoyé, ainsi je vous envoie ! »

Dès lors l'histoire des missions et celle de l'Église se confondent dans le livre des Actes. Le sel est déposé au sein de l'humanité, y propage sa saveur, son incorruptibilité et sa puissance de conservation ; le levain fait lentement lever la lourde pâte et les paraboles du Christ deviennent le programme de l'histoire.

Désormais aussi une race nouvelle a surgi et peut s'approprier les paroles de saint Jacques : « Ayant cru, vous êtes devenus les prémices de l'humanité. »

« Répandus dans les villes grecques et barbares, écrit l'un « des disciples des premiers envoyés du Christ, l'auteur de « l'Épître à Diognet, dispersés selon que le hasard l'a permis, « les chrétiens sont les observateurs fidèles des lois et même « des usages du pays de leur demeure. Dans leur genre de vie, « leur costume et leurs allures, ils manifestent un ensemble « de principes vraiment paradoxal : Ils habitent leur patrie, « mais comme si ils y étaient étrangers ; ils participent aux « biens et aux intérêts de la cité comme citoyens, mais y su- « bissent toutes les vexations qu'on inflige aux étrangers. Toute « terre étrangère devient leur patrie ; toute patrie, une terre « étrangère. Ils se marient comme les autres; ils engendrent « des enfants, mais n'exposent ni ne tuent leur progéniture. Ils « ont une table commune, et pourtant cette table n'a rien de « commun ni de vulgaire ; ils se trouvent enveloppés de chair, « mais ne vivent pas selon la chair ; ils ont leur existence sur la « terre, et pourtant leur bourgeoisie est dans les cieux. Ils obéis- « sent aux lois données par les hommes, mais par la sainteté « de leur vie ils sont supérieurs aux lois. Ils aiment tous les « hommes, mais sont persécutés par tous. On les met à mort « et ils revivent; ils sont pauvres, mais en enrichissent plu-

« sieurs; ils manquent de tout, et pourtant sont dans l'abon-
« dance; ni les Juifs, ni les Grecs ne les reconnaissent comme
« concitoyens; on les hait et les persécute, sans que leurs per-
« sécuteurs puissent dire de quoi ils sont coupables. En un
« mot, les chrétiens sont dans le monde, comme l'âme est dans
« le corps. Et comme la chair combat l'esprit, ainsi les chrétiens
« sont combattus par le monde, et comme l'âme aime la chair
« qui la combat, les chrétiens aiment les hommes qui les
« haïssent. »

Telle est la race que propage et multiplie l'œuvre des missions, aussi bien dans ceux qui en sont les objets, que dans ceux qui la font. Le parfait modèle des hommes de tous les âges est lui-même un missionnaire, l'Envoyé de Dieu. Qui trouvons-nous après lui? ses apôtres et surtout Paul, l'apôtre des gentils, Paul qui pouvait dire : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ ».

Sans parler d'Origène, de saint Jean Chrysostôme, de saint Boniface, de Colomban, de Raymond Lulle, même de saint François Xavier, tous trop éloignés de nous pour que leur exemple agisse puissamment sur notre siècle, où trouver des imitateurs désintéressés de Jésus-Christ, des amis véritables de l'humanité et de l'âme humaine, si ce n'est dans les rangs de ceux qui ont entendu le Maître leur dire : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie? »

Songez à la phalange, je dirai plutôt à l'armée des hommes d'élite qui travaillent à conquérir les âmes des païens par leur dévouement, allant jusqu'au martyre.

La seule Société de Brême a envoyé à la côte de Guinée, parmi les Evhès, pendant cinquante ans, 71 missionnaires hommes et 39 femmes, a perdu par la mort 36 hommes et 18 femmes, et a vu 28 hommes et 14 femmes rentrer malades et invalides dans leur pays.

Au mois de novembre de l'an dernier, une noble troupe de missionnaires, hommes et femmes, se présentaient à Exeter-Hall pour se recommander aux sympathies et aux prières des chrétiens; il y avait là, entre autres, le nouvel évêque du Niger

et sa femme, de tout jeunes gens, partant pour la première fois. C'était aux fêtes de la Toussaint 1893; depuis ces quelques mois, sept de ces envoyés ont succombé : le 1er décembre de l'année dernière, le missionnaire noir William Moore, enlevé à son ministère à Abéokuta ; au commencement de janvier 1894, l'évêque Hill et sa femme ; le 17 janvier 1894, le jeune Mathias que l'évêque venait d'emmener ; le 20 janvier, à Lagos, le missionnaire Vernall, depuis trois ans directeur du séminaire, de l'imprimerie et de la librairie de Lagos; un peu plus tard, le jeune Sealey; puis miss Mansbridge. Et cependant la mère de l'une des sept victimes écrivait au Comité : « Je « sais avec vous, messieurs, que le séjour d'Afrique signifie « littéralement le sacrifice de la vie; j'ai encore deux fils dans « la mission d'Afrique ; mais je ne les voudrais nulle autre part « que là ! »

La Société épiscopale d'Angleterre a envoyé dans l'Ouganda, d'avril 1876 à juin 1893, 50 missionnaires, dont 18 sont morts. Bâle a perdu, en six ans, 30 ouvriers.

Que dire des pionniers de l'œuvre missionnaire de l'Afrique orientale, du Dr Southon, du Dr Müllens, de ceux de la mission du Congo, de ceux de la mission parmi les Balolos ; de ce jeune Scarnell, né à Londres le 15 mai 1867, et qui mourut tout seul, le 29 octobre 1893 ?

Peu avant de se mettre à l'œuvre il écrivait ce qui suit : « Quoique éloignés les uns des autres, nous ne sommes pas « loin de Jésus. Voilà le grand bienfait : « Je suis toujours avec « vous; je ne vous abandonnerai point »... A la célébration de la « communion, j'ai bien senti combien est pauvre et faible mon « amour pour Jésus... Quel contraste entre son amour et le « nôtre : le nôtre faible et changeant, le sien fort comme la « mort et éternellement le même.

« Combien notre Sauveur Jésus nous est précieux et béni ! « Il est avec son peuple ! « Voici, je suis toujours avec vous jus- « qu'à la fin du monde. » Que ce soit en Angleterre, en Chine, « aux Indes ou en Afrique, Jésus est avec nous. C'est là ce qui « rend facile le départ de la patrie, du foyer et la séparation

« d'avec ceux qu'on aime, c'est là ce qui permet de vivre seul « avec les païens.

« Si, pour avoir l'assurance de la paix et de la joie, j'étais ré« duit à compter sur mes sentiments, je serais l'une des plus « misérables créatures de Dieu. Mais, grâce à Dieu, il n'en est « point ainsi. Comme enfant de Dieu, confiant aux mérites du « Seigneur Jésus-Christ, et m'appuyant sur son œuvre accom« plie, mon âme a pour ancre et pour espérance la parole de « Celui qui est fidèle à son alliance. »

Au moment d'aborder pour la première fois en Afrique, le même missionnaire écrivait : « Bientôt je toucherai le sol du « pays où m'ont porté, depuis longtemps, mes désirs et mes « pensées, et où j'espère être conservé longtemps pour l'œuvre « de l'évangile; et, cependant, on ne peut s'empêcher de penser « qu'il peut entrer dans le plan de Dieu de me prendre de « bonne heure à Lui. »

En juillet 1890, mourait, aux Camerouns, Guillaume Antz, jeune missionnaire de Bâle, à l'œuvre depuis moins de deux ans, et dont les dernières paroles furent cependant : « *ma carrière n'a pas été manquée.* »

Cette nuée de témoins, qui monte sans cesse de la terre au ciel, ne nous dit-elle pas que l'Evangile n'a rien perdu de sa puissance créatrice? Aujourd'hui comme aux jours des apôtres. on les entend répéter en face de la mort, comme saint Paul : « Christ est ma vie, et la mort m'est un gain ! »

C'est ainsi que la mission crée des âmes fortes et fait des *hommes sérieux*. On s'est étonné des succès obtenus depuis 1875 sur les rives du Congo; mais songez aux vies sacrifiées, joyeusement données et qui ont ouvert le cœur de beaucoup de ces Africains, gagnés à la foi, à l'espérance, à l'amour, de la même façon que furent gagnés jadis saint Jean, saint Pierre, saint Jacques, Thomas, Matthieu et tous les autres, c'est-à-dire par la charité de Christ ou par les sacrifices et l'amour de ceux que le Christ envoie à un monde sans Dieu et sans espérance!

Voilà l'armée en campagne; voilà le contingent que la mission fournit constamment à l'humanité et à son Chef, pour la

grande guerre contre l'incrédulité, la haine et le désespoir, formant des hommes qui sans cesse deviennent le sel de la terre et la lumière du monde.

Et maintenant, ces hommes forment-ils à leur tour des disciples qui puissent être présentés comme modèles à leurs contemporains ?

Il faut être juste, et ne pas exiger de populations hier encore païennes des fruits qui ne peuvent mûrir que lentement et après des années. Mais ceux qui ont étudié de près le caractère des convertis, qui les ont suivis pendant des années, nous déclarent qu'ils supportent parfaitement la comparaison avec nos chrétiens d'Europe, et que beaucoup d'entre eux pourraient servir de modèles aux chrétiens de nos antiques Églises, leur enseigner la ferveur, la fidélité au culte, l'attachement à leurs pasteurs, la promptitude à s'imposer des sacrifices.

Certes il a bien fallu croire que les compagnons de Livingstone étaient des hommes, et des hommes capables de résolution et de sacrifice, pour comprendre que David Wainright, Chouma et Sousi aient pu prendre la stupéfiante résolution de transporter la dépouille du missionnaire, de Blantyre à travers toute la moitié de l'Afrique et de là jusque sous les voûtes de Westminster, sans qu'on leur ait donné même une récompense, leur disant simplement, quoique en d'autres termes : « le nègre a fait son devoir, le nègre peut s'en aller ! » Lorsque l'expédition anglaise, conduite par les blancs, rencontra cet étrange convoi funèbre et proposa aux noirs de renoncer à leur projet, et que ceux-ci déclarèrent qu'ils persévéreraient dans leur dessein et iraient jusqu'à la mer et à Westminster, ces fils de Cam fournirent, je pense, une réponse à ceux qui demandent si le noir est du même sang que le blanc !

C'était un vrai témoin de l'Évangile, ce Joseph Nisima du Japon, baptisé à Newcastle, que nous vîmes, à la rue de Presbourg, en 1872, avec MM. Gg. Fisch et Fallot, lorsqu'on offrit à l'ambassade du Japon une Bible française, et qui mourut, le 23 février 1890, en disant : « Paix, joie, le ciel ! »

après avoir doté son pays d'une véritable université, avec ses 41 maîtres, dont 25 professeurs; et ses 61 étudiants en théologie, 17 de droit, 135 écoliers de la division préparatoire, 213 élèves des 4 classes du « collège », 60 étudiants de sciences, dans l'école Harris, ainsi nommée du nom de son bienfaiteur, qui a donné 500,000 francs pour la fonder.

En tout sont sortis de l'école 1,500 jeunes hommes qui se sont répandus dans diverses administrations de leur pays.

C'est certainement un bienfaiteur de son pays, le Japonais Itschi, qui, devenu chrétien, s'est consacré à l'éducation des enfants abandonnés et des orphelins, et qui, non content de ce travail, par lequel il pourvoit à l'entretien de 200 orphelins, y ajoute pour ainsi dire chaque jour une œuvre nouvelle; tellement que d'autres chrétiens l'imitent et que déjà 190 orphelinats et institutions similaires ont été fondés et que les prêtres bouddhistes les imitent à leur tour.

C'est une institution qui a fait ses preuves que cette école normale de Morija, dont vous allez entendre le directeur, notre frère Dyke. Là se préparent les futurs chefs intellectuels de la nation; on y forme des hommes à l'école de Jésus-Christ, et nous pouvons espérer que des 9,000 communiants, des 5,000 catéchumènes bassoutos, sortira une race transformée. En effet, de l'école normale, de l'école biblique et de l'école de théologie, partent déjà des hommes à qui le Seigneur peut dire : « Comme mon père m'a envoyé, ainsi je vous envoie! »

Le vieux Robert Moffat disait un jour : « Ayez une grande confiance en la parole de l'Évangile! » Croyons donc à la fidélité de Dieu. Lorsque partirent pour le pays des Banyaïs les premières expéditions d'évangélistes bassoutos, notre regretté président, M. Léon de Bussierre, relevait tout ce qu'il y avait de beau, d'encourageant pour notre cause, à voir cette colonne de vingt anciens païens, tous noirs, excepté trois, partant pour porter l'Évangile au centre de l'Afrique. Les faits semblèrent contredire ces prévisions optimistes; mais Dieu, le Dieu fidèle, est aussi le gardien de nos résolutions prises sous son

regard, et aujourd'hui une petite colonne de blancs et de noirs traverse de nouveau le désert pour porter un renfort au Zambèze. A Morija, de même qu'ici, à Paris, ou à l'école de Mooréa, et dans toutes nos écoles missionnaires se préparent les hommes à qui le Maître pourra dire : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie! » Puissions-nous seulement répondre tous à cet appel du fond du cœur, chacun à sa manière, selon sa vocation et son devoir : « Me voici, Seigneur, envoie-moi! »

G. Appia.



NOUVELLES DU MOIS

Encouragements. — La double campagne. — La souscription pour le déficit. — Correspondance avec les Comités auxiliaires, les collecteurs et les pasteurs. — Une parole de foi.

Le mois qui finit a été un mois de grand travail et de grands encouragements. Par ce mot, nous n'entendons pas seulement les dons reçus en réponse à nos appels; nous songeons à ces précieux témoignages d'intérêt pour notre œuvre; à ces assurances de coopération fidèle; à ces promesses de travail augmenté; à ces gages de communion dans la prière que nous apporte notre correspondance avec les Églises et les amis des Missions. Que de lettres nous voudrions citer! que de remerciements nous voudrions faire entendre ici, mais pour lesquels l'espace nous manque!

Que tous les amis, grands et petits, qui se sont souvenus de la Société des Missions dans ses difficultés actuelles, soient assurés de notre profonde reconnaissance. Nous demandons à Dieu de faire de leurs efforts en faveur de notre œuvre un moyen de bénédiction pour eux-mêmes. Puissent-ils éprouver une fois de plus la vérité de cette parole de l'Écriture : « Celui qui arrose, sera arrosé! »

Ce qui nous réjouit, c'est que, à peu près partout, on comprend que ce que la situation nous commande, ce n'est pas

simplement d'éteindre le déficit; c'est un effort général pour associer à l'œuvre de nos Missions un plus grand nombre de chrétiens. Nous avons vu ainsi, à notre grande satisfaction, la pensée d'*une double campagne* s'emparer des esprits et se réaliser dans la pratique : une campagne immédiate pour le déficit, et une autre campagne à commencer dès maintenant, mais à poursuivre pendant toute l'année et à continuer pendant les années suivantes, pour obtenir une coopération toujours plus active de nos Églises à l'évangélisation du monde païen.

Un coup d'œil jeté sur la couverture de cette livraison montrera à nos lecteurs l'élan généreux avec lequel un grand nombre d'amis de notre œuvre ont répondu à notre appel pour le *déficit*. Cette liste est plus éloquente que ne sauraient l'être toutes nos paroles; en la parcourant, on ressentira quelque chose de l'émotion avec laquelle nous avons vu arriver tous ces dons, grands et petits. Nous avons remercié, autant que nous l'avons pu, tous les amis qui nous sont venus en aide; que Dieu leur rende lui-même le bien qu'ils font à notre œuvre en contribuant à l'affranchir de ses embarras actuels.

Espérons que leur exemple déterminera ceux qui n'ont pas encore envoyé leur don pour le déficit à nous le faire parvenir maintenant. Il s'en faut en effet que nous soyons au but! Nous en sommes encore loin; que ceux qui le peuvent agissent sans tarder, afin que, délivrés de notre dette, nous puissions, le plus tôt possible, consacrer notre attention et nos forces à notre coopération régulière à l'œuvre des Missions.

Rendre cette coopération aussi consciencieuse, aussi féconde, aussi générale que possible, voilà, en effet, ce qui doit être notre grande préoccupation. Nous essayons de le faire comprendre à tous par des communications adressées à nos Comités auxiliaires, aux collecteurs du sou missionnaire, aux pasteurs de nos Églises. — Nous avons déjà parlé de notre correspondance avec les *Comités auxiliaires*. Nous avons reçu de presque tous l'assurance qu'un effort nouveau serait fait. Dans plusieurs

cas, cette promesse a été suivie d'un effet immédiat : c'est ainsi que quelques Comités auxiliaires ont pris énergiquement en main la collecte pour le déficit, tout en préparant dès maintenant la campagne d'hiver.

De leur côté, nos *collecteurs* du sou missionnaire nous envoient d'encourageantes réponses : Dieu veuille les confirmer dans les bonnes résolutions dont un grand nombre d'entre eux nous font part !

Nos communications aux *pasteurs* nous valent, elles aussi, de bonnes réponses : nous y trouvons de bienfaisantes promesses de concours, et pour l'avenir de précieuses indications. Quant à ceux de nos pasteurs qui ne nous ont pas encore répondu, nous les prions de vouloir bien le faire dès qu'ils le pourront.

En même temps, nous demandons à tous nos correspondants, pasteurs ou collecteurs, d'excuser les erreurs involontaires qui ont pu se produire dans la manière dont nous leur parlons de leur coopération. Ils montreront leur affection pour notre œuvre en ne laissant pas ces erreurs détourner leur attention de l'objet principal de nos communications.

Le *Rapport annuel* de notre Société vient de paraître; rappelons qu'il est envoyé gratuitement à ceux qui le demandent.

Au lendemain de notre assemblée annuelle, nous avons écrit à quelques amis de notre œuvre pour leur demander de nous soutenir de leurs prières dans nos difficultés. Parmi les réponses reçues, une des premières arrivées contenait ces lignes :

« ... Je ne peux croire que Dieu permette qu'un pareil déficit continue à peser sur l'œuvre et à entraver non seulement son expansion, mais sa marche actuelle. « *Invoque-moi au jour de ta détresse ; je te délivrerai et tu me glorifieras* ». *Prions*, mais *croyons* aussi à la délivrance, et plutôt que de nous laisser aller au découragement, glorifions Dieu à l'avance pour la délivrance promise.

« Il me semble que toute épreuve de ce genre doit avoir un but : augmenter la foi de ceux qui sont à la tête de l'œuvre, et exercer aussi la générosité du peuple chrétien... »

Ces paroles de foi nous ont réconfortés. Aujourd'hui, plus de deux mois après les avoir reçues, nous les relisons avec une profonde reconnaissance envers Dieu.

Continuons à prier, à travailler et surtout à croire, et Dieu se glorifiera dans notre faiblesse.

ENCORE DEUX MOYENS D'AIDER LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS DANS SA TACHE ACTUELLE

Ce qui nous est demandé, ce n'est pas *le résultat*, mais *l'effort*.

Nous avons déjà indiqué l'un de ces moyens. C'est de favoriser la diffusion de la brochure : « les Missions et l'Occasion présente (1) ».

Nos amis peuvent la distribuer eux-mêmes; ils peuvent aussi nous charger de ce soin. Nous remercions vivement ceux d'entre eux qui ont aidé de l'une ou de l'autre manière notre propagande. Mais cette propagande continue; et elle sera plus ou moins complète, selon le nombre de brochures dont nous disposerons. Que ceux qui croient avec nous qu'un bien réel peut naître de la lecture de ce petit écrit, nous aident à le répandre, en nous achetant et en laissant à notre disposition 10, 50 ou 100 exemplaires. Merci d'avance à ceux qui nous aideront de cette manière.

L'autre moyen nous est suggéré par la pensée de ces Églises, trop nombreuses encore, où notre œuvre est complètement inconnue. Il faudrait gagner ces Églises, mais c'est là une tâche difficile. Nous cherchons à les atteindre en nous adressant à leurs pasteurs, mais il faut qu'ici encore la *bonne*

(1) Voir à la couverture le titre exact, la table des matières et les conditions de vente de cette brochure.

volonté, l'effort individuel nous viennent en aide. Comment cela?

Notre Rapport vient de paraître; à l'heure qu'il est, il doit être entre les mains de nos amis. Prenons ce rapport, parcourons-le et relevons celles des Églises que nous connaissons et dont les noms brillent par leur absence dans la liste des souscriptions. Il ne s'agit ici, bien entendu, que d'un travail limité à la région qui nous est connue.

Supposons ce travail fait. Voici une ou plusieurs Églises où nous avons des amis ou des relations, et qu'il faut gagner à l'œuvre des Missions. Par la visite d'un missionnaire on y arriverait peut-être; mais cette visite n'aura peut-être lieu qu'à une époque encore éloignée. A défaut du missionnaire, voici un représentant de l'œuvre qui régulièrement, fidèlement, viendra plaider la bonne cause, pour peu qu'on lui ouvre les portes : c'est le *Journal des Missions*. Nous nous sommes laissé dire que notre Journal est aimé; que ceux qui ont pris l'habitude de le lire ne la perdent guère, et deviennent, avec le temps, des amis chauds. Voici donc l'effort à faire : trouver, dans les Églises et les milieux encore étrangers à notre œuvre, des familles, des amis sur lesquels nous ayons quelque influence, et les persuader de s'abonner à notre journal..., ou bien, pour commencer, tout au moins, les y abonner nous-mêmes, à titre d'essai. Voilà le moyen que nous nous proposons. Pourquoi n'en ferions-nous pas l'essai? L'époque de l'année est favorable; c'est pour beaucoup le moment des villégiatures et des réunions de familles et d'amis. Utilisons l'occasion qui nous est ainsi offerte.

Mais ce moyen est d'un emploi difficile : il exige un effort d'attention, des lettres à écrire, peut-être un sacrifice d'argent?... C'est précisément pour cela que nous en attendons des résultats et que nous le recommandons. Il faut nous mettre dans l'esprit que rien de sérieux ne se fait sans efforts. Une publicité toute mécanique et impersonnelle n'aboutit à rien. C'est ce que nous y mettons de nous-mêmes, de notre attention, de notre travail individuel qui donne du prix et du poids à

notre propagande. Le sacrifice qui ne coûte rien est un contre-sens; David le sentait bien. La prière elle-même n'est rien si elle n'est un travail, le plus dur, mais le plus efficace de tous.

Plus notre Société sera une vraie société, c'est-à-dire une association d'hommes et de femmes de bonne volonté, mettant en commun leurs prières et leur travail pour la cause du Maître, plus elle sera forte et bénie. Et si nos embarras actuels ont pour effet de lui donner de plus en plus ce caractère, n'y a-t-il pas lieu, dès à présent, de rendre grâces à Dieu?

TOURNÉES DANS LES ÉGLISES

M. Weitzecker, momentanément en résidence à Arcachon, vient de faire une visite aux églises de Nantes, d'Angers et de Saumur. Il se loue beaucoup de l'accueil encourageant qu'il a reçu de ces Églises et de leurs pasteurs.

Avant cela, M. Weitzecker avait fait une fatigante et fructueuse tournée dans le Béarn, où il avait pu visiter une vingtaine de localités. De là à Bordeaux, où il avait donné des prédications, des conférences pour les enfants et pour les adultes, et vivement intéressé ses nombreux auditoires. Il avait, outre cela, l'intention d'aller en juin à Gensac, au synode de Dordogne et Gironde.

De son côté, M. Marzolff visitait, en avril, les églises du Gard, Nîmes, Caveyrac, Ganges, etc. Il allait en mai à Ferney, de là dans le canton de Neuchâtel, à Corcelles, pour une conférence sur les missions, dans plusieurs localités du voisinage, et même jusqu'à Berne ; partout il a reçu un accueil des plus favorables. En juillet, il a fait une visite à Saint-Etienne, où M. le pasteur Comte l'avait invité; il voulait enfin attaquer la Haute-Ardèche. Dieu veuille récompenser le zèle de nos ouvriers et leur donner une riche moisson d'amis nouveaux et de bonnes volontés retrempées.

PROCHAIN ENVOI DE RENFORTS AU ZAMBÈZE

On se rappelle que, dans le cours de l'hiver, le Comité, prenant en considération les besoins de l'œuvre du Zambèze et l'urgente nécessité d'augmenter la petite phalange de ses ouvriers, qui n'était encore à ce moment que de quatre missionnaires, dont trois consacrés (1), a décidé de préparer, pour l'hiver prochain, les éléments d'un nouveau et sérieux renfort.

Dans sa dernière séance, le Comité a décidé de faire partir pour le Zambèze, au commencement de l'année prochaine, deux missionnaires consacrés.

Le désir du Comité eût été d'adjoindre à ces missionnaires un homme capable de créer cette école industrielle dont nos frères, en particulier M. Coillard, nous recommandent avec tant d'insistance la fondation; mais il ne semble pas que, parmi les hommes de bonne volonté qui nous ont offert leurs services, aucun soit désigné pour cette entreprise spéciale, au sujet de laquelle nous avons d'ailleurs jugé nécessaire de correspondre encore avec nos missionnaires.

La libéralité des amis des missions, qui a eu pour effet de laisser dans la caisse du Zambèze, à la clôture du dernier exercice, une réserve de 24,000 francs, nous a permis de prendre sans imprudence les décisions que nous venons d'exposer.

Il y a lieu cependant de faire remarquer que, grâce à l'adjonction d'aides indigènes envoyés par le Lessouto, le voyage de M. Béguin a entraîné des frais considérables, par suite desquels le reliquat en question est grandement diminué.

Il faut donc que nos amis ne se relâchent pas dans leurs efforts en faveur du Zambèze, *s'ils veulent nous mettre en mesure de donner suite à nos résolutions,* et de faire *sérieusement,* selon le mot de M. Coillard, l'œuvre sérieuse que Dieu nous a confiée au seuil méridional du centre de l'Afrique.

(1) On sait qu'il n'a pas dépendu du Comité que ce nombre ne fût augmenté depuis longtemps. Mais la mort de M. Dardier, des maladies, d'autres causes encore ayant amené le retour au Lessouto, ou empêché

LESSOUTO (1)

SOUVENIRS DE M. MABILLE

Les dernières semaines. — Les funérailles.

Morija, 28 mai 1894.

... Pendant la Conférence, M. Mabille souffrait beaucoup de rhumatismes dans les jambes. Nous le plaignions, nous éprouvions certaines inquiétudes vagues; nous prenions même des mesures pour le soulager dans sa tâche et pour, éventuellement, l'y remplacer, en lui adjoignant son fils Louis pour l'Église et Alfred Casalis pour l'imprimerie et l'école biblique... Mais nous comptions sur sa robuste constitution et sur la miséricorde de Dieu pour le débarrasser de ses rhumatismes et lui rendre force et santé.

Après la Conférence, il alla à Leribé, auprès de son fils Ernest retenu au lit pour une jambe cassée. Puis il reprit le chemin de Morija, en allant visiter en route d'autres membres de sa famille, les Maitin, les Adolphe Casalis.

Il était pourtant bien malade quand il arriva à Morija. On disait : Ce sont les rhumatismes qui se sont portés sur les muscles de la poitrine. Le médecin a dit qu'il fallait que la maladie suive son cours ; patientons et espérons.

En réalité, le rhumatisme avait dégénéré en péritonite, et nous n'en savions rien !

M. Mabille travailla cependant beaucoup le samedi (12 mai),

---

le départ de plusieurs missionnaires destinés au Zambèze, ce dernier champ se trouve à l'heure actuelle beaucoup moins pourvu d'hommes qu'il ne le serait si tous nos envois de renforts étaient parvenus à destination.

(1) L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au mois prochain plusieurs articles, entre autres la suite des études de M. Jacottet et le rapport annuel de la Conférence du Lessouto.

On trouvera, à la page 309, en tête de cette livraison, un portrait de M. Mabille dû au crayon de M. Christol.

aidé des membres de sa famille, et il disait : « Encore deux jours de vacances, puis on recommencera à travailler... »

Le dimanche, fête de la Pentecôte, l'Église était rassemblée pour les services usuels : catéchistes, anciens, gens des annexes, s'étaient rendus à Morija, comme d'habitude, pour un service de communion. Mais M. Mabille n'y put assister, et il dut se borner à envoyer à son troupeau ce message : « Participez à la communion de tout cœur, en toute sincérité. » — Il nous a semblé que cette recommandation n'avait pas été vaine.

Lundi les souffrances augmentaient. Mardi on envoyait à Masérou demander au médecin de venir examiner le malade et, si possible, le soulager. Mercredi, le médecin arrivait et déclarait le cas très grave, sans cependant dire le fond de sa pensée et sans nous enlever tout espoir. Jeudi arrivait une lettre de lui, plus explicite et plus alarmante. Vendredi, il revenait et ne nous laissait plus d'espoir. Samedi, il revenait encore disant que la mort n'était plus une affaire de jours, mais peut-être de quelques heures, — et, dimanche soir, à huit heures, M. Mabille expirait entre les bras de son fils Louis et de son beau-frère Alfred Casalis.

Vous voyez que cela a été vite. On a à peine pu se préparer à cette terrible séparation, d'autant plus qu'on espère malgré soi, qu'on prie et qu'on attend l'exaucement de sa prière, et que, même à part la prière, on ne peut se résoudre à perdre toute espérance avant que toute apparence de possibilité de guérison ne soit enlevée par les signes précurseurs de la mort.

Ce que je ne puis dire, c'est la beauté et la grandeur de cette mort.

M. Mabille ne désirait pas mourir; il a fait son possible pour guérir, pour vivre encore, ce qui, pour lui, signifiait : pour avoir quelques années de plus à consacrer au service de Dieu. Tout, je dis bien tout, santé, amitié, vie de famille, tout cédait le pas à cette préoccupation intense et incessante.

Mais quand il commença à comprendre que le jour du dé-

logement pouvait ne pas être éloigné, il accepta avec soumission et humilité la volonté de Dieu. Et Dieu lui fit la grâce de garder jusqu'au dernier moment une pleine connaissance de soi-même et une possession entière de toutes ses qualités.

Sa mort a été celle d'un chrétien, parce qu'il a supporté ses grandes souffrances et l'approche angoissante de la mort avec un courage et une sérénité que seule peut produire la confiance du chrétien en son Dieu; d'un missionnaire, d'un pasteur, parce qu'il a exercé son ministère, exhortant, avertissant, reprenant, donnant des conseils à celui-ci, signalant à tel autre un défaut notoire, ou faisant un dernier appel au païen endurci ou au pécheur impénitent.

Que de gens ont fait auprès de ce lit de mort une séance qu'ils n'oublieront de toute leur vie! Et quel poids donnaient à sa parole les mots par lesquels il termina celles qu'il m'a adressées à moi : « Ce sont les conseils d'un mourant. »

Nous avons tous reçu un avis qui nous convenait; tous, grands et petits, nous avons été demander une parole qui pût nous faire du bien, un dernier conseil venant de celui qui, si souvent, comme pasteur, nous avait exhortés à marcher dans le droit chemin.

MM. Jacottet, Jeanmairet et Christol étaient arrivés le samedi de bon matin; Henry Dyke arriva d'Europe à deux heures de l'après-midi, M. Germond le dimanche après-midi, Louis Germond et Kohler le lundi soir.

Les évangélistes et anciens, fidèles collaborateurs de M. Mabille, étaient groupés près de la maison, attendant une occasion de voir encore une fois leur fidèle pasteur, leur général, allais-je dire. On voyait des groupes de femmes pleurant et priant. Les chefs envoyaient messager sur messager pour prendre des nouvelles du mourant, et le magistrat supérieur du Lessouto venait lui-même présenter ses témoignages de sympathie à un homme qui avait tant fait pour la prospérité et le salut de la tribu.

On se demande comment, après tant de prières, de supplications, Dieu a pu continuer son œuvre et enlever ce pasteur,

cet ami, ce père que tant de cœurs lui demandaient de leur laisser. Ah! les voies de Dieu! Et combien vivement j'ai de nouveau senti combien le langage chrétien devait être sobre, combien nous devons être humbles dans nos cantiques et dans nos dissertations sur la foi qui obtient tout ce qu'elle demande...

Lundi on a préparé le cercueil et la tombe, pendant que des centaines de gens défilaient devant ce corps si beau, si reposé et si paisible dans l'immobilité de la mort.

Enfin, mardi, à dix heures, l'enterrement. Il y avait beaucoup de monde. Blancs et noirs, missionnaires, magistrats, chefs, marchands, tout le monde avait tenu à rendre un dernier hommage d'affection, de reconnaissance et d'admiration à cet homme de Dieu qui venait de partir...

M. Germond retraça la vie de M. Mabille en mettant en évidence les immenses services qu'il a rendus à notre mission et à l'avancement du règne de Dieu au sud de l'Afrique. Je parlai ensuite, puis M. Dyke père, ensuite le chef Lérotholi, puis le résident supérieur, enfin Asser, l'évangéliste de Kolo, au nom de l'Eglise de Morija.

Et nous sommes rentrés chacun chez soi, cherchant en vain à comprendre et à réaliser ces paroles qui, aujourd'hui encore, nous semblent incroyables : M. Mabille est mort.

Il avait cinquante-huit ans seulement et trente-quatre de ministère au Lessouto. C'était un homme fort, entier dans ses idées, fait pour organiser et diriger une grande œuvre; un homme qui, ayant reçu de Dieu des dons extraordinaires, les avait entièrement consacrés au service de Dieu. Il avait reçu des talents, il les a tous fait valoir, en bon et fidèle serviteur qu'il était. Avec cela d'une piété profonde et humble, aussi fidèle dans ses exercices religieux intimes que dans son travail...

Mais je m'aperçois que je commence à parler de lui et de son caractère. C'est contre mes intentions, je m'arrête. Pour bien parler d'un homme, pour rendre compte de son individualité, il faudrait avoir le droit et le courage de tout dire

les qualités et les défauts. Dire les qualités de M. Mabille, je ne le puis : il a exigé de nous que nous ne le louions pas; dire ses défauts, non, et pour beaucoup de raisons. Qu'il s'agisse d'un panégyrique ou d'une simple étude, je me récuse... Et pourtant, quelle belle étude il y aurait à faire, quelle personnalité remarquable, quel grand homme, quel homme de Dieu on pourrait analyser et décrire, pour le bien d'un grand nombre de lecteurs, qu'on aurait sans aucun doute.

J'en dis assez, dans cette lettre et dans toute ma correspondance, pour que vous sympathisiez avec la famille Mabille, avec nous tous et avec notre mission...

H. DIETERLEN.



LA JOURNÉE DE M. ADOLPHE MABILLE

La vie de M. A. Mabille prouve qu'en Afrique comme à Paris, ceux qui savent travailler ne manquent jamais de besogne. Levé de bonne heure, M. Mabille sortait plusieurs fois par semaine, dès six heures du matin, de son cabinet de travail, après s'être retrempé par la communion avec son Sauveur, pour aller donner une leçon de chant à l'Ecole normale. De huit à dix ou à onze heures, il enseignait à l'Ecole biblique, qu'il avait fondée et qu'il a dirigée pendant près de dix-huit ans. Puis, il allait faire un tour à l'imprimerie; c'est lui qui a logé cette industrie à Morija et qui lui a donné un si étonnant essor (1). Trop souvent, il arrivait pour le dîner, en retard,

(1) La dernière œuvre de M. Mabille est tout récemment sortie des presses et des ateliers de reliure de Morija. C'est un joli volume in-8° de VIII-487 pages, intitulé *Se-suto English and English-Se-suto Vocabulary.* (Morija, 1893), le premier en deuxième édition, le second imprimé pour la première fois. Une esquisse grammaticale très remarquable de M. E. Jacottet sert d'introduction à ce dictionnaire, que M. Mabille a complété et précisé pendant les vingt dernières années de sa vie.

essoufflé par la montée qu'il avait faite au pas accéléré comme tout ce qu'il faisait; un paquet d'épreuves prenait place à gauche de l'assiette, ou plutôt l'assiette cédait la place au papier où courait le crayon du missionnaire-prote, malgré la conversation qui bourdonnait autour de la table.

Après dîner, il recevait les visites de ses paroissiens; l'église qu'il dirigeait comptait plus de quinze cents membres communiants. Et ce n'étaient pas seulement les chrétiens qui venaient consulter *monéré Mabili*; que de messagers de Letsié ou d'autres chefs ont passé par ce cabinet de travail pour chercher un avis que l'on ne suivait pas toujours, mais que l'on savait franc et sincère, venant d'un homme qui aimait d'un amour solide ceux au milieu desquels il vivait Christ, ceux pour lesquels il s'était fait mossouto, autant que faire se peut, afin d'en gagner le plus grand nombre! D'autres fois, on voyait M. Mabille monter à cheval et visiter l'une ou l'autre des vingt et quelques annexes qu'il a créées autour de Morija. Il faut avoir chevauché avec M. Mabille pour savoir comment il courait, toujours cinquante mètres en avant, sans voir aucun obstacle, passant partout, toujours droit au but, un passionné, un obstiné en tout ce qu'il faisait.

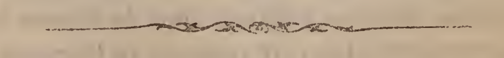
Après le souper, une demi-heure, trois quarts d'heure à peine et pas toujours, étaient consacrés à la famille. M. Mabille était, en somme, un silencieux. Pourtant, il riait volontiers, des yeux surtout, en passant au milieu d'un groupe d'enfants noirs ou blancs et en leur tirant les oreilles ou les cheveux. Il aimait la musique et en faisait avec plaisir. Il a organisé et instruit une double fanfare à Morija. Vers neuf heures, M. Mabille rentrait dans son cabinet. A minuit, on l'y trouvait fréquemment encore; parfois jusqu'à deux ou même trois heures du matin. C'est alors qu'il faisait sa correspondance, presque toute d'affaires. Quelques semaines avant de déposer sa plume, en janvier dernier, il avait écrit quatre cents lettres en un mois, environ trois cents par mois était une moyenne courante.

Et le jour du repos? Il n'y en avait pas pour cet infatigable. Très tôt, le dimanche matin, il arpentait une certaine allée de

son jardin, « marchant avec Dieu », écoutant ce qu'il allait dire à son auditoire. Celui-ci était ordinairement de sept à huit cents personnes. Avec quelle force et quel entrain le missionnaire de Morija entonnait les cantiques! et comme on chantait à l'église de Morija! M. Mabille n'était pas éloquent; nul homme n'a été moins soucieux de la forme ; mais il connaissait le cœur de ses auditeurs et il sortait de devant la face de l'Eternel. Il allait droit au but; parfois il grondait un peu trop; mais comme il savait inviter à venir à Christ, insister, presser! Les jours de communion, quand il y avait dix-huit cents auditeurs et plus, le service de prédication avait lieu en plein air; puis, on entrait dans le temple, et plus d'une fois j'ai vu là près d'un millier de communiants, commémorant la mort du Sauveur ; car on venait ces jours-là de toutes les annexes. Certains dimanches, M. Mabille déléguait à d'autres la présidence du culte à Morija ; il partait à cheval; on galopait par monts et par vaux; on dessellait dans une bourgade ; quinze, vingt, cinquante personnes et davantage se groupaient au *lekhotla* (place publique), autour du missionnaire; on chantait, on priait; le nom du Christ, le pardon des péchés, la vie éternelle étaient proclamés, sans apprêt, avec trop peu d'exorde quelquefois, encore et toujours droit au but. Puis, quelques moments de conversation particulière à droite, à gauche, et en selle! jusqu'à la bourgade suivante et jusqu'au soir. Jamais M. Mabille n'avait plus d'entrain pour chanter ou faire de la musique que ces dimanches soir, après une journée d'évangélisation et cinq ou six heures de chevauchée.

Maintenant, il se repose; mais son œuvre dure. Nous, tandis qu'il fait jour, travaillons!

F. H. K.



DANS LE HAUT LESSOUTO

Les débuts de M. Christeller à Kalo.

Kalo, 15 mai 1894.

Cher monsieur,

Dans une semaine il y aura un an que la Conférence m'a confié l'Église de Kalo, et, sans avoir rien d'important à vous signaler, j'éprouve cependant le besoin de vous donner quelques détails sur la mission dans cette partie du pays.

L'Église de Kalo grandit très lentement, et c'est un à un que les gens embrassent la religion chrétienne. Cela tient à plusieurs causes : au paganisme qui règne en maître dans le nord du Lessouto, surtout chez Joël; à l'hostilité des chefs et aussi à la dissémination de nos chrétiens. Notre nombre atteint 53 pour les membres d'Église et 25 pour les membres de la classe, tous répartis entre sept annexes y compris la station. C'est fort peu en comparaison des païens qui sont au nombre de 15,000 dans le district de Joël.

Ce district, on le voit par ces chiffres, n'a presque pas été entamé par l'Évangile; le paganisme fait la loi; il n'y a pas une influence chrétienne qui pénètre la masse païenne comme dans le centre du Lessouto. Les chefs sont aussi, de tous les chefs de la tribu, les plus franchement païens. Ils conservent avec un soin jaloux les coutumes païennes, et ils combattent presque ouvertement l'Évangile. Une autre cause de faiblesse est la dissémination de nos chrétiens. L'Église serait plus forte si nos chrétiens demeuraient tous à la station et n'étaient pas noyés, comme ils le sont, dans la masse païenne; malheureusement les chrétiens de Kalo sont tout au plus une dizaine, et ce sont pour la plupart des femmes, car les hommes sont peu accessibles au christianisme. Il leur en coûte de renoncer à la polygamie et à la bière enivrante.

Mais ce qui rend surtout l'évangélisation lente et difficile, c'est l'indifférence du païen à l'égard de l'Évangile. Le païen

est pleinement satisfait de sa manière de vivre, et si la récolte de sorgho a été bonne, il ne lui manque rien; il peut se donner des fêtes, de véritables orgies, ce qu'il aime. L'Évangile lui parle de vie nouvelle, de renoncement, de lutte contre le péché, et son idéal c'est manger, boire et jouir. Aussi, n'a-t-il nulle envie de quitter ces plaisirs pour venir écouter la prédication de l'Évangile qui pourrait le troubler. On se représente généralement le païen comme soupirant après Dieu, et ayant faim et soif d'une vie nouvelle. La vérité est qu'il s'en soucie fort peu; la jouissance immédiate l'attire davantage. Sa règle de conduite est celle des matérialistes de tous les temps : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». C'est pour cela que nos auditoires, à Kalo et dans les annexes, sont médiocres. L'Évangile gagne les âmes une à une, et c'est un bien, car les conversions sont sincères. Il faut vraiment qu'un païen soit travaillé dans sa conscience et qu'il souffre à cause de ses péchés pour qu'il devienne un serviteur de Jésus-Christ.

Néanmoins, grâce à Dieu, l'année qui vient de finir a été bonne; il y a quelque progrès, un peu partout, dans la fréquentation des services et dans la marche des écoles. Certaines parties du district sont plus difficiles à évangéliser que d'autres; c'est le cas à la station, à cause de l'hostilité de Joël; et dans l'annexe de Bélo, chef d'un clan de Matébélés. C'est un fait général au Lessouto que le voisinage d'un grand chef hostile à la mission rend le travail pénible. Il empêche ses gens de venir à l'Église, et si le missionnaire se rend chez lui le dimanche les gens ne se réunissent guère mieux. Joël promet de convoquer ses gens, car ils ne peuvent se réunir sur la place publique sans avoir été convoqués par le chef; or, Joël tient rarement sa promesse. Aussi, à la station, nous avons un auditoire qui varie entre 30 et 40 personnes, et au village il atteint le chiffre de 60, des hommes surtout, car les femmes craignent de venir. C'est fort peu, alors que le village seul de Joël a 13,000 habitants.

Chez Bélo, chef des Matébélés, l'Évangile rencontre une résistance incroyable, et le paganisme fait l'effet d'un mur d'ai-

rain qu'il est impossible de détruire. Vous savez qu'il y a des Matébélés un peu partout au Lessouto. Ce sont les débris d'anciens clans qui, après des guerres meurtrières, sont venus se mettre sous la protection de Moshesh, le grand chef des Bassoutos. Dans certaines parties du Lessouto, ces Matébélés se sont fondus avec les Bassoutos par suite de mariages, et ils ont adopté le costume des Bassoutos. Chez Bélo, au contraire, établis au nombre de 1,500 dans un coude du Calédon, ils sont restés ce qu'ils étaient : les hommes n'ont pour costume qu'une ceinture faite de queues de différentes bêtes, et les femmes se couvrent à profusion d'ornements de verroterie. Un jour de danse guerrière, ils donnent, je crois, une bonne idée de ce qu'étaient les hordes de Lo-bengula, récemment détruites par les Anglais.

Chez Bélo, l'Évangile trouve un sol particulièrement dur, et le catéchiste qui y travaille depuis deux ans s'estime très heureux lorsqu'il y a cinq auditeurs le dimanche. Ces Matébélés sont de grands mangeurs de viande et de grands buveurs de bière enivrante; leurs mœurs sont des plus dissolues. La première fois que j'y allai pour le service le dimanche, le chef avait convoqué ses gens. Une trentaine étaient réunis au *khotla* (la place publique), les autres dormaient dans leurs maisons. les femmes étaient dans les champs. Je m'aperçus bien vite qu'ils n'avaient aucune idée d'un service chrétien. On ne se recueillait pas pendant la prière, ce que savent si bien faire les Bassoutos païens; on chuchotait pendant l'allocution du catéchiste. Je dis quelques mots et j'essayai de leur expliquer ce qu'est le Dieu des chrétiens, le Dieu inconnu que saint Paul annonçait aux Athéniens. Après mon exhortation, qui avait été fort courte, comme j'indiquais un cantique, le chef me dit : « Est-ce que tu n'as pas fini? J'ai envie de dormir. » Je ne crois pas que dans aucune partie de l'Afrique on trouve des gens plus païens que ces Matébélés de Bélo.

Deux autres annexes, chez le chef Matéla, au nord du Lessouto, n'ont pas de chrétiens. Les services, comme chez Bélo, ont lieu en plein air, les gens se réunissent assez bien et paraissent

favorables à l'Évangile. Ce qui les empêche de se convertir c'est la polygamie et la bière enivrante. Une seule de mes six annexes va de l'avant. Il y a eu, pendant cette année, une sorte de mouvement religieux et nous avons pu admettre là, à Tsime, une dizaine de personnes dans la classe.

Les chrétiens m'ont donné de la satisfaction. Ils aiment leur Église et, quoique peu nombreux, ils font quelque chose pour elle. Ils fréquentent assidument les services, et les membres de la classe font des progrès en connaissance biblique. Malheureusement il y a des chutes navrantes, qui sont de véritables croix pour le missionnaire. Une vieille femme, sur laquelle je comptais, a pris part à une fête païenne et est venue ivre à l'Église. Une jeune fille, baptisée il y a quelques mois, vient de tomber gravement.

Les écoles, au nombre de six, vont bien. Plusieurs se tiennent en plein air, faute de bâtiment; aussi, les jours de mauvais temps, les enfants sont obligés de se disperser. Les enfants de l'une de ces écoles en plein air se réunissent dans l'écurie du chef du village lorsqu'il fait mauvais temps. Ce chef est un homme d'une trentaine d'années, malade depuis très longtemps de l'éléphantiasis. Il paraît assez bien disposé; il va à l'école comme les enfants de son village et apprend à lire et à écrire. Sa maladie sera peut-être un moyen dont Dieu se servira pour le convertir. Les écoles en pays païen se développent très difficilement; car, dès que les garçons ont appris à lire et à écrire, les parents les retirent pour les envoyer à la circoncision. Ils sont alors perdus pour l'Église.

Telle est, cher monsieur, la situation de l'Église de Kalo. Nous n'avons pas fait de grands progrès, mais nous continuons à vivre, comme disent mes Bassoutos. Nous n'en sommes qu'au temps des semailles; plus tard viendra la moisson, si nous sommes trouvés fidèles. C'est ce qui m'encourage ici. Je suis bien persuadé que Dieu peut faire grandir cette petite Église et écarter tous les obstacles qui entravent sa marche. Priez-le avec nous de hâter la venue de son règne dans cette partie du pays et souvenez-vous de moi dans vos prières. C. CHRISTELLER.

CONGO FRANÇAIS

. UNE COURSE D'ÉVANGÉLISATION (1)

Récit de M. Ch. Bonzon.

(Suite.) (1)

Le chef du village où j'arrivais, où l'on n'avait jamais vu de missionnaire, et de loin en loin seulement un blanc, me reçut très cordialement et m'offrit sa case. Après avoir mangé à la hâte, je tins une réunion. On m'écouta attentivement, mais j'avais appris que ce village était très attaché à ses pratiques de fétichistes et j'hésitais beaucoup, pour la place à donner à Rémanda, entre l'endroit où j'étais et le village d'Evilis. J'étais déjà blotti sous ma moustiquaire, où les moustiques, entrés je ne sais où, ne m'ont pas laissé dormir longtemps, quand Rémanda vint voir si j'étais endormi. Il me raconta que le chef avait parlé plus librement avec lui qu'avec moi et lui avait dit : « Je sais bien, comme le *minissé* vient de le dire, qu'il y a un seul Dieu et que nous devons l'aimer; les Galoas l'ont appris depuis longtemps; pourquoi n'aurions-nous pas quelqu'un qui nous l'enseigne? J'ai rencontré une fois, loin d'ici, le minissé Good et il m'a donné un papier pour me promettre de penser à nous. » Et Rémanda ajoutait : « Je sens de la peine de ce que les Sékis n'ont pas encore entendu l'Évangile, et j'aimerais bien que vous m'envoyiez ici. » A son point de vue personnel, il aurait été, je le savais, beaucoup mieux dans le village évili. Les Évilis sont moins sauvages que les Sékis, et il eût été moins éloigné de son village. Il me donnait ainsi, très simplement, une preuve de renoncement qui m'a frappé.

Avant le jour j'étais levé, je causais avec le chef qui me confirmait son désir d'avoir un catéchiste et qui promit de donner une case à Rémanda. Le soleil se levait quand je partis; tous

(1) Voir page 298.

les gens du village criant à Rémanda de revenir bientôt.

J'avais parcouru en six ou sept heures la distance d'Olamba au lac Ngomwé. Il m'en fallut douze pour la parcourir en sens inverse; le chemin était plus long, « parce qu'il allait en remontant », selon la vieille plaisanterie. De ce côté, le pays n'est pas très peuplé; sur environ cinquante kilomètres je n'ai pas relevé plus de douze villages. Je me suis arrêté, pour y parler, dans le village évili, à l'entrée du lac, puis dans un grand village galoa du nom de Simba. Tout le reste du temps c'est la lente montée, le plus près possible de la berge. Et qu'elle est monotone, cette berge; muraille verte où il faut parfois attendre une heure pour trouver une trouée permettant de débarquer. Ces rares trouées sont d'ordinaire les entrées des cimetières de telle ou telle famille. Depuis quelques années les chrétiens ont pris l'habitude de clouer contre un arbre une planche où ils écrivent grossièrement le nom du défunt. Nous avons passé ainsi, à la fin de la journée, devant une planche toute fraîche; un jeune homme, nommé Oujmgo, mort subitement il y a peu de jours, était enseveli tout auprès. M. et madame Teisserès l'avaient eu auprès d'eux pendant toute l'année; retourné dans son village, il souffrait un peu du cœur et avait eu le pressentiment que sa fin approchait; cela le poussait, à la grande joie de sa mère, qui nous le racontait récemment, à chanter des cantiques et à prier beaucoup. Rémanda était le parent le plus rapproché de ce jeune homme et, comme il pleurait en passant devant la planche qu'il avait récemment clouée, les autres lui citaient le verset : « Nous sommes étrangers et voyageurs ».

J'arrivai à Olamba à six heures du soir, transpercé par deux heures de pluie diluvienne et ne trouvant qu'une case tour à fait délabrée, où notre catéchiste Kosso me recevait du reste de son mieux. C'est dans cette case que je réunissais le lendemain les deux anciens, Moncomi et Ogula, pour m'entretenir avec eux de l'état de l'Église et surtout pour recevoir et interroger ceux qui désiraient être inscrits dans

la classe ou être baptisés. Nous aurons souvent l'occasion de vous parler de ces séances, qui réunissent aux néophytes des chrétiens qu'il faut reprendre ou même exclure de l'Église. L'Église d'Olamba, la plus petite de nos trois Églises-annexes, ne compte qu'une quarantaine de membres. Pour ces nouveaux chrétiens, très isolés dans leurs villages respectifs, les tentations du paganisme sont bien puissantes et, à côté de la joie que donnent au missionnaire de vraies conversions, il y a bien des sujets de tristesse. Nous en avons particulièrement à Olamba, où le zèle s'est beaucoup ralenti. J'ai essayé de le rallumer dans un service tenu samedi et deux services tenus le dimanche. Au service du dimanche matin j'ai baptisé quatre adultes, une femme, un vieillard et deux jeunes hommes, avec qui j'avais longuement causé la veille. C'est une cérémonie émouvante pour tous ceux qui y assistent, mais surtout pour le missionnaire qui y voit la plus grande récompense de ses efforts. La sainte Cène vint ajouter aux impressions que la prédication et le baptême avaient déjà produites. Ce service a été écouté dans un très grand recueillement, bien qu'il y eût surtout des païens parmi les quatre-vingts ou cent auditeurs qui se pressaient dans la grande case-chapelle bâtie à quelque distance du village.

Mais, après avoir eu l'impression bienfaisante que le christianisme a déjà remporté des victoires dans ce pays, je devais, dès le lendemain, me trouver en face de ce que le paganisme a de plus repoussant. Peu de semaines auparavant un Séki était mort de maladie, et le sorcier du village avait accusé un Galoa de l'avoir fait mourir en lui « mangeant le cœur ». Cet homme avait demandé à Kosso de nous écrire pour que nous déclarions au village séki que nous le prenions sous notre protection. Maladroitement, Kosso lui conseille de venir nous voir lui-même; on le surprend pendant qu'il était en route. Informé de tout cela à Olamba, j'appris aussi qu'on attendait la nouvelle lune pour tuer le malheureux.

Je partis donc le lundi dès quatre heures et demie du ma-

tin pour avoir le temps de m'arrêter au village séki, qui était sur mon chemin de retour; j'y débarque vers neuf heures; le chef ne se montre pas, mais mes hommes me désignent un nommé Nkolo, frère du mort, qui est l'instigateur de cette vengeance. Je vais droit à lui et le somme de me rendre son prisonnier. Loin de se laisser intimider, comme je l'espérais, il entre en fureur; les yeux injectés de sang, la bouche tordue, il frappait les murs de sa case de son grand bâton d'ébène, et, au milieu de ses hurlements, je distinguais seulement ces mots : *Anyén'orema.* « Il lui a mangé le cœur! » J'en appelle alors aux hommes du village, les sommant de ne pas se laisser intimider par un homme qui était comme une bête de la forêt. Je leur dis que Dieu, qui a fait les hommes, ne les a pas faits pour s'entre-tuer, que je ne veux que leur bien et le leur prouve en venant ainsi au milieu d'eux; mais personne ne veut m'entendre. Je leur rappelle alors le danger auquel ils s'exposent en bravant la loi et l'autorité qui saura, s'il le faut, venger la vie humaine; mais rien n'y fait : le chef lui-même, qu'au dernier moment on me montre sortant de sa cachette et que j'essaie de persuader, se montre sourd à mes prières et à mes avertissements; tous ont peur du frère du mort.

Quand, enfin, je m'embarquai, des groupes menaçants se formaient; on me criait : « Nous tuerons cet homme aujourd'hui ». Je n'avais rien à craindre pour moi-même, car les missionnaires ne sont pas inconnus dans ce village; mais j'étais énervé comme lorsque l'on a couru un danger personnel. J'avais plaidé pour la vie d'un homme et ne l'avais pas obtenue; j'avais été vaincu en luttant contre une des plus basses formes du paganisme, et Dieu m'avait montré, de plus près que je ne l'avais jamais vu, combien ces peuplades ont besoin de l'émancipation de l'Évangile.

Cette lutte d'une heure, où j'avais dû crier pour dominer le tumulte, ne m'avait pas disposé à supporter très gaillardement le grand soleil du fleuve et l'agacement de la lente montée. Parti à quatre heures et demie du matin, je n'arri-

vai à la station qu'à six heures et demie du soir; quatorze heures de voyage, dont une seule passée à terre, vous savez comment. Et encore, sur le soir, le fleuve couvert de grandes vagues qui retardaient notre marche.

Combien un bateau à vapeur faciliterait ces tournées, ne serait-ce qu'en permettant de changer un peu de place, d'être à couvert d'un toit pour le soleil et la pluie, de manger autre chose que des sardines à l'huile. Je songeais avec mélancolie aux tasses de thé que la chaudière du *Lutin* me permettait de boire dans mes courses de Lambaréné à Talagouga et retour. Ces petites choses ont leur place dans la vie d'Afrique, et pourtant c'est à la scène du matin que je revenais, me disant que si un bon bateau avait rendu à mes prédécesseurs leurs voyages plus rapides de moitié, ce village de Sékis aurait été souvent visité; la conscience publique y aurait été assez éveillée pour rendre impossibles de pareils meurtres, comme cela l'est devenu dans la plupart des villages galoas. Mais je sais que Teisserès vous parle de l'utilité qu'aurait pour nous un nouveau bateau, plus grand et plus rapide que le *Lutin*. Pour ma part, je ne voulais que vous raconter ma course pour que vous puissiez partager les joies, et aussi les tristesses, que je rencontre au service du Sauveur.

Le 27 avril 1894.

... Je vous ai raconté mon affaire avec un village séki. Quand je vous écrivais, je venais d'apprendre que le malheureux que j'avais essayé de sauver n'était pas encore exécuté; on avait voulu attendre quelques jours pour voir si mes avertissements se réalisaient. Lorsque j'appris ce retard par un Galoa venu d'Olambo, j'étais très fatigué, et j'hésitai longtemps avant de me décider à aller jusqu'au poste. Il me semblait impossible que le chef du poste pût agir avec ses deux Sénégalais, et Teisserès pensait comme moi. Je sentis pourtant qu'il me fallait tout essayer, et je fis la course par une après-midi brûlante. Le chef du poste me promit très amicalement d'envoyer sa

pirogue, mais je me disais encore que sûrement la pirogue arriverait trop tard. Il n'en a rien été, et vous serez heureux d'apprendre que le malheureux qui voulait en appeler à nous, a été sauvé par notre moyen. L'énergumène qui excitait les autres, Nkdo, a même été appréhendé et est dès maintenant prisonnier à Ndjolé. Voici comment les choses se sont passées.

Partis dès le lendemain de ma visite au poste, les deux Sénégalais arrivaient au village séki (qui s'appelle Lambaréné, quoique bien loin d'ici) et y débarquaient par surprise. Tous les gens se sauvèrent, car on savait les soldats armés de fusils qui tirent très loin, alors que les fusils à pierre des indigènes n'envoient leur mitraille qu'à très courte distance.

Les rameurs de la pirogue entrèrent alors dans toutes les cases pour y prendre les objets de valeur, le fusil ou la chèvre, pendant que les deux tirailleurs s'étaient placés chacun à un point de la longue et large rue principale. Un des rameurs cria alors aux gens cachés dans la forêt, que tout allait être pris et les cases brûlées, si l'on n'amenait pas le prisonnier et le coupable dont j'avais pu donner le nom au poste. Devant cette menace effective, les peureux prirent assez de courage pour s'emparer de Nkdo et venir le livrer ainsi que le prisonnier. La crânerie des deux Sénégalais et la réputation de leurs armes avaient suffi, bien que le village doive compter au moins cinquante hommes valides.

J'ai été bien heureux que l'affaire n'ait pas été sanglante. Et pourtant l'état du prisonnier donnait la preuve de traitements révoltants. On l'avait battu chaque jour avec des bâtons épineux, des épines longues et fortes comme des clous. La veille de sa délivrance, on l'avait forcé à couper du bois, faible comme il était, et à l'arranger en bûcher; c'est là qu'il allait être brûlé au moment de l'arrivée des Sénégalais. Il n'était qu'une plaie quand on l'a ramené; il est monté hier à Ndjolé pour témoigner contre son persécuteur, devant l'administrateur du Bas-Ogooué qui fait fonction de juge correctionnel.

C'est ainsi que deux ou trois Européens peuvent faire en gros la police d'un très grand territoire, au milieu de tribus

très désolées. Devant un peuple uni, il faudrait toute une armée pour obtenir les résultats que trois ou quatre soldats obtiennent devant des villages ennemis les uns des autres. Autant je me sentais obligé par mon ministère à ne pas agir moi-même par la force, ce qui aurait été facile, autant j'ai été heureux de cette intervention d'un pouvoir civil régulier. Un seul fait, comme celui-là, porte beaucoup de conséquences, dans un pays où les nouvelles courent de bouche en bouche. Les amateurs de procès de sorcellerie réfléchiront un peu plus avant de préparer un bûcher. Et dire que chez nos peuples chrétiens on en a allumé pour la même raison, il y a encore si peu de temps ! Plus on voit les choses de près, plus elles font réfléchir...

Je suis infiniment reconnaissant de ce que Dieu n'ait pas permis que mes efforts aient été dépensés en vain...

CH. BONZON.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA STATISTIQUE GÉNÉRALE DE L'INDE. — CE QUE C'EST QUE L'INDE. — LES RELIGIONS DE L'INDE. — CONQUÊTES A FAIRE. — RÉPARTITION DES CHRÉTIENS EN INDE. — L'ÉVANGÉLISATION DE L'INDE PAR LES NESTORIENS AU VI[e] SIÈCLE. — SAINT FRANÇOIS XAVIER ET SA MÉTHODE. — LES PROGRÈS DU PROTESTANTISME EN INDE. — CE QUI RESTE A FAIRE.

Bien des gens n'ont qu'un sens vague de ce que représentent, en réalité, les mots qu'ils emploient couramment ; pour certains noms propres, fort usités pourtant, cette ignorance est à peu près générale. On parle souvent de l'Inde comme de l'une

des nombreuses possessions britanniques ou de l'un des pays les plus connus de l'Asie. On sait encore qu'il y a eu, en Inde, une révolte fameuse en 1857, et les lecteurs des journaux politiques ont appris que l'on craignait, il y a quelque temps, de voir éclater une nouvelle crise pareille à celle de 1857. Ceux qui ont quelque intérêt pour l'avancement du règne de Dieu ajoutent à cela que le christianisme est depuis longtemps prêché en Inde, et, suivant leur tempérament optimiste ou pessimiste, il leur semble que les résultats de la mission chrétienne sont peu de chose ou sont énormes.

Il y a deux ans, j'ai promis aux lecteurs une étude sur les progrès du christianisme en Inde (1). On annonçait alors la publication des chiffres complets du recensement officiel de 1891. Ces chiffres n'ont été publiés qu'en septembre de l'année dernière (2). D'autres sujets, plus actuels, ont rempli les *Chroniques* depuis lors; et aujourd'hui, la place disponible ne permettra guère qu'une indication sommaire de ce que c'est que l'Inde et de ce qu'a fait la mission chrétienne dans ce pays.

Est-ce un pays? N'est-ce pas plutôt un monde que cette unité administrative? Il y a là plusieurs régions géographiques bien distinctes : les peuples qui habitent l'Inde sont plus différents les uns des autres que tous ceux qui vivent en Europe. On parle, en Inde, une centaine de langues diverses, et celle qui est la plus répandue, l'hindoustani, n'est guère comprise que de vingt-neuf Hindous sur cent. On voit quelle bigarrure se cache sous le terme général et commode d'Inde.

Le recensement officiel qui a été fait dans la nuit du 26 février 1891 est le plus considérable qui ait jamais été tenté en

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1892, page 453.

(2) *Census of India, 1891; General Report by J.-A. Baines* (Londres, 1893; 288 pages in-fol.). Il faut comparer avec ce travail remarquable — quoique hérissé de citations classiques qui n'ont que faire ici — la publication de la Conférence des Missions de Calcutta : *Statistical Table of Protestant Missions... collected at the close of 1890* (Calcutta, 1892, XV-66 pages in-4°).

ce monde. Il a fallu un million d'employés et deux cent quatre-vingt-dix mille tonnes de papier. Il s'agissait de recenser deux cent quatre-vingt-sept millions deux cent vingt-trois mille quatre cent trente et un individus. Cela comprend la Birmanie, Ceylan et quelques établissements britanniques, rattachés administrativement à l'Inde, comme Aden, par exemple. Dans les chiffres qui suivent, ces territoires ont été séparés de l'Inde proprement dite; on obtient ainsi des moyennes plus conformes à la réalité.

Voici un premier tableau, dans lequel les onze religions dis-

RELIGIONS	CHIFFRES ARRONDIS	PROPORTION PAR CENT HABITANTS
Brahmanistes . . .	210 690 000	75,5
Musulmans . . .	57 110 000	20,4
Animistes.	9 200 000	3,3
Chrétiens.	2 100 000	0,7
Bouddhistes. . . .	279 000	0,1
Autres et omis . . .	149 000	—
TOTAL. . . .	279 528 000	

tinguées par le recensement, sont réduites, pour plus de clarté, à cinq groupes assez homogènes.

Le brahmanisme, dans son infinie variété (1), est de beaucoup la religion dominante de l'Inde. C'est elle qui maintient la fixité de la caste ; on l'appelle souvent, à cause de cela, l'hindouisme tout court. Deux courants contraires se manifestent

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, pages 75 et suivantes.

dans cette société religieuse. Le brahmaisme (1), sorte de théisme né du contact de l'hindouisme avec le christianisme et peut-être aussi avec l'islam, se propage dans les cercles où se répand rapidement l'instruction et la civilisation européennes. A l'autre extrémité de la société brahmanique, les populations ignorantes et appartenant aux basses castes, demeurent dans un état religieux pareil à celui des animistes. Par ce dernier terme, on désigne la croyance à des esprits, répandus partout ou localisés, croyance faite surtout de terreur superstitieuse. Le nombre de ces brahmanistes inférieurs, ajouté à celui des animistes proprement dits, forme un total d'une cinquantaine de millions d'habitants environ. Cette masse, relativement inerte, deviendra la proie du brahmanisme réveillé ou de l'islamisme, à moins que la mission chrétienne ne s'empare de ces populations. Elle devrait faire cela, sans négliger aucun des autres éléments de la société hindoue; mais, hélas! combien peu l'Église chrétienne comprend encore la grandeur et la beauté de la tâche que Jésus lui a confiée comme sa véritable raison d'être !

Avant de passer au dénombrement des forces chrétiennes en Inde, il importe de se rendre compte de la répartition du christianisme en Inde. Pour cela, on peut distinguer six grandes régions administratives que l'on trouve marquées sur toutes les cartes géographiques de l'Inde anglaise. Elles sont énumérées dans le tableau ci-contre, dont les chiffres sont faciles à comprendre avec un peu de réflexion.

A première vue, il s'en dégage un trait caractéristique. Les trois quarts des chrétiens indigènes de l'Inde vivent dans l'extrémité méridionale de la presqu'île du Dekkan. Ils y dépassent un peu trois et demi pour cent de la population; ou, plus exactement, sur mille habitants trente-six sont chrétiens de nom. De ces trente-six, dix seulement sont protestants; les autres sont catholiques romains ou syriens. Partout ailleurs, le christianisme n'est encore qu'un élément numérique infime; le rapport des chrétiens à la population générale est un peu plus

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, pages 195 et suivantes.

de deux sur mille. Par contre, le fait est à noter que si, dans les présidences de Bombay et de Madras, il y a 1,198,360 catholiques et 388,367 protestants, dans tout le reste de l'Inde on compte 171,294 protestants et 154,397 catholiques.

RÉGIONS ADMINISTRATIVES	POPULATION RECENSÉE (26 fév. 1891)	DENSITÉ	CHRÉTIENS recensés (1)	PROPORTION PAR 1.000 HABITANTS	PROTESTANTS HINDOUS
Bengale.	80 120 199	131	209 291	2,61	108 901
Prov. du Nord-Ouest.	47 697 576	163	58 501	1,22	30 321
Pendjâb	27 674 079	46	54 174	1,95	20 729
Provinces centrales .	50 256 608	45	45 631	0,90	11 343
Bombay	29 331 738	56	169 289	5,77	22 455
Madras.	44 447 721	95	1 621 600	36,48	365 912
Totaux. . . .	279 527 921		2 158 486		559 661
Moyennes. . .		77		7,72	

Tous ces chiffres s'expliquent par l'histoire. L'évangélisation de la côte de Malabar remonte au sixième siècle de notre ère, plus haut peut-être. C'est l'Église nestorienne (2) qui propa-

(1) Il faut défalquer du total des chrétiens comptés par le recensement en Inde, environ 247,000 chrétiens européens et eurasiens. Il reste alors environ 1.911.000 chrétiens hindous. Le chiffre des protestants hindous portés au tableau ci-dessus est tiré de la statistique générale rédigée par ordre de la Conférence des missionnaires de Calcutta; il est inférieur à celui du recensement officiel, qui compte environ 584,000 protestants. Vu les lacunes de la statistique des missionnaires, le chiffre du recensement doit être plus près de la vérité. On peut estimer alors le total des catholiques romains hindous à 1,127,000 et celui des chrétiens syriens à 200,600 environ.

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1889, p. 275.

geait alors le nom du Christ dans l'Asie centrale et méridionale. Dans une église de Kottayam (Kotchin), on conserve une pierre sur laquelle on lit en syriaque la parole de Paul : « Loin de moi de me glorifier, sinon de la croix de notre Seigneur Jésus-Christ (1). » L'Église romaine attaqua l'Inde au seizième siècle. Dès 1538, les Portugais baptisèrent des centaines de parava ou pêcheurs du cap Comorin, qui leur demandaient protection contre les musulmans. François Xavier s'occupa de ces chrétiens d'octobre 1542 à décembre 1544. Lui-même en

MISSIONS	DATE D'ORIGINE	MISSIONNAIRES CONSACRÉS					PASTEURS INDIGÈNES				
		1851	1861	1871	1881	1890	1851	1861	1871	1881	1890
Madras.	1706	147	201	196	217	262	12	57	131	235	363
Bengale.	1793	95	106	106	125	186	2	16	35	124	219
Prov. du Nord-Ouest.	1813	45	73	74	77	76	1	6	19	35	94
Bombay.	1813	38	48	57	74	150	4	12	20	31	48
Pendjâb.	1818	10	40	38	52	91	1	3	14	27	50
Provinces centrales .	1842	4	11	17	41	92	1	3	6	9	23
TOTAUX.		339	479	488	586	857	21	97	225	461	797

baptisa d'autres milliers. Il s'entendait à la pêche au filet comme méthode de mission ; et, aujourd'hui, les protestants ne manquent pas qui prônent cette méthode. On peut leur recommander la lecture des lettres de saint François, avec leurs véhéments appels au bras séculier pour faire durer son œuvre : « Tant que les vice-rois et les gouverneurs ne seront pas obligés, sous peine de disgrâce et d'amende, de faire beaucoup de chré-

(1) Une reproduction de cette inscription se trouve dans le volume de de M. G. Smith, *The conversion of India*, Londres, 1893, p. 25.

tiens, écrit l'apôtre des Indes au roi Jean III de Portugal, il ne faut pas que Votre Majesté attende beaucoup de résultats de la prédication de l'Évangile en Inde. » La requête fut accordée; le Saint-Office, autrement dit l'Inquisition, fut installé à Goa en 1560; elle y dura jusqu'en 1816.

Les missions protestantes sont également entrées en Inde par le sud. En effet, les piétistes de Halle se sont établis sur la côte du Coromandel aux premières années du dix-huitième siècle. Par contre, il fallut les « clauses pieuses », comme

MEMBRES COMMUNIANTS					ADHÉRENTS CHRÉTIENS				
1851	1861	1871	1881	1890	1851	1861	1871	1881	1890
10 334	17 730	33 320	70 607	110 276	74 176	110 078	160 955	299 742	365 912
3 371	4 620	13 502	28 689	37 918	14 177	20 518	46 968	83 583	108 901
573	1 030	3 031	5 021	14 722	1 732	3 942	7 779	12 709	30 324
290	1 100	1 591	4 887	9 192	638	2 531	4 177	11 691	22 455
25	358	707	1 948	6 034	98	1 136	1 870	4 762	20 729
68	138	665	2 173	4 580	271	526	2 509	4 885	11 343
14 661	24 976	52 816	113 325	182 722	91 092	138 731	224 258	417 372	559 661

disaient ironiquement les conservateurs du Parlement anglais, introduites dans la charte de la Compagnie des Indes, en 1813, pour permettre à la mission d'aborder sérieusement l'évangélisation des plaines du Gange et de l'Indus; et les protestants anglais ont été là plus actifs que les catholiques. Voilà d'où proviennent, d'une part, le nombre considérable de chrétiens dans l'Inde méridionale et la prédominance du christianisme catholique dans ces régions; d'autre part, le chiffre relativement faible des chrétiens dans le nord et le centre de l'Inde, avec prédominance du protestantisme.

Reste une troisième vue sur l'état du protestantisme en Inde, ou plutôt sur sa marche depuis quarante ans. Il faut laisser au lecteur le plaisir de constater par lui-même la progression décennale de tous les chiffres du tableau ci-devant. On remarquera cependant que l'accroissement n'est pas aussi grand durant les neuf dernières années (1) qu'il l'avait été entre 1871 et 1881. D'une augmentation de 86 0/0 on est tombé à 34 0/0. Ce ralentissement est dû surtout aux chiffres des présidences de Madras et de Bengale, où la progression n'a été que de 22 0/0 et de 30 0/0. Dans les autres districts, les progrès ont été beaucoup plus rapides : dans la présidence de Bombay l'augmentation a été de 92 0/0; dans les Provinces centrales, de 132 0/0; dans les provinces du Nord-Ouest, de 139 0/0; au Pendjâb la progression s'est élevée à 335 0/0. Ces différences n'ont pas été expliquées encore; elles ne le seront probablement jamais. Il faut se contenter de retirer un avertissement sérieux de la comparaison entre les progrès effectués pendant les deux dernières périodes.

Est-ce qu'on le prend à cœur? Suffit-il de huit cent cinquante-sept missionnaires pour deux cent quatre-vingt-sept millions d'Hindous? Est-il vrai, oui ou non, que le monde périt parce que l'Église de Jésus-Christ dort? F. H. K.

DERNIÈRE HEURE. — Mort de M. Charles Bonzon. — Un télégramme de Libreville, reçu à Paris le 29 juillet, nous annonce la mort du missionnaire Bonzon. Nous demandons les prières des chrétiens pour la mission du Congo et surtout pour la famille de notre jeune frère.

---

(1) Pour faire coïncider désormais l'époque à laquelle on dresse ces tables statistiques depuis 1851, avec la date du recensement officiel, la Conférence des missions de Calcutta a choisi cette fois-ci 1890 au lieu de 1891. Cela diminue d'un dixième les chiffres de la dernière période.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18749.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CHARLES BONZON

Nous sommes encore sans détails sur la mort soudaine de ce jeune missionnaire, que nous avons annoncée en dernières nouvelles il y a un mois, et qui nous a porté à tous un coup si douloureux. Le télégramme qui nous en informait était daté de Libreville, du 28 juillet; il nous est arrivé le lendemain matin. Outre le fait même, il ne renfermait qu'un mot emprunté au code adopté par nos missionnaires, et dont voici le sens : « Prévenez famille; urgent envoyer remplaçant. »

Nous remercions les nombreux amis qui ont tenu à exprimer leur sympathie au sujet de la nouvelle perte que vient de faire notre Société, ainsi que les rédacteurs de nos divers journaux religieux qui ont été unanimes à parler de notre deuil. Tout en leur exprimant notre gratitude, nous recommandons encore une fois à leurs prières la famille de notre frère, si profondément affligée, et la jeune mission du Congo, privée d'un ouvrier qui promettait de lui être si utile. Où les pensées, où

les paroles humaines sont impuissantes, Dieu peut agir et parler ; « il envoie sa parole et guérit (1). »

En attendant les récits que nous apporteront les prochains courriers, nous tenons à retracer brièvement la courte carrière du jeune frère si rapidement enlevé à notre affection, quitte à compléter, dans une prochaine livraison, les souvenirs que nous recueillons aujourd'hui. Nous pensons publier aussi, plus tard, un portrait de M. Charles Bonzon ; il ne nous a pas été possible de le préparer dès ce mois-ci.

Notre ami était né au *Petit-Saconnex*, près Genève, le 20 septembre 1869 ; il appartenait par l'origine de sa famille au canton de Vaud. Ses parents s'étant établis à Paris, c'est dans cette dernière ville qu'il fut élevé, ainsi que ses nombreux frères et sœurs. Il fit, au lycée Condorcet, de très bonnes études qui lui valurent de nombreuses récompenses scolaires. A vues humaines un brillant avenir s'offrait à lui ; mais, à la suite d'un travail intérieur commencé de bonne heure, il se voua au service de Dieu et des missions. Dans la lettre qu'il nous adressa pour être admis comme élève missionnaire, il s'exprime ainsi sur sa foi et sur sa vocation : « Je partage de tout mon cœur l'acte de foi de notre Église. J'aime surtout à penser à l'amour que Jésus-Christ a pour tous les hommes et qu'il nous a manifesté en mourant pour nous sur la croix. Il me semble que c'est seulement cette foi qui peut nous permettre de passer une vie heureuse et utile et de voir sans crainte venir la mort. Je demande à Dieu de m'accorder une foi si ferme qu'elle ne puisse jamais être ébranlée.

« Je trouve qu'il suffit de lire la Bible pour se sentir obligé à travailler à l'avancement du règne de Dieu. La charité nous ordonne de porter aux autres hommes la nouvelle d'un salut gratuit.....

« ... Je me sens porté depuis longtemps à embrasser la carrière missionnaire, celle où l'on se consacre le plus complète-

(1) Psaume 107, 20.

ment à sa foi, où il n'y a pas de compromis à faire avec elle. J'ai été souvent effrayé en pensant au nombre immense des hommes qui n'ont pas entendu parler du Sauveur. J'ai pris pour devise de ma vie, et je demande à Dieu que j'y conforme toutes mes actions, ce verset de la première Épître à Timothée : « Travaille comme un fidèle disciple de Jésus-Christ ».

Parmi les influences qui contribuèrent à le décider pour les missions, M. Bonzon cite lui-même son instruction religieuse, faite par M. le pasteur Bersier, et l'école du dimanche et le culte de M. le pasteur Hocart qu'il avait antérieurement suivis à Levallois. Nous avons sous les yeux les lettres que ces deux pasteurs nous écrivaient à son sujet, au moment de son admission. L'un et l'autre lui rendent un excellent témoignage. M. Hocart, en particulier, insiste sur le « caractère aimable, vif et entreprenant » du candidat ». « Je le crois intelligent, ajoutait-il, et animé des sentiments d'une sincère piété. Sur ce dernier point, je crois pouvoir affirmer que vous avez affaire à une nature foncièrement droite. »

L'événement ne devait pas démentir ces prévisions. Entré en octobre 1888 à la Maison des missions, Charles Bonzon y fit d'excellentes études. En 1891, il les terminait par un examen très satisfaisant.

Sa préparation néanmoins n'était pas terminée. Ses maîtres sentaient qu'il y fallait un complément pratique, et lui-même, se rendant à leurs avis, offrit ses services à M. le pasteur Cuvier de Beaucourt, dans le pays de Montbéliard, en qualité de suffragant. Cet apprentissage du ministère, qu'il avait redouté à cause de sa jeunesse, devait lui apporter de vives jouissances : les nombreuses lettres qu'il nous écrivait à cette époque le montrent; elles prouvent aussi avec quel sérieux il s'acquittait de sa tâche, donnant un soin particulier à l'instruction religieuse et à l'union chrétienne et se faisant aimer de tous. Il constatait cette affection générale et s'en effrayait un peu, désireux avant tout d'être fidèle. Ses paroissiens de Beaucourt et le frère vénéré auquel il avait apporté son concours ont gardé de son court passage parmi eux un excellent souvenir : « Je ne puis,

nous écrivait M. Cuvier, vous dire la douleur et la tristesse qui ont rempli mon cœur en apprenant par le *Signal*, le 31 juillet, la nouvelle inattendue de la mort de notre si cher Ch. Bonzon. Toute l'Église de Beaucourt en a été profondément attristée, car ce jeune missionnaire avait laissé parmi nous le plus excellent souvenir. Toute l'Église, toute la population l'aimait ; toute la population l'a pleuré ; et c'est au milieu d'une émotion générale que notre ami Meyer (1) a retracé dimanche dernier, au service du matin, le récit de son séjour ici et de son trop court ministère. Quelle perte pour sa famille ! Quelle perte pour la Société des missions ! Que le Seigneur ait pitié et qu'il suscite des serviteurs comme celui-là ! »

Il ne restait plus à Ch. Bonzon, avant de se mettre en route, qu'à acquérir ces connaissances techniques qui sont si utiles aux missionnaires : rudiments de quelques métiers, maniement des instruments géodésiques, éléments de la médecine, etc. Les mois du printemps et de l'été 1892 passés à Paris, et un séjour de quelques mois à Edimbourg, l'hiver suivant, offrirent à notre futur missionnaire le moyen de compléter ainsi sa préparation.

Au printemps de l'an dernier, il était prêt à partir et impatient de se mettre à l'œuvre. Ses sympathies l'attiraient vers la mission du Congo. Une décision du Comité lui assignant ce champ de travail combla ses vœux. Sa consécration au saint ministère, dont nous avons rendu compte ici-même, eut lieu le 2 juin 1893 ; ceux qui y ont assisté n'oublieront pas cette émouvante cérémonie : le frère aîné, pasteur d'une de nos Églises de Paris, exhortant son jeune frère, lui conférant sa charge, et le donnant ainsi à l'œuvre des missions au nom de la famille et de l'Église !

Quelques jours après, le 10 juin, Charles Bonzon s'embarquait pour l'Afrique. Le 25 juin, il arrivait à Lambaréné. C'est là que la Conférence des missionnaires, réunie peu après son

(1) Collègue de M. Cuvier à Beaucourt.

arrivée, le plaça en le chargeant de diriger l'école rendue vacante par le départ de M. Presset, rappelé par les missionnaires américains au Gabon. Les fonctions d'instituteur étaient pour notre jeune missionnaire un excellent moyen de s'initier à la langue et aux habitudes du pays; il s'en chargea avec courage et sut s'en acquitter avec joie et entrain, sans pour cela renoncer à s'associer d'une manière plus directe aux travaux de la mission proprement dite. Ses lettres nous le montrent tour à tour dans ses travaux scolaires et dans ses voyages d'inspection et d'évangélisation, apportant aux uns et aux autres l'entrain et l'esprit de méthode qui le caractérisaient. Loin de porter comme un joug sa tâche de maître d'école, il s'en acquitta avec un zèle consciencieux; il y gagna, sur la question des écoles indigènes, des vues fondées sur l'expérience, qui eussent été dans l'avenir aussi utiles à la mission qu'à son propre ministère. Il montrait, dans ses tournées missionnaires, le même esprit sagace et observateur. Les lettres qu'il écrivait au Comité, comme secrétaire de la Conférence, témoignent aussi de véritables aptitudes de l'ordre administratif. Mais en même temps qu'il trouvait ainsi, dans les diverses occupations de son année de stage, l'occasion de développer ses riches facultés, il sentait la préoccupation missionnaire l'envahir de plus en plus. « Je sens toujours mieux, écrivait-il à l'un de ses maîtres, que je suis ici pour faire *une* chose. »

Cette chose unique et centrale, la prédication de l'Évangile, le service des âmes, Charles Bonzon a eu le désir et la volonté de la faire, et il l'a faite. Dieu seul connaît le fruit de ses efforts; lui seul voit les germes de vie éternelle qui ont été semés sur les bords de l'Ogoôué par son jeune serviteur sitôt retiré de ce monde; nous ne doutons pas, quant à nous, que dans cet ordre plus élevé, aussi, se soit trouvée vraie la parole par laquelle il terminait sa dernière lettre au *Journal des Missions*: « Je suis infiniment reconnaissant envers Dieu de ce que mes efforts n'ont pas été vains. »

Comment cette jeune vie, si riche de promesses, a-t-elle été

tranchée dans sa fleur? Charles Bonzon avait une belle santé, n'avait jamais été gravement malade. Cependant, il y a un certain temps déjà, il s'était plaint de malaises au foie. Il avait eu quelques atteintes de fièvre. En attendant l'explication qui ne peut tarder, voici les informations que nous apporte un courrier parti avant même qu'on pensât à un dénouement fatal, mais alors que notre ami était déjà malade.

M. Jacot, écrivant le 25 juin, donne sur son arrivée à Lambaréné des détails que nous citons, parce qu'ils montrent le soin avec lequel notre jeune frère s'était acquitté de sa tâche :

« Nous sommes arrivés un mercredi soir vis-à-vis du poste de Lambaréné. M. et madame Teisserès sont venus nous chercher avec la baleinière, et en tournant la pointe de l'île d'où l'on aperçoit la mission, nous la vîmes illuminée de nombreuses torches et flambeaux. En approchant nous fûmes salués par des chants m'pongoués entonnés par les enfants de l'école sous la direction de M. Bonzon. Nous avons eu bien du plaisir à nous retrouver avec nos collègues et à nous rendre compte des progrès accomplis dans les neuf derniers mois. Certes, nos amis ne sont pas restés les bras croisés, ainsi que le montre l'école bien fréquentée, les centaines de pieds de café plantés à divers endroits, et notre maison prête pour nous recevoir.

« A notre arrivée, tout le monde se portait bien, grâce à Dieu. M. Bonzon a depuis un peu souffert du foie et est actuellement à Talagouga pour trouver un peu de repos. »

M. Forget, écrivant le 28 du même mois de Talagouga, s'exprime ainsi :

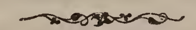
« M. Bonzon nous est arrivé dans un tel état d'épuisement qu'Allégret n'a pas eu trop du meilleur de son temps pour lui prodiguer des soins affectueux et qui semblent maintenant être efficaces... »

M. Allégret écrivant le même jour à son frère, pasteur à Saint-Antoine de Breuilh, dit : « On vient de nous amener Bonzon malade; je t'écris en le veillant. Il ne va pas mieux; il lui faudrait l'air de la mer. »

Enfin, dans une lettre plus récente, madame Allégret, écrivant

à sa famille qui veut bien nous en informer, dit « qu'ils ont eu M. Bonzon pendant quinze jours à Talagouga pour se remettre; ils l'ont soigné du mieux qu'ils ont pu. Il avait une fièvre très forte et était très affaibli. Puis ils l'ont embarqué sur l'*Eclaireur* pour le Gabon. »

Voilà tout ce que nous savons jusqu'à ce jour. Dieu veuille, en consolant ceux qui pleurent, faire en sorte que cette courte vie et cette mort, à vues humaines prématurée, ne restent pas sans fruits bénis pour l'œuvre du Congo, pour la Maison des missions, pour notre Société, pour nos Eglises!



MORT DE MADEMOISELLE MARIE ABRY A TAITI

Le dernier courrier arrivé de Taïti nous a apporté la douloureuse nouvelle de la mort de mademoiselle Marie Abry, l'une des institutrices de l'école de Papéété.

Cette mort, que l'état de santé, très mauvais ces derniers temps, de mademoiselle Abry, nous faisait redouter depuis longtemps, est survenue le 30 mai dernier.

Nous exprimons à la famille de mademoiselle Abry et à ses amis, plus particulièrement à ceux et à celles dont elle a été la collaboratrice dévouée, notre profonde sympathie, et nous réclamons pour eux les prières des amis des missions.

Notre prochaine livraison donnera quelques détails sur la courte carrière et la fin prématurée de mademoiselle Abry.

NOTES DU MOIS

Ainsi que le montre la couverture de ce journal, nous avons continué à recevoir des dons encourageants pour l'extinction du *déficit*. Nous remercions les amis qui se sont souvenus de

notre Société et ont voulu l'aider à sortir de ses embarras actuels, et nous prions ceux qui ne l'ont pas fait encore de ne pas ajourner à l'hiver les secours qu'ils veulent nous donner.

Nous ne saurions dire l'émotion avec laquelle nous avons reçu tel don, fruit manifeste de l'amour, de l'effort personnel et du sacrifice. Le chiffre ici importe moins que l'esprit; or la plupart des dons qui nous sont adressés témoignent d'une participation si cordiale à nos préoccupations que nous en sommes véritablement encouragés. Nous devons renoncer à citer aujourd'hui les témoignages d'intérêt et de cordiale affection qui ont été prodigués à notre œuvre ces temps-ci. Peut-être le ferons-nous plus tard : en ce moment, que nos amis veuillent bien se contenter de notre cordial *merci*.

Diverses *fêtes de missions* ont été célébrées pendant le mois d'août. Celle du canton de Neuchâtel a eu lieu à Cernier; M. le pasteur Dumas, membre de notre Comité, y représentait la Société des missions de Paris. Celle du Ban-de-la-Roche s'est faite à Neuvillers, avec le concours de plusieurs pasteurs de la région; M. le missionnaire Marzolff et le directeur de la Maison des missions ont parlé au nom de notre Société.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur les souvenirs du missionnaire *Hudson Taylor*, publiés en ce moment par le *Petit Messager*. Malgré les justes réserves qu'appellent certaines des épreuves auxquelles ce grand serviteur de Dieu a cru devoir soumettre sa vocation naissante, il est impossible de lire sans édification ce récit dû à M. Hudson Taylor lui-même.



LESSOUTO

UN TÉMOIGNAGE RENDU A M. MABILLE

Le journal de Lovedale, le *Christian Express*, a parlé de la mort de M. Mabille en des termes que nous tenons à faire connaître à nos lecteurs. Ce témoignage rendu à notre frère nous

paraît d'autant plus digne d'attention que nous avons de bonnes raisons de l'attribuer au Dr Stewart, le directeur bien connu des établissements de Lovedale, le fondateur de la mission du lac Nyassa et d'autres entreprises du même genre.

« Le mardi, 29 mai, la poste nous a apporté une carte portant ces mots : « A la mémoire d'Adolphe C. Mabille, missionnaire à Morija, pays des Bassoutos, entré dans son repos le dimanche 20 mai 1894, dans sa 58e année. »

« Nous savions M. Mabille souffrant; nous savions de plus qu'il était surmené et épuisé par l'excès de travail, mais la nouvelle de sa mort nous a frappés comme un coup inattendu. La perte pour l'Afrique du Sud, pour ne rien dire du Lessouto lui-même, est terrible. Nous osons le dire : comme force spirituelle, il n'y avait pas d'âme supérieure à M. Mabille au sud du Zambèze. Absolue simplicité; absolue solidité de caractère; distinction française de nature; longue expérience; zèle brûlant pour les âmes; sérieux et sobriété dans l'expression; connaissance parfaite du caractère des Bassoutos et de leur langue : tels sont quelques-uns des éléments de l'influence exercée par M. Mabille, quelques-unes des causes de sa situation exceptionnelle; situation éminente dont il n'avait pas conscience et dont il ne se prévalait jamais. Mais s'il l'ignorait lui-même, d'autres ne l'ignoraient pas.

« Voilà ce que l'Église perd en M. Mabille; mais pour mesurer toute l'épreuve qui vient de nous frapper, il faut tenir compte du deuil personnel qui atteint les collègues de notre frère, deuil qui ne sera guère plus douloureux que celui des amis que ce grand serviteur de Dieu possédait en dehors du cercle de la mission à laquelle il appartenait. La douleur indicible de la famille privée de son chef, et de cet autre serviteur de Dieu, perdu aux avants-postes de l'armée, dans sa station solitaire de la vallée des Barotsis, ces choses-là sont pour la prière, non pour la publicité.

« Au jour du repos, il est entré dans le repos. »

PROCHAINE RÉUNION DE LA CONFÉRENCE ET DU SYNODE

La Conférence des missionnaires du Lessouto doit se réunir à Morija, en session extraordinaire, du 18 au 20 septembre.

Immédiatement après, du 21 au 24 septembre, doit se tenir la session du Synode des Églises du Lessouto; c'est la première fois que cette assemblée se réunit depuis un grand nombre d'années.

L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA MISSION AU LESSOUTO

Études d'organisation ecclésiastique (1).

IV. — LE PASTORAT INDIGÈNE

L'établissement du pastorat indigène marque dans une mission une étape importante. S'il n'est pas précisément, comme on le dit parfois, le couronnement de l'œuvre missionnaire, il indique du moins que cette œuvre est entrée dans une nouvelle phase, qu'elle grandit, se développe, aspire à l'autonomie. Il montre que la mission se prépare à devenir Eglise.

Notre mission du Lessouto a été peut-être plus lente qu'aucune autre (la mission morave exceptée) à réaliser ce progrès. Elle a attendu cinquante-huit ans avant de consacrer son premier pasteur noir, et encore ne l'a-t-elle fait qu'après de longues hésitations. Toutes les autres missions sud-africaines nous avaient depuis longtemps précédés dans cette voie. Société de Londres, wesleyens, Ecossais, anglicans, toutes ces missions avaient consacré de nombreux indigènes avant que nous y eussions même songé. La Société de Berlin elle-même, si prudente cependant, si peu portée aux innovations, avait

(1) Voir pages 202, 233 et 288.

accordé, dès 1884, la consécration à deux chrétiens noirs du Transvaal, où cependant leur mission ne date que de 1858. Pour le pastorat indigène, comme jadis lorsqu'il s'est agi de fonder des annexes, la mission du Lessouto a été prudente entre les plus prudentes; elle n'a avancé qu'avec une lenteur qui souvent a dû paraître excessive. Elle a eu mille fois raison de ne pas se presser, mais plus raison encore de ne pas tarder davantage.

Les expériences d'autrui n'étaient pas faites cependant pour nous encourager. En plusieurs endroits le pastorat indigène avait été un vrai fiasco; presque nulle part il n'avait donné les résultats qu'on en attendait. Au Transvaal il semble avoir moins réussi que nulle part ailleurs. Il n'a fait qu'y désorganiser les Églises; la Société de Berlin, entre autres, s'y trouve à l'heure qu'il est aux prises avec une vraie révolution, et en face d'un schisme très grave, causé en bonne partie par un de ses pasteurs indigènes. De telles constatations ne pouvaient que nous rendre sceptiques, et conseillent, en tous cas, la plus extrême prudence.

Quelles ont été les causes de ces échecs ou demi-échecs? Il serait utile et intéressant de les rechercher; mais ce n'est pas ici le lieu de le faire. J'estime cependant qu'une des principales est celle-ci : on n'a pas su d'emblée quelle position spéciale il convenait de donner à ces nouveaux pasteurs. Avant de les consacrer, il aurait fallu connaître au juste ce qu'on en ferait, quels seraient leurs rapports avec leurs collègues européens. On ne l'a pas fait. Il en est résulté des tiraillements inévitables; dès le premier jour les pasteurs indigènes se sont sentis dans une position fausse. C'est ce qu'il fallait le plus éviter. Instruits par les expériences des autres, il nous a été facile de nous prémunir contre cette cause spéciale d'échec.

Trois questions se posaient avant tout pour nous : quelle position faut-il donner à nos futurs pasteurs? Quelle éducation allons-nous leur donner? Quels principes nous dirigeront dans le choix de nos élèves pasteurs? C'est la dernière ques-

tion qui nous a d'abord préoccupés; c'est elle aussi qui s'est trouvée résolue la première.

Les uns voulaient que l'on consacrât les plus fidèles et les plus sûrs de nos anciens évangélistes. « Il importe peu, disait-on, qu'ils soient ignorants, manquent de manières; la piété n'est-ce pas là le principal? Ce sont des hommes sûrs; nous les connaissons; ils ont fait leurs preuves, on peut avoir en eux une confiance parfaite. Personne n'est plus qu'eux digne de recevoir l'imposition des mains. » Si cet avis eût prévalu (comme il l'a paru un moment), nous aurions eu, il est vrai, de bons évangélistes consacrés; nous n'aurions pas eu des pasteurs indigènes dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire des collaborateurs capables de nous rendre les services que nous en attendons, de nous décharger petit à petit de la direction des Eglises.

D'autres, par contre, attachaient plus d'importance à l'éducation, à l'instruction, aux manières même. Ils pensaient que si la piété était en effet la condition indispensable, une certaine éducation de l'esprit ne l'était guère moins; que si nous voulions que nos pasteurs bassoutos fussent respectés des noirs et des blancs, il fallait que leur supériorité fût évidente, qu'aucun de leurs subordonnés ne fût tenté de les mépriser. Ils doivent, disait-on, avoir l'esprit assez large et assez cultivé pour pouvoir comprendre notre manière de voir, se l'assimiler, saisir les questions de plus haut que ne le font généralement les chrétiens. C'est ce dernier avis qui l'a emporté, mais on s'est cependant entouré dans l'application de toutes les garanties qu'offrait l'autre manière de voir.

Pour recevoir des élèves dans notre école de théologie, nous exigeons, en effet, une instruction suffisamment forte et une intelligence ouverte, un stage de quelques années fait dans l'œuvre comme évangéliste ou maître d'école. Nous connaissons ainsi le caractère de nos candidats, nous savons si nous pouvons avoir confiance en eux. C'est là, semble-t-il, une garantie suffisante de fidélité et de piété. Quant à une instruction préliminaire assez avancée, elle est indispensable

pour leur permettre de suivre le cycle d'études de l'école. L'entrée de nos trois premiers candidats (Job Motéane, C. Motébang et J. Mohapéloa) dans notre école de théologie donna une sanction pratique à ces décisions, qu'aucun de nous ne songe à regretter aujourd'hui.

La solution donnée ainsi aux deux dernières questions (choix des candidats et instruction qu'ils devaient recevoir) préjugeait au fond celle que nous devions donner à la première. Nous ne pouvions plus guère, en effet, hésiter sur la position qu'il fallait donner à nos pasteurs bassoutos.

Si nous avions eu, au lieu de vrais pasteurs, de simples évangélistes consacrés, il n'eût guère été possible de leur faire une situation autre que celle qu'ils occupaient avant leur consécration. Ils n'eussent pu se charger de plus fortes responsabilités ; la consécration n'eût pu leur donner le talent administratif qui leur fait défaut. Ils seraient restés, après comme avant, pasteurs de leurs congrégations, avec cette seule différence que, dorénavant, ils auraient eu le droit de baptiser et de donner la Sainte Cène. En fait, ces congrégations seraient, petit à petit, devenues autonomes ; leurs rapports avec le missionnaire du district d'une part, et l'autorité centrale, de l'autre, auraient été très difficiles à régler. Au bout d'un certain nombre d'années, notre mission eût été divisée en une foule de petites congrégations indépendantes les unes des autres. Ce peut être là l'idéal du congrégationalisme; dans un pays comme le Lessouto, ce ne serait que l'anarchie. Notre espoir d'organiser sur des bases solides une Eglise indigène eût été compromis.

Tandis qu'aujourd'hui, avec les éléments dont nous disposons, la place de nos pasteurs indigènes est tout indiquée. Nos districts sont trop vastes; plus l'œuvre s'y développe, plus aussi il devient difficile à un seul homme de la bien diriger. Il y a pour lui trop à faire, trop à penser, trop de responsabilités à porter. Quand il a huit, dix, douze, vingt annexes à diriger, les écoles à surveiller, les constructions à mettre en train, qu'il a, de plus, la cure d'âmes, la prédication,

sans parler des mille tracas de la vie matérielle, un missionnaire est débordé. Il ne peut tout faire. Forcément il néglige une partie de son travail; il a le sentiment constant qu'il ne fait pas ce qu'il faudrait, qu'il ne fait pas la moitié de son travail. Il a beau l'essayer, il ne parviendra pas à l'accomplir en entier. C'est ici que le pasteur indigène trouve sa place, qu'il vient comme un *deus ex machinâ* prendre sa part du fardeau, et faire au missionnaire européen une tâche plus facile.

En effet, on va lui tailler en plein district missionnaire un *sous-district* proportionné à ses forces. Si les choses vont bien, au bout de trente, quarante, cinquante ans, tous nos districts seront découpés en trois, quatre, cinq, six sous-districts, chacun ayant à sa tête un pasteur indigène. Celui-ci aura à diriger et à surveiller un nombre déterminé d'annexes avec leurs évangélistes et leurs instituteurs; mais il sera soumis lui-même à la direction du missionnaire du district. Quand le moment viendra enfin où le missionnaire européen pourra disparaître, un pasteur indigène prendra sa place, non plus comme le supérieur ou l'évêque de ses autres collègues, mais comme leur égal. Le grand district, la paroisse actuelle, aura disparu; elle sera remplacée par de plus petites paroisses, indépendantes les unes des autres, mais dépendant toutes d'un pouvoir central organisé. Ce sont là les paroisses de l'avenir. La paroisse actuelle, trop étendue pour durer toujours, leur aura fait place. Il y aurait ainsi 50 à 60 paroisses organisées dans le pays. Plus tard, si tout va bien, le même procès de décentralisation pourra continuer, et les paroisses se dédoubler encore.

Mais tout cela c'est l'avenir, un avenir éloigné, si éloigné même qu'apparemment aucun de nous ne le verra. C'est un rêve, dira-t-on. Oui, mais il est de ceux que la foi permet de faire. Ce que Dieu a accompli pour nous dans le passé nous autorise à avoir confiance en lui pour l'avenir. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aujourd'hui nous n'en sommes encore qu'au petit commencement. Notre plan vient à peine de com-

mencer à se réaliser. Un de nos pasteurs noirs, M. J. Mohapéloa, a été placé par la Conférence dans une des annexes du district de Morija, sur la Makhaleng (1). Un sous-district composé de 5 annexes lui a été confié ; il dirige et surveille l'œuvre qui s'y fait. Mais il est sous les ordres du missionnaire de Morija, il fait avec ses gens partie intégrante de la paroisse de Morija. Il y a là une demi-autonomie, qui plus tard deviendra plus réelle encore, mais ne sera complète que lorsque les missionnaires européens ne seront plus là, c'est-à-dire pas avant de très longues années.

En procédant ainsi nous n'avons pu rompre avec le développement historique de notre mission ; un rouage nouveau a été introduit dans notre œuvre, qui complète, sans la déranger, son organisation. La paroisse, telle que nous l'avons possédée jusqu'ici, existe encore ; seulement il y a un degré de plus dans la hiérarchie : le pasteur indigène. Missionnaire européen, pasteur indigène, évangéliste, chacun trouve la place qui lui convient, chacun a son rôle à jouer, sa tâche à accomplir. Les pasteurs indigènes ne prennent pas notre place, ils ne sont pas une simple doublure du missionnaire ; ils ont leur sphère d'activité bien délimitée.

Quand cette organisation, ainsi commencée, sera enfin complétée, nous pourrons songer à nous retirer, petit à petit, sans crainte d'une catastrophe. En effet, le fondement est solidement posé et les cadres seront là. L'édifice lui-même restera intact ; seule la superstructure étrangère à l'édifice lui-même, c'est-à-dire le missionnaire européen, aura disparu. C'est alors que le vrai système presbytérien aura son heure. Ce sera le couronnement, la fin de tout ce développement. Égaux entre eux, les pasteurs indigènes ne relèveront plus que de l'autorité supérieure : le Synode ; ils auront la

(1) Quoi qu'il ait pu paraître, le placement sur le Haut-Orange des deux autres pasteurs bassoutos, MM. J. Moteane et C. Motebang, rentre bien dans le même plan. Voyez ce que j'en ai dit ailleurs, numéro de janvier 1894.

même position que les pasteurs presbytériens des Eglises d'Europe. On y sera arrivé sans trop de heurts, sans rien brusquer, pour ainsi dire insensiblement et par de lentes transitions.

En commençant, avions-nous distinctement ce but devant nos yeux? Je ne le crois pas; mais aujourd'hui c'est bien de ce côté que nous regardons. L'établissement du pastorat indigène est ainsi le premier pas important fait dans la voie de l'organisation définitive de l'Eglise et de son autonomie. La caisse centrale sera un autre progrès non moins nécessaire; elle est indispensable pour l'avenir même du pastorat indigène. D'où peuvent, en effet, provenir, si ce n'est d'elle, les salaires de nos pasteurs bassoutos? La Conférence, qui s'est réservé le droit exclusif de les consacrer et de les placer, ne peut demander à la paroisse dont ils dépendent de faire leur traitement. Ils ne sont pas les ouvriers de cette dernière, ils sont ceux de l'Église dans son ensemble. C'est elle donc qui doit les entretenir. Comment le ferait-elle si la caisse centrale n'existait pas? Il faudrait s'adresser au Comité ou à l'étranger, recevoir pour le pastorat indigène des fonds du dehors. L'avenir serait compromis, le développement retardé; on serait obligé de renoncer au beau rêve que nous avons fait. Cela ne sera pas; la logique des choses veut que le premier pas soit suivi d'un second, qu'à l'établissement du pastorat indigène succède celui de la caisse centrale, qui seule peut en assurer le fonctionnement régulier.

Et maintenant il reste encore à répondre à une ou deux questions qui pourraient aisément devenir des objections. Ce plan est bien beau sur le papier, dira-t-on, mais est-il réalisable dans la pratique? Les pasteurs indigènes sont-ils assez fidèles, assez larges de vues, assez cultivés pour accomplir l'œuvre qu'on prétend leur confier? Marcheront-ils sans peine d'accord avec les missionnaires européens? Seront-ils une aide au lieu d'être une entrave? Il est malaisé de répondre en quelques mots à des questions aussi générales; notre expérience du pastorat indigène est d'ailleurs si courte que

nous ne pouvons le faire avec une pleine certitude. On peut cependant affirmer que jusqu'à présent tout a bien marché, que pour ce qui concerne les pasteurs déjà consacrés tout promet de bien marcher. En aurons-nous toujours d'aussi sûrs ? On n'ose l'affirmer. Il est possible, probable même qu'il y aura des difficultés, des frottements, des ruptures, peut-être. Je doute, cependant, qu'elles soient jamais très graves. Au fond les Bassoutos nous respectent trop pour cela et reconnaissent nos droits. Puis les pasteurs indigènes seront, par leur position même, portés à marcher d'accord avec nous; ils n'auront pas de peine à continuer à nous regarder comme leurs supérieurs hiérarchiques. Quant à leur piété, à en juger par ceux que nous connaissons, elle est du meilleur aloi; nos pasteurs bassoutos paraissent être de vrais, humbles et fidèles serviteurs de Christ. Ils ont leurs défauts, sans doute, comme chacun d'entre nous, mais ils ont au cœur le désir de servir et glorifier leur Maître. Entre eux et nous il y a estime et confiance réciproques. Tant que cet esprit durera, nous pourrons regarder sans crainte en avant.

Du reste les positions sont réglées et acceptées; raison de plus d'avoir confiance. Il est cependant un point où elles ne le sont que d'une façon provisoire et assez vaguement. Je veux parler des rapports des pasteurs indigènes avec la Conférence pour ce qui concerne la marche générale de l'œuvre. Il a bien fallu leur y donner une part; en principe c'était assez facile; dans la pratique ce l'est moins. Nous leur avons accordé d'assister à nos conférences, mais seulement à quelques séances et pour des faits spéciaux. Il y a d'ailleurs la question de langue qui complique tout et rend très difficile une collaboration plus effective.

Tant qu'ils ne sont que deux ou trois, cela va encore; quand ils seront plus nombreux, cet arrangement sera plus difficile et pourrait devenir dangereux. Il faut, en effet, éviter avec soin tout ce qui pourrait exciter du mécontentement; cette position un peu humiliante, fausse en tous cas, le ferait à la longue. Ils sont des nôtres sans l'être entièrement; ils le

sentent, nous le sentons comme eux. Il serait probablement plus dangereux encore de les laisser tout à fait de côté, et de ne leur accorder aucune part à la direction générale de l'Eglise.

Pour le moment, il est nécessaire de se contenter de demi-mesures, mais il doit être entendu que celles-ci ne sont que provisoires. La position ne se règlera et ne deviendra franche que lorsque le synode aura été rétabli et sera devenu, de fait comme de droit, l'organe central et directeur de l'Eglise. C'est encore là un autre progrès que le pastorat indigène nous oblige à réaliser dans un avenir prochain.

(*A suivre.*) ED. JACOTTET.

ZAMBÈZE

BONNES NOUVELLES DE SESHEKÉ ET DE KAZUNGULA

Nous venons de recevoir un courrier du Zambèze apportant des nouvelles de la station du Sud jusqu'au 21 mai.

M. et madame Goy, de Seshéké, ont été réjouis, le 7 mai, par l'heureuse naissance d'une petite fille, qui a reçu les noms de Lucie-Louise.

A Kazungula, tout allait bien, l'œuvre aussi bien que les ouvriers. Nos amis attendaient avec impatience des nouvelles de M. et madame Béguin, qu'ils se réjouissaient de recevoir et dont l'arrivée devait être suivie de la réunion de la Conférence.

Nous publierons ultérieurement les détails fort encourageants que nous apporte ce courrier.



L'ŒUVRE DE SESHÈKÉ

Nous avons rarement l'occasion de parler de cette station à nos amis; aussi sommes-nous heureux de pouvoir mettre

sous leurs yeux le rapport que M. Goy, qui la dirige, a adressé à ses collègues sur son activité pendant l'année 1893.

Seshéké, le 10 décembre 1893.

Chers frères et amis,

En essayant de vous rendre compte de tout ce qui s'est passé à Seshéké depuis février 1892 jusqu'à aujourd'hui, je ne trouve que peu de choses à raconter.

Pourtant c'est mon devoir de refaire la réputation de Seshéké qui, jusqu'ici, ne nous a arraché que des soupirs peu réjouissants et laissé entendre une note lamentable.

Aujourd'hui les travaux d'installation sont terminés, du moins les plus urgents, et la station offre à ses habitants un joli nid dont le confort n'est pas à dédaigner dans ce pays. Si ce n'était la question des réparations toujours à recommencer, nous pourrions dorénavant porter nos efforts vers un autre but que les travaux manuels qui nous ont tant occupés jusqu'ici.

Par une police un peu sévère, pour laquelle le chef Nguana Ngono ne me refusa point son concours, j'ai réussi dans une bonne mesure à éloigner les voleurs, les vagabonds et aussi les impertinents qui rendaient notre vie insupportable. On croirait à peine que c'est le Seshéké d'autrefois, et pourtant nous n'avons qu'à nous féliciter de nos bons rapports avec les chefs et la population en général.

Les cultes ont été mieux suivis que par le passé, la moyenne a augmenté, mais des événements malheureux, d'abord la mort de Nguana Ngono, ensuite des bruits de guerre, ont dispersé les habitants qui, aujourd'hui, six mois après ces événements, ne sont pas rentrés dans leurs foyers.

Nous avons été près de deux mois complètement seuls sur cette rive et avons passé des jours sans voir une âme; même nos ouvriers avaient pris la fuite.

Nous espérons qu'avec l'arrivée du nouveau chef tout ren-

trera dans l'ordre et que nous pourrons entretenir avec lui les mêmes bons rappports qu'avec Nguana Ngono.

L'école continue à exister et à vivre avec une quinzaine d'élèves, dont douze seulement sont réguliers parce qu'ils sont dans notre maison. Il y a parmi eux quelques bonnes têtes qui ont fait de rapides progrès.

Cette œuvre insignifiante nous prend beaucoup de temps, à ma femme comme à moi; elle me cloue sur place et restreint mon influence.

J'ai dû, à mon grand regret, négliger mes tournées d'évangélisation dans les villages des Matotélas. Les habitants des villages que vous connaissiez et qui formaient mon premier entourage ont été chercher des champs plus fertiles de l'autre côté du Loandja, de sorte que pour les visiter, je devrais avoir non quelques heures, mais des journées à ma disposition.

Je pourrai, je l'espère, m'en occuper plus sérieusement quand nous aurons reçu les secours que vous nous promettez.

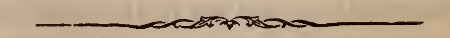
J'ai visité une fois pendant l'année tous les villages de Masubias sur les bords du fleuve jusqu'à Katongo. On me fit partout très bon accueil.

Ma jambe continue à m'imposer de sérieux ménagements qui ne sont pas en faveur de mon œuvre.

Puisse le Seigneur me rendre la libre disposition de tous mes membres et bénir nos faibles efforts! La santé de ma femme a été exceptionnellement bonne. Notre petite Flore se remet de la coqueluche qu'elle a eue très forte.

Votre tout dévoué,

A. Goy.



UNE PORTE OUVERTE A L'ÉVANGILE

Lettre de M. L. Jalla.

Une perte sensible. — Nouvelle visite au pays des Batokas. — Accueil encourageant — Détails sur la mort de Lo-Bengula. — Visite aux chutes du Zambèze.

Kazungula, 18 avril 1894.

...Nous avons eu un grand chagrin au commencement d'avril. Des Matotélas, pour quel motif, je ne sais, ont transpercé, de nuit, au kraal, à une heure d'ici, mon bon cheval, si grièvement que la précieuse bête mourait sous mes yeux le lendemain matin. Nous savons d'où viennent les malfaiteurs, mais n'avons pu les rattraper. Je mets la question entre les mains du roi, ce qui, hélas! n'aboutira pas à grand' chose et ne nous rendra pas ce cheval. Ma femme en a pleuré ; cette perte équivaut pour moi à celle d'un précieux ami et d'un aide inappréciable.

La semaine qui suivit, je me sentais comme si bras et jambes m'avaient été coupés. Que peut faire ici un missionnaire sans cheval, avec ces gens dispersés et ces distances à franchir? Comment surtout évangéliser ce Botoka où j'espérais pouvoir désormais aller beaucoup et souvent! L'épreuve est difficile à accepter et surtout à envisager pour le bien de l'œuvre, et cependant le Seigneur a un but en nous l'envoyant.

J'y ai fait une nouvelle visite, à ce Botoka, mais j'ai peur de vous lasser avec ma prose, en vous donnant, à ce sujet, des détails; j'essaie néanmoins par acquit de conscience...

Cette fois-ci, étant moins pressé qu'en septembre dernier, j'ai pu faire le tour complet du Botoka habité, afin de me rendre un compte exact de son étendue, de sa population, comme de ce qu'il y a à faire pour l'évangélisation de ce peuple.

Parti à cheval d'ici, le 6 mars au matin, avec deux ouvriers et deux garçons de l'école, nous rentrions à la maison le 15 mars au soir, après avoir parcouru de 300 à 305 kilomètres en soixante et une heures de marche, au pas de garçons peu

chargés; la moitié du temps en pays à moi inconnu encore. Nous rentrions ravis de notre tournée, ayant été partout cordialement accueillis par les gens beaucoup plus hospitaliers que nos voisins les Masubias et même les Barotsis. Je pus aussi tenir cinq cultes en différents grands villages, à des auditoires allant jusqu'à quatre-vingts et même quatre-vingt-quinze personnes qui, jamais de leur vie, n'avaient ouï l'Évangile.

Les difficultés du missionnaire sont partout à peu près les mêmes en pays païen; il a à combattre l'immoralité enracinée à tel point, que la considérer comme une faute, comme une offense à Dieu, est quelque chose d'incompréhensible pour l'indigène; il y est tellement enfoncé que, même s'il vient à comprendre l'Évangile, il faut un miracle spécial pour qu'il puisse y renoncer. L'immoralité est, je crois, et sera longtemps le principal obstacle aux conversions parmi les Zambéziens.

Puis viennent superstitions et ignorance, crainte du ridicule et crainte des chefs; mais ces obstacles sont secondaires, car avec leur bonne volonté les païens les surmonteraient si leurs mœurs étaient moins dégradées.

Au Botoka on retrouve ce même paganisme; cependant, loin des grands chefs, les gens sont moins moutons qu'ici; on en rencontre qui vous questionnent et manifestent le désir de comprendre et de s'instruire.

J'ai eu avec eux plusieurs entretiens qui m'ont donné beaucoup d'espoir pour l'avenir. Ici et à la Vallée on regarde trop aux chefs, c'est du moins le prétexte qu'invoque le grand nombre pour ne pas recevoir l'Évangile ; et les chefs, de leur côté, attendent du roi l'ordre de se convertir; mais si cet ordre venait, ils se garderaient bien de s'y conformer.

Mais je reprends mon récit.

Partis d'ici le 6 mars, à trois heures et demie du matin, nous arrivâmes, le second jour, chez Morokotoane, un des trois grands chefs du Botoka. Le pays est à peu près désert entre la résidence de ce chef et Kazungula : à peine quelques huttes; à mi-chemin, un misérable village mapanda ayant une vingtaine d'âmes en tout. Morokotoane nous fournit à souper :

maïs et lait, et promit d'assembler ses gens pour le lendemain matin. Ne tenant nullement à coucher dans une hutte indigène aux trop nombreux visiteurs nocturnes, les garçons firent promptement un abri de branchages sous lequel nous nous étendîmes bientôt après le repas et notre culte du soir; nous eûmes une bonne nuit en dépit de nuages menaçants.

Au matin, le chef arrive avec une trentaine de ses gens, la plupart étant au loin, dans les champs. Je leur parle du Dieu d'amour qu'ils ne connaissent point encore, et je fléchis avec eux les genoux pour leur enseigner à s'adresser à Lui. A sept heures et demie du matin nous les saluons et traversons une large plaine où coule le Natawi qui, en temps de pluie, est infranchissable, la plaine devenant un vaste lac. Au-delà, nous entrons dans une interminable forêt, coupée par de petits hameaux d'une demi-douzaine de huttes, entourées d'une unique et forte palissade en bois.

Les gens se cachent à notre approche, les enfants surtout, car jamais de leur vie ils n'ont vu ni blanc, ni cheval; une femme que nous surprenons dans sa cour avant qu'elle ait pu nous voir, a une frayeur terrible de notre voisinage, mais est vite rassurée et crie à une compagne que nous allons rencontrer : « N'aie pas peur de cet animal que tu vas voir, sur lequel est un homme ».

Plus loin, un grand gaillard, droit comme un piquet et n'ayant qu'un lambeau de peau autour des reins, se lève et nous met sur la vraie route, difficile à connaître entre tous les sentiers.

Les Batokas abattent, chaque année, de vastes étendues de forêts pour leurs champs; le sol est sablonneux comme l'aime la « mahuzza » ou petit blé qu'ils cultivent presque exclusivement avec les pistaches qui aiment aussi le sable. Le bon terrain ne manque pas au Botoka, le sol dur qu'exige le sorgho ou mabélé blanc; mais les Batokas, à l'inverse des Barotsis et Masubias, ne le cultivent pas. Quoique plus rémunérateur que la « mahuzza » (millet), il met beaucoup trop de temps à mûrir, disent-ils.

A onze heures nous sortons enfin des bois : le soleil est de

feu; à une heure nous arrivons chez Mokotékoa où, en l'absence du chef, ses gens nous donnent des épis de maïs. A deux heures nous atteignons enfin Masotane, tout au bord du fleuve; nous entendons depuis longtemps le bruit des chutes dont on voit la vapeur s'élever à trois milles plus bas.

Masotane est le même chef qui, il y a deux ans, étant encore *sekomboa*, serviteur du roi, avait failli étrangler mes garçons ici, pendant mon absence à Séfula.

Il a déjà eu bien des sujets de regretter sa conduite pendant ses visites à Kazungula. Aujourd'hui je lui donne une bonne occasion de faire oublier, pardonner sa conduite, et il en profite. A peine me voit-il, qu'il vient au devant de moi, me donne son siège et, pendant que nous causons, se hâte de faire nettoyer à fond, pour mon usage, une grande hutte que j'accepte avec plaisir cette fois-ci, car une pluie diluvienne ne tarde pas à tomber.

Peu après, un mouton gras m'est amené; nous avions donc l'abondance; j'ai même du lait pour boire avec mon café. La pluie continuant, je renonce à rassembler les gens dans la soirée, je la passe en compagnie du chef qui me raconte son récent voyage chez Sinamane, où il vient d'aller aux nouvelles des Matébélés. Il m'annonce la mort de Lo-Bengula, des suites d'une blessure reçue, je pense, lors de l'engagement avec l'infortuné major Wilson.

La balle s'étant logée dans le gros intestin, un médecin indigène avait vainement essayé de l'enlever. Conduit par Ndosa, un frère cadet (le même qui avait conduit l'expédition au Botoka en juillet dernier), le malheureux et sanguinaire Lo-Bengula s'était réfugié, en dernier lieu, à la montagne de Kodje, à peu de distance de la montagne de Sinamane sur la rive droite. Sa blessure s'étant aggravée, il mourut là.

Son corps, après avoir été exposé pendant quelques jours aux regards de sa petite suite, avait été déposé dans une caverne de lions, assis sur le siège royal, avec deux fusils de chaque côté. On l'avait recouvert de couvertures et de nombreux objets lui ayant appartenu; un grand monceau de ro-

chers avait ensuite été dressé sur lui, et la caverne entourée d'une forte palissade en troncs d'arbres.

Pendant qu'on la plantait, les lions étant revenus à leur gîte, deux chefs matébélés avaient été tués par eux, signe évident pour les Matébélés de la satisfaction du chef qui avait ainsi choisi lui-même ses serviteurs d'outre-tombe. Une quantité de bœufs furent ensuite égorgés en l'honneur du mort, et la viande qui ne put être mangée sur place fut abandonnée aux hyènes et aux vautours. Ainsi finit ce chef sanguinaire, l'Attila du Sud de l'Afrique.

S'apitoie qui veut sur la disparition de ce pouvoir ; nous, les premiers voisins des Matébélés, nous ne pouvons que bénir Dieu d'avoir mis un terme à leurs massacres. Les Matébélés n'étaient rien autres que des brigands de profession dont l'existence était une menace constante pour tous leurs voisins. Ils auraient eu beau jeu, en traversant le fleuve, pour fondre sur nos Barotsis...

Le 9 mars, au matin, Masotane étant occupé avec tous ses gens à des partages de brebis, j'en profitai pour me faire conduire jusqu'à la dernière chute et la contempler de la rive gauche. Nous marchâmes au pas de course pendant une heure et demie pour arriver au-delà de la chute, tout à côté de l'endroit d'où l'eau se précipite dans le gouffre. Je revoyais pour la troisième fois cette merveille dont on ne se lasserait jamais.

De la rive gauche, la vue est beaucoup plus limitée que de l'autre, mais on y est au moins à l'abri de la vapeur d'eau qui trempe constamment les visiteurs sur l'autre rive.

Quand je fus de retour au village, à onze heures, le chef assembla son monde, en grande partie des hommes ; après leur avoir annoncé la Parole de Dieu et prié avec eux, je les exhortai à réfléchir sur ce qu'ils venaient d'entendre, puis, montant à cheval et précédé de mes garçons, je me dirigeai à l'Est.

Deux heures quarante minutes de bonne marche à travers des collines rocailleuses, nous amenèrent chez Mokuni, subordonné de Masotane aujourd'hui, mais jadis puissant et redoutable chef de cette partie du Botoka.

Le village est en haut sur la colline, dominant une grande plaine en forme d'entonnoir, rappelant un peu le « Val de Ruz », à Neuchâtel.

Le chef, mort de la petite vérole, n'a pas encore de successeur désigné; en attendant, sa sœur est la Régente (Khosi ea mosali), mais elle était absente pour deux jours, et tous ses gens dispersés au loin dans leurs champs. Nous campâmes pour la nuit sous un grand arbre, au milieu d'un champ de maïs à peine moissonné.

Jusque tard dans la nuit, une douzaine de jeunes filles et un seul garçon pour diriger la danse en tapant du tambour, nous firent un concert à la mode indigène. A un moment donné, elles se mettent toutes à crier, en se frappant la bouche avec la main, en disant : « Nyambe oa inka » (nyambe passe).

Tout cela, pour saluer une étoile filante, preuve pour eux que leur dieu déménage pour la nuit et passe par leur village. C'est d'un bon augure.

Le lendemain, trois heures et demie de marche nous amenèrent, pour le repos du milieu du jour, près du village du « Petit Wankié », petit-fils de « Wankié » que le fameux Mosélékatsé avait fait écorcher vif jadis quand il dispersa les Manan-zoas de la rive droite. Celui-ci, menacé de mort par un frère de son père, a traversé, il y a cinq ans, le fleuve avec une centaine peut-être de ses parents et amis, pour s'établir sous la protection de Léwanika. Lui-même était absent, à la chasse; ses gens vinrent nous voir, mais comne ils ne parlent que le lemanzoa, sans comprendre le sekololo, la conversation ne fut pas trop animée.

Plus loin, à l'endroit où nous campâmes pour la nuit, une pluie diluvienne nous mouilla de part en part, ainsi que tous nos effets.

Au Botoka, plus un homme a de filles, plus il est riche; car la fille ne quitte jamais la maison paternelle. A son mariage, le mari s'établit près d'elle et devient l'humble serviteur de ses beaux-parents. A lui surtout le devoir de puiser l'eau, toujours fort loin des habitations, et de chercher le bois du

feu. C'est ainsi que les hameaux émaillés au Botoka se forment et se reforment sans cesse.

De là, le lendemain, après avoir traversé douze petits torrents alternant avec douze collines rocailleuses, nous arrivâmes, dans l'après-midi, au village de Katapasi, point extrême du Botoka habité. De là, en un jour et demi de marche, on arrive au Nguézi, frontière du Botoka et du Botomoé.

Le chef, là aussi, venait de mourir de la petite vérole qui ravageait encore les environs, défigurant beaucoup de ceux qu'elle n'emportait pas.

J'eus là aussi un bon auditoire le lendemain matin. Jamais homme blanc n'avait encore passé par là, et ma présence excitait la curiosité de chacun.

Le Dr Holub avait suivi une route tout au nord ; plusieurs, au Botoka, se souviennent très bien de lui et de tous ses malheurs.

Le lendemain, en quatre heures et demie de bonne marche, après avoir suivi le même chemin que les Matébélés, en juillet dernier, et traversé des villages dévastés par eux, nous arrivions chez Siakasippa que j'avais vu en septembre et que vous connaissez déjà. Il me reçut avec une grande cordialité, me comblant d'attentions, sans oublier le mouton gras. J'annonçai là deux fois l'Evangile à plus de quatre-vingts personnes, au milieu d'un grand recueillement, soir et matin. J'y revis encore plusieurs réchappés du massacre et dont les plaies, d'il y a huit mois, n'étaient pas encore fermées, et appris plus d'un détail nouveau et navrant.

Trois jours après, le 15 au soir, j'étais de retour, heureux de mon voyage et plus heureux encore de revoir mes bien-aimés que Dieu avait gardés de tout mal.

Depuis mon retour, Paulus, lui aussi, a été passer dix jours au Botoka, tenant plusieurs cultes sans aller aussi loin que moi.

Quel beau champ à ensemencer, vierge encore de tout contact avec la civilisation, loin de l'esprit moutonnier des Barotsis ! Mais les distances sont un grand obstacle à de fréquentes tournées, et notre cheval qui n'est plus là ! L. Jalla.



TAÏTI

AUX ILES AUSTRALES (1)

Récit de M. Ahnne.

Placé sous le protectorat français depuis plusieurs années, Rurutu est gouverné par un jeune roi de treize ans, qui jouit encore d'une certaine autorité. Il a même une liste civile : au jour de l'an, chacun de ses sujets vient solennellement lui apporter, les hommes 1 piastre 1/2 (7 fr. 50), les femmes une demi piastre (2 fr. 50).

Cela ne fait pas une bien grosse somme, l'île comptant à peine un millier d'habitants, mais, comme nous avons pu nous en apercevoir, le jeune souverain n'a pas grands frais de représentation.

Le lendemain de notre arrivée, le roi, qui avait fort gracieusement mis à notre disposition les meilleures chambres de sa maison, nous invite à un dîner de cérémonie.

Assez fier de cet honneur, et encore tout imbu des idées respectueuses que, dans notre France républicaine, nous professons tous à l'égard des têtes couronnées, je me rends à la résidence royale. Le roi, M. Vernier, les deux pasteurs indigènes et moi sommes les seuls convives ; les chefs restent accroupis à la porte. Mon respect diminue un peu à la vue d'un bon gros garçon, pieds-nus, qui semble fort ennuyé de s'asseoir sur une chaise et de manger dans une assiette ; ma vénération tombe tout à fait lorsque le jeune souverain prend une volaille en sauce et, du plus grand air, la mange avec ses doigts, puis, sans plus s'inquiéter de nous, se couche sous la table où il ne tarde pas à s'endormir, tandis que nous terminons tranquillement un excellent repas.

---

(1) Le récit qu'on va lire fait partie de la relation du voyage de M. Ahnne, que nous avons publié l'an dernier; voir *Journal des Missions*, année 1893, pages 357, 401, 445. Une portion de ce récit a été mise en réserve par inadvertance.

Le jeune Epatiana, Vespasien en français, a cependant une physionomie ouverte et intelligente, mais il croît, au hasard, comme une plante sauvage, allant peu ou point à l'école et passant tout son temps à jouer sur la plage avec ses petits sujets.

Je lui propose de nous accompagner à Taïti pour y apprendre le français, et il semble ravi de cette perspective. M. Vernier parle de notre projet aux principaux chefs qui l'approuvent pleinement. La chose semblait donc décidée, lorsque, la veille de notre départ, on nous annonce que le peuple ne peut vivre sans roi et refuse de laisser partir Vespasien. Nous avons beau montrer, une fois encore, tous les désavantages qu'il y a à laisser grandir dans l'ignorance la plus complète un jeune garçon qui tiendra un jour entre ses mains les destinées de son pays, impossible de décider ces braves gens à se séparer de leur roi. Ils nous proposent d'emmener son frère en nous faisant espérer que la chose s'arrangera peut-être plus tard, et le pauvre Epatiana nous regarde partir d'un air tout triste.

Nous consacrons deux après-midi à visiter les écoles de Moérai et d'Auti, où nous trouvons une centaine d'élèves, fort intelligents pour la plupart. Le niveau des études n'est pas très élevé : quelques enfants connaissent trois opérations, les plus avancés savent lire dans la Bible taïtienne, le seul livre qu'ils possèdent; tous écrivent assez joliment. Mais quelle vivacité! quelle attention! Comme ils sont faciles à intéresser, ces petits garçons, et surtout ces petites filles, qui n'ont jamais quitté leur île et pour qui la France est un pays merveilleux!

Le mercredi, nous partons pour Avéra, village situé de l'autre côté de l'île, et où nous restons jusqu'à notre départ, car c'est là que se trouve le nouveau temple.

Rurutu possède une race de petits chevaux renommés pour leur vitesse et la sûreté de leur pied; chargés des plus lourds fardeaux, ils courent sur les récifs de corail, passent dans la mer et traversent la montagne par des sentiers qui sont de

véritables échelles. Du reste, chacun ici monte à cheval, les femmes et les enfants aussi bien que les hommes.

Nous faisons donc comme tout le monde, mais, pour moi, je ne pars pas sans une certaine appréhension. En effet, tous les villages sont complètement entourés de barrières pour les isoler des porcs qui errent dans la brousse ; on a jugé superflu d'y pratiquer des portes, et chaque fois que l'on veut entrer ou sortir, il faut sauter une barrière de 1 mètre de hauteur. Mais tout se passe pour le mieux ; je laisse aller mon cheval et suis aussi étonné que charmé d'arriver de l'autre côté en même temps que lui.

Du haut de la montagne, nous apercevons bientôt Avéra, dont les petites huttes se cachent sous les cocotiers au fond d'une baie entourée de falaises élevées; au milieu du village, tout blanc sous son toit de zinc, s'élève le nouveau temple, l'orgueil des habitants qui y ont travaillé plusieurs années, et ont fait pour le construire de grands sacrifices.

Comme partout, on nous fait ici le meilleur accueil; de tous côtés, du fond des plantations de bananiers ou des champs de taro, des cabanes enfouies sous la verdure, hommes et femmes accourent sur notre passage : *Ia ora na, Verenier ora nà.* Et ce sont des poignées de main et des sourires à n'en plus finir; une troupe de bambins nous accompagne en gambadant, et nous sommes tout émus d'une réception si chaleureuse.

Pour les indigènes, il n'est pas de fêtes sans d'immenses festins qui nécessitent des préparatifs de plusieurs semaines ; aussi tout le village bourdonne-t-il comme une ruche d'abeilles. Partout on a élevé des huttes de feuillage sous lesquelles hommes et femmes travaillent toute la nuit et une partie du jour. C'est qu'il s'agit pour le village de recevoir dignement les habitants de l'île entière, de les nourrir pendant trois jours; il n'est pas si petit bambin qui ne soit repu, si misérable vieillard qui ne s'en aille chargé de provisions.

(*A suivre.*)



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA DERNIÈRE MÉDITATION DU DOCTEUR WANGEMANN. — LES BERLINOIS CHEZ LES BA-NYAÏ. — POINTS SALUBRES DANS L'AFRIQUE TROPICALE. — LA MISSION CHRÉTIENNE AU NORD DU LAC NYASSA. — UN BATEAU ANTI-ESCLAVAGISTE. — DES INDOUS EN AFRIQUE. — MORTS NOMBREUSES DANS L'AFRIQUE ORIENTALE. — CHARLES-A. SMYTHIES.

« Notre siècle est le siècle des missions, et l'intérêt pour les « missions chrétiennes va grandissant ». Que de fois ces pensées ont été énoncées depuis une vingtaine d'années ! Il n'en demeure pas moins que ceux qui prient pour nos missions sont un « petit « troupeau », ou plutôt, c'est le petit troupeau auquel le Seigneur a promis le royaume. O Seigneur Jésus, fais que nous soyons de ce petit troupeau !

« Se sentant faibles et peu nombreux, ceux qui font avancer la mission éprouvent le besoin d'entendre et de se répéter ces paroles si douces du Seigneur : « Ne crains pas ! » Et quand ils voient aujourd'hui grandir soudain le nombre de ceux qui parlent de missions dans les pays d'outre-mer, ils tremblent encore, car parmi ces auxiliaires récents tous n'ont pas un intérêt vivant pour la gloire du Crucifié ; beaucoup se laissent guider par des considérations extérieures, politiques, sociales, scientifiques, nationales, en un mot, par des sentiments étrangers au royaume de Dieu.

« Enfin, lorsqu'on regarde sobrement en face les résultats obtenus après un siècle de missions, il faut rendre grâces, sans doute, mais combien il reste à faire ! Comment donc ne pas trembler ? C'est pourquoi Jésus nous dit : « Ne crains pas, petit troupeau, car il plaît au Père de vous donner le royaume. »

Voilà un sommaire, librement adapté, de la dernière médita-

tion publiée en tête de son journal (1), par le directeur de la Société des missions de Berlin, M. Th. Wangemann. On peut deviner ce qu'était l'homme. Il est « entré dans la joie de son Maître », le 18 juin dernier (2). Pendant près de vingt-neuf ans, il a tenu d'une main ferme le gouvernail de sa Société. L'enthousiaste Wallmann avait tiré, en 1857, la mission de Berlin d'un marasme où elle menaçait de dépérir. Wangemann sut maintenir les positions acquises et étendre à la fois la connaissance et l'amour des missions en Prusse et l'œuvre de conquête dans l'Afrique centrale, en Chine depuis 1882, et sur les rives du lac Nyassa en 1891. Deux fois, de 1866 à 1867, et de 1884 à 1885, il a visité en détail les diverses stations berlinoises en Cafrerie, à Natal, dans l'État libre d'Orange et au Transvaal. Presque tous les soixante-quatre missionnaires de Berlin actuellement à l'œuvre ont été formés et envoyés sous la direction de M. Wangemann. Son autorité pesait parfois un peu lourdement sur les ouvriers et sur l'œuvre ; mais son expérience était grande et faisait accepter ses ordres. Les désillusions et les déboires n'ont pas été épargnés à cet infatigable travailleur. Il a vu l'un de ses gendres créer un schisme ecclésiastique dans la mission du bo-Pédi, au Transvaal; il a dû suivre ensuite l'enthousiasme colonial des jeunes qui ont réussi à fonder la mission berlinoise au nord du lac Nyassa ; il était lui partisan de la mission « de l'ancien cours », comme on dit à Berlin, vieux jeu, comme on dirait chez nous, celle qui se laisse guider par le développement naturel d'une œuvre une fois entreprise et bénie, et qui vise surtout à la conversion des cœurs et à la formation de fortes communautés. A cet

(1) *Berliner Missions Berichte,* 1894, pp. 169-172.

(2) Né le 27 mars 1818, à Wilsnack (Brandebourg), il fut reçu docteur en philosophie à Halle, en 1843, fut pasteur à Wollin, puis directeur de l'École normale de Cammin (Poméranie) ; en 1865, il accepta la direction de la Société des missions de Berlin, sur laquelle voyez le *Journal des Missions,* 1891, page 107 et suivantes. Il a publié, entre autres, *Ein Reisejahr in Sudafrika,* Berlin, 1868 ; *Geschichte der Berliner Missions-Gesellschaft u. ihrer Arbeiten in Sudafrika*, Berlin, 1872 à 1877, 4 vol.; *Sudafrika u. seine Bewohner*, Berlin, 1881. Le sujet traité disparaît généralement sous une masse de détails où s'égare l'attention.

égard, il eut la joie de voir adopter définitivement, en mai dernier, la mission chez les ba-Nyaï au pays des ma-Chona, dont il plaidait chaudement la cause, d'accord avec les missionnaires du Transvaal; aussi bien elle est comme une continuation de cette dernière œuvre.

Quelques lecteurs se rappellent peut-être (1) que l'un des deux premiers missionnaires berlinois établis chez les ba-Nyaï a succombé à la fièvre moins de quatre mois après son arrivée au poste. Le survivant, M. J. Wedepohl, a reçu depuis du renfort, aux premiers jours de septembre 1893, en la personne de M. J. Neitz (2); et trois semaines avant sa mort, M. Wangemann put encore consacrer deux jeunes missionnaires destinés au pays des ba-Nyaï et partis en mai dernier (3). Il avait choisi pour texte de son allocution la parole profonde et significative, surtout quand il s'agit d'une mission faite en un pays que la fièvre infeste : « Celui qui veut conserver sa vie la perdra, mais celui qui la perd à cause de moi la conservera. »

En effet, la mission du pays des ba-Nyaï, quoique plus proche du Limpopo que du Zambèze, appartient déjà à l'Afrique intertropicale. Que de victimes sont déjà tombées pour conquérir à Christ cette immense région qui s'étend à plus de deux mille kilomètres au nord et au sud de l'équateur! Pourtant il y a là des pays à peu près indemnes ; ce sont les contrées montagneuses, où les effets de l'altitude corrigent l'influence débilitante de la chaleur constante et où ni eaux dormantes, ni inondations périodiques ne saturent l'air de miasmes délétères. L'œuvre apostolique entreprise par la mission de Berlin dans la région des grands lacs africains paraît être dans un de ces endroits salubres. Les origines en ont été notées ici (4), il y a deux

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1893, pp. 223 et suiv. et comp. l'année 1889, pp. 471-474.
(2) *Berliner Missions-Berichte*, 1894, pp. 43 et 202.
(3) *Berliner Missions-Berichte*, 1894, p. 281.
(4) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 150 et 1892, p. 183.

ans. Les pionniers de cette mission, au nombre de huit, outre deux naturels sudafricains, sont arrivés au commencement d'octobre 1891, dans le pays des oua-Kondé. Ils ont suivi la voie du Zambèze, du Chiré et du lac Nyassa, mettant trois mois, presque sans fatigue, pour aller de Natal au centre de l'Afrique orientale. La première station fut bâtie sur les rives de la Loufira ou Roufirio, comme les missionnaires écrivent maintenant; elle reçut le nom de Wangemannshœh. Dès le milieu de l'année suivante, un second poste fut créé sous le nom de Manow, sur le flanc occidental du mont Kédjo; c'est le point le plus septentrional occupé par les Berlinois. Une troisième station fut installée, en juin 1893, là où la Roufirio quitte la montagne (1). Peu après, trois nouveaux missionnaires arrivèrent; ils purent aussitôt mettre la main à la construction de la quatrième station, placée sur les bords du Nyassa, au milieu des pêcheurs du lac, non loin du poste officiel créé sous le nom de Langenburg par le major de Wissmann. Malencontreusement celui-ci avait eu besoin d'un port; il s'était chargé de transporter, aux frais du Comité antiesclavagiste, un vapeur au lac Victoria Nyanza; il fut obligé d'y renoncer dès le début; il pensa alors faire flotter son bateau sur le Tanganyika et dut finalement se contenter de le laisser sur le Nyassa, où il est superflu; car les Écossais et les Anglais y entretiennent déjà trois vapeurs. Les missionnaires de Berlin vont également recevoir un canot en tôle d'acier, gréé en cotre, mais portant, en outre, une petite machine à vapeur (2); on lui a donné le nom de *Paulus*.

Voilà une mission résolument entreprise et vigoureusement menée. Cela peut servir de modèle à d'autres sociétés qui, faisant plus qu'elles ne peuvent, se condamnent à des élans stériles. Commencée il y a trois ans, la mission chez les oua-Kondé

(1) *Berliner Missions-Berichte*, 1894, p. 207.

(2) Il mesure 12 mètres d'étrave en étambot; la charge des marchandises peut être de 70 quintaux; il y a, de plus, une cabine pour deux voyageurs; la machine est de 6 1/2 chevaux (*Berliner Missions-Berichte*, 1894, p. 208).

compte quatre stations construites avec soin, un canot à vapeur, trois missionnaires consacrés, cinq missionnaires non consacrés et trois ouvriers colons.

Les frères moraves, partis peu de mois avant les Berlinois, s'étaient fixés à une petite journée de marche au nord-ouest de l'emplacement choisi par M. Merensky pour la station de Wangemannshœh. Ils sont cinq : l'un d'entre eux vient de chercher à Blantyre sa fiancée, mademoiselle L. Kunick, et de la conduire à Roungwé, la station morave, après un voyage de noces des plus aventureux (1).

Les lettres de l'un de ces frères moraves, M. Richard, sont extrêmement intéressantes. Il décrit d'une plume pittoresque les indigènes au milieu desquels il vit. Les cases servent, paraît-il, d'habitation simultanée aux hommes et aux animaux domestiques. Le fonds de l'alimentation est fourni par les bananiers. De Dieu, ces indigènes disent : *Ndisi tuménié?* « Cela, qu'en peut-on savoir? » Par contre, la crainte de la sorcellerie pèse sur toute leur vie et l'obscurcit. Ils ont, d'ailleurs, bonne opinion d'eux-mêmes, ce qui est le propre de la plupart des humains : « Nous sommes très bons, disent-ils; ce n'est pas nous qui avons tué Jésus; les gens qui ont fait cela ont dû être fort méchants. Nous ne nous battons que contre ceux qui nous font du mal (2). » Pourtant il semble aux missionnaires qu'il y a chez l'un ou l'autre de ces naturels comme un premier éveil du sentiment du péché, et, dès lors, quelque réceptivité pour l'attrait que Jésus exerce sur toute âme d'homme (3).

En attendant, un des lieutenants du major de Wissmann, le baron A. d'Eltz, aujourd'hui administrateur colonial du district de Roumbira, guerroyait contre les marchands d'esclaves. En novembre dernier, il surprit une caravane de deux cent onze es-

(1) *Missions-Blatt der Bruedergemeinde*, 1894, pp. 109 et suiv. et 148 et suivantes.

(2) *Missions-Blatt der Bruedergemeinde*, 1894, pp. 23 et 59.

(3) *Missions-Blatt der Bruedergemeinde*, 1894, p. 151.

claves. Il trouva de l'emploi pour les hommes; mais il demanda aux missionnaires de Wangemannshœh de recevoir, avec les moraves, cent huit femmes et enfants. Ces malheureux appartenaient à onze tribus différentes. On les divisa en trois lots, deux pour les Berlinois, un pour les moraves (1). C'est un surcroît de travail, de soucis et de responsabilité pour tous les missionnaires; mais, comme Paul l'écrivait aux Thessaloniciens à propos des persécutions : « Nous sommes faits pour cela » ainsi les missionnaires peuvent se dire et se disent : « Peines et déboires, sans doute; nous sommes faits pour cela; pourvu que nous nous dévouions au service des noirs. »

Vers la frontière nord-ouest du domaine allemand, au Kilima-Ndjaro, où la mission luthérienne de Leipzig a succédé aux anglicans (2), le climat semble également être clément. Les missionnaires ont dû attendre la fin des hostilités contre Méli ; au commencement d'octobre 1893, ils ont enfin occupé Kwarango, sur les pentes sud-occidentales de l'énorme massif montagneux, toujours couronné de neige, à trois degrés de l'équateur. Le chef de cette mission, composée de quatre missionnaires, est M. T. Paesler, avant cela, et depuis 1875, missionnaire chez les Tamils, en Inde. En mai dernier, douze chrétiens tamils, hommes et femmes, ont quitté Madras, pour aller, par Bombay et Mombaz, s'établir à la station de Kwarango et servir la mission comme ouvriers maçons et charpentiers (3). Ainsi l'Inde, évangélisée depuis bientôt deux siècles, seconde l'Europe et l'aide à porter la lumière dans l'obscurité africaine.

---

(1) Il est intéressant de noter, en passant, les instructions fort sensées que la vieille expérience des moraves dicte aux missionnaires au sujet de l'esclavage : « Comme missionnaires, nos frères n'ont aucun mandat pour luttter par la force contre l'esclavage; leur tâche sur ce point est uniquement de rendre témoignage contre ce trafic qui ruine l'Afrique; ils le feront par les rapports personnels, par leur seule présence, par toute leur vie et avec la puissance de la Parole de Dieu » (*Missions-Blatt der Bruedergemeine*, 1894, p. 112).

(2) Voir le *Journal des Missions*, 1893, pp. 102 et suivantes.

(3) *Evang.-lutherisches Missionsblatt*, 1894, pp. 212 et suiv.

Ces petits districts salubres sont l'exception dans l'Afrique orientale. En faisant une courte revue des missions chrétiennes établies sur la côte de Zanguebar, on rencontre presque partout des vides causés par la fièvre. La mission de Leipzig (1) a perdu à Ikoutha le missionnaire J. Will; il était parti en 1892, une fièvre bilieuse l'a emporté le 24 juin 1893. Un autre missionnaire a dû revenir en Europe, invalide et apparemment incurable. La mission évangélique de l'Est africain allemand (2), dont l'activité s'est trop longtemps laissée absorber par un hôpital à Zanzibar, occupe maintenant cinq stations : Dâr-es-Salâm, depuis 1890, au sud de Bagamoyo; Kisséraoué, depuis 1893, à quelque trente kilomètres dans l'intérieur; puis, en face de l'île Pemba, la station de Tanga, depuis 1890, et à une cinquantaine de kilomètres vers l'intérieur, Hohenfriedeberg ou Kissoungou, depuis 1891; enfin Béthel ou Mtaï, établi en février 1893. Le 11 janvier dernier, un des huit missionnaires de cette société, W. Gœttmann, a succombé à la fièvre à Dâr-es-Salâm, où on l'avait transporté de Kisséraoué (3).

La mission réformée allemande de Neukirchen persévère à labourer le dur sol de Lamou et de Ngao, dans l'ancien sultanat de Vitou. Après huit ans de labeur, les huit premiers oua-Pokomo ont été baptisés à Ngao, le 1er mars dernier (4) : ce sont de jeunes hommes de dix-huit à trente ans; ils ont dû briser tous les liens sociaux pour se faire recevoir dans la communion de l'Église du Christ; mais il paraît que cela a fait une profonde impression dans tout le pays. Le missionnaire W. Wurtz, qui avait préparé ces candidats au baptême, a dû quitter l'Afrique

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1893, p. 104 et comp. *Evang.-lutherisches Missionsblatt*, 1894, p. 212.

(2) Plus connue sous le nom de Berlin III; voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 107.

(3) *Nachrichten aus der ostafrikanischen Mission*, 1894, pp. 17, 34 et 72. Il reste dans les cinq stations mentionnées ci-dessus 7 missionnaires, dont 3 mariés, 7 « diacres » ou aides-missionnaires, et 4 diaconesses employées à l'hôpital de Dâr-es-Salâm, où 180 malades ont séjourné en 1893. On compte 25 naturels baptisés, dont 21 communiants.

(4) *Der Missions-und Heidenbote*, 1894, *Beiblatt*, p. 25.

peu après, gravement malade d'une fièvre hématurique; il est mort à Marseille, le 9 mai dernier. Il avait publié une esquisse grammaticale très estimée du ki-pokomo, une traduction de l'Évangile de Marc en cette même langue, et il possédait, outre cela, admirablement le souahéli. La veille de sa mort il souffrait horriblement et suppliait Dieu de le délivrer. Le lendemain, quand on vit la fin imminente, on lui dit de mettre avec confiance sa main dans celle de Jésus, percée, mais fidèle et tenant ferme : « Oui, elle tient ferme », dit-il, et traversa ainsi la sombre vallée.

La mission qui a été la première à l'œuvre en face de Zanzibar, puisqu'elle y est depuis 1844, celle de la Société anglicane, n'a fait qu'une perte, « mais irréparable (comme toute mort d'homme), ajoute l'évêque Tucker (1); car la sainteté de madame D. Hooper et sa consécration entière à Dieu laissaient un souvenir ineffaçable à tous ceux qui approchaient cette servante dévouée; même les moins réceptifs étaient attirés par sa douceur, son amour et le charme de sa piété. »

Enfin, pour terminer cette revue des forces chrétiennes de la côte de Zanguebar, il faudrait mentionner les méthodistes libres à Ribé et à Golbanti; mais il vaut mieux s'arrêter à l'œuvre entreprise par la mission dite des Universités. La tendance de cette mission est très ritualiste; les allures sont presque monastiques; mais on a là des vues bien justes sur certains points. Un synode convoqué à Zanzibar et présidé par l'évêque Smythies, en juillet 1893, a pris, par exemple, la décision suivante : « Il est extrêmement désirable que l'on fasse comprendre aux Africains qu'ils doivent à leurs compatriotes qui les enseignent et leur accordent les soins du ministère spirituel, tout ce qui

(1) *Proceedings of the Church Missionary Society*, Londres, 1894, p. 36. La mission anglicane emploie actuellement 10 missionnaires sur la côte de Zanguebar, dont 2 Européens non consacrés et 2 indigènes consacrés; il y a, de plus, 14 dames, sans compter les femmes des missionnaires mariés. Le nombre des chrétiens se monte à 2,528, dont 432 communiants.

est nécessaire à la vie matérielle; d'autre part, il est de notre devoir, en élevant au ministère des Africains, de décourager énergiquement leur tendance à vivre à l'européenne, vu qu'il est impossible à leurs ouailles africaines de leur fournir les moyens de mener une vie aussi coûteuse » (1). C'est en lettres d'or qu'il faudrait faire imprimer cette décision; elle vaut maint canon des anciens conciles, et il faudrait en envoyer communication à tous les missionnaires. Aussi bien, cette règle, si évidente et si méconnue, procède du principe capital en mission et ailleurs, que les formes de la civilisation sont indifférentes à l'esprit du christianisme; et combien peu sont ceux qui se doutent de l'existence d'un pareil principe et de la vérité de ce principe! minime aussi est le nombre de ceux qui prévoient les difficultés et les complications futures que l'on crée et qui paralyseront la vie des Églises indigènes, quand on taille les pasteurs indigènes sur le patron des clergés européens. Ce n'est pas l'habit qui fait le moine ou le pasteur, ni même la somme de connaissances théologiques acquises, si utiles qu'elles soient; c'est l'énergie spirituelle et la consécration personnelle à Dieu, puis le mandat de l'Église, qui seuls font les ministres de Jésus-Christ.

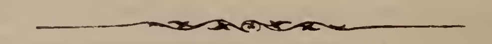
Quatre des cinquante et quelques ouvriers que la mission des Universités emploie sur la côte de Zanguebar sont morts pendant le dernier exercice (2); de plus, le 7 mai dernier, l'évêque

(1) *Report of the Universities' Mission to Central Africa*, Londres, 1894, p. 19. Une autre décision de ce même synode montre que ces universitaires sont plus larges que leurs amis de la Société (ritualiste) pour la propagation de l'Évangile : « Toute traduction ou livre publié par la Mission des Universités en une langue africaine, affirmera sans doute notre façon de comprendre le christianisme; mais on évitera d'énoncer tout ce qui pourrait blesser les chrétiens qui acceptent la foi exprimée par le symbole des Apôtres, le symbole de Nicée et celui d'Athanase. »

(2) Il y a dans 4 stations centrales, avec plusieurs annexes, 9 prêtres, dont un indigène, 5 diacres dont deux indigènes, outre 17 frères lais, 3 sœurs et un assez grand nombre de dames auxiliaires. Le total des chrétiens est de 1,233 dont 791 communiants (*Report of the Univers. Mission*, 1894, pp. 4 et 39).

de Zanzibar, Charles-A. Smythies, a succombé à la fièvre, à bord du vapeur des Messageries maritimes le *Pei-Ho,* entre Zanzibar et Aden (1). Son épiscopat fut marqué par un zèle aspostolique dont l'ardeur, la prudence et la persévérance ne se sont jamais démenties (2). Grâce à ses efforts, son diocèse fut divisé il y a deux ans; il conserva Zanzibar et la côte; la contrée du Nyassa et du Rovouma fut confiée à l'évêque W.-B. Hornby. Dans son journal de voyage, l'évêque Hannington dit quelque part : « Smythies a des allures autres que les miennes; mais quel cœur, quelle vie consacrée à Dieu ! »

F. H. K.



DERNIÈRE HEURE

Mort de madame Henry Dyke.

Une lettre de M. H. Dieterlen nous apprend, au moment où nous mettons sous presse, la mort de madame Henry Dyke, le 2 août, à la suite d'un accouchement.

---

(1) Il est né le 6 août 1844, a fait ses études à Trinity College (Cambridge) et est entré dans les ordres anglicans en 1869; en 1883, il quitta l'église de Roath (Cardiff), où son activité l'avait fait remarquer, pour accepter le lourd héritage laissé par l'évêque Steere, mort en 1882.

(2) *Central Africa.* 1894, p. 98.



Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18797.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A L'ŒUVRE !

Le 24 septembre 1894.

Nous voici au seuil de ce mois d'octobre qui ramène, avec la rentrée des classes, le retour à la vie habituelle avec ses efforts et ses luttes.

Pour nous aussi, le moment est venu de nous remettre au travail, après les quelques semaines de repos, ou tout au moins d'activité ralentie que l'époque des vacances amène forcément.

Cette reprise du labeur accoutumé, — un simple coup d'œil sur les pages qui suivent le montrera, — se fait cette année dans des conditions exceptionnellement sérieuses.

La mort, à intervalles rapprochés, de quatre de nos ouvriers : Ad. Mabille, Charles Bonzon, mademoiselle Abry, madame Dyke, sans parler de la perte que notre cause vient de faire en M. Daniel Ollier, voilà de quoi nous rappeler que le temps est court, que notre œuvre est une œuvre sérieuse, et que nous ne pouvons la servir utilement que par une consécration sans réserve de nous-mêmes et de notre vie à Dieu.

Cette grande leçon qui sort de nos deuils, la situation ac-

tuelle de notre œuvre nous la rappelle aussi à sa manière.

Notre Société, — est-il besoin de le redire? — traverse un moment exceptionnel de son histoire. Il s'agit de savoir si elle sera à la hauteur de sa tâche; s'il se trouvera parmi nous assez de foi, de zèle, d'esprit de sacrifice pour accomplir dans leur intégrité les devoirs qui nous sont imposés.

Grâce à Dieu, les mois qui se sont écoulés depuis notre assemblée annuelle n'ont pas été perdus. Un grand effort a été fait pour éteindre notre déficit. Et dans nos diverses régions, nos amis ont étudié les moyens de créer à notre œuvre des ressources nouvelles, en la faisant connaître et en lui gagnant de nouvelles sympathies.

Cette double campagne, il faut la reprendre et la mener à bonne fin.

Il faut que les amis et les Églises qui n'ont pas pris part encore à la souscription pour le déficit se hâtent de s'y associer. Grâce à Dieu, le résultat obtenu est encourageant (1). Mais nous ne sommes pas encore au but; il s'en faut. Nous demandons à tous ceux qui le peuvent, comités auxiliaires, pasteurs, amis isolés, de faire un effort spécial *pour que le déficit soit couvert en octobre.* Nous n'aurons pas de trop du reste de l'exercice pour l'autre campagne entreprise, celle qui a pour but d'augmenter les *ressources régulières* de notre Société.

On sait que, pour obtenir ce résultat, nous avons cherché, par divers moyens, correspondance avec les pasteurs, diffusion de circulaires et de brochures, à gagner à notre cause des adhérents nouveaux.

Cet effort, nous sommes résolus à le continuer, et nous comptons sur nos amis pour nous y aider. Mais — et c'est par cette

(1) Il nous est impossible de dire ici tous les efforts individuels et collectifs qui ont été faits pour l'extinction de notre déficit. Mentionnons cependant, avec reconnaissance, la souscription ouverte dans les colonnes du *Huguenot* des Cévennes, et qui, dès le premier jour, a obtenu un beau chiffre.

réflexion que nous terminons — tout en faisant appel aux sympathies du dehors, c'est avant tout à nous-mêmes, à nous, pasteurs et laïques, amis déclarés des missions, — à nous, collecteurs et collectrices du sou ou du franc missionnaires, — à nous, souscripteurs, pauvres ou riches, — à nous, croyants, rachetés de Christ et consacrés à son service, c'est à nous qu'il appartient de faire faire à nos chères missions le pas en avant que les circonstances réclament.

Par plus de conscience, de fidélité et d'ordre dans l'emploi des moyens d'action dont nous disposons; par une lecture plus assidue de nos journaux, par plus de zèle, par plus de foi, et surtout par plus de prières, nous pouvons, nous devons constituer à la Société des missions un plus puissant *moteur* spirituel et moral; les ressources matérielles suivront, n'en doutons pas.

En avant donc, avec courage, en regardant à Jésus, et en nous souvenant que ce que le Maître nous demande *ce n'est pas le résultat*, *mais l'effort !*

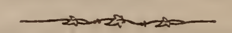
LE PASTEUR DANIEL OLLIER

Après la famille qui le pleure, après l'église dont il a été le pasteur, nul ne sentira plus vivement que la Société des missions la perte que fait le protestantisme en M. Daniel Ollier.

Ami personnel du regretté M. Jousse, M. Ollier père avait hésité entre la carrière du missionnaire et le pastorat. Son fils, qu'un crime affreux vient de ravir aux siens, avait hérité de lui l'amour des missions. Il avait voué à cette œuvre un intérêt aussi actif que fervent. Non content de la faire connaître et aimer par ses prédications et ses conférences, qu'il excellait à illustrer au moyens de projections lumineuses, il était secrétaire du Comité auxiliaire du Nord, et s'efforçait, à ce titre, de populariser notre cause par des fêtes

de missions bien organisées. L'hiver dernier, deux de ces fêtes attiraient sucessivement dans le Nord le directeur de la Maison des missions et M. Jaques, ancien missionnaire. N'oublions pas l'active correspondance qu'entretenait M. Daniel Ollier avec notre Comité, et les encouragements que nous en retirions. Il était véritablement l'âme de l'activité des Églises du Nord en faveur de notre œuvre. Sa mort nous appauvrit, et nous nous demandons qui le remplacera.

Dieu veuille y pourvoir et accorder à la famille de notre frère, si douloureusement éprouvée, les consolations dont elle a besoin.



UNE FÊTE DE MISSIONS A MARENNES

Les fêtes de missions ne sont plus une rareté dans nos Églises, et chaque année voit en accroître le nombre. L'espace nous manque pour rendre compte de toutes, et le temps dont nous disposons ne nous a pas permis jusqu'à ce jour d'en publier un relevé exact. A défaut de cette *Chronique des Églises*, qui devra, tôt ou tard, trouver sa place dans nos colonnes, voici le compte rendu d'une fête tenue à Marennes, avec le concours de M. Lengereau :

Marennes (Ch.-Inf.), le 8 septembre 1894.

Monsieur et honoré frère,

Je crois devoir vous donner quelques détails sur la fête missionnaire qui a été célébrée dans notre église, le 15 août dernier. Je m'étais assuré le concours de notre frère, M. Lengereau ; plusieurs pasteurs (dix en tout) étaient venus des environs, quelques-uns d'assez loin.

Nous avons eu le matin une réunion spéciale pour les enfants et la jeunesse. Une cinquantaine d'enfants étaient présents, outre une centaine de grandes personnes. M. le pasteur Roufineau,

de Saintes, a ouvert la séance en expliquant au jeune auditoire ce qu'est l'œuvre des missions et sa nécessité. M. Lengereau a pris ensuite la parole et a vivement intéressé tout le monde, petits et grands, par les détails qu'il a donnés sur son œuvre à Maré.

La réunion générale a eu lieu à 2 heures de l'après-midi. L'assistance était relativement nombreuse (près de 300 personnes). M. le pasteur Ballande d'Etaules a ouvert la séance par la lecture de la parole de Dieu et la prière. Après lui, M. le pasteur Bénézech, de la Tremblade, a insisté vivement sur l'opportunité de l'œuvre missionnaire et le devoir de la soutenir. M. Lengereau nous a donné ensuite une conférence fort intéressante et instructive sur l'œuvre qu'il a accomplie à Maré. M. le pasteur Dejarnac a terminé par de pressantes exhortations adressées à l'assemblée.

Le soir, à 8 heures, devant un bel auditoire, M. le pasteur Herding, de Reims, a donné une excellente prédication qui a clos dignement cette bonne journée.

J'envoie aujourd'hui à M. le trésorier de la Société des missions une somme de 47 fr. 65, montant des collectes faites à cette occasion.

Veuillez agréer, Monsieur et honoré frère, l'assurance de mes meilleurs sentiments en Jésus-Christ.

L. NAZELLE.



LESSOUTO

MADAME HENRY DYKE

Nous avons annoncé, en dernières nouvelles, ce douloureux événement qui, deux mois après la mort de M. Mabille, ajoute un nouveau deuil au deuil de la famille missionnaire du Lessouto, de Morija en particulier.

Madame Dyke était Écossaise, elle appartenait à une fa-

mille dévouée aux œuvres religieuses; une de ses sœurs avait épousé un missionnaire qui travaille actuellement en Chine. Elle-même avait accompagné son mari au Lessouto, en 1877, et n'en était revenue que l'an dernier, pour un voyage consacré principalement à développer les sympathies en faveur de notre œuvre. A la suite de longs mois donnés aux visites, aux conférences, aux travaux de toute sorte, M. et madame Dyke avaient fait un court voyage en Suisse : leur voyage de noces, disaient-ils. Lors de leur passage à Paris, chacun avait été frappé de la bonne grâce, de la douceur, du charme de madame Dyke. Partis le 21 avril, nos amis arrivaient à Morija juste à temps pour recevoir les adieux de M. Mabille. Dix semaines plus tard, madame Dyke donnait naissance à un garçon qui a reçu le nom de William-Adolphe, et, trois jours après, elle rendait le dernier soupir.

Nous laissons à M. H. Dieterlen le soin de nous dire ce qu'a été madame Dyke et le vide qu'elle laisse à son foyer.

Morija, 7 août 1894.

La lettre que j'ai mise à la poste le 2 août vous aura apporté la triste nouvelle de la mort de madame Henry Dyke. Que dire de plus? Nous sommes très affligés; on se sent triste, d'une tristesse qui n'est ni le murmure, ni le désespoir, d'une tristesse qui est chrétienne et dont on ne rougit pas devant Dieu. Celui qui a dit : « Soyez toujours joyeux », serait triste avec nous et comme nous. Et à notre tristesse se mêlent la soumission et la confiance en Dieu, et surtout les espérances.

Le présent nous a échappé, mais le passé est à nous sous forme de souvenir; et surtout l'avenir est à nous : le revoir éternel est la seule chose dont on ne doute pas et sur laquelle on compte.

Il faut se représenter ce que signifie cette mort de madame Dyke. Elle était une femme charmante, toujours paisible, toujours sereine, toujours accueillante. Je ne crois pas l'avoir

vue une seule fois de mauvaise humeur; et je ne crois pas l'avoir entendue une seule fois juger son prochain ou le critiquer; c'est presque incroyable, mais c'est vrai.

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de personnes dont on puisse dire cela. Son portrait, on le trouvera 1 Cor., XIII, 4-8; elle était cela, — naturellement dans la mesure de la faiblesse humaine. Le soir, s'asseoir auprès d'elle, c'était un calmant; on se sentait apaisé, bonifié, réjoui. Avec cela, pas de prétentions. Elle était de ces êtres qui procurent la paix. Sa mort est donc pour nous une très grande perte; elle représentait, au milieu de nous, les fruits de l'Esprit énumérés Galates V, 22; elle avait reçu ceux-là; il y en a que possèdent d'autres. Mais elle avait eu le privilège de recevoir ce qu'il y a de plus aimable parmi les dons de l'Esprit.

Madame Dyke laisse six enfants, dont l'aîné a treize ans et le cadet treize jours, et les quatre derniers encore tout petits. Puis les parents Dyke tout près des quatre-vingts ans! eux, pour qui Mary Dyke était tout, leur joie, leur confiance. Enfin, Henry lui-même, qui s'appuyait sur elle en tout, qui s'assurait en elle... Et tout cela dix semaines après être revenue d'Europe, où elle s'était fait autant d'amis que de connaissances. N'est-ce pas navrant à tous égards?

Nous l'avons enterrée vendredi entre ses fillettes Gracie et Alice. C'est Christol et moi qui avons parlé sur la tombe, et Henry lui-même a pris la parole pour dire comment sa femme était morte joyeuse et confiante en Dieu. Jacottet, Miriam Cochet, Ad. Casalis, Christol et Jeanmairet étaient venus pour l'ensevelissement.

Pour la famille, voici les arrangements : Mademoiselle Julie Keck a pris la direction du ménage avec cette miss Howie que les Dyke ont amenée d'Écosse. Quant au poupon, c'est nous qui en avons hérité, et il est chez nous depuis samedi...

H. DIETERLEN.



RAPPORT DE LA CONFÉRENCE AU COMITÉ SUR L'EXERCICE 1893-1894 (1)

Avril 1894.

Messieurs,

La conférence de vos missionnaires du Lessouto vient de se réunir à Hermon du 3 au 11 avril, pour sa session annuelle. Comme toujours, c'est avec une vive joie que nous nous sommes retrouvés ensemble. Pour beaucoup d'entre nous c'est, en effet, la seule occasion de revoir nos collègues, de sortir pour quelques jours de l'isolement, parfois si pénible, où nous vivons habituellement.

Cette année, notre réunion a été attristée par l'absence de plusieurs de nos frères. Un grave accident (fracture de la jambe gauche), arrivé il y a trois semaines à notre ami, M. Ernest Mabille, le retient pour longtemps cloué sur son lit; nous avons dû renoncer à la joie de le posséder ici. De plus, trois autres collègues, MM. Kohler, Bertschy et Pascal, n'avaient également pu venir, pour des raisons indépendantes de leur volonté. C'est donc sous une impression de tristesse que s'est ouverte notre conférence. Nous avons cette année, plus peut-être qu'auparavant, notre part de soucis, et vous savez d'ailleurs que, pour plusieurs d'entre nous, les mois qui viennent de finir ont été des mois de deuil et de larmes. Mais nous n'en pouvons pas moins remercier du fond de notre cœur Dieu qui nous a conservés et n'a pas permis que nous fussions repris à notre œuvre ou à nos familles.

Le personnel de notre mission n'a subi que peu de modifications depuis l'année passée. M. Christeller a pris à Kalo la place laissée vacante par l'appel de M. Casalis à Makéneng. M. Vollet remplace M. Marzolff, actuellement en congé en

(1) La publication de ce rapport a été retardée faute de place. Nous y joignons le tableau statistique qui l'accompagne comme d'ordinaire. (*Réd.*)

Tableau D.

MISSION DU LESSOUTO — TABLEAU STATISTIQUE DE 1893-1894.

STATIONS / MISSIONNAIRES	ANNEXES.	ÉCOLES.	OUVRIERS européens		OUVRIERS INDIGÈNES				POSTES D'ÉVANGÉLISATION.	DIMINUTION PAR			AUGMENTATION PAR				SOUS DISCIPLINE	COMMUNIANTS	CATÉCHUMÈNES		ACTES		ÉCOLIERS			COLLECTES	
			Missionnaires	Autres	Pasteurs	Évangélistes	Évang.-instit.	Instituteurs		Décès	Émigration	Exclusion	Bapt. d'adultes	Confirmations	Réadmissions	Immigrés			Reçus dans l'année	Total	Mariages	Baptêmes	Garçons	Filles	Total	POUR L'INTÉRIEUR	POUR L'EXTÉRIEUR
Boutabouté-Kalo	6	6	1	»	»	2	5	1	»	1	»	»	17	2	1	6	»	53	14	25	3	2	129	40	169	292 80	»
Léribé.	9	10	1	»	»	5	3	5	»	5	7	5	27	2	1	9	3	336	95	273	3	19	203	149	352	2.774 70	137 50
Cana.	9	7	1	»	»	7	2	5	»	4	»	»	47	11	6	4	»	322	79	258	10	30	173	115	288	1.732 50	»
Bérée	8	8	1	»	»	1	6	2	»	6	11	8	44	4	3	25	12	341	91	300	5	11	204	163	367	3.127 50	250 30
Thaba-Bossiou .	13	15	1	»	»	3	10	7	»	13	36	11	128	4	5	13	24	888	144	458	17	11	313	289	602	4 738 10	54 35
Morija	26	22	2	»	1	10	14	12	»	24	51	20	96	33	7	19	»	1.692	244	624	27	75	475	431	906	8.823 75	759 75
Hermon	7	8	1	»	»	6	2	11	4	17	20	»	29	22	9	29	28	1.043	214	600	25	42	332	520	852	1.748 10	»
Makéneng. . . .	7	7	1	»	»	6	2	8	»	12	35	16	28	1	2	20	9	700	49	324	14	26	239	245	484	2.754 35	
Thabana-Morena																											»
et Siloé	13	15	2	»	»	2	7	10	»	21	38	6	78	30	5	26	31	999	108	717	17	9	250	508	758	6.282 70	422 50
Betbesda	11	7	1	»	»	5	3	4	»	9	50	12	47	15	5	19	6	515	87	208	13	26	123	170	293	2.878 75	»
Massitissi	1	1	1	»	»	7	2	12	»	6	21	5	42	9	5	23	15	816	120	419	9	40	292	233	525	2.384 65	15 »
Sébapala.	9	3	1	»	»	9	1	2	5	10	15	26	10	»	10	6	10	232	35	151	»	25	59	53	112	1.116 »	»
Paballong. . . .	7	4	1	»	»	6	»	6	4	3	9	2	21	2	2	18	12	271	32	89	»	9	105	54	159	452 80	»
Mafubé	11	13	1	»	»	9	2	17	8	6	26	13	22	2	2	27	17	576	74	263	3	29	436	302	738	705 »	»
Schonhong . .	2	1	»	»	1	2	»	1	»	»	»	4	6	»	2	»	»	20	11	18	»	»	»	»	23	28 75	»
Molumong . .	2	1	»	»	1	2	»	1	»	»	»	1	1	»	»	»	»	13	4	8	1	1	14	14	28	» »	» »
Ecoles supérieur'	»	4	4	8	»	»	»	3	»	»	»	»	»	»	»	»	»	90	»	91	»	»	148	33	181	» »	»
Totaux . . .	141	132	20	8	3	82	59	107	21	137	328	129	643	137	65	244	167	8 907	1.401	4 826	147	358	3.481	3 305	6.837	39 240 45	1.639 40
Totaux de 1892.	137	132	21	8	2	76	58	106	24	103	381	46	667	156	60	299	154	8 514	1.751	4 956	166	442	3.740	3.634	7.374	24.894 10	741 25
Différence en + (plus) ou en — (moins)	+ 4	»	— 1	»	+ 1	+ 6	+ 1	+ 1	— 3	+ 34	— 53	+ 83	— 24	— 19	+ 5	— 55	+ 13	+ 393	— 350	— 130	— 19	— 84	— 259	— 329	— 537	+ 14.346 35	+ 898 15

Depuis 1888 nous avons cédé à d'autres Eglises : Béthulie (198 membres d'Eglise), Maboléla (372 membres), Gens de Tsila (40 membres), Paballong (schisme Christmann, 175 membres). Botsabelo (118 membres). — Au total, 903 membres.

Europe, en attendant que nous ayons une œuvre définitive à lui confier. Sauf ces quelques changements, toutes les stations ont conservé leurs anciens titulaires. Signalons encore l'absence de M. Dyke, que nous aurons la joie de bientôt revoir ici.

Vous nous permettrez aujourd'hui de ne point faire, comme d'habitude, une revue de chacune de nos stations. Il y aurait trop à dire si l'on voulait être complet, et ce travail s'allongerait indéfiniment. Il vaut mieux essayer de dégager l'impression d'ensemble qui ressort de tous les rapports particuliers qui nous ont été soumis. Et cela est d'autant plus aisé que, sauf de rares exceptions, l'état de l'œuvre semble être le même dans toutes nos paroisses. Chacun de nous a fait les mêmes expériences, tristes ou encourageantes. Cette méthode aura de plus l'avantage de faire ressortir l'unité essentielle de notre œuvre, unité qui n'est jamais apparue aussi visiblement qu'aujourd'hui. Plus, en effet, nous avançons, et plus nous constatons à quel point notre œuvre est, dans ses traits généraux, la même un peu partout, malgré certaines divergences de détail.

Pour ce qu'on peut appeler la partie proprement *missionnaire* de notre activité, on peut dire que cet exercice marque une sorte d'arrêt, un temps de repos. La statistique même l'accuse, puisque, si le nombre de nos communiants a grandi de plus de 500, celui de nos catéchumènes est, par contre, inférieur à celui de l'année passée. Il n'y a pas de recul, sans doute, mais il n'y a pas non plus l'accroissement numérique sur lequel nous croyions pouvoir compter. Sans doute, le chiffre de 8,900 communiants et de 4,800 catéchumènes, que notre mission compte aujourd'hui, forme un beau total, et nous avons le droit de penser que notre œuvre n'a pas été vaine. A ne voir que ces chiffres, on pourrait avoir l'illusion d'un succès plus grand. Or, il ne faut pas se le dissimuler, nous semblons aujourd'hui entrer dans une nouvelle période de difficultés, de crise même, peut-être; les

circonstances sont loin de nous être aussi favorables que naguère. Il faut s'attendre à ce que, pour un temps plus ou moins long, nos progrès numériques se ralentissent. En soi, cela ne serait pas un mal. La quantité n'est pas toujours un bien; souvent même elle nuit à la qualité. Et nous en sommes parfois à nous demander si, à gagner trop vite en étendue, notre œuvre ne risque pas de perdre davantage encore en profondeur et en solidité. Il peut donc y avoir avantage à laisser nos Eglises reprendre haleine et retrouver leur assiette. Il en pourra résulter un vrai bien avant tout pour celles qui, numériquement, sont les plus fortes.

Mais il y a autre chose encore. Chaque rapport constate, en effet, que les entrées dans la classe des catéchumènes sont moins fortes qu'auparavant et que les nouvelles recrues proviennent surtout, non plus de la partie païenne de la tribu, mais des cercles qui déjà nous appartiennent. L'action de l'Église sur la masse païenne qui l'environne est donc moins forte en ce moment. Cela est même très frappant dans certains cas. Ainsi, dans quelques paroisses, les païens ne viennent presque plus au culte, là où jadis on les voyait nombreux et attentifs; ailleurs, ils refusent même de se laisser évangéliser : s'ils écoutent la parole de Dieu, on a l'impression que celle-ci n'a plus ou presque plus de prise sur eux. C'est surtout le cas pour les hommes, qui moins que jamais entrent dans nos Églises. Partout on n'entend parler que de fêtes païennes, qui souvent deviennent de véritables orgies. Les chefs sont, ou bien indifférents, ou bien décidément hostiles. S'ils ont pour nous personnellement les mêmes égards qu'auparavant, ils ne respectent plus, comme jadis. l'Évangile. Ils ne perdent pas une occasion de le dénigrer, soit ouvertement, soit en cachette, et les chrétiens sont souvent l'objet de leurs pires moqueries. Il semblerait presque qu'un fossé se soit de nouveau creusé entre les chrétiens et la partie païenne de la tribu, qu'il n'y ait par conséquent que peu d'action des uns sur les autres. Il y a là une situation assez grave et qui pourrait, si elle durait, retarder le déve-

loppement de notre œuvre. On s'en rend compte surtout quand on compare, sous ce rapport, la situation actuelle à celle où nous nous trouvions il y a quatre ou cinq ans.

Cet état de choses est sans doute le résultat d'un assez long développement; ce n'est que petit à petit qu'il est apparu. A quelles cause l'attribuer? Un entretien que nous avons eu, et auquel ont pris part nos pasteurs indigènes, nous a permis de nous en faire quelqu'idée, sans que pourtant nous puissions arriver à une conclusion bien nette. Il y a d'abord la réaction inévitable qui devait suivre les succès de ces dernières années, et que certaines défections ont encore intensifiée. L'abondance de la récolte de l'année passée, du sorgho surtout, y est aussi pour beaucoup. Si les Bassoutos savent supporter patiemment la famine et les difficultés, il semble que plus qu'à d'autres l'abondance leur soit en piège. Du nord au sud du pays, les orgies de *yoala* (bière enivrante) ont été remises en honneur, avec leur accompagnement obligé de fêtes et de cérémonies païennes. Un proverbe sessouto dit : « Il y a du sang dans la lie »; on pourrait, avec plus de raison encore, ajouter que le paganisme est caché au fond des pots de *yoala*. Ceux qui en boivent deviennent pour ainsi dire inaccessibles à l'Évangile, et sont comme possédés par une puissance païenne.

L'état de malaise politique par où passe depuis quelques mois le sud de l'Afrique, l'antagonisme qui semble renaître entre Européens et indigènes, la situation troublée du Lessouto depuis la mort de Letsié, tout cela contribue largement aussi à cet état de crise. L'Évangile des blancs porte naturellement sa part de la défaveur qui s'attache à tout ce qui est européen. Toutes ces causes expliquent en partie le peu de succès de notre prédication, le peu de prise qu'elle a sur la masse païenne. Mais à elles seules elles sont insuffisantes. Il faut aller plus loin et plus profond, et ne pas perdre de vue que l'Évangile prêché pendant des années produit, dans les âmes de ceux qui le repoussent systématiquement, un endurcissement graduel. La Parole de Dieu nous l'a dit dès long-

temps; l'expérience de chaque jour nous le prouve aussi. Il y a près de nous, à nos portes, des centaines, des milliers peut-être de païens qui ne *veulent* pas se convertir, quoique sachant et comprenant que l'Évangile seul peut les sauver; ils voudraient être sauvés, mais ils se refusent à abandonner des coutumes et des habitudes que leur conscience réprouve, mais auxquelles leur cœur charnel est profondément attaché. Il semblerait que la génération adulte actuelle ne puisse plus se convertir et que nous ayons dorénavant à faire porter le poids principal de notre effort sur l'instruction et l'éducation de la jeunesse. C'est elle, en effet, dont nous pouvons avant tout attendre le relèvement de la tribu.

Si maintenant nous en venons à l'état de nos *Églises* elles-mêmes, nous avons la joie de constater qu'il n'y a dans leur sein ni arrêt ni recul. Ce fait, tout étrange qu'il puisse paraître en regard de ce qui vient d'être dit, est constaté par tous les rapports individuels, ou peu s'en faut. Un peu partout on remarque une amélioration dans l'état normal des troupeaux, plus de zèle à fréquenter les cultes et les réunions d'Église, plus de libéralité, plus d'esprit de sacrifice. On dirait que nombre de nos chrétiens se rendent plus clairement compte de ce que leur profession exige et savent marcher avec plus de sûreté dans le chemin de la foi, vers une sanctification moins élémentaire. Le rapport de Thabana-Morèna le relève tout particulièrement. Sans doute, tout n'est pas brillant dans nos Églises; nous avons, comme toujours, bien des misères, des scandales à déplorer, des chutes, et certaines combien douloureuses! Sans doute encore la vraie spiritualité fait encore trop défaut, et les compromis entre le christianisme et le monde se retrouvent un peu partout. Mais, à tout prendre et tout bien considéré, il y a certainement progrès sur les dernières années. Et malgré l'entraînement auquel la recrudescence d'esprit païen eût pu donner lieu, les défections ont été cette année moins nombreuses encore que par le passé. On peut même dire que les vrais renégats se font de plus en

plus rares. Ceux qui quittent l'Église ne s'en détachent plus aussi complètement que c'était le cas dans la première période de notre mission.

Et cependant, pour encourageante qu'elle soit, cette situation de notre Église ne laisse pas que de nous inspirer des craintes sérieuses. Mise en regard de la recrudescence du paganisme dans la tribu, elle a quelque chose d'anormal. En effet, plus une Église est vivante, et plus son action sur le pays devrait être forte. Si elle cesse d'être pour les païens un foyer de vie et de lumière et de les entraîner toujours plus nombreux dans son orbite, ne serait-ce pas qu'elle est en réalité moins vivante qu'il ne semble? qu'elle manque de cette impulsion, de cet esprit conquérant que seul peut lui donner l'Esprit d'En Haut? Nous avons besoin d'un réveil dans nos troupeaux, non pas d'un de ces réveils tapageurs et bruyants qui passent sans laisser rien après eux, mais d'un réveil qui s'adresse avant tout à la conscience, la remue jusque dans ses profondeurs. Il faut le demander à Dieu, de qui vient toute grâce excellente et tout don parfait; il faut aussi y préparer les voies par une prédication toujours plus fidèle de l'Évangile.

L'exposé qui vient d'être fait de l'état actuel de notre œuvre peut paraître sombre, découragé même. On se tromperait cependant à envisager ainsi les choses. C'est un temps d'arrêt, ce n'est pas un recul; c'est une période de préparation et de recueillement, ce n'est pas celle des conquêtes éclatantes. Dieu nous réserve peut-être celles-ci pour plus tard. Ce temps d'arrêt, il faut le mettre à profit pour travailler à l'œuvre qui s'impose avant tout aujourd'hui, celle de *l'organisation de nos Églises*. C'est ce que notre Conférence a compris, et l'établissement d'une Caisse centrale coïncidant avec le rétablissement de nos synodes est un grand pas fait en avant dans la voie de l'organisation et de l'autonomie de notre Église du Lessouto. Ces deux nouvelles institutions nous donneront l'unité extérieure et administrative qui nous fait

encore en grande partie défaut. Nous savons qu'il ne faut marcher qu'avec prudence, sans se laisser entraîner par des enthousiasmes irréfléchis. Mais il est certain que la situation actuelle, précisément parce qu'elle n'a rien de saillant, est celle où l'on peut le plus aisément entrer dans cette nouvelle voie.

Ce qui nous facilitera probablement le fonctionnement de ce nouveau rouage financier, c'est le progrès très encourageant de nos *collectes*. Elles sont, en effet, de plus de 15,000 francs supérieures à celles de l'année passée, et atteignent un total plus élevé que jamais jusqu'ici. Mais elles sont loin encore de représenter la somme nécessaire au développement de notre œuvre indigène, et n'augmentent pas en proportion du nombre des annexes fondées ou à fonder. Il y a là une situation financière toujours pénible, d'autant plus que la somme collectée cette année a atteint un chiffre exceptionnel qu'on ne peut s'attendre à recevoir chaque année. En effet, la récolte a été particulièrement abondante, et les prix des céréales relativement élevés. D'ailleurs, dans les sommes qu'indique notre tableau statistique est comprise une partie de la collecte que nous eussions dû recevoir l'année passée.

Il nous reste encore à parler de nos *écoles* qui, on le sait, représentent une partie très importante de notre œuvre et sont la pépinière de nos Églises. C'est par l'école avant tout que notre mission assurera son avenir dans le pays. Il y a malheureusement à constater un déchet d'environ 500 dans le nombre des enfants; par contre, la moyenne des présences réelles est plus grande qu'auparavant. C'est à peu près la même situation que nous avons constatée plus haut : les enfants des païens viennent moins à nos écoles, ceux des chrétiens les fréquentent mieux. Celles qui se trouvent dans des milieux païens sont plutôt en décroissance; dans les milieux chrétiens elles vont, par contre, mieux que jamais. Malheureusement nous ne pouvons songer pour le moment à les augmenter ou à les agrandir, faute de fonds, l'administration

ne pouvant faire davantage pour elles. Telles qu'elles sont, même avec le programme fort peu pratique qui leur est imposé, elles nous rendent les plus grands services, et sont de fait les seules où la tribu puisse trouver l'instruction dont elle a besoin. Notre mission tient à conserver à tout prix cette façon de monopole : s'il nous impose une grande responsabilité et de lourdes obligations, il n'en est pas moins un avantage inappréciable.

Pour l'instruction supérieure (ou plutôt secondaire), nous en avons également le monopole. Nos écoles normale, théologique et biblique de Morija, notre école industrielle de Léloaleng, celle des jeunes filles de Thaba-Bossiou, sont les seules, ou à peu près, de ce genre dans le pays. Elles se sont, cette année, développées très normalement; les unes et les autres ont vu grandir leur population scolaire. Elles sont aujourd'hui arrivées à un point qu'elles ne pourront guère dépasser, à moins que leur situation financière ne puisse être améliorée. D'autre part, le désir croissant de l'instruction chez les jeunes Bassoutos exerce sur nous une pression telle qu'il faudra bien en arriver, bon gré, mal gré, à développer avant peu tout ou partie de ces écoles. L'école normale avec 100 élèves, l'école industrielle avec 36 apprentis, pour ne parler que de celles-là, sont déjà incapables de répondre à toutes les demandes d'admission.

Pour terminer ce résumé succinct de notre activité, il faut encore noter que *l'imprimerie et le dépôt de livres* de Morija ont continué à nous rendre des services inappréciables. Livres pour les écoles et pour les chrétiens, journaux, etc., ont contribué à entretenir parmi les Bassoutos le goût de la lecture et du progrès dans la connaissance et dans la piété. Parmi les nouveaux livres, il importe de citer un dictionnaire sessouto qui compte près de dix mille mots. C'est le premier ouvrage de cette importance paru dans la mission. M. Mabille, qui y a travaillé depuis des années, a droit à toute notre reconnaissance.

Vous remarquerez que, dans notre tableau statistique, le nom de Smithfield ne se trouve plus. Nous venons, en effet, de céder à l'Église hollandaise notre œuvre dans ce village. La mort de M. Lautré a rendu le transfert nécessaire. Nous n'avons pas besoin de vous dire avec quels regrets nous avons vu disparaître ce frère, qui était parmi nous un des derniers représentants de la première période de la mission. Mais son œuvre est là qui dit ce qu'il a fait. Il est allé rejoindre ceux qui l'ont déjà précédé là haut, et, comme la leur, sa mémoire vivra parmi nous.

Veuillez recevoir, messieurs et très honorés directeurs, l'assurance de tout notre dévouement en Jésus-Christ.

Pour copie conforme :

Le secrétaire,

ALFRED CASALIS.



L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA MISSION AU LESSOUTO

Études d'organisation ecclésiastique (1).

V. — LE SYNODE (2).

On semble avoir senti depuis longtemps le besoin d'un Synode. On le voit, en effet, fonctionner dès 1874. Ce fut un faux départ : on avait peut-être commencé trop tôt; en tous cas, on avait mal commencé. On ne tarda pas à s'en apercevoir. Le Synode fit peu de bien et passablement de mal. Dès sa première session, il se fourvoya dans les questions de discipline, légiféra beaucoup et provoqua un schisme qui aurait pu devenir grave, celui de l'Eglise d'Hermon. Son pres-

(1) Voir pages 202, 233 et 288.

(2) On se rappelle qu'au milieu du mois qui s'achève a eu lieu la nouvelle session du synode des Eglises du Lessouto. L'article de M. Jaccottet forme ainsi une intéressante préface aux récits que nous apporteront les prochains courriers. — (*Réd.*)

tige était tombé; les sessions suivantes ne le relevèrent pas. La quatrième eut lieu en 1879; ce fut la dernière. Survint la guerre qui, pour un temps, désorganisa notre œuvre. Quand celle-ci eut enfin réussi à se reconstituer, le Synode était tombé dans l'oubli; nul ne songea à l'en retirer. Officiellement il n'a jamais été aboli; de fait il n'existe plus depuis bientôt quinze ans.

Mais, si l'échec est réel, la question n'est pas enterrée. Depuis quelques années, elle est de nouveau à l'ordre du jour, et la Conférence, presque unanime, se rend bien compte qu'il y a quelque chose à faire. Seulement il est bien entendu que le Synode futur ne doit pas être une simple réédition de l'ancien; tous, indigènes et missionnaires, sont d'accord sur ce point. On ne désire pas voir se reproduire les luttes de jadis; on sent qu'il faut tout faire pour les éviter. L'expérience que nous avons acquise à nos dépens ne doit pas être inutile; il faut un Synode qui édifie, unisse, fasse de l'ouvrage utile et pratique. Si l'on cherche bien, on trouvera la manière dont il faut dorénavant procéder. La question mûrit; la solution se présentera sans doute d'elle-même.

En effet, le Synode est une nécessité du moment; nos Églises ne peuvent se développer normalement sans lui. Il est l'organe central, le corps ecclésiastique supérieur qu'elles réclament. Lui seul peut leur donner une réelle unité, en faire un seul corps. Aujourd'hui nous n'avons, on l'a vu, que la Conférence. Or, celle-ci, comme corps directeur unique, est certainement insuffisante. Elle possède, il est vrai, un très grand prestige aux yeux des Églises; quand elle a prononcé, nos chrétiens s'inclinent sans difficulté. Mais elle ne veut pas ou ne peut pas toujours prononcer; elle ne dirige pas l'ensemble des Églises. Il y a des habitudes prises qui ne le permettent pas. Elle a d'ailleurs trop à faire, son programme est trop chargé, forcément elle négligera bien des choses. De plus, elle est et restera toujours un corps étranger; elle représente uniquement l'élément européen, qui ne peut prétendre à rester à tout jamais l'élément directeur unique.

Un organisme ne supporte pas longtemps la présence d'un corps étranger. Une Église doit un jour ou l'autre être dirigée par ses propres enfants. Il faut les former pour cela, leur apprendre petit à petit le *self government*. L'Eglise du Lessouto ne pourra être elle-même que quand les chrétiens indigènes auront leur mot à dire dans toutes les questions qui la concernent. Ils ont droit à être entendus, à faire sentir leur influence. Eux seuls sont capables (aujourd'hui peut-être encore imparfaitement, mais ils le deviendront de jour en jour davantage) de comprendre pleinement leurs besoins, de saisir ce qu'il leur faut. Chaque race a ses idées particulières, sa manière d'être et de penser qui lui est propre; peu d'étrangers arrivent à se les assimiler suffisamment. Et quand il s'agit de deux races aussi différentes que les Européens et les indigènes du sud de l'Afrique, la difficulté devient presque une impossibilité.

Aussi, quand même nos chrétiens ne réclament pas encore avec insistance le privilège de nous être associés dans la direction de l'Eglise, il n'en faut pas moins le leur accorder. C'est à la fois juste et politique. La meilleure politique consiste, en effet, à savoir accorder les privilèges nécessaires avant d'avoir la main forcée. Nous pouvons aujourd'hui donner juste ce que nous voulons, et le donner de la manière qui nous paraît la meilleure. N'attendons pas qu'un mécontentement croissant de nos Églises nous oblige à le faire dans des conditions plus désavantageuses. C'est là, du reste, que doit nous pousser l'établissement du pastorat indigène; il faut donner à l'élément africain, dans la direction générale de l'Église, l'importance que nous lui avons accordée dans la direction des paroisses. Le moment est venu d'enseigner à nos Églises l'art de se diriger elles-mêmes. Cela ne veut nullement dire qu'il faille le leur accorder en plein dès aujourd'hui; il faut commencer par leur reconnaître certains droits: leur apprendre à en user avec sagesse et modération, sera le meilleur moyen de les rendre dignes d'en recevoir un jour de plus considérables.

Sur ce point, nous sommes, j'imagine, à peu près unanimes. L'accord s'établira moins aisément sur la forme même à donner au Synode, sur la manière dont, dans la pratique, cet essai doit être fait. Que sera le Synode? Quelle sera sa composition? Que seront ses droits?

Certains voudraient conserver la Conférence, telle qu'elle existe actuellement, et avoir un Synode à côté et en dehors d'elle. Ce Synode ne serait composé que des délégués indigènes des Églises; les missionnaires n'en feraient pas partie. La Conférence, comme telle, y enverrait une délégation de trois de ses membres, chargés de parler en son nom, de représenter son opinion. Ce Synode ainsi composé délibérerait sur les questions que lui présenterait la Conférence; il ne prendrait pas de décisions ayant force de loi; ce serait en réalité un corps purement consultatif. Ses décisions devraient être, pour devenir effectives, ratifiées par la Conférence. Celle-ci aurait un droit très net de *veto*. Ce n'est pas le lieu de critiquer cette manière de voir. Je me bornerai à dire qu'on créerait ainsi un dualisme fâcheux; au lieu de simplifier les rouages, on les compliquerait considérablement. Et puis, ce Synode qui délibère, prend des décisions, pour les voir peut-être ensuite repoussées par la Conférence siégeant à huis clos, ne serait-ce pas une cause de conflits? N'y a-t-il pas là le germe d'un antagonisme entre noirs et blancs, le plus dangereux de tous pour une œuvre comme la nôtre? Au lieu d'ouvrir une soupape de sûreté, nous aurions plutôt, semble-t-il, préparé les voies à une explosion.

D'autres — et je crois qu'ils ont plutôt raison — voudraient un Synode où missionnaires européens et délégués des Églises siégeraient ensemble. Ce Synode prendrait des décisions ayant force de loi; bien entendu il faudrait l'entourer de certaines garanties assez aisées à définir. Pour commencer, on ne lui présenterait que des questions faciles, celles où l'on arriverait le mieux à s'entendre. En attendant, la Conférence resterait chargée du reste de la besogne. On ferait ainsi peu à peu l'éducation du Synode; on élargirait ensuite ses droits, on

allongerait ses ordres du jour, on finirait peu à peu par lui accorder une direction plus complète de l'ensemble de l'Église. La Conférence se dépouillerait insensiblement de ses attributions en faveur du Synode; elle ne le ferait qu'au fur et à mesure des besoins, et quand cela pourrait être sans danger. Les missionnaires restant membres de l'une et de l'autre de ces assemblées feraient partout sentir leur part légitime d'influence. L'unité de direction serait sauvegardée, les causes de conflit, sinon supprimées, du moins diminuées. On ménagerait ainsi les transitions jusqu'au jour encore lointain où, la Conférence s'effaçant enfin, remettrait entre les mains du Synode nommé par les Églises la direction complète de l'Église du Lessouto, alors constituée et autonome.

Je ne veux pas discuter ici les mérites respectifs de ces deux projets; peut-être serait-il possible de les concilier (1). Mais ce qui me semble indiscutable et réclamé par la logique même des choses, c'est qu'il faudra un jour, après bien des tâtonnements peut-être, en arriver au véritable Synode directeur que connaissent toutes les Églises presbytériennes. Et ce Synode doit être, ici comme en Europe, composé des pasteurs et des délégués laïques des Églises. Or, quoi qu'on puisse dire, nous sommes bien les pasteurs de nos Églises. Plus encore que missionnaires, nous sommes à l'heure qu'il est les pasteurs, les évêques (c'est-à-dire les surveillants) des Églises du Lessouto. C'est là un fait plus fort que toutes les théories. Il faut, quoi qu'on en ait, finir par l'accepter.

De toutes manières, il y aura, au commencement surtout, un partage d'attributions à opérer entre la Conférence et le Synode. Voici comment il faudrait le comprendre. La Conférence représente le Comité, ou mieux encore les chrétiens d'Europe qui le soutiennent de leurs dons. Seuls les missionnaires, c'est-à-dire les envoyés de ces chrétiens, en font

(1) C'est en effet une combinaison conciliant les deux points de vue qui a prévalu à la Conférence d'avril dernier, où a été préparé le règlement du Synode qui vient d'avoir lieu. — (*Réd.*)

partie. D'autre part, le Synode représente les Eglises ou l'Église du Lessouto, elles y sont représentées par leurs délégués et par leurs pasteurs, c'est-à-dire par les missionnaires qui les dirigent, et par des délégués laïques (anciens ou évangélistes). La Conférence seule s'occuperait de ce qui concerne nos rapports avec le Comité; elle réglerait tout ce qui concerne la mission en tant que mission, les missionnaires en tant que missionnaires. Au Synode reviendrait d'autre part tout ce qui concerne la vie des Églises, leur organisation, leur discipline, etc. En tant que représentant une Église, une fraction du corps de Christ, le Synode doit posséder, dès qu'il sera en état de les bien exercer, l'autorité et l'autonomie. Une Église doit en effet savoir se diriger elle-même; elle ne peut en définitive dépendre que de Jésus-Christ seul.

Voilà l'idéal, le but auquel il faut tendre. Dans la réalité, il va de soi qu'on n'avancera qu'avec une sage lenteur. Les Églises du Lessouto sont loin encore d'être en état de se passer de la tutelle de la Conférence. Longtemps encore celle-ci devra les guider et les instruire; c'est son droit et son devoir. Elle seule peut les protéger de certains écarts, les sauver des dangers où leur inexpérience les conduirait infailliblement. Les missionnaires sont seuls encore assez indépendants, par position comme par éducation, pour pouvoir s'opposer à certaines influences qui nous entourent, à la pression des chefs qui voudraient mettre l'Église sous leur dépendance, s'en servir et la dominer, puisqu'ils ne peuvent en arrêter la croissance. Seuls aussi, ils sauront inculquer l'amour de l'ordre, l'esprit d'obéissance et de discipline, la subordination des intérêts privés à ceux de l'ensemble. Aussi, et pour longtemps encore, la Conférence devra-t-elle se réserver, d'une façon ou d'une autre, la voix prépondérante dans la solution de certaines questions, dans la direction à imprimer à la marche de l'Église. Mais elle devra le faire avec assez de tact et de sagesse pour ne pas éveiller de justes susceptibilités. Elle doit être un organe directeur et pondérateur; son in-

fluence ne doit pas trop s'afficher; il faut qu'on y obéisse et s'y laisse aller sans trop le remarquer.

Quand enfin l'Église aura atteint l'âge adulte, et pourra réaliser, sans aide étrangère, ses propres destinées, il sera temps que la Conférence disparaisse. Sa tâche aura cessé. Quand un enfant atteint sa majorité, son père lui abandonne le soin de ses propres intérêts. Mais même auparavant, tout en le surveillant et en le dirigeant de haut, son père, s'il est sage, lui aura accordé chaque année une mesure plus large de liberté. Il lui aura appris ainsi à se conduire lui-même lorsque le moment de la pleine indépendance sera venu. C'est là précisément ce qu'il faut faire aujourd'hui pour nos Églises. Sans lâcher les rênes, nous devons savoir les allonger. Mieux vaut encore courir le risque de quelques écarts et de quelques faux pas, que de tenir nos Églises si bien en laisse qu'elles ne sauraient jamais faire l'apprentissage de la liberté et ne seraient jamais dignes ou capables de la posséder. Elles n'apprendront à se bien diriger que si on leur permet, à l'occasion, de commettre quelques erreurs sans grande importance. Ce sont là des erreurs salutaires et qui, faites par *elles*, leur vaudront mieux que les meilleures décisions que *nous* aurions prises. L'enfant que ses parents, crainte d'une chute, tiennent continuellement en lisières, n'apprendra jamais à marcher. Il faut risquer quelque chose pour atteindre le haut but auquel nous aspirons. Soyons prudents, mais sachons aussi reconnaître les nécessités des temps, et ayons confiance en Dieu qui saura bien, sans nous comme par nous, sauver son Eglise des dangers qui en compromettraient l'existence.

(La fin au prochain numéro.) ED. JACOTTET.

ZAMBÈZE

ARRIVÉE D'UN COURRIER — RÉSUMÉ DES NOUVELLES

Nous venons de recevoir un des plus volumineux courriers du Zambèze qui nous soient jamais parvenus. Nous sommes ainsi dédommagés en une certaine manière de la perte de tant de lettres englouties par le fleuve ou égarées en route. Nous commençons dès aujourd'hui la publication des récits de M. Coillard, devant réserver à plus tard d'autres documents non moins importants.

Circonstance à noter : ce dernier courrier nous est arrivé plus rapidement qu'aucun des précédents. Il est vrai qu'il contient des lettres datées du mois d'avril ; mais il en apporte aussi du 25 juillet. Comme il est parvenu à Paris le 17 septembre, c'est en moins de deux mois qu'il a effectué le trajet.

Mais notre principal sujet de reconnaissance, c'est le contenu, uniformément bon et réjouissant de ces précieuses missives qui, d'un bout à l'autre, respirent la joie et l'espérance.

Résumons les nouvelles qu'elles apportent. Le 24 juin, à 11 heures du soir, l'expédition dirigée par M. Béguin est arrivée au Zambèze. Peu après, les missionnaires de la Vallée, M. Coillard, M. et madame Adolphe Jalla, mademoiselle Kiener, M. Waddell, arrivaient à Kazungula, où les missionnaires de Séshéké, M. et madame Goy, étaient présents de leur côté. Toute la famille missionnaire du Zambèze s'est ainsi trouvée réunie sous le toit de M. et madame Louis Jalla, à Kazungula. La Conférence qui motivait cette réunion a tenu sa quatrième session, du 16 au 21 juillet. D'importantes décisions ont été prises. Le poste de Léaluyi, fondé par M. Coillard, a été confié à M. et madame Adolphe Jalla. La station de Séfula sera placée sous les soins d'un évangéliste jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts. M. Béguin a été chargé de créer une nouvelle station à *Nalolo*, résidence de la reine Mokwaé, un des points les plus importants du pays. Les autres stations conservent leur personnel.

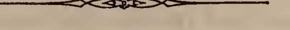
Quant à M. Coillard, il avait été, vu l'état de sa santé, invité d'une manière pressante par le Comité à venir se retremper en Europe et à y servir, dans nos Eglises, la cause à laquelle il s'est consacré. Nous publierons dans un numéro ultérieur la lettre par laquelle M. Coillard refuse ce congé, estimant que sa place, jusqu'à nouvel ordre, reste au Zambèze. En revanche, notre frère a offert à ses collègues d'aller au Lessouto, aussi bien pour organiser l'expédition des renforts promis par le Comité, que pour resserrer les liens qui existent entre les Eglises du Lessouto et la mission du Zambèze. Ce voyage aura lieu prochainement, M. Coillard espérant être à Noël au Lessouto.

Mais ce qu'il y a de plus réjouissant dans le courrier que nous résumons, ce sont les nouvelles de l'œuvre elle-même. Cette œuvre est en progrès; l'Esprit de Dieu fait sentir son action sur divers points, et spécialement, nous semble-t-il, à Kazungula. Le rapport de la Conférence, que nous publierons dans un mois, les extraits des lettres personnelles de nos missionnaires qui suivront, nous montreront ces signes précurseurs de la moisson, d'autant plus réjouissants que les semailles ont été plus longues et plus douloureuses.

Un mot encore. La mission du Zambèze a terminé le dernier exercice avec une encaisse. Mais le voyage de M. Béguin et de ses nombreux compagnons a absorbé une grande partie de cette réserve, et nous avons à faire face aux besoins courants de l'œuvre agrandie par cet accroissement du personnel. Or, depuis le commencement de l'exercice en cours, les dons reçus pour le Zambèze sont en baisse sensible sur ce qui nous avait été envoyé pendant l'époque correspondante de l'année passée. Il n'y a là évidemment qu'un retard, dû au sentiment de sécurité laissé dans les esprits par la pensée de l'excédent laissé par la dernière année. Quoi qu'il en soit, il faut qu'à ce ralentissement succède un effort suffisant pour que l'œuvre continue sa marche progressive. La volonté de nos amis, clairement indiquée par leurs dons, a été de lui imprimer un élan, et notre promesse d'un nouveau renfort en a été le résultat.

Soyons conséquents avec ce que nous avons entrepris, et par

notre fidélité à prier et à agir, rendons possible la création, au nord du Zambèze, d'une florissante mission, à la gloire de Jésus-Christ!



A LÉALUYI

Récit de M. Coillard.

La poste. — Travaux matériels. — Les ponts et chaussées au Zambèze. — L'inondation.

Mes chers amis,

C'était samedi, neuf heures du soir. Nous venions de quitter notre petite réunion de prières, quand on m'annonça un messager de Séfula. « Ah! bon, la poste enfin! » Eh oui, c'est bien la poste, cette poste si anxieusement attendue depuis des semaines. J'ouvre le paquet qui n'est pas gros... *Rien* d'Europe! Désappointement. Je déchire les enveloppes de Kazungula, de Séshéké et de Séfula... Je perds l'haleine! Ais-je bien lu? Oui. « Tout notre courrier de mars englouti dans les rapides de Mambova, et à jamais perdu!... » La correspondance des Ad. Jalla, de Mademoiselle Kiener et la mienne; mes lettres d'affaires et chèques, un billet de banque — une contribution de £ 10 — envoyé, à M. L. Jalla, ma longue lettre à vous « mes amis » — le tout perdu, et perdu sans espoir! J'en suis consterné. L'an passé, quand pareil malheur est arrivé et qui m'a frappé tout particulièrement, vous avez cru y voir l'application de mesures administratives. Vos conjectures n'avaient qu'un semblant de raison. Nous étions des varioleux — on pouvait le supposer du moins, — mais jamais encore, que je sache, je n'ai été un *personnage politique*, et un personnage politique *suspect*. Aussi une ombre d'espoir persiste-t-elle dans mon esprit, et je me dis, contre toute raison peut-être, que le mystérieux de l'affaire s'expliquera et que tout n'est pas perdu. — Mais pour le sort

de mon courrier de mars, le doute n'est pas possible; il est perdu et bien perdu. Pourquoi Dieu permet-il ces malheurs pour une correspondance qui, de part et d'autre, est l'objet de tant de sollicitudes et de prières! Malheureusement je ne garde copie que de mes lettres d'affaires. Peut-être la leçon profitera-t-elle à de plus jeunes. Je suis un peu vieux pour promettre de me corriger. Tout ce que je puis faire aujourd'hui, c'est de reprendre mon journal et, sans tenter de refaire ma lettre, essayer du moins de vous faire revivre avec nous la vie de ces six ou sept mois écoulés. Les impressions seront moins fraîches, et mon récit sera défloré; mais il est bon quand même de suivre à travers la trame de la vie la bonté et la fidélité de Dieu.

Retournons donc, si vous le voulez, par la pensée, là ou nous laissait le rapport que j'ai adressé à mes collègues et qui, je crois, a passé sous vos yeux.

Ce qui complique extrêmement la vie missionnaire au Zambèze plus que partout ailleurs, ce sont les travaux manuels. Nos rapports et nos lettres en font foi. Non seulement nous n'avons pas, à l'exception de Waddell, le secours d'artisans, mais il ne nous est pas possible d'obtenir comme ailleurs le secours d'hommes du métier et même de vagabonds européens. Il n'y en a point dans la contrée.

Aussi me suis-je souvent étonné que nos demandes et les appels de notre Comité n'aient pas encore provoqué une seule vocation sérieuse pour le Zambèze, dans les églises de langue française, parmi les artisans jeunes et pieux. Mackay d'Uganda; «dont la louange est répandue dans toutes les Églises», est cependant un exemple bien propre à stimuler le dévouement. Et, parmi nous, il n'est pas de nom plus richement enchâssé d'estime et d'affection que celui de Gosselin, un simple ouvrier maçon. Mais son manteau, ni celui de M. Mæder, n'ont été relevés par personne. Et cependant vous avez partout des Unions chrétiennes de jeunes gens qui sont des foyers de chaleur et de vie. On parle beaucoup de *réunions de consécration* qui sont bénies. Vous êtes les privilégiés du Tabor, vous, et, de loin, nous vous envions, nous qui sommes dans la plaine à lutter avec les démoniaques.

Mais comment se fait-il qu'il n'y ait pas un seul de ces jeunes frères qui se sente appelé à consacrer au Seigneur, parmi les païens, ses mains, ses forces, son métier, sa vie?... Je gémis pour ma part de voir mes collègues encore dans la force de l'âge, faute de secours, user les meilleures années de leur vie à de rudes travaux qu'ils n'ont jamais faits, dans un climat débilitant et meurtrier, et au détriment de l'évangélisation.

On a beau viser à la simplicité et se contenter de peu, dans un terrain comme celui-ci où tout est à créer, ces travaux s'imposent et forment un des facteurs importants de l'éducation civilisatrice du peuple qui nous est confié. Dans l'aide de M. Waddell j'ai eu, moi, une des plus rares bénédictions dont un missionnaire puisse jouir en Afrique. Mais il est Écossais, et j'en suis jaloux pour mon pays. Ce n'est pas qu'il m'ait dispensé de toute activité personnelle; mais je dis humblement que sans lui je n'aurais pas pu songer à entreprendre la fondation d'une nouvelle station. Nous comptons ici par saisons et par années, comme vous le faites en Europe par semaines et par mois. Tous les travaux manuels doivent être exécutés (j'entends ceux du dehors) dans un temps donné, c'est-à-dire pendant la saison sèche. La saison des pluies, suivie de l'inondation, les rend, pour plusieurs mois, à peu près impossibles. Il faut donc s'ingénier pour étirer en quelque sorte à l'extrême les mois, les semaines et les jours même de la bonne saison, pour les faire cadrer avec les travaux de rigueur.

C'est dans cette activité fiévreuse que nous avait laissés mon rapport. J'avais à cœur de construire le presbytère de Léaluyi, pas pour moi sans doute, mais nécessaire quand même. Je fis accidentellement, un jour, la triste découverte que presque toute la provision d'herbe de toiture que j'avais faite à Séfula était pourrie. C'était un peu tard, la plaine était alors en feu, et dans nos jungles rien n'arrête ces épouvantables conflagrations, rien n'y échappe. Léwanika, pour m'aider, s'empresse de faire savoir que le *moruti* a besoin d'herbe. On m'en apporte bientôt de ci, de là; mais des gens nés marchands et chicaneurs ne manquent pas l'occasion de prendre avantage de ma détresse.

Cela se fait ailleurs si je me souviens bien. Une gerbe, disons une bonne poignée, un *setsiba*, 2 1/2 mètres d'étoffe! C'est à prendre ou à laisser. Pas d'hésitation, je la laisse. Il faut donner à nos barotsis des leçons de morale. Aussi bien j'enfourche Grisette et me rends à Séfula. Je publie mes prix, qui sont de circonstance. C'est une émulation générale, et chacun de se mettre à l'œuvre à qui mieux mieux.

Sur la lisière des bois, aux bords des fossés, çà et là on la recueille poignée à poignée, brin à brin, la précieuse herbe qui, comme par miracle, a échappé aux flammes. En trois semaines la provision est faite. Je ne pus, bien entendu, rester tout ce temps-là loin de Léaluyi. C'est madame Ad. Jalla qui s'est, de bonne grâce, chargée des tracasseries et des ennuis de ce marché. — Et ce service, agréable seulement quand il est fait pour les autres, n'est pas le seul, certes, pour lequel je lui sois obligé. Nous avions la famine, non plus la famine de Kazungula qui a fait des victimes, mais une rareté de vivres telle que les amis de Séfula se sont vus obligés de diminuer le personnel de leur établissement. Je ne pouvais guère le faire, moi, à moins d'arrêter complètement les travaux. Mes provisions de l'année précédente épuisées, madame Adolphe Jalla fut encore ma providence. Elle l'a été avec cet oubli de soi que nous aimons tant à admirer chez les enfants de Dieu. Que de fois je me demandais ce que je donnerais le soir à ma troupe d'ouvriers, quand arrivait à temps de Séfula un peu de farine de manioc. Et ces amis m'envoyaient tout, ils ne gardaient rien pour eux de réserve. Ils vivaient au jour le jour; après le repas du matin, ils s'attendaient à Dieu pour le repas du soir. Eh bien, soit dit à la gloire de notre bon Père céleste, ni eux ni moi, pour nos gens, cela va sans dire, nous n'avons jamais manqué d'un seul repas. Il nous a régulièrement, au milieu de la disette générale, donné notre pain quotidien, et, par-dessus tout, de précieuses leçons de confiance et de foi.

Vous souvient-il de cette chaussée projetée qui devait unir la station au village? Nous nous étions partagé le travail avec le roi. Lui, en vrai Africain, jamais pressé, prenait la chose

calmement : « Si ce n'est pas fini cette année, ce sera pour l'année prochaine. » Ce n'est pas mon principe. J'étais déterminé à en finir cette année. Mais avec mes sept ou huit bêches ébréchées, cassées, rafistolées, ça n'avançait pas vite. Heureusement que ma petite bande d'ouvriers y suppléait par une dose assez rare de bonne volonté, si bien qu'avant les grandes pluies nous pûmes mener ce travail à bonne fin.

Le roi alors, lui aussi, prit la chose au sérieux. Sous la conduite d'un de ses principaux serviteurs, Mokanoa, intelligent et actif, il mit tous ses jeunes gens à la tâche. Vous les auriez vus, dès l'aube, au son de la clochette de Mokanoa, accourir et, sans autre outils que quelques pelles de bois grossièrement faites pour couper les mottes et leurs bras pour les porter, aller et venir par escouades, en chantant. Une vraie fourmilière. Remarquez-vous cette commotion soudaine qui interrompt le travail? Entendez-vous ces applaudissements assourdissants, ces voix confuses, ce tapage? — Ces jeunes gens se donnent le plaisir d'étrangler sur place l'un des leurs arrivé trop tard. C'est une distraction de tous les jours. L'étranglé d'aujourd'hui est sur le qui-vive pour tomber demain et se venger sur quelqu'un de ses amis attardé. C'est ainsi que la chaussée du côté du village aussi s'élève et s'avance. Ils ont la prétention de faire mieux que nous, ce que je ne leur conteste pas du tout.

La chaussée finie, de chaque côté du canal, il faut un pont. Un pont? soyons plus modeste, — *une passerelle*. Waddell, avec ses aides, y a travaillé quinze jours. A la voir, vous ne le croiriez pas; ça paraît si simple. Quatre énormes piliers d'un bois très dur et qui ne pourrit pas, assure-t-on, fermement plantés aux deux rives du canal (il a là quinze pieds de large), joints par un bon travail de charpente et de forts boulons, portent comme un belvédère, à trois mètres au-dessus de la plaine, un plancher de quatre pieds de large avec rampes et parapets, simplifiés au possible, et quatre marches de chaque côté; voilà notre pont. Il fallait voir avec quel intérêt, grands et petits, chefs et esclaves, s'attroupaient chaque jour pour en suivre les détails et en constater les progrès. Car les Barotsis, eux

aussi, construisent des ponts — que ne font-ils pas? J'en ai vu des restes au Motondo : quelques pieux fourchus, fichés en terre à travers le marais ou la rivière, des perches jetées dessus sans un clou, sans un lien même; voilà un pont serotsi. Et, sur le singulier édifice qui chancelle au moindre attouchement, toute une troupe, toute une armée même, à la file indienne, grimpe, rampe, se glisse, se cramponne à la façon des singes et... passe. Je ne réponds pas des accidents, par exemple. Ils admettent pourtant que le nôtre vaut mieux. Il est monumental. Sans vanterie, nous sommes un peu de leur avis, et trouvons qu'il fait bien dans le paysage.

Mais les sages! Ils ne sauraient nous décerner leurs éloges sans restrictions. Ils jurent que les Barotsis ne s'aventureront pas à y passer. Rien que d'y penser, ils en ont mal à la plante des pieds, et la tête leur tourne déjà! — Il s'en trouva pourtant d'assez courageux pour tenter l'essai. L'un saisit gravement la rampe à deux mains, et monte, marche après marche, avec précaution, pendant qu'un autre, pour plus de sûreté, le fait, comme on dit, « à quatre pattes. » Mais une fois là-haut, le merveilleux, c'est que pendant que l'œil se perd dans l'immensité que rien ne borne, les canots passent et repassent sous les pieds sans encombre. Leur ravissement en tente d'autres. Mais les grands personnages, eux, affectent de préférer passer en bateau plutôt que de compromettre leur dignité, — quitte toutefois à essayer un jour à la dérobée. Les gamins, eux, sont partout les mêmes. Ils rient de toutes ces pusillanimités. Ils y grimpaient malgré nous avant qu'il ne fût fini, et bientôt, je le crains, c'est de là qu'ils feront leurs plongeons. Mais l'éducation du public fut bientôt faite et le pont fut en vogue, si bien que le roi s'en effraya, et, si je n'étais intervenu à temps, il l'interdisait déjà aux esclaves.

L'animation qui y régnait du matin au soir faisait un agréable contraste avec la vaste plaine, nue, silencieuse et morte. C'était un reflet, bien pâle sans doute, un reflet bienfaisant pourtant du flot de la vie européenne. Que de fois je me suis tenu devant ma porte, suivant du regard les petites bandes de gens qui chemi-

naient le long des chemins, escaladaient la passerelle pour venir entendre l'Evangile, et les troupes joyeuses et bruyantes de notre jeunesse qui sautaient, gambadaient et faisaient la course en venant à l'école! Sans la chaussée et sans la passerelle, maintenant que la plaine est submergée, combien en aurions-nous eu?...

J'avais d'autres préoccupations. Aiguillonné par l'inondation qui gagnait du terrain tous les jours, et montait, montait, montait à vue d'œil, je faisais les travaux préparatoires de la construction de la maison d'habitation, tout en poussant activement ceux de l'église, où Waddell aussi, pour ce qui le concernait, mettait toute son énergie et tout son cœur. Il s'agissait d'excaver l'emplacement jusqu'à trois pieds de profondeur pour le combler ensuite de sable fin; précaution nécessaire, m'imaginais-je, pour entraver en quelque mesure, mais non pour arrêter les dégâts des termites. — Car qu'est-ce qui peut arrêter vraiment ces redoutables rongeurs qui attaquent tout, ne respectent rien? En une nuit, ils grignottent une paire de souliers. Vos vêtements, si vous n'y prenez pas garde, les portraits et les textes suspendus aux murs, les livres précieux sur les rayons de la modeste bibliothèque, subiront le même sort. Les caisses de provisions! soyez tant soit peu négligents, et quand vous irez les ouvrir, vous risquez fort de n'y plus trouver qu'un morceau de terre humide, toute une colonie de termites, et dans les mains il ne vous restera plus que des pellicules de bois, légères comme des plumes, au lieu des fortes planches qui formaient les caisses. Les voleurs d'ici n'y pouvaient rien; mais ces formidables insectes, si chétifs d'apparence et qui travaillent toujours à couvert, vous ont joué le tour et s'en sont emparé. Il n'est pas de précautions que nous n'essayions de prendre pour protéger quelque peu nos constructions temporaires contre ces destructeurs invincibles. Nous carbonisons les pieux, nous nous servons du goudron quand nous en avons, et sur une termitière comme celle-ci qui est toute leur œuvre, nous élevons nos bâtisses sur une forte assise de sable de plusieurs pieds de profondeur, que les termites ont plus de peine à travailler que la terre. C'est un grand travail; nous l'avons fait pour l'église : nous

n'avons pas d'autres moyens moins dispendieux et plus efficaces à notre portée.

Ce travail est celui des femmes, que nous payons à la journée avec de la verroterie blanche, la monnaie courante du pays. Avec un collier, deux au plus, de ces perles, on se procure tout : une pioche, une fourrure, un poisson; on paie le médecin et le diseur de bonne aventure, et on se rend les dieux propices. Aussi longtemps que j'étais pourvu, j'eus foule. Mais ma provision s'épuisa. J'en offris des bleues que je croyais jolies, moi qui déteste ce genre de choses. Mes dames barotsis, elles, retroussèrent le nez et s'en moquèrent. Outre leur couleur qui n'est pas de mode, elles sont maudites et ne sont connues que sous le nom néfaste de *sa ku fa marena*, la mort de ce noir suffit. On prétend que le grand Sépopa en avait un collier quand ses sujets se révoltèrent, l'attaquèrent, et que, dans sa fuite, il alla mourir de ses blessures sur la rive du fleuve. Raisonnez avec cette gent-là! On ne voudrait pas de mes *sa ku fa morena*, même si j'en faisais cadeau. Et, en attendant, les pluies tombent, l'inondation est là montant toujours. Concevez-vous mon embarras? Une caravane de Mambaris du Bihi arriva à point. A grand peine, et comme grande faveur, je pus obtenir d'eux deux kilos de cette précieuse verroterie pour la somme de 25 francs! Dès qu'elles en eurent vent, les femmes accoururent. Je fus coulant avec elles. Je leur montrai ma petite provision qui ne remplissait pas une assiette, je leur déclarai que c'était tout et que, par conséquent, je serais obligé de leur donner moitié blanches, moitié bleues. Chose extraordinaire! elles crurent à ma bonne foi et se mirent au travail avec entrain. Les blanches finies, je leur offris un peu timidement mes bleues : « Les bleues aussi sont des perles », me répondirent-elles à mon grand étonnement. Et le travail continua. Aux yeux de Dieu rien n'est petit qui concerne ses enfants.

Malheureusement, nous étions en pleine saison de pluies; l'inondation rétrécissait tous les jours plus son cercle autour de ma termitière, et l'emplacement de la maison, maintenant excavé, était un étang. Léwanika s'en émut et, de son propre

mouvement, il renonça à un travail analogue qu'il avait entrepris pour lui-même, afin de laisser femmes et filles venir toutes travailler chez moi. Tous les jours j'en avais une centaine en moyenne; je les divisais par bandes à la tête desquelles je mettais mes ouvriers. Toutes ces bandes allaient, venaient, se croisant, battant avec des roseaux sur leurs écuelles de bois la cadence de leurs chants. Mais l'eau montait toujours et montait rapidement. Elle envahissait tout; elle jaillissait à chaque coup de pioche, et c'est poignée par poignée que nous lui disputions le sable et la terre. Enfin, un beau matin, elle avait tout envahi, tout couvert, et notre termitière n'était plus qu'un petit îlot. Force me fut de congédier ma foule d'ouvrières. Elles le regrettèrent, et moi aussi. Mais non seulement j'avais complété les assises de ma maison, mais j'avais même fait ample provision de terre pour la crépir et la plâtrer. Sur une photographie que j'ai prise, on en distingue les tas qui ne permettent de voir que les toits de mes huttes. (*A suivre.*)

CONGO FRANÇAIS

LA MALADIE ET LA MORT DE M. CH. BONZON (1)

Lettre de M. U. Teisserès.

Cap Lopez, 22 juillet 1894.

Bien cher monsieur,

C'est sous le coup d'un profond accablement que je vous écris ces lignes. Vous aurez reçu mon télégramme vous faisant part de la mort de notre cher Bonzon. Depuis plus d'un mois déjà il se sentait souffrant. Il avait perdu ses forces et son entrain. Sur quoi je lui conseillai de s'éloigner pendant quelques jours de ses occupations, et il partit pour Talagouga, où il serait à proximité du docteur de Ndjolé. Cette

(1) Nous retardons la publication du portrait qui devait accompaguer ce récit, l'épreuve obtenue ne nous ayant pas donné une entière satisfaction. (*Réd.*)

idée lui sourit malgré la perspective d'une longue journée de navigation à bord d'un mauvais bateau. Il nous semblait que le changement d'air allait le remettre, et nous nous doutions bien peu qu'il partait, pour n'y plus revenir, de cette station de Lambaréné à laquelle il avait donné son cœur.

Une semaine plus tard, nous recevions d'Allégret une lettre qui nous donnait de très mauvaises nouvelles de notre malade. Une fièvre typho-malarienne venait de se déclarer, compliquée d'un congestion du foie. Le docteur ordonnait un prompt retour à la côte.

Lorsqu'une première occasion se présenta, il était trop faible pour qu'on pût penser à le faire voyager. La fièvre ne voulait pas céder. Sur sa demande, je montai en pirogue à Talagouga. Cette année de travaux communs nous avait fraternellement unis l'un à l'autre, et il voulait me donner des instructions pour que je pusse préparer les objets dont il avait besoin pendant son congé.

Je le trouvai très abattu. Le docteur venait fréquemment et nos amis de Talagouga le veillaient nuit et jour. Je restai là deux jours pendant lesquels la fièvre tomba. Mais, par contre, le foie atteignait des proportions énormes, lui occasionnant de fortes douleurs, qui ne s'apaisaient que par l'application de ventouses, répétée plusieurs fois par jour.

Une semaine après arriva un bateau. Allégret accompagna notre malade jusqu'à Lambaréné, et là le remit à nos soins.

Nous espérions rencontrer au cap Lopez un bateau du gouvernement allant actuellement au Gabon, mais il était parti la veille; nous n'avions qu'à nous installer du mieux que nous pouvions dans une factorie et attendre patiemment une nouvelle occasion.

Ce séjour au bord de la mer, sur lequel nous avions compté pour donner des forces à notre cher malade, ne lui fit aucun bien. La fièvre avait disparu, mais le foie était toujours très douloureux, et notre ami ne supportait plus que peu de chose.

Jusqu'au 18 juillet nous avions gardé bon espoir. Il ne ces-

sait de parler, s'informant de tout ce qui se passait autour de lui; mais le matin de ce jour, un changement notable se produisit. La parole devint embarrassée. Il refusa toute boisson et ne se faisait plus comprendre que par signes, et encore très difficilement. Nous vîmes que la fin venait. Je m'approchai de son lit et lui parlai de la joie qu'il aurait bientôt de se trouver auprès de Dieu. Après une prière, il eut encore la force de dire faiblement : *Amen*. Il me fit signe de l'embrasser, et ce fut tout. Nous étions dans les larmes, mais lui partait tranquille et confiant.

Pendant la journée du 19 il resta calme, respirant encore avec force, mais les yeux étaient déjà voilés. Le 20, à neuf heures du matin, il rendit le dernier soupir; et si nous n'avions pas vu la respiration s'arrêter, nous l'aurions cru endormi, tant son visage était paisible.

Dès le début de sa maladie, il avait eu le pressentiment qu'il était gravement atteint. Souvent il nous disait : « Je ne me rétablirai jamais. ».

Près d'arriver au cap Lopez, ma femme lui annonça que nous touchions au port. « Je crois que, pour moi, le port où Dieu me conduit sera le ciel », répondit-il. Dans ses moments de grande souffrance, il demandait pourquoi Dieu l'affligeait ainsi, lui si jeune et si vigoureux. Mais il se reprenait aussitôt pour se reprocher ses murmures, et il ajoutait : « Pardonne, ô Dieu ! pardonne. » Souvent aussi ces paroles revenaient à ses lèvres : « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits. »

Son œuvre le préoccupait beaucoup. Il me demandait à chaque instant des nouvelles de ses enfants, et il ne pouvait retenir ses larmes en pensant qu'il ne les reverrait peut-être jamais. Il avait pris sa tâche très à cœur. Dès le début il s'était mis avec entrain à l'œuvre; il était missionnaire dans l'âme. Le souvenir de son activité et de son dévouement restera gravé dans le cœur de tous ceux qui l'entouraient.

Ce n'est pas ici le moment de vous dire la perte immense

que nous faisons. Vous la comprenez. Quel vide pour nous surtout qui l'avons eu pendant cette année à notre foyer!

Les voies de Dieu sont mystérieuses, mais nous devons accepter sans murmurer les épreuves qu'il nous envoie. Notre horizon est bien sombre. Alors que nous nous sentions en nombre pour pousser vigoureusement notre œuvre, Dieu vient faucher dans nos rangs! Qu'allons-nous devenir si le secours n'arrive pas? Notre confiance est en lui.

A six heures du soir nous conduisons notre ami dans le petit cimetière du cap Lopez, accompagnés d'une foule nombreuse, recueillie et toute émue. Les quelques blancs de la douane et des maisons de commerce avaient tous répondu à mon invitation.

M. et madame Gacon, arrivés le jour même, purent se joindre au cortège et pleurer avec nous ce cher ami, mort au poste, et qui est allé recevoir de Dieu lui-même la couronne de vie promise à ceux qui lui seront demeurés fidèles jusqu'à la fin.

La présence de M. Audéoud parmi nous nous a été d'un vrai secours. Il vous donnera lui-même de vive voix tous les détails de ses derniers jours...

Veuillez agréer, cher monsieur, et faire agréer aux membres du Comité, l'expression de mon respectueux dévouement. U. Teisserès.

Madame Gacon écrit, le 2 août, de Talagouga :

« Nous sommes arrivés au cap Lopez au moment de la mort de M. Ch. Bonzon, et nous avons assisté à son enterrement...

« Nous conservons dans nos cœurs le souvenir de son amabilité, de son zèle, de son activité. Nous le voyons, nous nous rappelons le temps où il apprenait chaque jour sa leçon de m'pongoué en se promenant dans les sentiers de la station. Nous savons combien il avait pris sa tâche à cœur à Kangoué... »

TAÏTI

MADEMOISELLE MARIE ABRY

Lettre de M. Ch. Viénot.

Papéété, 12 juin 1894.

Cher Monsieur,

La mission de Taïti, l'œuvre des écoles, plus particulièrement, viennent de recevoir un grand coup : mademoiselle Marie Abry nous a quittés, pour entrer dans son repos, le 30 mai dernier. Elle n'a guère été alitée qu'une quinzaine de jours. Durant cette période, les forces diminuèrent rapidement, sans pourtant que l'intellect ait rien perdu de son intensité; aussi se montra-t-elle d'une force de résistance vraiment extraordinaire. L'âme ne voulait pas se séparer de son enveloppe terrestre.

Ce combat s'accentua d'une façon bien cruelle pour nous, pendant la dernière heure, où notre amie contemplait cependant son Sauveur. Elle avait toujours pensé qu'elle se remettrait, que le Seigneur ne l'avait pas désignée pour travailler au loin dans le but de lui sortir des mains l'ouvrage à peine commencé. Nous nous entretenions souvent, mademoiselle Banzet et moi, de la nécessité de la prévenir. On redoutait que cette révélation, faite loin des siens, ne lui donnât le mal du pays et ne l'achevât presque subitement. Nous connaissions d'ailleurs sa piété, mise en pratique simple et naturelle de principes chrétiens solides. Néanmoins, il fut entendu que je la préparerais à recevoir la terrible communication.

Je ne sais si vous pouvez vous figurer mes angoisses du moment, me demandant si je n'allais pas précipiter dans l'éternité notre chère malade. Nous ne parlâmes pas de mort, mais de vie éternelle, du ciel, nous entretenant de ce que peut être le bonheur là-haut, de ce qui le constitue et y prépare. J'émettais l'avis, qui plaisait à notre sœur, que de

même qu'ici-bas les artistes jouissent par le sens qu'ils ont le plus développé, le peintre par la vue, le musicien par l'ouïe, de même dans le ciel nous jouirons en raison directe du développement de notre cœur, c'est-à-dire en raison de l'intensité à laquelle sera parvenu dès ici-bas notre amour pour notre Sauveur: d'où nécessité de cultiver cet amour et de travailler à son développement. — La maladie est un moyen particulièrement qualifié pour arriver à ce résultat. Nous ne le comprenons pas toujours assez. De là aux applications directes et personnelles il n'y avait qu'un pas. Il se franchit tout naturellement. Notre chère malade comprit à demi-mot et commença à prendre ses dernières dispositions, confiant à mesdemoiselles Banzet ses derniers messages, la répartition de ses petits souvenirs entre les siens, le tout dans un état de calme parfait, sauf pourtant un moment de vive émotion.

Une fois de plus, notre foi avait été trop faible, nous avions eu tort de douter de la bonté de notre Père céleste qui s'est si visiblement manifestée envers nous à cette occasion. Pendant les derniers jours son âme s'est nourrie de la parole de son Dieu. Lorsqu'un passage convenait particulièrement à son état, elle demandait qu'on le lui relût. Si c'était une poésie qui traduisait ses sentiments, elle l'avait vite confiée à sa mémoire, pour se la redire pendant la nuit, disait-elle. Ces dames lui chantaient doucement ses cantiques préférés, qui berçaient son âme en quelque sorte dans la communion de son Sauveur. Une Taïtienne qui l'avait prise en affection venait la masser chaque jour. Jamais elle ne commençait son travail sans invoquer la bénédiction de Dieu, ce qui édifiait beaucoup la patiente. Sa pensée restait néanmoins fixée à l'ancre de son salut.

Une dernière fois, craignant déjà ne plus être entendu, je lui dis que nous allions demander à son Père céleste de la délivrer de ses souffrances qui étaient intenses. « Remerciez surtout... Il est là ! » reprit-elle. En effet, peu après elle rendit le dernier soupir, non sans avoir donné de touchantes preuves de ses préoccupations pour autrui.....

Notre perte est immense, plus grande que je ne saurais dire;

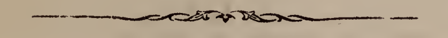
cette enfant de vingt ans était une personne de premier ordre que nous ne remplacerons pas. Je n'entreprendrai pas son panégyrique — les enfants, leurs parents, le public en général l'ont prononcé éloquemment par les attentions qui lui ont été prodiguées, par les fleurs, les couronnes qui ont afflué autour de ses restes mortels et qui continuent à affluer sur sa tombe, et par le concours considérable de personnes qui l'ont accompagnée à sa dernière demeure. M. Vernier a bien voulu se charger du service, je n'aurais pu le faire... A peine ai-je pu prononcer quelques mots de revoir sur la fosse béante. Jenny Brun, Marie Abry, voilà des noms à conserver dans les annales de la mission, voilà des femmes à donner en exemple, à des titres divers, aux femmes missionnaires.

J'aurais voulu pouvoir vous adresser, cher monsieur, un article nécrologique pour notre feuille, je n'ai pu que jeter sur le papier ces quelques renseignements hâtifs...

N'était-ce pas une bénédiction d'avoir eu ici mademoiselle Sophie Banzet, en ce moment critique? Les deux sœurs ont traversé des jours et des nuits bien fatigants, mais quel reconfort c'était pour notre chère malade d'avoir ainsi auprès d'elle à la fois une mère et une sœur aînée! Je suis heureux de pouvoir ajouter que pendant toute sa maladie mademoiselle Abry s'est sentie ici chez elle, comprenant qu'elle nous obligeait lorsqu'elle nous indiquait un moyen de lui être utile ou agréable. Quant aux soins, nulle part elle n'en eût eu de plus dévoués.

Adieu, cher monsieur, que le Seigneur remplace lui-même mademoiselle Abry au milieu de nous! veuillez le lui demander avec nous et croire à mes sentiments chrétiens respectueusement dévoués.

Ch Viénot.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE HAWAÏIENNE. — UNE COLLINE D'OREILLES COUPÉES. — LA GUERRE DE CORÉE. — SES CAUSES. — MISSIONS CHRÉTIENNES EN CORÉE. — LA PRIÈRE DU JEUNE TJÎ. — LE CHAUVINISME AU JAPON. — SON ACTION DÉLÉTÈRE SUR LES CHRÉTIENS. — LE PASTEUR N. TAMOURA DÉPOSÉ COMME TRAITRE A LA PATRIE. — RÉVEIL DU FANATISME NATIONAL EN CHINE. — VIOLENCES ET ASSASSINATS.

Le sort des îles Hawaïi était en suspens, quand ces terres lointaines ont été mentionnées ici, il y a quelques mois (1). La crise qui durait depuis deux ans vient de se dénouer, le 4 juillet dernier, par la proclamation de la république hawaïienne. C'est la victoire des grands propriétaires et industriels, pour la plupart américains, sur la majorité indigène. Malgré cela, la Société des missions de Boston acclame ce résultat comme un bienfait et une bénédiction (2). La plupart des journaux américains jugent de même; il paraît aussi que les plus éclairés parmi les chrétiens indigènes sont opposés à la restauration de la royauté. On attend beaucoup de bien de la part du président de la république, M. Dole, lui-même fils de missionnaire et, tout en cas, ce semble, un homme honnête et hono-

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1894, pp. 38 à 48.

(2) *The Missionary Herald* (Boston), 1894, p. 359. — On peut ajouter ici que la dernière survivante de l'expédition qui partit en 1852 de Hawaïi pour aller porter l'Évangile en Micronésie (voir le *Journal des Missions*, 1894, p. 177), madame L. Gulick, veuve du missionnaire L.-H. Gulick, vient d'être rappelée auprès de son Dieu, le 14 juin dernier, à Miyazaki (Kiou Chiou, Japon), où elle demeurait chez l'une de ses filles, femme du missionnaire C.-A. Clark (*The Missionary Herald* (Boston), 1894, p. 361).

rable (1). La suite des événements montrera ce que Dieu réserve à l'Église hawaïenne sous ce nouveau régime.

Sur la côte occidentale du Pacifique, le Japon et la Chine ne semblent pas près de cesser les hostilités. Il s'agit de la Corée, le pont naturel entre le continent chinois et l'empire insulaire du Japon, mais aussi, et depuis environ vingt siècles, la pomme de discorde entre les deux rivaux de l'extrême Orient. A une époque immémoriale, la civilisation chinoise a passé par la presqu'île de Corée pour aller éclairer le Japon; de tout temps un courant contraire a porté des pirates et des brigands japonais en Corée. Plus d'une fois, le gouvernement japonais a voulu arracher la Corée à la suprématie chinoise. On montre encore, près de Kyôto, l'ancienne capitale du Japon, une butte, sous laquelle, dit-on, furent enterrées des cargaisons d'oreilles rapportées d'une campagne coréenne à la fin du XVIe siècle. Mais, ni alors, ni depuis, le Japon ne réussit à s'emparer du pays qu'il convoite depuis si longtemps.

Dès la restauration du pouvoir mikadonal, en 1868, les chefs du nouveau régime entrevirent le bénéfice qu'ils retireraient d'une diversion militaire en Corée. Plus la situation intérieure se troublait au Japon, sous l'action de réformes hâtives et précipitées, plus on pouvait s'attendre à voir le gouvernement recourir à une guerre coréenne comme au jeu d'une soupape de sûreté. Les puissances occidentales durent s'interposer plusieurs fois, surtout en 1872. En mai 1885, pendant le conflit franco-chinois, le comte Ito obtint à Tientsin, de Lî-Houng-Tchang, le fameux vice-roi du Pé-Tchi-Li, une convention par laquelle la Chine s'engageait à notifier au Japon tout mouvement de troupes opéré vers la Corée. C'était un succès diplomatique incontestable. A partir de ce moment, l'attitude des Japonais en Corée devint incroyablement provocante. Sans les sages conseils de Lî-Houng-Tchang, il y a longtemps que l'aver-

(1) *The Independent* (New-York), 1894, pp. 1019 et suivantes.

sion de la majorité des Coréens pour les Japonais eût fait explosion. Voilà les principaux éléments de la question coréenne.

On pourrait comparer ce problème de la politique asiatique à la question d'Orient, toujours à l'ordre du jour de la diplomatie européenne. Seoul, la capitale de la Corée, est une sorte de Constantinople de l'extrême Orient. Aussi bien l'état social et économique de la Corée ressemble singulièrement, paraît-il, à ce qui se voit en Turquie : un peuple de petits cultivateurs, écrasé, exténué par les exactions et les concussions d'une administration véreuse. De là les troubles qui éclatèrent, vers le milieu du mois de mai dernier, dans les provinces du sud-ouest de la Corée : le peuple se soulevait contre les gouverneurs et leurs agents ; et les chefs d'une association secrète, formée il y a une trentaine d'années, les tong-hak, se mirent à la tête du mouvement. Le 31 mai, ils s'emparèrent de Tjyen-Tjyou, le chef-lieu de la province de Tjyen-La-To. Le roi envoya quelques soldats contre les insurgés ; mais presque en même temps il demandait l'intervention de son suzerain, l'empereur de Chine. Il sentait apparemment sa faiblesse ; il sait aussi que les tong-hak, stricts conservateurs, voient d'un mauvais œil l'amitié qu'il témoigne aux étrangers. Le 25 juin, une avant-garde chinoise arriva à Tjyen-Tjyou. Les tong-hak disparurent aussitôt comme par enchantement ; mais les Japonais, avertis par la Chine de son intervention, débarquèrent des troupes dans le golfe de Seoul et occupèrent Tchémoulpo et toute la route qui conduit de ce port à la capitale ; le 15 juin déjà, ils entraient, au son du clairon, dans les rues de Seoul comme en pays conquis (1). Les conditions posées par les Japonais pour se retirer eurent pour conséquence la déclaration de guerre entre la Chine et le Japon, le 1er août dernier. Jusqu'ici la Chine a eu le dessous ; mais si les hostilités se prolongent, il se pourrait bien

(1) D'après une lettre du vicaire apostolique de la Corée, Mgr Mutel, dans les *Missions catholiques*, 1894, pp. 401 et suivantes, et 425 et suivantes ; comp. *The Independent* (New-York), 1894, p. 1026 et p. 1077.

que le Japon épuisât ses forces avant même que la Chine eût mis sur pied son innombrable armée.

Mais qu'importent ici les faits politiques et profanes? demandera peut-être quelque lecteur. Beaucoup plus qu'on ne penserait à première vue. Les conséquences immédiates affectent déjà la mission chrétienne; les résultats définitifs de la lutte entre le Japon et la Chine peuvent non seulement déranger la Grande-Bretagne et la Russie, qui suivent d'un œil jaloux les destinées de la Corée, mais encore modifier considérablement la marche du christianisme dans l'extrême Orient.

De fait, toute œuvre apostolique est paralysée en Corée à l'heure présente (1). Trois Églises américaines et une société anglaise entretiennent des missionnaires dans la presqu'île ; en tout il y a quarante missionnaires évangéliques, dont vingt-six mariés, plus dix-huit femmes non mariées. Ils occupent cinq stations, et il n'y a que dix ans juste que le premier d'entre eux a réussi à pénétrer en Corée. Les résultats obtenus sont peu de chose encore, et pourtant la puissance de Dieu par l'Évangile agit. Témoin le petit Tjî, un garçon ignorant et illettré qu'on jugeait communément impropre à toute besogne sérieuse. Il entendit la Bonne Nouvelle et n'y vit d'abord qu'une histoire comme une autre; mais alors, raconte-t-il, Dieu lui parla, c'est-à-dire il comprit, sans trop savoir comment, ce qu'est Jésus et ce qu'a fait le Sauveur du monde. On le traita de sot, on le bafoua. Il laissa faire. Il y a quelques mois, son petit frère tomba malade; on fit ce qu'on put, mais sans effet. Tjî affirma que tous les charmes ne serviraient de rien, qu'il fallait invoquer Jéhovah. On refusa, et comme on vit l'enfant à toute extrémité, suivant la coutume coréenne on le revêtit d'habits et d'ornements mortuaires et on l'exposa hors de la maison. Encore une fois, Tjî demanda à la famille de prier avec lui le

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1888, pp. 147-149 et 1891, pp. 504 et suivantes.

Dieu des chrétiens. On consentit, et aussitôt Tjî, dans un accès de foi enfantine et admirable, de s'écrier : « Alors notre petit malade va être guéri! » Tous s'agenouillèrent; Tjî pria, et Dieu exauça cette supplication confiante. Ce même jour les idoles domestiques furent détruites, et depuis lors toute la famille adore le Dieu qui est le Père du Seigneur Jésus-Christ (1).

En Chine et surtout au Japon, les missions chrétiennes se ressentent de l'excitation où la guerre met les esprits. Le Japon souffre actuellement d'un accès de chauvinisme suraigu. Le mal est antérieur à la guerre ; mais cette guerre l'exaspère. L'origine de la crise remonte à la proclamation de la nouvelle constitution japonaise, en 1889 (2). Dès ce moment, une opinion radicale, qui tend de plus en plus à prédominer, exige l'égalité complète du Japon avec les nations européennes; mais cette insistance se heurte contre la répugnance des gouvernements européens à confier le sort de leurs ressortissants aux tribunaux japonais. La juridiction consulaire (3) a été stipulée encore dans le traité anglo-japonais ratifié le 25 août dernier, au moins jusqu'à la publication du nouveau code japonais, auquel on travaille depuis longtemps, mais dont l'achèvement nécessitera encore quatre ou cinq ans. Le gouvernement mikadonal accepte cette réserve faite par les Européens et les Américains; mais l'opinion publique ne veut ni comprendre ni admettre l'exterritorialité des étrangers au Japon et réclame hautement et tumultueusement le droit commun pour tous, ou, sinon, l'observation stricte et littérale des traités antérieurs; cela équivaudrait à reléguer les étrangers dans les sept ports ouverts jadis, avec défense absolue de pénétrer dans le pays. En face de ces exigences radicales, le gouvernement a dû recourir récemment encore à la dissolution du parlement (4); c'est pour-

(1) *The Missionary Review of the World*, 1894, p. 659.
(2) Voir le *Journal des Missions*, 1889, pp. 351-360 et 1893, pp. 277-280.
(3) Voir le *Journal des Missions*, 1891, p. 278.
(4) *The Church at home and abroad*, 1894, t. XVI, p. 211.

quoi on ne se trompe pas, sans doute, en regardant la guerre de Corée, si lestement provoquée par le Japon, comme une diversion avidement saisie par le ministère japonais aux abois.

Et voici de nouveau comment cet état des esprits au Japon réagit sur l'œuvre des missions. Légalement, les missionnaires, comme tous les étrangers, sont seulement tolérés dans l'intérieur du pays; leur passeport peut leur être retiré par un simple arrêté de police; de toute façon, ils ne peuvent posséder aucun immeuble au Japon; toutes les stations, écoles et églises, appartiennent nominalement à des Japonais qui ont bien voulu se prêter à cette transaction. Eh bien! un journal japonais rédigé par un chrétien exhortait récemment les chrétiens japonais à refuser de prêter leur nom à ces sortes de contrats fictifs, afin de forcer les agences de mission à donner ou à céder à vil prix tous leurs immeubles aux communautés japonaises, une application originale du mot d'ordre en vogue : le Japon aux Japonais. Qu'un journaliste écrive cela, au Japon comme ailleurs la presse vit de pareils exploits. Ce qui inquiète, c'est que ce langage a trouvé de l'écho dans les cercles chrétiens japonais (1). On ne s'étonne plus guère, après cela, d'apprendre qu'un professeur de l'Université impériale de Tokyo, M. Inouyé, glisse périodiquement dans ses leçons un développement sur l'antagonisme entre le christianisme et le patriotisme, et que, dans une brochure à sensation, ce même personnage, jadis professeur à l'École des langues orientales de Berlin, vient de démontrer avec une érudition éblouissante, et aux applaudissements de la presse, que le triomphe du christianisme coïncide partout avec la décadence nationale. Dans les réunions publiques on accuse couramment tous ceux qui croient au Christ d'être traîtres à la patrie, et les maîtres d'école pressent leurs élèves de fuir les écoles du dimanche. Aussi bien le nombre des élèves des écoles du dimanche diminue sensiblement (2).

(1) *The Independent* (New-York), 1894, p. 1124.
(2) *The Church at home and abroad,* 1894, t. XVI, p. 213.

Un fait particulier montre jusqu'où, dans le domaine ecclésiastique, peut s'égarer le chauvinisme. Le dernier synode de l'Église du Christ au Japon (1) — c'est le nom que se sont donné les diverses Églises presbytériennes en s'unissant dans ce pays — s'est tenu à Tokyo du 3 au 6 juillet dernier. Il a démis de ses fonctions pastorales M. N. Tamoura, pour avoir publié aux États-Unis un petit livre intitulé : *la Fiancée japonaise* (2). Ce volume ne contient aucune allusion à un point de doctrine ou de constitution ecclésiastique; il n'est aucunement immoral, ni même léger; c'est une description de la vie sociale japonaise et de la place que la femme y occupe. Les critiques les plus autorisés s'accordent à louer la justesse et la vérité du tableau de mœurs tracé par l'auteur. Pourquoi donc déposer ce pasteur, dont les opinions orthodoxes sont connues, dont la communauté est pleine de vie, dont l'école du dimanche est une des plus florissantes de la capitale, dont l'activité apostolique a été comparée à celle du fameux évangéliste D.-L. Moody? Pourquoi? Parce que les vérités qu'il a osé dire blessent la susceptibilité japonaise : il est « traître à la patrie, » parce qu'il substitue la réalité à la fiction.

Tout cela dénote un état d'esprit qui ne peut durer. Cela finira par une explosion malheureuse, ou cela passera comme un mauvais rêve. En attendant, le nombre des baptêmes d'adultes continue à diminuer (3), et les missionnaires commencent à s'inquiéter; ils demandent l'intercession fervente de ceux qu'ils représentent au Japon pour la gloire du Christ.

En Chine, on passe plus facilement des mots aux voies de

(1) Elle compte 11,126 membres, formant 92 communautés organisées (*The Missionary*, Nashville, Tenn., 1894, p. 396).

(2) *The Japanese Bride*, New-York, chez Harper Bros., 1894; comp. *The Independent* (New-York), 1894, p. 1145.

(3) Voir le tableau comparatif donné dans le *Journal des Missions*, 1893, p. 277. En 1893, les baptêmes d'adultes n'ont atteint que le chiffre de 3,636; le nombre des chrétiens évangéliques adultes au Japon est actuellement de 37,698.

fait envers les chrétiens. La haine de l'étranger pourrait bien se réveiller si la guerre en Corée dure, et le fanatisme chinois se soulagerait alors facilement contre les chrétiens. On se souvient des deux missionnaires suédois, Wilkinson et Johannsen, brutalement assassinés, le 1er juillet 1893, près de Han-Kéou (province de Hou-Pé), dans la vallée du Yang-Tsé-Kiang. Le consul général de Suède demanda la punition des coupables; il en résulta seulement que tous les fournisseurs des missionnaires furent battus, emprisonnés et frappés d'amendes, car — ainsi raisonnent les mandarins — si l'on rendait la vie matérielle impossible aux démons étrangers, ils finiraient bien par quitter le pays tout seuls, sans que l'on fût forcé de les égorger (1). Il suffit, en tout cas, de la moindre calamité pour irriter et exciter la population chinoise contre les chrétiens et surtout contre les étrangers. C'est la reproduction de ce qui se passait dans l'Afrique romaine à la fin du IIe siècle : « Si le Tibre monte jusqu'aux murailles, si le Nil ne monte pas sur les champs qu'il doit arroser, si le ciel tarit, si la terre s'ébranle, s'il apparaît une famine ou une peste, aussitôt on crie : « Au lion les chrétiens! » Il y a quelque temps que l'on entend parler de l'épidémie qui sévit à Canton depuis le commencement du mois de mai dernier. Elle est effrayante; des dizaines de milliers de Chinois ont péri; on a évoqué, au spectacle de cette misère, le souvenir de la peste noire qui a dévasté l'Europe à la fin du XVIe siècle. Dès le début, les chrétiens furent accusés d'empoisonner les puits ou de vendre des sachets de parfums vénéneux. Le 11 juin dernier, deux demoiselles américaines, de la mission des Frères Unis, mesdemoiselles Halverson et Bigler, toutes deux docteurs en médecine, furent maltraitées à Ho-Nam, au sud de Canton (2), l'une au point que sa vie est en danger. Madame Noyes et mademoiselle Fulton, de la mission presbytérienne américaine, furent de même atta-

---

(1) *Das Evangelium in China* (Stettin), 1894, p. 64.

(2) *The Independent* (New-York), 1894, p. 1027.

quées à Canton (3). D'après les dernières nouvelles télégraphiques, l'église presbytérienne de Chek-Loung, à quelque quatre-vingts kilomètres à l'est de Canton, sur le Tong-Kiang, aurait été démolie par une foule fanatisée (1). Et, du nord de l'empire chinois, de la Mandchourie, vient le bruit de l'assassinat en pleine rue, par un bataillon de soldats réguliers, du missionnaire presbytérien écossais M. G.-A. Wylie, à Liao-Yang-Tchéou (2). On voit que les amis des missions ont tout lieu de suivre avec attention la tournure que prennent les événements politiques dans l'extrême Orient, et cela, en se rappelant la parole qui rassurait les psalmistes : « L'Éternel règne ».

F. H. K.

(1) *The Missionary* (Nashville, Tenn.), 1894, p. 347.

(2) *The Church at home and abroad*, 1894, t. XVI, p. 203.

(3) *The United Presbyterian Missionary Record*, 1894, supplément encarté dans la livraison de septembre; comp. le *Journal des Missions*, 1893, pp. 364-368. J.-A. Wylie, né le 30 octobre 1863, était arrivé en Mandchourie en avril 1887, et s'était toujours fait remarquer par sa douceur, son humilité et ses grandes capacités.

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18852.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOTRE BUT

Paris, le 23 octobre 1894.

Le but de nos efforts, ce n'est pas tel ou tel résultat financier; c'est l'avancement du règne de Dieu. L'Évangile porté au monde, les païens mis en contact avec Jésus-Christ: voilà quel doit être notre grand souci, l'aiguillon qui nous pousse à la prière et au travail.

Mais ici se présente, dans sa vérité immuable, le raisonnement de saint Paul : « Comment entendront-ils l'Évangile, s'il n'y a quelqu'un qui le leur prêche? Et comment prêchera-t-on, s'il n'y en a pas qui soient envoyés? »

L'envoi de missionnaires en nombre suffisant pour que les champs que Dieu nous confie dans le monde soient vraiment occupés, et « que les bouts de la terre entendent le salut de notre Dieu », — voilà quelle doit être notre constante préoccupation.

Les lettres de nos missionnaires viennent, à leur manière, nous rappeler que c'est là, dans l'envoi des hommes, qu'est notre devoir.

On lira plus loin le rapport que nos frères du Zambèze

nous adressent sur leur activité. Ce document, un des plus encourageants que nous ayons reçus, se termine par une demande de renforts. Et, certes, jamais demande n'a été plus justifiée. L'histoire des débuts de nos missionnaires au Zambèze rappelle les commencements de la conquête de l'Algérie par nos soldats. Dans l'un et l'autre cas, une poignée d'hommes a su, par des miracles de patience, d'énergie, d'activité, non seulement se maintenir sur la terre ennemie, — mais y prendre pied, conquérir des positions solides, assiéger et vaincre des forteresses. Mais si nos missionnaires, en accomplissant, par le secours de Dieu, ces prodiges, ont fait leur devoir, le nôtre à nous c'est de les secourir en doublant, en triplant leur nombre, de manière à rendre possibles ces victoires définitives que l'Église attend de leur travail. « Faisons un effort, nous écrit M. Coillard dans une lettre particulière du 25 juillet, pour que nous ayons dix missionnaires consacrés, et le double d'évangélistes, d'ici à deux ou trois ans. »

Les mêmes remarques s'appliquent à nos autres missions, particulièrement à celles qui opèrent en plein paganisme et traversent la période des douloureux débuts. Écoutons ce que nous écrivent à ce propos nos missionnaires de la Côte occidentale d'Afrique :

« Je ne puis, écrit M. Allégret le 12 août, à propos d'un congé possible, je ne puis pas abandonner l'œuvre avant qu'elle soit bien en train. Ce qui a fait — c'est une des causes du moins — que les missionnaires américains ont eu ici de si longues semailles, ce sont précisément ces départs, ces interruptions, ces perpétuels recommencements. » — La conséquence de cette observation est facile à tirer : ce n'est pas que les missionnaires renoncent à ces retours en pays plus sain qui seuls peuvent assurer la conservation de leurs forces, — c'est que nous rendions ces retours possibles et non préjudiciables à la mission elle-même en multipliant le nombre des missionnaires.

Du Congo passons au Sénégal. Notre conviction, partagée par tous nos amis, c'est que le fardeau et la responsabilité

d'une mission doivent être partagés entre plusieurs ouvriers. Cette conviction nous a amenés, il y a des mois déjà, à décider en principe l'envoi d'un ouvrier de plus à Saint-Louis (1). Jusqu'à ce jour, cet ouvrier ne s'est pas trouvé. Et puis est venue la clôture de nos comptes et ce qui s'en est suivi. Ecoutons les réflexions que le déficit inspirait à M. Escande : « Ah! ce déficit, comme il doit vous peser! et comme il me pèse! quel boulet! Je commençais à espérer que les bonnes résolutions du Comité à l'égard du Sénégal allaient avoir leur effet, — je commence à perdre courage. On s'use ainsi à passer de l'espoir au découragement; et depuis que je viens ici, c'est-à-dire depuis cinq ans, que fais-je d'autre?... Parfois, je me dis : dans dix ans (j'aurai alors quarante ans), y aura-t-il quelque chose de fait par ici? la mission aura-t-elle enfin pris son essor, ou bien en serons-nous encore à attendre qu'un vent favorable souffle du ciel pour gonfler nos voiles? On s'use à penser toujours ainsi. »

L'œuvre du Sénégal se poursuit dans des conditions exceptionnellement difficiles, et le manque d'hommes en nombre suffisant n'est qu'une des raisons de ses lents progrès. On verra d'autre part que nos missionnaires recevront dès le mois prochain un précieux renfort en attendant des secours plus considérables. Les paroles de notre missionnaire ne doivent pas moins rester sur notre cœur comme un appel à nos prières et à notre activité.

Donnons aussi une pensée de sympathie à M. Brunel qui, dans son île solitaire de Raïatéa, attend avec impatience l'instituteur qu'il nous a demandé et que, dit-il, il se prépare à recevoir à bras ouverts.

Ainsi de toutes parts, de l'Afrique et de l'Océanie, c'est le même cri qui nous arrive : des hommes! Des hommes pour venir en aide à ceux qui sont sur la brêche! des hommes pour continuer l'œuvre commencée — ou tout au moins pour l'empêcher de périr. Des hommes!...

(1) Voir plus loin les décisions prises à l'égard du Sénégal, p. 474.

« La moisson est grande, et il y a *peu d'ouvriers*. Prions donc le Maître de la moisson qu'il suscite et qu'il envoie les ouvriers que sa moisson réclame! »



RÉPONSES AUX APPELS

Ces réponses, ce sont avant tout les dons que nos amis nous ont envoyés, soit pour le déficit, soit pour l'ensemble de notre œuvre. La couverture de nos livraisons de ces derniers mois a donné à nos lecteurs une idée du nombre et de l'importance de ces envois.

Nous ne pouvons songer ni à les énumérer ici, ni à mentionner ceux qui nous ont particulièrement touchés. Forcément incomplet, ce travail nous exposerait à être injustes. Les amis qui nous sont venus en aide ont d'ailleurs reçu directement notre *merci*.

Et cependant, comment garder pour nous tous les encouragements que nous a apportés notre correspondance de ces derniers mois ? Tel message nous a réjouis et fortifiés autant que l'offrande qu'il accompagnait. Ce message, c'est le verre d'eau froide dans la lutte brûlante, c'est la preuve que d'autres voient comme nous la tâche de l'heure présente, c'est la promesse d'une coopération fidèle dans la prière et dans l'action. Comment ne pas faire part aux amis des missions d'une petite partie au moins de ces richesses?

Nous parlons ailleurs de notre correspondance avec les Comités auxiliaires auxquels nous nous sommes adressés en premier lieu. Disons seulement que de grands encouragements nous sont venus de ces Comités, comme aussi des groupes d'amis qui en tiennent lieu dans certains centres. Plusieurs des Comités, notamment ceux de Bordeaux, de Montauban, de Marseille, se sont mis immédiatement à l'œuvre, s'associant, par des collectes spéciales, à notre campagne contre le déficit. Ailleurs, on s'est contenté de s'engager à

faire le meilleur emploi possible des moyens d'action déjà en usage. « Le Comité, dans sa généralité, nous écrit M. P. Dieterlen au nom des amis de Montbéliard, a reconnu la nécessité de faire davantage. On n'a rien suggéré de bien nouveau, comme moyen à employer pour y arriver; on s'est borné à *prendre l'engagement de tirer un meilleur parti de ce qui existe et d'être plus fidèle dans l'intercession et le travail.* Il y aura plus de réunions missionnaires que par le passé, et l'*Ami chrétien des Familles* contiendra un appel spécial. »

D'autres Comités, trouvant la saison trop avancée, ont promis de se mettre à l'œuvre dès la rentrée. En Alsace, en Suisse, même variété dans les réponses. Le Comité auxiliaire de Genève a fait imprimer et distribuer un appel spécial qui nous a valu de précieux dons; ailleurs on a préféré laisser à l'initiative individuelle le soin de nous répondre. Hâtons-nous d'ajouter que de beaucoup de points cette réponse est venue, cordiale et généreuse.

Mais c'est précisément cette réponse individuelle que nous désirons faire entendre à nos lecteurs. Hâtons-nous donc de céder la parole à nos correspondants.

Nous avions demandé aux Églises, on s'en souvient, de consacrer à la prière pour les missions un service spécial. Cette invitation a été entendue. Dans beaucoup d'Églises on a prié pour nous. « En réponse à l'appel du *Journal des Missions*, nous écrivait un pasteur de l'Ardèche, j'ai prononcé un sermon spécial, le dimanche 24 juin. La collecte du même jour a été destinée à la mission, et, dans une réunion de l'après-midi, plusieurs de nos frères et de nos sœurs se sont souvenus de vos embarras financiers devant le trône de Dieu. »

De son côté, un pasteur de Paris nous écrivait : « Le dimanche 24 juin, j'ai, pour me conformer à votre invitation, prêché sur l'œuvre des missions. Mon texte : « Dieu a établi « dans l'Église : premièrement, les apôtres. »

D'une autre partie de la France, un frère nous écrivait,

le 17 juillet : « Voici 242 fr. 50 pour le déficit. Mon *oratoire* vous envoie ce témoignage de sympathie chrétienne que j'ai demandé *exceptionnellement*, puisque notre collecte pour les missions se fait à Noël... Je suis bien aise de vous le transmettre au nom de mon Église et au mien, et mieux encore, au nom de notre Sauveur. »

Le pasteur d'une Église d'Alsace nous écrivait, le 9 juillet : « En réponse à votre lettre-appel du 9 juin dernier, j'ai la joie de vous adresser sous ce pli le produit de la collecte que j'ai organisée ici pour vous aider à combler le déficit qui pèse sur votre œuvre. Le montant des dons que l'on m'a envoyés, à la suite d'un appel que j'ai fait au temple ou que j'ai moi-même collectés à domicile, s'élève à la somme de 1,059 fr. 25... J'espère que l'intérêt pour l'œuvre des missions grandira au milieu de nous, et que cet effort spécial y contribuera pour une large part... Nous joignons nos prières aux vôtres pour que Dieu ouvre les cœurs et les mains... »

Nous pourrions multiplier les citations de cette catégorie. Ils sont nombreux les pasteurs qui, par leurs prédications, par la célébration d'un service spécial, ont associé leur Église et se sont associés eux-mêmes à nos préoccupations. Nous leur exprimons toute notre reconnaissance.

Puisse, selon le vœu de l'un d'entre eux, l'effort qu'ils ont fait « profiter non seulement à l'activité missionnaire de leur Église, mais à sa vie et à ses progrès intérieurs... »

Nous tenons à remercier aussi ceux d'entre eux qui nous ont aidés par la voie des *journaux religieux*. Puisque nous en avons l'occasion, disons notre gratitude pour l'appui que notre presse protestante donne à notre œuvre. Il faudrait nommer ici presque tous nos journaux... Ne mentionnons que le *Protestant de Normandie*, le *Huguenot* d'Anduze, la *Voix de la Montagne*, l'*Éclaireur*, qui ont ouvert des souscriptions en notre faveur. Merci aux frères qui ont eu cette généreuse pensée ! Plusieurs ne se sont pas bornés à servir notre cause par leur journal : ils y sont allés de leur parole et de leur travail personnel. Un dévoué pasteur, chargé d'une grande

paroisse, a spontanément entrepris une tournée de conférences en notre faveur. « J'ai écrit plus de cinquante lettres », nous dit-il. Que Dieu nous donne beaucoup de semblables collaborateurs !

Mais voilà que nous glissons dans l'énumération que nous nous sommes interdite. Revenons à ces messages bienfaisants que nous avons à cœur de citer. Une amie qui, par son initiative généreuse, a grandement contribué à engager notre campagne contre le déficit, nous écrivait, le 6 août : « Il faut que je vous parle d'une rentrée bien petite, mais bien touchante, qui m'a été annoncée; c'est bien la pite de la veuve. C'est une digne et respectable chrétienne, âgée et sans ressources, mademoiselle X., directrice d'une crèche protestante, qui m'a dit : « Au moins, mademoiselle, qu'on n'oublie pas les pauvres ! » Elle s'est chargée de collecter les très modestes offrandes de son entourage et doit me les apporter un de ces dimanches ; ce sera peut-être 5 ou 6 francs en tout, mais cet argent-là a une valeur qui ne se mesure pas aux chiffres. »

Dans une grande ville du Midi, quelques jeunes filles, s'étant imposé une semaine de renoncement, ont pu nous envoyer la somme de 45 francs pour le déficit. Celle qui nous a transmis ce don ajoutait ces paroles qui nous ont été précieuses : « Nous pouvons dire, monsieur, que quelques-unes d'entre nous ont porté ce lourd déficit sur leur cœur et ne vous ont pas oublié dans leurs prières... Que Dieu vous donne de plus en plus des collaborateurs dans la prière et le sacrifice ! »

Nous avons gardé pour la fin trois lettres auxquelles nous attachons un prix particulier, parce que nous y trouvons exprimée avec clarté et force, et mieux que nous n'aurions pu le faire nous-mêmes, la pensée qui a présidé à toute notre campagne de cette année.

La première est d'un pasteur de nos amis; il écrit : « Je

suis très reconnaissant pour ma part de la campagne entreprise; c'est ainsi, me semble-t-il, qu'il faut comprendre les choses : une difficulté, un déficit, — occasion de redoubler de prières, de foi, d'efforts de toutes sortes, pour profiter de l'épreuve et en sortir plus fort, plus riche, non seulement en argent, mais en grâces. — Oui, c'est bien là la voie à suivre pour des chrétiens. »

La seconde lettre nous vient du Sud de l'Afrique; les lecteurs de ce journal en reconnaîtront aisément l'auteur :

« J'espère que tous ces efforts porteront beaucoup de fruits. Notre Société a besoin de forces nouvelles. On a un peu l'impression qu'elle entreprend une tâche qui n'est pas en proportion de l'importance numérique et spirituelle du protestantisme de langue française, mais il vaut mieux aller en avant que de languir. Et remarquons ceci : ce ne sont pas les Églises qui *poussent* la Société des missions; c'est la Société des missions qui *tire* les Églises (1). C'est le contraire de ce qui devrait être logiquement. Mais, dans ce monde, les choses ne vont (souvent) qu'à la condition d'être faites à l'envers de la logique et des justes théories. Le rôle de la Société des missions n'en est que plus beau : elle est, à certains égards, le sel des Églises de France. A côté des œuvres de charité, que l'on peut si facilement prendre pour des œuvres de philanthropie pure, il est bon que l'on ait, en vedette, une œuvre essentiellement religeuse, et ayant pour but avoué l'avancement du règne de Dieu. Ce seul fait peut produire en Europe un bien incalculable. »

La troisième lettre que nous tenons à citer est due au regretté Daniel Ollier, qui vient de nous être repris d'une si douloureuse manière. Il nous écrivait le 14 juillet : « Ce ne sont pas vos biens que je recherche, c'est vous-mêmes. » Cette parole de l'apôtre nous est venue à l'esprit en lisant vos lettres, votre circulaire. Dieu, par le moyen des œuvres,

(1) Nous croyons que, depuis saint Paul, les choses se sont presque toujours passées ainsi. (*Réd.*)

dans le cas présent de l'œuvre missionnaire, nous recherche nous-mêmes. Il nous invite à une consécration plus complète à son service. C'est le moyen de développement spirituel et de sanctification qu'il nous propose. Nous ne saurions trop prendre garde à cet appel. C'est sous cette impression que nous avons célébré dans notre Église un service spécial, en rappelant aux fidèles leurs devoirs de *consécration* et de *renoncement.* »

Consécration, — renoncement, — qui sommes-nous pour prononcer ces paroles, pour les donner, comme une devise, à nos frères? Aussi bien, n'est-ce pas de nous qu'elles viennent ; c'est Dieu qui, par nos missions, nous les rappelle à tous et en fait le *mot d'ordre* de l'Église. Qu'il nous donne, avec son Esprit, la force d'agir en conséquence !



UN MOT A NOS CORRESPONDANTS

Comités auxiliaires. — Pasteurs. — Collecteurs

Outre les lettres que nous échangeons avec les nombreux amis et soutiens des missions, nous avons engagé, dans le cours des mois d'été, une triple correspondance avec les Comités auxiliaires, les collecteurs et collectrices du Sou missionnaire et les pasteurs de nos Églises. Nous empruntons la voie du *Journal des Missions* pour faire parvenir à ces diverses catégories d'amis les brèves communications que voici :

Nous remercions nos *Comités auxiliaires* de leurs réponses à notre circulaire de mai, résumées d'autre part. Outre nos communications directes à chacun d'eux, nous pensons leur envoyer une nouvelle circulaire à la date ordinaire, c'est-à-dire dans le courant de novembre.

Merci également aux nombreux *pasteurs* qui ont répondu à nos lettres, soit en nous écrivant une lettre spéciale, soit simplement en nous retournant, après l'avoir rempli, le

questionnaire qui leur a été adressé en même temps que la brochure : *Les Missions et l'occasion présente*. Nous avons fait droit, autant que possible, à leurs demandes de brochures, spécimens de nos journaux, carnets, boîtes de collectes, etc. Quant aux observations qui nous ont été faites, nous y avons répondu dans la mesure où nous l'avons pu : on comprendra cependant que le dépouillement et le classement du volumineux dossier que constituent ces réponses pastorales ne puissent se faire que lentement. Nos chers correspondants peuvent d'ailleurs compter que nous prenons à cœur tout ce qu'ils nous ont écrit : remarques, objections, encouragements, et que nous en tiendrons compte soit dans une publication ultérieure, soit autrement.

Un merci bien chaud, enfin, aux *collecteurs* et *collectrices* qui ont répondu, avec un ensemble touchant et d'une manière encourageante, à nos questions. Nous pensons réunir, dans une nouvelle circulaire, les communications que nous aurons à leur faire, à notre tour, après avoir étudié à fond les leurs. Mais ce travail prendra un certain temps.

En attendant, que nos chers collaborateurs du Sou et du Franc missionnaires se souviennent de la promesse qu'ils nous ont faite de *faire leur possible*, et l'hiver où nous entrons sera bon pour leurs carnets — et pour notre œuvre.



LA SOUSCRIPTION POUR LE DÉFICIT

Les dons reçus pour le déficit jusqu'à ce jour représentent les trois quarts de la somme à trouver pour réunir les 84,000 francs demandés. Nous espérons que nos amis auront à cœur de nous faire trouver rapidement le dernier quart, de manière à réserver la saison d'hiver au développement des ressources ordinaires de notre œuvre.

RENTRÉE DE LA MAISON DES MISSIONS

Les cours de la Maison des Missions ont recommencé le 12 octobre. La séance de rentrée avait été retardée au mardi 16. Ce jour-là, un petit nombre d'amis se sont joints au personnel de la Maison des Missions pour invoquer le secours de Dieu sur l'année scolaire commencée.

M. *B. Couve* présidait la séance. Après une prière de M. *Dumas*, il a exhorté les futurs missionnaires à s'inspirer, dans leurs études, de l'esprit qui peut les rendre fécondes, esprit de confiance et de soumission à la parole de Dieu et à un enseignement qui n'a d'autre ambition que d'être l'écho de cette parole — esprit d'initiative et d'effort personnel pour arriver à la possession *personnelle* de la vérité. — Le *directeur* a présenté les excuses des absents; il a rendu compte de la situation actuelle de la Maison ; puis, constatant que le chiffre actuel de nos élèves semble faible quand on le compare aux besoins de nos champs de travail, il en a déduit le devoir, pour chaque élève, de tirer le meilleur parti de ce qu'il est, du temps et des moyens d'instruction dont il dispose, afin d'être un jour à la hauteur de la tâche, peut-être très grande, que Dieu lui réserve. M. *Appia* a insisté sur le rôle de l'influence individuelle dans le service de Dieu; il a, d'autre part, évoqué le souvenir de ces « volées » d'élèves qui ont laissé des traces dans l'histoire; de cette poignée de jeunes missionnaires de la Société de Londres qui comprenait un Moffat... « Et que dire de cette première volée de l'an 33, dont les étudiants s'appelaient Pierre, Jean, Jacques, dont les trois ans de préparation avaient laissé une trace définitive, originale, éternelle, dans leur pensée et dans leur caractère! Imitez l'intensité de leur attention. Vos années d'études sont uniques, décisives... »

Enfin, M. *Krüger* a, suivant l'habitude, exposé le programme de l'année : il l'a fait de manière à montrer combien

est attrayante la théologie quand on la comprend bien. L'étude biblique tient naturellement une place capitale dans l'enseignement de notre maison. M. Krüger voit dans l'exégèse le moyen de mettre l'étudiant en contact personnel avec la pensée de l'écrivain sacré, en rendant aussi claire que possible l'expression de cette pensée ; de là un commerce réel, une sorte d'entretien avec un saint Jean, un saint Paul, entretien auquel ne tarde pas à se mêler Celui dont Paul et Jean ne sont que les témoins, Jésus-Christ lui-même, que la théologie aspire à rendre vivant et présent à la pensée.

La Société des Missions compte actuellement 14 élèves officiellement rattachés au Comité. Sur ce nombre, 2 sont désignés pour le Zambèze et se préparent à partir ; 2 vont passer l'hiver en Ecosse, 1 termine ses études de médecine et 1 fait son service militaire. Les 8 autres élèves (dont 4 nouveaux) sont en cours d'études soit à la Maison des Missions, soit à l'École préparatoire des Batignolles. Outre ces jeunes gens, directement rattachés à notre Société, il en est plusieurs avec qui nous sommes en relations plus ou moins suivies et qui ont annoncé l'intention, — quelques-uns même pris l'engagement formel — d'entrer au service de notre œuvre. Le chiffre de nos futurs missionnaires n'est donc pas à dédaigner. — Et cependant, combien il est encore insuffisant, mis en regard de la faiblesse de telle de nos missions, et du besoin d'hommes de valeur — et surtout d'hommes de piété et de dévouement, qui se manifeste partout !



NOUVELLES DU MOIS

M. et madame *Marling*, missionnaires américains, ont passé à Paris, se rendant par Marseille au Gabon où ils occupent la station d'Angom. Nous avons eu le plaisir de les avoir pendant quelques heures à la Maison des Missions.

Le 29 octobre a eu lieu la *Journée de retraite pastorale* annoncée par nos journaux religieux. Cinquante-neuf pasteurs y ont pris part. Nous considérons comme un privilège pour notre Maison d'avoir pu leur offrir l'hospitalité de sa chapelle.

Prochain départ pour le Sénégal. — Nous attendons à Paris, le 1er novembre, mademoiselle Émilie Lasserre, se rendant au Sénégal. Nous expliquons ailleurs, sous la rubrique du Sénégal, les circonstances dans lesquelles s'effectue ce départ.

Le *Petit Messager de Noël* doit paraître le 15 novembre. Il a été préparé avec un soin particulier par M. Krüger, et contiendra une grande variété d'articles et de gravures, comme on le verra en se reportant aux annonces de la couverture. Outre la collaboration de M. Christol, deux jeunes artistes, MM. C. Schlumberger et L. de Meuron, ont bien voulu concourir à l'illustration du *Petit Messager de Noël*.

Rappelons enfin, en vue des *tournées dans les Églises*, l'adresse de M. Weitzecker, 13, rue Masséna, à Nice, et celle de M. Marzolff, chez M. Liénard, Annonay (Ardèche).

LESSOUTO

QUELQUES-UNES DES DERNIÈRES PAROLES DE MADAME HENRY DYKE.

Fragments d'une lettre de M. Dyke.

... C'était si doux de l'entendre parler avec une parfaite assurance de son entrée dans le ciel, de l'entendre dire qu'elle n'avait plus aucune crainte de la mort, qui n'était plus pour elle que l'entrée dans la gloire. Le mardi, deux jours avant sa mort, elle dit : « Je me sentais agitée dimanche soir, à la pensée que Dieu allait me reprendre; mais les cantiques que

nous avons chantés m'ont tout à fait tranquillisée. Il me semblait entendre Jésus lui-même dire ces mots que nous chantions : Jésus a *tout* racheté, je suis *toute* à lui. »

Plus tard elle dit : « Je n'ai aucune crainte de la mort, Jésus me l'a complètement enlevée. Et pourquoi aurais-je peur? c'est la gloire qui est devant moi, je n'aurai plus ni peine, ni souffrance, mais la joie éternelle et la réunion. » Puis encore : « La pensée du ciel m'a constamment suivie aujourd'hui. »

Six heures avant qu'elle nous quittât, elle cessa presque complètement de souffrir et se sentit si bien qu'elle crut aller mieux. Quand je lui dis que la fin était proche, elle fut tout à fait surprise. Nous appelâmes nos deux aînés : elle leur parla avec calme et avec le sens et la douceur qui la caractérisaient leur disant de se préparer pour le ciel en travaillant pour Dieu, et leur donnant des textes. Elle ajouta : « Oh! que j'aimerais pouvoir vous écrire de longues lettres et vous décrire tout dans le ciel, mais cela ne nous est pas permis. »

Juste avant qu'elle perdît connaissance je lui dis : Tu es dans les bras de Jésus. Elle se mit à chanter d'une voix forte le cantique qui exprime cette pensée (1). Ainsi, elle traversa le Jourdain avec des chants de louange...

C'est une grande douceur pour nous de regarder à ces jours, de nous rappeler tant de douces paroles et d'actes d'amour. Elle pensait sans cesse aux autres. Après avoir dit adieu à ses fils, elle se tourna vers madame Mabille et lui dit: « Vous trouverez dans une certaine caisse un paquet de vieux vêtements que j'ai préparé pour de pauvres veuves. Donnez-le à telle et telle... » Jusqu'à la fin elle put se donner aux autres et trouver en dehors d'elle-même la paix parfaite en Jésus. Même la séparation d'avec ses bien-aimés put être acceptée facilement: elle disait que ce n'était pas pour longtemps...

(1) C'est le cantique : « Sur toi je me repose. »



L'ÉTAT ACTUEL ET L'AVENIR DE LA MISSION AU LESSOUTO

Études d'organisation ecclésiastique (1).

VI. — Conclusion.

Dans les articles précédents il n'a guère été question que d'organisation. Le thème en a pu paraître sec et monotone. Je le regretterais, car, à mes yeux, peu de questions ont à l'heure qu'il est, pour notre œuvre comme pour d'autres, un plus grand intérêt. Elles se posent un peu partout; l'avenir de la mission dépend peut-être de la solution qui leur sera donnée. Il est vrai qu'aucune organisation ne vaudra rien sans l'Esprit de Dieu. Le corps le mieux constitué ne vaut que par l'esprit qui l'anime, ce qui ne veut cependant pas dire que l'esprit seul suffise. Un État mal organisé ne saura pas réaliser ses destinées aussi bien qu'un autre qui le serait mieux, quels que soient d'ailleurs l'intelligence et le patriotisme de ses citoyens; un aveugle ou un infirme, pour être un homme de grand talent, ne pourra que difficilement accomplir tout ce qu'il ferait s'il était mieux conformé. Voilà pourquoi les questions d'organisation ont une telle importance pratique. Il faut donner à un corps les organes dont il a besoin pour réaliser sa destinée.

Nos chrétiens du Lessouto sont aujourd'hui nombreux; nos Églises sont relativement avancées. Avec bien des misères et des lacunes, elles possèdent en partie l'Esprit du Seigneur, Individuellement nos chrétiens peuvent beaucoup; organisés, ils pourront davantage encore. Il leur faut donner l'unité et la cohésion qui doubleront leurs forces et les mettront à même d'accomplir la tâche que Dieu semble leur avoir destinée.

La mission a, en effet, un haut idéal; elle veut non seule-

(1) Voir pages 202, 233, 288, 358 et 404.

ment apporter à *quelques* âmes le pain de vie et le salut en Christ; il ne lui suffit pas d'arracher, comme on le voudrait parfois, *quelques* tisons du feu. Elle veut faire plus et mieux. Elle a l'ambition de sauver les *peuples*, en les faisant chrétiens, de fonder partout des centres de vie, des Églises nouvelles qui assureront la perpétuité de la foi et avanceront l'avènement du règne de Dieu. Elle veut, si possible, christianiser le *monde*, car c'est lui qui est — le Maître lui-même l'a dit — le champ du Seigneur. Ce but, notre mission du Lessouto l'a eu toujours devant les yeux; voici soixante ans qu'elle le poursuit; elle ne le perdra pas de vue aussi longtemps que dureront les fortes traditions qui l'ont faite ce qu'elle est. Pour christianiser ce peuple, le mettre à même de faire pour Christ l'œuvre qui doit être la sienne, la constitution d'une forte Eglise indigène est nécessaire. Notre tâche sera jusqu'alors incomplète.

C'est cette Église, dépositaire de la foi au sein de la tribu des Bassoutos, qu'il s'agit d'organiser aujourd'hui. Caisse centrale, pastorat indigène, Synode, tels sont les trois rouages qu'il faut avant tout introduire et faire fonctionner. Quand cela aura été fait, que l'Église sera en possession de ses organes les plus importants, un immense progrès aura été réalisé. Même avant d'atteindre à sa majorité, l'Église du Lessouto prendra toujours plus conscience d'elle-même et de sa mission. Elle sera une force active au Lessouto et au dehors.

Placée en plein centre géographique et ethnographique de l'Afrique du Sud, forte par le nombre de ses membres et par son unité concentrée et compacte, organisée comme elle le sera, elle ne peut manquer d'exercer une influence toujours plus considérable sur les populations indigènes de l'État Libre, du Transvaal et d'ailleurs. Elle sera un centre autour duquel on viendra se grouper, un foyer de lumière vers lequel les regards se porteront. Peut-être même cette organisation pourra-t-elle frayer la voie à une fédération des Églises presbytériennes indigènes de l'Afrique australe: l'Église réformée hollandaise, les Églises libres d'Écosse, la nôtre enfin, sont

trop semblables pour ne pas sentir le besoin d'un rapprochement plus intime qui leur donnerait une force nouvelle. L'avenir du christianisme sud-africain serait ainsi assuré.

Il y a là une vue très lointaine peut-être sur l'avenir. Mais c'est cependant une perspective que nous avons le droit de contempler. Il n'y a pas d'orgueil à avoir foi aux promesses de Dieu et à la grandeur de son amour. Il semble avoir précisément conservé cette tribu dans ce but-là, lui avoir réservé la destinée d'être comme le centre religieux de cette partie du continent noir. Pourquoi ne le dirions-nous pas? Il est bon que nos Églises françaises, suisses et autres sachent qu'en nous soutenant, en nous mettant mieux à même de préparer les voies à cette Eglise de l'avenir, en ne nous ménageant ni leurs prières, ni les secours matériels — et cela encore pendant de longues années, — elles ne donnent pas seulement le painde vie à quelques âmes isolées, mais elles coopèrent plus directement encore qu'elles ne le croient à l'évangélisation d'une très grande partie de l'Afrique du Sud. Si l'Église du Lessouto croit en sa mission, si elle s'y prépare par la prière et l'humilité, elle pourra être pour les pays avoisinants ce que l'Église des Colomban fut jadis pour la France, l'Allemagne et la Suisse, ce que l'Eglise vaudoise peut être aujourd'hui pour l'Italie catholique.

Je lisais l'autre jour, dans les *Missions évangéliques* de Burckhardt et Grundemann (vol. 2, p. 359 de la traduction française), ces lignes sombres et découragées : « Elle est triste la conclusion par laquelle nous allons prendre congé de l'Afrique du Sud. Nous nous trouvons comme auprès du lit de maladie où se meurent des peuples qui, hier encore, étaient pleins de vigueur... Bien qu'il soit douloureux pour l'ami des missions de voir s'avancer vers une ruine certaine des peuples qui, s'ils étaient devenus chrétiens, eussent pu réaliser de grandes choses, il ne doit pas fermer les yeux à la triste réalité. Ce que nous avons raconté de l'œuvre missionnaire nous montre du moins que l'Évangile leur a été apporté « pour servir de témoignage contre eux », etc. »

Si certains cas peuvent autoriser un jugement aussi pessimiste, le Lessouto, du moins, doit faire exception. D'ailleurs, ce jugement est manifestement injuste. Dieu fait plus et mieux que cela. Une mission qui n'est qu'un *témoignage contre* ceux qu'elle évangélise est une mission manquée, et, Dieu soit loué! les missions africaines n'en sont pas là. Il semblerait plutôt que Dieu réserve pour ces malheureuses tribus noires si indignement traitées par la civilisation européenne, si peu comprises aussi, semble-t-il, si peu aimées par ceux-là mêmes qui devraient avoir pour elles le plus d'amour et de charité (car autrement comment d'aussi cruelles paroles auraient-elles pu trouver leur place dans un livre de missions?), il semble qu'il leur réserve des bénédictions et des relèvements.

Mon espoir est que cette tribu des Bassoutos, que Dieu a si merveilleusement et à tant de reprises sauvée d'une destruction certaine, aura sa part dans cette tâche; qu'il l'a conservée pour cela même, qu'il lui a fait pour cela même une situation privilégiée. Il veut, croyons-le, montrer par un exemple au moins que l'Évangile ne sauve pas seulement les individus, qu'il sauve aussi les peuples; il conservera, nous y avons foi, ce peuple en témoignage non de sa colère, mais de son amour et de sa miséricorde. Est-il insensé de l'espérer, d'y croire, d'y compter? Si Dieu le veut, il en sera ainsi.

On m'accusera peut-être d'optimisme irréfléchi. Si je suis optimiste, je crois ne pas l'être aveuglément. Les fautes, les défaillances, les déficits de nos Églises, les péchés et les interdits de la tribu ne me sont pas cachés; je les vois et en souffre comme les autres. Mais comment ne pas voir aussi les rayons lumineux qui percent de toutes parts cette obscurité, qui annoncent pour bientôt la victoire du jour sur les ténèbres? Et si même — ce qu'à Dieu ne plaise — la tribu des Bassoutos devait à son tour perdre son autonomie et son unité nationale, qu'un *reste* seul, comme en Israël, fût sauvé, j'ai confiance que Dieu saura garder ce *reste*, le faire croître, fortifier, lui assigner son rôle. Ce *reste*, n'était-ce pas pour Israël

les milliers qui sont revenus en Juda, qui ont relevé les murs de Jérusalem, rebâti le temple, préparé la venue du Sauveur? Ici aussi, ce *reste* ce serait le Lessouto chrétien; plus humblement peut-être, mais tout aussi sûrement, il accomplirait l'œuvre que l'Eternel lui a réservée. Dieu règne et, d'une manière ou d'une autre, tout concourt à sa volonté.

Thaba-Bossiou, 12 février 1893.

E. JACOTTET.

ZAMBÈZE

LES FONDS DU ZAMBÈZE

Nos amis savent que la caisse du Zambèze avait terminé le dernier exercice avec une certaine somme en réserve. Il se peut que cette réserve leur ait inspiré une confiance exagérée. Le fait est qu'à l'heure actuelle les rentrées pour le Zambèze sont d'environ 20,000 francs inférieures à la somme reçue l'an dernier à l'époque correspondante. D'autre part, l'envoi de M. Béguin et de ses nombreux compagnons de voyage ont causé des frais considérables. Il est donc nécessaire que nos amis ne se relâchent pas dans leur coopération et fassent honneur à la promesse que nous avons faite à nos frères d'un nouveau renfort. Les lettres qu'on va lire leur montreront que ce renfort est bien inférieur à ce qu'exigerait la situation.



LETTRE DE M. COILLARD

à propos du congé qui lui avait été proposé.

Messieurs les membres du Comité des Missions, Paris.

Léaluyi, 27 avril 1894.

Messieurs et bien chers frères,

Votre lettre du 1er décembre 1893, récemment reçue, m'a profondément touché. Pour la deuxième fois déjà, mais avec

plus d'instances, « vous me donnez le conseil formel et très pressant de retourner en Europe pour refaire ma santé, et vous croyez qu'actuellement c'est parmi vous, en Europe, que je puis le mieux servir la cause à laquelle je me suis consacré. »

Le respect et la déférence que je vous dois, la défiance de moi-même, et la crainte de tout parti pris ne pouvaient que rendre plus solennel encore l'appel que vous m'adressez. J'ai senti le besoin de me recueillir, d'écouter dans le silence de la communion la voix de mon Dieu. Quand nous sommes partis pour le Zambèze, ma chère femme et moi, nous l'avons entendu bien clairement, cette voix, et nous avons joyeusement obéi. Nous ne nous étions pas trompés, et, au milieu de nos plus grandes difficultés, le doute ne nous a jamais assaillis. Aujourd'hui que vous m'appelez à quitter le Zambèze, j'ai beau réfléchir et prier, je n'ai pas encore pu discerner la voix de Dieu qui m'appelle en Europe. Je n'ai pas eu pour un seul moment « les tortures de l'indécision », tant il me semble clair que le devoir me retient encore à mon poste.

Ce n'est pas, croyez-le, mes honorés frères, que saisi de découragement à la perspective d'aller en Europe plaider une œuvre qui m'est chère, je veuille, comme Jonas, fuir une mission pour laquelle je me sens de moins en moins qualifié; car je sais que Dieu peut se servir, et se sert en effet des instruments les plus défectueux pour faire son œuvre.

Mais votre appel est conditionnel, c'est-à-dire qu'il est basé sur l'état de ma santé, que vous croyez gravement ébranlée. Elle l'a été, en effet, et la maladie dont vous avez entendu parler m'a mis au bord du tombeau. Depuis lors, Dieu m'a rétabli. Sans être précisément robuste, je jouis maintenant d'une santé relativement bonne. J'ai rarement des accès de fièvre. De tous les membres de la mission, c'est probablement moi qui jouis de la meilleure santé. Serais-je donc justifié aux yeux de Dieu, aux yeux du monde chrétien et devant ma propre conscience, de quitter le champ de travail pour motifs de santé? Je ne le crois pas.

A cela s'ajoutent encore d'autres considérations. Voilà *dix ans* que nous avons traversé le Zambèze, et notre mission est encore dans l'enfance, une enfance souffreteuse et rachitique. Malgré tous nos cris d'alarmes, et malgré tous les efforts que vous avez faits pour nous secourir, nous avons de la peine à nous recruter, et nous sommes loin, bien loin de suffire à l'exigence des besoins de la mission. N'oubliez pas que quelque grande que fût l'anxiété de mes collègues à mon sujet après ma maladie, et quelque urgente que fût la nécessité de m'adjoindre quelqu'un, il a été absolument impossible aux amis Ad. Jalla de quitter Séfula, parce que nous n'avions personne pour l'occuper. Et si le renfort que vous nous avez fait espérer n'est pas considérable, je serai encore, par la force des circonstances, condamné à rester tout seul à Léaluyi. Car il faut absolument que nous occupions Nalolo cette année, et nous ne pouvons pas abandonner Séfula.

Voilà la situation. Comment donc, après toutes nos pertes et tous nos désappointements, voulez-vous que par mon départ je laisse un vide que mes pauvres collègues, déjà écrasés, ne pourraient absolument pas combler? Ne serait-ce pas une désertion?

Bien plus, et c'est une douloureuse confession, depuis dix ans que la mission est fondée, isolés, et à de grandes distances les uns des autres, cloués par cet isolement même, comme aussi par nos travaux manuels, il nous a été de toute impossibilité de voyager, de parcourir cet immense pays, de publier l'Évangile et de nous rendre compte de l'étendue, de la nature et des besoins réels de notre champ de travail.

Enfin, messieurs et chers frères, une dernière considération qui a son importance. Je vais, dans quelques semaines, si Dieu me garde, accomplir ma soixantième année. Si j'étais plus jeune, un retour en Europe serait plus simple et plus facile. Mais, à mon âge, c'est clore ma carrière, et cette perspective qui se présente si subitement devant moi m'émeut et me trouble. Il n'est pas difficile de prévoir qu'après un voyage et un séjour en Europe, il est peu probable que je puisse

revenir au Zambèze et reprendre ma place dans la mission. Ce serait possible que ce ne serait peut-être pas désirable ni pour l'œuvre, ni pour d'autres, ni pour moi.

L'ombre de ma vie, c'est la solitude, ce sont les difficultés de ménage. La solitude, elle me suivra partout; les difficultés matérielles de la vie, qui, évidemment, seraient moindres en Europe qu'ici, c'est une croix que je dois porter, avec la grâce de Dieu; elles ne doivent pas entrer en ligne de compte quand il s'agit du service de mon Maître.

Il me semble donc, mes vénérés frères, que dans les circonstances actuelles de la mission, ma place est à mon poste. Si le Seigneur me donne ce privilège, je voudrais encore lui consacrer ce qui me reste de force et d'activité, la voir se consolider et occuper les principaux points du pays; je voudrais, dans la faible mesure de mes forces, pouvoir enfin prêcher et faire retentir l'Évangile dans cette immense contrée; et si, après cela, si dans quelques années, le Seigneur m'appelle clairement en Europe, je quitterai le Zambèze sans arrière-pensée, et j'irai avec confiance.

En attendant, messieurs, permettez-moi de vous le dire sans phrase. Votre sollicitude me touche profondément. Notre Comité a subi bien des transformations depuis le jour où je recevais de lui mon mandat. Mais l'esprit que je lui ai toujours connu, c'est l'esprit qui l'anime encore, seulement avec la tendance qu'a la vie de se développer et de se fortifier. Nos rapports avec vous ont toujours eu ceci de bien doux, et que je n'ai retrouvé dans aucune société avec laquelle j'ai été mis en contact, c'est que ce ne sont pas purement des rapports d'affaires, des rapports officiels, mais de ces rapports qui nous permettent de sentir dans notre cher directeur et en vous individuellement battre le cœur d'un père, d'un frère ou d'un ami. Votre direction a le caractère précieux et rare que c'est avant tout une *collaboration* où chacun sent qu'il doit payer de sa personne. L'œuvre est la *vôtre* et la nôtre aussi bien. Vous la faites là-bas, à Paris, dans vos conseils, par vos prières et par vos sacrifices de temps et d'argent,

pendant que nous la faisons ici dans la faiblesse, en regardant à Dieu, mais en comptant aussi sur vous. Que Dieu vous le conserve, ce caractère-là, et que notre Comité, à Paris, soit toujours, pardonnez l'expression, le *calorifère* de la mission, un foyer ardent de chaleur et de vie !

Croyez-moi, messieurs et vénérés frères, votre affectionné et reconnaissant,

F. COILLARD.

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE DU ZAMBÈZE

Kazungula, juillet 1894.

Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Très honorés frères,

Dans le courant du mois de juillet, Kazungula a vu arriver successivement tous les membres de la mission du Zambèze; tous, sans exception, se sont rencontrés au rendez-vous projeté depuis longtemps à l'occasion de la quatrième Conférence de notre mission.

Cette Conférence s'est ouverte, le lundi 16 juillet, sous la présidence de M. Coillard. Après les arrangements inévitables au commencement de toute session, chaque missionnaire a présenté un rapport sur la marche de sa station pendant les six premiers mois de l'année.

Tous s'accordent à louer Dieu pour le secours qu'Il leur a accordé : une influence marquée de l'Évangile s'exerce, elle est évidente, et les païens eux-mêmes la reconnaissent. La vie humaine, autrefois méprisée, est aujourd'hui respectée; la superstition va diminuant, et le roi n'écoute plus les accusations de sorcellerie; enfin nos missionnaires ont conquis droit de cité parmi les Zambéziens; on tient à eux. Le roi, un temps si mal

disposé à leur égard, se montre aujourd'hui très aimable ; aussi peut-on espérer que l'œuvre poursuivie ici va pouvoir se développer normalement et paisiblement.

Il y a malheureusement une grande ombre à ce tableau, c'est l'immoralité inouïe des Barotsis. La corruption qui ronge notre humanité a de tous temps été très grande ; elle l'était à Sodome et à Gomorrhe, elle l'était à Rome, elle l'est encore dans les grandes villes d'Europe ; et pourtant, nous avons peine à croire qu'elle ait jamais été aussi générale qu'elle l'est au milieu des Zambéziens. Voici ce que dit à ce propos M. Coillard : « Nous avons à lutter contre un fléau terrible, un Goliath monstrueux, qui nous défie jusque dans nos foyers : c'est l'épouvantable corruption qui règne et qui sévit dans ce pays ; on ne peut la dire, encore moins peut-on l'exagérer. Les institutions sociales, l'absence de tout contrat, même le plus élémentaire dans la question du mariage, la polygamie, l'esclavage surtout, source intarissable de tant de maux, la favorisent et tuent la conscience ; l'opinion publique est muette et ne flétrit point les atrocités qui se commettent en plein jour. J'en savais long, hélas! et croyais n'avoir plus rien à apprendre sur le sujet, mais un contact plus fréquent et plus intime avec la capitale m'a révélé des abîmes là où je n'en voyais pas, des abîmes à vous remplir d'effroi. Il n'y a pas de jeunesse dans ce pays, à peine y connaît-on l'enfance. A l'âge qu'en d'autres pays on considère comme celui de l'innocence, les enfants des deux sexes ici se sont depuis longtemps, au su de tout le monde, familiarisés avec le vice et se vautrent dans la fange de l'immoralité. Un mot malheureux excuse tout : *Ba bapala!* disent les grandes personnes, les parents eux-mêmes : « ils s'amusent ». Qui les condamnera, qui les réprimandera? Grands et petits, seigneurs et esclaves, pères et mères, tous ont joué avec le péché, tous se sont amusés, tous s'amusent encore et s'en vantent; c'est le chemin qu'ont suivi leurs pères et qu'à leur tour ils tracent et élargissent encore pour leurs enfants. Comme le disait le roi avec un sentiment de honte : « Nous « avons grandi et croupi dans le bourbier, comment pourrions-

« nous en sauver nos enfants?» Nos expériences ici ont été dures et humiliantes ; le voisinage de la capitale est une atmosphère empestée, et je m'explique maintenant tous les déboires que nous a causés la belle école de Séfula et l'insuccès apparent de la prédication de l'Évangile.

Ces tristes constatations ne sont malheureusement pas spéciales à Léaluyi, ni même au Borotsé, mais elles s'appliquent à tous les milieux où nos missionnaires sont appelés à travailler; tous ont à lutter contre ce même fléau, mais tous aussi diront avec M. Coillard : « C'est là le côté sombre de l'œuvre; pour moi c'est la plaie purulente du paganisme du Zambèze, la plaie des plaies. Mais ce n'est pas à dire que nous devions nous décourager; si le mal est grand, nous apportons le souverain remède. Et si c'était un miracle de la grâce de Dieu et de son Évangile qu'un peuple « de sanctifiés » pût surgir au sein d'une cité aussi corrompue que Corinthe, croyons qu'ici aussi, dans la lie du paganisme zambézien, Dieu se glorifiera en faisant passer un grand nombre de nos pauvres Zambéziens de la mort à la vie! Les défaites apparentes ou momentanées sont souvent les conditions d'une victoire assurée. Elles font notre éducation. »

Après ces quelques observations générales, il sera intéressant de parcourir chaque station pour voir ce qui leur est spécial. Pour cette revue, nous suivrons l'ordre géographique. Pour quiconque se rend du Sud au pays des Barotsis, il doit nécessairement passer par *Kazungula,* où se trouve le gué et où s'opèrent toutes les traversées. La station est située à quelques minutes du village, sur une colline qui domine la rive gauche du fleuve. Son missionnaire, M. Louis Jalla, a reçu plusieurs encouragements pendant les six derniers mois écoulés ; aussi commence-t-il son rapport en disant que la période écoulée a été « celle où les lueurs d'espérance s'accentuent. »

En effet, tandis que pendant les derniers mois de 1893, la population vivait dans des angoisses perpétuelles, à cause de la crainte qu'on avait d'une invasion des Matébélés, en mars 1894

on apprenait la mort de Lo-Bengula, ce qui faisait succéder le soulagement à l'anxiété.

En même temps, la moisson pouvait avoir lieu; elle était d'autant plus la bienvenue que les mois précédents avaient été assombris par une famine qui a fait plusieurs victimes.

Malheureusement, l'abondance a plutôt éloigné que rapproché les gens des choses de Dieu; pendant le temps de la famine, ils semblaient beaucoup plus disposés à écouter la prédication et les exhortations qui leur étaient adressées, tandis qu'avec l'abondance recommencèrent les chants, les danses et les orgies de bière.

Cependant les cultes du dimanche ont toujours été bien fréquentés, avec un auditoire variant de soixante à cent vingt personnes, et ayant une moyenne de quatre-vingts. Chose curieuse, ce sont les femmes, qui auraient tant à gagner à devenir chrétiennes, puisque de pauvres esclaves qu'elles sont elles seraient affranchies par l'Évangile, ce sont elles qui font, au contraire, le plus d'opposition à la Parole de Dieu.

Ce qui réjouit surtout le missionnaire de Kazungula, ce sont les jeunes gens et les jeunes filles de l'école. L'une d'elles a déclaré publiquement s'engager à servir le Seigneur; son exemple a été suivi par plus d'un, entre autres par un jeune homme qui, à la fin du culte, un dimanche matin, annonça qu'il rompait désormais avec toute croyance et coutume de ses ancêtres pour se consacrer à Dieu. C'est ainsi que quatorze jeunes gens ont solennellement affirmé vouloir se donner à Dieu. M. L. Jalla dit à ce sujet : « Leur changement de conduite, le bon esprit régnant parmi eux, témoignent de leur sincérité. Mis sur nos gardes par l'exemple de leurs aînés du Borotsé, nous tremblons en pensant à eux, tout en bénissant Dieu. D'autre part, nous avons confiance en la puissance de l'Évangile, et Dieu saura, de tout ce mouvement produit par son Esprit, affermir et changer en fruits mûrs, pour sa gloire, ces fleurs à peine épanouies dans ce champ où l'ivraie a jusqu'ici étouffé tout bon grain. »

L'école de Kazungula a été suivie régulièrement par une moyenne de vingt élèves.

M. Jalla a visité le Botoka, pays qui s'étend au nord-est de Kazungula. Pendant cette visite, il a partout reçu un accueil bienveillant ; il a eu l'occasion d'annoncer l'Évangile à deux cent soixante personnes, quoiqu'il ne fût pas attendu et que les gens fussent très dispersés. Aussi M. Jalla conclut-il à la nécessité de mettre au plus tôt dans cette région, sinon un missionnaire, du moins des Évangélistes.

Le rapport de Kazungula se termine en relatant l'arrivée sur cette station, le 24 juin, des nouveaux renforts qui étaient annoncés à la mission depuis quelques mois, et la noce de l'évangéliste Paulus, qui attendait à Kazungula sa fiancée, arrivée avec cette expédition.

M. Jalla a la joie d'annoncer qu'il peut maintenant considérer sa station comme terminée au point de vue des constructions; il n'aura plus qu'à maintenir et à refaire ce que la pluie et les termites détruiront.

Enfin, M. Jalla rend grâce à Dieu pour la manière dont Il les a gardés et bénis pendant les six derniers mois écoulés.

A *Séshéké*, M. Goy a le plaisir de constater que la population est très bien disposée ; le culte du dimanche est fréquenté d'une manière régulière par une moyenne de cinquante à soixante personnes, c'est-à-dire à peu près toute la population actuelle du village, momentanément dépeuplé par la mort du chef. Ici les femmes montrent de l'intérêt pour les choses de Dieu et désirent s'instruire.

L'école a été tenue régulièrement avec une moyenne de quinze élèves. A deux reprises M. Goy a pu sauver la vie à des enfants estropiés qu'on voulait faire mourir à cause de leurs infirmités. L'un était une fillette de trois ans qui avait les jambes paralysées; l'autre, un petit garçon qui avait un cancer à la lèvre.

M. Goy a eu aussi la joie de remarquer chez plusieurs un réveil de la conscience, et il s'attend à ce que, avec l'aide de Dieu, tous ces ossements desséchés se raniment un jour.

A *Séfula*, M. Ad. Jalla se demande qui a cru à la prédication qui se fait entendre depuis plusieurs années déjà; son cœur est triste de ne pas encore avoir vu de conversions; il

n'en est pas moins très content de la manière dont les cultes sont suivis ; ils l'ont toujours été par une moyenne de plus de cent auditeurs.

Plusieurs d'entre eux montrent d'excellentes dispositions et beaucoup de zèle pour ne pas manquer le culte, quoique souvent obligés de faire plusieurs heures de marche.

Tous les missionnaires du Zambèze sont obligés d'avoir chez eux un certain nombre d'enfants qui, en échange de leur nourriture, leurs vêtements et leur éducation, rendent quelques services dans la maison. Ces enfants causent souvent beaucoup d'ennuis par leur inconduite, qu'on découvre toujours tôt ou tard. Ce sont là des chagrins que tous ont eus, mais qui ont particulièrement peiné les missionnaires de Séfula ces derniers mois. Cependant ces enfants sont quelquefois le sujet de grandes satisfactions ; plusieurs subissent l'influence de l'Évangile et montrent de très bonnes dispositions ; mieux que cela, M. Ad. Jalla a pu constater que l'œuvre de Dieu se fait dans le cœur de plusieurs d'entre eux.

Pendant les premiers mois de l'année, l'école, complètement aux soins de mademoiselle Kiener, a été très peu fréquentée, mais dans le courant du mois d'avril, le roi ayant donné l'ordre que les enfants fussent envoyés à l'école, il en a été autrement ; dès lors il y eut une moyenne de trente à quarante élèves.

M. Ad. Jalla termine son rapport en exprimant le regret de devoir abandonner Séfula, et l'espoir que cette station pourra bientôt de nouveau être occupée par un missionnaire.

A *Léaluyi*, M. Coillard avait la joie d'inaugurer, le 11 mars, une belle église, qui a été l'occasion d'annoncer l'Évangile à de nombreux auditeurs accourus pour la circonstance. M. Coillard n'était pas seul : M. Ad. Jalla et l'évangéliste Jacob étaient ses collaborateurs. Parmi les auditeurs étrangers, le plus remarqué était *Sindé*, un chef important de la tribu des ba-Lunda, qui s'est sauvé de devant les Portugais et qui s'est mis sous la protection de Léwanika, dont il reconnaît la suzeraineté. Voici ce que M. Coillard dit de ce chef : « Homme intelligent, il fut si frappé de ce qu'il vit et entendit, qu'il demanda instamment

qu'un missionnaire fût placé chez lui; il alla même jusqu'à confier ses fils à Léwanika pour qu'ils suivent l'école; mais ces jeunes garçons, effrayés de rester seuls parmi les Barotsis, qui ne jouissent nulle part d'une bonne réputation, prirent la fuite. A en juger par les renseignements que j'ai pu prendre, autant que par le cérémonial dont s'entoure Sindé, c'est un chef puissant; seul de tous ceux que j'ai vus ici, il fit son entrée dans la capitale, presqu'à l'égal de Léwanika lui-même, avec tambours, sérimbas et un nombreux cortège; ses musiciens jouaient tous les jours pour Léwanika, et au *lékhotla* une place d'honneur lui était réservée. Voilà donc un champ important qui s'ouvre devant nous, et ce n'est pas le seul. Je ne vous ai pas parlé de Masoadungu, un des principaux chefs du Balubalé; de Nyakamétsi, une cheffesse de ces mêmes tribus infortunées qui sont venues faire leur soumission à Léwanika; ni de plusieurs autres qui viennent des marécages du Lynyanti, des régions du Kabombo et d'ailleurs; rien non plus de cette population flottante qu'on trouve presque toujours autour de Léaluyi, des chefs qui s'y succèdent avec leurs suites plus ou moins nombreuses de tous les coins du pays; des tribus lointaines qui viennent annuellement apporter leur tribut.

« Vous le voyez, continue M. Coillard, Léaluyi est une chaire d'où une puissante voix peut faire retentir l'Évangile au sein d'un auditoire d'un grand nombre de tribus, et par elles jusqu'aux coins les plus reculés de la contrée. C'est à lui seul un vaste champ d'évangélisation qui réclame tout le temps et les forces d'un homme dévoué, rempli du feu sacré. C'est là aussi que nous voyons bien des portes nouvelles s'ouvrir devant nous. Hélas! à peine capables de nous maintenir là où nous avons déjà pris pied, nous ne sommes pas à même d'y entrer. Aurons-nous la douleur de les voir se fermer et nous-mêmes condamnés à la paralysie? Dieu nous soit en aide! »

Le lendemain de la dédicace de l'Église avaient lieu, à Léaluyi, les examens de l'école. Le roi et les chefs y assistaient; tous ont manifesté leur satisfaction de l'œuvre qui se poursuit au milieu d'eux. A la suite de ces fêtes, l'auditoire du dimanche a

sensiblement augmenté; il a été en moyenne de trois cents à trois cent cinquante personnes. A la suite de la demande du roi, l'école fut rouverte quelques jours après les examens; elle s'ouvrit avec cent quatre-vingt-cinq élèves.

M. Coillard a remarqué avec joie un accroissement de sérieux et d'intérêt pour les choses de Dieu parmi les habitants de Léaluyi; dans ses visites à domicile, il a pu se convaincre que les prédications étaient comprises et discutées, et il a l'impression que plusieurs sont bien près du royaume de Dieu.

Les travaux manuels de Léaluyi ont été suspendus en partie pendant ces six derniers mois, à cause de l'état de santé de M. Waddell; il a besoin de se rendre au plus vite en Europe; il a bien mérité ce congé par ses dix ans de travail assidu et pénible, accompli fidèlement et sans bruit.

M. Coillard termine son rapport en communiquant aux membres de la Conférence l'invitation pressante que le Comité lui a faite de retourner en Europe : « Cette invitation, dit-il, ne m'a pas causé même un moment d'hésitation, si clair se montrait pour moi le chemin du devoir. Je jouis, grâce à Dieu, depuis ma dernière maladie, d'une excellente santé. Dans peu de jours aussi, je vais accomplir ma soixantième année. Retourner en Europe serait donc clore définitivement ma carrière, et, devant cette éventualité, il est naturel que je sente le besoin de me recueillir. Et puis, que je le dise, en voyant notre petite bande et les besoins de notre œuvre, en pensant à toutes nos pertes et à tous nos déboires, au peu que nous avons pu faire et à tout ce qu'il y a encore à accomplir, à l'immensité de notre champ de travail que nous ne connaissons même pas encore, quitter, c'eût été une désertion; j'aurais volontiers répondu au Comité comme le héros de l'Uganda : « Vous m'appelez en Europe! envoyez-nous d'abord dix ouvriers, et je viendrai vous aider à en trouver dix autres. »

En effet, *les besoins* sont grands. Il y a trois écoles qu'il faut fonder au plus vite : une d'évangélistes, une de jeunes filles, et une industrielle. Le besoin d'une école d'évangélistes com-

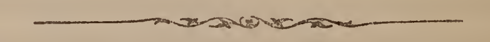
mence à se faire sentir maintenant, parce que plusieurs jeunes gens, très bien disposés, aimeraient étudier; on ne pourra pas toujours les envoyer faire leurs études au Lessouto; le voyage est trop long et trop coûteux. Une école de jeunes filles serait aussi bonne pour avoir un certain nombre de femmes ayant une instruction secondaire. Mais ce qui serait surtout urgent, ce serait la fondation d'une école industrielle. On n'a pas d'idée combien les Barotsis sont habiles de leurs doigts; ils sont passés maîtres en cannerie; ils travaillent avec art le bois et le fer. Si les Bassoutos sont sur plusieurs points mieux doués que les Barotsis, pour dons artistiques ceux-ci les dépassent infiniment. Cette école industrielle nous donnerait non seulement l'avantage de former d'excellents ouvriers qui pourraient affranchir les missionnaires de la corvée de construire de leurs propres mains leur maison, leur église, leur école, ce qui prend souvent le meilleur des forces et du temps qu'ils pourraient consacrer à l'évangélisation, et ce qui a une grande part dans les accès de fièvre dont ils sont atteints; mais cette école aurait surtout la grande utilité de nous faire beaucoup plus apprécier de ce peuple industrieux et de nous donner l'occasion d'avoir sur eux beaucoup plus d'influence. Mais qui peut fonder cette école sinon, des hommes du métier qui nous font défaut? N'y aurait-il pas parmi les protestants de langue française quelque ingénieur, mécanicien ou architecte, qui serait disposé à venir occuper parmi nous cette place importante?

Puis, il est encore un autre domaine dans lequel une œuvre splendide pourrait être accomplie par des hommes de l'art: c'est dans la sphère médicale. Les indigènes, tout autant, sinon plus que les Européens, sont atteints de maladies; ils ont leurs médecins, roués charlatans, entre les mains desquels ils se livrent. Que des médecins chrétiens viennent ici, non seulement ils pourront exercer leur art, mais ils auront encore l'immense avantage et le bonheur d'avoir une grande influence sur les indigènes et de pouvoir les amener à l'Évangile. Combien de jeunes médecins n'avons-nous pas vu gémir sur leur grand

nombre et se demandant où ils pourraient aller exercer leur vocation ? Parmi eux n'y en aurait-il pas qui, tout en restant médecins, voudraient devenir missionnaires? Ici, au Zambèze, sans tenir compte des services que de tels hommes rendraient aux missionnaires, ils seraient d'une grande utilité pour l'œuvre proprement dite. Nous le savons bien, le grand sabot, ce n'est pas précisément le manque d'hommes, c'est surtout le manque d'argent. Cependant, malgré le développement de l'œuvre, Dieu ne nous a encore jamais laissé manquer de rien, et nous croyons que si une armée de jeunes hommes se levait pour venir nous aider dans la grande tâche que nous avons ici, Dieu susciterait en même temps les dons nécessaires à l'envoi et à l'entretien de ces hommes.

Au nom de la Conférence du Zambèze,

EUG. BÉGUIN.



A LÉALUYI (1)

Récit de M. Coillard.

Travaux matériels. — Bruits de guerre. — Les Barotsis en campagne.

Encore un détail, si vous le permettez, sur nos occupations et nos préoccupations. Une de nos grandes difficultés ici à Léaluyi, et des plus graves au point de vue de la santé, c'est le manque absolu d'eau potable. Quand la plaine se dessèche, les dépressions du terrain et les trous forment des mares et des étangs qui résistent plus ou moins longtemps à l'action de notre soleil de feu. Les eaux épaisses, boueuses, verdâtres et infectes sont vivantes de grenouilles qui coassent toute la nuit, et, à une certaine étape de leur existence, font invasion dans nos maisons, partout, et deviennent une vraie plaie d'Egypte. Il y

(1) Voir la livraison d'octobre, page 421.

pullule aussi une infinité d'animalcules qui ne s'observent que trop bien à l'œil nu sans le secours du microscope. C'est là que femmes, hommes et enfants, tous indistinctement et sans pudeur aucune, vont se baigner. Je les ai maintes et maintes fois vus de mes yeux y laver leurs varioleux. C'est là aussi, le croirait-on, que les esclaves puisent leur eau et celle de leurs maîtres! Vous en êtes horrifié; vous voulez, à force d'arguments, leur faire toucher du doigt une des causes des maladies horribles qui affligent ces populations et qui sont inconnues au sud? Ils vous écoutent d'un air hébêté et moqueur; et, leur cruche sur la tête et le corps tout ruisselant de leurs ablutions, ils courent conter l'histoire au village et rire de votre simplicité.

Nous sommes un peu plus difficiles, nous. C'est à un étang d'eau vive que se puise l'eau du roi et la nôtre. Mais il est loin d'ici, cet étang. Il faut deux heures à un bon marcheur comme le sont les Zambéziens pour en apporter une charge de deux seaux, et encore arrivent-ils à moitié vides. Et qui nous garantit que les garçons de passage chez nous et sans conscience se donnent la peine d'aller si loin et ne puisent pas au premier trou venu? Hélas! l'odeur nauséabonde du café, les douleurs d'estomac et les coliques ne laissent souvent aucun doute à cet égard. Vous avez beau réprimander, le garçon d'aujourd'hui s'en moque, il finit son temps et vous quitte; celui de demain fera la même chose, et c'est toujours à recommencer, si bien que pour l'amour de la paix vous finissez par vous taire. Mon établissement est, de nécessité, réduit aux proportions les plus modestes, et l'inconvénient que je signale n'a qu'une importance relative. Mais qu'une famille vienne s'établir ici, qui peut dire les difffcultés énormes que lui créeront les besoins incessants du ménage le mieux organisé?

Ces considérations étaient plus que suffisantes pour me déterminer à me procurer un de ces *tube Wells* si connus en Angleterre et dans les colonies depuis qu'ils ont rendu de si grands services dans l'expédition d'Abyssinie. Un don de généreux amis m'en a rendu l'achat possible. Comme la scierie et la machine à briques, il est arrivé ici — chose

bien surprenante, je vous assure — au complet, sans la perte même d'un écrou. En le voyant, l'ami Waddell ne se possédait pas de joie. « Deux heures, disait-il, et je l'aurai monté ! » Je lui donnai deux jours. Et de fait, nous y avons travaillé l'un et l'autre sans répit du matin jusqu'au soir pendant deux semaines ! C'était un tuyau qui se fendait, un autre qui se brisait sous les coups redoublés du marteau ; il fallait donc scier, et à plusieurs reprises refaire le pas de vis. Et puis, en définitive, après toutes les alternatives de crainte, d'espoir et de grandes fatigues, nous n'avons pas réussi ! — Je ne suis ni géologue pratique, ni mécanicien, et, dans mon ignorance, j'avais sottement compté que je trouverais abondance d'eau pure à quinze ou vingt pieds de profondeur. L'observation la plus superficielle aurait dû me faire prévoir un résultat différent. Car c'est précisément à ces profondeurs que se trouve une couche d'argile imperméable, et, à moins de la traverser, impossible d'y trouver de l'eau. On devine avec quels battements de cœur je sondais mes tuyaux à mesure qu'ils s'enfonçaient, et finis par visser le dernier qui s'enfonça lui aussi. Je sonde encore : cinq pieds de sable ! La peine que nous avons eue à pomper ce sable ! A force de persévérance, nous en vinmes à bout, et notre joie se comprend en constatant quinze pieds d'eau dans le tube. Elle fut de courte durée, toutefois, car cette eau — et ce n'était qu'un demi-seau — une fois pompée, le puits était à sec jusqu'au lendemain. Impossible d'aller plus profondément, je n'avais plus de tuyaux. L'inondation n'y a apporté aucun changement, l'eau n'est pas montée d'un pouce. Si nous pouvions creuser un puits, un vrai puits, comme M. Paton à Tana dans les îles de la mer du sud ! *Si !*... mais avec des *si* que ne ferait-on pas ? Quand même, je n'admets pas que mon puits soit un fiasco complet. Avec des tubes additionnels, j'espère encore qu'un jour l'eau pure et fraîche jaillira en abondance suffisante pour les serviteurs de Dieu qui occuperont ce poste, peu enviable au point de vue matériel.

Du mois de juillet jusqu'à la fin de décembre, nous avons vécu dans des alertes continuelles. Des rumeurs vagues d'abord et

toujours contradictoires, nous arrivaient d'en bas. Il s'en détachait le fait indubitable d'une invasion des Matébélés dans le pays des Batokas. Des témoins oculaires racontaient — et ce n'était que trop vrai — qu'ils avaient saccagé les champs, incendié les villages, mutilé et masacré les hommes, empalé les femmes enceintes, rôti vifs de pauvres petits enfants pendus par les pieds, assouvi en un mot leur soif de carnage et commis des atrocités sans nom que la plume se refuse à décrire. On ajoutait que, saisis de terreur, tous les gens d'en bas, les chefs les premiers, s'étaient enfuis dans les bois et sur les îles du fleuve, les forteresses de ce pays ; que les Matébélés avaient saccagé Kazungula et Séshéké et s'avançaient vers la capitale à marches forcées. Qu'étaient devenus les nôtres au milieu de cette bagarre ? Personne n'en disait mot. Je réussis à grand' peine à obtenir un messager du roi ; mais il arrivait à peine à Séshéké qu'il jetait nos lettres, et je ne l'ai plus revu depuis.

C'était un samedi soir, à 10 heures, le roi venait de me quitter quand il reçut ces nouvelles qu'il s'empressa de me communiquer. Les tambours de guerre commencèrent à battre et, comme c'est la coutume, les hommes se mirent à pousser des cris, des hurlements affreux. Quelle nuit ! Le lendemain, tous ceux qui le pouvaient prirent la fuite. Les chefs tinrent conseil et décidèrent d'aller à la rencontre de l'ennemi. Toute la semaine, on assiégeait le roi pour de la poudre, et certes il n'en avait pas une provision inépuisable ! On fourbissait les javelines, on faisait des boucliers, on forgeait des balles de fer ; tandis que les hommes accourant de tous côtés par petites bandes chantaient leur valeur sur la place publique et simulaient des combats. Au dernier moment, les chefs — ô les braves ! — voulurent se raviser et trouvèrent qu'il serait plus sage de se retirer sur les îlots. « Et alors ! qu'ils viennent ces Matébélés, ils verront ce que sont les Barotsis !... » Le conseil fut orageux. Le roi, irrité, déclarait qu'il se mettrait lui-même en campagne. Les chefs cédèrent, et allèrent camper à Monga, à 8 ou 10 kilomètres d'ici. Mais, au bout de quelques jours, ne pouvant réunir un nombre suffisant de guerriers, ils rentrèrent à leurs

foyers. Léwanika, vexé, rassembla à force de menaces un assez grand nombre d'hommes et, sans écouter les protestations de ses conseillers, il se mit à son tour en campagne.

Son but était de défendre les gués du Njoko, du Lumbé et du Rugi par des travaux stratégiques, des redoutes avec meurtrières, dont à son retour il me fit une miniature sur le bord du canal. Où avait-il pris cette idée? je n'en sais rien. Pour la mettre à exécution, il divisa son armée en trois corps. Les travaux finis, le manque de vivres et l'absence de rumeurs nouvelles le firent rentrer chez lui. Ce ne fut pas pour longtemps que nous jouîmes de ce calme relatif. Khama manda à Léwanika que la guerre était imminente entre les blancs, et les Matébélés et lui conseillait de garder les gués du Zambèze. Il n'y pouvait pas y avoir de doute quant à l'issue de cette guerre, et on savait que le plan de Lobengula était d'envahir le pays des Barotsis. Donc le danger était grand et tout le monde le savait. Les tambours de guerre recommencèrent leurs hurlements, et, de nouveau, la panique saisissait tout le monde. Les hommes firent un simulacre de pitso où chacun se vanta à qui mieux mieux, on brûla inutilement beaucoup de poudre, on s'enivra de tapage et, chamarrés de plumes et de peaux de fauves, ces hommes s'imaginaient vraiment être parvenus à ressembler à des bêtes féroces et à posséder leur courage. L'excitation épuisée, on se mit une fois encore en campagne. Léwanika restait, mais comme son fils Litia partait avec tous les grands chefs, on pouvait croire que c'était du sérieux cette fois. Du reste, tous les dieux du pays avaient été consultés; tous avaient donné leur assentiment, et les javelines qu'on avait déposées sur leurs tombeaux étaient portées solennellement en tête de l'armée comme symboles de leurs faveurs. Je refusai d'assister à leur dernier rassemblement ; mais les chefs vinrent tous en partant me saluer. Je leur recommandai surtout de s'abstenir de pillage, car en l'absence de commissariat, c'est de brigandage qu'une armée pareille subsiste. La coutume veut qu'une expédition une fois en route n'envoie de messages directs au roi que quand elle est

arrivée à destination et a rempli sa mission. Il ne sait donc de ses mouvements que ce que la rumeur et les passants lui en apportent. Nous la croyions au pays des Batokas bien loin, quand un messager vint mystérieusement annoncer son retour.

En effet, dès le lendemain, nous vîmes la longue file indienne se dérouler et serpenter silencieusement dans la plaine, puis rentrer à la capitale. Qu'était-il donc arrivé? Vous vous perdriez en conjectures. Voici : on avait vu toutes sortes de *mettolos*, c'est-à-dire des choses extraordinaires et inexplicables : ici on a trouvé un lapin mort, là une tortue, plus loin un serpent... Il n'en fallait pas davantage. Les braves qui ne pouvaient pas se sauver de nuit, prétextaient une maladie quelconque... et la débandade se mit dans l'armée. Les chefs seuls, soutenus je crois par Litia, essayèrent de résister à la contagion de la peur quand, une nuit, éclata un violent orage : la foudre tomba sur un abri où se trouvaient quarante hommes qui tous « moururent! trente-huit revinrent à la vie, mais deux restèrent morts. » Cette fois, ce fut fini, plus de doute, les dieux maudissaient l'expédition, et tous les chefs, d'un commun accord, levèrent le camp pour rentrer définitivement à leurs foyers. Tant pis pour la patrie, si elle est en danger! — Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il ne se trouva pas une seule voix pour désapprouver — au contraire. Léwanika seul fit exception; mais lui-même était-il sérieux?...

Je suis entré dans trop de détails et je m'en veux. Peut-être ne seront-ils pas inutiles pour vous faire connaître nos Barotsis, vous mettre à même de former votre jugement dans les complications politiques qui peuvent surgir, et vous faire apprécier la somme de confiance que nous pouvons placer dans leur bravoure. Et si les Matébélés avaient en effet envahi la contrée, que fût-il advenu de ce peuple et de nous?... Mais Dieu règne! il est plein de miséricorde. Malgré toute la dépravation de nos pauvres et chers Barotsis, l'heure du jugement n'a pas encore sonné pour eux. C'est encore le temps de la grâce — et nous l'en bénissons!

(*A suivre.*) F. COILLARD.

SÉNÉGAL

DERNIÈRES NOUVELLES DE L'ŒUVRE ET DÉCISIONS RÉCENTES

Depuis que nous n'avons plus entretenu nos lecteurs de la mission du Sénégal, il s'y est produit quelques changements qui ont motivé, de la part du Comité, diverses décisions que nous devons faire connaître.

La première concerne l'École des filles, dont la direction a été confiée jusqu'à ce jour à mademoiselle Salinata. Sur la recommandation de M. le docteur Morin, le Comité a offert un congé à cette institutrice qui, depuis dix-huit ans, n'a pas quitté son poste. L'École des filles, qui consiste surtout, comme on sait, dans un internat, restait dès lors sans directrice et retombait sur M. et madame Escande. Aussi le Comité a-t-il décidé, dans le mois de juillet dernier, l'envoi d'une institutrice européenne pour prendre en main cette branche de l'œuvre. Il a été heureux d'agréer pour ce poste, à titre intérimaire, les offres de service de mademoiselle Émilie Lasserre, sœur aînée de madame Escande. Mademoiselle Lasserre, ainsi que nous l'annoncions plus haut, s'embarquera le 5 novembre à Bordeaux. Ajoutons qu'en raison de la durée limitée de service que nous offre Mademoiselle Lasserre, des amis ont désiré prendre à leur charge la plus grande partie des frais de son voyage.

M. et Madame Escande auront d'autant plus besoin du secours que leur apportera mademoiselle Lasserre que, depuis quelques mois, ils se trouvent seuls à Saint-Louis avec M. Pétrequin. Au mois de juillet dernier, en effet, M. le docteur Jean Morin a pris la résolution de s'établir à Rufisque, autre cité de la colonie. Tout en nous inclinant devant cette décision, nous avons exprimé à M. Morin notre regret de le voir s'éloigner de Saint-Louis où sa présence nous était une précieuse garantie au point de vue de la santé de nos missionnaires, à laquelle il n'a cessé de veiller, tout en apportant son

concours, dans la mesure où il le pouvait, à l'œuvre générale de la mission.

Peu après leur transfert à Rufisque, M. et madame Morin ont été réjouis par la naissance de leur troisième enfant. Leur joie toutefois a été bientôt assombrie par une grave maladie d'un autre enfant; après avoir passé par de vives alarmes, ils se sont décidés à une pénible séparation : madame Morin et ses trois enfants sont rentrés en Europe; l'enfant malade est heureusement rétablie.

Le Comité est vivement préoccupé de l'isolement où se trouve maintenant M. Escande, et il désire le faire cesser, aussi bien dans l'intérêt de ce missionnaire que pour rendre possible le progrès de l'œuvre. La responsabilité d'une mission ne peut reposer sur un seul homme. Le Comité a, en conséquence, confirmé une décision déjà prise en principe l'an dernier, celle d'envoyer, le plus tôt possible, un second missionnaire à Saint-Louis.

Malheureusement, nous ne disposons actuellement d'aucun ouvrier propre à occuper le poste en question. Il y faudrait un homme ayant déjà quelqu'expérience du ministère. Aussi le Comité s'est-il décidé à se tourner vers les Églises et à demander au pastorat de lui fournir l'homme dont il a besoin. Il s'est trouvé un jeune pasteur, plein de courage et de foi, pour aller organiser l'Église protestante du Tonquin; ne s'en trouvera-t-il pas un pour partager avec M. Escande les travaux à la fois pastoraux et missionnaires du poste de Saint-Louis?

La mission du Sénégal se poursuit dans des conditions extraordinairement difficiles. Et cependant, ce n'est pas en vain que les serviteurs de Dieu qui s'y sont succédé y ont consacré leurs forces. Une œuvre est commencée, œuvre de proportions restreintes, faible plante, mais qui, cependant, a des racines solides, et qui pourrait un jour grandir et prospérer, si nous savons y mettre les efforts et les soins nécessaires.

Ce qu'il faut à la mission du Sénégal, comme à toutes nos œuvres, ce sont des ouvriers fidèles, consciencieux, pleins de

foi et de zèle pour le salut des âmes. Dieu veuille susciter l'homme dont nous avons actuellement besoin pour renforcer le poste de Saint-Louis.



TAÏTI

AUX ILES SOUS-LE-VENT

Lettre de M. Brunel.

Raïatéa, ce 25 juin 1894.

Cher monsieur Boegner,

Ma tournée de collectes à travers les Iles Sous-le-vent est terminée. Elle a duré du 11 mai au 16 juin : j'ai visité cette année tout mon vaste diocèse, et c'est le cœur plein de reconnaissance envers Dieu que je reprends maintenant mes occupations quotidiennes à Raïatéa.

L'Eglise d'Outouréa a donné le bon exemple, et celles de Borabora, Maupiti, Houahiné l'ont suivi, et suivi avec enthousiasme. Le vent souffle où il veut et l'Esprit de Dieu aussi. Puisse seulement le zèle qui vient de se manifester au sein de toutes ces églises, être durable, et Dieu veuille qu'après une période de stagnation et de troubles nous puissions traverser une période d'activité et de paix !

La paix ! ah ! demandez-la pour notre peuple qui, hélas, semble ne pas vouloir en entendre parler ; demandez-la à Celui-là seul qui peut nous la donner, afin que nous puissions répandre la semence sans mesure et en TOUS lieux.

Je ne puis vous écrire davantage aujourd'hui. A chaque courrier nous attendons l'annonce du renfort demandé. Pour quand sera-ce ? Harcelés comme vous l'êtes par nos pionniers africains, nous serions heureux pour notre part — croyez-le bien — de n'avoir rien à ajouter au poids si lourd qui pèse sur vos épaules et sur vos cœurs ; et cependant, parce que nous

sommes aux antipodes, parce que nos cris de détresse ne vous arrivent que tous les mois, ou toutes les six semaines, notre détresse en est-elle moins réelle pour cela?

Quand le secours arrivera nous ouvrirons les bras, soyez-en sûr, et vous crierons: Merci.

Nous allons tous bien, grâce à Dieu; notre Évangéline a été bien éprouvée pendant son séjour à Borabora, mais Dieu nous l'a conservée, et aujourd'hui elle se porte magnifiquement.

Votre respectueusement dévoué,
G. BRUNEL.

P. S. — Voici le détail des collectes que je viens de faire aux *Iles Sous-le-vent*, du 8 mai au 16 juin 1894.

ILES	HABITANTS	MEMBRES D'ÉGLISE	COLLECTES
Borabora.	1.200	430	3.425 50
Houahiné.	1.500	500	3.239 75
Maupiti.	400	170	560 25
Raïatéa	400 (1)	140	1.975 75
Tahaa.	300 (2)	100	1.876 50
TOTAL. . . .	3.800	1.340	11.077 75

Total 11.077 fr. 75 (en monnaie chilienne) (3), soit 1,400 francs de plus que l'année dernière.

Dans une lettre datée du 13 juillet, et reçue en même temps

(1) Il y a à Raïatéa de 12 à 1500 habitants, mais 400 au *maximum* ont accepté l'autorité de la France et participent aux fêtes de mai.

(2) Même remarque que pour Raïatéa.

(3) D'après une lettre de M. Vernier, la valeur actuelle de la monnaie chilienne est de 60 0/0 de la monnaie française.

que la précédente, M. Vernier, trésorier de la conférence, complète comme suit les indications statistiques fournies par M. Brunel:

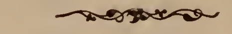
Collecte aux Iles australes:

Rimatara	500 fr. 50
Rurutu	1,554 fr. 25
Tubuaï	221 fr. »
Raïvavaé	653 fr. 25

soit au total: 14,008 fr. 75.

« Il est vrai, ajoute M. Vernier, que cette somme ne représente, au taux actuel du change, qu'une valeur de 9,037 fr. 90 en monnaie française; mais il y a lieu d'être vivement reconnaissant au Seigneur pour un tel résultat, obtenu au prix de bien des sacrifices. »

Enfin, pour compléter ces données, nous empruntons les chiffres suivants à une récente lettre de M. Vernier, écrite en date du 15 août. Il s'agit des collectes faites dans les paroisses de l'arrondissement du Nord, dont le produit s'est élevé à 615 fr. 75, qui, au taux du change, donnent une somme de 384 fr. 85 de notre monnaie. Le Conseil supérieur a recueilli plus de 4,000 francs pour l'École pastorale.



AUX ILES AUSTRALES (1)

Récit de M. Ahnne.

Enfin, le grand jour de la dédicace arrive, chaque village a voulu rivaliser de splendeur: les hommes ont les costumes les plus bizarres, tous les jeunes gens portent l'habit rouge et le pantalon blanc; les femmes ont sur la tête de véritables pyramides de fleurs artificielles, très finement fabriquées avec la pelure d'une espèce de citrouille. Le seul marchand de l'île, un Anglais, a vendu jusqu'aux moustiquaires de ses lits pour en orner les chapeaux.

(1) Voir page 376.

Vers neuf heures du matin, nous nous rendons en cortège à la porte du temple, où nous retrouvons le jeune roi vêtu d'une veste d'infanterie de marine avec trois galons de capitaine, ceint d'une magnifique écharpe tricolore et abrité sous le traditionnel parasol jaune. C'est à lui qu'appartient le droit d'ouvrir le premier le temple. Il s'acquitte de ce soin de son air profondément ennuyé, tandis que, sur tous les tons, les chœurs chantent ses louanges et les nôtres; et nous pénétrons bientôt dans un petit temple très coquet, que la foule ne tarde pas à remplir entièrement.

Après la prière et les nombreux chants composés tout spécialement pour la circonstance, le vieux pasteur Turiano commence le service en appelant la bénédiction de Dieu sur cette maison qu'il lui consacre. Puis M. Vernier monte en chaire, et, après un court historique sur la construction du temple, parle de l'Église spirituelle dont Christ est le chef et le grand architecte.

Le service terminé, chacun se hâte vers les longues tables du festin, dressées au milieu du village, sous des abris en feuilles de cocotier. Nous occupons le haut bout de la table; à notre droite, le roi, son frère et ses sœurs ; à notre gauche, les pasteurs et les diacres, puis, à la suite, sur une longueur de plus de 200 mètres, s'allongent les tables où toute la population de l'île va trouver place.

Ce qui me frappe dans ce repas, c'est l'absence complète de boissons fermentées; l'importation des liqueurs alcooliques est d'ailleurs absolument interdite dans l'île. Mais, comme on en introduit parfois en contrebande, les chefs ont pour aujourd'hui voté une amende de 500 francs pour tout cas d'ivresse. Voilà une mesure énergique et qui ferait plaisir à nos sociétés de tempérance.

Le lendemain est un dimanche : dès six heures du matin, la cloche nous appelle à l'église; à neuf heures, c'est la consécration très solennelle, et devant une immense assemblée fort recueillie, du nouveau pasteur de Rimatara, notre ami Samuela. Il est près de midi quand nous quittons l'église, et

nous avons juste le temps de déjeuner avant d'aller visiter l'école du dimanche que président les diacres, et dont les enfants semblent tout émerveillés des histoires que nous leur racontons. A deux heures, nouveau service, où, par l'intermédiaire de M. Vernier, je remercie les habitants de l'île de leur cordial accueil ; comme le matin, l'église est complètement remplie.

Vers quatre heures, comme nous regagnons notre case, j'entends chanter dans toutes les maisons ; c'est, me dit-on, le culte de famille que l'on célèbre en ce moment, car il ne pourra avoir lieu ce soir, puisque l'on sera à l'église !

En effet, dès sept heures, commencent les récitations préparées longtemps à l'avance par tous les habitants de l'île. Ces récitations, composées de questions et de réponses comme une sorte de catéchisme, plaisent beaucoup aux indigènes, qui y apportent une sûreté de mémoire et un talent de diction remarquables; d'ailleurs, la timidité n'est pas leur défaut : les uns déclament en se promenant de long en large dans l'église, d'autres, qui restent court, vont tranquillement sous une lampe pour consulter leur petit cahier, puis continuent le plus naturellement du monde.

A onze heures, lorsque nous sortons de l'église, je suis absolument moulu et mes oreilles bourdonnent de tout le tahitien que j'ai entendu. Quant à M. Vernier, qui a présidé quatre services, il ne paraît pas trop fatigué.

Le lendemain, tout l'après-midi, les himene se relayant par villages ont chanté devant notre maison, jusqu'au moment où notre petit navire, qui a contourné l'île, paraît en face d'Avéra.

C'est le moment de nous séparer : tout le village nous accompagne à la plage, où nous prions encore une fois ensemble. Nous donnons quelques centaines de poignées de mains, puis nous nous embarquons sur le canot qui doit nous porter au-delà des récifs. Un dernier « Ia ora na Verenier, ia ora na Auéti », et la lame nous entraîne.

Et lorsque du pont de notre petit navire, qui déjà a mis le

cap sur Rimatara, nous nous retournons une dernière fois vers la terre, là-bas, sous les grands arbres de fer, sur le sable étincelant de la plage, tout illuminés des derniers rayons du soleil qui se couche derrière la montagne, nous pouvons apercevoir encore les fidèles de Rurutu qui restent en prières pour recommander au Seigneur « les étrangers qui s'en vont, portés sur l'humide sentier des mers ».

Tous ces braves gens me disaient : « Reste avec nous, nous aurons soin de toi, tu instruiras nos enfants, tu leur montreras le droit chemin ». Et certes, je n'aurais pas mieux demandé que de demeurer toujours dans cette île tranquille, si loin du monde et de ses soucis, mais ma tâche est là, plus difficile mais plus pressante, qui me rappelle à Tahiti. D'ailleurs, j'ai un moyen de m'acquitter envers les habitants de Rurutu : nous avons déjà à Papéété plusieurs de leurs enfants, et ils ont bien promis de les envoyer à nos écoles de plus en plus nombreux.

ED. AHNNE.



MARÉ

Une importante décision administrative. — Nomination d'un instituteur au poste de directeur des Écoles.

Au cours du mois de juillet, l'administration a pris une résolution qui modifie la situation personnelle de M. Lengereau et, par suite, la physionomie de l'œuvre de Maré. On sait que c'est à titre de *directeur des Ecoles* que M. le pasteur Lengereau, à la suite du départ de M. Cru, avait été placé à Maré par le gouverneur de la Nouvelle-Calédonie. Il est vrai que ce n'était là qu'un titre, provenant de ce que le traitement attaché à ce poste était fourni par le budget scolaire de la Colonie et que les fonctions conférées à M. Lengereau comme à celui qu'il remplaçait, ont toujours été, aux yeux de l'administration, des fonctions pastorales.

A la suite des propositions qui lui ont été faites à ce sujet

par l'administration locale, le ministre des Colonies a décidé de confier désormais le poste en question à un instituteur de carrière.

Aussitôt que cette nouvelle a été connue, le Comité a adressé une lettre au Ministre, lui recommandant de faire porter son choix sur un protestant, et demandant à être autorisé à présenter lui-même un candidat.

Le gouvernement n'a pas fait droit à cette seconde requête, mais il a tenu compte de la première; il a offert les fonctions d'instituteur et d'institutrice à M. et madame Rousseau, qui possèdent l'un et l'autre le brevet et sont de bons et dévoués protestants. Ce qui le prouve, c'est que quand l'appel du gouvernement lui est parvenu, M. Rousseau occupait le poste d'évangéliste à Matha pour le compte de la Commission d'évangélisation des Eglises libres.

M. Rousseau s'est embarqué avec sa femme, à Marseille, le 3 octobre. Nous avons des raisons de croire que la mission n'aura rien à perdre à l'introduction de ce nouvel élément; M. Rousseau se consacrera, dans un esprit chrétien, à ses travaux scolaires, tandis que la direction des Églises restera confiée au missionnaire.

Ce missionnaire, M. Lengereau, est actuellement à Bordeaux, où il occupe une suffragance, tout en plaidant à l'occasion la cause des missions. Des circonstances personnelles le retiennent encore en Europe.

Saisissons cette occasion pour constater que, de même qu'aux Iles Sous-le-Vent, les collectes faites à Maré parmi les chrétiens ont été des plus encourageantes comme résultat. Le chiffre qu'elles ont atteint a dépassé les dépenses, d'ailleurs peu considérables, que la Société a eues à supporter pour cette œuvre. Maintenant que le traitement du missionnaire retombe à la charge de la Société, ces dépenses seront forcément augmentées.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LE SIÈGE DE LOURENÇO-MARQUES. — COMMENT LES MISSIONNAIRES VAUDOIS ONT ÉTÉ CONDUITS AU SUD DE L'AFRIQUE. — MM. MABILLE ET BERTHOUD AU NORD DU TRANSVAAL. — « LE DÉSERT POURRA-T-IL FLEURIR ? » — L'ÉTAT ACTUEL DE LA MISSION ROMANDE AUX SPELONKEN. — QU'EST-CE QUE LES AMA-THONGA ? — GOUNGOUNYANÉ. — L'ÉVANGÉLISTE-PIONNIER JOZÉFA MAHLAMAHLA. — ORIGINES DE LA MISSION DE LOURENÇO-MARQUES. — POUZZOULANE, LA JOYEUSE CHRÉTIENNE. — QUE DIEU LES GARDE TOUS !

Mahazoule et ses Cafres assiègent Lourenço-Marques. Les journaux politiques annoncent cela depuis trois semaines environ, et le gouvernement portugais a fait plusieurs envois de troupes à destination de la baie Delagoa.

Les péripéties de cette lutte, sur laquelle les renseignements précis manquent encore, intéressent le *Journal des Missions*, parce que les missionnaires qui occupent la baie Delagoa depuis sept ans sont ceux qui nous tiennent de plus près après les nôtres, à savoir nos frères de la Suisse romande. Ils sont quatre missionnaires mariés dans cette région, outre trois demoiselles : M. H. Junod-Biolley et mademoiselle Teuscher, à Lourenço-Marques; M. P. Loze-L'Eplattenier et mademoiselle Cl. Jacot à Rikatla, et MM, A. Grandjean-Guyot et le docteur G. Liengme-Ryff avec mademoiselle L. Perrenoud à Antioka. Le pionnier et le fondateur de cette mission, M. Paul Berthoud-Junod, dont l'expérience et les conseils seraient sans doute bien utiles, en ce moment, à ses frères plus jeunes, est en congé de santé dans son pays natal depuis le commencement du mois de mai de la présente année. Que le Très-Haut couvre ses serviteurs de sa protection et qu'ils trouvent un refuge sous ses ailes ! Sa fidélité est un bouclier et une cuirasse.

Comment nos amis de la Suisse romande ont-ils été conduits au littoral de la baie Delagoa ? La réponse à cette

question dira, du même coup, ce que sont les Cafres de Mahazoule.

Il y a vingt-cinq ans, le 20 mai 1869, MM. E. Creux et P. Berthoud, arrivés au terme de leurs études théologiques, offrirent à l'Église libre du canton de Vaud leurs services pour entreprendre une mission en terre païenne. En réponse à cette offre, et dès le mois de septembre suivant, le synode de Sainte-Croix, comprenant qu'une Église qui n'obéit pas au suprême commandement de son Maître démérite justement, nomma une commission permanente de mission. En attendant de trouver un champ de travail, les deux volontaires furent prêtés à notre mission du Lessouto, par une convention conclue en novembre 1871 et à la suite d'appels pressants jetés alors par le regretté Ad. Mabille. C'est encore à l'instigation de cet ardent apôtre, que la conférence des missionnaires du Lessouto, réunie à Bérée, décida, en avril 1873, qu'un voyage d'étude serait fait au nord du Transvaal en vue d'examiner la possibilité d'une œuvre de mission dans ces contrées. Tandis que M. Creux demeurait chargé de la station de Massitissi (1873-1875), MM. A Mabille et P. Berthoud traversèrent l'État libre d'Orange et le Transvaal jusque dans la région ondulée et fertile des Spelonken (Grottes) où, sur l'horizon du nord, se découpent les escarpements des Zoutpansbergen (monts de la Saline). Là, ils trouvèrent un îlot ethnographique, nettement distinct des populations ba-souto, évangélisées depuis 1860 par les missionnaires de Berlin (1).

Comme la Société des missions de Paris ne crut pas être en mesure de commencer une œuvre nouvelle dans ces régions (2),

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1889, pp. 437 et suiv. et 472, et 1891, pp. 107 et suiv. Les 20 stations et 61 annexes que 23 missionnaires consacrés de Berlin, avec 69 aides indigènes, occupent parmi les ba-Souto du Transvaal, comptent actuellement 13,346 baptisés dont 6,513 communiants, et 2,574 élèves dans diverses écoles, dont 369 non baptisés (*Berliner Missions-Berichte,* 1894, pp. 226-231).

(2) Lettre du Comité de Paris à la Commission permanente de mis-

le synode de l'Église libre du canton de Vaud décida, dans sa séance du 28 avril 1874, de fonder au sud de l'Afrique une mission placée sous sa direction immédiate. Le 9 juillet 1875, MM. Creux et Berthoud dételaient leurs wagons aux Spelonken. Les naturels les regardaient ; ils se demandaient s'il y aurait là quelque trafic à faire ; puis, une troupe de vieilles femmes, affreusement tatouées, pareilles à des sorcières, se mirent à danser sauvagement autour du campement, célébrant par un chant improvisé la viande qu'on allait dévorer, les perles qui allaient être distribuées. « Oh ! que nous nous sentions seuls, isolés, éloignés de la patrie ! s'écrie M. Creux (1). Venant du Lessouto où nous avions quitté une œuvre florissante, nous tombions au milieu du paganisme effrayant par sa sauvagerie et sa noirceur. La question se posait à nous : Le désert pourra-t-il fleurir comme la rose et le lieu solitaire sera-t-il habité ? »

On voit d'abord combien les origines de cette entreprise sont étroitement liées à notre propre mission sud-africaine. Il ne saurait être question maintenant de raconter les difficultés de l'installation des missionnaires vaudois aux Spelonken, ni l'épanouissement de leur œuvre. Voici pourtant, comme réponse à la question que se posaient les deux pionniers en 1875, la dernière statistique : Il existe aujourd'hui trois stations romandes (2) au nord du Transvaal, avec neuf annexes ; quatre missionnaires consacrés, aidés de huit

---

sion de l'Église libre du canton de Vaud, datée du 23 janvier 1874 ; comp. le *Journal des Missions*, 1874, p. 93.

(1) *Bulletin missionnaire*, t. III, 1881, p. 336.

(2) Depuis le 1er juin 1881, les Églises indépendantes de Neuchâtel et de Genève coopèrent avec l'Église libre du canton de Vaud dans la direction et dans l'entretien de la mission commencée en 1874 Le nom de mission vaudoise fut alors changé en celui la mission romande. — Le nombre des chrétiens adultes de cette mission était, en 1881, de 180 ; en 1885, de 259 ; en 1890, de 402, il est actuellement de 409. Les trois stations sont : 1° Valdézia, fondé en 1875, dirigé par MM. P. Rosset-Audemars et N. Jaques-Bornand ; 2° Elim, fondé en 1878, dirigé par M. Creux ; 3° Shilouvâne, fondé en 1886, dirigé par M. E. Thomas-Thuillard (*Bulletin missionnaire*, t. X, 1894, pp. 82 et 89).

évangélistes et de six instituteurs indigènes, ont charge de près de huit cents âmes, dont trois cent quatre-vingt-huit enfants et environ deux cents communiants. De plus, une bouture de cette plante robuste et prospère, transportée au littoral de l'océan Indien, y a pris racine et s'y développe si bien qu'elle paraît plus considérable déjà que l'arbre d'où elle s'est détachée.

Pour raconter comment s'est opérée cette transplantation, il est indispensable de connaître « les Cafres de Mahazoule ». Les naturels du Transvaal sont des ba-Souto ; leur langue, sauf une prononciation plus rude et quelques légères différences dialectales, est celle que parlent nos missionnaires du Lessouto ; mais dans le massif des Zoutpansbergen, il y a des débris de peuplades autres que les ba-Souto. Les ba-Venda ou ba-Tswétla, ainsi que les nomment les ba-Souto, sont cousins germains de ceux-ci, et forment comme la transition ethnographique vers les populations septentrionales, les ba-Nyaï, par exemple. Les missionnaires de Berlin s'occupent des ba-Venda depuis 1872(1), un labeur souvent troublé par les luttes fratricides des fils du chef Mpafoudi et par l'hostilité du chef Makhatou contre tout ce qui vient des blancs. A côté des ba-Venda, MM. Mabille et Berthoud rencontrèrent, en 1873, d'autres clans également distincts des ba-Souto et des ba-Venda. La langue qu'ils parlent est différente de celle des ba-Souto et de celle des Zoulous et des Cafres, bien qu'apparentée de plus près à ces dernières qu'à la première. Leur histoire, inconnue autrefois, est fort curieuse. Originaire du centre africain, sans doute, cette tribu, dont il subsiste un clan à l'occident du lac Nyassa, est arrivée vers le littoral de l'océan Indien, on ne sait quand, et s'est arrêtée sur le Sabi et le Limpopo inférieur. Mais cette

(1) Ils y ont trois stations : Tsévassé (1872), Tsakôma (1874), et Georgenholtz (1877), avec 348 baptisés, dont 181 communiants, et, dans les écoles, 95 enfants, dont 22 non baptisés (*Berliner Missions-Berichte*, 1894, pp. 200 et suiv., et p. 231).

émigration s'est faite par clans; il ne reste à ces groupes séparés aucun souvenir de leur unité nationale; ils parlent cependant une même langue, où l'on peut distinguer dans l'état actuel de ce que l'on sait, six dialectes, assez peu différents pour que l'on se comprenne sans difficulté aucune de clan à clan, même entre gens appartenant aux régions extrêmes et opposées. C'est aux missionnaires de la Suisse romande que l'on doit la constatation de ces faits.

Or, vers 1820, un chef militaire du fameux souverain zoulou Tchaka, déserta, comme l'avait fait Msélékazi, le père de Loupengoula, mort au commencement de la présente année sur la rive droite du Zambèze (1). Il se nommait Manoukosi. Il tomba sur les populations du bas Limpopo et de tout le littoral, les conquit et les écrasa. On finit par donner à ces vaincus le nom d'ama-Thonga, c'est-à-dire d' « esclaves », qu'elles portent encore et qui est le seul nom que tous ces clans aient en commun. Manoukosi créa ce qu'on a nommé pompeusement l'empire de Gaza, quelque chose comme la souveraineté de Msélékazi dans ce qui fut le royaume des ma-Tébélé. Il mourut vers 1860. L'un de ses fils, Mzila, qui, du reste, avait vécu aux Spelonken comme fugitif entre 1858 et 1861, intrigua contre l'héritier Mawévé, fut soutenu par le gouverneur de Lourenço-Marques, vainquit son frère et régna en despote jusqu'en 1885. Alors son fils Hori, plus connu sous le nom sonore de Goungounyâné, lui succéda; il est le souverain actuel de ces pays. Depuis son avénement, il a un résident du gouvernement portugais à sa cour.

L'invasion zouloue, conduite par Manoukosi, fit émigrer des débris de clans ama-thonga jusqu'au-delà du Limpopo, dans les Spelonken; l'un de ces groupes avait à sa tête un petit chef nommé Mahlamahla. Les ba-Souto donnèrent à tous ces gens le surnom de ba-Gouamba; c'est sous ce nom que les désignèrent aussi les missionnaires vaudois quand ils

(1) Voir le *Journal des Missions*, 1894, pp. 372 et suivante.

s'établirent parmi eux. Ils ne savaient pas alors que la langue qu'ils furent les premiers à écrire et à étudier (1) est comprise dans la grande région africaine qui s'étend, le long de l'océan Indien, de la vallée du Sabi au sud de la baie Delagoa.

Dieu se réservait de leur faire connaître, au temps voulu, et d'une manière singulièrement édifiante, le fil qui unit les débris de clans ama-thonga du Transvaal avec la nombreuse population du littoral. Il choisit pour instrument un fils de Mahlamahla, du nom de Ndjoumo, qui avait entendu pour la première fois la bonne nouvelle de Jésus, par la bouche de Bethuel, un évangéliste du Lessouto demeuré aux Spelonken. Quand Ndjoumo crut, ni les moqueries, ni les persécutions des siens ne purent le retenir ; il fut baptisé le 1er septembre 1878 (2) et échangea le nom de Ndjoumo, qui signifie « cela ne fait rien », contre celui de Jozéfa. Personne ne se doutait que, comme Joseph, il contribuerait à sauver ses frères.

Peu après son baptême, le sort de ceux de sa tribu qui étaient restés sur les bords du Nkomati, sous les ordres du chef Magoude, préoccupa Jozéfa. Cela finit par le hanter comme une idée fixe. Vers le commencement de 1880, il n'y tint plus. Remettant sa famille à la garde de Dieu, il partit à ses risques et périls pour le pays d'origine de son clan. Partout où il passait, il proclamait le nom du Sauveur et racontait la joie qui gonflait son propre cœur pardonné et renouvelé. Chez Magoude, il fut très bien reçu. Six mois plus tard, il revenait aux Spelonken avec un neveu et une nièce. Dès lors, un lien vivant existe entre les chrétiens ama-thonga du Transvaal et leurs compatriotes du littoral.

De plus, le branle était donné, qui mit en mouvement le

---

(1) P. Berthoud, *Leçon de Shigwamba;* Lausanne, 1883, 46 p. in-4°, autographié, et le *Buku ya tshikwembo* (« livre de Dieu »), un choix de récits bibliques, avec, en appendice, 53 cantiques ; Lausanne, 1883, 96 et 56 p. in-8°,

(2) *Bulletin missionnaire*, t. III, 1879, pp. 3 et suivante.

zèle apostolique des communautés chrétiennes aux Spelonken. Comme l'exprimait peu après M. Creux, « une Église vivante devrait toujours avoir un certain nombre de ses membres en route. Car rien n'empêche une Église de s'endormir, comme de sentir une responsabilité qui lui incombe et la nécessité de prier beaucoup et d'accompagner ainsi chaque pas de ceux qu'elle a envoyés » (1). Après un autre voyage fait à la côte en 1881, Jozéfa fut consacré, le 23 avril 1882, comme premier pasteur du petit troupeau qu'il avait formé dans le pays de ses pères. Une persécution qui sévit après la mort du chef Magoude, en janvier 1886, ne fit qu'affermir ces chrétiens. A la fin de 1886, on comptait sur les bords du Nkomati quinze chrétiens et quatre-vingt-quatre catéchumènes (2).

Il était temps qu'un missionnaire blanc vînt diriger cette Église naissante, mais déjà pleine de promesses. Voilà comment le pionnier de la mission vaudoise des Spelonken, M. P. Berthoud, fut amené, vers la fin d'avril 1887, à quitter le Transvaal pour s'établir à la baie Delagoa. Il y a de cela sept ans. Les trois stations fondées depuis lors ont été nommées ci-dessus ; le champ est si fertile que le nombre des chrétiens du littoral est déjà double de celui des ama-Thonga chrétiens du Transvaal. Et pourtant les obstacles de tout genre n'ont pas manqué à cette mission : guerres et bruits de guerre, de même que des interruptions fréquentes de travail, par la maladie des missionnaires dans un pays chaud et fiévreux. Parmi les huit cent douze chrétiens — dont, il est vrai, plus de six cents sont encore catéchumènes — des éléments troubles se mêlent aux bons. Dans les dernières années, Jozéfa lui-même a dévié du droit chemin; mais, en général, le christianisme de ces ama-Thonga du littoral a un caractère joyeux et un élan de conquête.

Comme exemple, on peut citer l'histoire d'un petit groupe de chrétiens qui s'est formé, au commencement de 1891,

(1) *Bulletin missionnaire*, t. III, 1881, p. 333.
(2) *Bulletin missionnaire*, t. VI, 1887, p. 326.

dans le village de Mahazoule, le chef qui dirige, en ce moment, le siège de Lourenço-Marques. L'étrange bigarrure d'une société en fermentation se reflète dans ce récit.

La scène est d'abord à Lourenço-Marques, qui apparaît parfois aux missionnaires comme une véritable Sodome. Depuis longtemps des Indous font le commerce sur la côte occidentale de l'Afrique; ils sont nombreux dans la baie Delagoa; on les désigne habituellement sous le nom de banians, corruption d'un mot sanscrit qui signifie marchand. La femme d'un de ces banians, une négresse, entendit l'Évangile à Lourenço-Marques et se convertit. Elle s'appelle Pouzzoulane. Sa mère fait également partie de la congrégation chrétienne de Lourenço-Marques. Le banian ne s'opposa pas à la conversion de sa femme; il savait, par le renom qu'ont les chrétiens noirs à Lourenço-Marques et dans les environs, qu'il n'y perdrait rien, qu'au contraire, une femme chrétienne ne vole ni ne trompe son mari. Pouzzoulane commençait à lire quand elle dut accompagner son mari chez Mahazoule, à une quarantaine de kilomètres au nord de Lourenço-Marques, sur la rive droite du Nkomati. Le banian suivait les intérêts de son commerce : ce trafic est celui qui se développe le plus rapidement sur les côtes africaines, la vente du *sopé,* comme on appelle dans ces parages l'odieuse eau-de-vie de traite. Or, Mahazoule est un ivrogne; ses yeux injectés, quelque chose d'hébété dans son regard dénotent l'alcoolisme. Il n'a guère qu'une trentaine d'années et est le fils et successeur légitime de Maphounga, mort en juin 1891, le grand chef du Nondhwâné, district du Nkomati inférieur. Il eût vécu comme vivaient ses pères, sans laisser de souvenir, entraîné, dans son agitation, par le cri de ses guerriers, ou bercé dans son inaction par la guitare à une corde et le rythme rude des danseurs; mais l'homme blanc est venu au devant de lui. Que lui apporte notre civilisation dont on vante les lumières ? De l'eau-de-mort et, avec elle, l'abrutissement. Oh! si les Églises d'Europe éveillées plus tôt au sentiment de leur de-

voir avaient prévenu ou prévenaient encore, où faire se peut, le débordement de la prétendue civilisation! Pouzzoulane, une fois établie au village de Mahazoule, raconta ce qu'elle savait à ses voisines. Elle savait peu de choses, en somme ; sa foi consistait plutôt en une volonté bonne et ferme de vivre une vie nouvelle; mais ce qu'elle avait retenu de l'histoire de Jésus ou ce qu'elle en pouvait déchiffrer dans le livre qu'elle avait emporté, elle le redisait à ceux qui voulaient bien l'écouter. Sa douce et gentille expression lui attirait des amies; son accent les persuadait; sa décision et sa fermeté se communiquèrent bientôt à plusieurs de ceux qui la fréquentaient. Une dizaine de personnes se réunissaient ainsi régulièrement autour de Pouzzoulane; elles s'exhortaient les unes les autres et priaient, comme elles l'entendaient, le Dieu qui est le Père du Sauveur Jésus-Christ. M. Junod, le missionnaire de Rikatla, à environ quatre heures de chez Mahazoule, surveille et visite, quand il le peut, ce petit groupe de croyantes (1).

Et maintenant. Qu'advient-il de toutes ces communautés le long du Nkomati, au Tembé, et surtout à Lourenço-Marques, au milieu des désordres de la guerre? Tout ce que l'on peut dire, c'est que la situation paraît critique aux hommes en position d'être renseignés. Il faudrait savoir l'attitude que Goungounyâné prendra dans ce conflit. Voilà cinq ou six ans qu'il marche vers le sud. Mandlakazi, sa résidence actuelle, n'est qu'à quelques journées de voyage de la station d'Antioka. Les missionnaires romands ont visité ce potentat plusieurs fois depuis 1891; l'un d'entre eux, le docteur Liengme, a fait deux séjours prolongés à Mandlakazi, au milieu de 1892 et à la fin de 1893. Il y est de nouveau à cette heure même. Les rapports ont toujours été excellents. Et toutes les observations des missionnaires prouvent que Goungou-

(1) *Bulletin missionnaire*, t. VIII, 1891, pp. 240 et suiv., et 350 et suiv. ; t. IX, 1893, p. 189 et suiv.

nyâné excerce une autorité presque absolue sur tous les chefs ama-thonga ; il serait donc étonnant que le mouvement d'attaque de Mahazoule contre Lourenço-Marques eût été fait à l'insu de Goungounyâné. D'autre part, le parti militaire colonial au Portugal prépare depuis assez longtemps l'opinion publique à la nécessité d'une guerre contre Goungounyâné (1). Enfin, les puissances européennes surveillent jalousement ce qui pourrait compromettre le domaine colonial africain du Portugal. Que deviendra la mission romande entre tous ces intérêts opposés (2) ?

Il faut attendre les événements, ici, comme à propos de la guerre sino-japonaise, et répéter avec le vieux psautier :

Sachez que Dieu a son palais aux cieux,
Dessus son trône est l'éternel monarque ;
Là-haut assis, il voit tout de ses yeux...
Tournant toujours par douce affection,
Vers l'homme droit son œil bon et propice.

F. H. K.

(1) V. en particulier l'étude du major A. Caldas Xavier, *Reconhecimento do Limpopo. Os territorios ao sul do Save e os vatuas* dans le *Boletim* de la Société de Géographie de Lisbonne, série III, 1894, pp. 129-175.

(2) Les dernières nouvelles que nous devons à l'obligeance du secrétaire de la mission romande, M. P. Leresche, vont jusqu'au 13 septembre dernier. L'Église de Lourenço-Marques avait été dispersée une première fois à la fin du mois d'août. On accusait alors les missionnaires d'être la cause de la guerre : vu l'irritation de l'opinion publique, ils se sont placés sous la protection du consulat de France. Puis, la station de Rikatla a dû être abandonnée par les missionnaires par ordre du gouverneur portugais. Le premier combat entre les Portugais et les naturels a été livré le 25 septembre à Hangouâne, à mi-chemin entre Rikatla et Lourenço-Marques. Les Portugais ont dû se replier sur la ville, où ils se sont retranchés. On ne sait si les missionnaires sont encore dans leur station, sur une colline à un kilomètre de la ville, ou s'ils se sont réfugiés dans l'enceinte fortifiée de Lourenço-Marques.

Avis. — M. H. S. Mayor, missionnaire en Kabylie, nous prie d'annoncer à ses amis que, forcé, pour des raisons de famille, de quitter momentanément son champ de travail, son adresse sera la suivante à partir du 1er novembre : *La Montez, Sugnens,* par Echallens, canton de Vaud (Suisse).

Le Gérant : A. BOEGNER.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 18951.



SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UNE CONFESSION

Une amie de notre œuvre, qui a donné, récemment encore, les marques d'un dévouement à toute épreuve à notre cause, nous expliquait naguère les raisons de son activité pour les missions. Elle nous pardonnera de reproduire ici ses lignes :

«... Je dois confesser que je suis honteuse pour mon compte d'avoir été si lente à comprendre mon devoir envers les missions; cela me rend plus indulgente pour ceux qui ne le sentent pas encore. Je crois que l'une des causes de cette abstention, en ce qui me concerne, est celle-ci : tout enfant, lorsque je lisais ou entendais lire cet ordre du Sauveur : allez et instruisez toutes les nations, etc., je me disais que ces paroles s'adressaient aux apôtres, plus tard, aux pasteurs ou aux missionnaires, mais *pas à moi*. Je n'avais jamais compris cette pensée, si évidente pourtant, que tout chrétien fidèle *doit* faire *quelque chose* pour l'avancement du règne de Dieu et que

pour ceux qui ne prêchent pas l'Évangile, il y a *autre chose* à faire.

« Nous trouvons fort naturel que tout citoyen paie son tribut à sa patrie pour le service militaire terrestre, et quand il s'agit du « service militaire céleste » envers le Roi des rois, on serait dispensé de cette obligation ! Tout au contraire, dans le service militaire pour le ciel, il n'y a pas, comme dans l'autre, de cas d'exemption. Tous sont aptes au service, hommes et femmes, jeunes et vieux ; tout vrai chrétien qui ne se fait pas pasteur ou missionnaire s'engage par là même à donner son argent ; s'il ne part pas pour l'armée, qu'il paie au moins son remplaçant ! »



UN GRAND ENCOURAGEMENT

Ceux de nos amis qui étudient la liste des dons publiés chaque mois sur la couverture de notre Journal, y auront trouvé, il y a un mois, la mention touchante d'un don anonyme de 14,000 francs. Le généreux ami qui a donné à notre œuvre cette preuve d'affection, interrogé par nous sur les motifs qui lui avaient inspiré cet acte de libéralité et sur ses intentions quant à la répartition de la somme, nous a répondu en ces termes :

Monsieur,

En réponse à votre honorée lettre du 25 octobre adressée aux soins de M. X..., banquier à Paris, au sujet de mon don de 14,000 francs, vous désirez savoir comment la pensée de ce don m'est venue.

Je vous dirai qu'il y a longtemps que je suis l'ami des Missions ; j'ai cherché à économiser autant que possible pour pouvoir donner chaque année ma pite pour les missions. Mon Père Céleste a béni mon commerce ; j'ai pu faire quelques économies pour mes vieux jours, et je léguais par testament à

l'œuvre des Missions de Paris 14,000 francs. Voyant que vous étiez en déficit, Dieu m'a mis au cœur de faire le don maintenant. En conséquence, veuillez en disposer comme vous le jugerez convenable, soit une partie pour la mission du Zambèze, etc.

Que notre Père Céleste veuille ouvrir les cœurs par l'envoi du Saint-Esprit, pour que toutes les âmes connaissent l'amour de Dieu, qui nous a donné en Jésus-Christ un Sauveur parfait; alors les bourses s'ouvriront sans effort, et alors vous ne serez plus arrêté par l'impuissance.

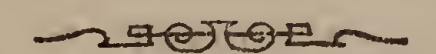
Prions afin que le règne de Dieu vienne et que l'Esprit-Saint produise beaucoup de fruits.

Veuille le Seigneur répandre sur vous, cher Monsieur, et sur votre œuvre ses plus riches bénédictions spirituelles et temporelles!

Un ami des Missions, H. P. P.

Nous informerons ultérieurement nos lecteurs de la répartition qui sera faite par le Comité.

Nos amis verront certainement dans ce beau don et dans la manière dont il est motivé, un grand encouragement et un stimulant à des efforts nouveaux pour que le déficit soit couvert et pour que l'exercice se termine sans le ramener.



POUR NOS JOURNAUX

Pour que la Société des Missions soit en mesure d'accomplir dans son entier l'œuvre que Dieu met devant elle, il est indispensable que le nombre de ses amis augmente.

Parmi ceux qu'elle possède déjà, il en est beaucoup qui agissent et donnent pour elle selon leur pouvoir, quelques uns même au-delà de leur pouvoir. C'est à ces amis anciens et fidèles qu'elle doit la plupart des progrès qu'elle a été en mesure d'accomplir ces derniers temps. « Leur charité a

multiplié leurs sacrifices, et leurs sacrifices multiplient leur charité. »

Mais, en dehors de ces progrès dans l'intensité de l'amour et dn zèle, il faut aussi le progrès en étendue; il faut à l'œuvre un nombre croissant de soutiens et d'adhérents.

Ces amis nouveaux, comment les trouver? Je réponds : Par la diffusion de nos journaux.

Montrez-moi un homme, lisant régulièrement le *Journal des Missions :* je serais bien étonné que ces nouvelles, ces échos du champ de bataille, pussent venir régulièremənt à ses oreilles sans qu'il se sentît pressé de travailler, lui aussi, au succès de la bonne cause.

Donc, chers amis, fidèles soutiens de notre Société, donnez-lui cette marque d'attachement de procurer à ses journaux une plus large diffusion. De nouveaux lecteurs, de nouveaux abonnés, voilà le cadeau de Noël qu'elle vous réclame.

N'y a-t-il pas, dans le cercle de vos connaissances, ou dans les régions encore étrangères à l'amour des missions (1), tel ami, telle famille, telle École du dimanche à qui le *Journal des Missions* ou le *Petit Messager* (ce dernier pris par séries), apporterait une lecture intéressante et bienfaisante?

Persuadez ces amis de s'abonner, ou abonnez-les vous-mêmes; vous nous aurez, par là, aidés de la meilleure manière possible; vous aurez assuré à nos missions, pour autant qu'il est en vous, un appui nouveau et durable.

A l'œuvre donc! et n'achevez pas la lecture de cet article sans avoir cherché dans votre esprit comment vous pourrez y répondre.

Et puis, agissez sans retard, et envoyez-nous, avec les adresses des nouveaux abonnés que vous nous aurez procurés, votre propre réabonnement.

Nous enverrons des livraisons *spécimen* à ceux qui en feront la demande. Les nouveaux abonnés dont l'adresse nous aura

(1) Voir la livraison d'août, p. 320 et suivantes.

été signalée avant le 15 décembre recevront la présente livraison.

Que Dieu bénisse nos deux journaux et en fasse des instruments de bénédiction pour un grand nombre d'âmes!

A NOS SOUSCRIPTEURS

Nos amis ne nous blâmeront pas de leur parler un peu d'affaires: notre œuvre a, comme toute entreprise humaine, un côté matériel qu'il faut régler avec ordre et sagesse.

En juin dernier nous attirions leur attention, dans un article que nous les prions de relire (1), sur la fâcheuse tendance qu'ont nos recettes à s'accumuler sur les derniers mois de l'exercice, c'est-à-dire sur les mois de janvier, février et mars, alors que les dépenses de l'année sont effectuées depuis longtemps, quelques-unes depuis une année entière (2).

Les inconvénients de ce retard des recettes sur les dépenses sautent aux yeux, et il est de notre devoir d'y porter remède. Nous avons invité nos amis à nous y aider en hâtant l'époque de leurs versements. Quelques-uns l'ont fait; mais le mal est loin d'être guéri, et nous devons le rendre sensible à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux le tableau suivant, que notre trésorier veut bien nous communiquer.

En faisant abstraction du déficit, la dépense totale de l'année, telle qu'elle résulte de nos prévisions budgétaires, se montera à	319,000 »
Pour faire face régulièrement à cette dépense, il faudrait une recette mensuelle de 26,600 fr.	
Ce qui, à la date du 15 novembre, après sept	

(1) Voir livraison de juin, page 237.

(2) La distance à laquelle se trouvent nos champs de travail nous oblige, comme la plupart des Sociétés de missions, à arrêter les comptes de ces champs au 31 décembre, tandis que notre année financière *à l'intérieur* ne se termine qu'au 31 mars.

mois et demi déjà écoulés de l'exercice 1894 à 1895, donnerait une recette totale de. . . . 199.000 »

Or, les recettes opérées au 15 novembre ne s'élevant qu'à. 130.000 (1)

Il y a une différence en moins sur la moyenne mensuelle des dépenses de. . . . . 69.000 »

Il reste donc à recevoir, d'ici au 31 mars 1895 189.000 » pour que nos dépenses prévues soient couvertes à la fin de l'exercice.

C'est à dessein que nous publions ces chiffres dès maintenant, préférant épargner à nos amis la pénible surprise qu'ils ne manquent pas d'éprouver quand, un ou deux mois avant la clôture des comptes, nous sommes obligés de leur montrer à l'horizon la menace du déficit.

Ne vaut-il pas mieux éviter le retour de ce spectre, et faire un effort pour que la recette mensuelle de la Société corresponde à sa dépense mensuelle, en évitant d'attendre le dernier moment pour effectuer nos dons?

Pour faciliter autant qu'il dépend de lui ce retour au bon ordre, notre Comité a pris une décision que nous devons communiquer à nos lecteurs.

Depuis un certain nombre d'années les dons ont été reçus jusqu'à la veille de notre assemblée annuelle, dont la date varie, comme on sait, avec la fête de Pâques, qu'elle suit à dix-huit jours de distance.

Cette habitude, outre qu'elle avait pour effet de rendre inégale, quant aux recettes, la durée de nos années financières, avait encore l'inconvénient de favoriser la tendance toujours croissante de nos amis à faire leurs envois à la dernière heure.

Aussi a-t-il été décidé que, dès cet exercice, *nos comptes*

(1) Nous faisons remarquer que le don ci-dessus mentionné de 14.000 francs est compris dans le chiffre des recettes effectuées à ce jour pour l'œuvre générale. Une fois la répartition de ce don opérée, ce chiffre se trouvera diminué.

seraient clos, pour les recettes comme pour les dépenses, le 31 *mars.*

Nous prions nos lecteurs de prendre bonne note de ce renseignement, et d'agir en conséquence. En s'associant à notre effort pour remonter la pente où les habitudes courantes nous font glisser, ils nous rendront le plus grand service.

Terminons par un renseignement sur l'état présent de la souscription pour l'extinction du *déficit* que nous a légué le dernier exercice. A l'heure où nous écrivons, il reste à recevoir 17,500 francs pour que la somme totale que nous demandions soit réunie.

Ne ferons-nous pas en sorte que ces 17,500 francs soient trouvés avant la fin de l'année, pour que nous puissions entrer dans 1895 libres de toute dette?



NOTES DU MOIS

Nos lecteurs trouveront en tête de cette livraison un *portrait de M. Charles Bonzon.* La libéralité de quelques amis nous a permis de leur offrir ce souvenir de notre regretté missionnaire.

Une réunion spéciale d'informations et de prières a été convoquée à la Maison des missions pour le 29 novembre.

La situation et les besoins des diverses branches de notre œuvre y seront exposés. Nous espérons que de nombreux amis voudront se joindre à nous, pour implorer la bénédiction de Dieu sur nos travaux, à l'entrée de l'hiver. Ce qu'il faut avant tout, à nos missionnaires comme à nos Églises et à nous-mêmes, c'est une mesure plus abondante de l'Esprit de Dieu et une consécration plus entière à son service. Unissons-nous pour demander ces grâces, soit dans des réu-

nions comme celle qui va avoir lieu à Paris, soit dans le culte public, soit en famille, soit dans notre prière individuelle.

Outre ces sujets généraux d'intercession, le remplacement de M. Bonzon au Congo, l'envoi d'un instituteur à Raiatéa et d'un second missionnaire à Saint-Louis restent à l'ordre du jour des préoccupations du Comité; nous invitons tous nos amis à demander avec nous, dans leurs prières, la solution de ces difficiles problèmes.

Que nos frères des départements et de l'étranger nous permettent à ce propos une question. Ne serait-ce pas le moment, pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, de répondre à notre appel du mois de juin dernier (1) en organisant la réunion de prières que nous leur demandions alors? La brochure *les Missions et l'Occasion présente,* qui a été largement répandue, la 15e circulaire aux comités auxiliaires (dont il reste quelques exemplaires), leur fourniront l'élément d'information indispensable à ces réunions, la prière elle-même ayant besoin d'être alimentée et guidée par des faits précis. D'autres publications, dont il est question ci-dessous, pourraient les y aider aussi.

La *Circulaire annuelle du Comité des dames* de Paris aux membres des Sociétés de couture, est prête et en voie d'être expédiée. Par les nombreux extraits de lettres de nos dames missionnaires qu'elle contient, elle offre une lecture des plus intéressantes, et propre à édifier non seulement les membres des réunions de couture, mais tous les amis des missions. Nous serons heureux de disposer, en faveur de ceux qui nous le demanderont, des exemplaires qui nous resteront.

La 16e circulaire aux *Comités auxiliaires* est en préparation. Les amis ne faisant pas partie d'une organisation auxiliaire pourront, néanmoins, en obtenir communication.

(1) Voir pp. 229 et 280.

On est prié d'adresser les demandes, pour cette circulaire comme pour la précédénte, à la Maison des missions.

Le *départ de mademoiselle Émilie Lasserre* pour le Sénégal, annoncé dans notre dernière livraison, a eu lieu le 5 novembre, de Bordeaux. Dans l'après-midi du 2, un service d'adieux, suivi de la Sainte Cène, avait eu lieu à la Maison des missions.

Le départ de MM. *Boiteux et Davit*, missionnaires désignés pour le Zambèze, aura lieu au cours du mois de janvier. M. Davit, enfant des Eglises vaudoises des Vallées, a reçu l'imposition des mains à la Tour-Pélis, en septembre dernier. La consécration de M. Boiteux aura lieu le 6 décembre prochain, à Couvet, dans le canton de Neuchâtel, pays d'origine du candidat. Le directeur de la Maison des missions prendra part à la cérémonie, ainsi qu'à une réunion d'adieux qui se tiendra le 7 à Neuchâtel. Il espère pouvoir parler de notre œuvre, pendant les jours suivants, à Lausanne et à Genève.

Nous recommandons à la sympathie et aux prières des amis des missions nos frères de la *mission romande*, qui traversent un temps particulièrement difficile. La dernière chronique de M. Krüger a informé nos lecteurs des périls que leur fait courir la guerre qui vient d'éclater entre la colonie portugaise de Delagoa-Bay et les tribus cafres du voisinage. La ville de *Lourenço-Marquez*, siège d'une des principales stations romandes, est assiégée ; les missionnaires ont dû quitter leur maison, située dans la banlieue, se réfugier dans la ville elle-même, et envoyer leurs femmes à Natal. Une lettre de sympathie vient d'être adressée, au nom du Comité, au conseil de la mission romande.

Le *Petit Messager de Noël*, que nous annoncions il y a un mois, est en vente. Nous prions nos amis de nous aider à assurer à cette brochure, qui a été l'objet, cette année, de soins tout particuliers, une large diffusion. Ils trouveront

sur notre couverture l'indication des articles et des nombreuses illustrations, dues à divers artistes, qui font de cette petite publication un joli cadeau de Noël.



LESSOUTO

DERNIÈRES NOUVELLES

Conférence et Synode. — Encore un deuil.

La conférence du Lessouto s'est réunie en session extraordinaire à Morija, le 20 septembre dernier. La question du remplacement de M. Mabille était à l'ordre du jour. Nos frères se sont bornés à rendre définitifs les arrangements pris à la conférence précédente, avec l'assentiment de M. Mabille lui-même, pour l'assister dans son travail que l'on ne croyait pas si près de se finir. L'œuvre du grand serviteur de Dieu que nous avons perdu se trouve donc partagée actuellement entre son fils, M. Louis Mabille, chargé de la station, et M. Alfred Casalis, auquel ont été confiés l'École biblique, l'imprimerie et le dépôt de livres. Nous souhaitons force, courage et joie à nos jeunes frères dans leur grande tâche ; puisse une large mesure de l'esprit de celui auquel ils succèdent leur être accordée!

Le Synode des Eglises du Lessouto avait tenu ses réunions immédiatement avant la conférence. Ces réunions ont été bénies. Voici, en attendant un compte rendu plus complet, ce que nous en écrit la Conférence, dans sa lettre datée du 25 septembre.

« Le Synode s'est réuni à Morija, les 18 et 19 septembre, sous la présidence de M. Dieterlen. Nos anciens synodes avaient trop penché du côté de la législation; celui-ci a été un synode d'édification, et. à titre d'essai, il a pleinement réussi. La

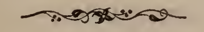
seule question d'ordre intérieur que nous ayons traitée a été celle de la caisse centrale; elle a été exposée par M. Jacottet, et les députés du synode ont paru comprendre et approuver. Quelques hésitations subsistent sans doute encore à cet égard dans certains consistoires. Nous espérons pouvoir les dissiper en ne forçant la main à personne, et mettre en vigueur, dès l'année prochaine, cette caisse centrale dont vous avez reconnu l'importance et approuvé la création.

« Le Synode a été heureux de saluer le Dr Matthews, envoyé par l'alliance presbytérienne (1) et dont vous aviez annoncé la visite. Il a paru très intéressé par tout ce qu'il a vu et agréablement surpris de voir que les Eglises du Lessouto, pour être peu connues du public anglais, n'en étaient pas moins une œuvre de première importance et digne d'être recommandée à tous ceux qui s'intéressent aux choses du règne de Dieu en pays païen. »

M. et Madame Ernest Mabille viennent d'avoir la douleur de perdre leur fille Marguerite, âgée de quelques mois seulement. Cette enfant était née dans des circonstances vraiment tragiques, à la suite de la frayeur qu'avait eue Madame E. Mabille, malade elle-même, en voyant son mari rapporté sans connaissance, dans sa maison, après une chute de cheval qui avait eu pour conséquence une mauvaise fracture de la jambe. La petite Marguerite avait été baptisée par M. Ad. Mabille, son grand-père, peu de semaines avant sa mort.

---

(1) M. le Dr Matthews, bien connu de nos Églises comme organisateur de l'alliance entre toutes les Églises presbytériennes, est allé, au nom du Comité de l'œuvre qu'il représente, visiter les Eglises du sud de l'Afrique. Il a désiré se rendre au Lessouto. Sa visite a été un grand encouragement pour nos frères. — Les membres du récent Synode de La Rochelle se rappellent y avoir vu et entendu le Dr Matthews. — (*Réd.*).



SERVICE DANS UN VILLAGE PAIEN

Qalo, dimanche, 29 juillet 1894.

Nous avons décidé, à la réunion de samedi, d'aller annoncer l'Évangile ce dimanche chez un petit chef nommé Ra-Sékila, à une forte heure de marche de la station. La cloche sonne à dix heures du matin, pour réunir les quelques chrétiens de l'Eglise et les enfants de l'école, et à dix heures et demie nous partons.

Nous sommes une trentaine. Le ciel est très pur, il fait chaud, et nous avons la perspective d'une bonne course et d'une bonne réunion. Le paysage, à cette saison (c'est l'hiver), est très morne. Tout est sec; on a brûlé l'herbe en certains endroits, ce qui fait de grosses taches noires, et les Maloutis, qui se dressent à notre droite, ressemblent à un énorme mur gris. Le village de Ra-Sékila est perché sur une colline de rochers, comme beaucoup de villages au Lessouto. Les kraals à bétail et le khotla (endroit où se tiennent les hommes) sont au centre, les huttes de roseau, de forme conique, sont rangées tout autour. C'est un spécimen de village païen, car il n'y a aucune maison carrée en briques, comme on en voit beaucoup dans le bas-Lessouto. Ra-Sékila nous attend au khotla. Il est entouré d'un bon nombre d'hommes, couchés à plat ventre, se chauffant le dos au soleil, bien abrités qu'ils sont par une palissade de roseaux. Le chef est assis sur une pierre et fume du chanvre dans une pipe *ad hoc*. Le fourneau, en bois, est de bonne dimension; une longue corne d'antilope, que l'on remplit d'eau, sert de tuyau; la fumée passe à travers l'eau avant d'arriver à la bouche. Ra-Sékila est un Mossouto de la vieille école. Ses cheveux et sa barbe sont d'un gris douteux; il a sur la tête un chapeau en forme d'entonnoir, et sur le dos une vieille couverture de peau crasseuse, rapiécée en mille endroits. Ajoutez, pour compléter son costume, une sorte de spatule en fer,

suspendue au cou par une lanière de cuir : c'est son mouchoir.

Nous nous saluons, et l'entretien s'engage comme toujours dans ce pays :

— *Taba ke life?* Quelles sont les nouvelles?

— *Ché, ha ho litaba; ke khotso féela.* Il n'y a point de nouvelles, c'est la paix ..

J'aimerais bien que la réunion pût avoir lieu au khotla, où il fait très bon. Le vent s'est levé, et ce vent d'hiver est très froid; de plus il soulève des flots de poussière sur tous les tas de cendres du village. Mais les femmes ne peuvent venir au khotla, aussi nous nous réunissons près d'un kraal, qui nous abrite un peu. Sur l'ordre du chef, un homme parcourt le village en criant : *Phutehang!* Réunissez-vous! On vient; les femmes portent sur le dos leurs bébés. Plusieurs ont leur costume de fête, une jupe très courte sur le devant, faite en peau de bœuf, et ornée sur les bords de têtes de clous en cuivre jaune.

C'est la seconde fois que nous venons dans ce village annoncer l'Évangile; aussi ne sait-on pas encore très bien notre manière de faire. Il faut répéter qu'il faut écouter avec recueillement et se découvrir pendant la prière. Quelques jeunes gens, les esprits forts du village, gardent leur pipe à la bouche. Le silence se fait, et nous commençons. Le chant est une grande attraction; quelques païens, derrière moi, accompagnent en bourdonnant. Après la prière vient l'exhortation.

Le texte est le discours de saint Paul à Athènes, passage bien approprié aux païens que j'ai devant moi. Ils n'ont pas de statues ou d'images de leurs dieux dans leur village, mais ces dieux sont très nombreux, chaque hutte a les siens, ce sont les ancêtres. On les honore, on leur adresse des prières, on leur tue des moutons, des chèvres et des bœufs. Aujourd'hui nous sommes venus leur parler du Dieu qu'ils ne connaissent pas. C'est un Dieu très puissant, il a fait le ciel, la terre et tout ce qui existe.

Qu'ont fait les dieux des Bassoutos? Qu'on me montre leurs œuvres! C'étaient des hommes comme nous; ils ont cultivé des champs; ils sont allés à la guerre; ils se sont mariés; ils ont engendré des enfants; ils sont morts. Notre Dieu a fait le ciel, la terre, les hommes, et il faut que tous l'adorent, car il est le Père de tous les hommes. Le Mossouto a ses dieux; le Cafre a les siens; mais il n'y a qu'un Dieu, c'est le Dieu de tous les peuples, le Dieu des hommes noirs et des hommes blancs.

Notre Dieu jugera tous les hommes au jour du jugement, et chacun sera appelé au *khotla* de Dieu pour rendre compte de sa vie. Nous serions tous condamnés, car nous sommes tous pécheurs. Mais notre Dieu est un Dieu d'amour, il a donné son Fils pour sauver tous les hommes. Qui croit en Jésus-Christ ne mourra point, mais a la vie éternelle...

Après la réunion, je vais m'asseoir au khotla avec les hommes, et je leur dis : « Avez-vous compris l'enseignement d'aujourd'hui? — *E, ré utluile.* Oui, nous avons compris. Mais répète-nous un peu ce que tu nous a dit », me demande le chef. Et me voilà, reprenant plus familièrement, si possible, mon sujet, et le leur exposant, cherchant à faire jaillir des questions. C'est la partie la plus difficile. Le Mossouto, toujours en quête de nouvelles, est pensif quand il s'agit des choses de Dieu.

Je les quitte en leur promettant de revenir un autre dimanche. Dans le village, je fais un bout de causette avec quelques femmes. Nouvelle explication de ce qui a été dit. Un païen qui m'a suivi, pensant que ces femmes ont la tête dure, leur répète en criant très fort ce qu'il a compris... Puisse Dieu bénir ce service et éclairer quelques-unes de ces pauvres âmes par la lumière de son évangile!

Nous rentrons en nous hâtant, car le vent souffle très fort et, malgré le beau soleil qui brille au-dessus de nos têtes, le froid vous pénètre jusqu'aux os.

C. CHRISTELLER.



ZAMBÈZE

LA SITUATION FINANCIÈRE — L'ÉCOLE INDUSTRIELLE

Pendant le cours du mois de novembre, les dons pour le Zambèze se sont un peu relevés. A l'heure où nous écrivons ces lignes, il s'en faut cependant encore de 16,000 francs, pour que le chiffre reçu l'an dernier, à pareille époque, soit atteint.

La question de l'*École industrielle*, dont nos missionnaires du Zambèze réclament avec tant d'insistance la création, a préoccupé vivement le Comité. Il est en correspondance avec un candidat qui semble bien qualifié, mais dont la grande jeunesse le fait hésiter. Aussi a-t-il décidé que les demandes que nos frères nous adressent à cet égard recevront une grande publicité. Un extrait de leur lettre, relatif au projet en question, a été envoyé à nos journaux religieux.

A LÉALUYI

Suite des récits de M. F. Coillard (1).

L'œuvre spirituelle. — Le temps des semailles. — Légèreté et superstitions. — Léwanika. — Mokuaé. — Un missionnaire pour Nalolo ! — Dédicace de la chapelle de Léaluyi. — Fête des écoles.

Vous vous demandez naturellement ce que devient l'œuvre au milieu de tous ces travaux et de toutes ces commotions? Ah! que je voudrais pouvoir réjouir vos cœurs et vous dire que nous n'en sommes plus au temps du défrichement ! Il y aura longtemps à défricher au Borotsi ! Mais il n'y a pas lieu de se

(1) Voir la livraison d'octobre, page 421.

décourager. Ne faut-il pas que le laboureur travaille premièrement et qu'il laboure avec espérance? (2 Tim., II, 6; 2 Cor., IX, 10.) Qui sait? Plus les semailles seront longues et laborieuses, plus riche aussi sera la moisson. «Ne nous relâchons donc point en faisant le bien, car nous moissonnerons dans la propre saison si nous ne nous lassons point. »

Nos services, assez bien suivis, ont souvent eu un caractère de solennité. Ce qui m'afflige et me ferait désespérer, n'était la puissance de la grâce de Dieu, c'est l'incorrigible légèreté de nos Barotsis. Quand nous croyons qu'une impression sérieuse et profonde s'est produite, et que nous la guettons pleins d'espoir, nous découvrons, hélas! qu'elle s'est « évaporée comme la rosée du matin ». Elle était tracée sur le sable du désert, le vent a soufflé, elle a disparu. Rien de plus navrant que le contraste entre cet auditoire, que je crois captivé par la prédication de la Parole de Dieu, et les ricanements bruyants et moqueurs des groupes qui se forment après le service. On ne dirait pas les mêmes personnes. Et ne croyez pas que je ne parle que de la jeunesse qui, par tout pays, est taxée de légèreté, mais bien d'hommes et de femmes que leurs positions et leur âge devraient rendre rassis. C'est le tour de Satan de faire son œuvre; il enlève la bonne semence et il sème l'ivraie. J'ai bien essayé d'une espèce d'école du dimanche à cette heure-là, mais sans beaucoup de succès.

Léwanika lui-même tergiverse toujours. C'est un esprit convaincu, mais il n'a pas le courage de briser avec les coutumes qu'il méprise. Il aime les choses de Dieu, il ne manque jamais un seul service, à moins d'indisposition; telle prédication, tel cantique l'ont, de son aveu, remué presque à le faire pleurer. Il a même été sur le point de renvoyer toutes ses femmes et de « balayer son harem », comme il dit; mais il s'est heurté à une institution sociale et politique qui a soulevé l'opposition de tous les chefs, et il a reculé. Il n'hésite pas à déplorer ses torts envers nous, il les reconnaît; il estime ceux qui ont le courage de lui dire la vérité. Et avec tout cela il n'a pas encore le *sentiment du péché*. Sa conscience n'est pas réveillée. Il admet ses crimes

et ses fautes, mais il les explique et les excuse en partie; il n'a pas encore appris à en gémir devant Dieu. Et puis, que je le dise aussi : il a toujours devant lui le spectre de la révolution de 1884 qui l'a chassé en exil. Comment se convertir tout *seul?* Si seulement il pouvait compter sur un seul de ses chefs, un seul des officiers de sa maison, une seule de ses femmes! Cet homme n'est pas heureux; il vous gagne le cœur et fait pitié. Vous auriez dû voir avec quel empressement, je dirais quelle joie, il a fait ce qu'il a pu pour populariser des réunions du soir que je tenais dans sa cour, au commencement de l'inondation. Ses femmes, leurs servantes, des femmes du village, ses serviteurs et ses esclaves, et même d'autres hommes, qui d'habitude n'ont pas l'entrée libre, étaient là; presque toujours la cour était pleine. Et, au milieu, sur sa natte royale dont le vulgaire n'approche pas, accroupi autour de ma lanterne, il pressait les jeunes gens qui savent chanter de s'y accroupir aussi; ses enfants et des esclaves comme Nyondo, sans distinction. C'étaient, ostensiblement, des réunions de chant; mais il y avait toujours un message d'autant plus direct qu'il était plus familier. Et avec tout cela, il y a chez lui de ces revers, de ces contradictions, de ces retours même, que je comprends, mais qui m'affligent. Pauvre Léwanika! Qu'il est donc difficile à un homme riche d'entrer dans le royaume de Dieu! C'est donc possible, comme le jeune homme riche, d'être si près du Sauveur sans le connaître, et si près du salut sans le posséder!

L'évangélisation à domicile, « de maison en maison », m'a souvent encouragé. J'ai pu m'y convaincre que la prédication de l'Évangile est quelquefois comprise là où je ne m'y attendais guère. Mais elle m'initie aussi à bien des ténèbres et des misères morales.

Voici une jeune femme qui, en me voyant passer, s'empresse de ramasser un charbon; elle le brise en deux, m'en donne la moitié et me prie de le lui lancer sur le corps. Pauvre créature! elle est enceinte, et, en voyant ma figure pâle, qu'elle n'admire pas, et mon habit blanc, elle a peur de mettre au monde un monstre qui me ressemble! C'est flatteur, eh!

En voici une autre, couchée sur une natte, dans sa cour. Elle est malade. Tout près d'elle, dans un coin, je remarque, sur un tas de sable de rivière où végètent deux jeunes plantes de maïs, un petit autel fait de roseaux. C'est là que, tous les matins, au lever du soleil, elle offre à Nyambe, le dieu suprême, l'oblation d'un vase d'eau, espérant se le rendre propice et en obtenir la guérison. Comment ne pas se sentir ému en présence de ces tâtonnements dans les ténèbres !

Voilà la prison, les prisonniers plutôt, qui font, eux aussi, des travaux de terrassement. Ils ne sont pas nombreux, cinq ou six en tout, car c'est même trop. Leur geôlier, homme de sac et de corde, doit les nourrir comme il peut, c'est-à-dire les affamer. Et, pour les empêcher de se sauver, il se vante de les attacher de nuit à un poteau et de les baillonner. Chacun de ces misérables a son histoire. Les hommes sont des voleurs incorrigibles, ils n'ont que ce qu'ils méritent. Autrefois on les aurait mis à mort. Parmi les femmes, en voici une qui m'intéresse. Elle est jeune, gaie, intelligente. Elle me conte son histoire. Un homme d'un caractère remarquablement doux, et que j'aime beaucoup, l'avait épousée. Un jour la sœur du roi, Katoka, qui venait de se défaire de je ne sais quel numéro de la liste de ses maris, jeta les yeux sur l'homme dont je parle et le prit. Il dut abandonner sa jeune femme, ce qui ne fait pas un pli ici. Malheureusement, peu après, ne trouve-t-on pas dans la maison de la princesse une souris, — une souris morte ! Grand émoi dans l'établissement. On crie au sortilège. Les osselets ne manquent pas de désigner la jeune femme, et on la jette en prison. Il y a quelques années on l'eût brûlée vive. Ah ! mes amis, le paganisme est odieux et cruel.

Après vous avoir parlé de Léwanika, que je vous dise un mot aussi de la reine Mokuaé, qui vient de nous visiter. Elle était attendue depuis longtemps. Son arrivée fit événement dans notre petit monde et fut l'occasion, comme d'ordinaire, de grandes démonstrations. Son ombrelle tricolore, son éclatante toilette européenne, et celle des femmes du roi, européennes aussi, faisaient un contraste frappant avec la graisse et l'ocre

de la multitude des autres femmes. Il faut y voir, je suppose, un progrès de civilisation, et c'est pour cela que je le mentionne. Elle fit un séjour de six semaines. Le roi lui témoigna la plus grande déférence. Bien qu'elle ne siégeât pas au khothla comme à Nalolo, toute les affaires qui s'y traitaient lui étaient soumises comme de droit. Elle s'occupa aussi de certains troubles du sérail de son frère. Ce n'est pas ce qu'elle fit de mieux, car Mokuaé, qui n'a pas plus d'aménité qu'il ne faut, tranche souvent dans le vif, surtout quand il est question d'autres femmes. Elle se croit chargée, comme *katoka*, de l'éducation de celles du roi. Et tout cela avec un mélange de bonté qui la rend remarquablement maternelle avec les enfants de sang royal. Je l'ai vue, par un soleil ardent, malgré son gênant embonpoint, rassembler les femmes et les filles du harem, couvertes des ornements les plus fantastiques, leur enseigner, tout un jour durant, des danses et des chants du vieux temps, maintenant oubliés et d'un goût douteux, pour dire le moins.

Elle était brouillée avec moi, Sa Majesté, et pas tout à fait sans raison. Elle a l'idée que j'ai le pouvoir de lui donner un missionnaire, et que si elle n'en a pas, c'est de ma part mauvaise volonté et obstination. Plus d'une fois déjà le renfort nous a fait faux bond au moment où nous croyions le posséder. Mais qu'en sait-elle, elle? Ses principaux chefs partageaient sa mauvaise humeur, et me le montraient parfois d'une manière qui n'était pas toujours très aimable. Il fallut donc lui renouveler solennellement la promesse que cette année elle ne serait pas déçue, et qu'un missionnaire irait certainement s'établir à Nalolo. Après nos expériences passées, c'était bien me compromettre; mais quand même, la mission serait compromise et bien plus gravement, si nous ne pouvions pas dès cette année occuper Nalolo. En attendant, je suis rentré dans ses bonnes grâces et celles de ses gens, et chaque fois que nous nous rencontrions ils ne manquaient pas de me rappeler ma parole, de discuter l'emplacement de la station, et de se fondre en belles promesses. Vous comprenez, n'est-ce pas, chers amis? N'allez pas croire que ce soit là le cri du macédonien, et vous imaginer

que les habitants de Nalolo, leurs chefs surtout, soupirent après l'Évangile. Non. Ce n'est qu'affaire de dignité. Léwanika a son missionnaire, un missionnaire européen, pourquoi pas Mokuaé? Bonne vache laitière, dans leur estime, qu'un missionnaire blanc !... Quoi qu'il en soit, Nalolo est la deuxième capitale du royaume. C'est donc un poste de grande importance qu'il faut occuper sans plus de délai. Et malheur à nous si, par négligence ou par pauvreté, nous laissons se fermer pour nous cette porte encore ouverte !

Mokuaé a une haute idée de sa dignité. Elle est, vous savez, *morèna* presque à l'égal de Léwanika lui-même. Elle a sa cour comme lui, les mêmes dignitaires ; elle s'entoure du même cérémonial, on lui rend les mêmes honneurs, et elle sait au besoin les exiger. Il est donc assez naturel que chez ses missionnaires elle tienne à être absolument sur le même pied, voire même à occuper la même place à leur table quand cela lui plaît, sans plus de cérémonie. Malheureusement elle est bien loin d'avoir les bonnes manières de son frère, ses habitudes de propreté scrupuleuse sur sa personne, et surtout sa grande discrétion. Je me permis donc de lui faire une fois la leçon et de lui donner des conseils paternels, qu'elle prit heureusement en bonne part et qu'elle s'est efforcée depuis lors de suivre. Mokuaé ne boude pas, elle a cela de bon.

Pendant que les amis de Séfula étaient ici, nous l'invitâmes à venir passer la journée avec nous. Elle en était ravie. Elle fit toilette pour l'occasion et arriva que le soleil était déjà ardent. A son désir, je la conduisis à l'église qu'elle n'avait pas encore vue, — une merveille d'architecture pour la contrée, et un travail de charpentier très bien fait même pour l'Europe. Je lui expliquai de mon mieux les secrets à moi connus de la scierie et de la menuiserie. Nous causâmes debout longtemps et, à l'intérêt qu'elle manifestait, je supposais qu'elle prenait des notes dans sa mémoire pour ses futures constructions. De là, je la promenai dans mon petit jardin où, à sa grande joie, je lui fis présent d'une caisse de jeunes plantes d'eucalyptus. Après cela ce fut le tour de mes huttes, de mon mystérieux studio avec

ses verres rouges, de ma chambre à coucher où Léwanika seul a accès. En vraie dame elle me remercia poliment, me dit que tout l'avait intéressé — « infiniment », je suppose. Puis, la pauvre femme que je croyais fatiguée se laissa choir sur un siège de la véranda et, avec une grimace caractéristique, arracha brusquement ses chaussures et les jeta par terre :

— Mon père, fit-elle, donne-moi de la médecine des pieds; j'en souffre beaucoup !

La malheureuse ! n'avait-elle pas des bottines, de vraies bottines ! des bottines neuves, et si petites pour elle que je ne comprends pas par quels procédés elle a pu les mettre. Et moi qui l'avais tenue près d'une heure sur ses pieds ! Quel martyre, pauvre femme !

— De la médecine des pieds ! Allons, Mokuaé, mets ces bottines de côté. Elles sont de beaucoup trop petites pour toi.

— Alors, mon père me donnera ses souliers ?

Je souris.

— Les miens ne t'iraient pas non plus, Mokuaé.

— Ah ! fit-elle en jetant les yeux sur ceux de l'ami Waddell, voilà ce qu'il me faut.

— Je n'en ai pas d'autres, *moréna*, ni le *moruti* non plus, répondit Waddell timidement.

— Et vous voudriez que la *moréna* Mokuaé allât nu-pieds ?

Il le fallut bien, en définitive, puisqu'il n'y a pas encore de cordonnier ni à Léaluyi ni à Nalolo. Ce petit incident nous a beaucoup divertis. Mes amis auraient presque été jusqu'à m'accuser d'un petit grain de méchanceté ; ce contre quoi je proteste.

Somme toute, le séjour de Mokuaé nous a fait plaisir. Je l'ai vue souvent, et chez elle et chez moi. Sauf indisposition, elle non plus ne manquait pas un seul de nos services. Chez elle même, j'ai eu de bonnes réunions ; sa grande cour était toujours bondée. Elle est intelligente, Mokuaé, susceptible de bonnes influences — comme aussi, hélas ! de mauvaises, nous le savons bien. J'ai été étonné de voir comme elle comprenait les prédications et combien elle s'intéressait à l'école.

Je me réjouis donc bien sincèrement à la pensée que cette

année, enfin, elle aura un missionnaire près d'elle. Il en est grand temps. Je m'en réjouis? Oui, mais c'est avec un douloureux serrement de cœur. Pour occuper Nalolo, force nous est d'abandonner presque notre cher Séfula, et de le laisser entre les mains d'un évangéliste indigène. Nous n'avons personne à y placer. Deux fois déjà le renfort qui nous a été envoyé de Paris n'a été, au moment où nous nous préparions à le recevoir, qu'une amère déception. On nous dit bien d'espérer encore. Il y a longtemps que nous espérons. « L'espérance fait languir le cœur. » Et puis, quand ce quelqu'un viendra à Séfula, je le crains, il n'y trouvera guère que des ruines !...

Je suis effrayé de la longueur de ma lettre. Et cependant vous ne me pardonneriez pas de ne pas vous faire assister de loin à la dédicace de notre temple. C'est une fête qui, bien des semaines à l'avance, avait rempli nos pensées et fait l'objet de nos prières. Eh bien, c'est par un grand désappointement qu'elle s'est annoncée. Nous comptions sur nos chers amis de Kazungula et de Séshéké; ils nous l'avaient promis. Nous faisions de beaux plans et des rêves plus beaux encore. Ce n'est pas souvent que la famille zambézienne se trouve réunie et au complet. Les gens, le roi surtout, s'en réjouissaient avec nous, et nos écoliers exerçaient déjà avec entrain des petits chants de bienvenue. Nous attendions de grandes bénédictions. La poste arrive et nous giffle avec la nouvelle que la coqueluche avait causé inopinément l'effondrement de nos rêves. Nos amis ne viennent pas! L'Afrique, toujours capricieuse, est le pays des mortifications.

A quoi bon se presser à ne pouvoir plus respirer maintenant! Je retardai la fête, et c'est en mars au lieu de Noël qu'elle eut lieu. Toute la maisonnée de Séfula arriva une dizaine de jours à l'avance, — en canot bien entendu, car la plaine était inondée. Quelle transformation de l'ermitage de Loatilé! Quelle exubérance de vie et d'activité un peu partout, et quel aimant pour mes paroissiens de Léaluyi! Pendant que frère Adolphe, comme nous disons familièrement, est prêt pour me soulager à mettre l'œil et la main à tout, ces dames prennent

d'emblée sur elles tous les soins et les soucis du ménage. Elles se les partagent à leur gré, c'est leur affaire. Elles prennent aussi en main mes pauvres garçons qui font bien leur possible — ce qui veut dire peu; elles leur rappellent des leçons bien oubliées, hélas! d'ordre et de propreté, et essaient d'étendre un peu leurs connaissances culinaires. Ça n'ira pas loin. Tout de même j'en suis reconnaissant, et mes garçons aussi apparemment. Ils sentent que, laissés à eux-mêmes, ils ne valent pas grand'chose, et ils ont fait beaucoup quand ils ont fait preuve de bonne volonté. Que leur demander de plus?

Les journées sont bien remplies avec les travaux qui se sont accumulés, les visites au village et les visites à recevoir; mais il y a place aussi pour le cœur, du temps, ne fût-ce que le soir, sous ma petite véranda, pour les causeries familières et le chant de nos cantiques français, un écho de la patrie avec leurs émouvantes associations, mais une brise bienfaisante aussi qui élève nos pensées vers la maison du Père où Dieu lui-même essuiera toutes larmes de nos yeux.

Les services du dimanche, 3 mars, eurent un caractère de grande solennité. C'était la dernière fois que nous nous réunissions sous le tabernacle. Il a son histoire le bon vieux tabernacle, maintenant tout en lambeaux. C'est ensemble, avec ces mêmes amis, que nous l'avons élevé, et dans des temps bien difficiles. Il nous a abrités pendant seize mois par beau et mauvais temps. Pour moi, le sol même m'en est sacré. M. Ad. Jalla prêcha sur la *pêche miraculeuse*, et moi, dans un second service, j'aurais voulu *tirer le filet*. En promenant les yeux sur ce bel auditoire, dont la plupart des visages me sont familiers, vous étonnez-vous que ces dix années de mission au Zambèze passassent devant mon esprit comme une vision? Je faisais malgré moi un stage à Leshoma, puis à Séshéké, puis à Séfula..., tout autant de chapitres qui, avec de précieux témoignages de la bonté de Dieu, parlent aussi de travaux et d'épreuves. Je m'arrêtais à Léaluyi, je pensais à toutes mes prédications, à mes espérances évanouies, à ces combats connus de Dieu seul..., et, le cœur saisi de tristesse, je répétais avec

les apôtres : « Travaillé toute la nuit... sans rien prendre! » Elle a été noire, longue et orageuse cette nuit, vous le savez; le labeur a été incessant et dur... Et pourtant... *rien!* Faut-il céder à la tristesse et au découragement? Faut-il douter de la puissance de l'Évangile que nous prêchons? de la grâce de Dieu, qui pourtant a triomphé de la dureté et de la dépravation de mon propre cœur?... Non, mon Seigneur. Moi aussi j'ai travaillé toute la nuit, sans rien prendre..., mais, *sur ta parole,* je jetterai encore le filet!

Le 11 mars arriva. L'humble édifice que nous allions consacrer au service de Dieu est l'exacte copie de celui de Séfula, seulement plus grand et mieux fait. La scierie de nos amis de Glasgow nous a rendu facile un travail qui, sans son secours, eût été impossible. Il n'est pas complètement achevé; pas de portes, pas de fenêtres; des bâches remplacent les unes, et du calicot les autres; quelques bancs seulement, et une estrade avec une petite table au lieu de chaire. Et puis, au-dessus de la plateforme, contre le mur, en lettres argentées sur fond noir et encadré de verdure l'ouvrage de notre sœur, — mademoiselle Kiener — est mis en relief l'écho du sentiment qui remplit nos cœurs : Gloire à Dieu! — *Khanya e be go Molimo!* — Oui, redisons-le bien haut : Gloire à Dieu! *Alléluia!*

La journée s'annonce belle, quoique le ciel soit couvert de nuages. C'est la saison des pluies, mais il ne pleut pas aujourd'hui, et nous en bénissons Dieu. Dès les huit heures et demie un petit groupe se dessine en dehors du village, escalade lestement la passerelle et longe la chaussée. En voici un autre, puis d'autres encore aux costumes de couleurs brillantes, et enfin la masse, la population noire, *bontsou bô,* comme on dit ici, comme si l'aristocratie était *blanche*, elle. Bientôt « la place » de la station est remplie d'une foule loquace et bruyante. Léwanika, contre son habitude, arrive le dernier.

Frère Ad. Jalla et moi, sans perdre de temps, préparons les groupes noirs, et leur donnons, pour entrer, des directions très précises afin d'éviter une trop grande confusion. Un coup de cloche, et tout le monde, dans l'ordre prescrit, se rassemble

une fois encore sur l'emplacement de notre tabernacle qui a disparu. Après chant, prières et allocution où, après avoir rappelé les appels du dimanche précédent, je renouvelai force injonctions d'ordre et de respect, Léwanika, lui aussi, s'essaya à un petit discours. Il n'est rien moins qu'orateur, le pauvre homme, tout roi qu'il est. Il débuta mal. Il commença par interpeller le grand chef de Katuramoa, qui se trouvait gris, et se mit à dévider un long discours qu'il comprit peut-être lui-même, mais qu'il fallut couper. Il interpella ensuite le *gambéla*, comme le représentant des chefs, et lui demanda pourquoi il empêchait ses gens de venir à l'église. Le *gambéla* (premier ministre), qui devrait être habitué à ces sortes de compliments, prit, ou feignit de prendre celui-ci comme tout personnel. Ne le méritant pas, il s'en offensa et fit respectueusement, mais fermement, la leçon à son royal maître. Le roi, démonté par ces deux répliques auxquelles il ne s'attendait pas, fit quelques remarques générales, recommandant aux gens de suivre la prédication de l'Évangile et d'envoyer leurs enfants à l'école. Puis, se remettant : « Quel est le blanc, s'écria-t-il avec feu, quel est le blanc qui se soit jamais donné la peine de construire des bâtiments comme celui-ci et qui ne soient pas pour leur usage exclusif, mais pour nous ? Ne voyez-vous donc pas qu'il y a quelque chose dans la poitrine de ces hommes-là, les missionnaires? Que gagnent-ils à se fatiguer ainsi pour nous ? Dites ! Et vous, Barotsis, qui méprisez leur enseignement et refusez d'envoyer vos enfants à leur école, êtes-vous donc si sages et si intelligents ? Périssent nos coutumes et nos superstitions ! Elles nous tiennent enchaînés dans les ténèbres et nous conduisent à la ruine ! Je le vois, moi !... »

Nous entonnâmes un cantique et entrâmes, moi en tête de la soi-disante procession, pour présider à l'installation de notre sauvage auditoire, pendant que Waddell faisait la police à la porte et frère Jalla au dehors. Adieu nos précautions et nos directions ! Les chefs et les reines étaient à peine entrés que ce fut à la porte une presse indescriptible. Je l'avais prévu. Heureusement que nos chants couvrirent ce brouhaha. Et, quand le

calme et le silence se furent rétablis, la vue de l'auditoire entassé dans ce vaste local avait quelque chose de saisissant.

Nous commençâmes par le chant d'une prière nationale composée pour la circonstance. Puis, après une prière de dédicace, je m'attachai, dans une courte allocution, à bien faire comprendre à nos Barotsis le caractère de ce bâtiment dédié au service de Dieu, et la base de notre enseignement, — *la Parole de Dieu,* vraie et éternelle, — bien autre chose que les légendes puériles du paganisme. Frère A. Jalla nous fit à son tour une chaleureuse prédication sur 1 Cor., II, 2. Je dis *nous,* car nous prîmes notre bonne part de ce lait pur et simple destiné à des gens qui ne sont encore que de tout petits enfants quant à la connaissance.

Ne savoir que Jésus-Christ, c'est bien là la note qu'il nous fallait; c'est bien celle surtout de la vie missionnaire tout entière. Je ne parle pas de nos chants, que vous ne connaissez pas. Un jour, nous chanterons tous ensemble dans la langue du ciel le Nouveau Cantique, le cantique de l'Agneau! Que ce sera doux et beau! bien autre chose encore que ce chœur de trente mille élèves des Écoles du dimanches, et de je ne sais combien de milliers de grandes personnes, que j'ai entendus dans les jardins du Palais de cristal, et qui est resté un des plus glorieux souvenirs que j'aie emportés de l'Europe. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle émotion j'ai pris part à l'exécution du cantique (n° 214) que j'avais fait pour la dédicace de l'Église de Léribé. Le rapprochement et le contraste de ces deux cérémonies, à vingt-trois ans de date, était trop douloureux pour moi.

Nous sortîmes de ce culte sous de bonnes impressions. Il avait duré deux heures. Mais l'attention et le sérieux se sont maintenus jusqu'au bout. C'est beaucoup pour des païens, c'est beaucoup surtout pour des Barotsis.

L'après-midi, après la grande chaleur, pendant que toute la nature ici semble sommeiller, le chemin se frangea de nouveau de bandes d'hommes et de femmes; et, à quatre heures, au coup de cloche, l'église se remplit, moins bondée que le matin pourtant. Nos chants furent presque tous les mêmes. Je parlai

sur les *pierres vives* (1 Pierre, II). Ouvriers du Seigneur, nous aussi nous les cherchons ces pierres vivantes parmi nos chers Zambéziens. Notre ambition est de pouvoir en offrir au Maître pour qu'il leur trouve une petite place dans la construction de son édifice spirituel. Pendant que d'autres taillent, sculptent et polissent, nous, nous en sommes encore à déblayer la carrière, et nous ne savons pas ce qu'elle donnera. Mais, quelque rude que soit le travail, nous avons de l'espoir. Le déblayage aussi est nécessaire, et Dieu peut le bénir.

Le soleil se couchait quand nous sortîmes de l'église, et c'est tout au plus si, aux dernières lueurs du crépuscule, nous pouvions encore distinguer le long ruban vivant qui disparaissait à l'entrée du village.

Nous, dans la soirée, toute petite bande que nous sommes, nous nous réunîmes encore dans ce temple maintenant vide, pour recevoir un message du Seigneur (Zach., II, 5) et commémorer ensemble sa mort. Tout était calme et silencieux au dehors comme au dedans. Jésus était là et parlait à nos âmes. Après cette journée si belle, si remplie, nous sentions qu'Il nous invitait nous aussi, comme ses disciples fatigués, à le suivre « à l'écart », et à nous retremper dans l'intimité de sa communion. Moments bénis, heure solennelle! « Il fait bon d'être là. »

Le lendemain, examen et fête de l'école! Depuis minuit il pleut à verse et l'eau monte rapidement. Si cela continue, dans deux jours la chaussée aussi sera submergée. Malgré la pluie les enfants sont accourus, ils n'ont pas de vêtements à mouiller et ils ne veulent pas être privés de leur fête; ils ont raison. Heureusement que vers midi la pluie cesse, le ciel se débarbouille et le soleil brille. Un coup de cloche, et tout le monde est là; pas tout le monde d'hier, bien sûr, mais les élèves au grand complet, le roi, la reine, tout le haut monde. Une ombre bien noire, c'est que notre ami Jacob, le maître d'école, est malade, très malade même, mais sa femme prend sa place avec un calme que nous avons tous admiré. C'est une bonne et gentille femme que Noréa. Nos enfants nous chantent un petit

chant de circonstance où ils se réclament d'être de nos enfants, et nous demandent d'être indulgents et de ne pas leur poser des questions embarrassantes! Chers enfants, ils nous ont gagnés, et nous aimerions les voir courir, sauter, et surtout festiner. Aussi pressons-nous les examens. Mais le roi n'entend pas de cette oreille-là, ni les Litia non plus, qui ont passé par ce chemin épineux, et il faut absolument que nous les interrogions aussi, ces grandes jeunes filles et ces jeunes gens à barbiche qui trébuchent à la première ligne de l'alphabet. Ce sont les suivants des enfants du roi, et ils croient que s'ils font acte de présence à l'école tout est dit.

L'examen terminé, il fallut écouter les chefs qui, sur le ton de la menace, gourmandaient des gens qui n'étaient pas là. Le roi, lui, fut plus sensé : il fit à chacun sa part, remercia ses missionnaires, taxa les hommes de menteurs et mit ses propres femmes dans le même panier : « C'est vous qui entravez l'école et détournez les enfants. Mais quant à moi, ajouta-t-il, sachez que si un enfant ne fréquente pas l'école, j'ai beau l'avoir enfanté, il n'est pas mien ! »

Enfin on sortit. Tant mieux pour les enfants ! Vous auriez dû les voir assis par groupes, impatients de commencer. Le roi leur avait tué un bœuf pour eux tout seuls. Nous y avions ajouté café, sucre et gâteaux de maïs. Nyondo, debout, fit la prière, et alors ce fut à qui mieux mieux. Bientôt tout finit. Mais il fallait le dessert, et le voici : Mohanoa, le serviteur du roi, le haut du corps nu, arrive ; il s'agenouille, on fait cercle, on bat des mains, puis on écoute en silence : « Le roi dit : Pour lui comme pour les *baruti*, l'école est une affaire sérieuse. Sachez donc, vous tous, ses enfants et ses esclaves, que quiconque d'entre vous s'en abstiendra sans raison, il sera étranglé à la *serotsi* (claquement de mains), et quiconque suit l'école et ne fait pas de progrès, lui aussi sera étranglé à la *serotsi*. Tenez-vous-le pour dit. » Voilà ; on claqua de nouveau les mains et on se dispersa, mais pas pour longtemps, car on avait vu les préparatifs de la lanterne magique. La séance réussit à merveille. Il y avait foule. Il y avait même des chefs du ba-Lunda.

Aussi, quand, en signe d'adieu, Waddell lança une ou deux fusées, la panique faillit les saisir. On n'oubliera pas cette journée de sitôt.

Nos amis étaient retournés à Séfula. L'inondation montant toujours, nous nous demandions, nous, combien de jours nous pourrions encore rester sur notre îlot. Le roi connaissait mes intentions. Il déclarait que lui non plus ne quitterait pas, et que, s'il y était forcé, il ne le ferait qu'à la dernière extrémité. Il savait que, pour moi, l'accompagner à son village de refuge était tout à fait hors de question.

Malgré la maladie de Jacob, je recommençai immédiatement l'école. Je le fis avec 180 élèves. Ne vous y trompez pas toutefois : il y a de la balle, et beaucoup, dans ce tas. Tout de même, cela nous met en présence d'une œuvre énorme pour laquelle nous sommes loin de suffire. Litia et Mokamba, comme je crois vous l'avoir déjà dit, eux aussi se rapprochent de nous, et, à leur requête, j'avais commencé une classe spéciale pour eux. Ce n'est pas que je croie chez eux à un désir sérieux de s'instruire, et encore moins, hélas ! à un retour vers le Seigneur ; mais je voudrais, si je le pouvais, comme on le faisait pour les villes de refuge, enlever toutes les pierres du chemin du salut. Les services des deux dimanches qui ont suivi la dédicace ont été particulièrement solennels.

Malheureusement l'inondation montait toujours ; la chaussée avait complètement disparu sous les eaux ; une grande partie du village était inondée. Et ce n'était que le commencement. De Kabombo et de ces régions du nord, on nous annonçait un vrai déluge. De mémoire d'homme on n'a vu inondation pareille. Des îlots qui, généralement, tiennent haut la tête au-dessus de l'eau, sont complètement submergés ; des champs dévastés, des arbres même, à lisière du bois, déracinés et emportés. Aussi, nos Barotsis qui se plaignent tous les ans que l'inondation soit si faible, murmurent aujourd'hui qu'elle soit si forte. L'homme est-il jamais satisfait ?

Un dimanche soir, le jour de Pâques, Léwanika m'annonça que, malgré le désir des gens, il devait partir le lendemain.

L'eau avait envahi la place publique et était à sa porte. Le lendemain, en effet, comme je me proposais d'aller le voir, il venait avant déjeuner, et très à la hâte, prendre congé de moi. Tous ceux qui le pouvaient avaient déjà quitté. On ne prit pas même le temps de mettre à flot la *Nalikuanda*, qui s'était cassé l'échine en sortant du chantier; on oublia jusqu'aux tambours. C'était une fuite. Je l'accompagnai un bout de chemin (!) en canot. Il y avait quelque chose de triste dans ce départ précipité.

Ma termitière, un peu plus élevée que celle de la capitale, levait encore la tête, mais elle devenait tous les jours plus petite. L'eau avait envahi les huttes des ouvriers et le pied de certains de nos bâtiments, le jardin s'affaissait et disparaissait sensiblement, et, de mon cabinet d'étude à l'église, il me restait à peine l'espace d'y faire la promenade réglementaire des prisonniers. Que l'eau monte encore un pied seulement, et nous aussi devrons faire comme tout le monde, mais à contrecœur, car je m'étais taillé du travail, et il m'était plus facile d'évangéliser d'ici en canot que de Séfula. En attendant, nous faisions mauvais ménage avec les rats et les serpents qui se réfugiaient sur notre talus et ces fourmis enragées, noires et rouges, qui ne l'ont jamais quitté. Et qu'elle est donc mélancolique cette plaine submergée qui, de tous côtés, s'étend à perte de vue! Pas un son! pas une âme! pas un signe de vie! Nyondo s'essayait à faire l'école pour une dizaine de garçons qui étaient restés au village et s'en tirait bien. Aidé de Jacob, nous nous partagions la tâche du dimanche. J'allais généralement à *Mangoko*, le village temporaire du roi; un trajet de trois heures pour aller, autant pour revenir, et que le vent rendait quelque peu désagréable et dangereux. Mais au village déserté, nous pouvions toujours réunir de cent à cent cinquante esclaves, qui s'étonnaient fort — pauvres gens! — que nous pussions nous occuper d'eux.

Heureusement ce temps n'a pas duré; les craintes de nos amis ne se sont pas réalisées. L'inondation, arrivée à un maximum qui approcha bien de ma demeure mais la respecta, com-

mença à diminuer, et diminua rapidement. Et déjà, à mon retour de Séfula où je n'avais été que pour passer la Pentecôte et mettre ordre à mes choses, le roi m'annonçait la bonne nouvelle de son prochain retour. Samedi dernier, le 19, j'acceptai avec plaisir l'invitation d'aller à sa rencontre et passer une partie du jour avec lui, dans sa *Nalikuanda* rafistolée et dont ils sont si fiers. Ce fut pour tout le monde un jour de réjouissance.

Je suis un peu habitué au tapage et au brouhaha des circonstances. Mais de voir ces foules d'hommes et de femmes se jeter de l'eau sur la tête, sur le corps, en poussant des cris forcenés pour saluer le roi, me faisait un étrange effet. J'aurais, si je n'en avais connu la raison, pris tout cela comme l'emblème de l'expression de la tristesse et du deuil, tant il est vrai, hélas! que même les joies de nos pauvres Africains sont tristes.

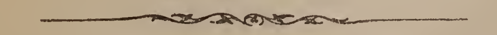
L'école va recommencer et l'œuvre reprendra sa marche régulière. Quel dommage que nous devions la quitter dans quinze jours pour Kazungula et laisser Jacob et sa femme tout seuls!

Nous serons là, s'il plaît à Dieu, pour l'initiation de Litia. Les chefs de Séshéké, qui viennent le chercher, sont journellement attendus. Les canots qui conduiront nos jeunes princes Litia et Kaïba amèneront les approvisionnements que nous attendons tous. C'est l'heureuse solution d'une difficulté; cela simplifie pour le roi la question des canots et nous soulage, nous, de moitié pour la nourriture de quatre-vingts ou cent hommes pendant plus de deux mois.

Mais ces grands changements et les dilemmes de la situation ne laissent pas que de préoccuper. Que Dieu veille encore sur le peuple! Qu'il nous dirige, nous, nous aide et nous bénisse!

Votre affectionné dans le Seigneur,

F. Coillard.



VOYAGE ET ARRIVÉE AU ZAMBÈZE DE M. ET Mme BÉGUIN

Kazungula, 2 juillet 1894.

Bien cher Monsieur,

Comme je vous l'écrivais avant notre départ de cette ville, nous avons quitté Palapchwé (Mangwato) le vendredi 4 mai. Nous y avons été retenus plus longtemps que nous n'aurions voulu; cependant ce repos, qui a coupé le voyage en wagon en deux, a été un bienfait que nous avons beaucoup apprécié.

Quelques jours après avoir quitté Palapchwé, nous nous engagions dans le *Kalahari*, qui a été appelé par quelques voyageurs le Sahara du sud de l'Afrique. Il ne faut cependant pas s'exagérer cette idée du *désert;* en lui donnant ce nom, on se figure que ce pays est une étendue sans fin de sables arides, ce qui n'est pas le cas du tout. Le Kalahari a été appelé *désert*, parce qu'il est extrêmement peu habité, et qu'en trop d'endroits il manque d'eau; mais ce pays est couvert de beaux pâturages et de forêts; surtout de mimosas au feuillage très vert, mais aux épines longues et aiguës. Si nous tenons compte que nous avons traversé cette région en hiver, à la saison sèche, nous devons admettre que le Kalahari pourrait très bien être cultivé, et qu'il se prêterait surtout à l'élève du bétail.

Certains coins de ce désert ne manquent pas de beauté; c'est entre autres la région des Makarikaris, grands lacs salés, dont l'eau paraît d'un beau bleu. Malheureusement, ces régions manquent d'eau douce.

Le Kalahari est soi-disant peuplé d'animaux sauvages. Qu'il en ait été ainsi un temps, cela est certain, mais cette population a singulièrement diminué aujourd'hui. Les seuls cris que nous entendions parfois, et cela rarement, ce sont les aboiements du chacal ou les ricanements de la hyène. Nous avons vu des traces d'éléphants et quelques antilopes; mais, d'une manière générale, le gibier est devenu très rare, et ceux

qui s'aventureraient dans ce pays en comptant vivre du produit de leur chasse, risqueraient fort d'y mourir de faim.

Dans ces solitudes, où les journées sont très monotones, tout incident un peu insolite prend les proportions d'un événement. Ainsi, nous sommes frappés par les rencontres relativement fréquentes que nous faisons de Zambéziens, qui s'en vont aux mines de diamants, à Kimberley, ou aux mines d'or, à Johannesburg. Nous en avons rencontré en moyenne une troupe chaque semaine, ce qui fait un total d'environ deux cents.

C'est vraiment extraordinaire que des hommes puissent entreprendre de tels voyages, n'ayant avec eux, pour ainsi dire, aucune provision. Ils s'en vont à la file indienne, marchant des journées entières, n'ayant presque pas de nourriture; aux deux bouts d'un bâton qu'ils portent sur l'épaule, ils ont deux ou trois gourdes pour leur eau et un peu de sorgho, ou de maïs, ou d'arachides, plus quelquefois une natte, sur laquelle ils passent la nuit, réunis en rond autour d'un grand feu. On raconte que beaucoup de ces hommes ne peuvent supporter les fatigues et les privations de ce long voyage à travers le désert; les autres ne pouvant les porter ou s'arrêter pour les soigner, les tuent, afin que leurs camarades ne soient pas dévorés par quelque animal sauvage, ou qu'ils ne meurent ni de faim ni de soif.

Et dire que ces fatigues, accompagnées de privations dont les Européens ne se font pas d'idée, n'ont pas d'autre but que de gagner quelque argent, afin de pouvoir acheter un fusil et de la poudre.

(*A suivre.*) EUG. BÉGUIN.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

—

CHRONIQUE DES MISSIONS

LA TRAITE EN 1894. — LE PAYS DES ÉVHÉ. — LES DÉBUTS DE LA SOCIÉTÉ DE BRÈME A LA CÔTE DES ESCLAVES. — HÉROÏSME APOSTOLIQUE. — « COMMENT L'ON PERD SA VIE AFIN DE LA TROUVER. » — L'EAU FRAICHE DE L'ÉVANGILE. — LES MÉTHODISTES ALLEMANDS A PETIT-POPO. — ENTREPRENDRE ET ACHEVER. — SITUATION POLITIQUE A LAGOS. — LE CHRISTIANISME CHEZ LES YOROUBA. — PRÉTEXTES POUR NE PAS SE CONVERTIR. — L'ÉVÊQUE I. OLOUWOLÉ. — « RÉPANDS, Ô SEIGNEUR, TON ESPRIT SAINT. »

On a proposé, il y a quelque temps, de changer le nom de la Côte des Esclaves et d'appeler désormais cette portion de l'Afrique occidentale la Côte de l'Eau-de-vie. L'un des noms est tout aussi infamant pour le commerce européen que l'autre; mais le changement eût été prématuré. Le trafic en « pièces d'Inde » qui valut à cette côte son nom au siècle dernier, a été ressuscité. Ce que l'on croyait être un lointain, pour plusieurs presque un légendaire souvenir, a repris vie. Le directeur du bureau colonial allemand, M. Kayser, a dû reconnaître officiellement qu'une maison de Hambourg a transporté entre 1891 et 1893 plusieurs cargaisons d'esclaves enchaînés, sous l'étiquette de travailleurs libres, de cette côte à l'État indépendant du Congo. Rien ne pose mieux l'antithèse entre la civilisation et le christianisme que ce fait. La civilisation poursuit ses propres intérêts; elle estime que la construction d'une ligne ferrée le long des rapides du bas Congo vaut plus que la liberté et la vie de quelques centaines de noirs (1). Au point de vue des actionnaires et du négoce européen, cela est évident; mais le christianisme raisonne un peu autrement. On peut s'en convaincre

(1) Voir p. 184.

par l'histoire de la mission chrétienne, surtout dans la partie occidentale de la grande courbe que dessine le golfe de Bénin.

Du cap Saint-Paul à Badagry environ, la population est de même race, ou, du moins, une même langue est parlée dans ces régions. Cela forme le pays des Évhé, l'Évhémé, comme on dit en langue indigène; les habitants se désignent par le nom d'Évhéamo. On estime leur nombre à environ deux millions. Ils sont plus bruns que noirs, solides, agiles, et, en somme, paisibles. L'agriculture est fort en honneur parmi eux.

C'est là que la Société des missions de Brême a trouvé son champ de travail. Les débuts sont caractéristiques. Le 17 mars 1847, quatre missionnaires quittèrent Brême pour aller au Gabon. En mai, ils firent escale à la côte de l'Or, où deux d'entre eux s'arrêtèrent. L'un y mourut le 14 juin, le second, le 17 novembre. En attendant, les deux autres étaient allés au Gabon, où l'un d'eux fut enlevé par la fièvre le 5 juillet. Le seul survivant, L. Wolf, revint alors à la côte de l'Or; il entendit parler des Évhé, entreprit un voyage de six journées de marche à l'intérieur, au delà du Volta, et finit par s'établir chez le chef de Péki, à peu de distance du nord de la station bâloise actuelle d'Anoum (1). Il y resta seul une année entière, au milieu des difficultés les plus incroyables. Il était du bois dont on fait les vrais missionnaires. « Le Seigneur m'a privé de mon compagnon au moment où la lutte s'engageait, avait-il écrit, après avoir enterré son frère au Gabon. Cela arrive à la guerre. Je pleure; mais je ne veux pas perdre courage. Que mes bien-aimés directeurs ne désespèrent pas. Je voudrais qu'ils dissent comme cette autre Société qui a perdu tant d'ouvriers à la côte occidentale d'Afrique : « Notre Grand Maître ensevelit ses ouvriers, mais il continue son œuvre. » On peut taxer cela de folie, quand on estime que le christianisme n'est qu'une forme religieuse surannée que l'humanité en marche vers le progrès laisse derrière elle comme une brume; mais il ne faudrait pas,

(1) V. la *Carte des Missions d'Afrique*, carré *Fh*.

à un autre point de vue, répéter que le christianisme romain seul a le secret des véritables dévouements.

Au commencement de 1849, le missionnaire L. Wolf fut rejoint à Péki par deux collaborateurs. Il tomba malade la fin de l'année suivante, s'embarqua en janvier 1851, accompagné de ses deux collègues, et mourut en entrant dans le port de Hambourg. Malgré cela, dès le milieu de janvier 1852, Péki était réoccupé par trois missionnaires de Brême.

La place manque ici pour dresser le catalogue des victimes de cette mission. La statistique suffira; elle est effrayante. Jusqu'en 1866, cent dix missionnaires, à savoir soixante et onze hommes et trente-neuf femmes, furent envoyés de Brême au pays des Évhé; cinquante y laissèrent leur vie, dont trente-six hommes et dix-huit femmes; plus de trente revinrent invalides en Europe.

Et le présent ressemble au passé. Le 21 août 1893, le missionnaire W. Treinies, parti en janvier 1891, s'embarquait pour l'Europe afin de refaire sa santé débilitée par le climat; la barre fit chavirer le canot qui le conduisait à bord devant Ada, et il périt dans les flots. Le 14 février suivant, D. Bavendamm succombait, miné par la fièvre, dans sa station; son ami, C. Schneider, qui avait été consacré avec lui, le 6 juillet 1893, écrivait le 29 mars dernier : « Je viens de prêcher sur les disciples d'Emmaüs. Ils ne comprenaient pas les destinées du royaume de Dieu; ils demeuraient stupides. Alors Jésus survint et leur dit : « Ne fallait-il pas que le Christ souffrît ? » Souffrir était donc indispensable. Et pour sûr, aujourd'hui, le Seigneur ne commet pas d'erreur dans le gouvernement de son royaume; la mort incompréhensible de notre frère bien-aimé servira à glorifier Dieu. Voilà la confiance que je veux maintenir ferme quoi qu'il advienne. » Et le 16 mai suivant, Dieu le rappela lui aussi. En même temps un autre missionnaire tomba gravement malade; une diaconesse qui le soignait succomba, dut être embarquée rapidement et ne peut plus retourner en Afrique. Cinq semaines plus tard, le 13 août dernier, deux autres mis-

sionnaires débarquèrent à Hambourg, de retour du pays des Évhé, l'un si gravement malade d'une rechute de fièvre biliaire, qu'un autre avait dû l'accompagner (1).

Mais nos frères de Brême ne se découragent pas. Durant ce même dernier exercice, cinq nouveaux missionnaires ont été envoyés chez les Évhé. Seize missionnaires occupent actuellement les trois stations : Kéta, à la côte; Hô, à près de trente lieues dans l'intérieur, et Amédjovhé, un peu plus au nord encore, sur l'un des gradins du plateau soudanais, et trente-sept aides indigènes desservent les vingt annexes. Durant l'année 1893, quatre-vingt-douze païens adultes ont été baptisés ; pendant les six dernières années, le nombre des chrétiens s'est presque doublé. Parmi les mille deux cent quarante-sept chrétiens, dont plus de la moitié sont des communiants, entre sept cents et huit cents appartiennent au district de Hô (2). Cette station est, du reste, un des établissements les plus florissants de toute la région. Elle avait été détruite pendant la guerre des Achanti (1869-1874); ses constructions, simples et solides, montrent qu'on la construisit, en 1875, délibérément et avec bon courage; une plantation de deux mille caféiers et de neuf cents orangers l'entoure ; mais elle est surtout un foyer de vie spirituelle : ses habitants savent éveiller la soif de pardon et de paix. Témoin cette femme qui, entendant pour la première fois la parole de vie, se prosterna devant l'évangéliste Stéfano Kwadjo et s'écria ravie : « La nouvelle que tu nous apportes est comme de l'eau fraîche ».

La mission wesleyenne, sur la côte du Dahomey, également parmi les Évhé — auxquels appartiennent aussi les Dahoméens, — a déjà été mentionnée, il y a deux ans (3). Depuis l'origine,

(1) *Monatsblatt der Norddeutschen Missions-Gesellschaft,* 1894, p. 73, et 1894, pp. 33, 49 et 83 et suivantes.

(2) *Monatsblatt der Norddeutschen Missions-Gesellschaft,* 1894, p. 91. Comp. *Jahresbericht der Norddeutschen Missions-Gesellschaft* (Brême, 1894), pp. 15-18.

(3) V. le *Journal des Missions*, 1892, p. 324.

en 1855, il n'y a jamais eu d'ouvriers européens employés dans cette mission. Quand une partie de la côte devint domaine colonial allemand, il y a dix ans, sous le nom de pays de Togo, les méthodistes allemands s'intéressèrent à cette œuvre. Vers le milieu de 1892, ils ont envoyé un missionnaire allemand, J.-F. Mühleder, à Petit-Popo. Il dirigeait trois pasteurs indigènes et quelque trois cents chrétiens, quand la fièvre l'emporta, le 28 février dernier.

La solution du problème de l'évangélisation des peuplades qui habitent ces régions néfastes aux Européens, ne peut être que la constitution solide d'Églises indigènes, qui puissent se charger de propager la bonne nouvelle; mais cela exige de la patience, beaucoup de persévérante patience. Abandonner à elles-mêmes des communautés à peine fondées dans ces milieux profondément corrompus, c'est courir au devant d'expériences pénibles, plus que cela, c'est compromettre l'œuvre de Dieu. Mieux vaudrait ne pas commencer une mission en pays païen que de ne pas l'achever; car, dans tous les domaines, un travail mal fait est toujours pire qu'une lacune béante. Celle-ci sollicite les énergies chrétiennes; elle aiguillonne le sentiment du devoir et de la responsabilité; une œuvre abordée, puis mollement conduite, ayant l'apparence d'exister et n'étant rien, c'est presque un mensonge. Rien n'énerve le sens moral comme de l'emmailloter ainsi dans des fictions. De plus, en mission surtout, les ruines d'une pareille activité ne font qu'encombrer le terrain.

La mission wesleyenne dans la portion orientale de la côte des Esclaves, ne paraît pas se rendre compte de ces dangers. La Société anglicane des missions s'en est aperçue, par contre, il y a deux ou trois ans (1). Elle s'efforça de réorganiser les Églises de son champ de travail; elle augmenta surtout les renforts européens. Elle a même, comme on se le rappelle (2), proposé, pour la succession de l'évêque S.-A. Crowther, un

(1) V. le *Journal des Missions*, 1893, pp. 36 et suivantes.

(2) V. le *Journal des Missions*, 1892, pp. 133 et suiv.; 1893, p. 363; 1894, pp. 114 et 263.

blanc qui, enlevé presque aussitôt par la fièvre à Lagos, a été remplacé par un autre anglais, le révérend H. Tugwell; cependant l'évêque européen a reçu deux coadjuteurs africains.

Cette reprise vigoureuse de la mission anglicane à Lagos et dans l'intérieur coïncide avec des changements politiques dont la portée n'a pas échappé à ceux qui suivent le mouvement colonial général. Depuis plus de trente ans, surtout depuis l'établissement des Anglais à Lagos, en 1862, il existait une sourde hostilité entre les Egba, sur l'Ogoun, au nord de Lagos, et le gouvernement anglais de Lagos. Cela provenait en grande partie de ce que les autorités anglaises refusaient de livrer les esclaves qui, de l'intérieur, se réfugiaient à la côte et devenaient libres sur territoire britannique. D'autres conflits d'intérêts aggravaient encore la situation. En même temps, divers clans yorouba guerroyaient entre eux; il existait surtout une vieille rivalité entre Ibadan et Ilorin. Il faut remarquer ici que de même que l'évhé est compris dans toute la région occidentale de la Côte des Esclaves, jusqu'au seuil du plateau soudanais, le yorouba est parlé sur la côte orientale jusque vers le bassin du Niger, par une population estimée à deux ou trois millions. Entre la côte et l'intérieur yorouba, il y a d'ailleurs un curieux obstacle, une sorte de douane perfectionnée qui supprime même le transit. Au nord de la lagune qui a donné son nom à Lagos, demeurent les Idjébou; ils se sont octroyé le monopole du commerce. Aucun marchand ne peut passer de l'intérieur à Lagos ou de Lagos vers l'intérieur. Les Idjébou achètent à vil prix les marchandises des uns et des autres et les revendent très cher à ceux auxquels elles étaient destinées. Un de leurs proverbes dit : « L'étranger qui entre le matin au pays des Idjébou, est étranglé le soir ». C'est une métaphore, énergique peut-être, mais très vraie. Ce qui prouve la puissance de cette tribu, c'est que, vers 1892, elle ferma complètement la route vers Lagos. La colonie allait dépérir : c'est alors que le gouverneur de Lagos, sir Gilbert Carter, crut devoir intervenir. Mais on comprend combien la mission chrétienne

devait souffrir de cette tension entre les intérêts du littoral et les populations de l'intérieur. Dès 1867, il en était résulté une persécution cruelle contre les chrétiens à Abéokouta; et plusieurs fois les missionnaires européens furent expulsés de l'intérieur.

Sir G. Carter parlementa avec divers clans; il fit de longs voyages en diverses directions, aussi une expédition armée. Il réussit. Aujourd'hui les Yorouba sont pacifiés; ils ont, en outre, reconnu le gouverneur de Lagos comme leur arbitre : les Idjébou et les Egba ont rouvert les routes; quelques tribus de l'intérieur se sont placées sous le protectorat britannique. A la suite du rapport présenté récemment par sir G. Carter au Parlement, on parle déjà de construire un chemin de fer de Lagos au Niger pour canaliser ainsi tout le commerce avec le Soudan (1).

L'attention a été ramenée ainsi forcément sur des pays un peu négligés depuis vingt ou vingt-cinq ans. Cela donne une nouvelle impulsion au zèle de la mission anglicane. On se prépare à attaquer avec un nouvel enthousiasme le paganisme, en même temps que l'on réveille et réorganise les Églises qui existent. Elles sont nombreuses. A la côte, c'est-à-dire à Lagos et dans les environs immédiats, il y a près de six mille chrétiens, dont environ deux mille cinq cents communiants; dans les diverses stations de l'intérieur, on compte quatre mille et quelques centaines de chrétiens, mais dont à peine mille six cents communiants (2).

---

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1893, pp. 356-364 ; et *Revue française*, 1894, t. XIX, p. 567 et suiv.

(2) A la mission anglicane appartiennent 4,273 chrétiens à la côte et 3,978 dans l'intérieur. 6,444 de ces chrétiens forment des Églises indépendantes de la caisse de la mission (*Proceedings of the Church Missionary Society;* Londres, 1894, p. 27). Les wesleyens étaient, l'an dernier, 1,359 chrétiens à la côte et 253 dans l'intérieur (*The LXXIXth Report of the Wesleyan Missionary Society;* London, 1893, p. 141). La troisième, mission évangélique qui opère là, celle des Baptistes américains du Sud, compte en tout 144 membres (*Proceedings of the Southern Baptist Convention;* Nashville, Ten., 1893, p. xxviii).

Pour animer ces chiffres, il faudrait suivre le missionnaire T. Harding dans une de ses courses d'évangélisation autour d'Ibadan, ou accompagner l'évêque I. Olouwolé dans sa première tournée pastorale dans l'intérieur. On verrait le pays, le contraste entre les forêts incultes des Idjébou et les admirables cultures des Yorouba, où les champs de maïs, d'ignames, de patates, de bananes, de tabac, d'arachides, se succèdent aussi loin que porte le regard, entre les troncs de palmiers à huile, à travers un air vibrant sous l'intense et ardente lumière africaine ; mais on verrait aussi que les hommes, noirs ou blancs, sont partout les mêmes : les mêmes excuses sont toujours de nouveau opposées à l'invitation royale que proclament les hérauts de Jésus-Christ. Le chef d'Iséhin, sur la rive droite de l'Ogoun, attend que son suzerain, le chef d'Oyo, se convertisse pour le suivre. D'autres estiment qu'il faut rester ce que l'on est, adorer comme les ancêtres ont adoré, et ils demeurent inertes comme tous les traditionnalistes. Plusieurs avouent que le christianisme est trop contraire à leurs instincts charnels ou qu'ils craignent de se voir privés de leur pain quotidien en se singularisant (1). On verrait ensuite comment l'islam s'infiltre des bords du Niger dans ces populations denses et paisibles. Mais il y a aussi des sujets de joie et d'actions de grâces : ainsi, quand, au commencement de l'année, les chrétiens anglicans, wesleyens et baptistes se réunissent à Abéokouta pour prier ensemble, et que les cent cinquante mille païens de cette fameuse cité s'étonnent de constater combien le Dieu des chrétiens a d'adorateurs au milieu d'eux ; ou quand l'évêque raconte qu'assis dans une hutte en torchis, au milieu d'une petite communauté chrétienne de fermiers, il a été ravi par la prédication simple, pratique, incisive, populaire du vieil évangéliste Jacob Fadipé, et que le souffle de Dieu a passé sur eux (2).

Il y a donc dans ce vaste pays des points lumineux ; la parole

(1) *Church Missionary Gleaner*, 1893, pp. 23-24.
(2) *Church Missionary Intelligencer*, 1894, pp. 676-685.

du missionnaire C.-E. Watney n'en demeure pas moins vraie : « Lagos est sombre, très sombre; que doit être l'intérieur » (1)? Mais, raison de plus pour y faire luire plus vive, plus belle, plus attrayante, la flamme que seule peut allumer l'amour de Jésus. « Le gouvernement va de l'avant, écrivait le missionnaire J. Vernall, vers le milieu de l'année dernière (2), les négociants avancent, et l'Église trépignerait sur place ! » « C'est pourquoi, conclut l'évêque Olouwolé, tout nous pousse à demander que Dieu nous accorde une phase nouvelle dans la vie de cette mission »; et il évoque le souvenir d'une prière liturgique aux termes de laquelle nous pouvons tous nous associer : « Sur tous ceux qui se sont convertis des idoles au Dieu vivant et vrai, répands, ô Seigneur, ton Esprit saint, afin que, comme tu les as régénérés pour qu'ils aient une espérance vive, ainsi ils te suivent comme tes enfants bien-aimés. Délivre-les de tout ce qui reste en eux de ténèbres et d'ignorance; détruis et abolis dans leurs cœurs tout ce qui y subsiste de l'empire de Satan; fais que leur foi et leur espérance et leur amour croissent abondamment; rends-les aptes à toute bonne œuvre, et, en particulier, capables de se dépenser pour le salut de ceux qui les entourent, afin que, de la sorte, par leur zèle et leur témoignage fidèle, par leur sainteté et leur charité, ils glorifient ton nom parmi leurs compatriotes, et amènent à toi, du milieu de leur peuple, ceux qui sont destinés à la vie éternelle ! »

F. H. K.

(1) *Church Missionary Intelligencer*, 1894, p. 293.

(2) *Church Missionary Gleaner*, 1893, p. 100. Il travaillait à la 3e révision de la traduction de la Bible en yorouba (*Church Miss. Intelligencer*, 1894, p. 49); en janvier dernier, il est mort de la fièvre, qui emportait en même temps miss Mansbridge à Lagos, le missionnaire A.-E. Lesley, à Warri, et le missionnaire T.-W. Mathias, à Forcados, dans le delta du Niger.

DERNIÈRE HEURE. — *Un courrier du Zambèze*, n'apportant pas moins de vingt-deux enveloppes, a été reçu à la Maison des missions, le 26 novembre. Il n'apportait que de bonnes nouvelles. Voici les dernières lignes de la lettre de M. Louis Jalla : « 23 septembre 1894, 8 h. soir. Nous fermons notre courrier. Tout va bien; 120 auditeurs ce matin, 80 cet après-midi. Encore une âme réveillée. Adieu. «

N. B. Plusieurs lettres reçues sont de 1893 et font partie des courriers égarés l'an dernier.

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

ZAMBÈZE

SÉNÉGAL

Pages

CONGO FRANÇAIS

TAÏTI

ILES LOYALTY

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE DES MISSIONS

BIBLIOGRAPHIE

AVIS ET NOUVELLES

GRAVURES, CARTES ET TABLEAUX STATISTIQUES

Le Gérant : A. Boegner.

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 19040.

